DICTIONNAIRE

HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE

DES

GÉNÉRAUX FRANÇAIS,

DEPUIS LE ONZIÈME SIÈCLE JUSQU'EN [illegible],

PAR M. LE CHEVALIER DE COURCELLES,

[illegible]

[illegible]

TOME NEUVIÈME.

RIV—Z.

A PARIS,

CHEZ [illegible]

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN, RUE DE VAUGIRARD, N° [illegible]

M. DCCC. XXIII.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE

DES

GENERAUX FRANÇAIS,

DEPUIS LE ONZIÈME SIÈCLE JUSQU'EN 1823.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN, RUE DE VAUGIRARD, N° 15,
DERRIÈRE L'ODÉON.

Ce dernier volume de l'ouvrage est terminé par un Supplément et une table, qu'il est essentiel de consulter.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE

DES

GÉNÉRAUX FRANÇAIS,

DEPUIS LE ONZIÈME SIÈCLE JUSQU'EN 1823,

PAR M. LE CHEVALIER DE COURCELLES,

ANCIEN MAGISTRAT, CHEVALIER ET HISTORIOGRAPHE DE PLUSIEURS ORDRES,

Éditeur de la continuation de l'*Art de vérifier les dates*, et auteur de l'*Histoire généalogique et héraldique des pairs de France, grands-dignitaires de la Couronne*, etc.

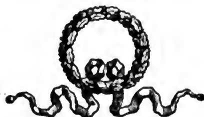
Vixere fortes ante Agamemnona
Multi : sed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longâ
Nocte, carent quia vate sacro.

HORAT., *Od. IX, lib. IV.*

TOME NEUVIÈME.

RIV — Z





A PARIS,

Chez { l'AUTEUR, rue de Sèvres, nº 111, faubourg Saint-Germain.
ARTHUS BERTRAND, libraire, rue Hautefeuille, nº 23.
TREUTTEL et WURTZ, libraires, rue de Bourbon, nº 17.

M. DCCC. XXIII.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE

DES

GÉNÉRAUX FRANÇAIS,

DEPUIS LE ONZIÈME SIÈCLE JUSQU'EN 1823.

DE RIVIÈRE (Charles-François), *comte de Corsac*, *maréchal-de-camp*, entra dans les pages du roi, en 1730. Il fut fait cornette au régiment de cavalerie de Vassé (depuis Broglie et Lameth), le 1er juin 1733. Il servit aux siéges de Gerra-d'Adda, de Pizzighitone et du château de Milan, la même année; à ceux de Tortone et de Navarre, à l'attaque de Colorno, aux batailles de Parme et de Guastalla, en 1734; aux siéges de Révéré, de Reggio et de Gonzague, en 1735. Il passa à la lieutenance de la compagnie du mestre-de-camp, le 1er janvier 1736. Il obtint une compagnie, le 28 septembre 1738; la commanda à l'armée de Bavière, en 1742 et 1743, et finit cette dernière campagne sur les bords du Rhin, où il contribua à la défaite de 3000 hommes des ennemis, près de Rhinvillers. Devenu aide-maréchal-général-des-logis de la cavalerie de l'armée de la Moselle, par ordre du 6 mai 1744, il concourut à la défaite du général Nadasty, près de Saverne, et se trouva à l'affaire de Reischewaux et au siége de Fribourg. Il obtint, le 1er novembre, une commission pour tenir rang de mestre-de-camp de cavalerie, et fut employé, par ordre du même jour, en qualité d'aide-maréchal-général-des-logis de l'armée du Bas-Rhin. Il y passa l'hiver, se

trouva à l'attaque du château de Cronembourg, au mois de mars 1745, et continua de servir à l'armée du Bas-Rhin, pendant la campagne, par ordre du 1er avril. Employé, en la même qualité, à l'armée commandée par M. le prince de Conty, par ordre du 1er mai 1746, il servit aux siéges de Mons, de Saint-Guilain et de Charleroy. Réuni avec cette armée à celle du roi, il servit aux siéges de Namur et de ses châteaux, et combattit à Raucoux. Aide-maréchal-des-logis de l'armée d'Italie, par lettres du 1er juin 1747, il se trouva à l'attaque et à la prise des retranchements de Nice, de Villefranche et de Montalban; à la prise de Vintimille; au secours de cette place et aux deux combats qui s'y donnèrent. Il continua de servir en la même qualité à l'armée d'Italie, jusqu'au dernier jour de février 1749, et fut alors déclaré brigadier, dont le brevet lui avait été expédié le 10 mai précédent. Aide-maréchal-des-logis de l'armée d'Allemagne, par ordre du 1er mars 1757, il obtint, le 29 avril suivant, une commission de mestre-de-camp réformé à la suite du régiment de Lameth, en quittant sa compagnie. Il se trouva à la bataille d'Hastembeck, à la prise de Minden et de Hanovre, à la marche sur les ennemis vers Zell, la même année, et à la bataille de Crewelt, en 1758. Employé comme brigadier à l'armée d'Allemagne, par lettres du 1er mai 1760, il se trouva à l'affaire de Corback, et à celle de Warbourg. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 20 février 1761, il fut employé au camp de Dunkerque, par lettres du 1er mars 1762. Il mourut avant le 1er décembre 1781. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 419; *Gazette de France; annales du temps.*)

DE RIVIÈRE-DE-RIFFARDEAU (Charles-François, IIe du nom, *marquis*), *pair de France, lieutenant-général*, et fils du précédent, naquit, en 1765, à la Ferté-sur-Cher, d'une ancienne et noble famille de la province du Berry. Il entra au service, en 1778; et il était officier au régiment des gardes-françaises, lorsque la révolution française éclata, en 1789. Il émigra, en 1791, servit d'abord dans l'ar-

mée du prince de Condé, et s'attacha ensuite à MONSIEUR, comte d'Artois, dont il devint le premier aide-de-camp. Il suivit ce prince dans tous ses voyages, et fut chargé par lui de plusieurs missions auprès des chefs royalistes de la Vendée et de la Bretagne. En 1795, il se rendit à Belleville, quartier-général de Charette, et y porta les ordres de S. A. R. relativement aux mesures à prendre pour seconder le débarquement que le prince voulait faire opérer sur les côtes de la Bretagne. Il fut chargé en même temps de réconcilier les chefs vendéens, Charette et Stofflet, et de leur remettre les brevets et décorations que S. A. R. leur envoyait. Il retourna ensuite en Angleterre, pour y rendre compte de sa mission. Dans la même année, il accompagna MONSIEUR dans l'expédition navale, qui eut pour résultat l'occupation momentanée de l'Ile-Dieu. Cette expédition n'ayant pas eu d'autres suites, S. A. R. retourna en Angleterre, et le marquis de Rivière resta par son ordre dans la Vendée, d'où il ne repartit qu'au mois de novembre pour retourner à Londres, avec des dépêches de Charette. Le trajet qu'il eut à faire dans cette circonstance pour gagner les côtes de la Bretagne, au milieu des postes républicains dont le pays était couvert, l'exposa à de nombreux dangers, auxquels il n'échappa que par beaucoup d'adresse et de vigilance. Dans les premiers jours du mois de janvier 1804, il partit d'Angleterre, avec le général Pichegru, Georges Cadoudal et 32 autres personnes qui venaient en France pour tenter de renverser le gouvernement consulaire de Buonaparte et de rétablir celui des Bourbons. Ils débarquèrent le 16 du même mois, au pied de la falaise de Belleville, sur les côtes de France, et se rendirent à Paris. La conjuration ayant été découverte, le marquis de Rivière fut arrêté, en même temps que MM. Jules de Polignac et du Pré de Saint-Maur. Après un procès instruit pendant 4 mois contre lui et ses coaccusés, il fut du nombre des 8 personnes condamnées, le 10 juin, à la peine de mort (1). Cepen-

(1) Dans le cours du procès, on présenta au marquis de Rivière un

dant sa famille obtint sa grâce, par l'intercession de Joséphine Tascher de la Pagerie, épouse du premier consul, et la peine capitale fut commuée en celle de déportation, après une détention préalable de 4 ans dans le château de Joux. Après la restauration du trône des Bourbons, en 1814, il fut créé maréchal-de-camp par S. A. R. MONSIEUR, et créé commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, par S. M. Louis XVIII, le 11 septembre. Désigné, au mois de février 1815, pour l'ambassade de Constantinople, il se rendit à Marseille, où il attendait un vent favorable pour s'embarquer et se rendre à sa destination, lorsqu'il apprit l'invasion de Buonaparte sur le territoire français. S. A. R. Mgr. duc d'Angoulême, qui se trouvait alors dans le midi de la France, conféra des pouvoirs très-étendus au marquis de Rivière, qui mit tout en usage pour faire soulever le pays en faveur de la cause royale. Les événements ayant rendu ses efforts inutiles, il s'embarqua, le 11 avril, avec le vicomte de Bruges, sur un petit bateau espagnol, pour se rendre à Barcelonne, où ils arrivèrent le 15. Dès ce moment, le marquis de Rivière ne quitta plus le duc d'Angoulême, jusqu'au mois de juillet suivant, époque à laquelle il s'approcha des frontières de France, sur l'escadre commandée par le lord Exmouth. Il fut nommé gouverneur de la 8e division militaire, dans le même mois de juillet, et fit, en cette qualité, son entrée à Marseille, où il reçut des habitants l'accueil que lui méritait son inaltérable dévouement à la famille des Bourbons. Le 21 du même mois, il reçut la nouvelle de la rentrée du roi dans ses états, et rassembla aussitôt les officiers généraux, ainsi que l'état-major, et provoqua leur soumission au gouvernement de sa majesté. Cependant la ville de Toulon tenant

---

portrait du comte d'Artois qui avait été trouvé sur lui. Il déclara hautement le reconnaître, et souhaita aux descendants de celui qui gouvernait alors la France (Napoléon Buonaparte), s'ils étaient un jour dans le malheur, des serviteurs aussi dévoués qu'il avait juré de l'être à la dynastie détrônée, celle des Bourbons. (*Biographie des hommes vivants*, tom. V, pag. 204.)

encore à cette époque pour Buonaparte, le marquis de Rivière s'y rendit, et fit connaître au maréchal Brune que les souverains alliés s'engageraient à ne faire aucuns actes hostiles, si ce maréchal consentait à abandonner le commandement de l'armée du Var, et à s'éloigner de Toulon. Brune ne fit point de difficulté d'accéder à cet arrangement, évacua Toulon, et prit la route d'Avignon. Après avoir rempli d'une manière si honorable sa mission dans le Midi, le marquis de Rivière quitta le commandement de la 8ᵉ division militaire. Il fut créé pair de France, par ordonnance royale du 17 août, et confirmé, le 29 du même mois, dans le grade de lieutenant-général, que S. A. R. Mgr. duc d'Angoulême lui avait conféré le 30 mars précédent. Chargé du commandement de la 23ᵉ division militaire (la Corse), au mois de novembre 1815, il se rendit dans cette île, où il trouva plusieurs cantons en pleine insurrection. Jugeant que des mesures trop rigoureuses ne pourraient qu'exaspérer les esprits, il sut allier beaucoup de prudence à toute la fermeté que les circonstances rendaient nécessaire. Cependant, six mois s'étaient écoulés depuis qu'il commandait en Corse, et il n'avait encore pu parvenir à soumettre le canton de Fiumorbo. Il y courut plus d'une fois le risque de la vie. Un jour, entre autres, il fut couché en joue par 200 rebelles; mais il se précipita aussitôt vers eux, suivi de quelques personnes, et en criant : *vive le roi!* Cette intrépidité désarma les rebelles, et les manières affables du marquis de Rivière achevèrent de les soumettre. S. M. le créa grand'croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 3 mai 1816. Il remit, dans les premiers jours du même mois, le gouvernement de l'île de Corse au général Willot, et partit alors pour son ambassade de Constantinople. Il débarqua, le 4 juin suivant, dans le port de cette capitale de l'empire ottoman, et eut, le 16 du même mois, sa première audience du grand-seigneur, auquel il offrit, de la part du roi, des présents d'un grand prix. S. M. l'institua pair de France, au titre de marquis, par lettres patentes, qui furent communiquées à la chambre des pairs, le 2 février 1819. Il a été nommé chevalier-

commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, par ordonnance royale du 30 septembre 1820. Depuis son retour de Constantinople, il est capitaine des gardes de S. A. R. MONSIEUR, et a été reçu en cette qualité, le 22 janvier 1821. (*Etats militaires, Moniteur, annales du temps.*)

DE RIVOLI, *voyez* MASSÉNA.

DE RIVRAY, *voyez* DE CHAUMONT.

ROBINET (Raymond), *seigneur de Labinault et de la Serve*, en Périgord, *maréchal-de-camp*, servit dans l'armée de Guienne, commandée par le duc de Mayenne, et y fut employé et payé en cette qualité, conjointement avec François de Cassaguet, seigneur de Saint-Orens, à partir du 1er octobre 1585. Il est mort en sa terre du Mas de Montet, en 1590. (*Chronologie militaire, tom. VI, pag.* 25.)

DU ROC, *voyez* DUROC.

DE ROCHAMBEAU, *voyez* DE VIMEUR.

DE LA ROCHE-AYMON (Antoine-Louis-François, *marquis*), *lieutenant-général*, entra cornette au régiment de cavalerie de Clermont, le 1er juin 1733, et servit au siége de Kehl en la même année, puis à l'attaque des lignes d'Etlingen, et au siége de Philisbourg, en 1734. Il obtint une compagnie dans le même régiment, le 13 décembre, et la commanda à l'affaire de Clausen, en 1735; à l'armée de Flandre, en 1742; à la bataille de Dettingen, en 1743; aux siéges de Menin, d'Ypres, de Furnes, et au camp de Courtray, en 1744. Devenu colonel d'un régiment d'infanterie de son nom, par commission du 15 janvier 1745, il le commanda en Languedoc, pendant cette campagne. Employé à l'armée d'Italie, en 1746, il y servit au secours de Valence, et à la prise des ville et château d'Acqui, de Ponzone, de Terzo et de Montaboni. Il se trouva aux combats de Plaisance et du Tidon, et à la défense de la Provence

la même année. Il campa pendant plusieurs mois à Tournous et à Barcelonette, sur le Var, en 1747; puis il marcha, sous les ordres du maréchal de Belle-Isle, au secours de Vintimille, et se trouva aux deux combats qui se donnèrent sous cette place au mois d'octobre. Il continua de servir à l'armée d'Italie jusqu'à la paix, et obtint le grade de brigadier, par brevet du 10 mai 1748. Il servit, en cette qualité, au camp de Valence, en 1755; à la bataille d'Hastembeck, et à la prise de Minden et de Hanovre, en 1757. Étant entré ensuite dans Hambourg, il se distingua particulièrement à la défense de la ville et du château, et n'en sortit que le 30 décembre, en exécution de la capitulation, par laquelle il était stipulé que la garnison ne servirait point pendant le reste de la guerre. Il séjourna en Languedoc jusqu'à la paix, et obtint le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 20 février 1761, en se démettant de son régiment. Nommé chevalier des Ordres du roi, le 13 juin 1775, on le reçut, en cette qualité, le 1er janvier 1776. Il fut créé lieutenant-général, le 1er mars 1780. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 432; *annales du temps.*)

DE LA ROCHE-AYMON (Paul, *chevalier*), *lieutenant-général*, naquit le 27 septembre 1683. Il entra cadet dans le régiment Royal-Artillerie, en 1701, et fut fait lieutenant de la compagnie de canonniers de Ferrand de Cossay, à sa création, le 2 juin 1702. Il passa en Espagne, sous M. de la Mothe-Baracé, qui y commanda l'artillerie, et contribua à la défense de Cadix. Nommé commissaire extraordinaire de l'artillerie, le 28 avril 1703, il continua de servir en Espagne, où il reçut une blessure à la tête. Il fut fait commissaire ordinaire, le 31 décembre. Il se trouva à la prise de Salvaterra, de Ségura, de Ponha-Garzia, d'Ucepedo, de Cebreros, d'Idananova, de Mousanto, de Castelbranco, de Portalègre et de Castel-Vide, en 1704; au siège de Gibraltar, en 1705; au secours de Badajoz, au siége et à la prise de Carthagène, en 1706. Il obtint le grade de commissaire provincial de l'artillerie, le 20 novembre. Il se

trouva en cette qualité à la bataille d'Almanza, à la prise de Requena, de Valence, d'Alcira, de Méquinença, de Xativa et de Monçon; au siége et à la prise des ville et château de Lerida, en 1707; au siége et à la prise de Tortose, d'Alos, d'Ager, de Montagnana et du château de Vénasque, en 1708. Étant premier lieutenant de sa compagnie, il obtint, le 26 avril 1709, une commission pour tenir rang de capitaine, et continua de servir à l'armée d'Espagne. Il fut fait lieutenant d'artillerie, par brevet du 18 avril 1711, et créé chevalier de Saint-Louis en la même année. On lui donna la compagnie de canonniers, vacante par la mort de M. Ferrand de Cossay, par commission du 6 juillet 1718, et il s'en démit le 5 février 1720, lors de la refonte du régiment Royal artillerie. Créé brigadier, par brevet du 3 avril 1721, il commanda l'artillerie en second, au siége de Philisbourg, par commission du 1er avril 1734. Promu au grade de maréchal-de-camp, par brevet du 1er août, il continua de servir à l'armée du Rhin, par lettres du 1er mai 1735. On lui donna le département de Normandie, le 18 janvier 1738. Employé en Flandre, par lettres du 16 octobre 1742, il y commanda l'artillerie, sous M. de Vallière, et contribua à la défense de la frontière. Créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 20 février 1743, et employé en cette qualité, à l'armée du Mein, par lettres du 1er avril, il y commanda l'artillerie, sous M. de Vallière, qu'il seconda parfaitement à la bataille de Dettingen. Employé à l'armée de la Moselle, sous le duc de Harcourt, par lettres du 1er avril 1744, il y commanda l'artillerie en chef à la défaite du général Nadasty, près de Saverne. Il joignit ensuite l'armée du Rhin, contribua à chasser les ennemis de l'Alsace, et commanda l'artillerie, conjointement avec M. de Vallière, au siége de Fribourg. Employé à l'armée du Bas-Rhin, sous M. le prince de Conty, par lettres du 1er avril 1745, il y commanda en chef l'artillerie. A la même armée, et en vertu de nouvelles lettres du 1er mai 1746, il commanda aussi en chef l'artillerie aux siéges de Mons, de Charleroy, de Saint-Guilain, des ville et châteaux de Namur, et

à la bataille de Raucoux. Employé à l'armée du roi, en Flandre, par lettres des 1er avril 1747 et 1er avril 1748, il commanda l'artillerie à la bataille de Lawfeld, en 1747, et au siége de Maestricht, en 1748 : ce fut sa dernière campagne. Il mourut le 22 mars 1759. (*Chronologie militaire, tom. V, pag. 264; Gazette de France, mémoires du temps.*)

DE LA ROCHE-AYMON (Antoine-Charles-Guillaume, *marquis*), *lieutenant-général*, et parent des précédents, naquit le 30 mai 1751. Il fut créé brigadier de cavalerie, le 1er janvier 1784, et maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. Il avait été promu au grade de lieutenant-général, lorsqu'il émigra au commencement de la révolution. Il servit alors dans l'armée du prince de Condé; et, lorsqu'elle fut licenciée, il se retira à Hambourg. (*États militaires, annales du temps.*)

DE LA ROCHE-AYMON (Antoine-Charles-Étienne-Paul, *comte*), *pair de France*, *maréchal-de-camp*, et fils du précédent, émigra avec son père, au commencement de la révolution, et servit dans l'armée de Condé. Après le licenciement de cette armée, il passa au service de la Prusse, et s'y conduisit avec beaucoup de distinction. Il y parvint au grade de capitaine-adjudant du prince Henri, qui l'honorait d'une faveur toute particulière. Il rentra en France en 1814, après la restauration du trône des Bourbons, fut créé maréchal-de-camp, le 24 août 1814, et pair de France, le 17 août 1815. S. M. le nomma chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et officier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur. En 1816, il obtint le commandement du département de la Loire. En 1817, il a eu le commandement du département des Deux-Sèvres, puis celui des Deux-Sèvres et de la Vendée. Il a été employé pendant plusieurs années comme inspecteur-général de cavalerie. (*États militaires*, *Moniteur*.)

DE LA ROCHE-AYMON (N...., *vicomte*), *lieutenant-général*, est maintenant gentilhomme d'honneur de S. A. R. MONSIEUR. (*Almanach royal de* 1823.)

DE ROCHECHOUART (Jean-François), *comte* de Clermont, *maréchal-de-camp*. Nous ignorons où il avait servi, lorsqu'on le créa maréchal-de-camp, par brevet du 13 mars 1650, qui ne lui donne aucune qualité. Il leva, par commission du 20 du même mois, un régiment d'infanterie de son nom, qui fut licencié après la campagne, et, par autre commission du 22 novembre 1651, un régiment de cavalerie, qui fut également licencié après la campagne de 1652. Il mourut le 27 juin 1659. (*Chronologie militaire, tom. VI, pag.* 275.)

DE ROCHECHOUART, (Louis-Victor), *comte*, puis *duc de Vivonne*, *pair et maréchal de France*, naquit le 25 août 1636. Il fut nommé premier gentilhomme de la chambre du roi, en 1641, en survivance de Gabriel de Rochechouart, son père, duc de Mortemart. Le roi lui donna une compagnie au régiment Royal cavalerie, par commission du 16 juillet 1654. Il servit en Flandre, et se trouva à l'attaque des lignes d'Arras, le 25 août; à la prise du Quesnoy, le 6 septembre; aux siéges de Landrecies, le 14 juillet 1655, de Condé, le 18 août, et de Saint-Guilain, le 25. Il eut son chapeau percé d'une balle à celui de Landrecies. Il se trouva aussi à la levée du siége de Valenciennes, par le maréchal de la Ferté, le 16 juillet 1656. Il obtint, par commission du 1er janvier 1657, un régiment de cavalerie étrangère, vacant par la démission du comte de Balthazard, et continua de servir en Flandre, jusqu'à la paix. Devenu mestre-de-camp-lieutenant du régiment du Roi, à sa création, par commission du 15 février 1659, il se démit du régiment qu'il avait, et passa, avec sa compagnie de cavalerie, en Italie, en 1663. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 21 mars 1664, il eut, le même jour, des lettres de service pour l'armée de terre, jointe à celle de mer, et alla en Afrique, à l'expédition de Gigery, destinée à punir les corsaires d'Alger, qui

troublaient le commerce. On prit et on fortifia Gigery, et on battit ensuite les Maures. Mais les Français abandonnèrent cette conquête, au mois d'octobre. Le comte de Vivonne exerça la charge de capitaine-général des galères, pendant l'exil du marquis de Créquy, par commission du 1[er] avril 1665. Créé lieutenant-général des mers du Levant, par pouvoir du 28 du même mois, il fut continué dans l'exercice de la charge de général des galères, par une nouvelle commission du 28 janvier 1666. On le fit mestre-de-camp-lieutenant du régiment royal des Cravates, à la création de ce régiment, par commission du 20 mai 1667. Il se démit, le 25, du régiment du Roi. Employé comme maréchal-de-camp, à l'armée de Flandre, il se trouva à la prise de Douay, du fort de Scarpe et de Lille. On le destina à servir comme maréchal-de-camp, à l'armée des Pays-Bas, sous le vicomte de Turenne, en 1668; mais la paix se conclut le 2 mai. Il se démit du régiment des Cravates, le 13 janvier 1669. Créé général des galères, au mois de mars suivant, il se rendit à Alger, et obligea cette ville de traiter avec la France, pour la sûreté du commerce. Il servit ensuite, sous le duc de Beaufort, au secours que les Vénitiens portèrent dans l'île de Candie, et commanda la flotte, après la mort du duc de Beaufort. Il prêta serment comme général des galères, le 18 janvier 1670. Il fut dangereusement blessé au passage du Rhin, le 12 juin 1672. Il se trouva, en 1673, au siége de Maestricht, que le roi prit le 29 juin. Il quitta l'armée pour aller commander en Provence. Il eut, par provisions données à Saint-Germain-en-Laye, le 14 janvier 1674, le gouvernement général de Champagne et de Brie, vacant par la mort du comte de Soissons, et le conserva pendant sa vie : le parlement enregistra ses provisions, le 26 février suivant. Au mois d'août de la même année, la ville de Messine ayant imploré la protection du roi, le comte de Vivonne fut nommé vice-roi de Sicile, et commandant à Messine, par pouvoir du 9 janvier 1675; il arriva à la vue du phare, au commencement de février. Sa flotte, composée de 9 vaisseaux de guerre, d'une frégate et de 3 brûlots, était fort inférieure

à celle des Espagnols. Ne pouvant entrer dans Messine sans combattre ces derniers, il s'y détermina, malgré la supériorité des ennemis. Le 9, la flotte espagnole arriva sur lui à hautes voiles, et il s'engagea aussitôt un combat opiniâtre et sanglant, dont le succès fut quelque temps douteux. Au plus fort de la mêlée, le chevalier de Valbelle, étant sorti du phare avec 6 vaisseaux qu'il commandait, prit les Espagnols par-derrière; et le comte de Vivonne, profitant alors du mouvement et du désordre que cet événement avait causé parmi les ennemis, revint à la charge. L'armée espagnole prit la fuite, et se retira à toutes voiles sur Naples, après avoir perdu 4 de ses vaisseaux, qui furent coulés à fond. Le comte de Vivonne entra, le 10, dans Messine. Les grands secours qu'il y avait apportés maintinrent pendant quelque temps les habitants dans le parti qu'ils avaient embrassé; mais la licence et les débordements des Français inspirèrent bientôt aux Messinois le désir de rentrer sous la domination de leurs maîtres naturels. Il se forma tous les jours des conspirations; et le comte de Vivonne, occupé du soin de les assoupir, n'eut point la liberté de s'ouvrir des passages dans la campagne, pour en retirer les vivres que les Espagnols retenaient. Il reçut cependant, au mois de juin, de nouvelles troupes et de nouvelles munitions. Il fut créé maréchal de France, par état du 30 juillet 1675. Laissant alors dans Messine des forces suffisantes pour contenir les mécontents, il s'embarqua, le 15 août, attaqua Agousta, et l'emporta, le 27, après sept heures d'attaque. Il emporta aussi Lentily; mais il manqua Saragosse et Catane, ses galères n'ayant pas suivi d'assez près les ennemis, qui se jetèrent dans ces deux places. L'armée fut fort affaiblie par les maladies que produisirent les mauvaises eaux, et plus encore par les débauches qui y étaient devenues excessives. Le comte de Vivonne devint duc de Mortemart, pair de France, à la mort de son père, le 26 décembre, et conserva le nom de maréchal de Vivonne. Il leva, par commission du 23 janvier 1676, un régiment d'infanterie de son nom, qu'il garda jusqu'à sa mort. Au commencement du mois d'a-

vril, le maréchal de Vivonne sortit de Messine, repoussa les Espagnols, et leur tua ou blessa 500 hommes. Il s'embarqua, le 28 mai, sur la flotte française, forte de 28 vaisseaux, 25 galères, et 9 brûlots. Ayant rencontré les ennemis, le 31, auprès de Palerme, il détacha, le 2 juin, 9 vaisseaux, 7 galères, et 7 brûlots, qui s'approchèrent de l'arrière-garde ennemie, et brûlèrent 3 de ses vaisseaux : le reste de cette arrière-garde coupa ses câbles et alla échouer aux terres voisines. Le duc de Vivonne tomba aussitôt sur le corps de bataille et sur l'arrière-garde, où étaient les amiraux d'Espagne et de Hollande. Deux de ses brûlots embrasèrent le vaisseau amiral d'Espagne; et aussitôt le vice-amiral et le contre-amiral, pour éviter l'incendie, coupèrent aussi leurs câbles : ce qui restait des 2 flottes ennemies en fit autant ; et une partie échoua sous Palerme, pendant que l'autre se sauvait dans le port. Quatre brûlots français, poussés par un vent favorable et violent, y brûlèrent le vice-amiral d'Espagne, le contre-amiral de Hollande, et 7 autres vaisseaux échoués l'un sur l'autre. L'incendie de ces vaisseaux et celui des brûlots occasionèrent des explosions terribles, qui, portant en l'air des pièces de fer et des débris de navires, coulèrent à fond la *Réale d'Espagne*, la *Patrone de Naples*, ainsi que 4 autres galères, et tuèrent ou estropièrent tous les officiers, soldats et matelots. Les ennemis perdirent dans ce combat, 7 gros vaisseaux, 6 galères, 7 brûlots, quelques autres petits bâtiments, 600 pièces de canon et 5000 hommes. La victoire ne coûta aux Français que 2 enseignes, et quelques soldats. Les Espagnols ainsi éloignés, et ne reparaissant plus sur ces mers, le duc de Vivonne eut la liberté d'employer sur terre les troupes du roi. Il prit, sur la fin de la campagne, la ville de Mérilly, dans le Carlentino, se saisit de Taormine et de son château, et y fit prisonnier le prince Cincinelli. La forteresse de Scaletta, défendue par les Espagnols pendant 14 jours, les postes de Saint-Alexis et de Saint-Placide, le château de la Croix et quelques autres places aux environs de Messine, tombèrent également en son pouvoir. Il revint en France, au mois de décembre.

Il marcha au siége de Gand, qui se rendit au roi, le 9 mars 1678; à la prise du château, qui capitula le 12; au siége et à la prise d'Ypres, qui capitula le 25. Nommé l'un des commandants de l'armée de Flandre, sous MONSIEUR, par pouvoir du 28 avril, il n'entreprit aucune expédition. On le reçut au parlement, en qualité de pair de France, le 13 février 1679. Il ne servit plus jusqu'à sa mort, qui arriva le 15 septembre 1688. (*Chronologie militaire, tom. III, pag.* 33; *Mémoires du Père d'Avrigny, Histoire des Grands-Officiers de la Couronne, Histoire militaire de M. de Quincy, Mémoires de Bussi-Rabutin et Bauclas.*)

DE ROCHECHOUART (Louis), *duc de Mortemart, pair de France, lieutenant-général*, et petit-fils du précédent, naquit le 3 octobre 1681. Il porta d'abord le nom de prince de Tonnay-Charente, et devint duc de Mortemart, pair de France, à la mort de son père, le 3 avril 1688. Il entra aux mousquetaires, en 1699; obtint une compagnie de cavalerie au régiment Royal-Roussillon, par commission du 10 avril 1700; passa avec ce régiment, au mois de décembre suivant, en Italie, et s'y trouva au combat de Chiari, au mois de septembre 1701. Devenu colonel d'un régiment d'infanterie de son nom, par commission du 30 mars 1702, il alla le joindre à Kaïserswerth, dont les ennemis firent le siége au mois d'avril, et concourut, sous le marquis de Blainville, à la défense de cette place, pendant les 59 jours que la tranchée fut ouverte. Il se trouva, en 1703, à la canonnade de Péer, et au combat d'Eckeren, où il fut blessé au pied. Il servit, en 1704, à l'armée de Flandre, qui n'entreprit rien, et à l'armée de la Moselle, en 1705 et 1706. Employé à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Villars, en 1707, il y contribua à la prise des lignes de Stolhoffen, et à la soumission de presque tout le Palatinat. Créé brigadier, par brevet du 19 juin 1708, il combattit à Oudenarde, la même année, et à Malplaquet, en 1709. Il obtint la charge de premier gentilhomme de la chambre du roi, sur la démission du duc de Beauvilliers, par provisions du 22 février 1710. Il alla servir, la même

année, en Flandre, entra dans Douay, concourut à la défense de cette place, sous M. d'Albergotty; et, pendant les 52 jours que dura ce siége, il se trouva à presque toutes les sorties. Commandant, le 8 mai, une de ces sorties, faite avec 1000 grenadiers et 200 dragons, il tua plus de 400 hommes dans la tranchée; fit beaucoup de prisonniers, parmi lesquels se trouvaient plusieurs officiers; combla la plus grande partie des travaux, et rentra en bon ordre. Le roi le fit maréchal-de-camp, après la prise de Douay, par brevet du 2 juillet. Il continua de servir à l'armée de Flandre, en 1711 et 1712, se démit de son régiment au mois de février de cette dernière année, et se trouva à l'attaque des retranchements de Denain, aux siéges et à la prise du Quesnoy et de Bouchain. Passé à l'armée du Rhin, en 1713, il y servit aux siéges de Landau et de Fribourg. Il prêta serment au parlement, en qualité de pair de France, le 15 juin 1714, et se rendit ensuite en Catalogne, où il servit au siége et à la prise de Barcelone; il apporta la nouvelle de cette conquête à S. M., qui lui donna, par provisions datées de Versailles, le 7 septembre, le gouvernement-général du Havre et de ses dépendances, vacant par la mort du duc de Beauvilliers. Il se démit du gouvernement du Havre, en faveur du duc de Saint-Aignan, au mois de septembre 1719; fut créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 30 mars 1720, et reçu chevalier des Ordres de S. M., le 3 juin 1724. Il ne servit plus. Il mourut le 30 juillet 1746. (*Chronologie militaire*, *tom. V*, *pag.* 94, *annales du temps.*)

DE LA ROCHE (1) (Louis-Antoine), *marquis de Fontenilles et de Rambures*, *maréchal-de-camp*, entra aux mousquetaires, le 15 juillet 1716. Il fut fait colonel du régiment de Navarre, le 6 mars 1719, et le commanda aux siéges de Saint-Sébastien, de Fontarabie et d'Urgel, la même an-

(1) La maison de la Roche-Fontenilles est une des plus distinguées du royaume. Originaire de Guienne, elle tenait rang parmi l'ancienne chevalerie de cette province, dès le milieu du douzième siècle.

née; au camp de la Saône, en 1727; au siége de Kehl, en 1733; à l'attaque des lignes d'Etlingen, et au siége de Philisbourg, en 1734. Créé brigadier, le 1er août de la même année, il fut employé à l'armée du Rhin, par lettres du 1er mai 1735, et commanda une brigade à l'affaire de Clausen. Promu au grade de maréchal-de-camp, le 1er janvier 1740, il se démit alors du régiment de Navarre. Employé à l'armée de Bavière, par lettres du 11 mars 1752, il marcha, sous les ordres du duc de Harcourt, puis sous ceux du comte de Saxe, et joignit, avec l'armée, celle que commandait le maréchal de Maillebois sur les frontières de la Bohême. Il servit au secours de Braunau, au ravitaillement d'Egra et à la défense de plusieurs postes de la Bavière. Rentré en France, avec l'armée, au mois de juillet 1743, il fut employé en Haute-Alsace, sous les ordres du maréchal de Coigny, par lettres du 1er août, et contribua à la défaite des ennemis, à Rhinvillers. Employé à l'armée de Flandre, commandée par le maréchal de Saxe, par lettres du 1er avril 1744, il couvrit avec cette armée les siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes, et finit la campagne au camp de Courtray. Il quitta le service au commencement de 1745, et mourut, au mois de juin 1755, âgé de 59 ans. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 178; *mémoires du temps, Histoire généalogique et héraldique des pairs de France et grands-dignitaires de la Couronne, par le chevalier de Courcelles, Paris,* 1822, *tom. I.*)

DE LA ROCHE-FONTENILLES (Pierre-Paul-Louis, *marquis*), *maréchal-de-camp*, issu de la même famille que le précédent, naquit le 13 octobre 1755. Il entra aux chevau-légers de la garde du roi, en 1772; fut fait sous-lieutenant au régiment du Roi infanterie, en 1775; capitaine au régiment Royal-Auvergne, en 1778, et maréchal-des-logis des troupes de débarquement, aux ordres du comte d'Estaing, en 1779. Il reçut une commission pour tenir rang de mestre-de-camp d'infanterie, le 24 juin 1780, étant alors attaché au régiment de Gâtinais, à Saint-Domingue. Il fut nommé gentilhomme de la chambre et chambellan

de S. A. S. Mgr. le duc d'Orléans. Il devint colonel du régiment de Touraine, en 1788, et fut promu au grade de maréchal-de-camp, le 1er mars 1791. Il émigra, la même année, et fut employé à l'armée des princes. (*Histoire généalogique et héraldique des pairs de France et grands-dignitaires de la Couronne, par le chevalier de Courcelles, tom. I.*)

DE LA ROCHE-FONTENILLES-LOMAGNE (Gilles Gervais, IIe du nom), *marquis de Gensac, lieutenant-général*, et parent des précédents, naquit en 1682. Il entra aux mousquetaires, en 1700; fut nommé, l'année suivante, sous-lieutenant au régiment de la Couronne; servit avec ce régiment à l'armée de Flandre, en 1702, et se trouva à la défaite des Hollandais, sous Nimègue, au mois de juin. Il fut fait capitaine des grenadiers, le 15 juillet, dans un régiment d'infanterie, du nom de Gensac, que son frère aîné avait levé dans le courant du même mois. Il servit aux siéges de Brisack et de Landau, en 1703. Son frère ayant été tué devant cette dernière place, il obtint le régiment de Gensac, par commission du 11 novembre, et le commanda à la bataille de Spire, où il fut blessé. Ce régiment n'ayant plus été employé en campagne, le marquis de Gensac s'en démit, au mois de mars 1711, et obtint, le 7 avril, le régiment de Mirabeau, qu'il commanda à l'armée de Flandre, la même année, et aux siéges de Landau et de Fribourg, en 1713. L'expérience et la valeur qu'il fit paraître dans ces diverses campagnes, lui méritèrent le grade de brigadier d'infanterie, qui lui fut conféré le 1er février 1719. Il servit sur la frontière du Béarn, pendant cette année. Employé à l'armée du Rhin, par lettres du 15 septembre 1733, il servit au siége et à la prise de Kehl, et commanda pendant l'hiver, en Basse-Alsace, sous le comte de Quadt, par lettres du 1er novembre. Promu au grade de maréchal-de-camp, le 20 février 1734, il se démit de son régiment, fut employé en Flandre, sous le maréchal de Puységur, et y resta jusqu'au 31 octobre 1736. Créé lieutenant-général le 1er mars 1738, et em-

ployé en Alsace, sous le maréchal de Broglie, par lettres du 15 septembre 1741, il y commanda en chef, après le départ de ce maréchal pour l'armée, depuis le 8 décembre jusqu'au 19 juillet 1743, époque à laquelle le maréchal de Coigny fut nommé pour commander en chef dans cette province. Le marquis de Gensac y servit comme lieutenant-général, par lettres du 19 juillet, et résida au Fort-Louis, où il commanda jusqu'au 31 mars 1744. Employé à l'armée du Rhin, par lettres du 1er avril, il contribua à chasser les ennemis au-delà de ce fleuve. Envoyé ensuite à l'armée commandée par le roi, il servit au siége et à la prise de Fribourg et de ses châteaux. Ce fut sa dernière campagne. Il mourut au château de Claux, près de Montauban, au mois de janvier 1771. (*Chronologie militaire, tom. V, pag.* 202; *mémoires du temps, Histoire généalogique et héraldique des pairs de France et grands-dignitaires de la Couronne, par le chevalier de Courcelles, tom. I.*)

DE ROCHEFORT D'AILY (Joseph-Gabriel), *chevalier de Saint-Point*, naquit le 27 juin 1699. Il fut fait capitaine, en 1720, et brigadier de cavalerie, le 10 mai 1748. Il obtint le grade de *maréchal-de-camp*, le 20 février 1761. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 421.)

DE ROCHEFORT, *voyez* D'ALOIGNY, DE RIEUX, ET DE ROHAN.

DE LA ROCHEFOUCAULD (Charles), *comte de Randan, colonel-général de l'infanterie*, fut nommé pour exercer cette charge, par commission du 28 avril 1562. On le trouve payé, en cette qualité, depuis le 1er mai jusqu'au 4 novembre de la même année. Il commandait 100 chevau-légers à la défense de Metz, en 1552. Envoyé ensuite ambassadeur en Angleterre, il y ménagea la paix avec l'Écosse. Il était, en 1562, au siége de Bourges, où il reçut une blessure considérable à la tête. Il marcha, la même année, au siége de Rouen, et mourut pendant ce siége, le

4 novembre, âgé de 37 ans (1). (*Chronologie militaire, tom. III, pag.* 554; *mémoires du temps.*)

DE LA ROCHEFOUCAULD (Benjamin), *comte d'Estissac, lieutenant-général*, leva, par commission du 27 décembre 1615, un régiment d'infanterie qu'il commanda au voyage de Guienne, en 1616. On licencia ce régiment, le 6 mai de cette année. Il le rétablit le 26 février 1619, et servit en Poitou jusqu'au 2 juin, époque à laquelle ce régiment fut licencié de nouveau. Il le remit sur pied, le 5 juillet 1620, pour tenir garnison en Poitou; mais il fut encore licencié au mois de novembre. Il le rétablit pour la troisième fois, le 23 mars 1621, le conduisit et le commanda aux siéges de Saint-Jean-d'Angely, de Nérac, de Montauban et de Monheurt. Il obtint, par commission du 20 décembre, le régiment d'infanterie (depuis Auvergne), vacant par la mort du comte de Lauzières. On y incorpora celui qu'il avait, par ordre du même jour. En 1622, il servit aux siéges de Tonneins et de Saint-Antonin. Il fut employé sur la frontière de Picardie, en 1625 et 1626. Il se distingua au siége de La Rochelle, en 1627 et 1628; à l'attaque du Pas-de-Suze, et au secours de Cazal, en 1629 et 1630 Il se démit de son régiment au mois d'avril 1631, et se retira en Poitou. Il leva un régiment d'infanterie de son nom, par commission du 24 septembre 1651, et servit, sous le comte de Harcourt, en Guienne. Il fut nommé, le 17 octobre suivant, pour commander au pays d'Aunis, à La Rochelle et à Brouage, à la place du comte du Daugnon, qui avait pris parti contre le roi. Il marcha, à la tête de 4 compagnies des gardes-françaises, au secours des habitants de l'île de Ré et de La Rochelle. Quelques gens du comte du Daugnon s'étant enfermés dans les tours qui se trouvaient à l'entrée du pont, le comte d'Estissac les attaqua,

(1) Plusieurs historiens se sont trompés en disant qu'il fut tué au siége de Rouen. Il mourut pendant le siége de cette ville, de la blessure qu'il avait reçue au siége de Bourges, ainsi que le dit positivement M. de Thou.

sous les ordres du comte de Harcourt : les deux premières se rendirent, et la 3ᵉ fut forcée le 27 novembre. Le comte d'Estissac fut fait lieutenant-général au gouvernement d'Aunis, par provisions du 27 janvier 1652, à la place du comte du Daugnon, qu'on destitua. Il leva, par commission du 12 mars, un régiment de cavalerie, et continua de commander en Aunis. Il obtint le grade de lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 18 octobre de la même année. On licencia son régiment de cavalerie, au mois de novembre. Il se démit, au mois de mars 1653, de celui d'infanterie, en faveur de son fils, et en même temps de la lieutenance-générale du gouvernement d'Aunis, qu'on rendit au comte du Daugnon, rentré dans l'obéissance. La date de la mort du comte d'Estissac ne nous est pas connue. (*Chronologie militaire*, *tom. IV*, *pag.* 164; *mémoires du temps.*)

DE LA ROCHEFOUCAULD (Henri-Roger), *marquis de Liancourt*, *lieutenant-général*, naquit le 14 juin 1665. Il entra comme lieutenant réformé au régiment du Roi, le 3 mai 1683; fut fait lieutenant, le 12 du même mois, et servit au siége de Courtray, à la prise de Dixmude, et au bombardement d'Oudenarde. Il obtint le régiment de la Marine, par commission du 7 décembre de la même année. Il servit, en 1684, au siége et à la prise de Luxembourg, et à l'armée d'Allemagne, sous le maréchal de Lorges, en 1689, et sous M. le dauphin, en 1690. Il passa la même année en Piémont, sous M. de Catinat, y contribua à la prise de Cahours, et fut blessé à la bataille de Staffarde. Servant dans la même armée, en 1691, il se trouva aux siéges et à la prise des ville et château de Villefranche, de Montalban, de Saint-Ospicio, de Nice, de Veillane, de Carmagnoles, et du château de Montmélian. Il continua de servir, en 1692, dans cette armée, où l'on se tint sur la défensive. Il combattit à la Marsaille, en 1693. Il se démit du régiment de la Marine, au mois de juin 1694, et se trouva au bombardement de Bruxelles, en 1695. Créé brigadier, par brevet du 3 janvier 1696, il fut employé à l'ar-

mée de Flandre, cette année et la suivante. Nommé maréchal-de-camp, par brevet du 18 août 1697, il fut employé, en cette qualité, à l'armée d'Allemagne, sous M. le duc de Bourgogne, par lettres du 18 juillet 1701, et à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Catinat, par lettres du 8 mai 1702. On le créa lieutenant-général, par pouvoir du 23 décembre. Employé, en cette qualité, à l'armée de Flandre, en 1703, il combattit à Eckeren, où on battit les Hollandais. Il servit à la même armée, sous le maréchal de Villeroy, en 1704, 1705 et 1706, et combattit, cette dernière année, à Ramillies. Il continua de servir en Flandre, sous M. le duc de Vendôme, en 1707 : ce fut sa dernière campagne. Il mourut le 21 mars 1749. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 503; *mémoires du temps*, *Histoire des Grands-Officiers de la Couronne, tom. IV, pag.* 857.)

DE LA ROCHEFOUCAULD DE ROYE (François), *comte de Roucy, lieutenant-général*, fut d'abord connu sous le nom de marquis de Chefboutonne. Il obtint une compagnie au régiment de cavalerie de Montauger, par commission du 22 décembre 1676. Il se trouva, sous le maréchal de Créquy, à la canonnade du camp du prince Charles, à la soumission du prince de Saxe-Eisenack, au combat de Kokesberg, et au siége de Fribourg, en 1677; à l'attaque du pont de Rhinfeld, à celle des retranchements de Seckingen, à la prise de cette place, à la défaite du duc Charles, au passage de la Kints, à la prise du fort de Kehl, et du château de Lichttemberg, en 1678; et à la défaite des troupes de Brandebourg, près de Minden, en 1679. Sa compagnie ayant été licenciée, le 8 août suivant, il fut entretenu capitaine réformé à la suite du régiment Royal-Étranger, par ordre du 15. Il prit, au mois de février 1680, le nom de comte de Roucy. Devenu mestre-de-camp d'un régiment de cavalerie de son nom, sur la démission de M. de Bulonde, par commission du 20 février 1684, il servit à l'armée qui couvrit le siége de Luxembourg : on réforma son régiment, le 26 septembre suivant. Le comte de Roucy entra, avec sa compagnie, par ordre du 1er octobre, dans

le régiment de Florensac. Il obtint, par commission du 10 juin 1685, la charge de mestre-de-camp-lieutenant du régiment Royal des Cravates, vacante par la mort du comte de Guébriant. Il servit au camp de l'Adour, en Guienne, en 1685, 1686 et 1687, et au camp de la Saône, en 1688. Employé à l'armée de Flandre, sous le maréchal d'Humières, en 1689, il y soutint les troupes qui combattirent à Valcourt. Il se trouva à la bataille de Fleurus, sous le maréchal de Luxembourg, en 1690, et y fut blessé. Il servit ensuite au siége de Mons, en 1691, et à l'armée de la Moselle, sous le marquis de Boufflers. Capitaine-lieutenant de la compagnie des gendarmes écossais, par provisions du 18 mai 1692, il servit au siége et à la prise des ville et châteaux de Namur, et combattit à Steinkerque. Créé brigadier, par brevet du 30 mars 1693, il commença la campagne en Flandre, où il commandait la gendarmerie, et passa avec elle en Allemagne, sous les ordres de M. le dauphin. Il combattit avec la plus grande valeur à la Marsaille, le 4 octobre, et y reçut à l'épaule un coup de pistolet, qui le mit hors de combat. Il servit à l'armée d'Allemagne, sous les maréchaux de Lorges et de Joyeuse, en 1694 et 1695. Promu au grade de maréchal-de-camp, par brevet du 3 janvier 1696, et employé à l'armée d'Italie, sous M. de Catinat, il se trouva au siège de Valence, qu'on leva aussitôt après la conclusion de la trève. Il était à l'armée d'Allemagne, sous le maréchal de Choiseul, en 1697. On l'employa au siége de Coudun, près Compiègne, par lettres du 13 août 1698; à l'armée de Flandre, sous le maréchal de Boufflers, par lettres du 30 juin 1701; et à l'armée d'Italie, sous le duc de Vendôme, par lettres du 21 février 1702. Il combattit avec distinction à Luzzarra, et concourut à la prise de cette ville. Il accompagna le roi d'Espagne à Milan, et commanda pendant l'hiver à Guastalla. Créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 23 décembre, et employé en cette qualité, en 1703, il servit au siége de Kehl, sous le maréchal de Villars; au siége de Brisack, sous M. le duc de Bourgogne; au siége de Landau, sous le maréchal de Tallard, et à la bataille de Spire, sous le

même général. En 1704, il concourut à la prise de Dillingen, et combattit à Hochstedt. Il servit à l'armée de la Moselle, sous le maréchal de Villars, en 1705; à l'armée de Flandre, sous le maréchal de Villeroy, en 1706, et se trouva à la bataille de Ramillies. Il se démit, au mois d'avril 1707, de la compagnie des gendarmes écossais, et ne servit plus. On lui donna le gouvernement de Bapaume, par provisions du 18 février 1721. Il mourut, le 29 novembre 1721, âgé de 61 ans. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 496; *mémoires du temps, Histoire de la maison du roi, par l'abbé de Nœufville, tom. II, pag.* 340.)

DE LA ROCHEFOUCAULD DE ROYE (Charles), *comte de Blansac, lieutenant-général,* fut d'abord lieutenant réformé au régiment du Roi, le 4 mai 1683, et devint lieutenant, le 30 du même mois. Il servit au siége de Courtray, à la prise de Dixmude et au bombardement d'Oudenarde. Devenu colonel du régiment d'infanterie de Guienne, lors de sa formation, par commission du 21 février 1684, il marcha comme volontaire au siége de Luxembourg, la même année; aux siéges de Philisbourg, de Manheim et de Franckendal, en 1688. Il servit à l'armée d'Allemagne avec son régiment, en 1690, 1691 et 1692. Créé brigadier, par brevet du 30 mars 1693, il continua de servir à l'armée d'Allemagne jusqu'à la paix. Il y servit encore, par lettres du 21 juin 1701. Promu au grade de maréchal-de-camp, par brevet du 29 janvier 1702, il se démit du régiment de Guienne, et fut employé à l'armée d'Allemagne, par lettres du 8 mai. Il servit à la même armée, en 1703; se trouva aux siéges de Brisack et de Landau et à la bataille de Spire. Il combattit à Hochstedt, sous le maréchal de Tallard, en 1704, et y fut fait prisonnier. Créé lieutenant-général le 26 octobre de cette dernière année, il ne servit point en cette qualité. On lui donna le gouvernement de Bapaume, à la mort du comte de Roucy, son frère, par provisions du 1er décembre 1721. Il mourut, le 14 septembre 1732, à l'âge de 67 ans. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 552; *mémoires du temps.*)

DE LA ROCHEFOUCAULD (Alexandre-Nicolas), *comte de Surgères, lieutenant-général*, naquit le 20 janvier 1709. Il entra aux mousquetaires en 1726; obtint, le 7 septembre 1728, le guidon de la compagnie des gendarmes d'Anjou, avec le rang de lieutenant-colonel de cavalerie, et servit en cette qualité au siége de Kehl, en 1733. Il devint premier cornette de la compagnie des chevau-légers Dauphin, le 1er janvier 1734. On lui donna, le 25 mars suivant, une commission pour tenir rang de mestre-de-camp de cavalerie, et la compagnie des chevau-légers de la reine. Il la commanda à l'attaque des lignes d'Etlingen, et au siége de Philisbourg, la même année, et à l'affaire de Clausen, en 1735. Il marcha, en 1741, à l'armée du Bas-Rhin, sous les ordres du maréchal de Maillebois, et passa l'hiver en Westphalie. Devenu mestre-de-camp d'un régiment de dragons de son nom, (depuis Choiseul), par commission du 19 avril 1742, il se démit de la compagnie de chevau-légers de la reine; alla joindre son régiment à l'armée de Bohême; combattit à Sahay, au mois de mai; entra dans Prague avec l'armée, le 5 juillet; concourut à la fameuse défense de cette ville; en sortit avec l'armée, au mois de décembre, sous les ordres du maréchal de Belle-Ile, et rentra en France, au mois de février 1743. Créé brigadier, par brevet du 20 du même mois, et employé, par lettres du 1er mai, à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Noailles, il combattit à Dettingen, finit la campagne en Basse-Alsace, et contribua à la défense de cette frontière. Servant à l'armée de la Moselle, sous les ordres du duc de Harcourt, par lettres du 1er avril 1744, il contribua à la défaite du corps du général Nadasty, auprès de Saverne; joignit ensuite la grande-armée sur le Rhin; et, après qu'on eut forcé les ennemis de repasser ce fleuve, il le passa lui-même, sous les ordres du chevalier de Belle-Ile, pour suivre les ennemis. Il commanda tous les dragons de ce détachement; contribua à la prise du comté de Nullembourg et de l'Autriche antérieure; concourut à la prise de Valshut, de Seckingen, de Lauffembourg, de Rhinfeld et de son château, et revint servir au siége de Fribourg.

Il fut employé, par lettres du 1er avril 1745, et sous les ordres de M. le prince de Conty, à l'armée du Bas-Rhin, qui se tint sur la défensive. Déclaré, au mois de novembre, maréchal-de-camp, dont le brevet lui avait été expédié le 1er mai, il se démit de son régiment. Employé, par autres lettres du 1er mai 1746, à l'armée commandée par M. le prince de Conty, il servit au siége de Mons et à celui de Charleroy : joignit l'armée commandée par le maréchal de Saxe, au mois de septembre; fut employé au siége des ville et châteaux de Namur, et se trouva à la bataille de Raucoux. Employé sur les côtes du Poitou, de Saintonge et d'Aunis, par lettres du 1er mai 1747, il y résida jusqu'au 1er novembre 1748, et fut déclaré, au mois de décembre suivant, lieutenant-général des armées du roi, dont le pouvoir lui avait été expédié le 10 mai précédent. Employé en Aunis et en Saintonge, sous les ordres du comte, devenu depuis maréchal de Senneterre, par lettres du 1er novembre 1756, il résida à la Rochelle, et y commanda en chef, en l'absence de ce maréchal, jusqu'à sa mort, qui arriva le 29 avril 1760. (*Chronologie militaire*, *tom. V*, *pag.* 526; *annales du temps.*)

DE LA ROCHE-JACQUELEIN, *voyez* DU VERGER.

ROGET DE BELLOQUET (Mansuy-Dominique), *lieutenant-général*, naquit le 20 octobre 1760. Après avoir servi dans l'arme des dragons depuis 1777 jusqu'en 1793, il fut fait adjudant-général, le 15 janvier 1794. Il a été admis à la retraite du grade de lieutenant-général, après 49 ans de services. (*Etats militaires*, *tableau des pensions.*)

DE ROHAN (Jules-Hercule Meriadec, *prince*), *duc de Montbazon, prince de Guémené, pair de France et lieutenant-général*, naquit le 25 mars 1726, et fut d'abord connu sous le nom de prince de Montbazon. Il entra aux mousquetaires, le 1er janvier 1744, et obtint, le 22 avril suivant, une compagnie dans le régiment Royal-Pologne cavalerie. Il la commanda à l'armée du Rhin, la même année, et s'y trouva à l'affaire de Reischevaux et au siége de Fribourg.

Devenu colonel d'un régiment d'infanterie de son nom, par commission du 26 mai 1745, il le joignit à l'armée de Flandre, et le commanda aux siéges de la citadelle de Tournay, de Dendermonde, d'Oudenarde et d'Ath; aux siéges de Bruxelles, de Namur et de ses châteaux; à la bataille de Raucoux, en 1746; à l'armée de Flandie, en 1747, et au siége de Maestricht, en 1748. Il prit le titre de prince de Rohan, le 27 janvier 1749. Il servit au camp d'Aimeries, en 1754; au camp de Granville, en 1756; à l'armée d'Allemagne, commandée par le prince de Soubise, au mois d'août 1757, et combattit avec la plus grande distinction à Rosback. Il devint duc de Montbazon, pair de France, le 21 décembre, à la mort de Hercule-Mériadec de Rohan, prince de Guémené, son père, et fut créé brigadier d'infanterie, par brevet du 22. En 1758, à la tête de sa brigade, il enleva 4 pièces de canon aux ennemis, au combat de Sunderhausen, où il se couvrit de gloire. Il servit avec la même distinction à la bataille de Lutzelberg, au mois d'octobre. S'étant pareillement distingué au combat de Bergen, le 13 avril 1759, le roi le créa maréchal-de-camp, par brevet du 21; il se démit alors de son régiment, et se trouva, en qualité de maréchal-de-camp, à la bataille de Minden. Il continua de servir en Allemagne jusqu'à la paix, et fut créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 25 juillet 1762. (*Chronologie militaire, tom. VI, pag.* 74, *Gazette de France, annales du temps.*)

DE ROHAN (Charles) *prince de Rohan-Montauban, lieutenant-général,* naquit le 7 août 1693. Il entra aux mousquetaires, en 1710, et servit en Flandre. Il obtint une compagnie dans le régiment de cavalerie de la Trémoille, par commission du 22 août 1711, et finit la campagne avec ce régiment, qui servait aussi en Flandre. Il se trouva, en 1712, à l'attaque des retranchements de Denain, et aux siéges de Douay et du Quesnoy. Devenu guidon de la compagnie des gendarmes de la garde du roi, par brevet du 4 novembre 1716, il obtint, le 8 mars 1817, une commission pour tenir rang de mestre-de-camp de cavalerie. Colonel

du régiment de Picardie, par commission du 26 juin de la même année, il se démit du guidon des gendarmes, et commanda ce régiment aux siéges et à la prise de Fontarabie, des ville et château de Saint-Sébastien et d'Urgel, et au siége de Roses, en 1719. On lui donna le gouvernement des ville et château de Nîmes, par provisions du 12 septembre 1722. Passé à l'armée d'Italie, au mois d'octobre 1733, il commanda le régiment de Picardie aux siéges et à la prise de Gerra-d'Adda, de Pizzighitone, du château de Milan, de Novarre, et du fort d'Arona de Tortone. Créé brigadier, par brevet du 20 février 1734, et employé en cette qualité, il combattit, à la tête de son régiment, à Parme, au mois de juin, et y fut blessé à la main et au bras. Il combattit encore à Guastalla, au mois de septembre, et se trouva à l'attaque de la Cassine, où une partie des ennemis s'était retirée après la bataille, et qui fut forcée la baïonnette au bout du fusil : on y prit 5 pièces de canon. Le prince de Montauban obtint le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 18 octobre, et se démit du régiment de Picardie. Il continua de servir à l'armée d'Italie, par lettres du 1er mai 1735; contribua à la prise du château de Gonzague, de Reggiolo, de Révéré, et rentra en France, avec les troupes, en 1736. Employé à l'armée envoyée en Bavière, sous le duc de Harcourt, par lettres du 1er avril 1742, il la joignit au camp de Nideraltaick, et marcha ensuite, sous les ordres du maréchal de Maillebois, sur les frontières de Bohême, d'où, après quelques escarmouches, l'armée se rendit en Bavière : le prince de Montauban y passa l'hiver. Nommé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 20 février 1743, et employé en cette qualité à l'armée de Bavière, par lettres du 1er avril, il rentra en France avec la 4e division de cette armée, au mois de juillet, et finit la campagne en Basse-Alsace, sous les ordres du maréchal de Noailles. Employé à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Coigny, par lettres du 1er avril 1744, il concourut à la reprise de Weissembourg, et au succès remporté à Haguenau, sur les ennemis, qu'on força de se replier au-delà du Rhin. Il passa ce fleuve, le 29 août; et se trouva au siége

et à la prise des ville et château de Fribourg. Il n'a point servi depuis. Il mourut avant le 1er novembre 1768. (*Chronologie militaire, tom. V, pag.* 270.)

DE ROHAN (François), *prince de Soubise, et lieutenant-général*, servit d'abord comme volontaire en Hongrie, en 1664, et combattit à Saint-Godart, le 1er août. Il obtint l'érection de la baronie de Soubise en principauté, par lettres du mois de mars 1667, et la sous-lieutenance des gendarmes de la garde, sur la démission de M. de Lamesan, par brevet du 29 mai. Il servit la même année au siége de Tournay. Après la prise de cette place, il marcha avec 80 gendarmes contre 200 hommes des ennemis, les battit, et dégagea 16 gendarmes qu'ils avaient attaqués. Il servit ensuite aux siéges et à la prise de Douay et de Lille, et contribua à la conquête de la Franche-Comté, en 1668. Il accompagna le roi, en 1672, passa le Rhin, à la tête de la compagnie des gendarmes, et eut part à toutes les conquêtes que le roi fit en Hollande. Il servit, en 1673, au siége de Maestricht, et fut fait capitaine-lieutenant de la compagnie des gendarmes de la garde, sur la démission du marquis de la Salle, par provisions du 24 septembre. Il servit de nouveau en Franche-Comté, en 1674, et fut créé brigadier, par brevet du 9 juillet. Étant passé à l'armée de Flandre, sous M. le prince de Condé, il combattit à Seneff, et y reçut un coup de feu à la jambe. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 2 avril 1675, et employé à l'armée de Flandre, il concourut, la même année, à la prise de Liége, de Dinant, de Huy et de Limbourg; puis à la prise de Condé, et au secours de Maestricht, en 1676. Nommé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 25 février 1677, il fut employé à l'armée de Flandre, et servit au siége et à la prise de Valenciennes. Il passa ensuite à l'armée de MONSIEUR, commanda la gauche à la bataille de Cassel, et empêcha les ennemis de faire entrer du secours dans Saint-Omer. Il servit, en 1678, aux siéges et à la prise de Gand et d'Ypres. Le roi lui donna le gouvernement du Berry, sur la démission du duc de la Roche-

foucauld, par provisions du 5 mars 1681, registrées au parlement de Paris, le 31 du même mois. Il servit, en 1684, à l'armée de Flandre, qui couvrit le siége de Luxembourg. Il obtint un régiment de cavalerie, vacant par la mort de son fils aîné, par commission du 20 novembre 1689, et fut employé, par lettres du 19 avril 1690, à l'armée d'Allemagne, qui se tint sur la défensive. Il se démit, au mois d'octobre, de son régiment de cavalerie, en faveur de son second fils. Il servit au siége de Mons, en 1691, y commanda le quartier de Nimi, fit attaquer et emporta un moulin et une redoute qui le soutenait, et finit la campagne, sous le maréchal de Luxembourg. Le roi lui donna le gouvernement-général de Champagne et de Brie, sur la démission du maréchal de Luxembourg, par provisions du 9 novembre, registrées au parlement, le 11 février 1692. Le prince de Soubise remit, en même temps, le gouvernement du Berry. Employé à l'armée de Flandre, en 1692, il servit au siége et à la prise des ville et châteaux de Namur. Pendant ce siége, il battit et chassa les ennemis d'une hauteur où il devait camper, et emporta d'emblée tout le chemin couvert du château. Il se trouva ensuite à la bataille de Steinkerque, après laquelle il ne servit plus. Il se démit, au mois de décembre 1703, de la compagnie des gendarmes, en faveur de son fils. Il mourut, le 24 août 1712, âgé de 81 ans 6 mois. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 300; *Mémoires du temps, Histoire de la maison du roi, tom. I, pag.* 445.)

DE ROHAN (Charles), *prince de Soubise*, puis *duc de Rohan-Rohan*, *maréchal de France*, naquit le 16 juillet 1715. Après avoir servi pendant un an dans les mousquetaires, il fut nommé, par brevet du 12 mai 1732, troisième guidon de la compagnie des gendarmes de la garde, et eut rang de mestre-de-camp de cavalerie, par commission du même jour. Il devint second guidon, le 16 juillet 1733, et fut fait capitaine-lieutenant de cette compagnie, par provisions du 6 juillet 1734, sur la démission du prince Hercule-Mériadec de Rohan, son grand-père, auquel on en

conserva le commandement pendant six ans, par brevet du même jour. On le nomma gouverneur et lieutenant-général de Champagne et de Brie, sur la démission du même prince de Rohan, par provisions données à Versailles, le même jour 6 juillet. Créé brigadier de cavalerie, par brevet du 1er janvier 1740, il obtint le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 14 mai 1743. Servant en cette qualité à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Noailles, il combattit à la bataille d'Ettingen, le 27 juin. Employé à l'armée de Flandre, sous le roi, par lettres du 1er avril 1744, il fut fait aide-de-camp du roi, par brevet du 1er mai suivant, et servit aux siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes. Il passa de Flandre en Alsace, avec le roi, et fut employé à l'armée du Rhin, par lettres du 19 juillet. Il servit au siége de Fribourg, y monta la tranchée le 26 octobre, et y fut blessé d'un coup de pierre qui lui cassa le bras, et lui fit une contusion très-considérable. Nommé aide-de-camp du roi, à l'armée de Flandre, par lettres du 1er avril 1745, il combattit à Fontenoy, le 11 mai; concourut à la prise de Tournay, qui capitula le 23, et de la citadelle, qui se rendit le 20 juin. Employé à la même armée, par lettres des 1ers mai 1746 et 1747, et aide-de-camp du roi, il combattit à Raucoux, le 11 octobre 1746, et à Lawfeld, le 2 juillet 1747. Créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 1er janvier 1748, et destiné à servir à l'armée de Flandre, il ne la joignit point, les préliminaires de la paix ayant été signés le 30 avril. Il est devenu duc de Rohan-Rohan, à la mort du prince de Rohan, son aïeul, le 26 janvier 1749. Il fut fait gouverneur-général de la Flandre et du Hainaut, et gouverneur en chef et grand-bailli de la ville de Lille, à la mort du duc de Boufflers, par provisions du 26 septembre 1751. Il se démit alors du gouvernement de Champagne. Il commanda le camp d'Aimeries, sur la Sambre, par pouvoir du 13 juin 1753. Ce camp dura du 1er au 30 septembre. Il commanda aussi le camp assemblé au même lieu, pendant le mois de septembre de l'année 1754. Il y commanda encore un camp assemblé depuis le 26 août jusqu'au 25 septembre 1755,

par pouvoir du 31 juillet. Il fut employé pour commander en Flandre et sur les côtes, sous le maréchal de Belle-Isle, par lettres du 31 décembre. Nommé pour commander les troupes qui passaient sur le Bas-Rhin, par ordre du 1[er] janvier 1757, il y commanda un corps séparé, sous le maréchal d'Estrées, par autre ordre du 1[er] mars; et, par pouvoir du 15 juin suivant, il commanda l'armée auxiliaire des Français jointe aux troupes de l'Empire. Il fut battu à Rosback, le 5 novembre, conjointement avec le prince de Saxe-Hildbourghausen par Frédéric II, roi de Prusse. Le prince de Soubise avait cependant fait de très-belles dispositions, et dérobé une partie de la marche des troupes françaises à l'ennemi, ayant donné ordre de la masquer par 2 brigades; mais cette mesure ne fut point ou fut mal exécutée. Un autre ordre qu'il avait fait transmettre aux hussards autrichiens de se porter sur un rideau pour reconnaître les Prussiens n'ayant point eu d'effet, le prince de Soubise y alla lui-même; et, trouvant la cavalerie prussienne qui débordait l'armée française, il chargea les ennemis à la tête de la cavalerie allemande : le choc fut des plus rudes. Cependant la cavalerie prussienne, quoique la plus maltraitée, se rallia, et l'infanterie française, attaquée par celle du roi de Prusse, et prise en flanc par la cavalerie, fut obligée de se retirer. Cette affaire coûta aux Français 3000 morts et 7000 prisonniers. Le prince de Soubise commanda l'armée auxiliaire, envoyée en Hesse, par pouvoir du 1[er] mai 1758. Ayant rassemblé son armée à Friedberg, les 12 et 13 juillet, il s'empara, par un détachement, le 16, de la forteresse de Marbourg, que les ennemis abandonnèrent au moment où l'on se disposait à l'escalader : on y trouva une grande quantité de fourrages, d'autres munitions et beaucoup d'artillerie. Le 20, il délogea 6000 hommes d'un camp qu'ils avaient à Birgel, et du poste de Kirchain sur la Lahn. Un détachement qu'il commanda, prit, le même jour, le fort de Zieghenheim : on trouva dans ce fort 14 pièces de canon et 6000 sacs de farine. Il fit marcher le duc de Broglie en avant, avec l'avant-garde de l'armée, et lui envoya, le 22, un renfort d'une brigade d'in-

fanterie et d'une de cavalerie, pour le mettre en état d'attaquer les ennemis, s'il en trouvait l'occasion favorable. Le duc de Broglie les attaqua en effet à Sundershausen, et les battit, le 23. Le prince de Soubise détacha, au mois de septembre, plusieurs corps de troupes qui se répandirent dans l'électorat de Hanovre, pour en exiger des contributions. La ville de Hanovre fut contrainte de payer 4 millions. Le 10 octobre, le prince de Soubise s'aperçut que l'armée ennemie abandonnait son camp pour occuper une position plus reculée, sur les hauteurs et dans des bois qui couvraient également son front et son flanc gauche. Il fit déboucher toutes ses troupes. Son avant-garde canonna l'armée ennemie et la força de se mettre en bataille. Au premier moment de l'attaque, le prince de Soubise marcha de front à l'ennemi, à la tête de son armée, et, par la célérité de ses mouvements, la mit à portée de faire un feu d'artillerie très-vif et très-suivi sur les ennemis, qui furent obligés de se jeter en désordre dans les bois qui bordent la Vera. Il fit marcher plusieurs détachements qui poursuivirent les fuyards jusqu'à 3 heures du matin. L'action se passa à Lutzelberg : la perte des ennemis fut considérable en tués ou blessés, et on leur fit 800 prisonniers. Le prince de Soubise fut créé maréchal de France, par état donné à Versailles, le 19 octobre. Il détacha, le 9 novembre, deux brigades d'infanterie et deux de cavalerie, pour s'emparer du château de Spagenberg. Ce château situé sur une montagne, à demi taillé dans le roc, environné d'un double fossé et ayant 300 hommes de garnison, aurait pu se défendre contre un corps d'armée entier; mais les Français, ayant trouvé le pont-levis baissé, s'en saisirent, forcèrent le corps-de-garde de mettre bas les armes, et se rendirent maîtres du château, où l'on fit 42 prisonniers, du nombre desquels étaient le commandant du château et un capitaine. On trouva dans cette place 18 canons, 300 fusils, 2000 boulets, 600 grenades, 44 barils de poudre et 18 moulins à bras. Il chassa, le 16, les Hanovriens de la petite ville de Witzchausen, dont ils s'étaient emparés le 15. Il fit ensuite attaquer et prendre le château de

Rhinsfeld, Saint-Goar, Schwartzhausen et le château de Calze. On prit dans Rhinsfeld 72 pièces de canon et 35 mortiers, et l'on y fit 530 prisonniers. Instruit, en 1759, que les ennemis avaient formé le projet d'attaquer les quartiers des Français, il prit le parti, pour les mettre en sûreté, et pour protéger tout à la fois le collége électoral, d'occuper la ville de Francfort, dans laquelle il fit entrer ses troupes, le 2 janvier. Revenu de l'armée, il prêta serment comme maréchal de France, le 11 février de la même année, et fut nommé ministre-d'état, le 18 du même mois. Il mourut, le 4 juillet 1787. (*Chronologie militaire, tom. III, pag.* 452 ; *son état de maréchal de France ; mémoires du temps.*)

DE ROHAN DE GYÉ (Pierre), *maréchal de France,* et issu d'une branche sortie des princes de Rohan-Guémené, était déjà chevalier de l'ordre du Roi, lorsqu'il fut fait maréchal de France, le 16 mai 1476 (1). Louis XI lui fit don de la ville de Vire, par lettres du mois de novembre de la même année; de la seigneurie de Fontenay-le-Comte, et du revenu du grenier à sel de Marle, le 11 décembre suivant. S. M. lui donna également le comté de Château-Porcien, Bar-sur-Aube, Rosoy, Montcornet, Avenes, Changy, Renty et Croy, en janvier 1477; Ham et Oisy le 6 février; Poigolin et Chomage, au mois de mars; Boham et Beauvoir, dans le même mois. Ce prince le fit capitaine d'une compagnie de 40 hommes d'armes en 1478. Gyé eut, avec trois autres seigneurs, le gouvernement de l'état, pendant la maladie du roi, à Chinon, en 1482. Au sacre de Charles VIII, le 30 mai 1484, il représenta le connétable, en portant l'épée royale. Maximilien, roi des Romains, lié au duc d'Orléans et aux seigneurs mécontents de Charles VIII, menaça la Picardie, en 1486, et son armée, forte de 12,000 hommes, se répandit sur les frontières de cette pro-

(1) Pierre de Rohan fut d'abord attaché au duc de Bretagne. Louis XI l'attira à son service en 1470.

vince. Les maréchaux de Gyé et d'Esquerdes la harcelèrent continuellement, renforcèrent la garnison de Guise, que Maximilien voulait assiéger, et obligèrent ce prince de se retirer. Ils battirent, en 1487, à une demi-lieue de Béthune, le seigneur de Ravestein, firent prisonniers le comte d'Egmont, le comte de Nassau, et le seigneur de Bossut. En 1489, Gyé marcha en Roussillon, avec une armée, pour s'opposer aux entreprises du roi de Castille, que le duc de Bretagne sollicitait de rompre avec la France. Il était gouverneur d'Angers et d'Amboise, lorsqu'on le fit lieutenant-général au gouvernement de Bretagne, sous le prince d'Orange gouverneur, le 31 décembre 1491. Le maréchal de Gyé passa les Alpes, avec Charles VIII, en 1494, et le suivit à Rome, et à Naples. Au retour de ce prince, il se saisit de la tête des défilés à l'entrée de la plaine, près de Fornoue, commanda l'avant-garde à la bataille qui s'y donna, le 6 juillet 1495, et mit en fuite la gendarmerie italienne. Le duc d'Orléans, assiégé dans Novarre, avec 7000 hommes, manquait de vivres. Mais l'armée française n'étant point en état d'attaquer les retranchements des ennemis, on eut recours à des négociations, et le maréchal fut un des plénipotentiaires du roi. Le traité, conclu le 10 octobre suivant, rendit Novarre au duc de Milan, et la liberté au duc d'Orléans. Gyé suivit Louis XII, à son entrée dans Gènes, en 1502. Ce prince le nomma, en 1503, commandant d'une armée destinée à faire des courses du côté de Fontarabie. La mort du roi paraissant certaine, en 1505, le maréchal arrêta auprès de Saumur les joyaux et les meubles, qu'on transportait, par ordre de la reine Anne de Bretagne, au château de Nantes. Ce procédé ayant irrité la princesse, elle fit mettre le maréchal de Gyé en jugement devant le parlement de Toulouse, comme criminel de lèse-majesté sur divers chefs qu'elle lui fit imputer (1). Ce ma-

(1) Quelques efforts que l'on fit pour le pendre, la plus grave accusation admise contre lui fut d'avoir soudoyé des deniers du roi 15 soldats qu'il entretenait à son service dans son château de Fronsac; aussi

réchal ne fut condamné, le 9 février 1506, qu'à un exil de la cour et à une privation de ses gouvernements et autres emplois pendant cinq années. Le roi Louis XII lui donna cependant le *Châtel* et la châtellenie de Baugé, par lettres du 26 mai 1513, registrées au parlement de Paris, le 11 juillet suivant. Le maréchal de Gyé mourut le 22 avril 1514. (*Chronologie militaire, tom. II, pag.* 185; *Histoire du Languedoc, Histoire de France du Père Daniel, Monstrelet, les Hommes illustres, Dupleix, Mezeray, Bauclas, le Gendre, Histoire des Grands-Officiers de la Couronne, Brantôme, Moréri, Histoire de France par Anquetil, tom. III et IV, Dictionnaire universel, tom. XV, pag.* 209.)

DE ROHAN (Henri, *duc*), *pair de France, commandant d'armée*, et arrière-petit-fils du précédent, naquit le 21 août 1579, et porta d'abord le nom de vicomte de Rohan. Il fit ses premières armes, sous les yeux de Henri IV, en 1597, au siége d'Amiens, y eut un cheval tué sous lui, et y donna des marques distinguées de bravoure. Il partit de Paris, le 8 mai de l'an 1600, pour voyager dans les différentes cours de l'Europe. Il devint duc de Rohan, et pair de France, par lettres d'érection de la vicomté de Rohan en duché-pairie, données à Fontainebleau, au mois d'avril 1603, registrées au parlement de Paris, le 7 août : il prit alors le titre de duc de Rohan. Il fut nommé colonel-général des Suisses et Grisons, sur la démission du baron de Sancy, par provisions données à Paris, le 2 mars 1605, registrées au parlement de Paris, le 27 avril. En 1610, il fit la campagne de Juliers, sous le maréchal de la Châtre, et eut un pouvoir du 10 juin, pour commander l'armée, en cas de maladie ou de décès du maréchal. Ces deux circonstances n'ayant point eu lieu, il servit comme colonel-général des Suisses. Cette armée joignit, le 18

---

l'arrêt du parlement de Toulouse ne fut basé que sur des considérants très-vagues, tels que celui-ci : « Pour réparation de quelques excès et » défauts, et pour certaines considérations. »

août, celle du prince Maurice au siége de Juliers, qui capitula le 1er septembre : les troupes revinrent en France. Au mois de mars 1614, le duc de Rohan se démit de la charge de colonel-général des Suisses et Grisons, en faveur du maréchal de Bassompierre. On le pourvut du gouvernement du Poitou, sur la démission du duc de Sully, son beau-père, par provisions du 25 juin 1616, registrées au parlement de Paris, le 4 août suivant. Après la mort de Henri IV, il devint chef des calvinistes de France, qui l'élurent leur général, le 11 mai 1621. Il fut alors destitué du gouvernement du Poitou. On le déclara criminel de lèse-majesté, par déclaration donnée à Bordeaux, le 27 décembre suivant, registrée au parlement de Paris, le 4 juillet 1622. Le duc de Rohan, avec tous les talents militaires qui font les grands capitaines, fut séduit par les préjugés de l'éducation, et fit usage de ces mêmes talents contre sa patrie. Chef aussi distingué par son génie que par son courage, il soutint dans l'intérêt du parti calviniste trois guerres contre Louis XIII. Le roi ayant investi la ville de Montauban, le 18 août, le duc de Rohan prit un soin particulier de la mettre en état de défense. Il en sortit ensuite pour assembler des troupes dans le Bas-Languedoc, et secourut deux fois les assiégés : le roi leva le siége de Montauban le 2 novembre. Au mois de mars 1622, le duc de Rohan se remet en campagne, et manque la Tour Carbonnière et Beaucaire. Il attaque ensuite le château de Montlaur, est repoussé au premier assaut, et se prépare à en livrer un second. Le seigneur de ce château demande à capituler; mais, tandis qu'on parlemente, quelques soldats de l'armée du duc escaladent les murs, et entrent sans résistance. Le seigneur de Montlaur se retire dans deux tours avec ses gens, s'y défend pendant 2 jours, et se rend ensuite à discrétion. Le duc de Rohan le retient prisonnier de guerre; et, au mépris de la foi jurée, il fait tuer ou pendre 70 hommes de la garnison : le château fut pillé et rasé. Le duc de Rohan prit ensuite et brûla tous les châteaux et villages catholiques des environs, entr'autres Beaulieu et Castres, et fit démolir les églises

et les monastères de Castres, dont il employa les matériaux aux fortifications de la ville. Au mois d'avril, il continua ses ravages aux environs de Montpellier. Le 31 août, le roi parut devant cette ville, dont il commença le siége dès le lendemain. La place tint contre l'armée royale jusqu'au mois d'octobre, époque à laquelle le roi accorda la paix aux calvinistes. Rohan demanda pardon au roi, et, la ville de Montpellier s'étant soumise, S. M. y entra le 20. En 1625, le duc de Rohan, sous prétexte de l'inexécution de la paix de Montpellier, se fit redonner la qualité de chef et de général des églises prétendues réformées de France, souleva les peuples du Languedoc, et leva des troupes. Il attaqua Sommières, le 6 juillet, et l'emporta à la faveur du pétard. Il assiégeait le château de cette ville, lorsque 1000 hommes, détachés de Montpellier, le chassent de Sommières, le même jour, lui blessent ou lui tuent 200 hommes. En 1626, il se soumit au roi une seconde fois, et la paix fut conclue le 5 février. Le duc de Rohan, toujours inquiet et mécontent de la cour, excita de nouveaux troubles dans le Languedoc, en 1627; se ligua secrètement avec le roi d'Angleterre et le duc de Savoie, et donna, au mois de juillet, des commissions pour lever des troupes. Uni aux Rochelais révoltés, il s'empara de plusieurs places dans le Haut-Languedoc. Il y fut cependant battu près du village de Sonnilles, au diocèse de Saint-Papoul, au mois de novembre, par le duc de Montmorency, qui resta maître du champ de bataille : la perte fut égale de part et d'autre. Il se saisit de Saverdun, se rendit maître de Pamiers, et soumit ensuite une partie du pays de Foix. Le 19 janvier 1628, il entreprit de surprendre la ville et le château de Montpellier; mais il fut vivement repoussé, et cet échec l'obligea de congédier une partie de ses troupes. Au mois de mars, il érigea un nouveau présidial à Nîmes, exila les officiers de justice pourvus de leurs offices par le roi, régla le prix des monnaies, enleva les sels d'Aigues-Mortes, et démantela toutes les places qu'il ne pouvait conserver. Il assura à son parti le Vivarais et les Cévennes. Montauban et Castres se décla-

rèrent pour lui. Il assiégea Meruéyes, sur les frontières du Rouergue, au mois de mai, emporta la ville de vive force et obligea le château de capituler, après trois semaines de siége. Le duc de Rohan, qui déjà avait fait un traité avec l'Angleterre, en conclut un autre à Madrid, le 3 mai 1629, avec l'Espagne, par le ministère de Clausel, son envoyé. Le roi d'Espagne s'engageait, par ce traité, à donner tous les ans au duc de Rohan 300,000 ducats, et le duc de son côté s'obligeait à tenir 12,000 hommes de pied et 1200 chevaux armés, pour continuer la guerre, et faire telle diversion qu'il plairait à S. M. catholique. Le duc se proposait de se former en France un état particulier et indépendant. Quant aux calvinistes, toutes leurs vues tendaient vers un état républicain. Le 27 juin, le roi accorda encore aux calvinistes une paix, qui fut conclue à Alais. Le roi pardonna au duc de Rohan, mais refusa de le voir. Celui-ci obtint la permission de se retirer à Venise, où il arriva, le 5 août. La haute idée qu'on avait conçue dans cette république des talents militaires du duc de Rohan, détermina le sénat à lui confier le commandement de ses troupes. En 1630, il se préparait à réparer les pertes essuyées par les Vénitiens, lorsque l'empereur donna au duc de Nevers l'investiture du duché de Mantoue. Les Vénitiens désarmèrent. Les Grisons, que Louis XIII protégeait, étant opprimés par la maison d'Autriche, ce monarque écrivit, en 1631, au duc de Rohan, qu'il avait jeté les yeux sur lui pour garantir ces peuples de l'oppression. Le duc partit de Venise, au mois de novembre, et se rendit à Coire, où les Grisons le déclarèrent leur général : le roi confirma ce choix. En 1632, le roi le nomma ambassadeur extraordinaire en Suisse. Il pacifia, le 26 août, un différend qui était capable d'exciter une guerre civile parmi les cantons. Le 2 juillet 1633, il eut un pouvoir pour commander l'armée du roi dans la Valteline. En vertu de ce pouvoir, il commanda sur les frontières de Lorraine et d'Alsace, pendant les années 1633, 1634 et les 3 premiers mois de 1635. Au commencement de cette dernière année, le duc de Rohan passa dans la Haute-Alsace, avec 12,000 hommes de pied et

1500 chevaux. Il obligea le duc de Lorraine de repasser le Rhin, le 18 février. Il repoussa aussi le colonel Merci, près d'Ottmersheim; emporta la ville de Ruffac par escalade, et prit Ensisheim. Il repoussa une seconde fois le duc de Lorraine au-delà du Rhin, et eut la gloire d'avoir sauvé l'Alsace. Le duc de Lorraine étant éloigné de l'Alsace, le duc de Rohan, dont le principal objet était la conquête de la Valteline, songea à se rendre maître de ce pays; mais deux armées ennemies se préparaient à l'y attaquer. Fernamont, général des Impériaux, avait forcé le passage de Bormio, et pénétré dans la vallée. Le duc marcha à lui le 27 juin. Les Allemands, effrayés, passèrent la rivière de Spol, qui coupe la vallée, brûlèrent les ponts et se portèrent sur une hauteur, d'où ils escarmouchèrent avec d'autant plus de hardiesse, qu'il y avait une rivière entre les deux partis : cet obstacle n'arrêta point le duc de Rohan. A la faveur d'un gué, il s'ouvrit un passage, se rangea en bataille, tomba sur les Impériaux, et mit dans une entière déroute 6000 hommes d'infanterie et 18 cornettes de cavalerie. Le lendemain il prit Tirano, dans la Valteline, et campa entre les Allemands et les Espagnols, pour empêcher leur jonction. Fernamont étant venu pour le forcer pendant la nuit au pont de Mazzo, on se battit jusqu'au jour, et Fernamont fut repoussé. Deux jours après, le duc apprit que les Espagnols étaient en marche pour le combattre d'un côté, pendant que les Impériaux le combattraient de l'autre. Il divisa son armée en deux corps, et résolut d'en venir aux mains avec les Allemands, avant que les Espagnols arrivassent. Le général allemand n'avait fait passer la rivière qu'à une moitié de ses troupes : l'autre moitié était restée de l'autre côté de l'Adda. Elles furent taillées en pièces, et presque tout fut pris, tué ou noyé. Le lendemain, 4 juillet, le duc de Rohan s'avança près de Sondrio, pour attaquer les Espagnols, qui firent leur retraite pendant la nuit, et gagnèrent le Milanès. Bormio, défendu par 400 Impériaux, fut emporté de force. Cependant le général Fernamont rentra dans la Valteline, et tenta, pour la troisième fois, le sort des ar-

mes avec de nouvelles troupes. Le duc de Rohan l'environna de tous côtés, le 31 octobre, le chargea, le contraignit de plier, et passa au fil de l'épée son arrière-garde. La maison d'Autriche, n'ayant pu vaincre le duc de Rohan par la force des armes, tenta de le séduire et de l'enlever au roi par les offres les plus brillantes. Le duc reçut ces offres avec indignation, et fit pendre, comme espion, l'agent que les Espagnols lui avaient envoyé. La corruption ayant été sans effet, les ennemis en revinrent à l'emploi de la force ouverte. Serbelloni, à la tête de 7000 fantassins espagnols et de 800 chevaux, se campa avantageusement près de Morbegno. Devant lui était un ruisseau, qu'on ne pouvait passer que sur un pont; ses flancs étaient gardés par des murailles qui lui servaient de retranchements, et il avait derrière lui le bourg de Morbegno. Le duc de Rohan l'attaqua par quatre endroits différents, le 10 novembre, et l'Espagnol, vivement repoussé, recula jusqu'aux derniers retranchements. Cependant un des corps de l'armée française, fatigué de l'opiniâtre résistance des ennemis, commençait à s'ébranler, lorsque Rohan court à lui l'épée à la main, le ramène à la charge, et chasse de leurs retranchements les troupes ennemies, qui se sauvent dans Morbegno, où les Français les poursuivent et entrent avec eux. On se bat alors de rue en rue, avec un égal acharnement. Le duc de Rohan, marchant au travers d'un bois, pénètre dans le bourg de Morbegno, avec un détachement de cavalerie, et charge les Espagnols en queue : le combat dura encore pendant deux heures, au bout desquelles les Espagnols abandonnèrent enfin Morbegno, où ils laissèrent 1500 de leurs morts. Rohan, devenu maître de la Valteline, après cette affaire, prit des moyens pour assurer sa conquête, et bâtit un fort à Mantello. Vers le commencement de février 1636, il défit 2 compagnies de cavalerie, sorties du fort de Fuentes, occupé par les Espagnols. Il se saisit d'une tour voisine de ce fort, ruina les retranchements élevés par les ennemis le long du lac de Côme, et s'empara de la Tourette, qu'il détruisit de fond en comble. Au mois d'avril, il battit dans le Milanès plu-

sieurs corps de troupes, et s'empara du Mont-Francesco, place presque inaccessible par son assiette, et défendue par des redoutes bien garnies de soldats. Peu de temps après, il prit sur les Espagnols tous les forts qui défendaient le lac de Côme. Les Grisons s'étant brouillés avec la France, le duc de Rohan ne put parvenir à fixer leurs inquiétudes. Il remit le commandement des troupes au comte de Guébriant, le 18 juin 1637, et se retira à Genève. Le premier ministre, cardinal de Richelieu, se défiait du duc de Rohan, qui, de son côté, avait peu de confiance dans le prélat. Aussi, lorsque Rohan reçut ordre de la cour de quitter Genève et de retourner à Venise, cet ordre lui fit soupçonner qu'on pensait à l'arrêter. Au fort de l'hiver 1638, il partit de Genève, s'embarqua sur le lac, pour éviter de passer sur les terres de France, et, cachant adroitement sa marche, arriva en Suisse auprès du duc de Saxe-Weimar, son ami. Cette réunion donna de nouveaux ombrages à la cour, qui ordonna au duc de Rohan de se rendre dans le canton de Berne, où on lui procurerait quelque occasion favorable de passer à Venise. Le duc de Weimar ayant livré bataille aux Impériaux, le 28 février, près Rhinsfeld, Rohan voulut y prendre part. A la tête du régiment de Nassau, il renversa d'abord tout ce qui se présenta, et fit plier les ennemis, qui s'enfuirent et perdirent 11 cornettes. Le duc de Rohan courut plus d'une fois le risque de périr dans cette action. Il fut blessé de deux coups de mousquet; et, son cheval étant tombé sous lui, il fut fait prisonnier par ceux même qu'il venait de vaincre, et qui l'entraînèrent avec eux en fuyant. Il fut arraché de leurs mains. Réuni au duc de Weimar, dont les troupes avaient été taillées en pièces ou mises en fuite, et qui se trouvait alors sans vivres, sans munitions, sans équipages, il lui proposa de marcher aux ennemis: Weimar goûte cet avis. Officiers et soldats se rallient, joignent leurs drapeaux, forcent la marche d'une nuit, surprennent leurs vainqueurs, les battent, s'emparent de leurs bagages, du canon, et des munitions de guerre. Le duc de Rohan, qui avait été témoin de la disgrâce de son ami, le fut de son

triomphe. Il mourut de ses blessures, le 13 avril 1638, et fut enterré, le 27 mai suivant, dans l'église de Saint-Pierre de Genève, où on lui éleva un magnifique tombeau de marbre, avec une épitaphe, où furent rapportées les plus brillantes actions de sa vie (1) (2). (*Chronologie militaire, tom. I, pag.* 431; *sa vie dans les Hommes illustres, tomes XXI et XXII*; *Mémoires de Rohan, donnés par M. le baron de Zurlauben, Histoire militaire des Suisses du même, Levassor, le continuateur du Père Daniel, Histoire du Languedoc.*)

DE ROHAN, *voyez* DE CHABOT.

ROMANET DU CAILLAUD (Joseph), *maréchal-de-camp*, naquit à Limoges, le 4 décembre 1748. Il entra au service, en 1766, comme sous-lieutenant, au régiment de Périgord (qui devint successivement la Marche-Prince et Conty). Il passa avec ce régiment en Amérique, en 1769, y demeura jusqu'en 1773, et y tint les garnisons de la Martinique et de Sainte-Lucie. Il fut nommé lieutenant en 1770, capitaine en 1780, et fut créé chevalier de l'or-

(1) Le maréchal de Rohan avait épousé, en 1605, Marguerite de Béthune, protestante comme lui, et qui se rendit célèbre par le courage avec lequel elle défendit la ville de Castres, assiégée, en 1625, par le maréchal de Thémines : elle partagea pendant ce siége toutes les fatigues de son mari. Elle mourut à Paris, le 22 octobre 1660.

(2) Le maréchal de Rohan fut un des plus grands capitaines de son siècle. Voltaire l'a peint très-heureusement dans ces vers :

« Avec tous les talents le ciel l'avait fait naître;
» Il agit en héros, en sage il écrivit.
» Il fut même grand homme, en combattant son maître,
» Et plus grand, lorsqu'il le servit. »

Les qualités militaires étaient relevées en lui par un caractère doux et des manières affables et gracieuses. On ne remarquait en lui ni ambition, ni vues d'intérêt. Il avait coutume de dire : « La gloire et l'a» mour du bien public ne campent jamais où l'intérêt particulier com» mande. » Il conserva toute sa vie une grande estime et un sincère attachement pour Henri IV, qui l'a aussi beaucoup aimé.

dre royal et militaire de Saint-Louis, en 1788. Employé, en 1792, dans l'armée française du Nord, il devint, à cette époque, lieutenant-colonel du régiment de la Couronne. Il servit au siége et à la prise de Namur, et au siège de Maestricht, en 1793, et se trouva à la bataille de Néerwinde. Promu au grade de général de brigade, au mois de mai 1793, il concourut à l'attaque du camp de Famars, sous Valenciennes, et fit partie de la division qui marcha sur Dunkerque, et dont l'arrivée devant cette place détermina la retraite de l'armée anglaise. Il eut ensuite le commandement des places de Bergues, de Bailleul, de Stéenworde et de Poperingue. Employé dans l'armée de l'intérieur, en 1795, il commanda à Chartres, département d'Eure-et Loir. Il fut admis à la retraite de son grade de général de brigade, en 1796, après 38 ans et demi de service. Il a été nommé membre de la Légion d'Honneur, en 1810. (*Etats et brevets militaires.*)

ROME (Jean-François, *chevalier,*) *maréchal-de-camp,* naquit à Monay, en Franche-Comté, le 30 octobre 1773. Il commença sa carrière militaire en qualité de sous-lieutenant au 8e bataillon du Jura, en 1792, et fut fait adjudant-major-capitaine, en 1793. Employé avec son bataillon à l'armée du Rhin, il se trouva à la prise des lignes de Weissembourg, à toutes les affaires qui précédèrent l'attaque de ces lignes, par l'ennemi, et aux différents combats qui se livrèrent à l'aile droite de l'armée dans sa retraite sur Strasbourg. Le chef du 8e bataillon du Jura ayant été tué pendant cette retraite, les officiers du même corps proposèrent unanimement au capitaine Rome de le remplacer; mais celui-ci, déjà fier de son grade, et plus encore de l'estime de ses compagnons d'armes, crut devoir refuser ce qu'il regardait comme une trop grande faveur. Il proposa donc lui-même, et fit agréer à sa place le capitaine qu'il crut le plus digne de cet emploi. L'armée française ayant repris l'offensive sur la fin de 1794, l'adjudant-major Rome se trouva à toutes les affaires qui eurent lieu pour reprendre les lignes et débloquer Landau. Dans la

même campagne, le 8e bataillon du Jura fut réuni au 2e bataillon de la Charente-Inférieure, et au 2e du 47e régiment, et forma la 74e demi-brigade. Le capitaine Rome, alors seul adjudant-major de ce corps, combattit à Zeiskam, sous Spire, le 29 juin. Il combattit aussi à l'affaire du Platzberg, le 14 juillet, et les trois jours suivans, auxquels se rattache la prise de Kaiserslautern. Les 17, 18, 19 et 20 septembre, l'ennemi attaqua sur ce point la division Meunier, et la força de se retirer sur Tripstadt. L'adjudant-major Rome, chargé de défendre, avec un bataillon, le débouché d'Elsfurt, se trouva cerné et contraint d'opérer sa retraite au milieu de l'armée prussienne. Pressé de toutes parts, pendant plus d'une lieue, et ayant la Lautern à franchir, il manœuvra avec tant d'ordre et de résolution qu'il parvint à se frayer un passage et à rejoindre la division, avec perte seulement d'une trentaine d'hommes. Il eut à cette affaire un cheval tué sous lui. Au mois de janvier 1795, il était employé à l'armée sous Mayence, lorsque la garnison de cette place fit une sortie et s'avança sur les lignes. Le capitaine Rome, à la tête d'un bataillon, repoussa les ennemis depuis Marienborn, jusqu'à la redoute avancée de la place dite *des Merlin*, qu'il attaqua avec intrépidité. L'armée française ayant été attaquée dans ses positions, le 29 octobre, la 74e demi-brigade combattit vaillamment à Erzheim : elle y fit de grandes pertes; mais elle ajouta à sa gloire, ainsi que dans les combats qui furent livrés pendant la retraite de l'armée sur Landau. En 1796, le capitaine Rome se trouva au passage du Rhin à Kehl; aux combats de Neumhül et de Wilstadt; à la bataille de la Renchen et aux affaires d'Herren-Att, Frauen-Albet et Rozenthal. En 1797, il concourut à la défense de Kehl assiégé par l'armée autrichienne, et combattit au passage du Rhin à Diersheim, où la 109e demi-brigade (nouveau numéro de son corps) fut honorablement citée. En 1798, il entra en Suisse avec l'armée, et prit part aux combats livrés dans les petits cantons. En 1799, il fit la fameuse campagne des Grisons et de la Suisse-Orientale, sous les ordres du général Lecourbe. Au passage du Rhin

à Altmoos, la 109e demi-brigade se précipita dans le fleuve, sans consulter sa profondeur ni la rapidité de son cours : 50 hommes, victimes de cet élan de bravoure, ayant été entraînés par les flots, le capitaine Rome, étant à cheval, parvint à en sauver 4 ; mais il fut lui-même sur le point de périr : il fut tiré de ce danger par un dragon. Le même jour, il fut chargé de tourner le fort de Luscisteig avec les compagnies d'élite, et le succès le plus complet couronna ses efforts. Il combattit avec la même bravoure à Feldkirk et à Constance, dont il dirigea ensuite la défense, puis à Fleisch, où le régiment d'Orange, entier, fut fait prisonnier. Il prit une part active aux combats qui eurent lieu contre les Austro-Russes, dans la Lanquart, à Dessentis, à Bellinzona, au Saint-Gothard, au pont du Diable, à Getchenen, à Wassen et à Liberalp. En 1800, il se trouva au passage du Rhin, à Reiclingen ; au combat de Stokack ; à la bataille de Moeskirch ; aux affaires de Memmingen, du Lech et d'Augsbourg ; au passage du Danube ; aux combats d'Hochstedt, de Nordlingen et de Neubourg ; à la bataille de Hohenlinden ; à la prise de Rosenheim ; au passage de l'Inn ; aux affaires de Rhordorf, de la Saale, de Saltzbourg, de Kremsmunster et de Steyer. En 1802, il prit une compagnie dans le 21e régiment de ligne (nouveau numéro de son corps), qui servait alors en Hollande, et se trouva au combat sur mer, livré par les Anglais à la flottille française, sous les ordres de l'amiral Werhnel. En 1803 et 1804, il fit partie du camp de Boulogne. Il en partit, en 1805, pour la campagne d'Austerlitz, qu'il fit en qualité de capitaine de voltigeurs, et pendant laquelle il reçut la décoration de la Légion-d'Honneur. En 1806, il fit la campagne de Prusse, dans la division du général Gudin ; et, à la tête d'une compagnie de grenadiers de son régiment, il se trouva à la bataille d'Iéna, et y fut blessé. Il prit part à tous les combats livrés par le corps du maréchal Davoust en Prusse et en Pologne, et fut de nouveau blessé à Pulstuck. En 1807, il combattit à la bataille d'Eylau, et fut nommé chef de bataillon sur le champ de bataille. Après la mémorable journée de Friedland, il reçut l'ordre de se rendre

en France, pour y prendre le commandement de 2 bataillons destinés pour l'Espagne. Il arriva à Madrid, le 23 mars 1808, et se trouva à l'affaire du 2 mai. Chargé, peu de temps après, par le maréchal Moncey de diriger son avant-garde dans l'expédition sur Valence, il reçut de ce digne chef des éloges, justement mérités par sa conduite dans toutes les actions qui avaient eu lieu, soit en avançant, soit pendant la retraite qu'il soutint jusqu'à l'Èbre. En 1809, il combattit à la bataille de Tudela. Au siége de Sarragosse, une action d'éclat lui valut le grade de major. Rentré en France, il fut aussitôt employé à l'armée de l'Escaut, pour y organiser les gardes nationales du Nord, et commander les troupes dans l'île de Cadzan, alors menacée par les Anglais. En 1810, il se rendit en Allemagne pour y commander le 21ᵉ régiment de ligne; et, en 1811, il fut nommé colonel du 7ᵉ régiment d'infanterie légère. En 1812, dans une revue que Buonaparte passa à Gumbinen, en Prusse, le colonel Rome fut nommé chevalier de l'empire et officier de la Légion-d'Honneur. Il fit la campagne de Russie, en 1812, et combattit à Smolensk et à Valontina : dans cette derniere affaire, le 7ᵉ léger, étant tête de colonne (les ennemis le prirent pour la garde impériale française), attaqua les Russes avec la plus grande intrépidité ; et, après un combat de nuit des plus opiniâtres et des plus meurtriers, il parvint jusqu'à la position appelée le *champ sacré*, et força les Russes à la retraite. Le lendemain, Napoléon, après avoir parcouru le champ de bataille, et distribué de nombreuses récompenses au 7ᵉ léger, termina sa revue, en disant : *Je suis content du colonel Rome.* Ce régiment soutint sa réputation à la bataille de la Moskwa, où le colonel Rome fut blessé dès le matin, et eut, du même coup, son cheval tué sous lui. Malgré cette blessure, Rome resta à la tête de son corps jusqu'à la fin de la bataille, et ne réclama qu'alors les soins qu'exigeait son état. A Moscow, son régiment reçut de nouvelles récompenses, et lui-même fut nommé commandant de la Légion-d'Honneur. Il combattit à Maloïaroslawetz, soutint la retraite de l'armée jusqu'à Wiasma, et ajouta à la gloire

qu'il avait acquise par de nouveaux combats qu'il livra, en protégeant la retraite de l'armée, qui, sur ce point, était attaquée de toutes parts. Pendant cette retraite, l'ordre, la discipline et le moral énergique que le colonel Rome sut conserver dans son corps, le firent remarquer des chefs de l'armée et lui méritèrent le grade de général de brigade, qu'il obtint en 1813. Employé en cette qualité au 3e corps d'armée, il fit la campagne de 1813, en Allemagne, et combattit à Larrenten et à Kromskamp. Dans cette dernière affaire, il fit éprouver de grandes pertes à l'ennemi, en hommes tués ou blessés, et fit 150 prisonniers. En 1814, pendant le blocus de Hambourg, le prince d'Eckmühl lui confia la défense de l'île de Wilhemsbourg. Il fut attaqué dans cette île, les 9, 17 et 24 février, et 2 mars, par des forces décuples; et, quoique la gelée de l'un des bras de l'Elbe rendît sa position accessible sur tous les points, il repoussa tous les efforts de l'ennemi. Rentré en France, avec l'armée, il fut nommé par le roi chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et employé dans la gendarmerie. Il fit, la même année, l'inspection de cette arme dans les départements de l'est du royaume. Au 20 mars 1815, lors de l'invasion de Buonaparte en France, il fut destitué de son emploi; mais, peu de temps après (pendant les *cent jours*), on lui donna le commandement d'une brigade à l'armée de la Moselle. Dans cette campagne, il attaqua le village de Ligny, à la tête des 30e et 96e régiments, s'en empara, et fit 800 prisonniers. Le désastre de Waterloo l'ayant contraint de suivre le mouvement rétrograde de l'ennemi, il soutint la retraite de l'aile droite, depuis les bords de la Dyle jusqu'à Namur, en repoussant avec vigueur les efforts d'un ennemi supérieur en nombre. Ce fut dans cette retraite qu'il eut à regretter de se séparer de son aide-de-camp, le brave Delorier, officier de la plus grande distinction, qui eut le bras droit emporté par un obus. Arrivé sous Paris avec l'armée, il y commanda la 12e division d'infanterie, et fut chargé de la défense du front de Vaugirard; il y paralysa les mouvements offensifs de l'ennemi. L'armée française ayant pris position sur la rive gauche de

la Loire, le général Rome eut à remplir la pénible fonction de licencier sa division. Par ordonnance du roi, en date du 2 août 1820, il a été nommé lieutenant de roi, à Calais. Le général Rome fut, dans sa longue carrière militaire, l'ami et le père du soldat; il eut toujours pour principe de ne jamais exposer ses troupes sans nécessité, et pour maxime de faire le moins de mal et le plus de bien possible dans tous les pays, où il contribua aux succès des armes françaises. (*Etats et brevets militaires, Moniteur, annales du temps.*)

DE RONCHEROLLES (Pierre, *marquis*), *lieutenant-général*, leva un régiment d'infanterie de son nom, par commission du 19 février 1636. Il servit, en 1637 et 1638, et se trouva à la conquête de la Franche-Comté, sous le duc de Longueville; à la levée du siége de Mouzon, par les ennemis, et à la prise d'Yvoi, en 1639; au siége d'Arras, en 1640; à la prise de Bar-le-Duc, Pont-à-Mousson, Saint-Mihiel, Ligny, Gondrecourt, Neufchâteau, Mirecourt, Ternol et Épinal, en 1641. Il servit, la même année, à la prise de plusieurs places de la Franche-Comté, et aux siéges de Viviers, de Dieuze et de la Mothe, en 1642. Il fut employé à l'armée qui observa les ennemis pendant le siége de Thionville, en 1643, et se trouva au siége de Rothweil et au combat de Tuttlingen. En 1644, il eut part aux combats de Fribourg, à la prise de Mayence, à la soumission de Landau, Manheim et Neustadt, au secours de Spire, de Baccarach, et à la prise du château de Creutznack. Nommé mestre-de-camp d'un régiment de cavalerie de son nom, sur la démission du marquis de Maineville, son cousin, par commission du 24 février 1645, il continua de servir en Allemagne, et se trouva à toutes les expéditions du maréchal de Turenne, pendant cette année et les suivantes, jusqu'à la paix de Westphalie. On le créa maréchal-de-camp, par brevet du 20 novembre 1647. Il repassa en France avec l'armée d'Allemagne; se démit, au mois de mai 1649, de son régiment de cavalerie; servit en Flandre, sous le comte de Harcourt; concourut à la défaite d'un

corps de troupes lorraines, le 10 juin; au siége de Cambray, à la réduction de Condé, et à la prise de Maubeuge. On licencia son régiment d'infanterie à la fin de la campagne. Il servit au siége de Bellegarde, en 1650, et en eut le commandement, par commission du 24 avril : il y résida pendant les premiers troubles. On érigea sa terre de Roncherolles en marquisat, en considération de ses services, par lettres données au mois de janvier 1652. Il leva un régiment d'infanterie de son nom, par commission du 25 avril, pour tenir garnison à Seurre. Créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 10 juillet, il continua de commander en Bourgogne, sous le duc d'Épernon. Après la prise de Landrecies, on le nomma pour y commander, par commission du 10 février 1656, avec un brevet de retenue de 120,000 livres, daté du même jour : son régiment y tint garnison. Il était employé, en 1659, dans l'armée de Flandre, sous M. de Turenne, lorsqu'une suspension d'armes empêcha de continuer les opérations. Il se démit de son régiment en faveur de son fils, au mois de mars 1660. La ville de Landrecies ayant été cédée au roi par le traité de paix, le marquis de Roncherolles en fut créé gouverneur, par provisions du 30 juillet 1661. Il mourut au mois de mai 1680. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 138, *mémoires du temps.*)

DE RONCHEROLLES (Michel-Charles Dorothée), *marquis de Pont-Saint-Pierre, lieutenant-général*, et issu de la même famille que celle du précédent, naquit le 19 avril 1703. Il fut fait lieutenant en second au régiment du Roi, le 6 janvier 1721, et lieutenant, le 8 avril 1722. Devenu mestre-de-camp lieutenant du régiment Royal des Cravates, par commission du 12 avril 1725, il commanda ce régiment au camp de la Meuse, du 29 août au 28 septembre 1727; au siége de Philisbourg, en 1734, et à l'armée du Rhin, en 1735. Créé brigadier, par brevet du 1er janvier 1740, il se démit du régiment des Cravates, au mois de février 1742. Nommé mestre-de-camp-lieutenant de celui de Berry, par commission du 27 du même mois, il le joi-

gnit à l'armée du Bas-Rhin, et y fut employé comme brigadier, par lettres du 1er mai. Devenu 3e enseigne de la compagnie des gardes-du-corps du roi, par brevet du 13 juillet suivant, il se démit du régiment de Berry, quitta l'armée, et vint servir auprès du roi. Il fut fait 2e enseigne, le 4 août 1743. Employé à l'armée de Flandre, par lettres du 1er avril 1744, et créé maréchal-de-camp, par brevet du 2 mai, il servit comme brigadier aux siéges de Menin et d'Ypres. Il passa en Alsace, au mois de juillet, se trouva à l'affaire d'Haguenau et au siége de Fribourg, et fut déclaré maréchal de-camp, au mois de novembre. Il fut employé, par lettres du 1er avril 1745, à l'armée du Bas-Rhin, sous M. le prince de Conty, qui se tint sur la défensive. Il se démit, au mois de mars 1746, de l'enseigne des gardes-du-corps; fut employé à l'armée commandée par M. le prince de Conty, par lettres du 1er mai, et servit aux siéges de Mons et de Charleroy. Réuni à l'armée commandée par le maréchal de Saxe, il couvrit le siége de Namur, et combattit à Raucoux. Il fut nommé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 10 mai 1748. (*Chronologie militaire, t. V, pag.* 431; *Gazette de France, annales du temps.*)

DE LA ROQUE, *voyez* ARLOT.

DE ROQUELAURE (Antoine, *baron*), *maréchal de France.* Après la mort de l'aîné de ses frères, tué au combat de la Roche-Abeille, il quitta l'état ecclésiastique et embrassa la profession des armes, sous le nom de Longars. Le second de ses frères étant mort au combat d'Orthès, il prit le nom de Roquelaure. Jeanne d'Albret, reine de Navarre, qui le considérait, le mit au service du prince de Navarre son fils. Il fut constamment attaché à ce prince, qui le fit lieutenant de sa compagnie de gendarmes, et qu'il accompagna dans toutes ses expéditions militaires (1). Roquelaure suivit ce prince,

(1) On trouve la preuve de ces faits dans les provisions de la lieutenance-générale de Guienne, où le roi dit que Roquelaure a servi près de sa personne pendant 36 années entières; que dans tous ses exploits de

en 1569, à la bataille de Montcontour; aux siéges de la Réole, de Marmande et de Nérac, en 1577; à la prise de Fleurance et de Saint-Émilien, en 1579; à la surprise de Cahors, en 1580; à la conférence de Castres, en 1585; au siége de Talmont, à la prise de Chisay, de Sansay, et de Saint-Maixent, au siége de Fontenay et à la réduction de Maillezais, de Mauléon et de la Garnache, en 1586. Il combattit à la bataille de Coutras, en 1587; à la reprise de la Garnache en 1588; à l'escalade de Niort, le 22 décembre de la même année; à la prise de Loudun, de l'Ile-Bouchard, de Mirabeau, de Chatellerault, de Vivonne, et du château d'Argenton, en Berry, enfin au siége de Paris, après la réunion des rois de France et de Navarre, en 1589. Henri IV, parvenu à la couronne, le 2 août de cette année, fit Roquelaure maître de sa garde-robe, le jour de son avénement; et, après le combat d'Arques, le 21 septembre, il le nomma conseiller-d'état, par brevet expédié à Liesse, le 19 octobre suivant. Roquelaure accompagna le roi à la bataille d'Yvry et au siége de Paris, en 1590, et aux siéges de Chartres, de Noyon et de Rouen, en 1591. Le roi le nomma bailli de Langres, à la création de cette charge, par provisions données au camp devant Rouen, le 30 novembre. Roquelaure eut une compagnie de 30 hommes d'armes, du titre de 50, par commission du 23 avril 1592. Il accompagna le roi à son sacre, en 1593; à son entrée dans Paris, le 22 mars 1594, et au siége de Laon, la même année. Reçu chevalier des Ordres du roi, le 7 janvier 1595, il combattit à la journée de Fontaine-Française, le 5 juin. La troupe du maréchal de Biron ayant été rompue, le roi fit avancer une compagnie de gendarmes pour la soutenir; les ennemis l'enfoncèrent. Henri IV ordonna alors à Roquelaure de courir après les fuyards, de les arrêter et de les rallier. « *Non, sire,*

---

guerres, batailles, combats et siéges, il l'a eu à ses côtés, et enfin que Roquelaure a aussi eu pour témoin de sa valeur, de la grandeur de son courage, de son expérience et de sa bonne conduite, les yeux mêmes de son roi.

répondit Roquelaure, *on m'accuserait de fuir avec eux; je combattrai et je mourrai à vos côtés.* Nommé capitaine et gouverneur de la ville et du château de Dreux, par provisions données au camp de Seurre, le 30 juillet, il prêta serment, le 14 septembre, et l'enregistrement de ses provisions eut lieu au bailliage de Dreux, le 4 décembre. Il servit, en 1596, au siége de la Fère, et obtint la lieutenance-générale de la Haute-Auvergne, à la mort de Rastignac, par provisions données au camp de la Fère, le dernier jour de février, registrées au parlement de Paris, le 29 mars 1597. A la prière de Roquelaure, le roi rendit ses bonnes grâces au duc d'Épernon, et lui accorda un dédommagement pour le gouvernement de Provence. Roquelaure marcha, en 1597, au siége d'Amiens. Le marquis de Canillac étant mort, Roquelaure lui succéda dans la lieutenance-générale de la Basse-Auvergne, par provisions données à Paris, le 23 janvier 1598, registrées au parlement de Paris, le 29 mars 1599. Il fut fait sénéchal du Rouergue, et pourvu de la capitainerie de Nérac, par provisions de la reine Marguerite, du 15 décembre 1599, confirmées par celles du roi du 26 mai 1600. Il alla, par ordre du roi, au-devant de la reine à Lyon. Il se démit, au mois d'avril 1601, de la lieutenance-générale de la Haute-Auvergne, en faveur du comte de Noailles. Il fut établi sénéchal et gouverneur du comté de Foix, avec 3000 livres de pension à prendre sur la recette de cette province, par provisions du 16 décembre 1603, *signées par le roi, en qualité de seigneur souverain du Béarn et du comté de Foix.* Il s'en démit, le 16 juin 1605. On l'établit encore capitaine de la ville et du château d'Usson, en Auvergne, sur la démission de Loménie, par provisions du 13 février 1606. Nommé lieutenant-général, en Guienne, à la mort du maréchal d'Ornano, par provisions données à Paris, le 15 février 1610, registrées au parlement de Bordeaux, le 4 mars, et au parlement de Toulouse, le 27, il prêta serment au roi, le 22 mai, et se démit alors de la lieutenance-générale de la Basse-Auvergne. Sa compagnie d'hommes d'armes fut

portée à 100 hommes, par ordonnance du 25 du même mois de février 1610. Le roi le nomma capitaine et gouverneur du château de la Réole, par provisions données à Paris, le 28 avril 1614, et le fit capitaine et gouverneur du château du Ha, à la mort de M. de Merville, par provisions du 25 novembre. On lui assura la charge de maréchal de France, vacante par la mort du maréchal de la Châtre, par brevet daté de Paris, le 22 décembre, et on la lui donna, par état donné à Paris, le 27 du même mois. Il servit, sous le duc de Mayenne, au siége de Nérac, en 1621, et investit la ville de Monheurt, au commencement de décembre : elle se rendit au roi, le 12. Il se démit de la lieutenance-générale de Guienne, le 22 janvier 1622, et obtint, le même jour, le gouvernement de Leictoure, où il mourut, le 9 juin 1625, âgé de 81 ans 3 mois. (*Chronologie militaire*, *tom. II*, *pag.* 408; *Dupleix*, *le Père Daniel*, *Histoire de France*, *Histoire de Louis XIII*, *par Levassor*, *l'abbé le Gendre*, *Histoire des Grands-Officiers de la Couronne*, *Mercure français*, *Bauclas*, *Moréri*, *Histoire de France par Anquetil*, *tom. VI*, *pag.* 311; *Dictionnaire universel*, *par Chaudon et Delandine*, *tom. XV*, *pag.* 249.)

DE ROQUELAURE (Gaston-Jean-Baptiste, *marquis*, puis *duc*), *pair de France*, *et lieutenant-général*, fils du précédent, fut fait capitaine des chevau-légers, en 1635. Il combattit à Avein, la même année, et obtint, par commission du 27 septembre, le régiment d'infanterie, vacant par la mort de son frère. Après celle de son père, il fut pourvu du gouvernement de Leictoure et du château du Ha, par provisions du mois de décembre. Il servit au siége de Dôle, sous M. le prince de Condé, en 1636 ; à la prise de la Sauvetat et de Bergerac, en Guienne, en 1637 ; à la prise d'Iran, du fort de Figuières et du port du Passage en Navarre, en 1638. On le fit, par commission du 14 août, mestre-de-camp d'un régiment de cavalerie qu'on forma pour lui. Il marcha au siége de Salces, en 1639. Il se trouva, avec son régiment, en 1640, à la défaite de Léganez,

devant Casal, à la défaite des Espagnols devant Turin, et au siége et à la prise de cette place. Blessé, en 1641, au combat de la Marfée, il y fut fait prisonnier. Il fut encore prisonnier à la bataille d'Honnecourt, en 1642. Pourvu de la charge de maître de la garde-robe du roi, il combattit à Rocroy, en 1643; fut fait maréchal-de-camp, par brevet du 30 juin; concourut à la prise de Thionville, de Sierck et de Gravelines, en 1644; de Bourbourg, de Béthune, de Lillers, en 1645, et de Courtray, en 1646. Après la prise de cette dernière place, il marcha, sous le maréchal de Gramont, pour joindre les Hollandais, avec lesquels on devait faire le siége d'Anvers, qui n'eut point lieu. Il eut alors ordre de commander la cavalerie, pour la ramener en France: cet ordre est daté du 11 octobre. Il servit aux siéges et à la prise de la Bassée, de Lens, de Dixmude, en 1647, et d'Ypres, en 1648, et concourut à la victoire remportée à Lens, sur les Espagnols; à la prise de Furnes, la même année; à la défaite des troupes lorraines, près de Valenciennes; au siége de Cambray, et à la réduction de Condé, en 1649. Créé lieutenant-général à l'armée de Guienne, sous le maréchal de la Meilleraye, par pouvoir du 22 juin 1650, et étant alors conseiller-d'état, il contribua à pacifier cette province. Le roi érigea sa terre de Roquelaure en duché-pairie, par lettres données à Melun, au mois de juin 1652. Il commanda en Guienne, pendant plusieurs années, et fut blessé au siége de Bordeaux, en 1653. On licencia son régiment d'infanterie, le 12, et celui de cavalerie, le 18 avril 1661. Il fut reçu chevalier des Ordres du roi, le 31 décembre. Il eut part, en 1668, à la conquête de la Franche-Comté, et à celle de la Hollande, en 1672. Il se signala, en 1673, au siége et à la prise de Maestricht. Il commanda en Normandie, en l'absence du duc de Montausier, par pouvoir donné à Versailles, le 13 avril 1674. Il se démit du gouvernement du château du Ha, le 19 mars 1676, et obtint le gouvernement-général de Guienne, à la mort du maréchal d'Albret, par provisions données à Saint-Germain-en-Laye, le 11 septembre suivant. Il prêta serment

le 14. Il mourut le 13 mars 1683 (1). (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 62; *Levassor, mémoires du temps.*)

DE ROQUELAURE (Antoine-Gaston-Jean-Baptiste, *duc*), *maréchal de France*, et fils du précédent, naquit en 1656, et fut connu d'abord sous le nom de marquis de Biran. Il devint capitaine en second, dans l'escadron du commissaire-général de la cavalerie, sur la démission de son frère, par commission du 2 juillet 1668. On incorpora sa compagnie dans le régiment de cavalerie de la Reine, par ordre du 9 août 1671. Il fut employé, en 1672, dans l'armée du maréchal de Turenne, et y servit aux siéges et à la prise de Maseick et de Saint-Tron, de Tongres, de Burick, de Rées, d'Arnheim, du fort de Skenk, de Nimègue, de Crevecœur, de l'île et de la ville de Bommel. Il passa, avec sa compagnie, par ordre du 1er octobre, dans le régiment de cavalerie de Langallerie. Il alla servir comme volontaire au siége de Maestricht, qui se rendit le 29 juin 1673. Il servit, en 1674, sous le vicomte de Turenne, à la prise de Guermersheim, le 3 mars, au combat de Sintzheim, le 16 juin, et à la prise de Neustadt, le 20. Il obtint, par commission du 1er juillet, un régiment de cavalerie de son nom, vacant par la démission du duc de Foix. Il combattit à Laudembourg, le 5 juillet; à Ensheim, le 4 octobre; à Mulhausen, le 29 décembre, et à Turkeim, le 5 janvier 1675. Il se trouva, après la mort du vicomte de Turenne, au combat d'Altenheim, le 1er août. Il servit, en 1676, sous le maréchal de Luxembourg, à la prise de Montbelliard. Employé à l'armée d'Allemagne, commandée par le maréchal de Créquy, en 1677, il servit à la canonnade du camp du duc de Lorraine, le 15 juin; à la défaite du prince de Saxe-Eysenach, le 24 septembre; à celle des troupes

---

(1) On lui a attribué beaucoup de bouffonneries et de prétendus bons mots, aussi ridicules qu'indécents; dont il n'était pas l'auteur. Ce qu'il y a de vrai, c'est que le duc de Roquelaure était homme d'esprit, et que sa société était fort amusante.

impériales à Kokesberg, le 7 octobre; au siége et à la prise de Fribourg, le 14 novembre. Il concourut à l'assaut et à la prise des retranchements du comte de Stahremberg, au pont de Rhinsfeld, le 6 juillet; à la prise de Seckingen, le 7; à celle des retranchements de Bolzhust, le 13; au passage de la Kintzig, le 23; à la déroute du duc de Lorraine vers Offenbourg; à l'assaut du fort de Kehl, emporté le 27, et du château de Lichtemberg, pris le 15 octobre : la paix se fit après cette campagne. On réforma son régiment, le 8 août 1679; mais on lui conserva sa compagnie de mestre-de-camp, qu'on incorpora, par ordre du 15, dans le régiment Royal-Piémont. Il servit au camp commandé par le comte de Montberon, en Flandre, en 1680 et 1681, et au camp de la Basse-Alsace, en 1682. Il obtint le gouvernement de Leictoure, à la mort de son père, le 13 mars 1683. Créé duc et pair, par nouvelles lettres d'érection en sa faveur données à Versailles, au mois de décembre, il prit alors le nom de duc de Roquelaure. Il rétablit son régiment, par lettres du 15 janvier 1684. Il fut nommé lieutenant-général au gouvernement de Champagne, à la mort du comte de Wartigny, par provisions données à Versailles, le 20 août 1685. Il se démit de cette lieutenance-générale, au mois de juillet 1686, et servit au camp de la Sarre, sous le maréchal de Boufflers, en 1688. Créé brigadier de cavalerie, par brevet du 26 avril 1489, il servit en Allemagne, sous le maréchal de Lorges, qui ne fit aucune expédition. Employé, en 1690, dans l'armée commandée par le maréchal de Boufflers, il combattit à Fleurus, le 1er juillet de la même année, et à la prise de Mons, le 9 avril 1691. Nommé maréchal-de-camp, par brevet du 25, il se démit de son régiment de cavalerie; servit, sous le marquis de Boufflers, au bombardement de Liége, le 4 juin, et combattit, le 18 septembre, à Leuse, où l'arrière-garde des Anglais et des Hollandais fut défaite. Il marcha, en 1692, au siége de Namur, que le roi prit le 5 juin, et au combat de Steinkerque, le 3 août. Il se trouva à la bataille de Neerwinde, le 29 juillet 1693; au siége et à la prise de Charleroy, le 11 octobre. Il ne servit point en 1694. Employé,

en 1695, dans l'armée de Flandre, sous le maréchal de Villeroy, il se trouva aux siéges de Dixmude et de Deinse et au bombardement de Bruxelles. Créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 3 janvier 1696, il servit à l'armée de la Meuse, cette année et la suivante, sous le maréchal de Boufflers, qui observa les ennemis, en 1696, et couvrit le siége d'Ath, pris le 5 juin 1697. Il servit dans l'armée de Flandre, en 1701, sous le même général: il ne s'y fit aucune hostilité. Employé, sous M. le duc de Bourgogne, par lettres du 21 avril 1702, il concourut à la défaite des Hollandais que l'on poursuivit jusqu'aux portes de Nimègue et qui perdirent 1200 hommes, 400 chariots d'artillerie et beaucoup de bagages, le 11 juin. En 1703, sous les maréchaux de Villeroy et de Boufflers, il servit au siége de Tongres, qu'on força le 10 mai, et au combat d'Eckeren, où l'on battit les Hollandais, le 30 juin. Employé, sous le maréchal de Villeroy, en 1704, il fut détaché de l'armée de Flandre, après la bataille d'Hochstedt, pour commander la maison du roi, la brigade des gardes et plusieurs autres corps de cavalerie et d'infanterie, qui passèrent en Allemagne. Il servit, en 1705, sous le même maréchal, dans l'armée de Flandre, qui se tint sur la défensive. On le nomma commandant en chef dans le Languedoc, par commission du 20 février 1706 : il a conservé ce commandement jusqu'à sa mort. Il battit un corps de 3000 calvinistes révoltés dans le Vivarais, en 1709, et contint les Cévennes dans le devoir. En 1710, les Anglais et les Hollandais, qui avaient ménagé des intelligences en Languedoc, étant arrivés dans Cette avec 28 vaisseaux de guerre, le duc de Roquelaure prévint les mouvements intérieurs de la province, occupa les postes avantageux auprès de Cette, et resserra les ennemis, jusqu'à l'arrivée des troupes qu'il avait demandées au duc de Noailles, commandant en Roussillon. Les ducs de Roquelaure et de Noailles attaquèrent de concert et si vivement les ennemis, qu'une partie fut tuée, noyée ou contrainte de se rembarquer. Le duc de Roquelaure arrêta les progrès de la peste dans la même province, en 1721, par les précautions sages

qu'il prit et les lignes qu'il forma. Créé maréchal de France, par état donné à Versailles, le 2 février 1724, il prêta serment, le 29 mars. Nommé chevalier des Ordres du roi, le 2 février 1728, il n'eut plus, jusqu'à sa mort, aucune occasion de servir. Il mourut le 6 mai 1738. (*Chronologie militaire, tom. III, pag.* 202; *son état de maréchal de France, gazettes du temps, Mémoires du Père d'Avrigny, Histoire militaire de M. de Quincy, Bauclas, le président Hénaut, Dictionnaire universel, par Chaudon et Delandine, tom. XV, pag.* 249.)

DE ROQUEPINE, *voyez* D'ASTORG *et* DU BOUZET.

DE ROSEN (Rheinhold), *commandant-d'armée,* était issu d'une ancienne famille, originaire de Livonie. Il servit en Allemagne, sous Gustave-Adolphe, roi de Suède. Il se trouva à la bataille de Lutzen, le 16 novembre 1632, comme colonel d'un régiment de cavalerie, et y combattit avec une grande valeur. Après la mort du roi de Suède, il entra au service du duc de Saxe-Weimar. En 1638, au siége de Brisack, Rosen reçut un coup de fusil au-dessous de l'œil. Au mois de septembre suivant, il battit et arrêta un parti de Bavarois qui conduisait un convoi dans la place, en tua 200 et fit 60 prisonniers. Au mois d'octobre, le duc de Lorraine marcha vers Brisack, soutenant un grand convoi de blé qu'il y voulait jeter; mais Rosen chargea la cavalerie du duc et la rompit. Le général Merci s'étant emparé d'Ensisheim, la prise de cette ville coupait les vivres au camp du duc de Weimar. Rosen prend, le 1er novembre, 4 escadrons et 200 hommes de pied, poursuit Merci, le combat, met en fuite sa cavalerie, désarme son infanterie, tue 300 fantassins et fait 200 prisonniers : le duc de Weimar entra, le 19 décembre, dans Brisack. En 1639, escorté de 200 Weimariens, et soutenu par un petit détachement que le commandant d'Ensisheim lui avait envoyé, Rosen repoussa 400 Croates qui vinrent l'insulter : il en resta 200 sur la place. Quelque temps après, les gouverneurs de Béfort et de Thann conduisaient 4000 hommes à Bolweiller; Rosen posta dans un bois un régi-

ment de dragons; et, les ennemis étant tombés dans l'embuscade qu'il leur avait tendue, à peine sur 4000 hommes en échappa-t-il 600. Le duc de Weimar, mourant, nomma Rosen l'un des 4 directeurs-généraux de son armée. Rosen contribua beaucoup à faire passer cette armée au service de France, et Louis XIII l'en récompensa, en lui donnant une pension de 12,000 livres. En 1640 et 1641, Rosen surprit le château d'Eberbourg sur le Rhin; passa ce fleuve à la nage avec son régiment; emporta aussitôt Caub, par escalade; battit les Impériaux, devant Friedberg; prit d'assaut Homberg; dispersa les Croates, près d'Altendorf, et défit complètement le général Bredau près de Ziegenhayn. Bientôt après, à deux lieues de Mayence, il força le général Gallas de décamper, avec son régiment de cuirassiers. En 1642, il battit le général Lamboy dans l'électorat de Cologne, près de Kempen. En juin 1644, Rosen, étant alors général-major et lieutenant-général de la cavalerie dans l'armée d'Allemagne, fut détaché par le vicomte de Turenne, avec 2000 hommes de pied et 300 chevaux. Il tomba si rudement sur 2 régiments bavarois, qu'il leur tua 200 hommes, fit 400 prisonniers, dont la plupart étaient officiers, prit 7 étendards et tout le bagage. Après les deux combats livrés près de Fribourg par le duc d'Enghien, les 3 et 5 du mois d'août, Merci décampa le 9. Rosen, qui commandait l'avant-garde française, eut ordre d'attaquer les Bavarois qui avaient pris les devants. Il les atteignit près de l'abbaye de Saint-Pierre; mais ils le repoussèrent d'abord. Cependant ils précipitèrent bientôt après leur retraite, laissant une partie de l'artillerie et leurs bagages. En 1647, les troupes weimariennes, prétendant faire la loi au vicomte de Turenne, celui-ci soupçonna que Rosen appuyait leur révolte, et le fit arrêter. On le conduisit à Nancy, de là à Vincennes; mais la reine de Suède et la landgrave de Hesse obtinrent sa liberté, en 1648. Pendant sa détention, il avait fait reconnaître son innocence. Nommé lieutenant-général commandant un corps de troupes qu'il avait tiré de l'armée suédoise pour l'amener au service du roi, par pouvoir du 19 avril 1649,

il commanda en Alsace, par ordre du 25 juillet. Employé comme lieutenant-général à l'armée de Flandre, sous le maréchal du Plessis, par lettres du 25 mai 1650, il se trouva au combat de Rethel, le 15 décembre; et, à la tête du corps de réserve qu'il commandait, il mit en fuite l'aile droite des ennemis. En 1652, il eut le commandement-général en Alsace, par pouvoir du 15 avril, et y commanda jusqu'à sa mort. Il leva un régiment de cavalerie allemande, par commission du 20 novembre 1667, et le garda jusqu'à sa mort, qui fut causée par une blessure qu'il avait reçue, en 1638, au siége de Brisack, et qui se rouvrit. (*Chronologie militaire*, *tom. I*, *pag.* 518; *le continuateur du Père Daniel*, *Mémoires du Père d'Avrigny*, *Histoire militaire des Suisses*.)

DE ROSEN (Conrad, *marquis*), *maréchal de France*, et parent du précédent, fut placé contre son goût au collége de Riga; et, se sentant, dès l'âge de 13 ans, un penchant invincible ponr la carrière des armes, il s'échappa, et se jeta dans un corps de troupes du prince de Saxe. Ce prince le reconnut; et, touché tout à la fois de la faiblesse de son âge et de la noblesse de ses sentiments, il le mit au nombre de ses pages. Les parents du ieune de Rosen, ayant été bientôt après informés de son séjour à la cour du prince de Saxe, l'en tirèrent; et, secondant ses inclinations, ils le confièrent à un de ses parents qui était lieutenant-général, chambellan et colonel des gardes de la reine Christine. Il se rendit à Stockholm, et y servit pendant 3 ans dans le régiment des gardes. Il appela un jeune seigneur en duel, le tua, et fut, pour ce motif, condamné à avoir la tête tranchée. La reine penchait à lui accorder sa grâce; mais les lois s'opposant à la clémence de Christine, elle facilita au condamné les moyens de s'évader. Il se retirait en France, auprès du général Rheinold de Rosen son parent, lorsqu'en passant par Francfort, il joua, et perdit tout son argent. Désespéré de cette perte, il s'engagea à des officiers du régiment de cavalerie française de Brinon : il était alors âgé de 17 ans, grand et bien fait. Amené en France,

en 1651, il servit pendant trois ans comme cavalier, sans vouloir se faire connaître; mais une circonstance fâcheuse l'obligea enfin de se démasquer. Ayant perdu son cheval, il se joignit à quelques camarades pour aller en parti : le butin qu'ils firent leur coûta cher. Le grand-prévôt de l'armée les fit tirer au sort, et celui d'entre eux qui y tomba fut pendu. Le genre de mort auquel le marquis de Rosen venait d'échapper, le porta à déclarer au comte de Brinon son colonel, ce qu'il était, et à lui dire qu'il appartenait au général de Rosen. Le comte, qui aimait ce général, donna au marquis une cornette dans son régiment, en 1654. Conrad de Rosen marcha, cette même année, dans l'armée du maréchal de la Ferté, au siége de Beffort, à l'attaque des lignes d'Arras, que les Français forçèrent, le 25 août, à la prise de Clermont-en-Argonne, et de Landrecies, le 14 juillet 1665 : il était alors devenu lieutenant, dans le même régiment. Il servit au siége de Condé, pris, le 18 août, par le vicomte de Turenne et le maréchal de la Ferté, et au siége de Saint-Guilain, qui se rendit le 25. Devenu capitaine au régiment de Brinon, en 1656, il servit au siége de Valenciennes, levé le 16 juillet, à la prise de Montmédy, le 6 août 1657, et de Gravelines, le 30 août 1658. La paix se fit en 1659. Créé lieutenant-colonel du régiment de Rosen cavalerie, lors de sa levée, le 20 novembre 1667, il obtint ce même régiment, par commission du 30 décembre, après la mort de Rheinold de Rosen, qui en etait possesseur. On réforma ce régiment, le 26 mai 1668. Le marquis de Rosen en leva un nouveau, aussi de cavalerie, par commission du 23 août 1671. Il servit à l'armée de Turenne, en 1672, et se trouva à la prise de Maseick, de Saint-Tron, de Tongres, de Burick, de Rées, d'Arnheim, du fort de Schenk, de Nimègue, de l'île et de la ville de Bommel. Employé à l'armée commandée par le roi, en 1673, il concourut au siége et à la prise de Maestricht, le 29 juin. Il servit à l'armée commandée par M. le prince de Condé, en 1674; combattit à Seneff, le 11 août, et se trouva à la levée du siége d'Oudenarde, par le prince d'Orange, le 21. Créé brigadier, par brevet du 12 mars 1675, il servit au

siége de Limbourg, que le comte de Nassau rendit le 21 juin. On le fit inspecteur de la cavalerie pendant l'hiver, par ordre du 30 octobre. Il servit, en 1676, aux siéges de Condé, de Bouchain et d'Aire, et concourut à faire lever le siége de Maestricht par les alliés, le 27 août. Il se trouva, en 1677, à la prise de Valenciennes, le 17 mars, de la ville de Cambray le 5 avril, et de la citadelle le 17 : il fut blessé au siége de cette citadelle. Promu au grade de maréchal-de-camp, par brevet du 20 janvier 1678, et employé dans l'armée de Flandre, il marcha aux siéges des ville et château de Gand et de la ville d'Ypres. En 1679, il combattit, sous les ordres du maréchal de Créquy, les troupes de Brandebourg, à une lieue et demie de Minden, le 21 juin, et, le 30, au passage du Weser, où les ennemis perdirent leurs retranchements. Il se démit, au mois de novembre 1682, de son régiment, et fut employé, par lettres du 1er décembre, avec le corps qui marchait en Piémont, sous les ordres du marquis de la Trousse. Il fut encore employé comme maréchal-de-camp, en Languedoc, sous les ordres du marquis de la Trousse, en 1686 et 1687. Commandant en Roussillon pendant l'absence du marquis de Chazeron, par commission du 7 janvier 1688, il y resta 4 mois. On le créa lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 24 août. Il eut le commandement des troupes qui passèrent en Angleterre avec le roi Jacques II. A la tête d'un petit corps de cavalerie, il passa, à la nage, la rivière de Fing, à la vue de 8000 hommes de troupes réglées, qu'il battit. Le roi Jacques le fit maréchal d'Irlande, en 1689. Employé à l'armée d'Allemagne, par lettres du 19 avril 1690, il ne fit aucune expédition. Il obtint, par provisions du 16 juillet, la charge de mestre-de-camp général de la cavalerie, vacante par la mort du baron de Mont-Clar. Employé dans l'armée du roi en Flandre, par lettres du 14 mars 1691, il servit au siége de Mons, qui capitula le 9 avril. Il passa ensuite à l'armée commandée par le maréchal de Luxembourg, et combattit à Leuze, le 18 septembre. Employé à l'armée de Flandre, sous M. le dauphin et sous le maréchal de Luxembourg, par lettres du 30 avril

1692, il servit au siége de la ville de Namur, que le roi prit le 5 juin, et du château qui se rendit, le 30. Il combattit à Steinkerque, le 3 août. Le 4, il défit deux troupes de cavalerie ennemie, dont il y eut 30 cavaliers tués, et 30 pris. On le fit grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, par provisions du 8 mai 1693. Employé à l'armée de Flandre, la même année, il y commanda la cavalerie et l'aile droite à la bataille de Neerwinde, le 29 juillet, et concourut à la prise de Charleroy. le 11 octobre. Dans l'armée de Flandre, en 1694, il eut part à la gloire de la fameuse marche des Français, depuis Vignamont jusqu'au pont d'Espierre, le 22 août. Il se trouva au bombardement de Bruxelles, les 13, 14 et 15 août 1695. Employé à la même armée, par lettres du 17 avril 1696, et du 7 mai 1697, il y commanda la cavalerie et se trouva au siége d'Ath, qui se rendit, le 5 juin de cette dernière année. Employé au camp de Coudun près Compiègne, par lettres du 13 août 1698, et commandant la cavalerie, il fut nommé pour commander le corps de troupes opposé à M. le duc de Bourgogne. Il commanda un corps séparé de l'armée de Flandre, sous le même prince, par pouvoir du 21 avril 1702, et battit la cavalerie ennemie, le 11 juin, à la vue de Nimègue. Les alliés y perdirent 1200 hommes et une partie de leurs équipages, et les Français firent aux environs de la place un butin immense. Créé maréchal de France, par état donné à Versailles, le 14 janvier 1703, il prêta serment, le 29, et se démit de la charge de mestre-de-camp de la cavalerie. On le nomma chevalier des Ordres du roi, le 2 février 1705. Il se retira alors à son château de Bolweiller en Alsace, où il mourut, le 3 août 1715, âgé de 87 ans (1).

(1) Le maréchal de Rosen était d'une bravoure bien reconnue, et il avait surtout une fermeté et une présence d'esprit dont nous croyons devoir citer l'exemple suivant. Étant lieutenant-colonel du régiment de cavalerie de son nom, il se trouvait en garnison à Metz, lorsque ce corps, qui avait l'ordre de partir, refusa d'obéir, sous prétexte qu'il était dû une portion de solde. Prévenu de cette mutinerie, Rosen arrive sur la place d'armes, trouve le régiment en bataille, ordonne au premier capi-

(*Chronologie militaire, tome III, pag.* 131; *Histoire d'Alsace du Père la Guille, Mémoires du Père d'Avrigny, Histoire militaire de M. de Quincy, Journal historique du Père Griffet, Bauclas, le président Hénaut, Dictionnaire universel, par Chaudon et Delandine, tom. XV, pag.* 259.)

DE **ROSNY**, *voyez* DE BÉTHUNE.

DE **ROSSO** (Pierre-Marie), *comte de Saint-Second, colonel-général de l'infanterie*, obtint la charge de colonel-général de tous les Italiens au service de France, par commission du 1er mars 1543 (1). Il servit en Piémont jusqu'en 1547. (*Chronologie militaire, tom. III, pag.* 583.)

DE **ROSTAING**, *voyez* BRUN.

ROSTOLLAN (Claude), *maréchal-de-camp*, naquit le 22 mai 1762, à Navaches (Hautes-Alpes). Il servit, comme canonnier, au régiment de Toul artillerie, depuis le 25 février 1783, jusqu'au 11 août 1789. Il passa dans la garde nationale parisienne, en qualité de sous-lieutenant de canonniers de la garde soldée, le 16 mars 1791; et ce fut dans ce grade qu'on le plaça au 104e régiment d'infanterie de ligne, le 3 août de la même année. Il fut fait capitaine de grenadiers au même corps, le 25 novembre 1792, se trouva au blocus de Thionville, y commanda une sortie faite par la garnison, et repoussa les ennemis jusque dans leurs retranchements. Il prit part, en 1793, à différents combats qui eurent lieu dans les Ardennes, et notamment à une forte sortie que la garnison de Givet fit sur Falma-

---

taine de marcher, et, sur son refus, lui casse la tête d'un coup de pistolet. Il donne aussitôt ce même ordre au second capitaine, qui part sans hésiter, et tout le reste du régiment suit. Malgré son inflexibilité en matière de discipline, Rosen fut toujours aimé des troupes, parce que, s'il punissait le mauvais soldat, il était zélé à récompenser les bons.

(1) Jacques de Rosso et Pétro Corso étaient mestres-de-camp des bandes italiennes, sous le comte de Saint-Second.

gne. Il fut blessé à une sortie de la garnison de Philippeville. Nommé, le 3 novembre 1793, adjudant-général chef de brigade provisoire, il se trouva aux combats de Boussu, à la reprise de Thuin, et à la prise de Landrecies, de Valenciennes et du Quesnoy. Au siége de cette dernière place, il commandait la tête de la tranchée de droite, sous les ordres du général Schérer. Confirmé dans son grade d'adjudant-général, le 13 juin 1795, il suivit l'armée de Sambre-et-Meuse dans toutes les conquêtes qu'elle fit alors. Il marcha, à la tête de l'avant-garde de la division Marceau, à la bataille de Sprimont, où, avec moins de 2 escadrons, il alla enlever au milieu de l'armée ennemie une compagnie d'artillerie légère, dont il fit tourner aussitôt les pièces contre les Autrichiens, en forçant les canonniers autrichiens, faits prisonniers par lui, de servir ces mêmes pièces. Il prit part à l'affaire de Duren, sur la Roër; au combat livré dans les plaines de Cologne, et à la prise de Coblentz. Étant passé à l'armée du Nord, il en fut détaché, avec la division du général Bonnard, pour renforcer le blocus de Mayence, entre le Rhin et le Mein. Rentré sous les ordres de Marceau, ce général lui confia le commandement de son arrière-garde, lors de la retraite sur la Lahn. Il se trouva alors à tous les combats qui eurent lieu journellement, et notamment à celui de Platten. En 1797, il fut employé dans la 24ᵉ division militaire, et il fut chargé, en 1799, de poursuivre et détruire les rebelles dans les départements de l'Escaut et de Jemmapes. Pendant cette expédition, il reçut une blessure grave au genou. Employé, quelque temps après, à l'armée de Hollande, il y eut le commandement de l'avant-garde. Lors de la déroute des Anglo-Russes dans ce pays, il marcha à la tête de l'attaque tentée sur les retranchements du Zyp, le 10 septembre. A la bataille de Bergen, le 19 du même mois, combattant toujours à l'avant-garde, il soutint pendant quatre heures, avec 3 bataillons et 2 escadrons, l'attaque d'un corps russe, fort de plus de 15 bataillons, et ne se replia sur le gros de l'armée, que lorsqu'il la sut préparée à bien recevoir l'ennemi. Il contribua aussi, par son opiniâ-

tre résistance, au glorieux et important succès de cette journée, où une faible armée française battit complétement une armée de 40.000 hommes. Rostollan avait été nommé général de brigade par le gouvernement, le 10 septembre; mais le général Brune, commandant l'armée de Hollande, n'ayant pas encore connaissance de cette promotion, lui décerna le même grade sur le champ de bataille de Bergen, et le choisit, le même jour, pour remplir les fonctions de chef de l'état-major-général de son armée. En cette qualité, Rostollan dirigea les mouvements des troupes, et combattit à leur tête, à l'affaire des Dunes, à la retraite des ennemis à Alkmaer, à la bataille de Castricum, et aux différentes affaires qui eurent lieu jusqu'à la capitulation du duc d'York, le 18 octobre 1799. Le général Rostollan passa sous les ordres du général Augereau, comme chef de l'état-major d'un corps de troupes gallo-bataves, placé sur le Mein et la Nidda, pour appuyer l'aile gauche de l'armée du Danube. A l'époque de la paix de Lunéville, il eut le commandement d'une division de l'armée de l'Ouest, jusqu'à la suppression de ce corps, en 1801. On l'employa alors dans la 24ᵉ division militaire. Il fut nommé commandant de la Légion-d'Honneur, le 14 août 1804. Il fit la campagne d'Espagne, en 1809; se trouva au siége de Saragosse, et y fut blessé en défendant avec beaucoup de valeur et de succès le poste du couvent des Capucins. Employé, en 1813, dans la Hollande, sous les ordres du général Molitor, il fut fait prisonnier au fort Duquesne. Il a été admis à la retraite, dans la même année, après 30 ans de service. (*Etats militaires*, *Moniteur*, *annales du temps*.)

DE ROTHELIN, *voyez* ORLÉANS.

DE ROUCY, *voyez* DE LA ROCHEFOUCAULD.

ROUELLE (Pierre-Michel, *baron*), *maréchal-de-camp*, naquit au Havre-de-Grâce, le 21 juin 1770. Il s'enrôla, le 6 septembre 1792, dans le bataillon des volontaires nationaux du Havre (9ᵉ bataillon de la Seine-Inférieure), et y

fut fait capitaine au choix de ses compagnons d'armes, le 26 du même mois. Employé avec son bataillon, en 1792 et 1793, à la frontière du Nord, il se trouva, en 1793, au combat devant Berg-op-Zoom; à l'affaire d'Odemborn et à la prise de Breda par le général Dumourier, le 24 février. Il combattit aussi aux affaires de Poperingue et de Turcoing; à la prise de Furnes, le 31 mai, et à la bataille de Hondscoote. Il se trouva à la prise de Menin, le 30 avril 1794, et prit part à la conquête des Pays-Bas et de la Hollande par le général Pichegru, en 1794 et 1795. Il servait dans l'armée de l'intérieur, et se trouvait à Paris, lorsque son régiment fut incorporé, en 1796, dans la 29e demi-brigade d'infanterie de ligne, qui devint ensuite 14e régiment de la même arme. Employé à l'armée d'Italie, il prit part au combat sur le Lavis, le 20 mars 1797, et se trouva, avec la division Joubert, dont son régiment faisait partie, à l'affaire de Botzen, ainsi qu'à plusieurs autres combats que cette division livra ou soutint, en traversant le Tyrol et la Carinthie. Il continua de servir à l'armée d'Italie, en 1798 et 1799, et y combattit à l'affaire de Mondovi, à l'affaire de San-Juliano, le 16 mai 1799, et à la bataille de Novi, le 16 août suivant. La conduite qu'il tint à cette dernière affaire le fit remarquer par le général Moreau, qui le nomma chef de bataillon sur le champ de bataille. Il se trouva ensuite à plusieurs combats livrés sur la rivière de Gènes. D'après un ordre qui lui fut donné, il quitta l'armée d'Italie, le 1er octobre 1799, pour aller prendre le commandement d'un des bataillons du 14e régiment de ligne, alors détaché à Vannes, en Bretagne. Il soutint avec ce bataillon plusieurs combats contre les Vendéens, jusqu'au moment où l'amnistie générale fut publiée. Employé, en 1800, à la 2me armée de réserve, commandée par le général Brune, il fit les campagnes de 1800 et 1801 dans le pays des Grisons, sous les ordres du maréchal Macdonald, se trouva au mémorable passage du Splugen, et marcha sur Trente, dont on s'empara de vive force. Il servit avec son régiment, en 1802, dans l'intérieur de la France, et fit partie du camp de Boulogne, en 1803 et

1804. Il marcha avec la grande-armée à la campagne contre l'Autriche, en 1805; concourut à la prise de Memmingen, le 11 octobre, et combattit, le 2 décembre suivant, à la célèbre bataille d'Austerlitz, où il fut blessé. Nommé, le 19 avril 1806, major du 40e régiment d'infanterie de ligne, il commanda le dépôt de ce corps jusqu'au 10 novembre 1807, époque à laquelle il fut fait major-commandant le 5e régiment provisoire d'infanterie. Il fit les campagnes de 1808, 1809, 1810, 1811 et 1812, à l'armée d'Espagne. Il se trouva à l'affaire de Madrid, le 2 mai 1802. Le 18 juillet suivant, il reçut l'ordre de partir de Madrid et de se rendre au corps d'armée que le général Dupont commandait; mais, ayant appris à Madridejos la capitulation de Baylen, il revint à marches forcées, ramenant à Madrid un bataillon dont le colonel avait été tué par les insurgés à Madridejos, et 150 malades qu'il était parvenu à tirer de cette ville, où ils se trouvaient cernés de tout côté par des paysans armés : cette expédition fit le plus grand honneur au major Rouelle, qui eut à contenir une multitude d'insurgés. Nommé colonel du 116e régiment d'infanterie de ligne, le 28 octobre 1808, il se trouva, le 23 novembre suivant, à la bataille de Tudela, et y culbuta le centre de l'armée espagnole. Il concourut, le 20 décembre, à l'investissement de Saragosse, en attaquant les ouvrages avancés de cette place. Il reçut, le 12 février 1809, à ce siége, une blessure; mais n'en continua pas moins de servir avec beaucoup de zèle jusqu'à la réduction de Saragosse, qui eut lieu le 20 de ce mois. Il partit, le 22 février, avec son régiment, conduisit à Madrid les prisonniers faits à Saragosse, et séjourna dans la capitale de l'Espagne jusqu'au 21 mars, époque à laquelle il fut détaché pour aller à Astorga établir la communication avec le corps du maréchal Ney, qui se trouvait à la Corogne : la reconnaissance des avant-postes se fit à Lugo, le 4 mai 1809. Le colonel Rouelle rejoignit ensuite son corps d'armée, au moment où il était aux prises avec l'ennemi à la bataille de Maria, le 15 juin. Il prit part à l'affaire de Belchitte le 17 du même mois, et au combat du 9 juillet suivant,

vers Naval et Grao. Le 6 mars 1810, le colonel Rouelle fit, avec son régiment, partie de la colonne qui mena les ennemis, tambour battant, depuis Sagonte jusque sous les murs de Valence. Il partit, le 10 du même mois, pour le siége de Lérida, où il commanda l'avant-garde de troupes d'élite qui montèrent à l'assaut de la place, le 13 mai. Dans cette journée, le colonel Rouelle et le major Barbaroux, soutenus par 450 travailleurs munis d'outils et de gabions, franchirent le parapet de la tranchée, ainsi qu'un ruisseau qui se trouvait en avant, et s'élancèrent sur les brèches. Rouelle y monte le premier, tue d'un coup d'épée une sentinelle qui lui avait porté un coup de baïonnette à la figure, et, malgré cette blessure, rompt l'ennemi sur tous les points, et enlève plusieurs retranchements. Ni le feu terrible des batteries de la place, ni la fusillade partant des maisons et des rues, ne peuvent arrêter l'audacieux courage des assaillants, qui surmontent tous les obstacles. Le colonel Rouelle fut employé au siége de Tortose, où il fit échouer deux sorties entreprises par les assiégés, les 24 et 28 décembre 1810 : ces deux faits d'armes furent mentionnés à l'ordre de l'armée. Tortose capitula, le 2 janvier 1811. Le colonel Rouelle combattit à l'affaire de Benicarlos, le 9 avril suivant. Il servit au siége de Tarragone, où il fut grièvement blessé au bras gauche. Il se trouva au combat d'Ibi, le 20 juillet 1812; à celui d'Yecla, où il eut un cheval tué sous lui, le 11 avril 1813; et à l'affaire de Castalta, le 13 du même mois. Il fut promu au grade de général de brigade, le 28 janvier 1813. Le corps d'officiers du 116ᵉ régiment de ligne lui adressa alors une lettre, et l'accompagna d'une superbe épée, comme un gage de l'estime et de la reconnaissance que tout le régiment portait à son ancien colonel. Le 2 juillet 1813, le général Rouelle fut nommé gouverneur du fort de Sagonte et de la ville de Murviedo. Il y soutint 11 mois de siége par l'armée anglaise, refusa d'obtempérer à toutes les sommations ou propositions que lui fit le général ennemi Roche, et ne sortit de la place que lorsqu'il eut reçu l'ordre de la remettre aux Espagnols. Il quitta alors l'Espagne pour

revenir en France, et sut, chemin faisant, faire respecter les troupes qu'il était chargé de ramener. En 1815, pendant les *cent jours*, il commanda le département de Saône-et-Loire. Après la seconde restauration du trône des Bourbons, il fut classé parmi les maréchaux-de-camp disponibles. Le général Rouelle a été nommé membre de la Légion d'Honneur, le 4 juin 1804, et créé baron, le 7 août 1810. Il a obtenu la décoration de chevalier de l'ordre de la Couronne-de-Fer, le 14 août 1810, et celle d'officier de la Légion-d'Honneur, le 28 du même mois. S. M. Louis XVIII l'a créé chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 27 juin 1814, et commandeur de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, le 24 octobre suivant. (*Etats et brevets militaires, Moniteur, annales du temps*.)

DU ROURE, *voyez* DE GRIMOARD DE BEAUVOIR.

DE ROUSSELET (François-Louis), *comte de Châteauregnaud, vice-amiral et maréchal de France*, naquit le 22 septembre 1637. Il servit en Flandre, en 1658, et se trouva au combat des Dunes, près Dunkerque, où don Juan d'Autriche et le prince de Condé furent battus, le 14 juin, par le vicomte de Turenne. Il servit aux siéges et à la prise de Dunkerque, de Bergues-Saint-Vinox, de Furnes et d'Oudenarde. Il fut employé en Flandre, en 1659; mais le cardinal Mazarin conclut, le 8 mai, une suspension d'armes entre la France et l'Espagne : elle fut suivie d'un traité de paix, le 7 novembre. Le comte de Châteauregnaud fut fait enseigne de vaisseau, en 1661. Il se signala, en 1664, sur les côtes de Barbarie, sous le duc de Beaufort, à la prise de Gigery, et au combat contre les Maures : il y fut dangereusement blessé. Nommé capitaine de vaisseau, en 1672, il combattit, avec un seul bâtiment, 5 corsaires ennemis, et s'en rendit maître. Il devint chef d'escadre en 1673; et, commandant deux vaisseaux de ligne, il attaqua Ruyter, contre-amiral de Hollande, qui, sous l'escorte de 8 vaisseaux de guerre, conduisait une flotte de 130 navires. Châteauregnaud en coula 8 à fond, et contraignit les autres de relâcher en Angleterre. En 1678, commandant

6 vaisseaux, il soutint pendant un jour entier les efforts de l'amiral Eversen, dont l'armée était composée de 16 vaisseaux de ligne et de 9 brûlots, et l'obligea de se retirer en désordre dans le port de Cadix, et de retourner en Hollande, sans avoir procuré à la Sicile le secours qu'il était chargé d'y conduire. Le roi lui donna, en 1681, le grand-prieuré de Bretagne de l'ordre de Saint-Lazare. Il prit part au combat contre Papachim, vice-amiral d'Espagne, le 2 juin 1688, et au bombardement d'Alger, au mois de juillet. Le roi le fit, la même année, lieutenant-général des armées navales. Il partit de Brest, le 6 mai 1689, comme commandant d'une escadre de 24 vaisseaux, de 2 frégates et de 2 brûlots destinés à porter des secours au roi d'Angleterre. Arrivé, le 9, entre les caps de Clar et de Kinsal, il donna la chasse à 3 vaisseaux qui faisaient l'avant-garde de la flotte anglaise. Il s'avança ensuite vers la baie de Bantry pour y opérer un débarquement. Les ennemis ayant paru le 12, le comte de Châteauregnaud commanda le corps de bataille, suivit toujours l'amiral anglais, en le combattant et en arrivant souvent sur lui : les Anglais furent mis en fuite, et le comte de Châteauregnaud débarqua le secours d'hommes et d'argent en Irlande. Ayant remis à la voile, le 14, il découvrit, le 16, 7 navires hollandais qui venaient de Curazzo, s'en saisit, et rentra, le 18, avec sa prise, dans le port de Brest. Il passa, en 1690, le détroit de Gibraltar au milieu de 28 vaisseaux de guerre ennemis, sans être attaqué, quoiqu'il n'eût que 6 vaisseaux ; et, ayant joint à Brest l'armée navale, il eut le commandement de l'avant-garde au combat de Bevesiers, le 10 juillet. Il y enveloppa les Hollandais, et fit périr 17 vaisseaux de leur avant-garde. Le roi le fit grand'croix à la création de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, par provisions du 8 mai 1693. Il brûla, en 1694, 4 vaisseaux espagnols dans le port des Alfages. Il conduisit 50 vaisseaux de guerre de Toulon à Brest, malgré 80 vaisseaux ennemis qui prétendaient l'en empêcher. Il fut fait capitaine-général de la mer océane, par lettres de Philippe V, données à Buen-Retiro, le 18 mars 1701, et vice-amiral du Levant, à la

mort du maréchal de Tourville, par provisions données à Versailles, le 1er juin. Il passa dans les Indes-Occidentales pour s'opposer aux irruptions dont les Anglais et les Hollandais les menaçaient; mais, ayant reconnu dès son arrivée que les ennemis n'y pouvaient rien entreprendre, il résolut de conduire en Europe la flotte du Mexique. Elle partit de la Vera-Cruz, et arriva à la Havane; mais les commandants espagnols n'ayant point voulu aborder dans un port de France, elle relâcha, le 22 septembre 1702, dans le port de Vigo, contre l'avis du comte de Châteauregnaud, qui savait que ce port était peu sûr. La flotte des alliés parut le 22 octobre, devant Vigo, et le duc d'Ormont qui la commandait, fit sa descente au midi de la rivière. A la vue de ses grenadiers, les milices espagnoles prirent la fuite. Les grenadiers anglais s'emparèrent du fort du vieux château, et la flotte s'avança vers l'estocade, formée par ordre du comte de Châteauregnaud pour défendre le port, et la força. Le vice-amiral français commanda alors de mettre le feu aux vaisseaux : on en brûla 7 et on fit échouer les autres. Les ennemis en prirent 6, avec 9 galions sur lesquels il y avait une assez grande quantité de marchandises, et seulement un peu d'argent, parce que le comte de Châteauregnaud, qui connaissait la faiblesse de l'asile que la jalousie avait fait choisir aux Espagnols, avait du moins gagné sur eux qu'on transportât à Lugo presque tout l'argent des galions. Créé maréchal de France, par état donné à Versailles, le 14 janvier 1703, il prêta serment, le 7 février. Il fut nommé lieutenant-général en Bretagne, à la mort du marquis de Beaumanoir, par provisions du 22 avril 1704. Il fut fait commandant en Bretagne, par pouvoir du 26, et créé chevalier des Ordres du roi, le 2 février 1705. Il commanda en Bretagne, jusqu'à sa mort, qui arriva le 15 novembre 1716. (*Chronologie militaire, tom. III, pag.* 122; *Histoire militaire de M. de Quincy, mémoires du temps, Journal historique du Père Griffet, Mémoires du Père d'Avrigny, Bauclas, le président Hénaut, Biographie universelle, ancienne et moderne, tom. VIII, pag.* 271.)

ROUVEREL, *voyez* DE BOUFFLERS.

DE ROUVRAY *ou* DE ROUVROY (Renaud), fut nommé *grand-maître des arbalétriers,* en 1274. (*Chronologie militaire, tom. III, pag.* 471; *Histoire des Grands-Officiers de la Couronne, tom. VIII.*)

DE ROUXEL DE MÉDAVY (1) (Jacques), *comte de Grancey, maréchal de France,* naquit le 7 juillet 1603, et fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il prit ensuite le parti des armes, et obtint, en 1618, une compagnie de chevau-légers, avec laquelle il servit, en 1620, au siége du château de Caen, et à l'attaque des retranchements du pont de Cé. Il se trouva à la prise de Saint-Jean-d'Angély et de Clérac; au siége de Montauban, et à la réduction de Monheurt, en 1621; à l'attaque de l'île de Riès; aux siéges de Royan, de Negrépelisse, de Saint-Antonin et de Montpellier, en 1622; au siége de la Rochelle, en 1627 et 1628; à l'assaut des barricades du Pas-de-Suze, et à la prise de Privas et d'Alais, en 1629. Nommé mestre-de-camp d'un régiment d'infanterie de son nom, par commission du 3 février 1630, il passa en Piémont, et servit au second secours de Casal, et au siége de Trèves, en 1632, et revint servir en Allemagne, en 1633 et 1634. Il combattit à Avein, contre le prince Thomas de Savoie, le 20 mai 1635, et fut blessé au siége de Saverne, qui se rendit le 14 juillet 1636. On le fit maréchal-de-camp, par brevet du 17 octobre suivant, et gouverneur de Montbéliard et de l'évêché de Bâle, la même année. Il contribua à faire lever le siége d'Héricourt, investit et attaqua Sainte-Urfane, à la vue des ennemis, et força la ville en peu de jours. Les habitants et la garnison s'étant retirés au château, il les contraignit de capituler. Il leva le siége de Saint-Hippolyte, où il eut le

(1) La maison de Rouxel était originaire de Normandie. Le père du maréchal de Grancey était doué d'une force prodigieuse. On dit qu'ayant percé d'un coup d'épée le sieur de Trépigné, gendarme, il le porta, tout armé et enferré dans son épée, plus de quatre pas en l'air.

genou brisé. Le 9 mai de la même année, avec 60 chevaux et 200 mousquetaires, il s'embusqua dans un bois près de la ville de Lille, et détacha, au point du jour, quelques cavaliers qui enlevèrent le bétail des villages voisins. L'alarme s'étant répandue dans la ville, il en sortit 80 chevaux et 250 mousquetaires. Le détachement de Grancey prit la fuite, et les ennemis le poursuivirent jusqu'à l'endroit ou était l'embuscade du comte de Grancey, qui les rompit et enfonça aussi leur infanterie, dont les deux tiers périrent. Grancey n'eut que 10 hommes tués dans cette affaire; mais il eut un grand nombre de blessés. Employé, comme maréchal-de-camp, dans l'armée commandée par le marquis de Feuquières, en 1639, il tenta inutilement de rallier la cavalerie à la bataille de Thionville, le 7 juin, et tua même quelques fuyards, de sa main, pour obliger les autres à faire face aux ennemis. Ses efforts furent inutiles; et, se voyant abandonné par les troupes sur le champ de bataille, il se retira à Metz. Le cardinal de Richelieu, premier ministre de Louis XIII, irrité de cette déroute, punit le comte de Grancey de la lâcheté et de la fuite de la cavalerie, et le fit mettre à la Bastille. Grancey, étant sorti de cette prison, fut employé comme maréchal-de-camp, dans l'armée du roi, sous le maréchal de Châtillon. Il s'exposa au plus grand feu à la défense des lignes d'Arras, le 2 août 1640. Détaché, en 1641, de l'armée du roi, commandée par les maréchaux de Châtillon et de Brézé, il partit des environs de Sedan, et conduisit en Lorraine 5000 fantassins, 1000 chevaux, et 4 pièces de canon. Il attaqua Bar-le-Duc, qui se rendit. Pont-à-Mousson, Saint-Mihiel, Ligny et Gondrecourt suivirent l'exemple de Bar-le-Duc. Neufchâteau se soumit aussi; mais le château ne capitula qu'après un rude combat. L'éclat d'un canon qui creva, emporta la tête du cheval du comte de Grancey, qui fut lui-même renversé et blessé. Il marcha ensuite à Mirecourt, et chemin faisant, il reçut la soumission de la ville de Ternol. Mirecourt capitula à l'arrivée du comte du Hallier, qui prit le commandement de cette armée. Grancey et du Hallier prirent de concert la ville d'É-

pinal, le 28 août. Du Hallier s'étant retiré à Nancy, Grancey se rendit maître de Châté et de Château. Il fut forcé de lever le siége de Dieuse, parce que les ennemis, en ouvrant une écluse, inondèrent la campagne et le camp. Du Hallier rejoignit Grancey, au mois de septembre. Ils prirent Javelle et son château. Du Hallier étant reparti pour Nancy, le comte de Grancey s'empara, seul, d'un grand nombre de villes. Il leva, par commission du 27 janvier 1642, un régiment de cavalerie. La même année, étant à la tête de 3000 hommes de pied et 400 chevaux, il marcha contre le baron de Scey, gouverneur de la Franche-Comté pour les Espagnols, le défit, le 19 septembre, auprès du château de Rey, sur la Saône, lui tua 250 hommes, et lui prit son canon et son bagage : le comte de Grancey fut blessé à cette action d'un coup de pistolet à la jambe, ce qui l'obligea de se faire porter à Langres. Employé, sous M. le duc d'Enghien, en 1643, il servit à la bataille de Rocroy, le 19 mai, et au siége de Thionville, qui se rendit le 10 août. Employé, sous M. le duc d'Orléans, en 1644, il se trouva à la prise de Gravelines, dont le roi lui donna le gouvernement, par provisions du 30 juillet. Il se démit, au mois de février 1645, de son régiment de cavalerie, et resta à Thionville, pendant cette campagne et la suivante. Créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 27 novembre 1646, il eut un ordre du même jour pour commander en Flandre du côté de la mer, sous le maréchal de Rantzau, et y commanda pendant tout l'hiver. Il servit en Flandre, en 1647, et commanda pendant l'hiver dans la Flandre maritime, par pouvoir du 21 décembre. Il continua d'y commander, par lettres du 14 octobre 1648. Il commanda en Normandie, sous le comte de Harcourt, par pouvoir du 30 janvier 1649. Il servit en Flandre, sous le même général, par lettres du 18 mai, et eut part à la prise de Condé, le 25 août. Employé dans l'armée de Normandie, sous le comte de Harcourt, par lettres du 29 janvier 1650, il obtint, par commission du 13 février, un régiment de cavalerie, qui ne servit que pendant cette campagne, et que l'on avait formé de 5 compagnies tirées

du régiment de Chamboi. Il eut le commandement de la Basse-Normandie, par pouvoir du 12 août. Créé maréchal de France, par état donné à Paris, le 6 janvier 1651, il prêta serment le 22. Commandant l'armée d'Italie, en 1653 et 1654, par pouvoir du 5 juin 1653, il se démit au mois d'août, de son régiment d'infanterie en faveur de son fils. Il attaqua, le 23 septembre, le marquis de Caraccène, lorsqu'il passait le Tanaro à la Roquette : on se battit jusqu'au coucher du soleil, avec une perte égale. Le maréchal prit ensuite le château de Carpignano, ce qui mit les troupes françaises à portée d'établir leurs quartiers d'hiver dans le Milanès. Il leva un nouveau régiment de cavalerie, par commission du 25 février 1654, et s'en démit le 9 avril de l'année suivante. Il se tint, cette année, sur la défensive, et, dans un combat livré sur la Bormia, il tua au marquis de Caraccène 300 hommes. Le roi lui donna le gouvernement de Thionville, par provisions du 22 mars 1656, et le fit chevalier de ses Ordres, le 31 décembre 1661. Le comte de Grancey ne servit plus, et mourut à Paris, le 20 novembre 1680. (*Chronologie militaire, tom. II, pag.* 589; *Dupleix, Histoire de Louis XIII, par le Père Griffet, Mémoires du Père d'Avrigny, l'abbé le Gendre, Histoire militaire de M. de Quincy, Mémoires de Feuquières, Histoire des Grands-Officiers de la Couronne, Mémoires de Castelnau, Dictionnaire universel, par Chaudon et Delandine, tom. VIII, pag.* 15.)

ROUXEL DE GRANCEY (Jacques-Léonard), *comte de Médavy, maréchal de France,* et petit-fils du précédent, naquit le 31 mai 1655, et fut connu sous le nom de comte de Médavy jusqu'à sa promotion à la dignité de maréchal de France. Il entra dans les gardes-du-corps, en 1673, et suivit le roi au siége de Maestricht, qui se rendit le 29 juin ; à la conquête de la Franche-Comté, en 1674 ; à la prise de Besançon le 15 mai, et de Dôle le 6 juin. Etant passé en Flandre, il combattit à Seneff le 11 août. Devenu colonel d'un régiment d'infanterie de son nom, sur la démission du marquis de Grancey, son oncle, par commission du 7

mars 1675, il servit, sous le maréchal de Créquy, à la tête de ce régiment, le 11 août, à la journée de Consarrebruck, où 18,000 ennemis battirent 8000 Français : le comte de Médavy y fut blessé et fait prisonnier. Employé, sous le maréchal de Schomberg, en 1676, il servit à la levée du siége de Maestricht par le prince d'Orange, le 27 août; à la prise de Saint-Guilain, le 11 décembre 1677, et se trouva à la bataille de Saint-Denys, près Mons, le 14 août 1678. Il servit au siége et à la prise de Courtray, en 1683. Créé brigadier des armées du roi, par brevet du 24 août 1688, il marcha en cette qualité aux siéges de Philisbourg, de Manheim, de Spire, de Worms, d'Oppenheim, de Trèves et de Frankenthal. Il eut part à la défense de Bonn, qui capitula, le 12 octobre 1689, après 27 jours de tranchée ouverte et deux mois de blocus. Il se signala, le 18 août 1690, à la bataille de Stafarde, où le duc de Savoie fut battu par le maréchal de Catinat; à la prise de Saluces, qui ouvrit ses portes dans la nuit qui suivit cette bataille; aux siéges de Suze, qui se rendit le 12 novembre, et de son château, qu'on prit le 13. Il servit dans la même armée, en 1691, à la prise de Villefranche et de Nice. Il fut employé, en 1692, dans la même armée, où l'on se tint sur la défensive. On le fit gouverneur de Dunkerque, par provisions du 1er octobre. Créé maréchal-de-camp, par brevet du 30 mars 1693, il quitta son régiment, et continua de servir avec son nouveau grade, en Italie. Il se trouva à la bataille de la Marsaille, le 4 octobre, et y reçut un coup de fusil au travers du corps. On ne fit aucune action éclatante en Italie, où il servait en 1694 et 1695. Il était, en 1696, au siége de Valence, qu'on leva le 8 octobre, en conséquence de la neutralité acceptée par l'empereur et par le roi d'Espagne. Employé dans l'armée de Flandre, sous le maréchal de Catinat, il se trouva au siége d'Ath, qui capitula le 5 juin 1697. Il servait, par lettres du 18 juillet 1701, dans l'armée d'Allemagne, sous M. le duc de Bourgogne, qui observa les ennemis. Créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 29 janvier 1702, et employé à l'armée d'Italie, par lettres du

21 février, il combattit à la bataille de Luzarra, le 15 août. En 1703, commandant un corps de troupes destiné à pénétrer dans le Trentin, en même temps que le duc de Vendôme y marchait d'un autre côté, il leva son camp, le 29 juillet, pour entrer dans des montagnes où 2 hommes pouvaient à peine passer de front. A la faveur d'un détachement, il força 500 hommes retranchés sur les hauteurs, et s'empara de Riva et de son château le 2 août. Il joignit le duc de Vendôme au château de Nago, qui s'était rendu à discrétion le 4. On prit, le 5, le château de Castel-Barco, et le château d'Arco battit la chamade le 17. Il obtint, par provisions du 21 mai 1704, le gouvernement dArgentan, vacant par la mort de son père. Employé à l'armée d'Italie, il servit au siége de Verceil, à la prise de la ville d'Yvrée, de la citadelle et du château, et au combat livré dans les tranchées de Vérue, le 24 décembre. Il concourut à la prise de Vérue, dont la garnison se rendit à discrétion, le 9 avril 1725, et se trouva, le 16 août, à la bataille de Cassano, où l'armée française fut victorieuse. Employé dans la même armée, en 1706, il concourut à la défaite du comte de Reventlau, dans la journée de Calcinato, le 19 avril. Il commanda en chef un corps d'armée, par pouvoir du 1er septembre; marcha au secours de Castiglione-delle-Stivère, et défit complétement le prince de Hesse dans la plaine de Folfarin. Les Allemands perdirent dans ce combat ou dans la déroute qui en fut la suite, 6000 hommes, 13 pièces de canon, 4 mortiers et une partie de leurs bagages : les ennemis levèrent le siége de Castiglione. Le comte de Médavy fut nommé chevalier des Ordres du roi, par brevet du 23 octobre. Il continua de commander en Italie, jusqu'au mois d'avril 1707, époque à laquelle il ramena les troupes en France. Il obtint, au mois de mai, le gouvernemcnt-général du Nivernais, vacant par la mort du duc de Nevers. On lui donna le commandement en Dauphiné et en Savoie, sous le maréchal de Tessé, par ordre du 12 juin. Il marcha au secours de Toulon, dont le duc de Savoie et le prince Eugène levèrent le siége le 22 août. Il servit, en 1708, à l'armée du

Dauphiné, sous le maréchal de Villars, et y commanda un corps séparé, destiné à observer les ennemis. Employé à l'armée de la frontière du Piémont, en 1709, sous le maréchal de Berwick, il tint les ennemis en échec, et eut pendant l'hiver le commandement-général sur toute la frontière, par ordre du 25 octobre. Il servit dans la même armée, en 1710 : il ne s'y fit aucune action remarquable. Il eut encore le commandement de ces frontières pendant l'hiver. Le roi le reçut chevalier de ses Ordres, le 1er janvier 1711. Il servit, sous le maréchal de Berwick, en Dauphiné, par lettres du 8 mai, et y fut chargé du commandement sur toutes les frontières pendant l'hiver, par ordre du 28 octobre. On l'employa dans la même armée, en 1712 et 1713 : on s'y tint encore sur la défensive. Il se démit du gouvernement du Nivernais en 1717. On joignit au commandement du Dauphiné, le commandement en chef de la Provence, par commission du 11 juin 1718. Il obtint le gouvernement de Thionville, par provisions du 30 août 1719, et celui de la ville et de la principauté de Sédan, par provisions du 7 septembre 1720. Le roi lui fit don, en 1722, de 6 pièces de canon prises parmi celles enlevées aux ennemis à la bataille de Castiglione, et l'autorisa à les placer au château de Grancey. Créé maréchal de France, par état donné à Versailles, le 2 février 1724, il prêta serment le 21 mai. Il se démit, au mois de septembre, du gouvernement de Thionville, et mourut le 6 novembre 1725. (*Chronologie militaire*, *tom. III*, *pag.* 207; *gazettes du temps*, *Journal historique de Louis XIV*, *du Père Griffet*, *Histoire militaire de M. de Quincy*, *Bauclas*, *le président Hénaut.*)

DE ROUXEL DE BLANCHELANDE (Philibert-François), *lieutenant-général*, naquit à Dijon. Il fut créé brigadier d'infanterie, le 9 mars 1781, et maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. Il obtint ensuite le grade de lieutenant-général, et le gouvernement des Iles-sous-le-Vent. Il fut condamné à mort, le 5 avril 1793, par le tribunal révo-

lutionnaire de Paris, et décapité le même jour. (*Etats militaires, annales du temps.*)

DE ROVILLE, *voyez* BOUDIN.

LE ROY DE BUSSY (N....), *comte de Hautecourt*, fut créé maréchal-de-camp, le. . . . . . . Il a été *lieutenant des gardes-du-corps du roi.* (*Etats militaires.*)

DE ROYE (Mathieu, IIe du nom), fut nommé *grand-maître des arbalétriers* en 1346. (*Chronologie militaire, tom. III, pag.* 471; *Histoire des Grands-Officiers de la Couronne, tom. VIII.*)

DE ROYE, *voyez* DE LA ROCHEFOUCAULD.

DU ROZEL DE BEAUMANOIR (N....), avait été lieutenant-colonel du régiment de Saintonge, lorsqu'il fut créé brigadier d'infanterie, le 20 février 1761. Il obtint le grade de *lieutenant-général*, le 1er mars 1784. (*Etats militaires.*)

DU ROZEL DE CAGNY (François, *chevalier*, puis *commandeur*), fut créé brigadier des armées du roi, le 3 janvier 1696, et maréchal-de-camp, le 29 janvier 1702. Il obtint le grade de *lieutenant-général*, le 26 octobre 1704, et mourut au mois d'avril 1716. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 581.)

DE LA ROZIÈRE, *voyez* CARLET.

DE LA RUE DE SAUVIAC, *voyez* DE BETBEZÉ.

DE RUFFEY, *voyez* DE DAMAS.

DE RULLY, *voyez* BERNARD.

DE RUZÉ (Antoine), *marquis d'Effiat*, exerça la charge de *grand-maître de l'artillerie de France*, en 1629, au siége de Privas. (*Chronologie militaire, tom. III, pag.* 492.)

S

DE SABLÉ, *voyez* COLBERT.

DE SAINT-AIGNAN, *voyez* DE BEAUVILLIERS.

DE SAINT-ALPHONSE, *voyez* WATHIER.

DE SAINT-ANDRÉ, *voyez* D'ALBON.

DE SAINT-AUBAN, *voyez* BARATIER.

DE SAINT-AULAIRE, *voyez* DE BEAUPOIL.

DE SAINT-AUNETS, *voyez* DE BOURCIER-DE-BARRY.

DE SAINT-BRIS, *voyez* DE LAMBERT.

DE SAINT-CYR, *voyez* DELAAGE *et* GOUVION.

DE SAINT-DIDIER, *voyez* BROSSIN.

DE SAINT-GERAN, *voyez* DE LA GUICHE.

DE SAINT-GERMAIN-D'APCHON (Louis, *marquis*), entra au service en qualité de lieutenant dans les chevau-légers, en 1645. Après avoir passé par divers grades dans plusieurs régiments, il fut créé *maréchal-de-camp*, le 20 juin 1651. (*Chronologie militaire, tom. VI, pag.* 303.)

DE SAINT-GERVAIS, *voyez* DE SEIMANDY.

DE SAINT-GIRONS, *voyez* D'ADVISARD.

DD SAINT-HILAIRE, *voyez* BARTHIER *et* LE BLOND.

DE SAINT-HUBERT, *voyez* BERTRAND.

DE SAINT-JULIEN, *voyez* BANCAL.

DE SAINT-LARRY (Jean), *baron de Thermes, maréchal-général-de-camp*, servit long-temps comme lieutenant d'une compagnie de 30 lances qu'avait son père, et fut ensuite capitaine de 50 hommes d'armes. On le nomma lieutenant-général au gouvernement de la ville de Metz, en 1584. Il fut créé chevalier des Ordres du roi, le 31 décembre de la même année, et devint maréchal-de-camp-général, par provisions du même jour, dans lesquelles il est dit que la charge était vacante, par la mort des sieurs de Puygaillard et de Lenoncourt (1). Aucun historien ne parle de ses services militaires. Il mourut au mois d'octobre 1586. (*Chronologie militaire, tom. II, pag.* 21.)

DE SAINT-LARRY DE BELLEGARDE (Roger), *maréchal de France*, et petit-neveu du maréchal de Thermes, fut destiné dans sa jeunesse à l'état ecclésiastique, et connu sous le nom de prévôt d'Oulx. Il faisait ses études à Avignon, lorsqu'une malheureuse contestation, qui fut suivie de la mort d'un de ses camarades, l'obligea d'embrasser le parti des armes. Le maréchal de Thermes, auprès duquel il se réfugia, le fit guidon de sa compagnie d'hommes d'armes, en 1556. Bellegarde servit, en 1557, sous le maréchal de Brissac, aux siéges de Valfeniera et de Quieras, et au blocus de Fossano. Après la bataille de Saint-Quentin, il repassa en France avec les troupes qui servaient en Piémont. Il marcha au siége de Calais; combattit à la bataille de Gravelines, en 1558, et parvint, cette année, à la lieutenance de la compagnie de son grand-oncle. Après la mort du maréchal de Thermes, le comte de Retz, auquel il s'attacha, lui donna la lieutenance de sa compagnie de gendarmes. Au siége de Rouen, en 1562, Bellegarde fut chargé par le duc de Guise d'aller reconnaître une tour de la place, et reçut dans cette occasion deux arquebusades dans sa rondelle. Il leva, en Italie, au mois d'octobre 1567, un

(1) Ces provisions se trouvent à la bibliothéque du roi, au recueil historique de Ducange, article des maréchaux des camps et armées.

régiment d'infanterie italienne, qui fut licencié après sa mort, en 1580. Créé maréchal-de-camp, en 1569, il servit en Piémont jusqu'à la paix de 1570. Il s'insinua dans les bonnes grâces du duc d'Anjou (depuis Henri III); suivit ce prince au siége de la Rochelle, en 1573, et fut blessé à l'attaque du bastion de l'*Evangile*. Il accompagna le duc d'Anjou en Pologne, et revint en France avec lui, en 1574. Gagné par le duc de Savoie, il eut le talent d'engager Henri III à la restitution des places que la France tenait en Piémont. Les remontrances du duc de Nevers et du maréchal de Bourdillon ne purent balancer le crédit du favori, et Bellegarde l'emporta. Il déchut insensiblement de la haute faveur à laquelle il était parvenu. Henri III le fit cependant maréchal de France de nouvelle création, par état donné à Bourgoin, le 6 septembre 1574. Il prêta serment, le même jour, et l'enregistrement de son état fut fait à la connétablie, le 1er juillet 1575. Il eut un pouvoir du même jour, 6 septembre 1574, pour commander l'armée du Dauphiné. Il prit Grasse, Loriol et Roynac. Il forma, au mois de décembre, le siége de Livron; mais l'assaut qu'il y donna, le 26, ne lui réussit point. En 1575, le roi l'envoya en Pologne, avec Pibrac. L'objet de cette ambassade était de porter les Polonais à conserver la couronne à Henri III. Bellegarde s'imagina qu'on cherchait un prétexte pour l'éloigner de la cour. Il se rendit en Piémont, et resta auprès d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. Étant rentré en France, il reçut, à Pézenas, le 23 mai 1577, un pouvoir pour commander l'armée du Languedoc, avec le maréchal de Damville. Bellegarde ouvrit la campagne, au mois de juin, à la tête d'un corps de troupes, composé du régiment de Crillon, de 4 autres régiments, de 5 compagnies d'ordonnance et de quelques compagnies de chevau-légers. A son approche, les calvinistes abandonnèrent Montfrin. Il enleva Besousse par escalade, y passa tout au fil de l'épée, et vint ensuite camper à Marguerite, à une lieue de Nîmes, dont il ravagea les environs. Il continua de commander dans le Bas-Languedoc, par pouvoir du 4 octobre 1577, et joignit les troupes qu'il

commandait à l'armée du grand-prieur et du maréchal de Retz : il termina ces expéditions militaires par le siége de Ménerbe, au comtat d'Avignon. Mécontent une seconde fois de la cour, il se retira en Savoie, son asile ordinaire. Le roi le pourvut du gouvernement du marquisat de Saluces, par provisions données à Paris, le 13 septembre 1579. Bellegarde mourut, le 20 décembre suivant, à l'âge de 83 ans et sept mois. (*Chronologie militaire, tom. II, pag.* 325; *Brantôme, l'abbé le Gendre, Bauclas, Histoire du Languedoc, le président de Thou, Histoire de France du Père Daniel, Histoire des Grands-Officiers de la Couronne, Davila, d'Aubigné, la Popelinière, Mémoires de Castelnau, Gazette de France.*)

DE SAINT-LEU, *voyez* BUONAPARTE (Louis).

DE SAINT-LUC, *voyez* D'ESPINAY.

DE SAINT-MAARD (Lancelot), *maréchal de France*, fut de l'expédition de saint Louis, en Afrique, et y conduisit 5 chevaliers, au mois de juillet 1270. L'armée française manquant d'eau après la descente, on détacha quelques bataillons, qui s'emparèrent d'une tour établie du côté de Carthage, et où l'on trouvait des citernes. Les Sarrasins s'étant mis en devoir de reprendre la tour, et pressant fortement les Français, le roi envoya des troupes d'élite, sous les maréchaux Raoul d'Estrées et Lancelot de Saint-Maard, pour délivrer les bataillons qui occupaient la tour. A l'approche de ce secours, les Sarrasins se retirèrent ; mais les deux maréchaux abandonnèrent ce poste, parce qu'il pouvait être facilement emporté. Lancelot de Saint-Maard était encore maréchal de France, en 1274, au mois de juin 1276, et à la Pentecôte 1278. (*Chronologie militaire, tom. II, pag.* 111.)

DE SAINT-MARTIN (Jacques-Louis), *maréchal-de-camp*, né à Bitche, en Lorraine, le 9 février 1749, fut nommé sous-lieutenant dans la légion de Soubise, le 1er janvier 1767; breveté capitaine, le 22 janvier 1779, et ensui-

te capitaine-commandant dans le régiment des chasseurs du Gévaudan; major du régiment du Maine, et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, les 1er et 18 mai 1788; lieutenant-colonel du même régiment (alors 28e de ligne), le 4 juillet 1789, et adjoint à l'état-major du Midi; adjudant-général-colonel, le 25 septembre 1792; maréchal-de-camp, employé le 8 mars 1793, et chef de l'état-major de l'armée d'Italie, la même année. Il a commandé en chef en Corse, depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre 1793, époque à laquelle des raisons de santé l'ont fait passer sur le continent. Il a été nommé, en 1798, adjoint à l'inspection-générale des troupes stationnées dans les divisions du Midi; a commandé dans le département du Puy-de-Dôme, depuis le mois de mai 1800 jusqu'au mois de septembre 1801, et a été admis à la retraite l'année suivante. Le général de Saint-Martin a été appelé au corps-législatif, en 1818, et a été nommé, le 6 novembre 1814, officier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, et membre de la chambre des députés, où il a siégé jusqu'au 19 mars 1815. (*Etats milit.*)

DE SAINT-MARTIN (Jean-Étienne, *baron*), *maréchal-de-camp*, né à Cognac, en Angoumois, le 26 janvier 1762, entra dans le régiment d'Aunis (depuis 31e de ligne), le 3 novembre 1776, et servit, cette année et jusqu'en 1781, sur le vaisseau *le Héros*. Il fut nommé caporal, le 9 novembre 1783; sergent le 1er février 1786; sous-lieutenant au 3e bataillon du Finistère, le 26 janvier 1792, et capitaine le 11 décembre de la même année. Il fut employé à Saint-Domingue, depuis cette époque jusqu'en 1797. Il fut blessé d'un coup de feu à la prise du fort de Samabelle sur les Anglais, en 1794, et d'un coup de biscaïen à la cuisse droite, à la prise de Borgue, en 1795. Nommé chef de bataillon, le 26 novembre 1796, il servit, la même année, au siége de Saint-Marc, où il donna des preuves d'une grande intrépidité. Détaché avec 500 hommes contre les Anglais, forts de 1000 hommes et de 2 pièces de canon, il s'engagea entre lui et le chef de ce corps un com-

bat singulier, dont les soldats des deux partis semblaient attendre l'issue, comme devant décider de la victoire. M. de Saint-Martin, déjà blessé d'un coup de sabre à la cuisse droite, tua son adversaire, fit 42 prisonniers, et s'empara des 2 pièces d'artillerie. Passé avec son grade de chef de bataillon au 1er régiment de ligne, le 10 mars 1800, il fit la campagne de cette année à l'armée du Rhin, et celle de 1801 à l'armée d'Italie. Il fut nommé membre de la Légion-d'Honneur, le 5 novembre 1802; major du 20e régiment de ligne, le 3 novembre 1803, et colonel du 1er régiment de ligne, le 30 avril 1807. Il fit les campagnes de 1805, 1806, 1807, 1808 et 1809 aux armées d'Italie, de Naples et d'Allemagne. A l'affaire de Sacile, le 16 avril 1809, s'étant élancé dans la mêlée pour combattre les Autrichiens, il reçut 3 coups de sabre, dont un sur la tête. Il fut créé baron le 1er juillet suivant. Employé à l'armée d'Allemagne, en 1810 et 1811, et attaqué, le 28 novembre de cette dernière année, à la tête de 1000 hommes et lorsqu'il déboucha des montagnes de Miranda del Castanas, par 2000 fantassins et 1500 chevaux des bandes réunies de D. Carlos et de D. Julian, que soutenaient 2 pièces de canon, le baron de Saint-Martin forma un bataillon carré, plaça au centre son convoi d'argent, et fit, pendant sept heures, sans qu'un ennemi aussi numériquement supérieur eût pu l'entamer, une marche, qui fut mise à l'ordre du jour de l'armée du nord d'Espagne. Il fut nommé officier de la Légion-d'Honneur, le 29 janvier 1812; continua de servir à l'armée d'Espagne, jusqu'en 1814; fut créé, le 19 juillet de cette année, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et maréchal-de-camp le 23 août suivant. Il a été admis à la retraite, le 1er janvier 1816. (*Etats militaires*, *annales du temps*.)

DE SAINT-MARTIN, *voyez* BLANCHARD.

DE SAINT-MARTIN-D'AGLIÉ, *voyez* DE RIVAROL.

DE SAINT-MAURIS (Charles-César, *marquis*), *lieutenant-général*, passa du service d'Espagne à celui de France, en qualité de capitaine d'une compagnie du régiment de Chevreau, le 16 août 1674. Il fit la campagne de 1675 en Catalogne, sous le comte de Schomberg, et celles de 1676, 1677 et 1678, sous le maréchal de Navailles. Passé au commandement d'une compagnie dans le régiment du Gas cavalerie, le 20 juin 1681, il la commanda au camp de Flandre, la même année; à celui de la Sarre, en 1682, et à l'armée qui couvrit le siége de Luxembourg, en 1684. On le nomma major de son régiment, le 20 février 1686. Il remplit les fonctions de maréchal-général-des-logis au camp de l'Adour, en Guienne, au mois de juillet 1688, et leva, le 20 août suivant, un régiment de cavalerie de son nom. Il reçut, le 19 avril 1690, l'ordre de remplir les fonctions de maréchal-général-des-logis de la cavalerie de l'armée d'Italie. Il contribua à la prise de Cahours et à la victoire de Staffarde; fut nommé brigadier de cavalerie, le 2 septembre de la même année, et contribua à la soumission de Saluces; à la prise de Suze, et, en 1691, à la réduction des vallées de Saint-Martin et de la Peyrouse; à la prise de Villefranche, de Montalban, de Nice, de Veillane, de Carmagnoles, et du château de Montmélian. Le marquis de Saint-Mauris fut créé, le 17 octobre de la même année, inspecteur de la cavalerie et des dragons, et conserva cette inspection jusqu'en 1693. Il fit les campagnes de 1692 et 1693 en qualité de brigadier; combattit à la Marsaille, et concourut au ravitaillement de Casal, de Pignerol et de Suze. Promu au grade de maréchal-de-camp, le 3 janvier 1696, il se démit de son régiment; servit au siége de Valence, qu'on leva après la conclusion de la trève, et, en 1697, au siége et à la prise de Barcelonne, où il monta la tranchée du 23 juin. Le roi le nomma commandeur de l'ordre de Saint-Louis, le 1er octobre 1701. Employé en Allemagne, sous les maréchaux de Catinat et de Villars, il contribua beaucoup à la victoire de Fridelingen, le 14 octobre 1702, et fut créé lieutenant-général des armées le 23 décembre. Le marquis de Saint-Mauris

fut employé en cette qualité, sous le duc de Bourgogne et le maréchal de Tallart, en 1703. Il concourut au siége et à la prise de Brisack; combattit à Spire, et se trouva à la prise de Landau. Il était destiné à servir à l'armée du Rhin, en 1704, lorsque la mort le surprit, au mois de mai de cette année. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag. 476; Gazette de France.*)

DE SAINT-MAURIS (Charles-Emmanuel-Polycarpe, *comte*), *maréchal-de-camp,* né à Châtenois, en Franche-Comté, le 26 avril 1753, entra, en 1764, comme enseigne de la compagnie Colonelle, dans le régiment de Saint-Mauris, appartenant à son oncle (1). Il passa, en 1768, sous-lieutenant de dragons dans le régiment de Bauffremont, où il fut nommé capitaine et breveté colonel en 1773. Émigré avec toute sa famille, en 1790, il servit d'abord dans la brigade de MONSIEUR, à l'avant-garde de l'armée du centre; puis, lors du licenciement de cette armée, effectué en 1792, il entra dans celle que commandait le prince de Condé, y reçut la croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, en 1793, et y perdit un fils, âgé seulement de 13 ans. Le comte de Saint-Mauris fut détaché successivement en Suisse et aux frontières, sous les ordres du général Malseigne, pour tenter une invasion. Il était désigné pour commander un corps de cavalerie qu'on devait former des lignes de gendarmerie de la Franche-Comté, lorsqu'il fut envoyé, d'abord à Hambourg, puis à Londres, d'où il revint en Russie, en 1801, époque du licenciement définitif de l'armée de Condé. Le comte de Saint-Mauris rentra en France, avec l'assentiment des princes, en 1802; et, lors de la restauration du trône des

(1) Charles-Emmanuel, chevalier, puis comte de Saint-Mauris, qui servit d'abord dans les carabiniers, et fut nommé ensuite brigadier d'infanterie, le 25 juillet 1762; maréchal-de-camp, le 16 avril 1767; gouverneur des ville et château de Péronne, puis commandant-général des Iles-sous-le-Vent, en Amérique, enfin lieutenant-général des armées, à la promotion du 1er mars 1784.

Bourbons, il fut admis à la retraite avec le grade de maréchal-de-camp, à prendre rang du mois de mai 1797. Il fut nommé, peu de temps après, inspecteur-général des gardes nationales du département de la Haute-Saône, et en remplit les fonctions jusqu'en 1818, époque de la suppression de ce grade. Pendant les *cent jours*, le comte de Saint-Mauris a fait partie des volontaires royaux des frontières de la Suisse. (*Etats militaires*.)

DE SAINT-PAUL (Antoine), *maréchal de France*. Il avait été simple soldat, et mérita par sa bravoure d'être élevé au grade de maréchal de la ligue, par lettres du duc de Mayenne données à Soissons, le 21 juillet 1593. Il prêta serment en cette qualité au parlement de Paris, le 22 du même mois. Il fut tué, au mois de mai 1594, par le duc de Guise. (*Chronologie militaire, tom. II*, *pag.* 369.)

DE SAINT-PAUL, *voyez* AMÉ, DE BOURBON *et* D'ORLÉANS DE LONGUEVILLE.

DE SAINT-POL, *voyez* DE BAILLE.

DE SAINT POUANGE, *voyez* COLBERT.

DE SAINT QUENTIN (Alexandre), *comte de Blet*, nommé *maréchal-de-camp*, le 1er mai 1745, est mort à Berg-op-Zoom, dont il avait le commandement militaire, le 23 février 1748. (*Chronologie militaire*, *tom. VII*, *pag.* 232.)

DE SAINT-ROMAIN, *voyez* BARDOUIN.

DE SAINT-SÉVERIN (Jean-Bernardin), *duc de Somme*, *colonel-général de l'infanterie italienne*, fut d'abord nommé général des Italiens, en Toscane et Siennois, par commission du 5 août 1552. Il devint colonel-général des Italiens, à la mort de Strozzi, par commission du 22 juin 1558, et fut confirmé dans cette charge par lettres du 21 février 1568. Il avait servi dans les guerres de Toscane et de Sienne. Il mourut, fort pauvre, le 25 mai 1570, à l'âge de 64 ans, dans la ville de Langeais, où il s'était retiré. (*Chronologie militaire*, *tom. III*, *pag.* 584.)

de SAINT-SIMON, *voyez* Dexmier-d'Archiac.

de SAINT-SULPICE, *voyez* Bonardy.

de SAINT-TROPEZ, *voyez* de Suffren.

de SAINT-VENANT, *voyez* de Béthune.

de SAINTE-FRIQUE, *voyez* de Baux.

de SAINTE-SUZANNE, *voyez* Bruneteau.

de SAINTRAILLES, *voyez* Pothon.

de SALLART (N....), *marquis de Bouron*, avait servi dans les gardes-françaises, lorsqu'il fut fait brigadier d'infanterie, le 1er mars 1780. Il obtint le grade de *maréchal-de-camp*, le 1er janvier 1784. (*Etats militaires.*)

de SALIGNY, *voyez* de Coligny.

de SALIGNAC (Gabriel-Jacques), *marquis* de la Mothe Fénélon, *lieutenant-général*, (1), naquit le 25 juillet 1688. Il fit ses premières armes dans les mousquetaires, en 1704; combattit à Ramillies, en 1706. Nommé capitaine au régiment Royal des cuirassiers, le 12 décembre de la même année, il commanda sa compagnie à l'armée du Rhin, sous les maréchaux de Villars et de Berwick, en 1707 et 1708. Le 9 mars 1709, il fut promu au grade de colonel du régiment de Bigorre infanterie, qui faisait alors partie de l'armée de Dauphiné. Il fit les campagnes de Flandre, en 1710, 1711 et 1712, et concourut à la prise de Douay, du Quesnoy et de Bouchain. On le créa, le 20 octobre 1718, inspecteur-général de l'infanterie, et brigadier le 1er

(1) Neveu du grand Fénélon et petit-neveu d'Antoine de Salignac de la Mothe-Fénélon, marquis de Magnac, créé maréchal-de-camp, le 8 octobre 1650, et lieutenant-général du gouvernement de la Marche, le 14 février 1657, décédé au mois d'octobre 1683. (*Chronologie militaire, tom. VI, pag.* 287.)

février 1719. Le 6 mars, il passa du commandement du régiment de Bigorre à celui du régiment de Poitou, et servit aux siéges de Fontarabie, de Saint-Sébastien, d'Urgel et de Roses. Il reçut à ce dernier siége une blessure considérable au genou, dont il resta estropié toute sa vie. Le marquis de Fénélon fut nommé à l'ambassade de Hollande, le 31 mai 1724; maréchal-de-camp le 1er août 1734; gouverneur du Quesnoy le 23 avril 1735, et ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire au congrès de Soissons, le 31 août 1737, en conservant la mission d'ambassadeur en Hollande. Le roi le créa lieutenant-général le 1er mars 1738; conseiller-d'état d'épée le 26 septembre suivant, et chevalier de ses ordres le 2 février 1740. En 1744, la France ayant déclaré la guerre à la Grande-Bretagne et à la reine de Hongrie, et les Hollandais s'étant coalisés avec ces deux puissances, le marquis de Fénélon quitta son ambassade (1), pour prendre un commandement dans les armées. Il servit aux siéges de Menin et d'Ypres, finit la campagne au camp de Courtray, et commanda au Quesnoy pendant l'hiver. L'année suivante (1745), il fut employé à l'armée du Rhin, sous le prince de Conty; servit au siége de Mons; joignit ensuite l'armée du roi, et combattit avec distinction à la sanglante journée de Raucoux, le 11 octobre 1746. Il y reçut un coup de canon, dont il mourut le même jour, emportant les regrets de toute l'armée. (*Chronologie militaire*, *tom. V*, *pag.* 244; *Gazette de France.*)

DE SALIGNAC (François-Louis), *marquis* DE LA MOTHE-FÉNÉLON, *lieutenant-général*, fils du précédent, naquit le 7 novembre 1722. Il entra, en qualité de lieutenant en second dans le régiment du Roi, le 6 mai 1737; devint,

(1) En partant de la Haye, le marquis de Fénélon laissa près du stathouder son secrétaire d'ambassade, l'abbé de la Ville, lequel, formé par cet habile négociateur, déploya des talents qui, dans la suite, l'ont élevé à la place de premier commis des affaires étrangères.

le 21 février 1740, guidon de la compagnie des gendarmes de Berry, avec rang de lieutenant-colonel, et fit la campagne de 1741 en Westphalie. Passé avec l'armée sur les frontières de la Bohême, au mois d'août 1742, il se trouva à plusieurs escarmouches, et marcha au secours de Braunaw. Le 12 mai 1743, il fut nommé colonel du régiment de la Fère infanterie, qu'il commanda, en 1744, aux siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes. Après la reddition de cette dernière place, il joignit l'armée du maréchal de Saxe, et finit la campagne au camp de Courtray. Il combattit, en 1745, à Fontenoy et aux siéges de Tournay et de sa citadelle, de Dendermonde, d'Oudenarde et d'Ath. Il fit partie du corps qui, sous les ordres du comte d'Estrées, exécuta la marche de Maubeuge à Herentals, et commanda son régiment aux siéges de Mons, de Charleroy et de Namur, et à la bataille de Raucoux, en 1748. Il se distingua particulièrement et fut blessé, le 2 juillet 1747, à la bataille de Lawfelt. Louis XV, pour récompenser la valeur du marquis de Fénélon, le nomma brigadier d'infanterie de ses armées, le 27 du même mois. Il fut employé en cette qualité au siége de Maestricht, en 1748; au camp d'Alsace, en 1754; et, sur les côtes de la Méditerranée, depuis 1757 jusqu'à la paix. Il parvint aux grades de maréchal-de-camp, le 10 février 1759, et de lieutenant-général le 25 juillet 1762. Il fut investi le 1er janvier 1763, du gouvernement et de la lieutenance-générale de la Martinique. Il en prit le commandement au mois d'avril suivant. Il y est décédé en 1764. (*Chronologie militaire, tom. VI, pag.* 51; *Gazette de France.*)

DE LA SALLE (Antoine-Charles-Louis, *comte*), *général de division*, naquit à Metz le 10 mai 1775 (1). Il entra au

(1) La famille du général la Salle, qui comptait près d'un siècle de services distingués dans des grades supérieurs, avait été anoblie, en 1655, par le duc de Lorraine, et portait originairement le nom de *Collinet.*

service, en 1786, en qualité de cadet-gentilhomme au régiment d'Alsace infanterie, et en sortit à l'époque de la révolution, pour servir comme volontaire dans le 23e régiment de chasseurs à cheval. Doué de toutes les rares qualités qui présagent et qui forment les héros, la Salle ne tarda pas à se faire remarquer par une activité infatigable, un zèle ardent pour les devoirs de son état, qu'il portait jusqu'à l'enthousiasme, un courage indomptable et des talents auxquels il dut son élévation rapide aux premiers grades militaires. Devenu fourrier à la suite d'une action d'éclat, il s'empara d'une batterie de canons, à la tête d'un faible détachement de chasseurs de sa compagnie. Nommé officier presque à l'issue de ce fait d'armes, il fit les campagnes d'Italie en qualité d'aide-de-camp de l'adjudant-général Kellermann, fils du maréchal duc de Valmy, et fut fait prisonnier dans la ville de Brescia, le 29 juillet 1796 (1). Renvoyé peu de temps après sur parole, il fut nommé capitaine de hussards, puis chef d'escadron, grades qui lui furent successivement décernés sur le champ de bataille. On le vit, à la tête de 18 cavaliers, mettre en déroute 100 hussards autrichiens. A Rivoli, le 16 janvier 1797, il chargea un bataillon ennemi, et lui fit mettre bas les armes. Le 12 mars, lors du passage de la Piave par les Français, il contribua, avec l'adjudant-général Leclerc, à culbuter l'avant-garde ennemie. A la tête de 16 cavaliers des guides, il chassa de Valrozone un escadron d'hulans, et le força de repasser le Tagliamento. En 1798, il fit partie de l'expédition d'Égypte; combattit, le 16 juillet, à Chebreiss; contribua, le 21, à la victoire des Pyramides, et fut nommé sur le champ de bataille co-

(1) Dès que ce jeune officier, qui réunissait à un esprit cultivé les avantages extérieurs les plus séduisants, fut arrivé au camp du feld-maréchal Wurmser, ce vieux général, après quelques propos flatteurs, lui demanda quel âge pouvait avoir ce Buonaparte, dont la réputation était devenue tout-à-coup si éclatante : « L'âge qu'avait Scipion quand il » vainquit Annibal, » répondit la Salle avec une noble fierté.

lonel du 22[e] régiment de chasseurs à cheval (1). Le 11 août, il donna de nouvelles preuves d'intrépidité au combat meurtrier de Salahieh, et à l'affaire encore plus sanglante de Thèbes, où la Salle sauva la vie au général Davout, le 13 février 1799. Il attaqua et prit sur les Meckains le village de Gehemi, le 5 avril suivant, et prit part à toutes les actions qui terminèrent cette expédition. A son retour en France, il fut nommé colonel du 10[e] régiment de hussards et fit les campagnes de 1800 et 1801 à l'armée d'Italie. Dans le combat du 17 janvier 1801, il eut 3 chevaux tués sous lui et rompit 7 sabres sur les ennemis. Créé commandant de l'ordre de la Légion-d'Honneur, le 14 juin 1804, puis général de brigade, il eut le commandement de 2 régiments de dragons pendant la campagne d'Allemagne, en 1805, et fit des prodiges de valeur à la bataille d'Austerlitz, le 2 décembre. L'année suivante, il servit en Prusse; combattit à Schleitz le 9 octobre; le 10 à Gera, où il culbuta l'escorte des bagages de l'ennemi, et s'empara de 500 caissons et voitures; et, le 14, à Iéna. Il fit une charge brillante à Zehdenich, le 26; et, le 28, à Prentzlow, il fit mettre bas les armes aux gendarmes de la garde du roi de Prusse, commandés par le prince de Hohenlohe, qui fut fait prisonnier. Le lendemain, 29 octobre, sur sa seule sommation, et quoiqu'il n'eût que 2 régiments de hussards, composant sa brigade, il força de capituler la forteresse de Stettin, défendue par 6000 hommes de troupes d'élite, et 160 bouches à feu, et approvisionnée de magasins considérables. Cette résolution, d'une hardiesse peut-être sans exemple, fit tomber au pouvoir des Français une des places les plus considérables de la Poméranie. Il se distingua au combat de Lubeck, le 6 novembre, et, le lendemain, à l'affaire de Schwartau, où le général Blucker fut contraint de capituler. Il fut nommé général de division le 30 décembre. Il fit la cam-

(1) On a comparé la conduite du jeune la Salle, dans cette mémorable journée, à celle du chevalier Bayard au pont de Carriglian.

pagne de Pologne, en 1807; culbuta l'arrière-garde russe à Deppen, le 4 février, et contribua, le 8, à la victoire d'Eylau. Le 10 juin, au combat de Heilsberg, voyant le duc de Berg enveloppé par 12 dragons ennemis, il s'élance au milieu des assaillants, les disperse, et tue l'officier qui les commande. Deux heures après, enveloppé à son tour, il fut dégagé par Murat, qui, lui serrant la main, lui dit : « Général, nous sommes quittes. » La Salle fut employé en Espagne, en 1808. Dans le mois de juin, il battit 6000 insurgés de la Vieille-Castille, près de Torquemada, et s'empara de Palencia et de Valladolid, dont il fit désarmer les habitants. Le 14 juillet, il décida, par une charge des plus brillantes, le succès de la journée de Médina-del-Rio-Secco, où 7000 prisonniers espagnols et un grand nombre de bagages d'artillerie et de munitions tombèrent au pouvoir des Français. Il fut nommé grand-officier de l'ordre de la Légion-d'Honneur, le 4 septembre. Le 9 novembre, à la tête des 10e et 22e régiments de chasseurs, il força une division ennemie qui s'était retranchée à Burgos, et s'empara de 17 drapeaux et de 12 pièces d'artillerie. Quelques jours après, la Salle prit sur les ennemis, à Villareczo, 17 pièces de canon et 4 drapeaux. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Medellin, le 28 mars 1809. Employé, la même année, à l'armée d'Allemagne, il se distingua à Essling, le 22 mai; à Raab, le 14 juin, et périt glorieusement à la bataille de Wagram, le 6 juillet, emportant les regrets de toute l'armée, et la réputation de premier général de la cavalerie légère française. Il avait été décoré de l'ordre de la Couronne-de-Fer et des Ordres de Bavière. Le gouvernement a ordonné, le 1er janvier 1810, le placement de la statue de ce jeune héros sur le pont de Louis XVI, à Paris. (*Moniteur, annales du temps.*)

de SALUCES, *voyez* de Lur.

SAMPIETRO, *voyez* d'Ornano.

de SANCY, *voyez* de Harlay.

DE LA SAONE, *voyez* DE BOFFIN.

DE SAPINAUD (Charles-Henri-Félicité), *lieutenant-général,* né à la Gaubretière, dans la Vendée, le 1ᵉʳ janvier 1761, entra comme cadet-gentilhomme au régiment de Foix, le 18 juillet 1778; y fut nommé sous-lieutenant en 1780, et fit en cette qualité la campagne de Genève, en 1782. Il devint lieutenant au même régiment, en 1783, et quitta le service, à l'époque des premiers troubles révolutionnaires. Nommé, le 11 mars 1793, général de l'armée du centre de la Vendée, il combattit à Saumur, le 10 juin; à Luçon, le 28 du même mois, et à Bessay, le 30 juillet (1). Il passa la Loire, le 19 octobre, après les combats sanglants de la Tremblaye, de Chollet et de Beaupréau. Ayant réorganisé cette armée, au commencement de janvier 1794, le général Sapinaud, conjointement avec Charette, contribua, le 15 du même mois, au succès du combat de Chauché et à la prise de Legé, qui coutèrent plus de 2000 hommes aux républicains. Il commanda son armée au combat de Challans, le 30 avril, et à toutes les actions qui précédèrent la pacification du 17 février 1795. A la reprise des hostilités, il commanda l'armée du centre, avec le vicomte de Scépeaux, en Anjou et dans le Haut-Poitou, pendant les campagnes de 1795 et 1796. Il avait réorganisé cette armée du centre, avant le retour du roi, en 1814. S. M. Louis XVIII le créa, le 7 novembre de la même année, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Au mois de juin 1815, il fut nommé et reconnu provisoirement par MM. les généraux d'Autichamp, de Suzannet et de la Roche-Jacquelein, général en chef des armées vendéennes, et il les commanda jusqu'au licenciement, effectué le 1ᵉʳ août de la même année. La commission instituée pour l'examen des réclamations des

---

(1) Marie-Auguste de Sapinaud, frère aîné du général vendéen, et ancien capitaine au régiment de la Reine, fut tué à l'affaire du pont Charron, qui avait précédé de quelques heures le combat de Bessay.

anciens officiers et de ceux des armées royales de l'intérieur l'a reconnu comme lieutenant-général des armées du roi, et devant prendre rang du 15 mai 1815. M. de Sapinaud a été nommé inspecteur des gardes nationales du département de la Vendée, le 6 février 1816, et commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 3 mai. Le 20 août de la même année, S. M. l'a autorisé à porter la décoration de chevalier de l'ordre royal de Charles III d'Espagne, qui lui avait été conférée en 1815. Il représente, en 1823, le département de la Vendée à la chambre des députés. (*Moniteur, états de services, annales du temps.*)

DE SARLABOUS, *voyez* DE MUN.

SARRAZIN DE BELLECOMBE (N....), *maréchal-de-camp*, eut le commandement des troupes françaises, à Saint-Domingue, et devint ensuite gouverneur de cette île. On le créa brigadier, le 3 janvier 1770, et maréchal-de-camp, le 1er mars 1780. Il fut fait commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 25 août 1780, et grand'croix du même ordre, le 25 août 1783. (*Etats militaires.*)

DE SARSFIELD (Jacques-Hyacinthe, *chevalier*, puis *vicomte*), *lieutenant-général* (1), entra au service en qualité de gentilhomme à drapeau, au régiment des gardes-françaises, le 10 avril 1740. Il fut nommé, le 1er janvier 1743, capitaine-propriétaire d'une compagnie dans le régiment d'Andlaw, qui, dans la suite, prit la dénomination de Bourbon-Busset. Il la commanda en Alsace, en 1744; à l'armée du Bas-Rhin, au mois de mai de la même année; au camp de Chièvres, puis au siége d'Ath, en 1745;

(1) Le vicomte de Sarsfield était issu d'une ancienne et illustre maison d'Irlande. Quelques-uns de ses ancêtres avaient porté les armes au service de la France, entr'autres, milord Patrice de Sarsfield, comte de Luckan, créé maréchal-de-camp à la promotion du 30 mars 1693, et tué à la bataille de Neerwinde, le 29 juillet de la même année. (*Chronologie militaire, tom. VI, pag.* 497.)

à celui de Bruxelles et à la bataille de Raucoux, en 1746; à la victoire de Lawfeldt, et au siége mémorable de Berg-op-Zoom, sous M. de Lœwendalh, en 1747; au siége de Maestricht, en 1748, et au camp de Sarre-Louis, en 1754. S'étant démis de sa compagnie, au mois d'octobre 1756, il fut nommé capitaine réformé ou de remplacement à la suite du régiment de Fitz-James cavalerie, le 23 du même mois. Il fut promu au grade de mestre-de-camp de cavalerie, le 21 octobre 1757, et combattit à Rosback, le 25 novembre suivant. Devenu, le 1er mai 1760, aide-maréchal-général-des-logis de l'armée d'Allemagne, il prit part aux victoires de Corback, de Warbourg et de Clostercamps. Il fut créé brigadier de cavalerie, le 20 février 1761, et maréchal-général-des-logis de l'armée du prince de Soubise, le 15 avril suivant. Il combattit, la même année, à Soest, à Unna et à Filinghausen, et, en 1762, à Grebenstein et à Johannesberg. Il fut nommé successivement, au mois de mai 1763, maréchal-de-camp, à prendre rang du 25 juillet 1762; inspecteur-général de la cavalerie et des dragons, lieutenant-général des armées, le 5 décembre 1781; gouverneur de la citadelle de Lille, et commandant pour le roi dans la province de Hainaut et dans le Cambrésis. Le vicomte de Sarsfield est décédé, revêtu de ce commandement, en 1787. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 611.)

DE LA SAULAIS, *voyez* BAUNÉ.

DE SAULX DE TAVANNES (Gaspard), *maréchal de France*, naquit au mois de mars 1505. Il portait le seul nom de Saulx; mais François Ier l'ayant placé au nombre de ses pages, en 1522, voulut qu'il y joignît celui de Tavannes, nom de Jean de Tavannes, son oncle maternel, qui avait rendu à l'état des services importants. Il était encore auprès du roi en qualité de page, à la bataille de Pavie, le 24 février 1525. Animé par l'exemple de ce prince, il résista long-temps aux ennemis, et gagna sur eux une épée. Il fut fait prisonnier; mais on le relâcha bientôt après, parce qu'on n'espérait pas de rançon. Étant sorti

des pages, en 1526, il obtint une place d'archer dans la compagnie de Galliot, grand écuyer. Il partit aussitôt pour l'Italie, où il servit, sous le maréchal de Lautrec, pendant les campagnes de 1527 et de 1528. Galliot le fit guidon de sa compagnie, au commencement de 1529. Tavannes passa en Piémont, sous l'amiral Chabot, en 1535. Le duc de Savoie disputait alors aux Français le passage de la Doire. Tavannes fut un des premiers à se jetter dans cette rivière, avec la compagnie du grand-écuyer qu'il conduisait. Il tomba sur les troupes du duc de Savoie; et, soutenu par plusieurs détachements de l'armée française, il mit en fuite le marquis de Marignan. Il défendit Fossano, sous les ordres du maréchal de Montpezat, au mois de juin 1536. Au mois d'août suivant, à force d'importunités, il arracha la permission de suivre Montluc à une expédition extrêmement dangereuse. Charles V ravageant alors la Provence, le roi résolut de détruire le Moulin-d'Auriole, d'où les Impériaux tiraient leur subsistance : ce moulin était situé à 4 lieues du camp de l'empereur, établi auprès d'une petite ville, dont la nombreuse garnison pouvait aisément défaire le détachement français. Montluc et Tavannes, suivis de 200 hommes, sortent de Marseille, arrivent, après 5 lieues de marche, à la porte de la petite ville, où ils postent quelques troupes pour arrêter la garnison. De là ils vont droit au moulin, l'attaquent, en forcent les barricades, le brûlent et rentrent dans Marseille. Tavannes se renferma, en 1537, dans la ville de Térouanne, assiégée par les Impériaux, et s'y soutint longtemps, quoique la place manquât de tout, par la négligence des munitionnaires. Ce siége fut levé, le 30 juillet, le roi ayant, ce jour-là, conclu une trève avec l'empereur. Tavannes, revenu à la cour, s'insinua dans les bonnes grâces du duc d'Orléans, second fils de François Ier, qui, lui trouvant un caractère et des goûts conformes aux siens (1), voulut se l'attacher particulièrement. Ce prince,

(1) Le duc d'Orléans et Tavannes étaient également vifs, hardis et

partant pour la campagne de Luxembourg, au mois de juin 1542, lui donna la lieutenance de sa compagnie de gendarmes. Tavannes le suivit au siége et à la prise de Damvilliers, d'Yvoi, de Luxembourg, d'Arlon, de Virton et de Montmédi. On dut aux seuls talents de Tavannes la conquête d'Yvoi. Les batteries mal placées ne causant que de légers dommages, Tavannes les fit changer, et, en moins de six heures, la brèche fut ouverte : Yvoi se rendit à composition. Les Rochelais s'étant révoltés à l'occasion des impôts, Tavannes eut l'adresse d'introduire une garnison dans la Rochelle, et s'y maintint, par sa fermeté, jusqu'à l'arrivée du roi, qui y entra au mois de décembre. En 1543, il eut part à la seconde conquête de Luxembourg, que fit le duc d'Orléans. A la bataille de Cerisolles, le 11 avril 1544, il rompit, avec de Thermes et Dampierre, la cavalerie du duc de Florence, et resta dans la mêlée jusqu'à la déroute des ennemis. Il se rendit aussitôt auprès du comte d'Enghien, qui faisait de vains efforts pour rallier les Italiens de son armée, que l'infanterie espagnole avait mis en désordre. Le comte d'Enghien, aidé par Tavannes, et avec le peu de cavalerie qui accompagnait ce prince, donna sur l'infanterie espagnole, et la traversa trois fois de suite. L'action devenait vive et meurtrière, lorsque les Espagnols, étourdis des cris de victoire de l'aile droite de l'armée française, cessèrent de combattre, et rendirent leurs drapeaux et leurs armes au comte d'Enghien. Pendant le siége de Boulogne, au mois d'août 1545, Tavannes défit à la troisième charge un corps de 1200 An-

---

entreprenants, et faisaient souvent des folies dans lesquelles ils couraient presque toujours risque de la vie. Ils passaient à cheval à travers des bûchers ardents; se promenaient sur les toits des maisons, et sautaient quelquefois d'un côté de la rue à l'autre. On dit qu'un jour Tavannes, en présence de la cour, qui était alors à Fontainebleau, sauta à cheval d'un rocher à un autre, qui était distant de 30 pieds. La guerre mit fin a ces extravagances, qui étaient communes à presque tous les jeunes gentilshommes de la cour du duc d'Orléans, et on les vit se distinguer par des faits plus glorieux.

glais, et leur enleva 4 enseignes et 400 prisonniers. Le duc d'Orléans étant mort, François I[er] donna à Tavannes la moitié de la compagnie des gendarmes de ce prince, le 3 octobre 1745, et le fit en même temps chambellan. Tavannes ravagea la terre d'Oye, sur la fin de la même année, sous les ordres du maréchal du Biez. Après avoir forcé les lignes de ce pays, il emporta le plus considérable des forts qu'on y avait élevés; et, secondé par Brissac, il battit 2000 Anglais qui venaient au secours de la place. Le roi ayant formé, en 1549, de nouveaux projets sur Boulogne, Tavannes fut de cette campagne, qui se termina par la prise de quelques petits forts aux environs de cette ville. En 1551, il conduisit sa compagnie d'hommes d'armes à l'armée de Piémont, commandée par Brissac. Tavannes, chargé de surprendre Fossano, pendant l'indisposition de Brissac, crut pouvoir s'y introduire à la faveur d'une ouverture qu'il avait remarquée à la muraille. Il y passa avec 50 hommes; mais, se trouvant arrêté par un autre mur, il eut recours à la seule ressource qui restait à sa bravoure. Il repoussa vigoureusement les troupes ennemies dont il fut tout-à-coup assailli, et se tira d'un aussi mauvais pas, sans autre perte que celle de 4 capitaines, qui furent faits prisonniers. Il se dédommagea de cet échec par la prise de plusieurs autres villes qu'il emporta seul. Réuni au maréchal de Brissac, dont la santé était rétablie, ils s'emparèrent de Quiers et de Saint-Damien. Le roi, qui méditait alors une guerre contre l'empereur, voulut y être accompagné par Tavannes, et envoya à ce dernier l'ordre de rentrer en France. L'empressement du maréchal de Brissac à le conserver en Piémont, comme un officier nécessaire pour le conseil et pour l'exécution, augmentant dans Henri II le désir de l'avoir auprès de sa personne, ce prince le nomma, en 1552, maréchal-de-camp de son armée. Le roi s'étant avancé vers la Lorraine, Toul, Pont-à-Mousson, Gorze ouvrirent leurs portes. Metz cherchait à se dispenser de recevoir des troupes; mais Tavannes entreprit de la soumettre par la voie de la négociation. Né vif, insinuant, éloquent, il pouvait espérer de réussir;

mais ce fut inutilement qu'il employa ses talents à vaincre la résistance des magistrats qui lui opposaient constamment leurs priviléges et leurs libertés. Il eut recours alors à un expédient qui le rendit maître de la place, le 18 avril, sans tirer l'épée. Il obtint que le connétable y entrerait avec sa simple garde, et escorté par une enseigne d'infanterie, qui ne devait être que de 300 hommes. Tavannes la fit composer de 1500, et on augmenta la garde du connétable dans la même proportion. Pendant que le connétable entrait avec ces troupes, qui, dans la vue de paraître moins nombreuses, n'observaient point d'ordre de bataille, Tavannes, sous prétexte d'empêcher le désordre, resta à la porte de la ville, s'en empara, et parvint insensiblement à introduire l'armée entière dans la ville. Verdun se soumit, dans le mois de juin, au roi, qui en confia le gouvernement à Tavannes. La campagne finit, en juillet, par la prise d'Yvoi, de Montmédi, de Bouillon, d'Arlon, de Chimai et de Glayon. Pendant les mois d'octobre, novembre et décembre que dura le siége de Metz entrepris par les ennemis, Tavannes, après avoir pourvu à la sûreté de Verdun, fut sans cesse à la tête de différents partis, harcela les Impériaux et enleva leurs convois. Dans la campagne de 1553, il continua ses fonctions de maréchal-de-camp, et prit part à la défaite d'un détachement d'Impériaux près de Doullens. L'année suivante, le roi ayant mis son armée en mouvement, au mois de juin, Tavannes se distingua aux attaques de Mariembourg et de Bouvines. A l'assaut de Dinant, il monta sur la brèche; et de là, ranimant les Français qui se rebutaient, il parvint à intimider les assiégés qui capitulèrent. Tavannes avait su gagner la confiance, même des étrangers : aussi l'un des articles de la capitulation porta qu'il commanderait l'escorte qu'on donnerait à la garnison. Le 23 juillet, le duc de Savoie, général de l'empereur, crut pouvoir surprendre les Français près du Quesnoy; Tavannes, qui veillait lui-même aux postes avancés, fit aussitôt avertir le connétable du dessein de l'ennemi, et soutint jusqu'à la pointe du jour, avec sa seule compagnie, l'effort de 8000

hommes que commandait le duc de Savoie. A la bataille de Renty, le 13 août, Tavannes rallia les troupes défaites par les Réitres, les plaça derrière sa compagnie, attaqua ces Réitres qu'on appelait *Diables noirs*, à cause de leur intrépidité, et les renversa sur la cavalerie légère : un cheval ayant été tué sous lui, il sauta promptement sur un autre, et poursuivit sa victoire. Le comte de Vulenfort, commandant des Reïtres, s'était vanté qu'avec son seul corps il déferait entièrement toute la gendarmerie française; et, par suite de cette jactance fanfaronne, il avait fait peindre sur son enseigne, un renard qui dévorait un coq. Voulant, par cette figure allégorique, désigner que les Français, représentés par le coq (par allusion au mot *Gallus*), seraient battus et détruits par les Allemands. Cette insolente image blessa la fierté de Tavannes, qui portait un coq dans ses armes, et qui se crut personnellement intéressé à enlever l'enseigne aux ennemis : il en vint à bout; et, quoiqu'il ne commandât qu'une compagnie de 100 hommes d'armes, il put avec raison s'attribuer tout l'honneur de cette journée (1). Tous les seigneurs de l'armée, après l'action, accoururent à la tente du roi, et ils le félicitaient sur sa victoire. Tavannes s'était contenté de lui envoyer la cornette des Réitres. Henri II, témoin des faits de cette journée, n'ignorait pas quelle part Tavannes avait eue à la victoire; il lui fit dire de se rendre auprès de sa personne. Tavannes arriva, les yeux encore étincelants, l'épée sanglante à la main, et dans tout le dérangement d'un vainqueur qui a long-temps combattu. Le roi vint au-devant de Tavannes, lui jeta sur le col le collier de l'ordre qu'il portait, l'embrassa, le combla de caresses. Il ne s'était point fait jusque-là de promotion de chevalier de Saint-Michel sur le champ de bataille, et il ne s'en est point fait depuis. Le roi nomma Tavannes lieutenant-général au

---

(1) Il le fit bien sentir au duc de Guise, lorsque ce général lui dit : « M. de Tavannes, nous avons fait la plus belle charge qui fut jamais! » — Monsieur, lui répliqua Tavannes, vous m'avez fort bien soutenu. »

gouvernement de Bourgogne, à la mort du sieur d'Espinac, par provisions données à Saint-Germain-en-Laye, le 15 novembre 1556. Nommé pour servir comme maréchal-de-camp dans l'armée du duc de Guise, par brevet du 14 du même mois, Tavannes passa les Alpes, au commencement de 1557. La ville de Valence ayant refusé des vivres au duc de Guise et tiré sur les Français, on l'assiégea. Tavannes fit construire une plate-forme plus élevée que les murs de la ville, battit la ville pendant cinq jours, monta à l'assaut, et emporta la brèche à la première attaque. Au siége de Civitella, il défit un détachement de 300 chevaux et de 500 fantassins que le duc d'Albe voulait jeter dans la ville : tout fut tué ou fait prisonnier, et Tavannes prit lui-même le commandant de cette troupe. La perte de la bataille de Saint-Quentin, le 10 août, occasiona le rappel en France de Tavannes et du duc de Guise. Une partie de l'armée s'embarqua à Civitta-Vecchia, et le duc d'Aumale et Tavannes ramenèrent l'autre par terre. Ils arrivèrent sans échec, quoiqu'ils eussent traversé un vaste pays occupé par les ennemis. Tavannes, à son arrivée, sauva la Bresse, menacée par le duc de Savoie, et contraignit les Savoyards de lever le siége de Bourg, capitale de cette province. Les ennemis ayant été chassés de la Bresse, il se rendit à Dijon, et y fit fortifier deux boulevards, dont l'un porta long temps le nom de *boulevard de Saulx*. Au siége de Calais, en 1558, les Anglais, ayant résolu de reprendre le château qu'on leur avait enlevé, firent les derniers efforts pour l'emporter, et cherchèrent à profiter du moment où le reflux de la mer ne permettait plus au duc de Guise d'y envoyer du secours. Le duc d'Aumale, secondé de Tavannes, y soutint deux assauts, et repoussa les Anglais. Le gouverneur de Calais capitula le 8 janvier; et Tavannes, après avoir dressé la capitulation, entra dans la place, pour la faire exécuter. Guines se rendit, le 22, et les ennemis abandonnèrent Ham. Tavannes investit Thionville, qui capitula le 22 juin. Il pacifia les troubles du Dauphiné, en 1560. Il fut confirmé lieutenant-général en Bourgogne, sous le duc d'Aumale, par lettres données au bois de Vin-

cennes, le 31 mai 1562, avec pouvoir d'y lever et assembler des troupes, de composer une armée et de la commander contre les rebelles. Il eut un autre pouvoir, donné aussi au bois de Vincennes, le 3 juin suivant, avec le titre de lieutenant-général commandant en Dauphiné, Provence et Lyonnais, pendant l'absence du duc d'Aumale et du maréchal de Saint-André. Il y réprima les mouvements séditieux des calvinistes de la Bourgogne, et fit échouer le projet qu'ils avaient conçu de s'emparer de Dijon et de se défaire de sa personne. Il battit Montbrun près de Châlons, et abandonna cette ville au pillage. Il attaqua Mâcon sans succès, au commencement de juillet. Ayant été forcé d'en lever le siége, il chercha le moment favorable pour surprendre cette ville, et y réussit, dans la nuit du 18 août. 3 charriots chargés de foin et de paille, conduits par des soldats déguisés en charretiers, se présentèrent à la porte, une heure avant le jour; l'une de ces voitures versa, comme on en était convenu, et embarrassa l'entrée : 30 soldats de Tavannes, accourus à l'instant, tuèrent les sentinelles, et Tavannes, paraissant alors avec le reste de ses troupes, se rendit maître de la ville. Le capitaine calviniste, Poncenac, qui couvrait Mâcon avec une armée de 12,000 protestants, fut au désespoir de se voir enlever une place qu'il avait défendue, le mois précédent, contre tous les efforts de Tavannes, et prit la résolution d'y rentrer. Il y avait déjà fait attacher les échelles, et était prêt à tenter l'assaut, lorsque le mauvais temps et une sortie que fit Tavannes hâtèrent sa retraite : il laissa son bagage et son canon, dont Tavannes s'empara. Tavannes avait commencé le siége de Lyon; mais la cour nomma le duc de Nemours pour le continuer. Tavannes se retira en Bourgogne, et s'y occupa du soin de fortifier Châlons et Mâcon par la construction de deux citadelles (1). Il fut pourvu, après

(1) Tavannes avait une éloquence noble et laconique. Il en donna une preuve, lorsqu'il reçut, en 1564, le roi Charles IX aux portes de Dijon,

la mort de son frère aîné, des charges de bailli de Dijon et de chevalier d'honneur au parlement de Bourgogne, par lettres du 16 juin 1565. Il introduisit dans le royaume 6000 Suisses, dont la reine-mère avait ordonné la levée en 1567; et, à la tête de 4000 hommes de pied et de quelques compagnies de cavalerie, il escorta le duc d'Albe à son passage en France. Cette même année, il reprit Mâcon sur les calvinistes, remit Metz sous l'obéissance du roi, et garda la frontière, pour s'opposer au passage des Réitres que les protestants avaient appelés à leur secours. Le prince de Condé ayant attaqué, en 1568, avec 2000 arquebusiers, l'aile droite du duc d'Anjou près de Jaseneuil, Tavannes, à la tête d'un corps de gendarmerie, tua une partie des assaillants, et poursuivit le reste jusqu'au gros de l'armée calviniste. Tavannes, commandant sous le duc d'Anjou, remporta la victoire à Jarnac, le 13 mars 1569. Il arrêta les progrès de l'amiral de Coligny, lors de la déroute des troupes du roi, à la Roche-Abeille, le 25 juin. Il battit les calvinistes à Montcontour, le 3 octobre suivant, et le duc d'Anjou fit porter chez lui les enseignes et les cornettes qu'on avait enlevées aux ennemis. Il se démit de la lieutenance-générale de Bourgogne, le 9 novembre 1570. Créé maréchal-de-France, par état donné à Mézières, le 28 du même mois, il prêta serment au duc d'Anjou, le 16 février, et à la connétablie, le 15 mars 1571. Il fut reçu conseiller-d'honneur au parlement de Bourgogne, le 6 septembre 1571. Le 30 novembre suivant, le maréchal de Tavannes prit sa place, par un nouvel état donné à Duretal, le jour même de la mort de Vieilleville. Le roi le fit gouverneur et leutenant-général en Provence, à la mort du maréchal de Villars, par provisions du 18 du même mois. Tavannes avait montré dans toutes les occasions beaucoup d'aversion pour les protestants; et, dès 1557, il

---

dont il était gouverneur : « Sire, lui dit-il, en mettant la main sur son » cœur, ceci est à vous; et, portant la main sur la garde de son épée, » voici ce dont je me sers pour le prouver. »

avait formé contr'eux une ligue sous le nom de *confrérie du Saint-Esprit*. Ces dispositions le mirent en faveur auprès de Catherine de Médicis, qui l'appela au conseil tenu au mois d'août 1572, et dans lequel le massacre des calvinistes fut arrêté pour le 24 du même mois, jour de la Saint-Barthélemy. Il y proposa cependant de conserver la vie au roi de Navarre (Henri IV) et au prince de Condé. Ce fut lui qui donna, en présence du roi, l'ordre au prévôt des marchands de la ville de Paris, de prendre les mesures convenables pour ce massacre, qu'il encouragea par sa présence, et en criant au peuple : « Saignez, saignez; » les médecins disent que la saignée est aussi bonne en ce » mois d'août qu'elle l'est en mai. » Il fut fait amiral des mers du Levant, par provisions du 20 octobre suivant, registrées au parlement de Provence, le 18 janvier, et à la chambre des comptes et à la cour des aides, le 11 février 1573. Il conserva ce gouvernement jusqu'à sa mort. S'étant mis en marche pour se rendre au siége de la ville de la Rochelle, qui s'était de nouveau révoltée, il tomba malade dès la première journée, et mourut dans son château de Sully, le 19 juin 1573. (*Chronol. militaire, tom. II, pag.* 306; *Vies des hommes illustres, tom. XVI, pag. I, Dupleix, de Thou, Histoire de France, du Père Daniel, Dictionnaire des maréchaussées, l'abbé le Gendre, le président Hénaut, Histoire des Grands-Officiers de la Couronne, Moréri, Mémoires de Tavannes et ceux de Castelnau, Davila, d'Aubigné, la Popelinière, Histoire de France, par Anquetil, tom. V, Dictionnaire universel, par Chaudon et Delandine, tom. XVI, pag.* 565.)

DE SAULX (Jean), *vicomte de Tavannes, maréchal de France*, et fils du précédent, fut fait maréchal de la ligue, par lettres du duc de Mayenne, données à Soissons, le 27 février 1592. Le duc de Mayenne le fit aussi maréchal-général-des-camps et armées catholiques, par lettres du 11 mai suivant, registrées, avec les premières, au parlement de Paris, le 16 juillet 1593. Henri IV lui donna un brevet du 12 juin 1595, qui le désignait pour être maréchal de

France, et lui permettait d'en porter le titre et les armes. Louis XIII confirma ce brevet par un autre du 4 mars 1616, et y ajouta une pension. Il mourut, au mois d'octobre 1630, sans avoir été titulaire d'une charge de maréchal de France. (*Chronologie militaire, tom. II, pag.* 368.)

DE SAUVIGNY, *voyez* BERTHIER.

SAVARY (Marie-François-Camille), *comte de Breves, maréchal-de-camp*, naquit à la Flèche, le 27 avril 1740. Il a été admis à la retraite de ce grade, après 42 ans de service. (*Etats militaires, tableau des pensions, inscrites au trésor-royal.*)

SAVETTIER (N....), *baron de Candras, général de brigade*, né à Époisses, en Bourgogne, le 24 août 1768, entra comme volontaire dans le 7ᵉ bataillon de Paris, le 3 septembre 1792, et fit la campagne de l'armée du Nord, sous le général Dumourier. Dès le 9 mai 1793, il fut nommé adjoint-sous-lieutenant à l'état-major-général, et le 27 du même mois, chef de bataillon des côtes maritimes à l'armée des Pyrénées, sous les généraux Schérer et Buonaparte, pendant les campagnes de 1796 et 1797. Le 12 novembre 1796, il se distingua d'une manière toute particulière à la bataille de Caldiéro, où il reçut un coup de feu dans la cuisse droite. Il servit ensuite à l'armée *dite* d'Angleterre, sous le général Kilmaine, puis à celle du Rhin, sous le général Moreau. Le 11 mars 1800, il fut nommé chef de brigade titulaire de la 4ᵉ demi-brigade de ligne, dont par la suite Buonaparte tira un grand nombre d'officiers qu'il attacha à sa maison militaire. Il fut nommé général de brigade, le 13 avril 1804, et fut employé en cette qualité au camp de Saint-Omer, sous le maréchal Soult. Il reçut, le 14 juin 1804, et à la première promotion dans l'ordre de la Légion-d'Honneur, le titre de commandant de cet ordre. Il prit part au succès de la bataille d'Austerlitz, le 2 décembre 1805, et à la victoire d'Iéna, le 14 octobre 1806. A Eylau, le 8 février 1807, il commanda la 1ʳᵉ brigade de la division Saint-Hilaire, qui

eut une si grande part à la gloire de cette journée. Le général Candras se distingua à Heilsberg le 10 juin, et à Kœnigsberg le 14. En 1808, il fut créé baron, et envoyé par le gouvernement français pour prendre le commandement de la Poméranie suédoise, et procéder au désarmement et à la démolition de la place de Stralsund. Il remplit fidèlement cette mission difficile, et sut en même temps se concilier l'estime des habitants. En 1809, lors de l'insurrection de Schill, il déploya autant de fermeté que d'adresse, pour maintenir dans le devoir les troupes étrangères qui étaient sous ses ordres, et qui manifestaient hautement l'intention de passer sous les drapeaux de cet aventurier. Par suite du traité signé le 6 janvier 1810, le baron de Candras fit remise, au mois de mars, de la Poméranie suédoise, entre les mains du comte d'Essen, plénipotentiaire du roi de Suède. En 1812, il fit partie du 2e corps de la grande-armée; et, le 18 août, il commanda les Suisses à la bataille de Polstok, où il eut 3 chevaux tués sous lui (1). Il périt glorieusement, le 28 novembre de la même année, au passage de la Bérézina, en défendant, avec 1500 Suisses, une position importante, assaillie par plus de 10,000 Russes. En récompense d'un dévouement et d'un courage aussi héroïques, Buonaparte adopta en quelque sorte la fille de ce général, en l'investissant du majorat de son père, faveur jusqu'alors unique, et qui depuis n'a eu d'exemple que pour la fille du maréchal Duroc. (*Etats de services.*)

DE SAVIGNY, *voyez* D'ANGLURE *et* DE BIEZ.

DE SAVOIE (Victor-Amédée, Ier du nom, *duc*), *commandant d'armée*, naquit le 8 mars 1587. Il fut connu sous le nom de prince de Piémont jusqu'au 26 juillet 1630,

(1) Les Suisses, commandés par M. de Candras, firent des prodiges de valeur. Ce général, dans la mêlée, exécuta des manœuvres hardies, qui lui méritèrent les éloges les plus flatteurs de la part du maréchal Gouvion-Saint-Cyr.

époque à laquelle il devint duc de Savoie, à la mort de son père. Le 24 septembre 1625, au siége de Vérue, les Français et les Savoyards travaillaient à assurer un pont de bateaux que l'inondation du Pô avait rompu. Le prince de Piémont, qui avait l'œil à tout, se trouva des premiers sur les bords du Pô pour la réparation de ce pont. Les alliés redoublèrent alors le feu de leur mousqueterie, et le prince fut frappé d'une mousquetade à la joue gauche au-dessous de l'œil : il ne quitta cependant son poste que lorsque le travail qu'il avait commandé fut achevé. En 1626, le roi lui donna la qualité de lieutenant-général de son armée d'Italie. Nommé capitaine-général et commandant des armées du roi en Italie, par pouvoir du 15 juillet 1635, il les commanda effectivement en 1635, 1636 et 1637. Le 23 juin 1636, au combat de Buffarola sur les bords du Tésin, le duc de Savoie, séparé des Français par la rivière, apprend que le maréchal de Créquy est aux mains avec les Espagnols. Il détache aussitôt 2 de ses régiments, fait passer la rivière au reste de ses troupes, et repousse l'ennemi jusque sur le haut de la montagne. Il mourut le 7 octobre 1637. (*Chronologie militaire tom. I, pag.* 453; *Mémoires pour l'Histoire depuis* 1600 *jusqu'en* 1716; *Mercure français, Levassor, Histoire de France, par Anquetil, tome VI.*)

DE SAVOIE (Victor-Amédée, IIe du nom, *duc*), *roi de Sardaigne, commandant d'armée*, et petit-fils du précédent, naquit le 14 mai 1666. Il fut prince de Piémont à sa naissance, duc de Savoie le 12 juin 1675, roi de Sicile le 24 décembre 1713, et roi de Sardaigne le 2 août 1718. On leva en Piémont, du consentement du duc Charles-Emmanuel de Savoie, son père, le régiment Royal-Piémont de cavalerie, à condition que le prince Victor-Amédée en serait mestre-de-camp en chef : il en eut la commission, le 9 août 1671. Il le garda, lors même qu'il fut duc de Savoie, et il y eut successivement 3 Piémontais mestres-de-camp-lieutenants de ce régiment, jusqu'au 6 mai 1690, époque à laquelle le duc de Savoie le remit au roi. Le 4

juin suivant, il se déclara contre la France, et fut battu à Stafarde par le maréchal de Catinat, le 18 août de la même année. Il se tint constamment à la tête de son armée pendant le combat, et ne se retira que lorsqu'il désespéra de vaincre. Il assiégea et prit Carmagnole, le 9 novembre 1691. Il se vengea, en 1692, des affronts des deux dernières campagnes, par le ravage du Dauphiné, et la prise d'Embrun, le 17 août; par celle de Gap qu'il trouva abandonnée, le 20, et qu'il réduisit en cendres, et enfin par celle de 70 villes, bourgs ou villages. Le 4 juin 1693, il se rendit maître du château de Saint-Georges. Il s'empara, le 14 août, du fort de Sainte-Brigitte, abandonné par la garnison. Il avait entrepris le siége de Pignerol, lorsqu'il fut défait à la Marsaille, le 4 octobre, par le maréchal de Catinat. Il leva le blocus de Casal, le 6, et abandonna, le même jour, le château de Saint-Georges. La guerre ayant dépouillé de ses états le duc de Savoie, ce prince fit la paix avec la France. Le roi le nomma généralissime de ses armées en Italie, par pouvoir du 23 août 1696. Le traité de paix, signé à Turin, le 29, fut ratifié, le 30, par le duc de Savoie, et par le roi, le 7 septembre. Le duc de Savoie investit Valence, le 19 septembre, ayant sous ses ordres le maréchal de Catinat. Ce siége fut poussé jusqu'au 8 octobre, jour auquel, les alliés ayant accepté la neutralité pour l'Italie, le duc de Savoie fit cesser les attaques. Le roi le nomma encore généralissime de ses armées en Italie, par pouvoir du 15 avril 1701. Il les commanda jusqu'au mois de juillet 1703. La ligue qu'il avait signée, le 5 janvier précédent, avec l'empereur contre la France éclata alors. Au combat de Chiari, le 1er septembre 1701, le duc de Savoie s'exposa beaucoup, et fut repoussé avec perte. Il reçut plusieurs coups dans ses armes, et eut un cheval tué sous lui. Le 7 septembre 1706, après trois heures de combat, le duc de Savoie força les retranchements des Français devant Turin, entre la Doire et la Stura. Il se rendit maître de Chivas, le 16, et assiégea Pizzighitone, qui capitula le 29 octobre. Le gouverneur de Casal se rendit à lui, avec sa garnison, le 6 décembre. Il assiégea

Toulon, en 1707; en leva le siége, le 22 août, et prit Suze, le 4 octobre. En 1708, il s'empara du Chablais, du Faucigni, d'Exiles, de la Pérouse, et de Fenestrelle. Il ne commanda point ses troupes pendant les années 1709 et 1710; ne forma aucune entreprise en 1711, et se tint sur la défensive en 1712. La paix fut signée à Utrecht, le 11 avril 1713. Il abdiqua la couronne en faveur de Charles-Emmanuel III, son fils, le 3 septembre 1730, et mourut au château de Montcallier, le 31 octobre 1732. (*Chronologie militaire, tom. I, pag.* 574; *Moréri, le président Hénaut, le Père d'Avrigny, le continuateur du Père Daniel, Larrey, Histoire militaire de Louis XIV, par M. de Quincy, les souverains du monde, tom. IV, pag.* 83, *Histoire de France, par Anquetil, tom. VIII.*)

DE SAVONNIÈRES DE LA BRETÊCHE (N....), fut créé *maréchal-de-camp*, le 21 septembre 1788. (*Etats militaires.*)

DE SAXE, *voyez* MAURICE.

SCALFORT (Nicolas-Joseph, *baron*), *maréchal-de-camp*, né à Douay, le 16 février 1752, entra dragon dans le régiment de Lanan, le 1er août 1768. Il fut nommé successivement brigadier le 18 avril 1773; maréchal-des-logis le 15 août 1775; fourrier le 10 août 1781; adjudant le 6 septembre 1784; sous-lieutenant, puis lieutenant les 25 janvier et 15 mai 1792; chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 3 août de la même année; capitaine le 25 février 1793; chef d'escadron le 10 novembre suivant, et chef de brigade le 27 août 1794. Il a fait toutes les campagnes aux armées du Rhin, de Rhin-et-Moselle, de l'Ouest, de Hollande, d'Italie et des côtes de l'Océan. Nommé général de brigade, le 29 août 1803, et commandant de la Légion-d'Honneur, le 14 juin 1804, il combattit à Austerlitz, le 2 décembre 1805, et y fut blessé. Il fut récompensé par le titre de baron des services importants qu'il avait rendus en cette journée. On lui donna le commandement d'une division de dépôts de cavalerie, en Ita-

lie, où il resta jusqu'en 1809. Il sollicita alors et obtint sa retraite. (*Brevets militaires.*)

DE SCÉPEAUX DE VIEILLEVILLE (François), *maréchal de France*, était issu d'une maison de l'Anjou, et fut élevé enfant d'honneur de Louise de Savoie, mère de François Ier. Il quitta la cour, à 18 ans, pour une affaire qu'il eut avec un officier attaché au service de cette princesse; se rendit à l'armée d'Italie, que commandait le maréchal de Lautrec, son parent, et y servit comme volontaire. A la prise de Pavie, en 1528, le jeune Vieilleville entra des premiers dans la place, en passant par la brèche. L'armée française, marchant vers Naples, fut côtoyée par la flotte des Vénitiens, alliés de la France; mais les galères de l'empereur s'avançant pour la combattre, Vieilleville obtint la permission de monter sur la flotte vénitienne. Sa galère fut prise, et il fut fait prisonnier du prince de Monaco, qui fixa sa rançon à 500 écus. Un gentilhomme, ami de Vieilleville, très-pauvre, et prisonnier avec lui, fut taxé à 200 écus. Vieilleville demanda ces deux sommes au maréchal de Lautrec, qui se contenta d'envoyer les 500 écus. Vieilleville refusa pour lui-même une liberté, qu'il ne pouvait procurer à un ami malheureux, et protesta au prince de Monaco, qu'il mourrait son prisonnier, plutôt que de laisser son ami dans les fers. Le prince de Monaco le lui remit sans rançon. Vieilleville rejoignit alors le maréchal de Lautrec dans la Capitanate, où on lui confia le commandement des volontaires. Le voisinage de l'armée ennemie donnait lieu à de continuelles escarmouches. Dans un de ces combats particuliers, Vieilleville eut un cheval tué sous lui, et fit prisonnier le fils du prince de Monaco, qu'il renvoya sans rançon. Il parut le premier sur la brèche à l'assaut de la ville de Melphes. Le prince de ce nom, qui combattait en personne, se rendit à Vieilleville. Celui-ci, qui aimait plus sa patrie que l'argent, n'exigea rien de son prisonnier, le détacha du parti de l'empereur, et l'attacha à la France. Lautrec ne cherchant point à se battre devant Naples, qu'il espérait prendre par famine, Vieilleville,

qui aimait les actions d'éclat, passa sur les galères de Doria, exposées à de fréquents combats, parce qu'elles bloquaient le port. Le vice-roi de Naples attaqua Doria, qui l'obligea de fuir. Dans cette action, Vieilleville, monté sur *la Régente*, atteignit une galère, l'accrocha et s'y élança; mais, la galère s'étant dégagée, il y resta prisonnier : presque tous les soldats qui l'avaient accompagné furent tués. Les Napolitains conduisaient en triomphe *la Régente* vers le port, lorsqu'ils aperçurent au mât d'une galère les corps de tous les officiers qui avaient fui, et que le prince d'Orange avait fait pendre. La crainte saisit les Napolitains, et Vieilleville profita de cette terreur pour les déterminer à se déclarer en faveur de la France. Le prince d'Orange, averti de ce contre-temps, envoya à toutes rames une galère, pour ramener l'autre par l'assurance d'un bon traitement. Les enseignes de *la Régente* ayant été abattues par l'ordre de Vieilleville, la galère napolitaine, qui l'escortait, paraissait avec toutes les livrées de la victoire. Cette fausse apparence trompa la galère envoyée par le prince d'Orange, et Vieilleville s'en empara. Doria, qui le croyait ou mort ou prisonnier, fut fort surpris de le voir arriver avec deux galères ennemies. Les maladies contagieuses désolant l'armée française, le maréchal de Lautrec, qui lui-même était malade, fit partir Vieilleville pour rendre compte au roi de la situation des troupes. En 1536, Charles-Quint se préparait à conquérir la Provence, et le roi soupçonnait avec raison que le vice-légat lui livrerait Avignon. Il était important de prévenir les desseins de l'empereur, et Vieilleville fut chargé de cette expédition. Il s'approcha d'Avignon et demanda un pour-parler avec le vice-légat. Sa suite, peu nombreuse, n'inspirait aucune défiance, et n'annonçait aucun dessein formé; aussi le vice-légat fit-il ouvrir la porte à laquelle il se présenta. Vieilleville le prie alors, au nom du roi, de ne point admettre les troupes de l'empereur. On le lui promet; mais il insiste, et exige des otages pour sûreté de la parole qu'on lui donne. Le vice-légat les refusant, on conteste, on dispute et on s'échauffe. Pendant ce temps, 4 capitaines français, dé-

guisés, se saisissent de la herse adaptée à la porte de la ville, et une partie des troupes françaises, cachées dans des blés aux environs, s'avance vers cette même porte. Le vice-légat rentre dans la ville et s'y met en défense; mais les Français le suivent, et Vieilleville se trouve maître de la place. Il y eut 12 hommes seulement de tués de part et d'autre. Au siége de Perpignan, en 1542, Vieilleville commanda la compagnie de gendarmes de Châteaubriand, dont il était lieutenant : le roi, après ce siége, le fit chevalier d'épée. A la tête des gendarmes de Châteaubriand, Vieilleville suivit le roi à la prise de Landrecies, et le comte d'Enghien au siége de Nice, en 1543. Il combattit à la bataille de Cerisolles en 1544. Nommé ambassadeur de Henri II, il renouvela le traité d'alliance avec Édouard, successeur de Henri VIII, roi d'Angleterre. Cette même année, on lui offrit la dépouille du maréchal du Biez, qu'il refusa. Il accepta la lieutenance de la compagnie du maréchal de Saint-André. La guerre s'étant rallumée entre la France et l'Angleterre, Vieilleville servit au siége de Boulogne en 1549. Le roi l'admit à son conseil en 1551. Il commanda la cornette du roi, en 1552, à la prise de Metz, de Toul, de Verdun, de Damvilliers et d'Yvoi. Après la réduction de cette dernière place, le roi le fit maréchal-de-camp, le 24 juin. La ville de Lumes se rendit à Vieilleville. Pendant le siége de Metz par l'empereur, le maréchal de Saint-André ayant eu le commandement dans Verdun, le roi lui donna Vieilleville pour lieutenant. Ce dernier, bien servi par ses espions, dont il avait un grand nombre à ses gages, enleva 200 Wallons logés au village de Frêne. Il y attendit 5 cornettes des ennemis qui escortaient un convoi de 100 chariots. Sa cavalerie, divisée en trois corps, chargea la tête du convoi, pendant que son infanterie, placée entre la ville de Mallaton et Buy, ne laissait libre aucun passage. L'escorte du convoi ayant été mise en déroute, quelques fuyards échappés à l'épée des Français se jetèrent dans Mallaton : Vieilleville y entra pêle-mêle à leur suite, et se rendit maître de la place. Conflans et Étain eurent la même destinée. Il battit encore 5 cor-

nettes des Réitres et 5 enseignes de lansquenets, à Rougerieulles, village éloigné de Metz d'environ cinq quarts de lieue, tua 700 hommes, prit 800 chevaux et fit plusieurs prisonniers. Le roi le chargea de la défense de Toul, sous le duc de Nevers. Vieilleville, ayant formé un dessein sur la ville de Pont-à-Mousson, se servit d'un espion qu'il avait bien préparé à jouer son rôle. Cet homme arrive à Pont-à-Mousson, et fait croire aux 2 commandants que, pénétré de la plus vive douleur, il cherche, à quelque prix que ce soit, à se venger de Vieilleville, qui a fait pendre son frère. Les commandants ordonnent que les portes de Pont-à-Mousson lui seront ouvertes, à quelqu'heure qu'il s'y présente. L'espion va trouver le duc d'Albe, le séduit, et revient à Pont-à-Mousson, avec des lettres du duc qui confirment les commandants dans leur erreur. L'espion promettait de livrer Vieilleville et ses troupes, et ne voulait d'autre récompense que le plaisir de le poignarder de sa main. Quelques jours après, cet homme revient à Pont-à-Mousson, bien avant dans la nuit, et apprend aux gouverneurs que Vieilleville doit partir à la pointe du jour pour Condé, avec une escorte de 120 chevaux. Sur ce faux avis, Fabrice Colonne, l'un des gouverneurs, se met en campagne à la tête de 300 chevaux, et rencontre Vieilleville, qui paraît en effet n'être suivi que de 120 chevaux. Vieilleville est aussitôt chargé par les troupes de Fabrice Colonne, et recule jusqu'à un bois, où il avait placé une forte embuscade : tous les gens de Colonne furent tués, ou faits prisonniers, et Colonne lui-même fut pris. Profitant avec adresse de ce premier succès, Vieilleville donne aussitôt sa cornette et ses armes à l'espion, qui les porte à Pont-à-Mousson, où il annonce la défaite des Français, et la prise de Vieilleville. Albo-Longua, resté dans Pont-à-Mousson, sort de la ville pour seconder les prétendus vainqueurs. Les Français, revêtus des dépouilles des Espagnols qu'ils viennent de tuer, ornés de leurs écharpes et marchant sous leurs cornettes, furent méconnus jusqu'au moment où ils enveloppèrent Albo-Longua, qui fut, ainsi que sa troupe, obligé de se rendre : ce fut ainsi que Vieilleville

devint maître de Pont-à-Mousson. Trois jours après la surprise de cette ville, et toujours à la faveur des cornettes espagnols et des écharpes rouges, Vieilleville enleva un convoi destiné pour l'armée de l'empereur. Le lendemain, 23 décembre, sous le même déguisement, il enleva un second convoi. Le siége de Metz ayant été levé par Charles V, le 1er janvier 1553, Vieilleville envoya au roi 25 enseignes ou cornettes prises sur les Impériaux, et se retira dans ses terres. Henri II lui donna, le 1er mai suivant, le gouvernement de Metz et de tout le pays Messin. Il obtint, en 1554, une compagnie de 50 hommes d'armes. Le 29 septembre de cette dernière année, le comte de Mesque, gouverneur de Thionville, ayant soupçonné l'affaiblissement de la garnison de Metz, à cause d'une escorte donnée par Vieilleville au président de Marillac, crut ce moment favorable pour s'emparer des troupeaux qui paissaient aux environs et sur les glacis de la place ; mais Vieilleville le prévint ; et, avec le peu de troupes qui lui restait, il rompit la cavalerie ennemie, qui, dans sa fuite, se jeta à travers son infanterie et l'ouvrit. Les Français, pénétrant alors dans les rangs ouverts, tuèrent 1500 hommes, prirent les drapeaux et les étendards, et firent prisonnier tout ce qui ne put fuir. Le roi donna à Vieilleville, le même jour, le collier de l'ordre de Saint-Michel. Le comte de Mesque, voulant prendre sa revanche de l'échec qu'il avait essuyé, eut recours à l'artifice, en 1555 ; et, de concert avec le gardien des Cordeliers, il introduisit dans Metz 30 soldats travestis en religieux de Saint-François. Ils devaient mettre le feu en différents quartiers de la ville, et favoriser une escalade, pendant que la garnison et la bourgeoisie seraient occupées à arrêter les progrès de l'incendie. L'exécution de ce complot fut fixée au 20 octobre ; mais, ce jour même, Vieilleville apprit que deux cordeliers avaient eu une conférence secrète avec le comte de Mesque, gouverneur de Thionville, auquel la reine de Hongrie envoyait 1200 arquebusiers, 800 chevaux et grand nombre de seigneurs des Pays-Bas. Vieilleville se rend alors au couvent des Cordeliers, en fait la revue, passe

dans les chambres, y aperçoit 2 hommes revêtus du costume religieux et soi-disant malades, mais que leur embonpoint trahissait. Il les interroge, les fait mettre à la question, et découvre par ce moyen une partie de la conspiration : ces prétendus cordeliers étaient soldats de la reine de Hongrie. Comme on attendait ce jour-là le gardien des Cordeliers, les portes de la ville furent fermées, et Vieilleville garda en personne la seule qu'il fit laisser ouverte. Le gardien arrive à cette porte; mais il est aussitôt vivement pressé et menacé, et il confesse que 4000 hommes marchent pour surprendre Metz. Vieilleville part au même moment, avec 1200 hommes, s'embusque dans un bois, tue 1200 hommes au comte de Mesque et fait 500 prisonniers. De concert avec le duc de Guise, il prit Thionville, en 1558. Il eut un brevet daté de Villers-Coterets, le 15 février 1559, qui lui assurait la première place de maréchal de France qui vaquerait. Vieilleville assista, en la même année, aux conférences qui préparèrent la paix de Cateau Cambrésis. Il eut la lieutenance-générale de la Normandie, d'abord sous M. le dauphin, et puis sous M. le duc de Bouillon, par provisions du 3 avril 1559. Catherine de Médicis, après la mort de Henri II, le nomma son chevalier d'honneur, et lui donna une place dans son conseil. Commandant, en 1560, dans la ville et le duché d'Orléans, il défit une troupe de rebelles armés, près de Jargeau. Il soumit les calvinistes séditieux à Rouen, se rendit maître de Dieppe, et y démolit un théâtre que les rebelles avaient construit pour leurs assemblées. La cour le choisit, en 1562, pour l'ambassade de Vienne auprès de l'empereur et des électeurs de l'empire. De retour d'Allemagne, il partit pour l'Angleterre avec la même qualité. Le succès de sa négociation lui permit de revenir promptement à la cour. Les calvinistes ayant repris les armes, et le prince de Condé menaçant Paris, Vieilleville fit la nuit une grande sortie sur les Réitres, tua les uns, mit en fuite les autres : le prince de Condé se retira du côté d'Orléans. Vieilleville fut créé maréchal de France, à la mort du maréchal de Saint-André, par état du 21 décembre

1562. Il commanda dans la Normandie en 1563. Ayant été appelé pour les conférences de la paix, tenues à Orléans, il retourna ensuite à Rouen, d'où il se rendit à Metz, qui était menacé par les princes d'Allemagne. On acheva sous ses ordres la citadelle de cette place. Le roi le nomma lieutenant-général en Lyonnais, Dauphiné, Languedoc et Provence pour la pacification des troubles, par pouvoir donné à Paris, le 19 mai. On dut à sa vigilance et à ses soins la prise du Havre-de-Grâce, dont le connétable se rendit maître au mois de juillet. Envoyé par la reine, il renouvela l'alliance avec les Suisses, sur la fin de 1564. Commandant en Anjou, Poitou, Angoumois, Saintonge et à la Rochelle, par pouvoir donné à Paris, le 26 juin 1568, il garantit Poitiers et les places voisines de l'invasion des calvinistes. Il servit, en 1569, au siége de Saint-Jean-d'Angely. Après ce siége, Charles IX lui donna le gouvernement de Bretagne, vacant par la mort du comte de Martigues, tué devant Saint-Jean-d'Angely; mais il ne l'accepta point, par respect pour le duc de Montpensier, qui souhaitait ardemment d'en être pourvu. Chargé, en 1570, de l'exécution de la paix dans la Bourgogne, le Bourbonnais, le Berry, l'Auvergne, le Lyonnais, le Vivarais, le Dauphiné et la Provence, il rétablit dans ces provinces l'ordre et la religion. A la prière du pape, il rendit à la capitale du comtat Venaissin une tranquillité que la garnison calviniste de Sisteron troublait souvent, en faisant des courses jusqu'aux portes et quelquefois dans la ville même d'Avignon. Il présenta l'escalade à la ville de Sisteron; mais le commandant se tua de sa propre main, pour se soustraire au supplice : on punit de mort les soldats qui ne périrent pas en combattant. Vieilleville fut nommé ambassadeur extraordinaire en Suisse; et, malgré les intrigues des ennemis du roi, il gagna à la France et réunit au corps helvétique le canton de Lucerne, qui était sur le point de s'en séparer. Il s'était retiré dans ses terres, où il se flattait de jouir des douceurs de la liberté, lorsque la cour, qu'il avait fui, vint l'y trouver pour une partie de chasse. Le roi et les princes, qui étaient depuis plus d'un mois

dans sa terre de Durtal en Anjou, eurent la douleur de le voir attaqué d'un mal violent, qui le leur enleva en douze heures, le 30 novembre 1571 (1). (*Chronologie militaire, tom. II, pag.* 289; *sa vie dans les Mémoires de Vincent Carloix, son secrétaire, imprimée en* 1757; *Vies des hommes illustres, tom. XII, pag.* 1; *Histoire militaire des Suisses, Dupleix, Mézeray, le Père Daniel, de Thou, le président Hénaut, le Gendre, Histoire des Grands-Officiers de la Couronne, Moréri, additions aux Mémoires de Castelnau, Dictionnaire des maréchaussées, Davila, d'Aubigné, la Popelinière, Dictionnaire universel, par Chaudon et Delandine, tom. XVIII, pag.* 15.)

DE SCÉPEAUX (Jacques-Bertrand), *marquis de Beaupréau, lieutenant-général*, issu de la même famille que le précédent, entra au service, le 13 février 1721, en qualité de lieutenant de remplacement au régiment de Villeroy cavalerie, d'où il passa capitaine dans celui de Montrevel, le 24 avril 1722. Il servit, en 1733, à la conquête du Milanès, et se trouva, en 1734, aux batailles de Parme et de Guastalla. On le nomma, le 25 novembre, colonel du régiment de Lyonnais infanterie. qu'il commanda, en 1735, à l'affaire de Clausen, sur le Rhin. Le roi le nomma son lieutenant-général au gouvernement d'Anjou et du pays Saumurois, le 21 février 1738. En 1742, il servit sur la frontière de la Bohême, et prit part à plusieurs escarmouches, et à la levée du siége de Braunaw, que les ennemis furent forcés d'abandonner. Créé brigadier, le 20 février 1743, le marquis de Beaupréau passa à l'armée d'Italie, en 1744, et se trouva au passage du Var, le 2 avril; à celui des Alpes par la Scarenne et la Turbie; à la prise de Villefranche et de sa citadelle, les 21 et 25, et de Montalban le 23, enfin, au passage des Alpes, effectué par la vallée de Sture, au mois de juillet. Il se distingua à la prise

(1) Les auteurs du *Dictionnaire universel* disent que le maréchal de Vieilleville mourut empoisonné.

du château Dauphin et de Demont et au siége de Coni, et donna de grandes preuves de valeur et de capacité à la bataille de la Madona-del-Ulmo, qui fut livrée sous les murs de cette place. Il commanda à Barcelonnette, en 1745, et fut nommé, au mois de novembre, maréchal-de-camp, à prendre rang du 1er mai de la même année. A l'armée du prince de Conty, en 1746, il fut détaché du camp de Maubeuge, sous les ordres du comte d'Estrées, et marcha avec ce corps jusqu'à Herentals, d'où il revint en Hainaut. Il fut employé au siége de Mons, où il monta la tranchée du 2 juillet, et à ceux de Saint-Guilain et de Charleroy; couvrit le siége de Namur, et combattit à Raucoux. Employé à l'armée de Flandre, en 1747, il se distingua à la bataille de Lawfeld, où il eut le commandement de la brigade de Bourbon, chargée de soutenir deux batteries qui étaient dirigées contre la droite et la gauche du village. Le marquis de Beaupréau fut promu au grade de lieutenant-général le 10 mai 1748. Le 21 août 1756, il siégea au lit de justice tenu à Versailles, en qualité de lieutenant-général des provinces d'Anjou et de Saumurois. A l'armée d'Allemagne, en 1759, il commanda une division composée de 12 bataillons et de 10 escadrons. Détaché, le 11 juillet, avec 2 brigades d'infanterie et une de cavalerie, il se porta, le 12, à Minden. A la bataille du même nom, livrée le 1er août, il fit une charge vigoureuse, à la tête des brigades de Touraine et de Rouergue, et fut couvert de blessures. Le marquis de Beaupréau continua d'être employé à la même armée, en 1760, et se trouva à toutes les actions qui eurent lieu jusqu'à la paix. Il est décédé en 1778. (*Chronologie militaire, tom. V, pag.* 538; *Gazette de France.*)

DE SCÉPEAUX (Claude-Gaston, *marquis*), *lieutenant-général*, parent du précédent, mais d'une branche aînée, naquit le 6 décembre 1711. Admis parmi les pages du roi, le 3 mars 1728, il entra cornette de cavalerie au régiment de Villeroy (depuis Conty), et ne quitta les pages qu'en 1731, pour faire la campagne de Lorraine. Il se trouva à

la prise de Nancy, en 1733; à l'attaque des lignes d'Etlingen et au siége de Philisbourg, en 1734. Le 21 janvier 1735, on le nomma capitaine d'une compagnie, qu'il commanda à l'affaire de Clausen, au mois d'octobre suivant. Le marquis de Scépeaux fit les campagnes de 1741 et 1742, en Westphalie et sur les frontières de Bohême et de Bavière; fut nommé major de son régiment, le 16 avril 1743, et concourut à la défense de Deckendorff. Nommé aide-maréchal-général-des-logis de la cavalerie à l'armée d'Italie, le 1er février 1744, il se trouva à l'attaque du château de Nice, du château Dauphin, aux siéges de Demont et de Coni et à la bataille de la Madona-del-Ulmo. Il obtint le grade de mestre-de-camp de cavalerie, le 18 octobre de la même année. Il servit à l'armée du Rhin en 1745. L'année suivante, en qualité d'aide-maréchal-général de la cavalerie de l'armée du prince de Conty, il prit part aux siéges de Mons et de Charleroy; et, lors de la jonction des deux armées, il combattit à Raucoux. En 1747, il se distingua à Lawfeld, et fut nommé successivement troisième enseigne de la compagnie de Villeroy des gardes-du-corps du roi, le 22 septembre de la même année; brigadier de cavalerie le 10 mai 1748; deuxième enseigne le 31 mars 1753; premier enseigne le 16 juin 1755; troisième lieutenant le 22 du même mois; deuxième lieutenant le 8 février 1758; maréchal-de-camp le 20 février 1761, et premier lieutenant de sa compagnie le 10 juillet. Il fit les campagnes d'Allemagne de 1761 et 1762; fut créé lieutenant-général le 1er mars 1780, et mourut l'année suivante. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 415.)

DE SCÉPEAUX DE BOISGUINOT (Marie-Paul-Alexandre-César, *vicomte*), *maréchal-de-camp*, issu d'une branche cadette de la même famille (1), naquit à Angers, le 18

(1) Cette famille, toute militaire, et qui a donné plus de 12 colonels sous les seuls règnes de Louis XIV et de Louis XV, compte encore plusieurs officiers-généraux dont nous n'avons pas les états de service, sa-

septembre 1769. Élevé à l'École royale militaire, en 1785, il en sortit pour entrer sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie, où il servait à l'époque de la révolution. Il fut un des premiers à se ranger sous les drapeaux des défenseurs de la cause royale, dans la Vendée, et obtint un commandement dans la division de Bonchamp, son beau-frère, où il servit jusqu'à la mort de ce dernier. Il combattit à la prise de la ville et du château de Saumur, le 10 juin 1793; à l'affaire de Martigné-Briand, le 15 juillet; au combat de Doué, le 14 septembre, et fut attaché spécialement à la division d'Anjou, à dater du mois de novembre de la même année. A l'attaque du Mans, par les républicains, le 12 décembre, on vit le brave Scépeaux défendre la grande place, et, à défaut de canonniers, tirer lui-même 35 coups de canon. Il reçut une blessure au pied, au moment même où il mettait encore le feu à une pièce. Ce dévouement protégea la retraite des débris de l'armée, fuyant sur la route de Laval. Le vicomte de Scépeaux parvint, non sans péril, à repasser la Loire; il forma sur la rive gauche un nouveau corps, dont il prit le commandement. Au mois de juin 1795, il fut envoyé à Paris par Stofflet et Charette, à l'effet de tenter l'enlèvement du dauphin, renfermé au Temple. Mais, informé de la reprise des hostilités, il quitta la capitale pour se mettre à la tête de sa division. Arrivé au camp de Becon, il fut attaqué, le 9 juillet, par le général Leblay. Obligé d'abord de battre en retraite, il sut bientôt profiter d'une position avantageuse que lui offraient les landes de Margneris; et, après un choc très-vif, il fit à son tour rétro-

---

voir : le chevalier de Scépeaux, enseigne de la 1re compagnie des gardes-du-corps, créé brigadier de cavalerie le 25 juillet 1762, et maréchal-de-camp le 1er mars 1770, commandant en Lyonnais en 1788; le comte de Scépeaux, lieutenant-colonel du régiment de Penthièvre cavalerie, créé brigadier le 25 juillet 1762, et maréchal-de-camp le 1er mars 1770, mort en 1776; et Marie-Réné-Pierre-Louis, comte de Scépaux, maréchal-de-camp et chevalier de Saint-Louis, né le 19 octobre 1756.

grader les républicains, qu'il repoussa jusqu'à Angers. Le 21 du même mois, à la tête de 2000 hommes, il emporta la ville de Ségré, et députa, au mois d'août, le chevalier de la Barolière à l'Ile-Dieu, vers S. A. R. Mgr. le comte d'Artois, pour assurer ce prince de son dévouement. Dans le même temps, il fut élu membre d'un conseil supérieur, créé par les chouans de la province du Maine. Après le désastre de Quibéron, ce général, loin de partager les préventions injustes que la plupart des chefs royalistes entretenaient contre les émigrés, sut offrir au courage malheureux des services et souvent des distinctions dans son armée. Le 8 mars 1796, il attaqua et battit un corps de républicains, qui perdit un convoi considérable, ainsi que son chef Henri. Il reçut la croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 16 du même mois. Son armée, réduite à 15,000 hommes, et environnée de plus de 30,000 républicains, éprouva, au mois d'avril, deux échecs à St.-Sulpice et à Auverney. Les secours accordés par l'Angleterre devenant insuffisants, et les besoins de plus en plus impérieux, le vicomte de Scépeaux, pour prévenir une ruine inévitable, crut devoir entrer en négociation avec le général Hoche. Il ne prit aucune part à l'insurrection de 1799. Le vicomte de Scépeaux, ayant depuis pris du service sous le gouvernement impérial, fut nommé adjudant-commandant et officier de la Légion-d'Honneur. Il était inspecteur-général d'infanterie, à l'époque du rétablissement du trône légitime. Il fut nommé colonel d'un des régiments de chasseurs royaux, et se trouvait à Nancy à l'époque du 20 mars 1815. Il donna sa démission et ne reprit du service qu'au retour du roi. Il avait été reconnu, le 11 janvier de la même année, maréchal-de-camp, à prendre rang du 5 septembre 1810. Il fut attaché en cette qualité au corps royal d'état-major, créé par l'ordonnance du 6 mai 1818. Il fut nommé commandant du département de la Seine-Inférieure, et mourut à Angers le 28 octobre 1821. (*Moniteur, annales du temps.*)

SCHÉRER (Barthélemi-Louis-Joseph), *général en chef*, naquit à Delle, en Alsace. Après avoir servi, pendant 11 ans, dans les troupes impériales, il passa au service de France dans le corps royal de l'artillerie. Il fut nommé, à la réformation du 2 décembre 1790, capitaine de la même arme au régiment de Strasbourg. Après s'être distingué dans les premières campagnes de la révolution, il passa rapidement par tous les grades jusqu'à celui de général de division, qui lui fut conféré le 28 janvier 1794. Employé, la même année, à l'armée de Sambre-et-Meuse, il remporta, le 11 juillet, sur les Autrichiens, au Mont-Palisselle, un avantage signalé, qui entraîna la prise de Mons et de Nivelle, et força les puissances coalisées d'évacuer Saint-Amand, Marchiennes, Cateau-Cambrésis et plusieurs autres places. Le 16, après deux attaques formidables, il contraignit le gouverneur de Landrecies de se rendre à discrétion; et, le 16 août, il prit possession du Quesnoy, après avoir obligé le commandant de cette place de souscrire une semblable capitulation. Il marcha sur Valenciennes, qu'il investit le 18 du même mois, et dont la garnison sortit prisonnière, avec les honneurs de la guerre, le 28. Condé ouvrit ses portes le lendemain. Après la réduction de ces quatre places importantes, Schérer joignit sa division à celle du général Jourdan; contribua, le 18 septembre, au succès du combat de la Chartreuse, et, le 20 octobre, à la victoire d'Aldenhoven et à la prise du camp de Juliers. Nommé, en 1795, général en chef de l'armée des Alpes, il passa presque immédiatement après au commandement en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales. Voulant forcer le passage de la Fluvia, il engagea, les 9, 10 et 26 mai, trois combats opiniâtres, dans le dernier desquels les Français eurent quelque désavantage, mais qui n'eurent point de résultats décisifs. Le 13 juillet, Schérer livra un dernier combat sur la Fluvia. L'action fut meurtrière et encore indécise; mais le but du général français fut rempli, et un fourrage de 300 charriots de blé fut conduit dans son camp. Après la paix, faite avec l'Espagne et ratifiée par la France, le 1er août, Schérer fut nommé, au

mois de septembre, au commandement de l'armée d'Italie. Cette armée, forte seulement de 30,000 hommes, sans vivres, et dénuée des choses les plus indispensables, battit 50,000 Austro-Sardes à Loano, le 23 novembre, et les mit, le lendemain, dans une déroute complète à Final : ils perdirent 4000 hommes tués sur le champ de bataille; 5000 prisonniers et presque toute leur artillerie tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Cette victoire entraîna la réduction de Vado, de Savone, et ouvrit le Milanès aux troupes françaises. Remplacé, au mois de mars 1796, par Buonaparte, Schérer fut appelé, en 1797, au ministère de la guerre, qu'il conserva jusqu'en 1799. Il reprit, dans cette dernière année, le commandement de l'armée d'Italie; mais il fut loin d'y soutenir la gloire de ses prédécesseurs, ni celle que naguère il s'y était acquise. Il obtint d'abord quelques succès sur l'Adige, le 26 mars; mais, le 3 avril, dans une fausse attaque qu'il dirigea sur Véronne, l'ennemi lui fit 5000 prisonniers. Le 5, à Maguano, 2000 Autrichiens et 7 pièces de canon tombent en son pouvoir; mais cet avantage passager ne peut suspendre sa retraite successive vers le Mincio, l'Oglio, la Chièse et l'Adda. La perte de Véronne, de Brescia, de Crémone, et les revers qui suivirent cette retraite malheureuse, avaient exaspéré l'armée et augmenté l'animadversion des officiers envers leur général. Schérer, pour prévenir l'humiliation d'une destitution officielle, se désista lui-même du commandement de l'armée, dont le général Moreau fut immédiatement revêtu. Les persécutions qui furent dirigées contre lui, non-seulement à l'égard de son commandement, mais encore par rapport à sa gestion ministérielle, l'obligèrent de s'expatrier; mais, après la révolution du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), il se retira dans sa terre de Chauny, département de l'Aisne, et y mourut au mois d'août 1804. (*Moniteur*, *annales du temps*.)

SCHMITZ (Nicolas, *baron*), *maréchal-de-camp*, né à Hemmering, en Lorraine, le 10 avril 1768, entra, le 25

juin 1786, comme soldat, au régiment de Bourbonnais, qui prit successivement les dénominations de 13e régiment de ligne, de 26e demi-brigade et de 108e de ligne. Il y devint d'abord caporal, le 27 février 1789, puis fourrier et sergent, les 1er et 15 septembre 1791; sergent-major le 29 juin 1792; adjudant-sous-lieutenant le 3 septembre 1793; lieutenant le 1er septembre 1796; adjudant-major, le 22 mars 1800, avec rang de capitaine, le 18 septembre 1801; membre de la Légion-d'Honneur le 5 novembre 1804; capitaine d'une compagnie le 23 septembre 1805; chef de bataillon le 16 octobre 1806, et major à la suite le 8 juin 1809. Il fit les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée du Rhin, sous Custine; celles de 1794, 95, 96, 97 et 98 à l'armée de Sambre-et-Meuse, sous le général Jourdan, et celle de 1799 en Helvétie, sous Masséna. Il fut blessé, les 25 et 30 septembre, d'un coup de feu à l'épaule droite et d'un coup de baïonnette à la jambe gauche aux affaires de Zurich et de Muttenthal. Il fit les campagnes du Rhin, en 1800 et 1801, sous le général Moreau; servit, en 1804 et 1805, sur les côtes de l'Océan, sous le maréchal Davout, et se distingua particulièrement à Austerlitz, le 2 décembre de cette dernière année. A la tête de la 2e compagnie de grenadiers, il parvint à contenir pendant longtemps un corps de cavalerie ennemie, qui, après avoir forcé le 1er bataillon du 108e régiment de ligne, menaçait d'entamer le 2e qui se formait en bataille au débouché du village de Zokolnitz. La bonne contenance du capitaine Schmitz imposa à cette cavalerie, qui néanmoins se porta sur la gauche du 2e bataillon. Ce bataillon ayant été forcé de se retirer dans le village, le capitaine Schmitz prit le parti de la retraite; mais il la fit avec assurance et en traversant l'intervalle de deux bataillons russes. A la bataille d'Iéna, le 14 octobre 1806, le colonel du 108e régiment ayant été tué et les chefs de bataillon mis hors de combat, le général Friant déféra le commandement à Schmitz, quoique celui-ci ne fût pas le plus ancien capitaine. Dans cette journée mémorable, Schmitz s'empara de vive force de la tête du bois qui couvre la petite ville d'Ekartz-

berg (1). Il combattit à Eylau, le 8 février 1809, et se fit glorieusement remarquer à la bataille d'Abensberg, le 21 avril suivant. A la tête de 4 compagnies, dont 3 de grenadiers, il se porta derrière la droite de l'ennemi, qui cherchait à déborder la gauche de la division française, l'attaqua à la baïonnette, lui fit éprouver une perte considérable et fit prisonniers un major et 400 hommes. Schmitz reçut un coup de feu à l'avant-bras gauche dans cette action. Il eut à la même armée d'Allemagne, depuis le 29 juin jusqu'au 7 août, le commandement de 2 bataillons formés de cavaliers démontés, et fut nommé major titulaire du 32[e] de ligne, le 16 novembre. Il commanda le 2[e] régiment d'infanterie de marche à l'armée d'Espagne, depuis le 25 janvier jusqu'au 26 août 1810. Dès le mois de mars de la même année, il avait mis dans une déroute complète la guérilla commandée par le fameux Mina, et ce fut dans cette action que l'on crut momentanément que ce chef espagnol avait été fait prisonnier. Schmitz fut promu, le 2 mars 1811, au grade de colonel du régiment d'Illyrie. Il le commanda, en 1812, à la grande-armée de Russie, et eut la jambe droite traversée d'un coup de feu à l'affaire de Krasnoï, le 12 novembre. Créé général de brigade, le 16 juin 1813, il servit avec distinction en Italie, pendant les campagnes de 1813 et 1814, et notamment aux affaires de Villac, au mois d'août 1813; à celle de Feistriz, sur la Drave, le 6 septembre (il y fut blessé d'un coup de feu à la poitrine); à celle de Resciutta, le 13 octobre suivant, et à celle de Parme, le 2 mars 1814. Le général Schmitz a été nommé officier de l'ordre de la Légion-d'Honneur, le 3 décembre 1813, et chevalier de la Couronne-de-Fer, le 15 mars 1814. Il a été admis à la retraite, en 1817, après 30 années de service. (*Brevets militaires, annales du temps.*)

(1) Le général Lochet, dans le rapport qu'il fit le lendemain de la victoire d'Iéna (15 octobre), s'exprime ainsi : « Je dois ajouter, en faveur » de M. Schmitz, capitaine commandant le 108[e] régiment, qu'il a surpassé en bravoure tout ce que ce régiment a dit de lui. »

SCHOBERT (Laurent, *baron*), *maréchal-de-camp*, né à Sarre-Louis, en Lorraine, le 30 avril 1763, entra au service, le 1er février 1776, dans le régiment de Nassau-Saarsbruck (depuis 96e de ligne). Il y fut nommé sous-lieutenant le 22 août 1792; adjudant-major le 1er septembre de la même année, et capitaine le 15 mars 1793. Il a fait les campagnes de 1792, 93, 94 et 95 aux armées du Rhin, de la Moselle et de Sambre-et-Meuse, et celles de 1798, 1799 et 1800 à l'armée d'Italie; a passé avec sa brigade dans la garde des consuls, le 3 janvier de cette dernière année; a servi au camp de Boulogne jusqu'au départ de l'armée, en 1804; a été nommé chef de bataillon, puis major du 4e régiment, les 17 novembre et 22 décembre 1803; colonel du 3e régiment de ligne, le 1er février 1805, et commandant de la Légion-d'Honneur, le 25 décembre de la même année. Il a fait les campagnes de 1806, 1807, 1808 et 1809, à la grande-armée d'Allemagne, et s'est trouvé aux batailles d'Austerlitz, de Thann, d'Eckmühl, de Ratisbonne, de Wagram et d'Heilsberg. A cette dernière action, il fut blessé d'un coup de biscaïen à l'aine droite, et fut fait prisonnier par les Russes. Il a fait la campagne d'Espagne, en 1811; a été nommé maréchal-de-camp le 5 août, et a eu le commandement de l'île d'Oleron, le 24 septembre de cette même année. Le 1er août 1812, il quitta ce commandement, pour prendre celui d'une brigade au 11e corps, 32e division d'infanterie, à la grande-armée, sous les ordres du maréchal Augereau. Il fut bloqué à Stettin, jusqu'à la reddition de cette place, le 5 décembre 1813, est rentré en France, en 1814, après la paix définitive, et a été mis à la retraite, le 1er janvier 1816, après 37 années de service. Le général baron Schobert est chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et de l'ordre de la Couronne-de-Fer. (*Brevets militaires.*)

DE SCHOMBERG (Henri, *marquis*), *maréchal de France*, issu d'une ancienne famille de Misnie, en Allemagne, qui était venue s'établir en France, naquit le 14 août 1575.

Il servit comme volontaire au siége d'Amiens, en 1597. A la mort de Gaspard de Schomberg, son père, maréchal-général des troupes allemandes en France, il fut fait colonel d'un régiment de 1500 chevau-reîtres, et d'un régiment de lansquenets, par commission du 25 mars 1599. Il devint gouverneur et lieutenant-général de la province de la Marche, aussi à la mort de son père, par provisions données à Fontainebleau, le 17 du même mois. On licencia ces deux régiments à la paix de 1601. Il fut fait conseiller-d'état, par brevet du 6 juin 1607, et lieutenant-général au gouvernement du Limosin, à la place du vicomte de Châteauneuf, par provisions du 15 février 1608. Nommé mestre-de-camp du régiment de Piémont, sur la démission du comte de Vaucelas, par commission du 3 mars 1610, il s'en démit au mois de juillet suivant. Il devint capitaine de 100 hommes d'armes, par commission du 20 février 1614; ambassadeur extraordinaire en Angleterre, en 1615; maréchal-de-camp, par brevet du 12 septembre 1616; maréchal-de-camp-général des troupes allemandes, par brevet du 24 décembre suivant, et ambassadeur extraordinaire en Allemagne, en 1617. Il leva, par commission du 31 janvier, un régiment de 4000 lansquenets, qui fut licencié à la mort du maréchal d'Ancre. Commandant en Limosin et Poitou, par commission du 22 mars 1619, il s'empara de l'abbaye d'Userche, où le duc d'Épernon avait mis une petite garnison. On le nomma surintendant des finances la même année, et chevalier des Ordres du roi, le 31 décembre. Il se trouva, en 1620, à la réduction des villes de Rouen, de Caen, de la Flèche, du Pont-de-Cé et de Navarreins. Il se démit, en 1621, du gouvernement de la Marche, et de la lieutenance-générale du Limosin, et servit aux siéges de Saint-Jean-d'Angely et de Montauban. Il exerça la charge de grand-maître de l'artillerie, en cette année 1621, au siége de Clérac, et l'année suivante au siége de Montpellier. Dans la même année 1622, il marcha aux siéges de Royan, de Négrepelisse et de Massillargues, et obtint le gouvernement-général du Limosin et de l'Angoumois, et le gouvernement particulier de la ville

d'Angoulême, sur la démission du duc d'Épernon, par provisions données au camp de la Vérune, le 28 août. On lui ôta, en 1623, la surintendance des finances, quoiqu'il les eût administrées avec désintéressement, et on l'éloigna de la cour, où on le rappela au mois d'août 1624. Créé maréchal de France, par état donné à Fontainebleau, le 16 juin 1625, on le joignit au maréchal de Bassompierre, pour négocier avec l'ambassadeur d'Espagne la restitution de la Valteline. Il défit les Anglais au combat de l'île de Ré, en 1627, et commanda l'armée devant la Rochelle, sous le cardinal de Richelieu, par pouvoir du 9 février 1628. Il força le Pas-de-Suze, le 6 mars 1629, et y fut blessé. Il assiégea, sous les ordres du roi, la ville de Privas. Le roi donna la paix aux calvinistes après la prise d'Alais. Schomberg repassa en Piémont, sous le cardinal de Richelieu, en 1630; s'empara de Briqueras, le 4 avril, et fortifia cette ville, ce qui obligea les vallées de Lucerne, d'Agrogne et de Saint-Martin de se soumettre. Il revint à Chambéry, dans le mois de mai, auprès du roi, qui conquit la Savoie; se saisit de la ville de Veillane, le 19 août, et de son château, le 27. Il joignit ensuite à Rivoli les maréchaux de la Force, de Montmorency et d'Effiat, qui marchaient au secours de Casal, déterminés à livrer bataille; elle n'eut pas lieu, parce que le cardinal Mazarin obtint, le 26 octobre, que les Espagnols remissent la place au duc de Mantoue. Schomberg, secondé par le maréchal de la Force, prit Vic et Moyenvic, le 27 décembre 1631. Il investit ensuite Marsal; le duc de Lorraine traita avec le roi, le 31. Schomberg, ayant été envoyé en Languedoc, contre les rebelles, s'assura du fort de Souillé; investit Saint-Félix, le 19 août 1632, et s'en rendit maître le 31. Il battit et fit prisonnier le maréchal de Montmorency, à la rencontre de Castelnaudary, le 1er septembre. Cette dernière victoire lui valut le gouvernement-général du Languedoc, que le roi lui donna, par provisions du 22 octobre, après en avoir destitué le maréchal de Montmorency. On y joignit le gouvernement particulier du Pont-Saint-Esprit. Schombert mourut le 17 novembre 1632. (*Chronologie militaire*,

tom. II, pag. 464; *Journal de Bassompierre, Histoire de France, du Père Daniel, Levassor, Dupleix, le Père d'Avrigny, Histoire du Languedoc, l'abbé le Gendre, Moréri, Histoire de France, par Anquetil, tom. VI et VII; Dictionnaire universel, par Chaudon et Delandine, tom. XVI, pag.* 45.)

DE SCHOMBERG (Charles), *duc d'Halwin, pair et maréchal de France*, et fils du précédent, naquit en 1600. Il fut élevé enfant d'honneur auprès de Louis XIII, dont il acquit dans la suite l'estime et les bonnes grâces. Il leva, par commission du 26 février 1619, un régiment d'infanterie, qui fut licencié le 2 juin suivant. Il le rétablit le 15 juillet 1620 : ce régiment tint garnison en Poitou jusqu'en 1633. Il fut créé duc et pair de France, par lettres de continuation de duché-pairie en sa faveur, pour la terre d'Halwin, dont il avait épousé l'héritière, données à Paris le 9 décembre 1620 : il prit alors le nom de duc d'Halwin, et le parlement le reçut comme pair, le 22 février 1621. Par commission du 10 mars 1622, il leva un régiment d'infanterie allemande, qui fut licencié le 24 février 1623. Il fut blessé, la même année, au siége de Sommières. Il se trouva, en 1629, à l'attaque de Privas, et, en 1630, à la conquête de la Savoie. Nommé lieutenant de la compagnie des chevau-légers de la garde du roi, après la mort du duc de Luxembourg, par provisions du 24 janvier 1631, il reçut une blessure grave au combat de Rouvroy, en Barrois, le 19 juin 1632. Il fut fait gouverneur et lieutenant-général du Languedoc, et gouverneur de la ville de Montpellier, en survivance de son père, par provisions du 22 octobre : il succéda à son père dans ces emplois, le 17 novembre suivant. Nommé maréchal-de-camp-général des troupes allemandes, après la mort de son père, par brevet du 20 du même mois, et chevalier des Ordres du roi, le 14 mai 1633, il commanda en Languedoc depuis 1634 jusqu'au commencement de 1641. Il rétablit le régiment d'infanterie de Languedoc, par commission du 15 juillet 1636, qui le constitua mestre-de-camp de ce

régiment. Il attaqua, le 28 septembre 1637, les retranchements du général Serbelloni, devant Leucate. Placés sur la montagne, ces retranchements avaient six pieds d'épaisseur, et étaient flanqués de demi-lunes et de redoutes. Le duc d'Halwin se mit à la tête des enfants-perdus, força ces obstacles qui paraissaient insurmontables, chargea jusqu'à dix fois les ennemis, tua 2000 Espagnols, et leur prit 37 pièces de canon. Il reçut plusieurs coups de feu et de piques dans ce combat, où Serbelloni commandait 16,000 hommes : le duc d'Halwin n'en avait que 10,000 et 800 chevaux. Les Espagnols levèrent le lendemain le siége, abandonnèrent leur camp, leurs morts, leurs blessés, leurs bagages. Cette glorieuse victoire valut au duc d'Halwin un état de maréchal de France, donné à Saint-Germain-en-Laye, le 26 octobre (1). Il prit alors le nom de maréchal de Schomberg. Il fit dans le Roussillon les campagnes de 1638 et 1639, sous le prince de Condé. Pendant que ce prince assiégeait Salces, le maréchal de Schomberg soumit le château de Stagel en 1639. Les Espagnols ayant détaché 3000 hommes pour forcer le bourg de Figean, où étaient les magasins du prince de Condé, le maréchal les battit, et les mit en fuite. Il continua de faire la guerre en Roussillon, en 1640; marcha au secours de la ville d'Ille, assiégée par les Espagnols, et les obligea de lever le siége. Il commanda en Guienne, pendant l'absence du duc d'Épernon, par pouvoir du 2 mars 1641. Il obtint un régiment de cavalerie allemande, à la mort du comte de Nassau, par commission du 17 octobre. Commandant l'armée du Roussillon, conjointement

(1) Le roi, à l'occasion de cette promotion, écrivit à Schomberg, que, comme il avait si à propos su se servir de son épée, il lui envoyait un bâton, afin qu'une autre fois il eût à choisir les armes, si les ennemis le mettaient encore à portée de leur faire connaître ce qu'il valait. « Je » n'accorderai jamais, continue le roi, grâce de meilleur cœur que je » fais celle-ci, pour perpétuer en votre personne le nom de maréchal de » Schomberg, qui, m'ayant été fort agréable en celle du père, ne me » le sera pas moins en celle du fils. »

avec le maréchal de la Meilleraye, par pouvoir du 24 janvier 1642, ils prirent, de concert, le 9 septembre, et après 3 mois de tranchée, la ville de Perpignan, et le château de Salces le 15. Schömberg se démit, en 1644, du gouvernement-général du Languedoc et du gouvernement de Montpellier, qui furent donnés à M. le duc d'Orléans. On lui conserva cependant le commandement dans la province, et on le pourvut du gouvernement-général des pays Messin et Verdunois, et du gouvernement des ville et citadelle de Metz, sur la démission du marquis de Mortemart, par provisions du 25 avril. Il prêta serment pour ces charges, le 14 juillet. Il eut le gouvernement du Saint-Esprit, sur la démission du marquis de Gordes, par provisions du 6 septembre 1645. Il devint colonel-général des Suisses et Grisons, à la mort du maréchal de Bassompierre, par provisions du 18 avril 1647, et capitaine de la compagnie-générale des Suisses, par commission du 19. Il se démit, le 2 mai, du régiment de Languedoc, et, le 10 octobre, du gouvernement du Saint-Esprit, en faveur de M. le duc d'Orléans. Il fut fait commandant de l'armée de Catalogne, par pouvoir du 4 mai 1648, et vice-roi de ce pays, sur la démission du cardinal de Sainte-Cécile, par provisions du 9 du même mois. Il fit lever le siége de Flix, et emporta d'assaut la ville de Tortose, le 12 juin. On licencia, au mois d'octobre suivant, son régiment de cavalerie allemande. Il se démit de la vice-royauté et du commandement de Catalogne, le 4 novembre 1649, et de la compagnie des chevau-légers de la garde, le 6 avril 1652. On le pourvut, en 1653, du régiment qui tenait garnison à Metz. Il mourut à Paris, le 6 juin 1656. (*Chronologie militaire*, *tom. II*, *pag.* 507; *Histoire de Louis XIII*, *du Père Griffet*, *Dupleix*, *Histoire du Languedoc*, *le président Hénaut*, *l'abbé le Gendre*, *Histoire des Grands-Officiers de la Couronne*, *Bauclas*, *Moréri*, *Histoire militaire de Louis XIV*, *Histoire de France*, *par Anquetil*; *Dictionnaire universel*, *par Chaudon et Delandine*, *tom. XVI*, *pag.* 46.)

DE SCHOMBERG (Frédéric-Armand, *comte*), *maréchal de France*, porta d'abord les armes en Hollande, sous Frédéric-Henri, prince d'Orange, puis sous Guillaume II, aussi prince d'Orange. Ce dernier étant mort, le 6 novembre 1650, le comte de Schomberg passa alors au service de France, et servit comme volontaire dans l'armée de Flandre, en 1651 et 1652. Devenu capitaine-lieutenant des gendarmes écossais, par provisions du 28 octobre de cette dernière année, et créé maréchal-de-camp, par brevet du même jour, il continua de servir en Flandre. Il se trouva à la prise de Rethel, le 9 juillet 1653, et de Sainte-Menehould, le 26 novembre suivant; à l'attaque des Espagnols devant Arras, le 25 août 1654; et à la reddition du Quesnoy, le 6 septembre. Promu au grade de lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 16 juin 1655, il concourut, sous le vicomte de Turenne, à la réduction de Landrecies, le 14 juillet; de Condé, le 18 août, et de Saint-Guilain, le 25. On lui donna ce même jour le gouvernement de cette dernière place. Il servit au siége de Valenciennes, levé le 16 juillet 1656. Assiégé dans Saint-Guilain par 12,000 Espagnols, qui perdirent 2000 hommes à ce siége, il remit la place à don Juan d'Autriche et au prince de Condé, le 22 mars 1657. Il s'empara de Bourbourg, le 18 septembre, et en eut le gouvernement. Il leva, par commission du 26 janvier 1658, un régiment d'infanterie allemande, et combattit à la bataille des Dunes, le 14 juin. Il contribua à la prise de Bergues, le 2 juillet, et on lui en confia le gouvernement. Après la paix, il passa en Portugal, sans le consentement du roi, qui lui ôta la compagnie des gendarmes écossais, et cassa son régiment d'infanterie, par ordre du 24 octobre 1660. On le fit, en Portugal, mestre-de-camp-général et gouverneur des armées de l'Alentejo. Il y soutint, en 1661 et 1662, avec des forces inégales, les attaques de don Juan d'Autriche. Il battit ce prince, le 8 janvier 1663, à la bataille d'Évora; reprit cette place, et s'empara de Valence et d'Alcantara, en 1664. Il défit le duc d'Ossone près de Castel-Rodrigo. Il mit en fuite le marquis de Caracène, à la bataille

de Montès-Claros, le 7 juin 1665; le contraignit de lever le siége de Villaviciosa, et le mit une seconde fois en déroute à Badajoz. Il prit, en 1666, Bensez, Guardia, Alquerie, Payamoge et Saint-Lucar. Il se rendit maître de Forcira, en 1667. La paix fut conclue entre l'Espagne et le Portugal, le 12 février 1668. On le créa alors grand de Portugal. Il revint en France, et y commanda, pendant l'hiver de 1673 à 1674, les troupes qui se trouvaient entre la Sambre et la Meuse, et dans les places de Saint-Quentin, de Guise, de la Capelle et de Rocroy, par pouvoir du 16 novembre 1673. Commandant l'armée du Roussillon et dans la province, par pouvoir du 5 avril 1674, il se tint sur la défensive. Il leva, par commission du 15 novembre, un régiment d'infanterie de son nom; s'empara de Figuières, abandonné par les Espagnols, en 1675, et mit tout le pays à contribution. Les faubourgs de Gironne refusant de payer cette contribution, il attaqua un fort qui défendait un de ces mêmes faubourgs, l'emporta, et se rendit maître du retranchement. Il se préparait à brûler le faubourg, lorsque le gouverneur envoya des ôtages et se soumit aux contributions. Il prit Ampurias-la-Pilla, fit la garnison prisonnière de guerre, et reprit Bellegarde, le 6 juillet. Il obtint, quoiqu'il fût de la religion protestante, le bâton de maréchal de France, par état du 30. Il prit le château de la Chapelle, et quitta le commandement de cette armée, au mois de décembre. Il commanda l'armée de Flandre, sous Monsieur, par pouvoir du 10 mars 1676; servit au siége et à la prise de Condé, le 26 avril, et y commanda la première attaque. Bouchain capitula le 11 mai, huitième jour de tranchée ouverte. Le maréchal de Schomberg couvrit le siége d'Aire, qui se rendit le 31 juillet. Il contraignit les alliés de lever le siége de Maestricht le 27 août. Il commanda seul, après le départ du roi, et de Monsieur, par pouvoir du 30. Les troupes entrèrent dans les quartiers d'hiver, au mois de septembre. Nommé l'un des commandants de l'armée de Flandre, sous Monsieur, par pouvoir du 25 février 1677, il marcha à Valenciennes, que le roi emporta le 17 mars, neuvième jour du siége. Au siége de

Cambray, il repoussa vivement 400 chevaux qui attaquèrent son quartier : la ville de Cambray se rendit le 5 avril, et la citadelle tint jusqu'au 17. Il commanda l'armée d'observation sur la Meuse, par pouvoir du 28 avril 1678. Il se démit, en 1681, de son régiment d'infanterie. Il eut le commandement de l'armée de Flandre, sous Monsieur, par pouvoir du 5 avril 1684 : elle couvrit le siége de Luxembourg, qui se rendit au roi, le 4 juin. Après la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, il sortit de France, avec l'agrément du roi, passa chez l'électeur de Brandebourg, qui lui donna le gouvernement de la Prusse ducale, et le choisit pour son ministre-d'état, et pour généralissime de ses armées. Il passa, en 16 6, en Portugal. Au mois de décembre de la même année, il s'embarqua pour la Hollande. Il s'y attacha à Henri-Guillaume, prince d'Orange, avec lequel il passa, en 1688, en Angleterre, où il devint duc de Tetfort. Le prince d'Orange, qui s'était emparé du trône d'Angleterre, l'envoya, sur la fin de l'été de 1689, commander en Irlande, où il arrêta les progrès des armées du roi Jacques II. Le prince d'Orange vint y joindre Schomberg en 1690. Commandant, sous les ordres de ce prince, à la journée de Boyne, le 11 juillet, il passa cette rivière, à la tête de sa cavalerie; battit 8 escadrons de l'armée du roi Jacques, et prit ensuite l'armée royale en flanc. L'infanterie irlandaise rompue ne put se rallier, et la cavalerie, après s'être maintenue quelque temps, céda enfin. Jacques II, mis en déroute, et poursuivi jusqu'à la nuit, abandonna la victoire au prince d'Orange, son gendre. Le maréchal de Schomberg fut tué, dans cette journée, d'un coup de sabre et d'un coup de pistolet, que lui donnèrent les gardes du roi d'Angleterre. (*Chronologie militaire, tom. III, pag.* 19; *Histoire militaire de M. de Quincy, Mémoires du Père d'Avrigny, Larrey, l'abbé le Pipre de Nœufville, Journal historique du Père Griffet, le président Hénaut, Bauclas, Histoire de France, par Anquetil, tom. VIII, Dictionnaire universel, par Chaudon et Delandine, tom. XVI, pag.* 46.)

DE SCHULEMBERG (*Jean*), *maréchal de France*, fut connu sous le nom de Montdejeu, jusqu'à sa promotion à la dignité de maréchal de France, époque à laquelle il prit le nom de maréchal de Schulemberg. Dès l'âge de 16 ans, il servit comme cornette du prince de Sedan, en Piémont. Sur 500 cavaliers commandés pour le secours de Verceil, il fut le seul officier qui entra dans la place, en 1614, et le duc de Savoie lui fit présent d'une enseigne de diamans. En 1619, il devint capitaine de chevau-légers, dans les troupes que le duc de Bouillon envoyait au roi de Bohême; il passa en Allemagne, et n'en revint, en 1620, qu'après la bataille de Prague, où il se distingua. Il servit, en 1621, aux siéges de St.-Jean-d'Angély et de Montauban, et obtint une compagnie, au régiment de Vaudémont (depuis Phalzbourg.) Il leva un régiment d'infanterie de son nom, dont il fut fait mestre-de-camp, par commission du 3 février 1630. Il conduisit ce régiment à l'armée d'Allemagne, en 1632, sous le maréchal de la Force. On lui donna le gouvernement de la ville de Coblentz, qu'il défendit pendant 14 mois. En 1637, il se jeta dans la place de Hermenstein, et y soutint un blocus de 13 mois. Cette ville s'étant rendue contre le gré de Schulemberg, il réfusa d'en signer la capitulation. Il eut, le 28 juillet de la même année, les gouvernements de Rue et du Crotoy. Il était à la tête de son régiment au siége de Hesdin, en 1639, et il y fut fait maréchal de-camp, par brevet du 1er juillet. On licencia son régiment d'nfanterie, en 1640. Il resta dans son gouvernement jusqu'en 1649, époque à laquelle il servit dans l'armée de Picardie, et se trouva au passage de l'Escaut. Créé lieutenant-général des armées du roi, par pouvoir du 10 mars 1650, il marcha, sous le maréchal du Plessis-Praslin, au siége de Rhétel, qui se rendit le 14 décembre. Il concourut, près de cette place, à la défaite des Espagnols, le 15 du même mois. Il suivit en Flandre le maréchal d'Aumont, qui se tint sur la défensive, en 1651. A la mort de M. de la Tour, on le pourvut du gouvernement d'Arras, par provisions du 23 février 1652. Il se démit alors du gouvernement de Rue. Il leva un régiment de cavale-

rie, par commission du 20 mars. On lui donna un régiment d'infanterie, qui tenait garnison à Arras, par commission du 4 avril. Les Espagnols investirent Arras, le 4 juillet 1654 : Montdejeu n'avait pour la défendre que 2500 hommes d'infanterie et et 150 chevaux : 300 chevaux s'y jetèrent, après que le siége fut formé. Il soutint les attaques de l'ennemi, et disputa le terrein pied à pied, de telle manière qu'après deux mois de siége l'archiduc n'avait encore emporté qu'une demi-lune, et avait déjà perdu 5500 hommes. Le 25 août, les maréchaux de Turenne, de la Ferté et d'Hocquincourt se présentèrent devant les lignes de l'archiduc; et, pendant qu'il les forçaient, le comte de Montdejeu, ayant fait une sortie, tailla en pièces tout ce qu'il rencontra sur son passage : les Espagnols abandonnèrent bagages, équipages, munitions et artillerie. Il se démit du gouvernement du Crotoy au mois de mars 1656. Le roi le créa maréchal de France, par état donné à Mardick, le 26 juin 1658, registré à la connétablie, le 29 mai 1659. La paix ayant été faite, le 7 novembre 1659; et la province d'Artois ayant été cédée au roi, on l'unit au gouvernement-général de la Picardie, et on créa une lieutenance générale pour le département d'Artois. On licencia le régiment de cavalerie du maréchal de Schulemberg, le 18 avril 1661. On le pourvut de la lieutenance-générale d'Artois, par provisions du 15 juin. A la mort du maréchal de Clérembault, on lui accorda le gouvernement-général du Berry, et les gouvernements particuliers de Bourges et d'Issoudun, par provisions données à Paris, le 27 octobre 1665. On le fit grand bailli de cette province, par d'autres provisions du même jour, registrées au parlement de Paris, le 27 juin 1666. Il se démit du gouvernement d'Arras et de la lieutenance-générale d'Artois. Son régiment d'infanterie fut licencié le 26 mai 1668. Il se retira à Montdejeu, où il mourut, au mois de mars 1671. (*Chronologie militaire, tom. II, pag. 666; Dupleix, Histoire militaire de M. de Quincy, Mémoires du Père d'Avrigny, l'abbé le Gendre, Histoire des Grands-Officiers de la Couronne, Bauclas, Gazette de France.*)

DE SCORAILLES (Étienne-Marie), *marquis de Bouhan*, fut créé maréchal-de-camp, le 1er janvier 1748, et *lieutenant-général*, le 1er mai 1758. Il mourut le 31 du même mois. (*Chronologie militaire, tom. V, pag.* 599.)

DE SEGONZAC. *voyez* BARDON.

DE SÉGUR (Henri-François, *comte*), *lieutenant-général*, né le 1er juin 1689, et élevé page de la chambre du roi, en 1699, entra au service, le 1er janvier 1705, dans la 2e compagnie des mousquetaires du roi, et y fit la campagne de Flandre. Au mois d'avril 1706, il quitta les mousquetaires pour aller joindre, en Aragon, le régiment de Ségur, dont il devint l'un des capitaines. Détaché au mois de juin de la même année, avec 4 compagnies qu'il commandait, pour se jeter dans le château d'Eusa, en Aragon, il fut assiégé, au mois d'octobre de cette année, et ne rendit ce château qu'après avoir obtenu une capitulation honorable. Le roi lui donna, sur la démission de Henri-Joseph, marquis de Ségur, son père, le 6 octobre 1706, le même régiment, à la tête duquel il servit jusqu'au mois de septembre 1709, qu'il s'en démit pour la charge de guidon des gendarmes anglais, dont il fut pourvu le 26 décembre, avec commission du même jour, pour tenir rang de mestre-de-camp de cavalerie. Il servit avec la gendarmerie jusqu'à la paix. Il combattit à l'attaque des retranchements de Denain, et aux siéges de Douay et du Quesnoy, en 1712, et obtint, le 10 septembre 1718, des provisions de la charge de gouverneur et lieutenant-général pour le roi des provinces de Champagne et de Brie. Il prêta serment pour ces deux charges le 23 octobre; se démit, au mois de décembre, de la charge de guidon des gendarmes anglais, et fut nommé brigadier, le 1er février 1719, et mestre-de camp lieutenant du régiment d'Orléans cavalerie. Employé sur la frontière d'Espagne, il servit aux siéges de Fontarabie, des ville et château de Saint-Sébastien et de Roses; fut nommé maître de la garde-robe du duc d'Orléans, le 12 juillet suivant, et servit au camp de la Moselle, en 1727, et au camp de la Haute-Meuse en 1730. Employé à l'armée d'Italie, par lettres du

6 octobre 1733, il fut nommé, le 27 novembre, maréchal-des-logis de la cavalerie de cette armée, dont il fit le détail jusqu'au mois d'avril 1735. Il servit en cette qualité à tous les siéges qu'on entreprit aux mois de décembre 1733, de janvier et de février 1734; fut créé maréchal-de-camp, le 20 de ce dernier mois; eut part au succès de la bataille de Parme, au mois de juin; fit, au mois de septembre suivant, les fonctions de maréchal-des-logis de la cavalerie, à la bataille de Guastalla, où il reçut plusieurs blessures. En 1735, il remit le détail de la cavalerie, et fit la campagne en qualité de maréchal-de-camp dans l'armée que commandait le maréchal de Noailles. Il contribua à la reddition des châteaux de Gonzague, de Reggiolo et de Révéré; s'empara, le 15 juin, de Goito, que les ennemis avaient abandonné, et rentra en France avec l'armée en 1736. Le 18 septembre, on lui conféra la charge d'inspecteur général de la cavalerie et des dragons. Le 27 octobre 1737, il fut envoyé en Lorraine, pour y commander sous le comte de Belle-Isle, et y fut chargé de négocier le mariage du roi de Sardaigne avec la princesse Élisabeth de Lorraine. Promu au grade de lieutenant-général des armées du roi, le 1er mars 1738, il eut ordre, le 25 janvier 1741, pour commander en chef au pays Messin, lorsque le maréchal de Belle-Isle fut nommé ambassadeur à Francfort. Employé à l'armée de Bohême, par pouvoir du 20 juillet, il commanda la 6e division (cavalerie) des troupes qui passèrent le Rhin à Lauterbourg, le 21 août, et la conduisit jusqu'en Autriche. Lorsque l'armée marcha pour faire le siége de Prague, le comte de Ségur fut choisi pour commander dans la Haute-Autriche. N'ayant qu'environ 10,000 hommes, tant français que bavarois, pour défendre une étendue de plus de 15 lieues du pays qu'embrasse l'Ens depuis son confluent dans le Danube jusqu'aux montagnes de Saint-Drie, il sut, par son habilité et son courage, et par le concours de mylord Clare, officier très distingué, opposer une longue et vive résistance à près de 30,000 Impériaux, dont il fut assailli de toutes parts. Sa communication avec l'armée ayant été coupée par l'évacuation de

Budweis et de Freystadt, il se jeta dans Lintz, ville sans défense, et y tint jusqu'au 23 janvier 1743, qu'il capitula aux conditions de ne point servir d'un an. Employé à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Noailles, par pouvoir du 1er mai 1743, il fut détaché du camp de Wimpffen, le 4 juin, avec 12 bataillons et 10 escadrons, pour marcher en Bavière et favoriser la retraite de l'armée, qu'il rejoignit à Donawerth, le 14, et avec laquelle il rentra au mois de juillet suivant. Employé à l'armée commandée par le roi en Flandre, le 1er avril 1744, il se trouva aux siéges et à la prise de Menin, d'Ypres et de Furnes. Louis XV lui donna le commandement de la 4e colonne qu'il envoya en Alsace au mois de juillet. Le comte de Ségur combattit, le 23 août, à l'affaire d'Haguenau, dont l'issue contraignit le prince Charles à repasser le Rhin. A la tête de 20 bataillons et de 20 escadrons de troupes française, il passa le Rhin, le 1er septembre, marcha en Bavière, et prit ses quartiers d'hiver aux environs de Donawerth, de Rain et de Pfaffenhoven. Le 28 janvier 1745, il attaqua, près de Lichtenaw, les troupes impériales, et les força de rentrer dans Ingolstadt, après leur avoir pris 7 pièces de campagne et fait 300 prisonniers. Le comte de Ségur n'avait que 4800 fantassins et 1200 cavaliers et hussards sous ses ordres; menacé par un corps de 15,000 Autrichiens, dont 8000 hommes de cavalerie, il dut lever, le 14 avril 1745, tous ses quartiers et camper sur les hauteurs de Pfaffenhoven. Attaqué vivement par les ennemis, qui lui livrèrent 3 combats le même jour, il leur tua près de 1300 hommes, et en perdit autant dans cette action meurtrière. Il fit sa retraite en bon ordre sur Rain, où il arriva le lendemain, après une marche de 6 lieues entre deux colonnes ennemies que sa valeur et sa bonne contenance surent tenir en respect et qui n'osèrent l'entamer. Il se rendit enfin à Donawerth, d'où il conduisit les troupes qu'il avait sous ses ordres à l'armée commandée par le prince de Conty, qu'il joignit le 13 mai. Il finit la campagne sous ce prince, et revint commander à Metz sous les ordres du maréchal de Belle-Isle, pendant l'hiver. Employé à l'armée du prince de Conty,

par pouvoir du 1er mai 1746, il commanda un corps de 15 bataillons et de 32 escadrons, sur la Meuse et entre la Sambre et la Meuse, pendant le siége de Mons. Il conduisit ce corps au siége de Charleroy, où il monta le premier la tranchée. Après la prise de cette place, il retourna commander un nouveau corps entre la Sambre et la Meuse, et eut ordre, au mois de septembre, d'investir Namur, dont le comte de Clermont devait faire le siége. Après la reddition de cette ville, il fut détaché, avec 19 bataillons et 19 escadrons, pour joindre la grande-armée, commandée par le maréchal de Saxe, combattit à Raucoux, et se rendit à son commandement de Metz, où il passa une partie de l'hiver. Employé à l'armée commandée par le roi, par pouvoir du 1er avril 1747, il marcha avec le corps qui s'était assemblé à Sedan, sous les ordres du comte de Clermont, et qui se rendit au camp de Lonaken le 24 juin. Il commanda avec distinction 23 escadrons à la bataille de Lawfeld, le 2 juillet, et retourna commander à Metz pendant l'hiver. La carrière active et brillante de cet habile général fut couronnée par une distinction aussi honorable que méritée. Louis XV le nomma chevalier de ses ordres, le 1er janvier 1748. Il prêta serment et reçut le collier de l'ordre du Saint-Esprit des mains de S. M., le 2 février. Destiné à servir à l'armée de Flandre, par pouvoir du 15 avril, le comte de Ségur ne la joignit point, la paix, conclue le 30, ayant mis fin aux hostilités. Il commanda à Metz jusqu'à sa mort, arrivée le 18 juin 1751. (*Chronologie militaire, tom. V, pag. 234; Histoire des pairs de France, des grands-dignitaires de la Couronne, etc., par M. de Courcelles, in-4°, tom. I.*)

DE SÉGUR (Philippe-Henri, *marquis*), *maréchal de France*, fils du précédent, naquit le 20 janvier 1724. Il commença à servir, en 1739, en qualité de cornette dans le régiment de Rosen cavalerie. Il y obtint une compagnie le 11 août 1740; passa en Bohême avec ce régiment, au mois d'août 1741; se trouva à la prise de Prague, par le maréchal de Belle-Ile, le 28 juillet de la même année;

au combat de Sahay, le 25 mai 1742; à la défense de Prague, et à la fameuse retraite de cette ville, au mois de décembre. L'année suivante, le marquis de Ségur se trouva à la bataile d'Ettingen, le 27 juin, et fut nommé, le 22 août, colonel d'un régiment d'infanterie. L'ayant joint sur la frontière du Dauphiné, à l'armée du prince de Conty, il le commanda à l'attaque de la Tour du Pont et de Lachenal, sur les frontières du Piémont; à l'attaque des retranchements de Ville-Franche et de Montalban, les 21 et 23 avril 1744; à la prise de ces deux villes et à celle du Château-Dauphin; au siége et à la prise de Demont, le 17 août et de Coni; à la bataille qui fut livrée sous les murs de cette dernière place, le 30 septembre; au passage des Alpes par la vallée de Spino en 1745; aux siéges d'Acqui, de Sarravalle, de la ville et du château de Tortonne, qui capitula le 14 août; à la prise de Plaisance, le 12 septembre; de Parme et de Pavie, le 22; au combat de Ruffedo; à la prise d'Alexandrie, le 12 octobre, de Valence, qui se rendit à discrétion, d'Asti, le 17 novembre, et de Casal, le 29. Le 1er décembre, on le nomma colonel d'un régiment d'infanterie de son nom, et il se démit de celui qu'il avait commandé jusqu'alors. En 1746, il servit à la tête de ce nouveau régiment sur la Meuse, et entre Sambre-et-Meuse, sous les ordres du comte de Ségur, son père, pendant le siége de Mons, qui capitula le 11 juillet; se trouva à ceux de Charleroy et de Namur; fut blessé, le 11 octobre, à Raucoux, d'un coup de feu qu'il reçut à travers du corps. Le 2 juillet 1747, il se signala à la bataille de Lawfeld, et y eut un bras emporté par un coup de canon. Il fut créé brigadier d'infanterie, le 27 du même mois, et décoré de la croix de Saint-Louis, en 1748, quoiqu'il n'eût alors que 24 ans, dont 9 seulement passés au service. Ayant été pourvu des charges de gouverneur, lieutenant-général et sénéchal du pays de Foix, du gouvernement des ville et château de Foix et de la lieutenance-générale dans les provinces de Champagne et de Brie, sur la démission du comte de Ségur, son père, les 20 et 23 juillet de la même année, il fut promu au grade de maréchal-de-camp, le 15

août 1749, et nommé inspecteur-général surnuméraire de l'infanterie, le 19 novembre 1756. Passé en Corse, il commanda, conjointement avec le maréchal (alors marquis) de Castries, les troupes que le roi avait envoyées dans cette île, en fut rappelé en 1757, et employé, par lettres du 1er mars, à l'armée d'Allemagne, sous le maréchal d'Estrées. Il s'y trouva à la bataille d'Hastembeck, le 26 juillet; à la conquête de l'électorat de Hanovre, et à la bataille de Crewelt le 23 juin. Il avait été nommé, dès le 22 mai, à la place d'inspecteur-général d'infanterie, vacante par la démission du comte de Maillebois. Employé à l'armée d'Allemagne, sous le marquis de Contades, par lettres du 1er mai 1759, il combattit à Minden, le 1er août, et fut créé lieutenant-général des armées, le 18 mai 1760, avec des lettres de service du même jour pour l'armée d'Allemagne. Le 31 juillet, il fut chargé, à la tête de l'aile gauche du corps aux ordres du maréchal du Muy, d'une des principales attaques à l'affaire de Warbourg, et eut occasion d'y faire briller la plus rare valeur. Détaché avec un corps de troupes, sous les ordres du maréchal marquis de Castries, pour secourir Wesel, dont les ennemis faisaient le siége, il commanda l'aile gauche de ce corps au combat de Closterscamps, où, après avoir reçu deux coups de sabre sur la tête et un coup de baïonnette dans le col, il fut fait prisonnier; échangé au mois de mars 1761, il fut employé à l'armée du Bas-Rhin, le 1er mai. Il servait, en 1762, dans la division commandée par le marquis de Castries; le 21 septembre de cette année, il soutint, à la tête de la brigade de Vaubecourt, l'attaque du pont de Bruck-Mühl, tint ferme dans ce poste jusqu'au lendemain, malgré les efforts des ennemis, et commanda en chef la division jusqu'à la fin du combat, pendant l'absence du marquis de Castries, qu'une blessure grave avait forcé de se retirer. Il fut nommé, au mois de février 1767, chevalier des Ordres du roi; fut chargé, le 3 avril 1775, du commandement en chef en Franche-Comté; et fut nommé, le 27 novembre 1780, ministre et secrétaire-d'état au département de la guerre; enfin, le roi l'éleva à la dignité de maréchal

de France, le 13 juin 1783. Le maréchal de Ségur est mort à Paris, le 3 octobre 1801, âgé de 78 ans. (*Chronologie militaire*, *tom. V*, *pag.* 690 ; *Histoire des pairs de France, des grands-dignitaires de la Couronne, etc.*, *tom. I.*)

DE SÉGUR (Louis-Philippe, *comte*), *pair de France*, *maréchal-de-camp*, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, membre de l'association de Cincinnatus, commandeur des ordres de Saint-Lazare et de Notre-Dame du Mont-Carmel, grand'croix de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, et des ordres de Christ de Portugal, de Wurtemberg et de Toscane, l'un des quarante de l'académie française (1), et fils aîné du maréchal de Ségur, est né à Paris, le 10 décembre 1753. Il entra au service, en 1769, en qualité de sous-lieutenant dans le régiment de Mestre-de-camp-général cavalerie, où il devint successivement lieutenant et capitaine. Il fut nommé, en 1776, mestre-de-camp-lieutenant en second du régiment d'Orléans dragons, qu'il quitta, en 1781, pour commander, en qualité de colonel en second, le régiment de Soissonnais infanterie, aux États-Unis. Il y fit les deux dernières campagnes de la guerre américaine, sous les ordres de MM. de Rochambeau et de Vioménil; fut nommé, le 5 décembre 1782, colonel du régiment de dragons de son nom, et revint en France en 1783. Peu de temps après, il fut envoyé en Russie en qualité de ministre plénipotentiaire; conclut à Saint-Pétersbourg, le 11 janvier 1787, un traité de commerce avantageux pour la France, et fut

---

(1) On a de M. le comte de Ségur un grand nombre de productions poétiques, politiques et littéraires. Ses principaux ouvrages historiques et diplomatiques sont : *L'Histoire des principaux événements du règne de Frédéric-Guillaume II*; *le Tableau politique de l'Europe depuis* 1786 *jusqu'en* 1796 : *Memoire sur le pacte de famille*; *la Politique de tous les cabinets de l'Europe pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*; *l'Histoire de l'Europe moderne*; *la Galerie morale et politique*; *Abrégé de l'histoire ancienne et moderne à l'usage de la jeunesse*, etc., etc.

chargé de plusieurs autres négociations importantes. De retour en France, en 1790, il fut nommé par le roi maréchal-de camp, l'année suivante; et, à la fin de cette même année, Louis XVI l'envoya en qualité d'ambassadeur à la cour de Berlin. Il fut nommé successivement membre du corps législatif en 1801, conseiller-d'état en 1803, grand'croix de l'ordre de la Légion-d'Honneur, le 2 février 1805, grand-maître des cérémonies, sénateur et pair de France, le 21 novembre 1819. (*Histoire généalogique des pairs et des grands-dignitaires de France, tom. I.*)

DE SÉGUR (Alexandre-Joseph, *vicomte*), *maréchal-de-camp*, frère puîné du précédent, entra de bonne heure au service dans le corps de la gendarmerie. Nommé ensuite colonel en second des dragons de Noailles, il passa de ce corps dans celui de Lorraine, fut nommé, depuis, colonel-commandant du régiment de dragons de son nom, et fut promu successivement aux grades de brigadier de cavalerie, le 5 décembre 1781, et de maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. A l'époque de la révolution, il quitta le service, et s'abandonna librement à son goût pour les belles-lettres (1). Il est mort à Bagnères, le 27 juillet 1805. (*Histoire généalogique des pairs de France et grands-dignitaires de la Couronne, tom. I.*)

DE SÉGUR (Paul-Philippe, *comte*), *maréchal-de-camp*, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, commandeur de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, et de l'ordre du Mérite-militaire de Maximilien-Joseph de Bavière, et fils du comte Louis-Philippe de Ségur, est né à Paris, en 1780. Il entra au service, en 1799, et fit les campagnes de Hohenlinden et des Grisons. La paix de Lunéville ayant mis fin aux hostilités, il fut chargé, par le gouvernement français, de plusieurs missions près des

(1) M. le vicomte de Ségur a exercé sa plume sur différentes matières dramatiques, et a laissé des romans et des poésies légères, écrits avec autant de finesse que de grâce.

cours de Danemark et d'Espagne, et, en 1804, de l'inspection de tous les ouvrages militaires et constructions maritimes des côtes de la Manche. Envoyé deux fois en parlementaire à Ulm, au mois d'octobre 1805, il décida le général Mack à capituler, fut chargé, en 1806, de reconnaître la Calabre, pour les préparatifs d'une descente en Sicile, et se distingua au siége de Gaëte, qui capitula au mois de juillet de la même année. Passé de l'armée d'Italie à celle d'Allemagne, il combattit à Iéna, le 14 octobre de cette même année. A l'affaire de Nazielsk, le 24 décembre 1807, ayant chargé et traversé une arrière-garde russe de 4000 hommes, avec 90 dragons, il fut blessé deux fois et fait prisonnier, après une défense désespérée. Envoyé à Tologda, au-delà de Moscou, il obtint son échange à la paix de Tilsitt. Passé en Espagne, en qualité de major d'un régiment de hussards, il fut blessé, le 30 novembre 1808, à l'affaire glorieuse de Sommo-Sierra; il y combattait à la tête d'un escadron des chevau-légers polonais, qui enlevèrent une position escarpée et presque inaccessible à la cavalerie, défendue par 12,000 Espagnols et 15 pièces de canon. Promu au grade de général de brigade, le 22 février 1812, il fit en cette qualité la campagne de Russie. En 1813, il organisa 3000 gardes d'honneur à Tours, et fut chargé, après la perte de la bataille de Haguenau, de la défense du Rhin depuis Landau jusqu'à Strasbourg. Il se fit beaucoup d'honneur dans la retraite qu'il opéra pendant cinq jours avec 2000 chevaux, de la première de ces deux places à la seconde, devant un corps de 20,000 alliés, russes et prussiens. Il combattit à Montmirail, à Château-Thierry et à Meaux. Au combat de Reims, le 12 mars 1814, à la tête de 100 gardes d'honneur et de quelques hussards, il tomba sur les dragons russes à l'embranchement des routes d'Épernay et de Fismes, les enfonça, en culbuta un grand nombre dans le bras gauche de la Vesle, leur prit ou détruisit 600 chevaux, et leur enleva 8 pièces d'artillerie. Il reçut dans cette action deux blessures graves, et fut créé, le 23 août, commandeur de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur. En 1815, il fut nom-

mé chef d'état-major des corps royaux de cavalerie. Après le 20 mars, il resta sans emploi jusqu'au siége de Paris, et fut alors chargé de la défense de la rive gauche de la Seine. Il a été nommé, en 1818, l'un des maréchaux-de-camp de l'état-major-général de l'armée. (*Brevets militaires, annales du temps.*)

DE SÉGUR-BOUZELY (Étienne, *marquis*), *maréchal-de-camp* (1), né le 24 mai 1731, fut nommé lieutenant en

(1) Le marquis de Ségur-Bouzely est issu d'une branche qui a sacrifié sa fortune et nombre de distinctions politiques à l'attachement qu'elle a constamment professé pour la religion protestante. Cette branche, de même que toutes les autres branches de cette famille vraiment militaire, n'a pas cessé de se vouer au service, et a souvent scellé de son sang son dévouement à la patrie. Raimond de Ségur, surnommé le brave Montvert, frère du marquis Étienne de Ségur, fit avec distinction les campagnes d'Allemagne et de Corse, en qualité de capitaine, dans la légion de Soubise. Cet officier, qui donnait les plus belles espérances, fut assassiné, à l'âge de 22 ans, à l'affaire du pont de Golo, par un officier corse, auquel il avait trop généreusement sauvé la vie. Isaac, chevalier de Ségur, frère des précédents, entra au service comme simple dragon dans le régiment de Belsunce; devint aide-de-camp du maréchal marquis de Ségur, son parent; capitaine d'une compagnie dans les dragons de Soubise, puis lieutenant-colonel. Il servit succesivement sous les maréchaux de Ségur, de Castries et de Mouchy; se distingua dans la plupart des actions de la guerre dite de *sept ans* et dans les campagnes de Corse, et y reçut des blessures graves. Cet officier, par rapport à sa religion, n'ayant pas cru devoir accepter la croix de Saint-Louis, que lui avaient méritée ses nombreux services, se retira du service actif, et fut nommé commandant du bataillon de garnison du Perche. Le roi Louis XVI, pour lui donner une preuve de l'estime dont il l'honorait, accorda à chacun des 4 enfants de M. de Ségur, un brevet de 500 fr. de pension, *en considération des services distingués de leur père.*

Il existe encore deux fils de feu Isaac, chevalier de Ségur; l'aîné, Mathieu, vicomte de Ségur, né le 11 septembre 1765, a servi, ainsi que son frère, avant et depuis la révolution, d'abord en qualité de sous-lieutenant au régiment de Septimanie cavalerie. Il est actuellement officier-supérieur aux gardes et chevalier des ordres du Mérite militaire et de la Légion-d'Honneur. Son frère, Henri-Philippe, marquis de Ségur-Bouzely, servait depuis 1786 dans le régiment des chasseurs des Cévennes, lorsque la révolution éclata. En 1791, il eut l'honneur d'être du

second au régiment de Médoc, le 5 avril 1746, et parvint successivement par tous les grades jusqu'à celui de major

---

petit nombre des officiers que le marquis de Bouillé choisit pour favoriser l'évasion du roi Louis XVI. Les services et le courage du marquis de Ségur sont consignés dans des attestations très-honorables du prince de Condé et du maréchal de Broglie. Il quitta le service à la fin de 1792. En 1800, il fut nommé capitaine attaché à l'état-major-général de l'armée de Saint-Domingue. Rentré en France, en 1803, avec les débris de cette armée, il fut réformé par suite du refus qu'il fit au général Berthier, commandant de la place de Paris, d'assister au couronnement de Buonaparte. En 1806, il reçut en Périgord, où il s'était retiré, l'ordre de se rendre, en qualité d'aide-de-camp, auprès du grand-duc de Berg, en Prusse. Il eut un bras emporté à la bataille de Heilsberg, le 10 juin 1807, et la poitrine fracassée par un biscaïen, ce qui ne l'empêcha pas de servir encore plusieurs autres années dans le royaume de Naples et dans d'autres parties de l'Italie. Il a été successivement nommé chef d'escadron, major, colonel en 1810, et adjudant-général : il est chevalier des ordres royaux du Mérite-militaire de France, de la Légion-d'Honneur, des Deux-Siciles et du Mérite-militaire de Bavière. Le roi Maximilien-Joseph lui écrivit à cette occasion cette lettre flatteuse :

« Monsieur de Ségur, j'apprends par votre lettre du 10 août, que » vous avez reçu la décoration de mon ordre militaire. Les titres que vos » qualités vous donnent à cette marque de distinction sont trop bien fon» dés, et je suis enchanté d'avoir pu rendre justice à votre mérite, et » faire quelque chose qui vous soit agréable. Sur ce, je prie Dieu qu'il » vous ait, M. de Ségur, en sa sainte et digne garde.

» Nymphembourg, le 12 septembre 1809.

» *Signé* MAXIMILIEN-JOSEPH. »

S. M. Louis XVIII ayant recouvré son trône, en 1814, M. de Ségur sollicita, tant pour lui que pour ses co-religionnaires, la décoration de l'ordre du Mérite-militaire. Le ministre de la guerre lui fit observer que cet ordre avait été institué par Louis XV, pour récompenser seulement les officiers protestants, nés en pays étrangers et au service de la France; mais qu'on lui offrait la croix de l'ordre de Saint-Louis, en le dispensant du serment relatif à la religion. Le marquis de Ségur répondit qu'en sa qualité de protestant, il ne devait ni ne pouvait recevoir cette décoration. Sa persévérance dans cette démarche eut le succès qu'il avait espéré de la justice du monarque. Sa demande fut accueillie d'une manière positive, le 11 octobre; et, par une ordonnance royale du 25 novembre suivant, tous les officiers français qui ne professent point la religion catholique, apostolique et romaine auront désormais les mêmes droits à cette décoration que les officiers protestants étrangers.

de ce régiment, en 1759. Il fut nommé lieutenant du roi, à la Grande-Terre (Guadeloupe) et lieutenant-colonel, en 1770. Étant protestant, il refusa la croix de Saint-Louis; mais le roi lui donna le brevet de colonel, en 1775. Ce fut par suite de la considération dont jouissait cet officier, qu'en 1785, étant de retour en Europe, il obtint de M. de Castries, ministre de la marine et des colonies, le gouvernement de Marie-Galante, île dont la plupart des propriétaires étaient des réfugiés sortis de France, par suite de la révocation de l'édit de Nantes, et où s'est perpétué le souvenir de l'administration paternelle du marquis de Ségur. Il fut créé maréchal-de-camp, le 22 septembre 1788, et mourut postérieurement à l'année 1791. (*Brevets militaires.*)

DE SÉGUR-CABANAC (Joseph, *comte*), *lieutenant-général,* entra au service, en qualité de lieutenant de remplacement au régiment d'Orléans cavalerie, le 5 août 1723, Il servit au camp de la Moselle, en 1727. L'année suivante, on lui donna, le 22 novembre, une compagnie au même régiment; il la commanda au camp de la Meuse, en 1730; aux siéges de Gerra-d'Adda, de Pizzighitone et du château de Milan, en 1733; de Tortonne et de Novarre, ainsi qu'aux batailles de Parme et de Guastalla, en 1734. Nommé aide-major de son régiment, le 6 octobre de cette dernière année, il servit en cette qualité, en 1735, aux siéges de Révéré, de Reggio et de Gonzague, à la prise de Prague, en 1741, et au combat de Sahay, l'année suivante. Ayant été nommé troisième guidon de la compagnie des gendarmes de la garde, le 11 mai 1742, avec rang de mestre-de-camp de cavalerie, par commission du même jour, il se démit de la majorité du régiment d'Orléans, et continua de servir à l'armée de Bohême, en qualité d'aide-maréchal-général-des-logis de la cavalerie. Il se trouva, en cette qualité, à la défense de Prague et à la retraite du maréchal de Belle-Isle, au mois de décembre; combattit, avec la compagnie des gendarmes, à la journée de Dettingen, le 27 juin 1743; devint deuxième, puis premier guidon de sa compagnie, les 12 juillet et 17 novembre sui-

vants, et servit à la bataille de Fontenoy, aux siéges des ville et citadelle de Tournay, d'Oudenarde, de Dendermonde et d'Ath, en 1745, et aux batailles de Raucoux, en 1746, et de Lawfeld, en 1747. Créé brigadier de cavalerie, le 1er janvier 1748, il servit en cette qualité, au siége de Maëstricht. On le nomma successivement troisième enseigne en la compagnie des gendarmes de la garde, le 15 mars; deuxième enseigne, le 10 octobre 1749; premier enseigne, le 14 novembre 1750, et maréchal-de-camp, le 20 février 1759. Employé à l'armée d'Allemagne, par lettres du 1er mai, il se trouva à la bataille de Minden, le 1er août; devint second sous-lieutenant de la compagnie des gendarmes, le 12 avril 1761; fut employé comme maréchal-de-camp en Guienne, depuis le 1er mai 1761 jusqu'en 1762, et fut promu au grade de lieutenant-général des armées du roi, le 16 avril 1767. Il mourut en 1790, ayant été pourvu, comme son père l'avait été, de la lieutenance du maire de la ville de Bordeaux (1). (*Histoire généalogique des pairs de France et grands-dignitaires de la Couronne*, *tom. I.*)

DE SEIGNELAY, *voyez* DE COLBERT.

DE SEIMANDY (Jean-Pierre-Aaron), *vicomte de Saint-Gervais*, *maréchal-de-camp*, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, était, en 1789, lieutenant de la compagnie des Cent-Suisses de la garde du roi, avec commission de colonel d'infanterie, datée du 25 juillet 1780. Nommé maréchal-de-camp, le 1er mars 1791, il fut employé à l'armée des Alpes, le 9 septembre 1792; cessa de servir après la révolution du 31 mai 1793, et se refusa aux appels faits par la convention, après le 9 thermidor an II (27 juillet 1794). Une décision du 19 septembre 1801 ad-

---

(1) Le comte de Ségur-Cabanac a laissé deux fils, dont l'aîné, nommé Joseph-Marie, vicomte, puis comte de Ségur-Cabanac, guidon des gendarmes de la garde ordinaire du roi et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, est décédé vers 1815, revêtu du grade de maréchal-de-camp.

jugea au général Seimandy le traitement de réforme de son grade, et un décret du 21 juin 1811, la solde de retraite définitive. Il a été nommé membre du collége électoral du département des Bouches-du-Rhône, le 21 juillet 1815. (*Etats militaires.*)

DE SELLES, *voyez* DE BÉTHUNE.

LE SÉNÉCHAL DE CARCADO *ou* KERCADO (René-Alexis), *comte de Molac, lieutenant-général*, entra dans les mousquetaires en 1681. Il fut créé brigadier le 3 janvier 1696, maréchal-de-camp le 10 février 1704, et lieutenant-général le 9 juin 1708. Il avait fait toutes les campagnes de 1682 à 1712, lorsqu'on lui donna, le 10 mai 1719, le gouvernement de Quimper. Il le conserva jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 29 août 1743 : il était alors âgé de 84 ans. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 630.)

LE SÉNÉCHAL DE BOURNAYS (Pierre-Louis), *maréchal-de-camp*, entra aux mousquetaires en 1701. Il fut créé brigadier le 1er mai 1735, et maréchal-de-camp le 1er janvier 1740. Il mourut à Nancy le 7 mai suivant. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 173.)

DE SENNETERRE (Henri), *marquis*, puis *duc de la Ferté, maréchal-de-France*, descendait d'une illustre maison d'Auvergne, connue depuis le 13e siècle. Il fut fait premier capitaine du régiment de M. le comte de Soissons, en 1627, et servit au siége de la Rochelle, que le roi soumit en 1628. Il se trouva à la prise de Privas, que les rebelles abandonnèrent en 1629, et y reçut un coup de mousquet au visage. Après la réduction d'Alais, à laquelle il prit part, le roi accorda la paix aux calvinistes. Senneterre devint capitaine d'une compagnie de chevau-légers, avec laquelle il marcha au secours de Casal, en 1630. Il se trouva à la prise de Moyenvic, en 1631, et au siége de Trèves, en 1632. Il entra dans Nancy, en 1633; combattit, en 1635, à la bataille d'Avein, où les Français battirent le prince Thomas et les Espagnols. En 1636, il se trouva à la

reprise de Corbie. A la formation des compagnies de cavalerie en régiments, il en obtint un, par commission donnée à Saint-Germain-en-Laye, le 24 janvier 1638. Pendant le siége de Hesdin, rendu au roi le 30 juin 1639, il commanda la cavalerie, et repoussa le secours que Piccolomini conduisait aux assiégés. Le roi le fit maréchal-de-camp sur la brèche, par brevet du 1er juillet. Il défit, le 5 août, sous les ordres du maréchal de la Meilleraye, l'armée des Espagnols, à Saint-Nicolas, près de la rivière d'Aa, et enleva, dans la même campagne, le quartier des Cravates, commandé par Ludovic. Il attaqua et prit, en 1640, la ville de Chimari. Blessé d'un coup de fauconneau à ce siége, il apprit que le duc de Lorraine chargeait la garde de cavalerie et d'infanterie, postée au passage de la rivière : il se fit envelopper la cuisse et jeter sur son cheval, marcha à l'ennemi, et le contraignit de se retirer avec perte. Il commanda un quartier au siége d'Aire, en 1641. Il reprit, en 1642, le fort de Morille, et le fort Rouge, près de Calais, que le général espagnol occupait. A la bataille de Rocroy, le 19 mai 1643, il commanda l'aile gauche de l'armée française. Blessé de deux coups d'épée, et de deux de pistolet, il eut deux chevaux tués sous lui; il se porta tellement en avant dans les rangs ennemis, qu'il y fut quelque temps prisonnier. La victoire lui rendit la liberté. Le roi lui confia le gouvernement de la Lorraine et de Nancy, sur la fin du mois de juillet. Il y demeura en 1644 et 1645, et y fit subsister un nombreux corps de troupes, avec lequel il maintint ces peuples nouvellement conquis, dans l'obéissance, l'abondance et la paix. On le nomma lieutenant-général, commandant un corps de troupes sur la frontière de Champagne et de Lorraine, par pouvoir du 8 mai 1646, et il prit Longwy, le 12 juillet. Il obtint, à la mort du chevalier de Jonchères, un régiment d'infanterie de son nom, par commission du 3 janvier 1647. On le chargea du commandement de l'armée de Champagne et de Lorraine, par pouvoir du 30 avril suivant; et, le 4 juin, il reçut l'ordre de marcher en Flandre, avec cette armée, et de servir, en qualité de lieutenant-général, sous les ma-

réchaux de Gassion et de Rantzau. Il conduisit, à la vue de l'armée ennemie, 2000 hommes de pied et 1500 chevaux dans Courtray, menacé d'un siége, battit l'escorte d'un convoi, brûla les chariots, et tua 800 hommes. Le roi le nomma lieutenant-général de la Basse-Auvergne, à la mort du comte de la Feuillade, par provisions du 15 novembre. Employé comme lieutenant-général, à l'armée de Flandre, sous M. le duc d'Enghien, par lettres du 22 mars 1648, il marcha au siége d'Ypres, qui se rendit le 28 avril. Il se démit, au mois de juin, de la lieutenance-générale de la Basse-Auvergne. A la bataille de Lens, le 20 août, il commanda l'aile gauche, rompit la cavalerie espagnole, et la poursuivit jusqu'à Douay, d'où il ramena 1500 prisonniers. Il remplit ensuite les fonctions de lieutenant-général, à l'armée de Flandre et de Champagne, sous le maréchal du Plessis, en vertu de lettres du 26 mai 1650. Le duc Charles, profitant des troubles de France, détacha, en Lorraine, le comte de Ligniville, avec 4000 hommes. Ce général s'était emparé d'Épinal, de Châté, de Neufchâteau, de Mirecourt, et de Ligny. Le marquis de la Ferté quitta l'armée de Champagne, accourut à Nancy, avec 300 chevaux, l'approvisionna, et reprit le chemin de Champagne, pour mieux donner le change à l'ennemi. A peine fut-il arrivé, qu'il repartit avec 800 chevaux : couvert par les bois qui environnent la ville de Bar, il s'avançait vers la place; il en apprit la réduction et la marche de l'armée de Lorraine vers Saint-Mihiel; il feignit de se retirer; et, par une contre-marche, il revint sur ses pas. Le comte de Ligniville, trois fois plus fort que le marquis de la Ferté, négligea de faire rompre le pont d'une petite rivière qui n'était pas guéable. Le marquis passa sur ce pont, tomba sur les Lorrains au moment où ils cherchaient à se loger : ils n'eurent pas le temps de former un seul escadron; 1100 furent tués ou pris le 9 octobre. Le marquis de la Ferté reprit plusieurs places sans résistance, assiégea et prit Ligny : à ce dernier siége, il reçut à la gorge un coup de mousquet qu'on crut long-temps mortel. Le roi le créa maréchal de France, par état donné à Paris, le 5 janvier 1651.

Il eut, le 13, une dispense de prêter serment. On le nomma pour commander l'armée dans la Lorraine et le Barrois, par pouvoir du 11 avril. Il leva un régiment d'infanterie de son nom (depuis la Sarre), par commission du 20 mai, acheva de réduire la Lorraine, s'empara de Vichery, de Mirecourt, de Vaudrevange et de Chaté-sur-Moselle. Il soumit cette dernière place le 13 septembre. Épinal se rendit en même temps. Il leva un régiment de dragons de son nom, par commission du 25 du même mois. Il continua de commander en Lorraine, par pouvoirs des 20 mars 1652 et 2 juin 1653. Cette dernière année, avec le maréchal de Turenne, il prit Rethel, le 9 juillet, et Mouzon, qui capitula le 28. Le 23 février 1654, il se rendit maître de Beffort. Secondé par les maréchaux de Turenne et d'Hocquincourt, il força les lignes d'Arras, le 25 août, et prit Clermont-en-Argonne, le 24 septembre. Landrecies se rendit aux maréchaux de Turenne et de la Ferté, le 14 juillet 1655. Séparé du maréchal de Turenne, il passa l'Escaut près de Bouchain, à la vue de l'armée ennemie. Le maréchal de Turenne et lui prirent Condé, le 18 août, et Saint-Guilain le 25. On le nomma, à la mort du maréchal de Schomberg, au mois de juin 1656, gouverneur et lieutenant-général des pays Messin et Verdunois, et gouverneur particulier des ville et citadelle de Metz. Le prince de Condé et don Juan d'Autriche forcèrent le quartier du maréchal de la Ferté devant Valenciennes, le 16 juillet, lui tuèrent 4000 hommes, et le firent prisonnier. Rendu à la liberté, il investit, le 12 juin 1657, Montmédy, qui se rendit au roi le 6 août. On licencia alors son régiment de cavalerie, et celui d'infanterie qu'il avait depuis 1647. Le maréchal fit investir, sur la fin de juillet 1658, Gravelines, qui capitula le 30 août. On licencia son régiment de dragons en 1659. On le nomma chevalier des Ordres du roi, le 31 décembre 1661. Commandant l'armée de Lorraine, par pouvoir du 12 août 1663, il marcha au siége de Marsal. Cette place fut remise au roi, le 4 septembre, en vertu du traité conclu, le 1er, avec le duc de Lorraine, que le roi rétablissait dans ses états. Le roi érigea pour lui en duché-pai-

rie la baronnie de la Ferté-Senneterre, par lettres données à Paris, au mois de novembre 1665, registrées au parlement de Paris le 2 décembre. Il prêta serment, et fut reçu le même jour. Il se démit de son régiment en faveur de son fils, en 1671, et se retira à la Ferté, où il mourut le 27 septembre 1681. (*Chronologie militaire, tom. II, pag.* 582; *Mémoires du Père d'Avrigny, Histoire militaire de M. de Quincy, Histoire des Grands-Officiers de la Couronne, l'abbé le Gendre, le président Hénaut et Bauclas.*)

DE SENNETERRE (Jean-Charles, *marquis*), *maréchal de France*, naquit le 11 novembre 1685. Nommé lieutenant au régiment de Senneterre dragons, le 30 mai 1703, il passa à l'armée d'Italie, et servit à la prise d'Hostilia et au bombardement de Trente. A la prise de Verceil, le 20 juillet 1704, il obtint une compagnie au régiment de Senneterre (depuis Apchon), par commission du 14 septembre : il était, le 17, à la prise d'Yvrée, et à la prise du château et de la citadelle le 28. Il eut, par commission du 5 avril, un régiment d'infanterie de son nom, sur la démission du comte de Laval, qui passait au régiment de Bourbon. Il était à la prise de Vérue le 10 avril. Il partit du siége de Chivas, que le duc de Vendôme faisait alors, et alla joindre son régiment à Sirk, où l'armée du roi, commandée par le maréchal de Villars, était campée. Sur la fin de la campagne, il marcha en Flandre. Il servit, en 1706, à l'armée du Rhin, commandée par le maréchal de Villars, et se trouva à la levée du blocus du fort Louis par les ennemis, le 1er mai. On le détacha pour aller en Flandre, avec son régiment, au mois de juin. Il servit, en 1707, à l'armée de Flandre, commandée par le duc de Vendôme. Il marcha en Alsace, au commencement de 1708, et revint en Flandre avec une partie de l'armée d'Alsace. Il servit en Flandre, en 1709. Il défendit Saint-Venant, en 1710, et y fut blessé d'un éclat de grenade. Saint-Venant se rendit aux ennemis le 29 septembre. Il était, en 1711, à l'armée de Flandre. Assiégé dans Bouchain, qui se rendit le 13 septembre, après vingt-un jours de

tranchée ouverte, il y fut fait prisonnier de guerre avec la garnison : on l'échangea en 1713. Son régiment ayant été réformé, par ordre du 12 novembre 1714, il fut mis colonel réformé, à la suite du régiment de Normandie, par ordre du 10 décembre. On le fit brigadier, par brevet du 1er février 1719. Nommé colonel du régiment d'infanterie de la Marche, par commission du 1er juillet 1731, sur la démission du marquis de la Ferté, il fut promu au grade de maréchal-de-camp, par brevet du 20 février 1734. Ayant reçu le titre d'ambassadeur auprès du roi de Sardaigne, au mois d'avril, il fut employé à l'armée d'Italie, par lettres du 1er mai, et suivit le roi de Sardaigne à la bataille de Guastalla le 19 septembre. On le créa lieutenant-général, par pouvoir du 18 octobre. Il continua d'être employé à l'armée d'Italie, en 1735; servit à la prise de Gonzague, et de Reggiolo, au mois de mai; de Révéré et de Goïto, au mois de juin. La paix se fit à la fin de la campagne. Il resta comme ambassadeur à la cour de Turin jusqu'en 1743, et fut chargé des plus importantes négociations : il s'en acquitta, à la satisfaction du roi de France. Le roi de Sardaigne s'étant allié avec les ennemis de la France, le marquis de Senneterre revint à Paris, au mois d'octobre. Employé à l'armée d'Italie, par lettres du 1er février 1744, sous M. le prince de Conty, il passa le Var, le 1er avril, concourut à la prise des châteaux d'Apremont et d'Utelle, de Nice, de Castel-Novo, de la Scarenne, de Péglia, de Castillon et de la Turbie. Il commanda la division du centre, à l'attaque des retranchements de Villefranche, qu'on emporta le 21 avril; à la prise du fort de Montalban, le 25, et au passage des Alpes, par la vallée de Sture. La nuit du 18 au 19 juillet, il attaqua les ennemis sur les hauteurs de Valloria, les chassa, et ouvrit cette vallée à la colonne d'infanterie qu'il conduisait. Il concourut à la prise du château Dauphin, et à la prise de Demont, le 17 août. Il était au siége de Coni, qui fut inverti le 13 septembre. Pendant ce siége, il commanda l'infanterie et força les ennemis de se retirer en désordre. Il y reçut une blessure dangereuse à la cuisse. Il fut créé chevalier des Ordres du

roi, le 2 février 1745. Employé à la même armée d'Italie, par lettres du 1er avril, sous le maréchal de Maillebois, il commanda un corps d'infanterie, couvrit le passage de l'armée, vis-à-vis d'un gros corps de troupes piémontaises, et servit au siége de Tortone, qui capitula le 3 septembre. Il était à la prise de Plaisance, le 12; de Piovera, le 15, et de Pavie, le 22. Il combattit à Rivarone, le 27; il y commanda une des attaques. Il eut part aux siéges d'Alexandrie, qui capitula le 12 octobre; de Valence, qui se rendit à discrétion, le 30, et d'Asti, pris le 17 novembre. Il commanda en chef le siége du château de Casal, qu'il prit en huit jours de tranchée ouverte, le 29. Il commanda pendant tout le reste de l'hiver à Casal, ainsi que dans tout le Montferrat. Employé à la même armée, par autres lettres du 6 avril 1746, il se trouva au siége et à la prise d'Acqui, le 4 mai; de Ponzone et de Terzo, le 6, et de Montaboni le 10. Il combattit à San-Lazaro, le 16 juin, et au passage du Pô le 9 août. Chargé de masquer le pont appelé *la Romea*, avec 12 bataillons espagnols et 2 brigades françaises, pour laisser arriver l'armée, et en faire ensuite l'avant-garde, il partit le 10; mais, obligé de défiler au travers des équipages qui occupaient la chaussée du Tidon, il trouva à la Romea, sur les cinq heures du matin, les ennemis, qui avaient passé le Tidon, et qui se mettaient en bataille, au nombre de 18,000 hommes, commandés par les généraux Botta et Bernciau, qui l'attaquèrent vivement sur les six heures. Le combat dura jusqu'à midi; le marquis de Senneterre soutint tout l'effort de l'ennemi, et le repoussa jusqu'à trois fois. Un des généraux autrichiens ayant été tué à la troisième charge, les ennemis repassèrent le Tidon, et se retirèrent à Voltofredo. Le marquis de Senneterre eut un cheval tué sous lui pendant cette action, qui donna le temps à l'armée française et à la garnison de Plaisance d'achever le passage du Pô et de sauver les équipages. Sur la fin de cette campagne, l'armée étant rentrée en Provence, on laissa le marquis de Senneterre à Saint-Laurent, avec 30 bataillons français et espagnols, pour défendre le Var. Employé à l'armée de Flandre, par let-

tres du 1er mai 1747, il commanda l'infanterie de la gauche, à Lawfeld, le 2 juillet. L'armée se retirant dans ses quartiers d'hiver, il repoussa sans aucune perte un corps considérable de hussards, qui, au sortir de Saint-Tron, chargeaient l'arrière-garde qu'il commandait. On l'employa dans la même armée, par lettres du 15 avril 1748. Il marcha à la conquête du duché de Limbourg, le 8 avril, et au siége de Maëstricht, qu'on prit le 7 mai. Il commanda ensuite toute la première ligne, cantonnée sur le Demer. On lui confia le commandement du Poitou, de la Saintonge et du pays d'Aunis, par commission du 1er novembre 1756. Créé maréchal de France, par état donné à Versailles, le 24 février 1757, il fut confirmé dans son commandement, par pouvoir du 1er mars, et prêta serment, comme maréchal de France, le 27. Nous ignorons la date de sa mort. (*Chronologie militaire, tom. III, pag.* 392; *mémoires du temps.*)

SERRANT (Joseph), *maréchal-de-camp*, né à Saint-Pierre de la Martinique, le 20 janvier 1767, entra, comme volontaire, dans le régiment de Bouillé, le 7 novembre 1782, et y fut nommé sous-lieutenant, le 13 décembre 1792. Le 16 août de l'année suivante, il passa, avec le grade d'adjudant-major, capitaine dans le 2e bataillon de la Martinique; fit les campagnes de 1792, 1793, et celle du commencement de 1794, dans cette île, et fut blessé et fait prisonnier de guerre par les Anglais, à l'attaque du camp de Rosetta, le 16 février de cette dernière année. Il était alors, et depuis le 3 décembre 1793, capitaine aux chasseurs à cheval faisant partie du bataillon de la Martinique. A son retour en France, il fut nommé capitaine au 106e régiment (depuis 13e demi-brigade) de ligne, le 10 mai 1795. Il servit à l'armée de l'Ouest, sous le général Hoche, en 1795 et 1796; fit les campagnes d'Italie et d'Helvétie, en 1797 et 1798; passa capitaine au corps d'expédition d'infanterie, le 27 septembre de cette dernière année, puis dans la 87e demi-brigade de ligne, devenue 5e régiment, le 26 novembre suivant, et fit la campagne de 1799,

en Italie, où il se trouva aux affaires du Grimsel. Lors de la prise de Savigliano, le 15 septembre, il entra le premier dans la place, à la tête d'une compagnie de grenadiers, au milieu d'une grêle de balles que les Austro-Sardes faisaient pleuvoir du faite des maisons; fut blessé à l'attaque de Murazzo, sur la Stura, le 31 octobre, et se trouva, le 4 novembre, à la bataille de Fossano, et à toutes les actions qui eurent lieu pendant la retraite. En 1800, il combattit aux attaques de Mélogno, de St.-Jacques, et de la redoute espagnole; à l'affaire de Vintimiglia et à la prise de Saint Martin de Lanstoca, de Braons et de Limone. Il fit la campagne de 1801 à l'armée des Grisons et du Tyrol, et celles de 1802, 1803 et 1804 contre les insurgés suisses et ceux du Valais, et à l'armée d'observation du Midi, où il fut chargé du commandement d'Orbitello. En 1805, il se trouva à la bataille de Caldiéro, et aux affaires de Montébello, de Vicence, de Saint Pierre de la Brenta, de la Piave, du Tagliamento et de l'Izonso. En 1806, les généraux Lauriston et Molitor, voulant faire opérer une diversion aux Russes, qui assiégeaient Lesina, ordonnèrent une attaque sur l'île de Curzola. Le capitaine Serrant, chargé de cette expédition avec 4 compagnies et 2 pièces de canon, débarqua dans la nuit du 7 au 8 mai, s'empara de l'île, fit prisonnière la garnison ennemie, et évacua Curzola le lendemain 9, à travers une escadre de 4 vaisseaux de ligne et plusieurs frégates, qui se préparaient à reprendre cette place. Cette entreprise hardie mérita au capitaine Serrant les félicitations les plus honorables de la part des chefs de l'armée. Le 28 du même mois, ayant reçu du général Lauriston l'ordre de se porter au Vieux-Raguse, avec 5 compagnies, dont 2 d'élite et avec 4 pièces de canon, Serrant fut assailli, le 29 avant le jour, par une multitude de Monténégrins et de Russes, qui avaient mis tout à feu et à sang sur leur passage. Serrant soutint avec sang froid le choc impétueux de ces barbares; et, bientôt renforcé par deux compagnies, il tourna la droite de l'ennemi, en passant sur le territoire turc (l'Épire), et le mit dans une déroute complète, après lui avoir tué plus de 400 hommes, au

nombre desquels se trouvait leur chef, neveu du prince, évêque des Monténégrins. Ce dernier, brûlant du désir de venger cette défaite, vint, le 2 juin, à la tête de 1000 combattants, assiéger le Vieux-Raguse. Le capitaine Serrant soutint et repoussa trois assauts, et n'évacua la place, pendant la nuit, qu'après en avoir reçu l'ordre exprès. Il se trouva au bombardement de Raguse; et, sur le rapport du général Lauriston, il fut nommé chef de bataillon et membre de la Légion-d'Honneur, le 21 du même mois de juin. Il continua de servir, en 1807 et 1808, en Epire et en Albanie, et, en 1809, dans la Dalmatie. Le 21 mai de cette dernière année, il eut le bras cassé à la bataille de Gospitsch, en chargeant l'ennemi avec son bataillon, sous les ordres du duc de Raguse, qui le nomma, le 28 décembre, colonel du 3ᵉ régiment de Croates, *dit* d'Ogulin. Le 16 mars 1810, il fut grièvement blessé devant Zerzatz, sur la Carona, par des insurgés turcs, qui, malgré les ordres de la Porte, ne voulaient pas remettre un territoire qu'ils avaient envahi. Le 26 août 1811, il passa au commandement du 8ᵉ régiment d'infanterie légère, à la tête duquel il soutint la cavalerie de Nansouty au combat sanglant d'Ostrowno, le 26 juillet 1812: il y fut blessé, en chargeant plusieurs fois l'infanterie russe. En considération de la belle conduite qu'il avait tenue, dans cette journée, il fut créé officier de la Légion-d'Honneur, le 31 du même mois, et général de brigade le 25 septembre suivant. A la terrible journée de Maloiaroslawetz, le 24 octobre, il commanda la 1ʳᵉ brigade de la division Broussier, qui prit une part si active à cette action, et reçut un coup de feu à la cuisse gauche. Fait prisonnier au mois de décembre, il parvint à s'évader de Wilna, au mois d'avril 1813, et à rejoindre l'armée française. Employé en Savoie, sous le général Marchand, il attaqua, le 24 février 1814, et mit dans une déroute complète, devant Annecy, le corps autrichien du général baron Zeigmestre: et, quoique l'ennemi eût une artillerie et une cavalerie bien supérieures, il le poursuivit l'épée dans les reins jusqu'à Carouge. Chargé du commandement de l'avant-garde, lorsque l'armée

opéra la retraite, et marchant pour barricader un pont qui se trouvait en arrière d'Annecy, il rencontra, le 25 mars, l'avant garde ennemie, forte de 8000 fantassins, de 2000 cavaliers et de 18 bouches à feu, et commandée par le baron Zeigmestre, l'attaqua immédiatement dans la ville même; et, après trois heures d'un engagement meurtrier, le força à la retraite, laissant le champ de bataille couvert de ses soldats, et 600 prisonniers au pouvoir des Français. Le 12 avril, l'ennemi, soutenu par 30 pièces de canon, ou obusiers, qui garnissaient le château de Montmélian, voulut rétablir un pont que le général Serrant avait détruit. Ce dernier, malgré un feu très-vif, tua presque tous les travailleurs, renversa ou incendia les travaux, et fit mettre bas les armes à 2 compagnies de chasseurs autrichiens qui avaient traversé la rivière. La communication du traité de paix, du 1er avril, fit conclure, le même jour 12, une suspension d'armes, entre Serrant et le feld-maréchal comte de Bubna. Nommé, en 1815, commandant du département de la Haute-Loire, au Puy, Serrant sut y concilier tous les intérêts, assoupir toutes dissensions, maintenir l'ordre et la discipline, protéger les amis de la cause royale, et emporter l'estime des autorités civiles, et la reconnaissance des habitants. (*Brevets milit.*, *annales du temps.*)

DE LA SERRE, *voyez* CHABO.

DE LA SERRE-AUBETERRE, *voyez* D'ESPARBÈS DE LUSSAN.

SÉRURIER (Jeanne-Mathieu-Philibert, *comte*), *pair et maréchal de France*, naquit à Laon, en Picardie, le 8 septembre 1742. Il entra au service, en 1755, en qualité de lieutenant de milice de cette ville. En 1759, il passa enseigne dans le régiment de Mazarin (qui prit le nom de Beauce, en 1763, puis celui de la Tour-du Pin), fit ses premières armes à la conquête de l'électorat de Hanovre, et fut blessé à l'affaire de Warbourg, le 31 juillet 1760. Il fut nommé successivement lieutenant au même corps, en 1761; capitaine en 1778; major en 1789, et chef de bataillon en 1793. Le 22 août de cette dernière année, il fut

promu au grade de général de brigade, et employé en cette qualité, en 1794, à l'armée des Pyrénées-Occidentales. Le courage et la capacité qu'il fit remarquer dans ce nouveau grade l'élevèrent bientôt à celui de général de division, qui lui fut conféré le 13 juin 1795. Il commandait alors, conjointement avec Masséna, la division de droite de l'armée d'Italie, sous le général Kellermann. Sérurier prit une part très-active à toutes les actions qui terminèrent cette glorieuse campagne, où l'on vit moins de 50,000 Français, dans le dénûment le plus absolu, tenir constamment en échec plus de 180,000 Austro-Sardes, et marquer chaque jour d'une si belle défense par quelque nouvelle défaite d'un ennemi, dont la supériorité numérique était le moindre avantage. Ce fut le général Sérurier qui, le 5 juillet 1795, battit les Piémontais au col de Terme, et, le 27, les Autrichiens au col de l'Inferno. Le 25 novembre, il culbuta les premiers sur le Tanaro; s'empara, le 26, d'Intrapa et de Garessio, et, le 27, força l'ennemi de lui abandonner ses positions et son artillerie. Le 11 décembre, il contribua beaucoup au succès de la bataille de Final. Le 19 avril 1796, il soutint un combat opiniâtre contre le général Colli, près du bourg de Saint-Michel; le battit, sur les hauteurs de Vico, le 22, et lui prit 18 drapeaux, 8 pièces de canon, 3 généraux et 1300 prisonniers. Cette victoire, qui ouvrait aux Français les portes de Mondovi, et leur assurait la conquête de l'Italie, avait placé l'ennemi dans une position tellement désespérée, qu'il proposa immédiatement d'entrer en négociation pour la paix. Elle fut signée à Paris, le 15 mai suivant, et l'on sait quelle influence eut ce traité sur les évènements ultérieurs, en détachant la Sardaigne de la coalition germanique. Cependant l'armée française continuait vivement les hostilités contre l'Autriche. Le 12 mai, Sérurier contribua à la prise de Pizzighitone, et au passage du Mincio, le 29 : il fut chargé de l'investissement de Mantoue, où il déploya beaucoup de talents et une grande activité. Chargé, avec 1500 hommes, de la défense du poste de la Favorite, il y repoussa avec perte le maréchal Wurmser, le 16 janvier

1797. Il fut un des signataires de la capitulation de cette place, le 2 février. Après avoir passé la Piave à Vidor, le 12 mars, il se porta sur Valvasone, et prit part aux diverses actions qui eurent lieu sur le Tagliamento. Nommé au commandement de Venise, dans des circonstances difficiles, il déploya dans cette mission autant d'adresse que de fermeté. En 1798, il fut pourvu de l'inspection-générale de l'infanterie française. Il commanda une division à l'armée d'Italie, sous le général Schérer, pendant la campagne de 1799, et battit les Autrichiens sur les hauteurs qui bordent le lac de Garda, le 26 mars. Moins heureux à la fausse attaque de Véronne, ses soldats, contre son ordre, ayant poursuivi l'ennemi avec une opiniâtreté trop imprudente, furent bientôt assaillis par un renfort considérable, et forcés d'abandonner le champ de bataille en désordre, avec perte de plus de 4000 hommes. Le 5 avril, il attaqua et prit de vive force le bourg de Villa-Franca, où il fit 1500 prisonniers, et défendit, le 20, la tête du pont de Lecco contre les Russes. A la malheureuse journée de Cassano, le 27, après la retraite du général Grenier, Sérurier, avec moins de 2500 hommes qui lui restaient, eut à soutenir les efforts des divisions réunies de Rosenberg et de Vukassovich. Il marcha en bon ordre jusqu'à Verderio; et, ignorant les revers du centre, il se retrancha dans cette position, et s'y défendit toute la nuit. Enveloppé de toutes parts, il assemble son état-major, lui fait part de la situation de sa petite armée, et propose de se frayer un passage à main armée. Cette opinion généreuse n'ayant point prévalu, il demanda et obtint une capitulation honorable, aux termes de laquelle tous les officiers rentrèrent en France sur parole : on y stipula que les soldats prisonniers seraient échangés les premiers contre un pareil nombre de soldats des armées alliées. Le fameux Suworow, auquel le général Sérurier fut présenté, ne put s'empêcher d'admirer cette marche hardie et cette belle défense. Après la révolution du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), dans laquelle le général Sérurier concourut au renversement du directoire, il fut appelé au sénat, en fut nommé vice-pré-

sident, en 1822, et préteur le 17 septembre 1803. Le 25 avril 1804, il fut nommé gouverneur de l'hôtel des Invalides. Il fut élevé à la dignité de maréchal de France, le 18 mai; créé grand-officier de la Légion d'Honneur, le 14 juin 1804, puis grand'croix de la Couronne-de-Fer, et comte. A l'époque de l'expédition des Anglais contre l'île de Walcheren, en 1809, le maréchal Sérurier fut nommé commandant-général de la garde parisienne. Lors du rétablissement de la maison de Bourbon sur le trône de France, il fut appelé par le roi à la pairie, le 4 juin 1814, et créé commandeur de l'ordre de Saint-Louis le 23 août. Il a conservé le gouvernement des Invalides jusqu'en 1816, époque à laquelle il a été remplacé par le duc de Coigny. Le maréchal Sérurier est décédé à Paris, le 21 décembre 1819. (*Moniteur, annales du temps.*)

DE SESMAISONS (Claude-François, *marquis*), *lieutenant-général*, né le 29 mai 1709, fut élevé parmi les pages du roi, où il fut admis, le 16 mars 1725. Entré aux mousquetaires, en 1727, il en sortit pour passer cornette de cavalerie au régiment de Béthune, le 18 mars 1729. Il servit au camp de la Meuse, en 1730. Nommé, le 27 septembre 1731, capitaine d'une compagnie de cavalerie dans le régiment de Baucaire, il la commanda au siége de Kehl, qui capitula, le 28 octobre 1733; à l'attaque des lignes d'Etlingen, le 4 mai 1734, et au siége de Philisbourg qui ouvrit ses portes aux Français, le 18 juillet. Le 14 avril 1735, le roi nomma le marquis de Sesmaisons exempt de la compagnie de ses gardes qui porta depuis le nom de Beauvau, et lui donna, le 9 du même mois, une commission pour tenir rang de mestre-de-camp de cavalerie. Il fit la campagne de Flandre, en 1742; combattit à Dettingen, le 27 juin 1743, et suivit le roi dans toutes les campagnes, depuis 1744 jusqu'en 1748. Le 1er janvier de cette dernière année, il obtint le grade de brigadier de cavalerie, et reçut, le 24 février 1749, un brevet pour tenir rang d'enseigne de sa compagnie. Il en devint second enseigne, le 1er janvier 1755; fut promu aux grades de maréchal-de-camp, le 10 février 1759, et de

lieutenant-général, le 16 avril 1767, et fut nommé depuis lieutenant des gardes-du-corps. Il était chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et il mourut en 1779. (*Chronologie militaire, tome VII, page 364; Histoire des pairs et grands-dignitaires de France, par M. de Courcelles, tome III.*)

DE SESMAISONS (Claude-François-Jean-Baptiste-Donatien, *comte*), *maréchal-de-camp*, fils du précédent, né le 23 juin 1749, et fut reçu, le 30 avril 1764, garde-du-corps dans la compagnie de Beauvau, et fut nommé, en 1769, capitaine de dragons au régiment Dauphin. Depuis on lui donna le grade de colonel en second du régiment du Roi cavalerie, et la croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Le 1er mars 1778, il fut nommé colonel du régiment de Condé infanterie, et refusa, en 1792, sa promotion au grade d'officier-général. Il a émigré avec son frère, le vicomte de Sesmaisons, qui va suivre, et a fait avec lui toutes les campagnes de l'émigration. Le comte de Sesmaisons a été nommé, le 10 décembre 1797, maréchal-de-camp, à prendre rang du 1er mars 1793, et est décédé en 1804. (*Histoire des pairs et grands-dignitaires de France, tome III.*)

DE SESMAISONS (Louis-Henri-Charles-Rogatien, *vicomte*), *lieutenant-général*, frère du précédent, né le 22 mars 1751, fut reçu page du roi en la petite-écurie, au mois de juillet 1765; entra aux gardes-du-corps, dans la compagnie de Beauvau, au mois de mars 1768; fut nommé exempt de la compagnie de Noailles, le 30 juin 1771, et sous-lieutenant le 1er janvier 1776; reçut le brevet de mestre-de-camp de cavalerie, le 30 juin 1777; obtint le grade de lieutenant des gardes-du-corps, le 22 décembre 1782, et fut créé chevalier en 1783, puis commandeur de l'ordre de Saint-Lazare. Le vicomte de Sesmaisons a été nommé lieutenant-général des armées, et commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 31 août 1814, puis gentilhomme d'honneur de S. A. R. MONSIEUR. (*Histoire généa-*

logique des pairs de France, et grands-dignitaires de la Couronne, tom. III.)

DE SÉVERAC (Amauri, *seigneur*), *maréchal de France*, fit ses premières armes en Flandre, en 1382, sous Jean II, comte d'Armagnac, et combattit, le 27 novembre, à la sanglante journée de Rosebeke, où 25,000 Gantois révoltés restèrent sur le champ de bataille. Au retour de cette expédition, où, quoique dans un âge tendre, il avait signalé son courage, il assiégea et réduisit le château de la Garde, dont les Anglais s'étaient emparés. Moins heureux dans la guerre contre le roi d'Aragon, il fut fait prisonnier et imposé à une forte rançon. Dès qu'il eut recouvert la liberté, il fit un voyage à Jérusalem, au retour duquel il contribua à la réduction du comté de Pardiac, dont il soumit 160 bourgs ou forteresses. Jean III, comte d'Armagnac, voulant attacher à son service un chef d'une valeur aussi éprouvée, le nomma son maréchal, et lui donna le commandement d'un corps d'hommes d'armes, qu'il fit marcher en Lombardie, en 1391, contre Jean-Galéas Visconti, seigneur de Milan. Le comte de Valentinois, qui voulait s'opposer au passage de Séverac, fut battu et fait prisonnier par ce général; mais ce succès passager n'eut pas d'influence marquée sur les résultats de cette campagne, qui, par l'imprudence du comte d'Armagnac, furent au désavantage des Français. En 1410, le duc de Berry nomma Amauri de Séverac, son sénéchal en Rouergue et en Quercy. Bernard VII, comte d'Armagnac, depuis connétable de France, avait embrassé la cause de ce prince contre la faction du duc de Bourgogne. Pour faire une diversion en faveur de Bernard VII, qui ravageait le comté de Comminges, Séverac marcha, en 1412, sur le château de Moncuq, dont il forma le siége; mais la résistance du gouverneur fit échouer cette entreprise. Après la défaite d'Azincourt, en 1415, le comte d'Armagnac donna à Séverac le commandement de l'avant-garde: il la conduisit dans le pays de Caux, en Normandie, où il remporta quelques avantages sur les Anglais, en 1416. L'an-

née suivante, il défit quelques partis de l'armée du duc de Bourgogne, qui assiégeait Paris. Après la surprise de cette capitale, le 29 mai 1418, et l'assassinat du connétable d'Armagnac, consommé par la faction bourguignonne, le 12 juin, Séverac se retira en Guienne, y leva de nouvelles troupes, alla chercher à Nîmes le jeune comte d'Armagnac, et le ramena dans ses états, à travers mille périls dont il était environné. Le dauphin de Viennois, régent du royaume (depuis Charles VII), le nomma, en 1419, membre de son conseil et son chambellan. En 1423, il défendit le passage de la rivière de Moain contre les Anglais. L'année suivante, il assiégea Crevaut, près d'Auxerre, conjointement avec le comte de Bucham (Jean Stuart, connétable de France). Le comte de Salisbury, général anglais, Toulongeon, maréchal de Bourgogne, et le comte de Ligny volent au secours de la place : le 31 juillet, ils livrent sous ses murs une bataille sanglante, où les Français perdent la victoire; mais Séverac oppose long-temps à la supériorité du nombre toutes les ressources de son génie et de son courage. Charles VII, pour récompenser les services nombreux et la valeur de ce général, l'éleva à la dignité de maréchal de France, le 1er février 1424, et lui fit don de la ville et du château de Cessenon, dans la sénéchaussée de Carcassone, pour en jouir jusqu'à sa mort. Ce prince lui donna, le 10 mars 1425, l'ordre de lever un corps d'hommes d'armes; il lui assigna pour cet objet 8000 livres (environ 60,000 francs d'aujourd'hui), et le pourvut, en 1426, de la lieutenance-générale du Mâconnais, du Lyonnais et du Charolais. Ce maréchal, par un acte du 7 mai de cette dernière année, ayant fait don de tous ses biens au comte d'Armagnac et au vicomte de Lomagne, fut assassiné lâchement, au château de Gages, par des satellites du comte de Pardiac, qui prétendait à sa succession. (*Chronologie militaire, tom. II, pag.* 157; *annales du temps.*)

DE SIBRA, *voyez* ESPERT.

DE SILLERY, *voyez* BRULART.

SIMMER (François-Martin-Valentin, *baron*), *maréchal-de-camp*, né à Rodesnack, en Lorraine, le 7 août 1776, entra au service, le 3 novembre 1791, dans le 4ᵉ bataillon de la Moselle, d'où il passa, avec le grade de sous-lieutenant, dans le 7ᵉ régiment de cavalerie, le 21 septembre 1792. Il y fut nommé lieutenant le 18 avril 1794. Il fit les campagnes de 1792, 1793 et 1794 à l'armée du Nord, et fut blessé, en 1793, à la levée du siége de Maestricht, d'un coup de feu qui lui cassa le bras droit. Le 18 mai 1794, il reçut une nouvelle blessure, à la bataille livrée entre Menin et Courtray. Passé à l'armée des côtes de Cherbourg, il fut blessé d'un coup de feu à l'épaule gauche, à l'affaire du 31 août 1795. Il avait été nommé adjoint à l'état-major-général, dès le 30 avril 1794. Il fut promu au grade de capitaine le 5 octobre 1797; fit les campagnes de 1796, 1797, 1798, 1799 et 1800 aux armées du Rhin, du Nord, de Hollande et Gallo-Batave; fut embarqué, en 1804, avec l'armée d'expédition de Brest, et marcha avec la grande-armée, en 1805, 1806 et 1807, en Autriche et en Pologne. Après la paix de Tilsitt, il fut envoyé de ce lieu même en mission à Constantinople. Créé membre de la Légion-d'Honneur, le 14 mars 1806, il combattit à Iéna, au mois d'octobre suivant; et, en 1807, à Eylau, où il fut blessé de deux coups de biscaïen, à Heilsberg et à Friedland. Il avait été nommé chef d'escadron à l'état-major du prince de Neufchâtel, le 11 février; officier de l'ordre de la Légion-d'Honneur, le 7 juillet, et chevalier de l'ordre du Croissant, la même année. Il fit la campagne de 1808, en Espagne et en Portugal, où il combattit à Evora, le 3 août, et celle de 1809, à la grande-armée d'Allemagne. A Essling, le 22 mai, il reçut au genou une contusion de boulet. Il donna des preuves de valeur à la bataille de Wagram, le 6 juillet; fut créé baron le 15 août, et nommé, le 24, chef d'état-major de la 1ʳᵉ division du 2ᵉ corps de la grande-armée. Il fit la campagne de 1810, en Espagne, et fut nommé chef d'état-major de la 3ᵉ division militaire, le 24 janvier 1811; commandant de la colonne mobile de la 19ᵉ division militaire le 29 mars; chef

d'état-major de la 5ᵉ division du 1ᵉʳ corps de la gendarmerie, le 30 septembre 1811, et général de brigade attaché à la 2ᵉ division du 1ᵉʳ corps, le 8 octobre 1812. Le baron Simmer se trouva à toutes les actions de la campagne de Russie. Il fut blessé de deux coups de feu à l'affaire du 5 septembre, qui précéda la victoire de la Moskowa; eut 3 chevaux tués sous lui au combat de Krasnoi, le 18 novembre; et, à l'issue de ce combat, fut investi du commandement de la 2ᵉ division, qui prit part à la belle retraite du maréchal Ney. Le 15 décembre, le général Simmer passa au 4ᵉ corps, et de celui-ci dans le 11ᵉ, le 23 du même mois. Le 4 mai 1813, il obtint la décoration de commandant de la Légion-d'Honneur. Il combattit, le 23 août, à Golsberg, sous le maréchal Macdonald, et fut blessé par un boulet. Le roi nomma le baron Simmer chevalier de Saint-Louis, le 19 juillet 1814, et commandant du département du Puy-de-Dôme le 23 juin. Employé à l'armée rassemblée par Buonaparte, pendant les *cent jours,* il commanda, le 18 juin 1815, une division à la bataille de Waterloo, avec le grade de lieutenant-général; mais cette promotion fut annulée par le roi, le 1ᵉʳ août 1815. Le baron Simmer fut mis alors au traitement de demi-activité. Il est compris aujourd'hui dans la liste des généraux disponibles. (*Brevets militaires, annales du temps.*)

DE SOISY (Jean), *grand-maître de l'artillerie*, obtint la charge de maître et visiteur de toutes les artilleries de France, sur la démission de Milet du Lyon, par provisions du 22 février 1397; il la garda jusqu'à sa mort. C'est le premier auquel les provisions donnent le titre de maître des artilleries de France. Il mourut en juin 1407. (*Chronologie militaire, tom. III, pag.* 473.)

DE SOLÉMY (Jean-Baptiste SYMON), *maréchal-de-camp,* né à Verdun, en Lorraine, le 30 octobre 1746, mais d'une ancienne famille originaire de Provence, entra au service, le 1ᵉʳ septembre 1755, dans le régiment de Conty (devenu Barrois), avec une dispense d'âge, qui lui fut accordée à

raison des services distingués rendus par ses auteurs (1). Il fit les campagnes de 1757 et 1758, et les suivantes, pendant la guerre dite de *sept ans*, sur les côtes. Il fut nommé capitaine dans le même régiment, le 7 décembre 1761; capitaine-commandant des chasseurs en 1777, et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 1er septembre 1781. M de Solémy passa du régiment de Barrois dans celui de l'Ile-de-France, avec le grade de major, le 27 avril 1783, et fut nommé, le 29 octobre 1785, lieutenant-colonel du régiment de Brie. Émigré, en septembre 1791, i l futpourvu du commandement de la compagnie formée par les officiers de son régiment à Ath, et nommé, en 1792, major de la 2e division d'infanterie de l'armée des princes, avec laquelle il fit la campagne de cette année. Après le licenciement de cette armée, il passa à celle de Condé en qualité de fourrier-major d'une compagnie de gentilshommes, et fit ensuite les fonctions de major de brigade des chasseurs nobles pendant la campagne de 1793. Le 19 juillet, à la brillante affaire de Belheim, où 80 émigrés s'emparèrent d'une redoute, défendue par 300 républicains, un grand nombre de ces derniers étaient demeurés prisonniers de guerre, et s'attendaient à de cruelles représailles. M. de Solémy, chargé par le prince de Condé de leur annoncer comment ce prince magnanime voulait user envers eux des droits de la guerre, leur dit : « Vous nous égorgez, » quand nous avons le malheur de tomber entre vos mains ; » mais, fidèle aux principes de religion et d'humanité que » nous professons tous, le prince qui nous commande m'a » ordonné de vous faire donner tous les secours qui vous » sont nécessaires. » M. de Solémy se trouva aux affaires des

(1) Le père de M. de Solémy, capitaine au régiment de Conty, avait été blessé à l'affaire de Pierrelongue; et son aïeul, lieutenant-colonel du même régiment et brigadier d'infanterie des armées du roi, après avoir fait toutes les campagnes depuis 1703, et avoir donné des preuves de valeur dans 15 siéges et 4 batailles, fut tué le 30 septembre 1744, à celle de la Madona-del-Ulmo, qui se donna pendant le siége de Coni. (*Chronologie militaire*, *tom. VIII*, *pag.* 416.)

20 et 21 août, du 12 septembre et du 13 octobre. Blessé à la glorieuse journée de Berstheim, le 2 décembre, il fut nommé, le 27 du même mois, 1er aide-major-général à la même armée. Il fit les campagnes de 1794, 1795 et 1796, fut grièvement blessé au combat d'Ober-Kamlach, où il commandait la colonne de droite (1), le 13 août, et continua de prendre part à toutes les actions de cette armée jusqu'au licenciement, effectué en 1801. Il avait été créé maréchal-de-camp, le 5 janvier 1797. Après avoir rejoint le prince de Condé en Volhynie, au mois d'avril 1798, et s'être trouvé à toutes les affaires, il fut chargé par ce prince, à celle de Constance, le 7 octobre 1799, de diriger la retraite du régiment de Razumousky, et à celle de Rosenheim, le 1er décembre 1800, de diriger également l'infanterie, placée au-delà du pont pour protéger la retraite de la cavalerie, ce qu'il exécuta, en ne se retirant que le dernier (2). M. de Solémy, l'un des plus zélés défenseurs de la monarchie légitime, déploya dans ces guerres malheureuses, « toutes les qualités qui constituent un » excellent officier, une grande intelligence unie à beaucoup » de valeur, et la plus grande activité dans l'exécution. » Lors de la rentrée de S. M. Louis XVIII dans ses états, M. de

---

(1) Voici la lettre aussi flatteuse qu'honorable que S M. Louis XVIII écrivit de sa main à M. de Solémy, au sujet de sa blessure.

A Blankenbourg, ce 5 janvier 1797.

« Je suis trop satisfait de vos services, monsieur, pour ne pas vous » l'exprimer moi-même, et vous parler en même temps de tout l'inté» rêt que j'ai pris à votre blessure; j'espère qu'elle n'aura aucunes suites » fâcheuses. Votre zèle pourrait vous faire regarder la perte d'un bras » comme indifférente; mais je ne pense pas de même, et je sens com» bien il m'est nécessaire que vous conserviez les deux vôtres. Soyez » persuadé, monsieur, de tous mes sentiments pour vous.

« *Signé* Louis. »

(2) Certificats du prince de Condé, qui honorait M. de Solémy d'une estime particulière, datés d'Uberlingen, le 1er octobre 1797, et de Windisch-Feistritz, le 29 avril 1801.

Solémy fut nommé commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 23 août 1814, et admis à la retraite à la fin de cette année. (*Brevets militaires, Mémoires de la maison de Condé*, *in*-8°, 1820, *tom. II*, *pag.* 72.)

DE SOLRE, *voyez* DE CROÏ.

SOMIS (Justinien-Victor, *baron*), *lieutenant-général*, né à Marseille, le 21 juillet 1745, d'un père qui commandait en chef le génie de cette ville, et qui mourut décoré de la croix de Saint-Louis, le 29 avril 1750, entra lieutenant en second à l'école du génie, le 1er janvier 1763, d'où il passa dans le corps de la même arme, en qualité de lieutenant en premier, le 1er janvier 1766. Il y devint capitaine, le 29 septembre 1775, et fit, en cette qualité, la campagne de Gibraltar, en 1782. La bravoure et la capacité qu'il fit paraître pendant la durée de ce siége mémorable, et notamment dans la journée du 8 septembre, où il resta 7 heures exposé à découvert au feu le plus vif de la place, et où, par sa fermeté et son intelligence, il empêcha que les ouvrages des assiégeants ne fussent entièrement détruits, lui méritèrent la croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, qui lui fut décernée, le 7 mars 1788. Dès l'an 1783, M. Somis avait été embarqué sur l'escadre combinée, destinée à l'attaque de la Jamaïque; mais la paix de Versailles rendit nuls les préparatifs de cette expédition. Il fut nommé, le 1er août 1791, colonel au choix du roi dans le même corps du génie. Les outrages faits au trône, en 1792, le déterminèrent à donner sa démission: il se retira à Marseille. Il fut appelé, après le 31 mai 1793, à servir comme officier supérieur, dans l'armée des Bouches-du-Rhône, levée pour marcher contre la convention. Cette armée, composée d'hommes non aguerris, et d'un grand nombre de traîtres, fut bientôt dissipée par la désertion et les séductions révolutionnaires. M. Somis se retira alors sur Toulon, avec l'état-major et les débris de cette armée restés fidèles à la cause royale. M. Somis fit partie de toutes les sorties de cette place, sous le comte de Gra-

vina, commandant des troupes espagnoles, et obtint de S. M. C. le brevet de lieutenant-colonel agrégé au régiment d'Hibernia. Chargé de la défense du fort de Malbousquet, il s'y maintint jusqu'à l'évacuation de Toulon, à la fin de décembre 1793. Il s'embarqua alors sur l'escadre espagnole, rejoignit l'armée de Catalogne, et se trouva, avec le régiment d'Hibernia, aux affaires des 1ers mai, 7 juin, 13 août, 17 et 20 novembre 1794. Rentré en France, en 1795, avec les témoignages les plus honorables de ses services, il vécut dans la retraite jusqu'au temps du consulat. Le 24 juillet 1803, il fut réintégré dans le corps du génie, avec le grade de colonel; et depuis, il a été successivement employé, comme chef d'état-major, ou en qualité de commandant de cette arme, à l'armée gallo-batave, au 2e corps de la grande-armée, à l'armée de Dalmatie et à l'armée d'Italie, jusqu'au 16 décembre 1808, époque à laquelle il fut appelé au comité central des fortifications, à Paris. Il y resta jusqu'au jour de sa retraite, qu'il sollicita et obtint, à cause de son grand âge, le 22 juin 1814, avec le grade de lieutenant-général. M. le baron Somis avait été nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, le 11 décembre 1803; officier du même ordre, le 14 juin 1804; général de brigade, le 4 décembre 1807; chevalier de la Couronne-de-Fer, dans le même mois, et baron, le 15 août 1810. Le 23 août 1814, le roi le nomma commandeur de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur. Fidèle au gouvernement légitime, il refusa de siéger à la chambre des représentants, dans la session du 3 juin au 7 juillet 1815 (1). S. M. Louis XVIII a autorisé M. le baron Somis, le 18 novembre 1817, à accepter et à porter la décoration de chevalier de l'ordre impérial de la Couronne-de-Fer d'Autriche. (*Brevets militaires, annales du temps.*)

---

(1) *Voyez* le journal de Marseille et des Bouches-du-Rhône, du samedi 4 octobre 1817.

DE SONGEON (Jean-Marie, *chevalier*), *maréchal-de-camp*, né à Annecy, en Savoie, le 3 avril 1771, entra au service, le 10 juin 1787, comme apprenti canonnier, dans le corps royal d'artillerie des colonies, et y fut nommé successivement 2ᵉ canonnier, le 10 novembre 1787, 1ᵉʳ au mois de juillet 1788, et artificier, le 30 août 1789. Il fit les campagnes de 1787, 1788, 1789 et 1790, à Saint-Domingue, et fut blessé d'un coup de feu à la jambe droite, le 10 mars 1790, à l'affaire de Saint-Marc, où il commandait 2 pièces de montagnes. Sorti de ce corps, par suite de ses blessures, le 15 octobre 1791, il rentra dans sa patrie au mois de décembre suivant. Rappelé sous les drapeaux, en 1793, il fut fait capitaine dans le 5ᵉ bataillon du Mont-Blanc, le 7 juin, et lieutenant-colonel en second, le 9 du même mois. Il fit la campagne à l'armée des Pyrénées-Orientales, sous le général en chef Montesquiou. La même année, à la tête de 50 hommes, il enleva de vive force la redoute espagnole du Col-de-Viel, dans la vallée d'Arran, tua 30 ennemis et s'empara d'une pièce de montagne et de 24 prisonniers. Le 13 août 1794, il combattit à Saint-Laurent de la Mouga, et y fit prisonnier le duc de Crillon-Mahon, auquel il sauva la vie, malgré le décret d'extermination prononcé par la convention nationale. Le 26 mai 1795, il fut blessé d'un coup de feu à la cuisse gauche, au combat de Bascara, sur la Fluvia; et, à l'affaire des Moulins, au mois de juillet, il reprit aux Espagnols le drapeau de son bataillon qui était resté dans la mêlée. Chargé, le 21 avril 1796, par le général en chef Buonaparte des détails d'administration de police et de discipline de la 20ᵉ demi-brigade de ligne, devenue 11ᵉ régiment de ligne, il fit la campagne d'Italie, et fut blessé d'une contusion au côté droit à la bataille de Castiglione, le 4 juillet. Le 13 décembre 1797, il fut nommé chef de bataillon titulaire dans la 14ᵉ demi-brigade de ligne, par le général en chef Kilmaine. Employé en qualité d'officier-supérieur d'ordonnance auprès du général Joubert, commandant en chef dans le Tyrol, lors du passage des Alpes, en 1798, il fut ensuite nommé commandant du quartier-

général de l'armée de Naples, le 26 janvier 1799, et chargé de la police et de la discipline de l'arrondissement de cette armée depuis Caserta jusqu'à Rome. Il fut nommé aide-de-camp du général Garnier, le 26 mai de la même année, fut chargé, le 2 août 1801, de l'administration et de la police de la 19e demi-brigade de ligne; servit au camp de Boulogne, en 1803, et y fut nommé, le 23 décembre, major du 28e régiment de ligne. Le 1er février 1805, il fut promu au grade de colonel du 53e régiment de ligne. Il fit à la tête de ce corps la campagne d'Italie, et eut un cheval tué sous lui, au passage de l'Adige, le 18 octobre. Nommé adjudant-commandant, le 30 mars 1809, il se distingua à la bataille de Sacile, le 16 avril, eut encore dans cette action un cheval tué sous lui, et fut pourvu, le 21, par le vice-roi d'Italie, du commandement supérieur de la Rocca-d'Anfo et de la lisière du Tyrol septentrional. Le 21 août de la même année, il fut employé en Moravie, comme chef d'état-major, auprès du prince d'Essling, et nommé, le 1er mars 1810, commandant supérieur des îles de Boom, de Dordrecht, d'Helventsluys et de la Brille, en Hollande. Au mois de septembre suivant, le ministre de la guerre le chargea d'organiser à Avignon les bataillons de marche destinés pour la Catalogne; et, le 24 octobre, il fut nommé chef d'état-major de la 2e division du 9e corps en Portugal. A la dissolution de ce corps, il fut nommé, le 21 mars 1811, chef de l'état-major du septième gouvernement d'Espagne, à Salamanque, puis, le 14 septembre, commandant supérieur de la province de Zamora, enfin, le 4 février 1812, chef d'état-major du cinquième gouvernement d'Espagne, à Burgos. Nommé chef d'état-major et commandant de l'aile gauche de la ligne de défense de la place de Saint-Sébastien, le 19 juin 1813, il se distingua d'une manière très-remarquable dans les journées des 25 et 27 juillet. Dans la dernière de ces deux journées, il fut atteint de deux balles et fit 180 prisonniers. Dans la sortie du 31 août, il fit des prodiges de valeur, combattant sur les brèches avec autant de sang-froid que d'audace, et animant le soldat par ses discours et son

exemple. Le 9 septembre, Saint-Sébastien, après 77 jours de siége, réduit à un dénûment absolu de vivres, d'eau et de munitions, et n'offrant plus qu'un monceau de ruines et qu'une faible garnison de 1135 hommes, capitula et ouvrit ses portes aux Anglais, dont les chefs donnèrent des témoignages publics de leur admiration pour cette belle défense. La conduite brillante du chevalier de Songeon fut récompensée par le grade de général de brigade, qui lui fut conféré par le chef du gouvernement, le 25 novembre 1813, quoique ce brave officier fût prisonnier en Angleterre; récompense d'autant plus honorable, qu'elle est sans exemple dans toutes les guerres qui ont suivi l'élévation de Buonaparte au consulat. Le général de Songeon est rentré en France, le 1er mai 1814, et a été mis à la retraite, en 1817. Il est officier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur. (*Brevets militaires*, *annales du temps*.)

DE SOUBIRAN D'ARIFFAT (Henri), entra au service dans les mousquetaires, le 5 janvier 1674, fut créé *maréchal-de-camp*, le 1er février 1719, et mourut au mois de mars 1721. (*Chronologie militaire*, *tom. VII*, *pag.* 70.)

DE SOUBISE, *voyez* L'ARCHEVÊQUE DE PARTHENAY ET DE ROHAN.

SOULIER (Jean-Antoine, *baron*), *maréchal-de-camp*, né le 27 février 1766, entra au service, le 2 octobre 1791, avec le grade de capitaine, dans le 1er bataillon de l'Hérault, devenu 38e régiment de ligne. Il fit les campagnes de 1792 à 1797 aux armées d'Italie et d'Helvétie, et se trouva aux affaires du camp de Mille-Fourches, où il fut blessé, aux brillantes attaques de Gilletta, de Millesimo, et des cols de la Planetta, de Saint-Jacques et de Terzanno; au siége de Cherasco; à la prise de Milan; au sac de Pavie; au passage du Pô sous Plaisance; à celui du pont de Lodi; et à l'enlèvement de la position retranchée de Lonato, où il reçut un coup de feu qui lui traversa le pied droit. Embarqué à Toulon pour l'expédition d'Égypte, au mois de mai 1798, il se trouva au siége et à la reddition de Malte, au mois

de juin. Après le débarquement effectué, le 2 juillet, à la tour des Arabes, il prit part, le même jour, à l'attaque et à la prise par escalade de la ville d'Alexandrie; combattit à Chebreis, aux Pyramides, au grand Caire, à la conquête de la province d'Alfieh; fit partie de l'expédition de Syrie, au mois de mars 1799, et se trouva à la prise de la forteresse d'El-Arich, au siége et à la prise d'assaut de la ville de Jaffa, à l'affaire de Naplouse, au siége de Saint-Jean-d'Acre et à la bataille du Mont-Thabor. Le 17 août, il fut nommé chef du 3ᵉ bataillon du 32ᵉ régiment de ligne. Il le commanda à la reprise du fort d'Aboukir sur l'armée anglo-turque; fut employé, en 1800, dans diverses expéditions contre les Arabes qui désolaient les provinces septentrionales, et combattit, le 20 mars, à Héliopolis. Peu de temps après, on lui donna le commandement de la province et de la ville de Mansoura, célèbre par la défaite et la captivité du roi saint Louis. Il purgea cette province et une partie du Delta des nombreuses hordes de brigands dont elles étaient infestées. Après la fatale journée d'Aboukir, où il fut blessé et fait prisonnier, le 21 mars 1801, il fut embarqué et ramené en France, et commanda le dépôt de l'armée d'Orient, placé à Nîmes. Nommé, le 30 décembre 1802, colonel du 10ᵉ régiment de ligne, il le rejoignit à Mantoue. Il fut décoré de la Légion-d'Honneur, le 12 décembre 1803, et nommé officier du même ordre, le 15 juin 1804. Il commanda son régiment à la brillante affaire de Castelfranco, le 23 novembre 1805. Il fut employé au blocus de Venise, au siége de la forteresse de Gaëte, puis dans les Abruzzes, où il rétablit l'ordre et la tranquillité, par la destruction de diverses bandes de brigands qui désolaient ce pays. Créé baron, le 15 août 1810, il fit ensuite les campagnes d'Espagne, prit part aux affaires des 23 et 24 juillet 1811, et fut nommé général de brigade, le 6 août suivant. On lui confia alors le gouvernement de la Navarre. Le 5 février 1812, commandant une colonne mobile de 1300 fantassins et de 180 cavaliers du 15ᵉ régiment de chasseurs, il fut attaqué à Sauguessa, par Mina, à la tête de 5000 hommes, dont 1000 de cavalerie, et 2 pièces de

canon. Il soutint un combat opiniâtre contre un ennemi aussi supérieur en nombre; tua ou mit hors de combat 700 hommes et 140 chevaux, et ne se décida à la retraite, qu'il effectua sur Sos, en bon ordre, que lorsque ses munitions furent épuisées. Le général Soulier reçut, dans cette action, deux coups de feu au bras droit. Le 9 juillet de la même année, il attaqua à l'improviste les bandes réunies de Longa et de Conquillo, les mit dans une déroute complète, avec perte de plus de 500 hommes tués ou blessés, et s'empara de 500 fusils anglais et d'une grande quantité de munitions de guerre. Le 27, il enleva à la baïonnette une position défendue par 5200 insurgés des bandes de Longa, Pinto et Mugastequi, près d'Artela, mit 800 hommes hors de combat et fit 40 prisonniers, dont 10 officiers. Employé à l'armée d'Italie, en 1813, sous le prince Eugène, il prit part aux dernières actions de cette campagne, qui se termina par l'évacuation de l'Italie. Après l'entrée du roi de Naples, Murat, dans la coalition contre la France, le général Soulier fut nommé commandant de la Légion-d'Honneur, le 28 juin 1813, et chevalier de l'ordre royal du Mérite-militaire, le 10 décembre 1814. En 1815, il fut chargé d'organiser les gardes nationales dans le département du Mont-Blanc : il en forma 7 bataillons, à la tête desquels il fit la campagne à l'armée des Alpes. Il rentra dans ses foyers après le licenciement de l'armée, et fut nommé chevalier de l'ordre royal des Deux-Siciles, le 18 mai 1818; puis, le 20 juin suivant, commandeur du même ordre. Il jouit du traitement de disponibilité depuis le 1er janvier 1819. (*Brevets militaires*, *annales du temps.*)

SOULT (Jean-de-Dieu), *duc de Dalmatie*, *maréchal de France*, né à Saint-Amans, en Languedoc, en 1769, entra, en 1785, comme volontaire dans le régiment du Roi infanterie (depuis 23e de ligne). Il en sortit, en 1790, pour passer dans le 1er bataillon du Haut-Rhin, en qualité d'officier instructeur. Doué d'un courage mâle et de talents qu'il sut développer d'une manière brillante, dès les premières campagnes de la révolution, il passa rapidement

par tous les grades, jusqu'à celui de général de brigade, qui lui fut conféré le 11 octobre 1794. Employé en cette qualité, à l'armée de Sambre-et-Meuse, il contribua aux succès obtenus au passage de la Lahn et en avant de Dietz, et commanda la colonne de gauche de la division Lefèvre, à l'affaire d'Altenkirchen, le 4 juin 1796. A Friedberg, le 24 août, il soutint, à l'avant-garde, les efforts de 25,000 Autrichiens. Le 21 avril 1797, il concourut à la défaite du général Elnitz, près de Steinberg. Le 21 mars 1799, il soutint le combat de Lieptingen, et se signala à la tête de l'arrière-garde devant Pfullendorf. Le 25, il commanda l'avant-garde à la bataille de Stockach, et au combat terrible qui eut lieu dans la forêt de ce nom, où moins de 40,000 Français disputèrent long-temps la victoire à une armée de 70,000 hommes, commandée par le prince Charles. Nommé général divisionnaire, le 21 avril suivant, Soult fut employé en cette qualité, à l'armée d'Helvétie, sous Masséna. Il dispersa les insurgés des cantons de Schwitz et d'Altorf: et, pour conserver Saint-Gothard, il les refoula jusque dans la vallée d'Urseren, sur la Reuss. Chargé, le 26 mai, de soutenir les trois attaques de Frauenfeld, d'Altikon et d'Andelfingen, sur la Thur, il décida le succès de cette journée, où l'on prit 1500 prisonniers, 2 pièces de canon et 2 drapeaux. Le 2 juin, il commanda la droite de la défense du camp retranché de Zurich, et fit échouer tous les efforts que fit l'ennemi pour le forcer. Le courage et le sang-froid dont ce général fit preuve pendant cette journée furent cités à l'ordre du jour. Attaqués sur le mont Albis, le 8, les Français avaient cédé cette position importante, et déjà les Impériaux s'étaient emparés d'Albisrieden. Le général Soult aperçoit le danger, accourt avec la 110ᵉ demi-brigade, et chasse l'ennemi de tous les postes qu'il avait pris. Le 25 septembre, il passa la Linth, attaqua et défit l'armée impériale, et s'empara de Schaunis et de Kaltbrun, après une attaque et une résistance également meurtrières. Le général ennemi Hotze, qui avait fait les efforts les plus généreux pour rétablir le combat, périt dans cette action. Le 26, une colonne de 1900

Austro-Russes se porta sur Kaltbrun. Le général Soult fit cerner cette colonne par 3 bataillons, lui fit mettre bas les armes, et s'empara de 3 pièces de canon et d'un drapeau. Il attaqua le même jour Wesen, ou 800 prisonniers, 8 pièces de canon et un drapeau tombèrent encore en son pouvoir. Employé à l'armée d'Italie, sous Masséna, en 1800, en qualité de lieutenant-général, Soult eut le commandement de l'aile droite, formée de 3 divisions, et contribua à la belle défense du pays de Gènes. Dans l'affaire du 6 avril, 5000 Français, commandés par le général Gardanne, soutinrent long-temps avec intrépidité les attaques réitérées de plus de 15,000 Autrichiens : mais à la fin, repoussés de toutes leurs positions, ils allaient être forcés dans leurs retranchements de Cadibona. Le général Soult, accouru à la tête de quelques bataillons tirés de la garnison de Gènes, saisit un drapeau français, fait un appel aux plus intrépides, s'élance avec eux dans le plus fort de la mêlée, et, par cet acte de dévouement et d'audace, arrache la victoire aux ennemis. Le lendemain, il attaqua et prit de vive force les sommités d'Arbizola, poursuivit les Impériaux jusqu'à Stilla et ravitailla la place de Savone. Le 9, par un mouvement habile, il atteignit les Autrichiens à Marcharolo et les rejeta au-delà du torrent de la Piotta, après leur avoir fait 600 prisonniers et enlevé 2 pièces de canon. Le 10, il s'empara du bourg de Sassello à la baïonnette, y fit un pareil nombre de prisonniers et prit 3 canons. Le 11, il attaqua le général Saint-Julien près de Ponte-Inuera, lui coupa la retraite, et fit mettre bas les armes à 2000 hommes : 7 drapeaux et plusieurs pièces d'artillerie tombèrent encore au pouvoir du vainqueur. Le même jour, après plusieurs attaques, aussi vives que sanglantes, il enleva la montagne de l'Hermette, et fit près de 1800 prisonniers. Le 19, avec des forces de deux tiers inférieures à celles de l'ennemi, il attaqua les hauteurs de Ponte-Inuera, dans le dessein de se porter sur Cairo; mais il fut blessé deux fois dans cette lutte si inégale, qui coûta aux Français plus de 500 hommes, sans pour cela qu'ils eussent perdu un pouce de ter-

rain. Cependant sa troupe était réduite à l'extrémité, faute de vivres, et n'avait plus d'ailleurs que deux coups de feu par homme à tirer sur l'ennemi. Le général Soult se détermine à effectuer sa retraite sur la Veirera ; mais enveloppé bientôt par des forces quintuples, le général Bellegarde le fait sommer de se rendre. Soult répond qu'avec des baïonnettes il n'est pas de position désespérée pour des Français. Cette réponse énergique relève le courage de sa troupe et assure son salut. Il profite habilement de l'hésitation qui régnait dans les mouvements de l'ennemi, pour s'assurer, à la faveur d'une brume épaisse, d'une position avantageuse, d'où il pouvait déborder la droite du général autrichien. Celui-ci, voyant son attitude, n'osa plus l'inquiéter dans sa retraite. Dans la journée du 30 avril, Soult dirigea l'attaque glorieuse des Deux-Frères, position formidable, où le prince d'Hohenzollern avait rassemblé de grandes forces ; et, le 1er mai, il couvrit la retraite du général Gazan, après l'affaire de la Coronata. Le 10, il força le camp de Monte-Cretto, et vengea l'échec que les troupes françaises éprouvaient presqu'au même moment à l'attaque de Monte-Faccio. Se portant aussitôt sur cette position ennemie, pour ainsi dire inaccessible, il y battit le général Gottesheim, lui fit 1000 prisonniers, et s'empara de Monte-Moro et de Nervi. Mais, moins heureux, le 13, à l'attaque meurtrière de Monte-Cretto, le général Soult, après avoir ramené plusieurs fois ses troupes à l'assaut, fut blessé grièvement et fait prisonnier, avec son frère, sur le champ de bataille (1). Rentré en France après la victoire de Marengo, il fut nommé commandant supérieur en Piémont. Il comprima l'insurrection de la vallée d'Aost, soumit les barbets qu'il organisa ensuite en compagnies, et

(1) Un orage violent, qui survint pendant l'action, en garantit le succès aux ennemis. Outre l'infériorité du nombre, les Français avaient à gravir une montagne glaiseuse et rapide. Ce seul obstacle était insurmontable : aussi, les soldats de Soult, excédés de fatigues, ne purent arriver jusqu'à ce général pour l'enlever du champ de bataille.

parvint, par sa prudence et sa fermeté, à faire échouer tous les complots et à rétablir le calme dans toutes ces contrées. En 1801, il fut mis à la tête d'un corps d'observation de 12,000 hommes, chargé d'occuper Otrante, Tarente, Gallipoli et Brindes, en vertu du traité conclu, le 28 mars, avec la reine de Naples. Au bout de 18 mois, on le destinait à passer en Égypte avec son corps d'armée, pour prendre le commandement en chef des troupes françaises à la place de Menou; mais la capitulation de ce général rendit cette expédition sans objet. Rentré en France après la conclusion du traité d'Amiens, il fut nommé colonel-général de la garde des consuls. A la rupture de ce traité, il fut pourvu du commandement en chef du camp de Boulogne, où une nombreuse armée se rassemblait pour tenter une descente en Angleterre. Il reçut le bâton de maréchal de France, le 19 mai 1804, et commanda, à la fin de la même année, un des corps de la grande-armée d'Allemagne. Il passa le Rhin à Spire, le 26 octobre, pénétra dans la Suabe, passa le Danube à Donawerth, le 6 novembre, entra à Augsbourg le 9, s'empara, le 14, de Memmingen, où 9 bataillons, commandés par le comte de Spangen, prirent les armes, se porta sur Biberach et compléta l'investissement d'Ulm. Le 16, il contribua à la défaite des Russes près d'Hollabrunn et de Guntersdorf. Le 2 décembre, le maréchal Soult commanda l'aile droite à la bataille d'Austerlitz. Après une attaque vigoureuse et un combat terrible, il s'empara des hauteurs de Pratzen, et décida le succès de cette mémorable journée (1). Revenu en France après le traité de Presbourg, il prit de nouveau le commandement du camp de Boulogne. On le nomma grand-cordon de la Légion-d'Honneur, et chef de la 4e cohorte de cet ordre, le 1er février 1805. Il fit la campagne suivante en Prusse; commanda l'aile droite à la bataille d'Iéna, le

(1) On prétend que Buonaparte, rencontrant le maréchal Soult sur le champ de bataille, lui dit : « Maréchal, vous êtes le premier manœu-« vrier de l'Europe. »

14 octobre 1806; battit, le 15, le maréchal Kalkreuth à Greussen; poursuivit vivement le roi de Prusse, et forma le blocus de Magdebourg. Après en avoir laissé la direction au maréchal Ney, il se porta sur une colonne prussienne, commandée par le duc de Saxe-Weimar, qui cherchait à gagner les bords de l'Oder. Il atteignit, à Rathenau, 5 escadrons de cavalerie saxonne, qui se rendirent par capitulation, et contribua, le 6 novembre, à la prise de Lubeck, qui fut suivie, le 7, de la capitulation de Schwartau, par suite de laquelle le général Blucker se rendit prisonnier, avec tous les débris de son armée. Le maréchal Soult commanda le 4ᵉ corps, pendant la campagne de Pologne. Il se trouva, le 26 décembre, à la bataille de Pultusk; enleva, le 3 février 1807, le pont de Bergfried, défendu par 12 bataillons; et, le 8, contint le corps d'armée du général Beningsen, pendant la bataille d'Eylau. Le 6 juin, il traversa la Passarge en présence de l'ennemi, et marcha sur Wormditt. Il battit, le 8, le général Kaminski à Wolfesdorf; prit, le 12, à la bataille de Heilsberg, et s'empara de Kœnigsberg le 16. Après le traité de Tilsitt, le maréchal Soult rentra en France, avec l'armée, et fut créé duc de Dalmatie. Passé en Espagne, en 1808, il eut le commandement du centre de la grande-armée, battit l'armée d'Estramadure, le 10 novembre, devant Gamonal, lui fit 500 prisonniers, et s'empara de 12 drapeaux et de la presque totalité de l'artillerie ennemie. Cette victoire lui ouvrit les portes de Burgos, où le quartier-général fut immédiatement établi. De là, le duc de Dalmatie marcha sur Reynosa, qu'il occupa, le 12, s'empara de Sant-Ander, le 16, harcela vivement les débris de l'armée de Galice et poussa des partis jusque dans les Asturies. Chargé de combattre l'armée britannique aux ordres de sir John Moore, il la poursuivit l'épée dans les reins jusqu'au port de la Corogne, où, après un combat très-vif, livré le 16 janvier 1809, et dans lequel le général ennemi perdit la vie, elle se rembarqua précipitamment, après avoir abandonné tout son matériel, détruit elle-même tous ses chevaux et laissé dans diverses rencontres près de 6000 prisonniers

aux vainqueurs. Le 20, le maréchal Soult soumit la Corogne : 2000 Espagnols qui, sous les ordres du général Alzedo, avaient fait mine de résister, furent faits prisonniers; 200 pièces de canon et 20,000 fusils furent trouvés dans la place. La prise du Férol, qui capitula le 27, fut encore plus importante : 8 vaisseaux de ligne, dont 3 de 112 canons et 2 de 80, 3 frégates, plusieurs corvettes, un arsenal renfermant plus de 1500 pièces de canon et des munitions de toutes espèce tombèrent au pouvoir des Français. Le duc de Dalmatie ayant reçu l'ordre d'envahir le nord du Portugal, traversa le Minho, le 4 mars; culbuta tout ce qui s'opposa à sa marche, notamment dans les défilés de Verin et à Feces de Abasco; s'empara de Chavès, le 12, et poussa les Anglo-Portugais jusqu'à Oporto, dont il enleva d'assaut les formidables retranchements le 29. Cependant la seconde armée d'invasion, aux ordres du maréchal Victor, n'avait point fait une marche aussi heureuse, et la distance qui la séparait de celle du duc de Dalmatie ne permettait pas d'espérer la jonction de ces deux armées. Soult ne jugea pas à propos de pénétrer plus avant dans un pays insurgé de toutes parts, et qui déjà lui opposait plus de 30,000 hommes de troupes réglées, auxquels allaient se joindre 16,000 auxiliaires, commandés par le plus habile général de l'armée britannique. Menacé bientôt d'être assailli par des forces aussi considérables, et par une population tout entière, où l'exaspération contre les Français était au comble, le duc de Dalmatie commença, le 2 mai, son mouvement de retraite, évacua Oporto, le 12, et pénétra, le 18, en Galice, après 6 jours d'une marche hardie et périlleuse, à travers de hautes montagnes et d'affreux précipices, où l'on avait cru un moment son armée enveloppée et détruite. Il marcha sur Lugo, dont il fit lever le blocus à 18,000 Espagnols, et poursuivit les bandes du marquis de la Romana. Le 8 août, ayant atteint l'arrière-garde de l'armée anglo-espagnole, à Arzobispo, il la mit dans une déroute complète, la contraignit de rentrer en désordre sur le territoire portugais, et

vengea ainsi la journée meurtrière, mais non décisive, de Talavera, où l'impéritie de Joseph Buonaparte venait de laisser échapper une victoire. Dans les derniers mois de cette année, le maréchal Soult fut nommé major-général des armées françaises en Espagne, en remplacement du maréchal Jourdan. A Ocana, le 12 novembre, avec 30,000 hommes, il anéantit une armée de près de 60,000 Espagnols, prit 30 drapeaux et 50 pièces de canon, et fit 20,000 prisonniers. Chargé, en 1810, d'envahir la province d'Andalousie, dont il eut depuis le gouvernement militaire, le duc de Dalmatie força les défilés de la Sierra-Morena, et s'empara de Séville, le 29 janvier. Il employa le reste de la campagne à disperser les guérillas et à pacifier et organiser son gouvernement. En 1811, il pénétra dans l'Estramadure, à la tête de 6000 hommes, prit à discrétion, le 22 janvier, Olivença, défendu par 3000 hommes et 18 pièces de canon, remporta la victoire de Gebora, le 19 février, et s'empara de Badajoz, par capitulation, le 11 mars: 9000 hommes, composant la garnison de cette place, demeurèrent prisonniers. Les Anglo-Espagnols et les Portugais étant venus en former le siége, le maréchal Soult marcha à leur rencontre, et leur livra, le 16 mai, la bataille d'Albuhera, où, quoiqu'avec des forces bien disproportionnées, il eût fixé la victoire, si ses dispositions eussent été fidèlement exécutées. Mais le désordre s'étant mis dans l'infanterie du 5ᵉ corps, il fallut, après une lutte aussi glorieuse que sanglante, mais par trop inégale, rentrer dans les premières positions: une canonnade vive et bien soutenue fit respecter cette retraite aux ennemis. L'armée du duc de Dalmatie avait pris la dénomination d'armée du Midi. Elle se porta, au mois de juin, sur Badajoz, et força lord Wellington d'en lever le siége. Après la perte de la bataille des Arapiles, par l'armée de Portugal, et l'évacuation de Madrid, par Joseph Buonaparte, le maréchal Soult, que ce prince avait investi du commandement en chef des 3 armées d'Espagne, leva le siége de Cadix, le 25 août 1812, et évacua l'Andalousie, en se dirigeant sur les

royaumes de Grenade, de Murcie et de Valence. Après avoir passé le Tage, le 30 octobre, il présenta vainement la bataille aux ennemis, sur le même lieu des Arapiles, où il espérait venger la défaite de l'armée du duc de Raguse. Le maréchal Soult leur fit seulement plusieurs milliers de prisonniers, en les harcelant dans leur retraite(1); mais ni les succès partiels, ni les savantes manœuvres de ce maréchal ne pouvaient réparer les désastres antérieurs. D'ailleurs la situation numérique de l'armée, dont Napoléon Buonaparte venait d'enlever l'élite pour sa nouvelle campagne du Nord, et l'accroissement prodigieux des forces alliées, laissaient peu de chances favorables à l'habileté et à la valeur française. Une faute, peut-être encore plus grave, de Napoléon, dans la crise inévitable où allaient se trouver les armées d'Espagne, fut d'en rappeler un chef expérimenté, qui, par ses nombreux et éclatants services, s'était acquis sur l'esprit du soldat un ascendant et une confiance sans bornes. Le duc de Dalmatie, passé, au mois de mars 1813, au commandement du 4ᵉ corps de la grande-armée, en remplacement du duc d'Istrie, commanda le centre aux batailles de Lutzen et de Bautzen, les 2 et 21 mai. Après la funeste journée de Vittoria, Buonaparte envoya le maréchal Soult, en qualité de lieutenant-général, et avec des pouvoirs illimités, prendre le commandement en chef des débris de l'armée d'Espagne, rassemblés devant Bayonne. Ce maréchal réorganisa cette armée, fit fortifier la place, et reprit l'offensive, qu'il conserva pendant plusieurs mois avec des chances variées. Mais, après avoir contenu si long-temps un ennemi fort de sa supériorité en nombre et du prestige de ses victoires, le duc de Dalmatie se vit enfin assailli dans ses propres lignes. Les 9, 10, 11 et 13 décembre, il livra, sur la Nive et l'Adour, 4 combats opiniâtres, dont le succès, long-temps indécis, coûta 16,000 hommes aux alliés et plus

---

(1) Au nombre des officiers-supérieurs qui tombèrent au pouvoir du maréchal Soult, se trouvait le lieutenant-général Pagès, commandant en second l'armée anglaise.

de 10,000 à l'armée française. Cette perte, jointe à celle de 2 divisions d'infanterie, 6 régiments de dragons et près de 2000 hommes d'élite que le maréchal Soult eut à fournir à Napoléon, ménacé par les alliés dans l'intérieur, réduisait son armée à 40,000 hommes, dont une grande partie se composait de nouvelles levées. Cette armée avait à combattre 80,000 soldats aguéris, dont le nombre et les moyens s'accroissaient tous les jours. Avec des forces aussi disproportionnées, le duc de Dalmatie soutint les combats d'Orthès, le 27 février 1814; d'Aire, le 1er mars; de Vic de Bigorre, le 19; de Tarbes, le 20; enfin la fameuse bataille de Toulouse, le 10 avril. Le 19 de ce mois, le maréchal adressa sa soumission à S. M. Louis XVIII, et conclut un armistice avec le duc de Wellington. Le roi le nomma au gouvernement de la 13e division militaire; le créa, le 24 septembre, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et l'appela, le 3 décembre de la même année, au ministère de la guerre, dont il remit le portefeuille au mois de mars 1815. A son retour de l'île d'Elbe, Buonaparte le nomma membre de la chambre des pairs, et major-général de son armée. Après le désastre de Waterloo, il fut compris dans l'ordonnance du 24 juillet, et se retira à Dusseldorff, avec sa famille. Depuis, le maréchal rentra en France. Il fait actuellement partie de l'état-major-général de l'armée. (*Moniteur, annales du temps.*)

SOULT (Pierre-Benoît, *baron*), *lieutenant-général*, frère puîné du duc de Dalmatie, et né à Saint-Amans, le 20 juillet 1770, entra au service, le 28 novembre 1788, en qualité de volontaire dans le régiment de Touraine infanterie, où il fut fait caporal-fourrier, le 24 mars 1791. Appelé, le 5 janvier 1794, à l'état-major de l'avant-garde de l'armée de la Moselle, sous les ordres du général Lefebvre, il se trouva à la bataille de Fleurus; fut nommé, le 23 septembre 1795, aide-de-camp provisoire de son frère, et, le 3 juin 1796, sous-lieutenant-aide-de-camp en pied, à la suite d'une action qui eut lieu à Dietz, au passage de la Lahn, et dans laquelle il s'était distingué. Le 20 avril 1797, il fut nommé

lieutenant, combattit vaillamment à Steinberg, le 21, et, à la tête de 30 hommes, désarma 300 hussards ennemis. Il passa avec son grade dans le 6e régiment de chasseurs à cheval, le 1er janvier 1798; fit les campagnes de l'armée d'Helvétie; fut nommé capitaine, le 22 octobre; se distingua, le 4 juin 1799, à la défense du camp de Zurich, et fut nommé chef de bataillon sur le champ de bataille. Il fit la campagne suivante à l'armée chargée de la défense du pays de Gênes, se trouva à toutes les actions importantes, et fut fait prisonnier de guerre, avec son frère, le 13 juin 1800, à l'attaque de Monte-Cretto. Le 30 décembre 1802, il fut nommé chef de brigade du 25e régiment de chasseurs; fit, en qualité de général de brigade, les campagnes de 1808, 1809, 1810, 1811 et 1812, en Espagne; se distingua au passage du Tage; tailla en pièces l'arrière-garde espagnole à Las-Vertientes, en août 1811; attaqua et défit à Pietra, au mois d'octobre 1812, les insurgés des montagnes d'Alpuxaras, et fut élevé au grade de général de division, le 3 mars 1813. Il fut nommé, le 28 novembre suivant, commandant de la Légion-d'Honneur. Il commanda la cavalerie, sous les ordres du duc de Dalmatie, à l'armée des Pyrénées, au camp retranché de Bayonne, à Orthès et à Toulouse. En 1814, le général Soult fut créé chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, puis grand-officier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, le 17 janvier 1815. Pendant les *cent jours*, il fut nommé inspecteur-général des 9e, 10e, 11e et 20e divisions militaires. Il est actuellement au nombre des officiers-généraux en disponibilité. (*Annales du temps.*)

DE SOURCHES, *voyez* DU BOUCHET.

DE SOURDIS, *voyez* D'ESCOUBLEAU.

DE SOUSTELLE, *voyez* DE LA FARRE.

DE SOUTERNON, *voyez* D'AIX DE LA CHAISE.

DE SOUVRÉ (Gilles), *marquis de Courtenvaux, maréchal de France*, suivit, en 1573, le duc d'Anjou, depuis Henri III, en Pologne; l'accompagna à son retour, en 1574; ménagea sa sortie de ce royaume étranger par sa prudence, et assura sa retraite par sa fermeté. Henri III, à son avénement à la couronne de France, le fit grand-maître de sa garde-robe. Ce prince, mécontent du maréchal de Montmorency, avait résolu sa mort. Souvré, chargé de cette cruelle exécution, temporisa, donna au repentir le temps de succéder à la vengeance, et conserva la vie à Montmorency, en 1574. Le roi lui donna la capitainerie du château de Vincennes, et le fit chevalier de ses Ordres, le 31 décembre 1585. Souvré, à la mort du sieur des Arpentis, fut établi, par provisions données à Paris, le 8 août 1587, lieutenant-général au gouvernement de Touraine, en l'absence d'Antoine-Scipion de Joyeuse, grand-prieur de Toulouse, et gouverneur de cette province. Il commanda, le 20 octobre suivant, 400 lances et 400 arquebusiers à cheval, à la bataille de Coutras. Pendant les troubles de la Ligue, il maintint dans l'obéissance la ville de Tours, où il reçut le roi et toute sa cour, au mois de janvier 1589. Créé conseiller d'honneur au parlement, il y eut entrée, séance et voix délibérative, par lettres données à Tours, le 2 juin, registrées au parlement séant en la même ville, le 11 août. Fidèle à Henri III, dont il eut la confiance, *et qui avoua plusd'une fois qu'il voudrait être Souvré, s'il n'était ni roi niprince*, il servit Henri IV, avec une fidélité que les promesses, les menaces, les artifices des ligueurs ne purent altérer. Il donna, en 1591, sur les traîneurs de l'armée du duc de Parme, qui avait passé la Seine à Caudebec, et fit quelques prisonniers. On lui donna le gouvernement-général de Touraine, à la mort du grand-prieur, par provisions du 20 novembre 1592 : il se démit alors de la lieutenance-générale. Le roi le nomma capitaine-lieutenant de la compagnie des gendarmes du dauphin, depuis Louis XIII, par provisions du 14 décembre 1602, et gouverneur et premier gentilhomme de la chambre de ce prince, en 1605. Il se démit du gouverne-

ment de Touraine, en faveur de son fils, au mois de mai 1610, et de sa charge de premier gentilhomme, en 1613. Créé maréchal de France après la mort du maréchal de Lavardin, par état donné à Paris, le 15 novembre 1614, il se démit de la compagnie des gendarmes de la garde, au mois de mars 1615. Le maréchal de Souvré eut un pouvoir donné à Paris, le 9 septembre 1616, pour commander l'armée de Touraine contre les princes mécontents. Il se disposait à assiéger Chinon, lorsque Rochefort, qui y commandait, remit la ville et le château sur un ordre du prince de Condé. Le maréchal de Souvré n'a point servi depuis. Il mourut, en 1626, âgé de 84 ans. (*Chron. milit., t. II, p.* 405; *Histoire de France du Père Daniel, Histoire de Louis XIII, par Levassor, Mémoires de Sully, Dupleix, l'abbé le Gendre, Histoire de la Mère et du Fils, Mémoires de la régence de Marie de Médicis, d'Aubigné, Davila, Hist. des Grands-Officiers de la Couronne, Moréri, Histoire généalogique des pairs de France et des grands-dignitaires de la Couronne, par le chevalier de Courcelles, tom. II.*)

DE SOUVRÉ (Jacques), *lieutenant-général*, chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, grand-prieur de France, et commandeur de Saint-Jean-de-Latran, fils du précédent, servit aux siéges de Saint-Jean-d'Angely, de Clérac, de Montauban et de Monheurt, en 1621; à ceux de Royan, de Saint-Antonin et de Montpellier, en 1622; au siége et à la prise de la Rochelle; au combat de l'île de Ré, en 1627; à l'attaque du Pas-de-Suze, et aux siéges de Privas et d'Alais, en 1629. L'année suivante, il se distingua d'une manière remarquable à la fameuse défense de Casal, sous M. de Thoiras. Disgracié par le cardinal de Richelieu, il leva un régiment de cavalerie pour le service du duc de Savoie, et se signala dans toutes les occasions qui se présentèrent, notamment à l'affaire du 26 mars 1639, contre les Espagnols retranchés à Cheucis, dans le Montferrat, et à la reprise de Chivas, ainsi qu'à la défaite des Espagnols devant cette place, succès auquel il eut une grande part. Après la mort de Richelieu, le roi le rap-

pela à sa cour, et lui rendit ses bonnes grâces. Ses connaissances diplomatiques le rendirent souvent nécessaire au cardinal Mazarin, et il fut dans la confidence la plus secrète de la politique de ce ministre. Nommé ambassadeur de son ordre près la cour de France, il eut la première audience du roi, le 17 janvier 1646, et fut chargé depuis, près la même cour, de diverses ambassades ordinaires et extraordinaires, dont il s'acquitta avec succès. Il rendit d'importants services, la même année 1646, au siége de Porto-Longone, où il commanda, en qualité de lieutenant-général, les galères de France, qui investirent cette place du côté de la mer. Il ne servit plus depuis le mois de mai 1651. Le roi lui accorda, le 15 juillet 1667, le gouvernement du mont Saint-Michel. Il mourut à Paris, le 22 mai 1670, en sa 70ᵉ année. (*Chronologie militaire, t. VI, pag.* 175; *Dictionnaire univ. hist., Paris*, 1812, *t. XVI, pag.* 336; *Gazette de France*, *Histoire généalogique des pairs de France et grands-dignitaires de la Couronne, tome II.*)

DE SOUYN DE COSSON (François-Joseph), *maréchal-de-camp,* né à Reims le 26 septembre 1720, entra en qualité de cadet au régiment Royal infanterie, en 1727; y fut fait enseigne, en juillet 1731; lieutenant le 4 janvier 1732; capitaine le 10 novembre 1733; chevalier de Saint-Louis en mars 1746; capitaine de grenadiers le 1ᵉʳ novembre 1747, et major le 15 avril 1748. On le nomma major général du camp de Beaucaire, en 1753, puis de l'armée destinée à la conquête de Minorque en 1756. Devenu commandant de bataillon provincial, le 20 août 1757, il fut réformé le 5 avril 1763, fut créé maréchal-de-camp, le 1ᵉʳ janvier 1784, et nommé lieutenant des habitants de la ville de Reims, maire et gouverneur pour le roi de cette même ville. Ce fut dans cette dernière qualité qu'il devint, en 1787, membre de l'assemblée des notables du royaume : il faisait partie du septième bureau, présidé par Mgr. le duc de Penthièvre. Il s'y fit remarquer par un discours savant

contre la perception de l'impôt en nature. (*Etats de services.*)

DE SOUYN DES TOURNELLES, *maréchal-de-camp*, et frère puîné du précédent, naquit aussi à Reims, et entra fort jeune au régiment Royal infanterie. Il y remplit successivement les grades de sous-lieutenant, de lieutenant, de capitaine et de major, et fut nommé brigadier d'infanterie, le 3 janvier 1770, et maréchal-de-camp, le 1er janvier 1780. (*Etats de services.*)

DE SOYECOURT, *voyez* DE BELLEFORIÈRE.

DE STAINVILLE, *voyez* DE CHOISEUL.

STOFFLET (Nicolas), *général en chef des armées royales de l'Ouest*, naquit à Lunéville, en 1752. Il servit d'abord pendant 16 ans comme simple soldat, dans un régiment suisse, et était garde-chasse du comte de Colbert-Maulevrier à l'époque de la révolution. Lors de l'insurrection du Bas-Poitou, au mois de mars 1793, Stofflet, à la tête de 60 forgerons et de plusieurs paysans de Maulevrier, se joignit à Forêt et à Cathelineau, et, le 14 de ce mois, s'empara avec eux de la ville de Chollet, défendue par 500 républicains. Il commanda son corps, le 11 avril, au combat de Chemillé; fut le premier qui, le 16, à la tête de 70 cavaliers, pénétra dans Vihiers; servit, le 25 mai, au combat et à la prise de Fontenay, où les républicains perdirent 42 pièces de canon, et environ 1800 hommes, tués, blessés ou prisonniers. Stofflet fut pourvu, le même jour, du commandement de cette place importante, chef-lieu du département de la Vendée Il prit part, le 10 juin, à la victoire et à la prise de Saumur, et commanda l'arrière-garde, le 14 septembre, après le combat de Doué, où il avait été blessé grièvement d'un coup de feu à la cuisse. Il combattit, les 8 et 9 octobre, aux deux attaques infructueuses de Châtillon; commanda l'aile gauche, le 17, à la bataille de Chollet, et, le 18, au combat de Beaupréau. Après le passage de la Loire, qui suivit ces funestes journées, Stofflet

fut nommé major-général de l'armée, et commandant du Haut-Poitou et l'Anjou. Il décida le succès de la bataille d'Entrames et la prise de Laval, le 25 du même mois d'octobre. Le 14 novembre, il commanda sa division à l'attaque de Granville, à la suite de laquelle il fut le seul chef qui pût parvenir à rétablir l'ordre et la subordination dans l'armée : elle s'était révoltée, après avoir échoué dans deux assauts consécutifs. A la bataille sanglante d'Autrain, le 18, Stofflet parut un moment partager la terreur panique qui s'était emparée de sa troupe, et même il se laissa entraîner dans sa fuite jusqu'à Dol ; cet exemple, dans un général dont la valeur avait été tant de fois éprouvée, pouvait compromettre sans retour le salut des Vendéens. Stofflet, honteux de cette faiblesse, rallie les fuyards, rejoint la Roche-Jacquelein et le prince de Talmont qui s'étaient maintenus sur le champ de bataille, et consomme la déroute complète des républicains, qui perdirent dans cette action la majeure partie de leur artillerie. Après les déroutes du Mans, et la désorganisation complète de l'armée, Stofflet repassa la Loire, avec les principaux chefs, et revint dans la Vendée en rallier les débris. Le 4 mars 1794, immédiatement après le combat de Trémentine et la mort de M. Henri de la Roche-Jacquelein, Stofflet s'empara de son cheval, et se constitua lui-même général en chef de l'armée d'Anjou (1). Le 10 mars, il attaqua Chollet, et en chassa les républicains, qui, dans cette action, perdirent leur général Moulin, lequel, pour ne pas tomber vivant au pouvoir des vainqueurs, se brûla la cervelle sur le champ de bataille. Le 24, il attaqua Mortagne, dont

(1) Stofflet, dont la bravoure et l'intelligence ne rachetaient ni la rudesse ni le défaut d'éducation, osa proférer sur la mort de M. Henri de la Rochejacquelein, l'un des plus valeureux et des plus habiles chefs de la Vendée, des paroles où l'inconvenance fut poussée jusqu'à la grossièreté. Ce chef impérieux, qui jusqu'alors avait supporté impatiemment une autorité supérieure à la sienne, crut pouvoir jeter tout-à-coup le masque, et montrer au grand jour la farouche ambition qui le dévorait, mais qui bientôt devait entraîner sa perte.

il s'empara le lendemain. Il acheva la campagne avec Charette. Mais il s'éleva entre ces deux chefs une jalousie, et bientôt une haine implacable, dont leurs ennemis surent habilement profiter, et qui leur devinrent bien funestes. La pacification de la Jaunais, consentie par Charette sans l'aveu de Stofflet, fut le coup le plus terrible et le plus sûr que les conventionnels pussent porter à la Vendée, en divisant sans retour deux armées, qui, par leur jonction et des efforts unanimes, eussent combattu avec avantage et disputé long-temps la victoire aux républicains. Cependant Stofflet, ne pouvant résister avec sa seule armée aux efforts de toutes les troupes ennemies, se décida à accéder à une sorte de traité de paix, qui fut conclu à Saint-Florent, le 2 mai 1795, et qui fut presque aussitôt violé. La nouvelle de l'expédition projetée sur Quiberon lui fit prendre les armes : mais il ne concourut point aux hostilités qui amenèrent le désastre du mois de juillet. Lors de l'expédition de l'île Dieu, au mois de septembre, il reçut de M. le comte d'Artois, la croix de Saint-Louis et le brevet de maréchal-de-camp. La même promotion conférait à Charette le grade de lieutenant-général et le cordon-rouge. Cette inégalité de distinctions et de récompenses, basée sur le mérite et les services des deux chefs vendéens, était peu propre à les concilier; et le ressentiment que Stofflet en conçut, et qu'il manifesta avec véhémence, devait nuire beaucoup aux intérêts de la cause royale. Après avoir temporisé long-temps, pour ne point seconder son ennemi personnel et son chef, et avoir exposé l'armée de Charette à une défaite sanglante, par sa non-coopération, Stofflet se décida enfin à prendre les armes à la fin de janvier 1796. Mais il se repentit alors d'une inaction qui avait dissipé presque entièrement son armée. A peine put-il rassembler 400 hommes, et il n'était plus en son pouvoir d'éviter un péril qu'il avait provoqué lui-même par une proclamation aussi violente qu'intempestive. Il cherchait à renouer quelque négociation avec les républicains, lorsqu'il fut surpris dans une métairie avec deux de ses aides-de-camp, traduit à Angers devant une commission militaire, et condamné

à mort, le 24 février. Ce général marcha au supplice avec courage, et reçut le coup mortel en criant *vive le roi !* (*Moniteur, annales du temps.*)

STROZZI (Pierre), *maréchal de France,* naquit au commencement de 1500. Il renonça aux honneurs qu'il devait espérer dans l'état ecclésiastique, auquel on l'avait destiné, et se dévoua aux armes. Les Médicis, dont il était parent, opprimant la liberté de Florence sa patrie, il choisit la France pour sa retraite, en 1536. François Ier le nomma colonel des bandes italiennes qui servaient en Piémont, sous le comte Rangoné, lieutenant-général. Rangoné et lui forcèrent le marquis de Marignan de lever le siége de Turin, et prirent Barges. Strozzi surprit seul Raconis, entra de nuit dans la citadelle, et passa au fil de l'épée la garnison. La mort tragique d'Alexandre de Médicis, assassiné le 6 janvier 1537, paraissait promettre le rétablissement de la liberté dans Florence. Strozzi, déterminé à y concourir, se mit à la tête des républicains avec l'agrément du roi. Le nouveau duc (Côme de Médicis) le battit près de Montemario. Renversé de son cheval et enveloppé à l'instant, Strozzi fit les derniers efforts, et se dégagea. Il reprit le service de France, en 1541; entretint à ses dépens, au nom du roi, une garnison de 200 hommes dans le château de Morano, près du territoire de Venise, enleva aux Espagnols Monopoli au royaume de Naples, et conduisit, en 1542, à Langey, lieutenant de roi en Piémont, une compagnie de soldats toscans, qui tous avaient servi en qualité de capitaines, de lieutenants ou d'enseignes. Du Piémont, il passa au siége de Luxembourg, en 1543, sous le duc d'Orléans, et commanda une des 2 batteries dressées contre la place. Devenu conseiller, chambellan du roi, et naturalisé au mois de juin de cette même année, il se jeta dans Guise, au moment où Ferdinand de Gonzague y arrivait pour en former le siége. Le roi lui donna la seigneurie de Belleville, le 19 février 1544. Strozzi se rendit en Italie, et y leva 7000 hommes à ses propres dépens. Il menait ses troupes au comte d'Enghien, lorsque

le marquis de Guast le rencontra, et le défit. Il fut fait prisonnier; mais il eut l'habileté de se tirer des mains des ennemis. Ce revers n'abattit point son courage : il remit sur pied un corps de 8000 fantassins et de 200 chevaux, et le conduisit en Piémont. Ce secours occasiona la prise d'Albe. La paix avec l'empereur, publiée en Piémont, n'interrompit point la guerre avec l'Angleterre. Strozzi suivit l'amiral d'Annebaut dans son expédition contre les Anglais en 1545. Il commanda une des trois descentes dans l'île de Wight. La paix se conclut l'année suivante avec l'Angleterre. Henri II le fit colonel-général de l'infanterie italienne, le 1er novembre 1547. Il a possédé cet honneur jusqu'à sa mort. Dans la guerre d'Écosse, en 1548, au siége de Hadington, il reçut une mousquetade au genou, qui le mit long-temps hors d'état de servir. Le roi l'honora du collier de son ordre en 1550. Strozzi secourut Parme, en 1551, et tailla en pièces un détachement des troupes de Gonzagues qui en leva le siége. Il fortifia Bressello, Montechio et Fontanella; ravagea le territoire de Plaisance; tua une partie de la garnison de Ragasnola, et emmena l'autre prisonnière à Parme. Il s'enferma dans Metz, que l'empereur assiégea en 1552. Il y commanda les différents ouvrages depuis la porte de la Moselle jusqu'à celle des Allemands. Le duc de Guise chargea Strozzi de la première sortie. L'escarmouche fut longue. Trois corps d'Allemands, qui le chargèrent successivement, ne purent enfoncer son détachement : il leur tua 200 hommes. Dans une seconde sortie, il pénétra jusqu'aux retranchements des ennemis, leur passa sur le ventre et fit un grand nombre de prisonniers, avec un butin considérable : il prit, entre autres objets, 25 mulets chargés de bagages. Charles V, qui avait investi Metz avec 100,000 hommes de pied, 23,000 chevaux, 7000 pionniers et 120 pièces d'artillerie, leva enfin le siége en 1553. Strozzi le chargea dans sa retraite, donna sur 400 cavaliers que l'empereur avait postés pour empêcher les sorties, en tua plusieurs sous les yeux de l'empereur même, en prit 30, et mit le reste en fuite. Lieutenant-général en Italie et en Siennois, à la place du

cardinal de Ferrare, par pouvoir donné à Anet, le 27 avril 1554, il eut, le même jour, un brevet qui lui assurait une charge de maréchal de France, à la première vacance. Après avoir battu le marquis de Marignan près de Pescia, il s'empara de cette place, introduisit Montluc dans Sienne, ravagea les terres du duc de Florence, prit Luterina, Serra, Oliveto, et emporta d'assaut Foïano. Le marquis de Marignan assiégeant Marciano, Strozzi s'avance et se campe à la portée du canon des ennemis; il n'en était séparé que par une vallée. Après plusieurs escarmouches, on en vient à une action générale; Strozzi est défait: la prise ou la délivrance de Marciano dépendait de l'éloignement d'une des deux armées. La présence de Strozzi, même après sa défaite, empêchait Marignan de donner l'assaut au château de Marciano. L'eau manquait dans les deux camps; c'était une nécessité de décamper. Strozzi s'y voyait encore contraint par le soulèvement des soldats grisons de son armée, qui depuis long-temps n'avaient point reçu de solde, et étaient tentés de passer au service du marquis de Marignan. Strozzi pouvait faire sa retraite le jour ou la nuit; l'un était plus sûr, il crut l'autre plus glorieux. Marignan le poursuivit. Un combat s'engagea, le 2 août, et Strozzi y fut blessé grièvement. Le roi le rappela d'Italie, au mois de juillet 1555, et le fit maréchal de France, en remplacement du maréchal de Bouillon, mort en février 1556. Henri II prit, cette année, la défense du pape Paul IV contre les Espagnols: c'est ce qu'on appela *la sainte ligue*. Strozzi eut le commandement de l'armée française, sous le duc de Guise, par pouvoir du 4 novembre; mais, avant que le duc de Guise passât en Italie, Strozzi, secondé de Montluc, trouvant Rome investie au dehors par les Espagnols, et déchirée au dedans par les divisions, rassura les esprits par sa présence; fatigua par plusieurs sorties les Espagnols; leur en fit lever le siége, et reprit le port d'Ostie et tous les petits forts dont ils s'étaient emparés. La perte de la bataille de Saint-Quentin, en 1557, rappela en France l'armée du duc de Guise et Strozzi. Celui-ci se chargea, au mois de novembre, d'aller

reconnaître Calais, dont on proposait le siége; il y entra la nuit du 11 avec Senarpont. Les sentinelles, dont la plupart étaient ivres ou endormies, lui laissèrent la liberté d'observer les fortifications, les fossés et les remparts de la place : il en dressa un plan, qu'il présenta au conseil. On assiégea Calais en 1558. A l'assaut de la citadelle, Strozzi, à travers un fossé plein d'eau et de glace, monta un des premiers sur la brèche. Au siége de Guines, qui suivit de près la prise de Calais, le maréchal Strozzi imagina un moyen pour faciliter l'assaut, moyen dont on s'est toujours servi depuis : c'est de faire marcher, après les troupes qui montent à l'assaut, des pionniers, chargés d'aplanir et d'adoucir la montée de la brèche, à mesure que les soldats de la pointe avancent et gagnent la rampe de la contrescarpe, afin que ceux qui les secondent aient assez de terrain pour les soutenir ou pour les recevoir, s'ils sont repoussés. Strozzi contribua aussi à la prise du château de Ham. On mit les troupes en quartier d'hiver, et Strozzi revint à la cour. Le duc de Guise, sur la fin de mai, investit Thionville. Strozzi conférait avec ce prince sur la manière de dresser une batterie de 4 coulevrines contre la grosse tour, lorsqu'il reçut un coup de mousquet, dont il expira sur-le-champ, à l'âge de 58 ans. (*Chronologie militaire, tom. II, pag. 271; Brantôme, Histoire militaire des Suisses, Dupleix, Mézeray, de Thou, Moréri, leprésident-Hénaut, Histoire de France par le Père Daniel, Immoff, dans ses notices sur l'Italie; Davila, d'Aubigné, la Popelinière.*)

STROZZI (Philippe), *commandant d'armée,* naquit à Venise au mois d'avril 1541. Amené en France, en 1542, et enfant d'honneur du roi François II, alors dauphin, il fit ses premières armes en Piémont, sous M. de Brissac, et fut naturalisé au mois de février 1558. Le roi lui donna, le 26 novembre de cette année, la seigneurie d'Épernai. Il se trouva aux siéges de Calais et de Guines, et à celui de Lith, en Écosse, en 1560. Il fut blessé à la prise de Blois, en 1562; il y avait conduit une compagnie d'infanterie. Il servit la

même année au siége de Rouen. Le 1er janvier 1564, il fut fait mestre-de-camp du régiment des gardes. Pendant les guerres de religion, où d'Andelot prit parti pour les calvinistes, Strozzi exerça la charge de colonel-général de l'infanterie française, par commission du 28 septembre 1567. Il assembla des troupes en Picardie, sauva Poissy, et conserva Pontoise, que les calvinistes auraient enlevé au roi, s'il ne les avait prévenus. Il fut chargé de couvrir, avec son régiment, le côté droit des Suisses, à la bataille de Saint-Denys. Il se distingua à Jarnac, en 1569, et fut fait colonel-général de l'infanterie, après la mort de d'Andelot. Le 27 mai, il fit des prodiges de valeur au combat de la Roche-Abeille. L'amiral de Coligny parut inopinément à la vue du camp du duc d'Anjou, qui s'était retranché en-deçà des marécages. Le camp était inaccessible. Deux régiments s'étaient postés au-delà du marais. L'amiral les fit attaquer : Strozzi s'était mis à leur tête. Les enfants perdus de l'amiral furent repoussés. Strozzi fit sortir sur eux un bataillon qui les enveloppa. L'amiral détacha un grand nombre d'arquebusiers pour les dégager. Le combat devient sanglant. Le bataillon de Strozzi, toujours serré, tient ferme. L'amiral détache de nouveaux pelotons : Strozzi, sans cesser de combattre, se retire sous le feu des palissades. Ce fut alors qu'il entendit dire à quelques capitaines et soldats catholiques : *Où est Brissac?* Strozzi vivement piqué, *Brissac est mort*, répondit-il; *mais suivez-moi seulement, je vous conduirai en lieu aussi chaud qu'il vous ait jamais menés*. Il part aussitôt avec plusieurs compagnies dont il appelle les capitaines, enfonce un bataillon ennemi, met en fuite tout ce qui se présente. L'amiral, surpris de se voir attaqué par des ennemis qui devaient s'estimer fort heureux de pouvoir se défendre, envoie contre lui un gros de cavalerie, pour le combattre de front, et de l'infanterie, pour le prendre en queue. Enveloppés de toutes parts, ils furent mis en déroute. Strozzi, après avoir vu tués auprès de lui 22 officiers, faisait retraite en combattant : il fut coupé et obligé de se rendre. On l'échangea bientôt après. Il se comporta avec beaucoup de valeur au

combat d'Arnai-le-Duc, en 1570. En 1572, la cour, profitant de la consternation où étaient les calvinistes après la journée de la Saint-Barthélemi, pensait à reprendre les villes de sûreté dont ils étaient maîtres. Strozzi forma le dessein de surprendre la Rochelle; mais il ne réussit point. Au siége de la même ville, en 1573, il reçut quatre coups d'arquebuse sans en être blessé; mais, commandé pour un assaut, il monta sur la brèche, où il se trouva seul, les soldats rebutés ayant refusé de le suivre: il fut renversé d'un coup de feu sur les pierres que la mine avait enlevées. On le crut mort : il eut seulement la tête et les jambes froissées. Il fut fait une seconde fois, le 1er novembre 1575, mestre-de-camp du régiment des gardes. En 1577, il ménagea la reddition de la ville de Brouage. On le nomma chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, le 31 décembre 1578. Devenu lieutenant-général commandant l'armée navale, par pouvoir du 15 septembre 1581, il se démit alors de la charge de colonel-général de l'infanterie. En 1582, il monta une flotte de 60 vaisseaux, tant grands que petits, qui portait 6000 hommes. Cette flotte était équipée en faveur de dom Antoine, auquel les Espagnols avaient enlevé la couronne du Portugal. Strozzi avait ordre de conduire ce prince aux îles Açores, où l'île de Tercère, la plus considérable de toutes, tenait encore pour lui. Strozzi descendit dans l'île de Saint-Michel, battit 2000 Espagnols et prit Ville-Franche; il aurait emporté la citadelle, mais dom Antoine, sachant que la garnison manquait d'eau, ne voulut pas qu'on la forçât. En attendant, il se fit proclamer roi dans l'île, et se livra au plaisir, comme s'il eût été paisible possesseur de la couronne. Six jours après, la flotte espagnole parut; et, le 26 juillet, on en vint à une action générale: on se canonna pendant 2 heures; on vint de part et d'autre à l'abordage : Français, Espagnols, tous combattaient avec une ardeur égale. Strozzi fut blessé à mort, et la flotte française entièrement dissipée. Le seul vaisseau amiral restait en butte à tous les vaisseaux ennemis. La noblesse, rangée autour de Strozzi, vendait bien cher la victoire aux Espagnols. Strozzi expira, le 26 juillet 1582, au moment

où on le présentait au général ennemi. (*Chronologie militaire, tom. I, pag. 313; Brantôme, le président de Thou, le Président Hénaut, Histoire des Grands-Officiers de la Couronne, Histoire de France du Père Daniel, et Histoire militaire des Suisses.*)

STUART D'ALBANIE (Jean), *comte de Bucham, connétable de France* (1), passa au service de France, en 1420, à la tête d'un corps de 6000 Écossais, qu'il amena au secours du dauphin, depuis Charles VII. Le 22 mars 1422, il remporta la victoire de Baugé, en Anjou, conjointement avec le maréchal de la Fayette : 3000 Anglais restèrent sur le champ de bataille, et le duc de Clarence, leur général, frère du roi d'Angleterre, fut tué de la main du comte de Bucham. Ce général servit au siége de Crevant, près d'Auxerre, en 1423, perdit un œil dans la bataille qui se donna sous les murs de cette place, et y fut fait prisonnier. Peu de temps après, il fut échangé contre Toulongeon, maréchal de Bourgogne. Il fut élevé à la dignité de connétable de France, le 24 avril 1424. Après avoir fait une tentative infructueuse sur Ivry, il se porta sur Verneuil, qu'il surprit le 15 août. Le surlendemain, le duc de Bedfort vint lui présenter la bataille devant cette place. Le connétable l'accepta, contre le conseil des autres généraux français, la perdit par suite de l'impétuosité du vicomte de Narbonne, qui déconcerta toutes les dispositions, et périt dans la mêlée. (*Chron. milit., tom. I, pag.* 121.)

STUART DARNLEY (Robert), *seigneur d'Aubigny* (2), *comte de Beaumont-le-Roger, maréchal de France*, servit avec distinction les rois Charles VIII, Louis XII et François Ier. Il se signala particulièrement dans les guerres

(1) Il était neveu de Robert III, roi d'Écosse, mort le 6 avril 1406, et fils de Robert Stuart, duc d'Albanie.

(2) Arrière-petit-fils de Jean Stuart Darnley, connétable d'Écosse, tué à la bataille de Rouvray, dite *la journée des harengs*, en 1429.

d'Espagne et d'Italie, en 1495, 1496, 1499, 1500 et 1501. Il commanda en chef dans le Milanès. Dans la première de ces campagnes, il remporta la victoire de Seminara en Calabre, sur Ferdinand d'Aragon et le célèbre Gonsalve de Cordoue, surnommé le *grand capitaine*; mais il fut vaincu au même lieu par les Espagnols, le 21 avril 1503; et, après la défaite du duc de Nemours à Cerignoles, le 28, il fut fait prisonnier dans la place d'Antigola. En 1506, il se jeta dans Véronne, où sa fermeté déjoua les intelligences concertées entre cette ville et les Vénitiens. Il servit, la même année, au siége de Bologne, et la suivante à celui de Gènes. En 1512, il battit les Vénitiens sur le Mincio, et enleva, après un violent assaut, la ville de Bresse le 19 février. Le roi le nomma, le 4 décembre, capitaine de la compagnie des gardes écossaises et de celle des gendarmes écossais, et lui donna le bâton de maréchal de France, au mois d'avril 1514. Il contribua, en 1515, à la prise de Villefranche, à l'enlèvement de Prosper Colonne à Villa-Franca, le 15 août, et à la gloire des deux batailles de Marignan. Il fut fait prisonnier, en 1525, à la bataille de Pavie. En 1536, il commanda une armée en Provence contre l'empereur Charles-Quint, qui échoua aux siéges de Marseille et d'Arles. Le roi créa le maréchal d'Aubigny chevalier de son ordre la même année. Ce maréchal mourut au mois de mars 1544. (*Chronologie militaire, tom. II, pag.* 210; *annales du temps.*)

STUART (Mathieu), *comte de Lenox, commandant d'armée*, servit d'abord en Italie, sous le maréchal d'Aubigny, son oncle. Après la mort de Jacques V, roi d'Écosse, François Ier envoya à la reine un corps de troupes, sous le commandement du comte de Lenox. Ce seigneur, à son arrivée, en 1543, parut favoriser la faction *dite* des Écossais, opposée à la reine. Cette princesse en conçut de l'ombrage, et le cardinal de Saint-André, chef de son conseil, acheva de le perdre. Le comte de Lenox, outré de désespoir de n'avoir pu même obtenir que sa justification fût

entendue, se retira en Angleterre, où il mourut en 1475. (*Chronologie militaire*, *tom. I*, *pag.* 195.)

STUART (Jacques), *duc d'Yorck*, *lieutenant-général*, second fils de Charles Ier, roi d'Angleterre, fut conduit à Londres, en 1646, après la prise d'Oxford par les rebelles, et mis sous la garde du comte de Northumberland. Il s'échappa, en 1648, alla rejoindre la princesse d'Orange, sa sœur, en Hollande, et fut pourvu, la même année, par Louis XIV de la compagnie des gendarmes écossais. Le 31 octobre 1652, il eut le commandement d'un régiment d'infanterie irlandaise, qui porta son nom (Yorck). Il fit les campagnes sous le vicomte de Turenne; fut créé lieutenant-général le 9 juin 1654; marcha au secours d'Arras, la même année, et passa à l'armée d'Espagne sous dom Juan d'Autriche et le prince de Condé. Après le couronnement de Charles II, son frère, qu'il avait accompagné en Angleterre, en 1660, le duc d'Yorck fut pourvu de la charge de grand-amiral de la couronne. En 1665, il battit l'escadre d'Opdam, amiral hollandais, qui périt dans ce combat, et lui prit ou coula à fond 16 vaisseaux. Devenu généralissime des deux armées navales de France et d'Angleterre, en 1672, il remporta deux victoires signalées sur les Hollandais, et calma les troubles d'Écosse, en 1681. Le 16 février 1685, il succéda au roi Charles II, son frère, sous le nom de Jacques II. Le zèle que ce prince montra à son avénement au trône pour la religion catholique, et l'abjuration qu'il avait faite du protestantisme, excitèrent un mécontentement presque universel parmi ses sujets. Le prince d'Orange, son gendre, mettant à profit la disposition des esprits, débarqua à la tête d'une puissante armée, en 1689, et s'empara sans résistance des états de l'infortuné Jacques II. Ce prince, parvenu à s'échapper à la faveur d'un travestissement, repassa en France, et mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 16 septembre 1701. (*Chronologie militaire*, *tom. I*, *pag.* 200.)

DE SUARÈS (Henri), *chevalier d'Aulan, maréchal-de-camp*, était chevalier de Malte (depuis il fut commandeur du même ordre), lorsqu'il entra au service, en 1720, à l'âge de 16 ans, en qualité de volontaire dans le régiment d'Orléans infanterie. Il fit les campagnes de 1733, 1734, 1735 et 1736, en Italie; de 1742 et 1743 en Bavière et en Bohême; de 1744, 1745 et 1746, en Flandre; se trouva à toutes les actions importantes de ces diverses campagnes, et commanda un régiment de grenadiers royaux, à la bataille de Lawfeld, au mois de juillet 1747, et au siége de Maestricht, en 1748. Il reçut le brevet de brigadier d'infanterie, le 20 octobre 1758; fut nommé commandant de l'île de Ré, le 1er mai 1760, et fut promu au grade de maréchal-de-camp, le 20 février 1761. Il est mort dans son gouvernement en 1775. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 499.)

SUART D'ADONCOURT (Dominique), entré au service au régiment de Normandie, en qualité de sous lieutenant, le 8 septembre 1687, fit les campagnes d'Allemagne, en 1688; 1689, 1690 1691 et années suivantes; celles d'Italie en 1701, 1702 et 1703; celles d'Espagne et de Portugal, en 1704, 1705, 1706, 1707, 1708 et 1709, en qualité de major-général de l'armée, et fut créé brigadier d'infanterie le 1er février 1719. On n'a pas trouvé sa promotion au grade de maréchal-de-camp. Il fut nommé, le 30 septembre 1720, lieutenant de roi de la place de Bayonne, où il mourut le 14 décembre 1740. (*Etats militaires.*)

SUBERVIE (Gervais, *baron*), *lieutenant-général*, entra au service, le 23 juillet 1793, et fit avec distinction toutes les campagnes qui amenèrent les traités de Campo-Formio, de Lunéville et de Tilsitt. Le 27 mai 1807, il fut nommé officier de la Légion-d'Honneur. Étant colonel du 10e régiment de chasseurs à cheval, il fit à la tête de ce régiment les campagnes de 1808, 1809, 1810 et 1811 en Espagne. Le 21 mars 1809, il poursuivit l'arrière-garde du général Cuesta, ne cessant de la charger et de la sabrer pendant plus d'une lieue sur la grande route de Truxillo.

Son impétuosité faillit lui devenir funeste ; car, enveloppé de toutes parts dans des collines boisées où l'ennemi s'était placé en embuscade, il ne dut son salut et celui de son régiment qu'au sang-froid et à l'intrépidité avec lesquels il résista à des forces plus que sextuples, dont il parvint à se dégager, non sans perte : il rejoignit l'armée. En 1810 et 1811, il contribua à la dispersion du corps d'armée anglais du général Blacke, dans le royaume de Murcie, et fut cité parmi les officiers-supérieurs qui se distinguèrent particulièrement dans cette campagne, notamment aux siéges de diverses places et à la bataille de Sagonte. Nommé général de brigade, le baron Subervie fit la campagne de 1812, en Russie. Le 4 juillet, il chargea avec impétuosité la division du général Korf et la rejeta sur la Desna, après lui avoir fait éprouver une perte de 200 prisonniers. En 1814, le roi le nomma chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et, le 23 juillet, lieutenant-général des armées. En 1815, il commanda à l'armée du Nord une division de cavalerie légère, et combattit à Ligny et à Waterloo les 16 et 18 juin. Le baron Subervie est aujourd'hui porté sur le tableau des lieutenants-généraux en disponibilité. (*Etats militaires, annales du temps.*)

SUCHET (Louis-Gabriel), *duc d'Albuféra, pair et maréchal de France*, est né à Lyon, le 2 mars 1772. Il entra au service, en 1792, comme volontaire dans la cavalerie nationale lyonnaise; et, après avoir parcouru rapidement les premiers grades, il obtint le commandement du 4ᵉ bataillon de l'Ardèche, qui, au siége de Toulon, fit prisonnier le général O'Hara, chef de l'armée britannique, le 28 novembre 1793. Il fit la campagne du Piémont, en 1795. A Loano, le 24 novembre, il s'empara de vive force, à la tête d'un bataillon du 18ᵉ régiment de ligne, des hauteurs presque inaccessibles du Mont-Calvo, et prit 3 drapeaux aux Autrichiens. Il fit les campagnes de 1796 et 1797 à l'armée d'Italie, et se trouva aux combats de Dégo, le 15 avril 1796; de Lodi et de Borghetto, les 11 et 30 mai; de Peschiera, le 1ᵉʳ juin; de Castiglione, le 4 juillet; de Trente,

le 19 août ; de Bassanô, le 8 septembre : fut blessé grièvement, le 11 du même mois, à Ceréa, et le 15 octobre, au combat de Saint-Georges ; se distingua à Arcole, le 17 novembre, et à Rivoli au mois de janvier 1797. Après la défaite des Impériaux à Tarvis, le 25 mars, le général Masséna le fit partir du champ de bataille, pour aller présenter au général en chef les drapeaux pris sur l'ennemi dans cette journée. Au combat et à la prise de Neumarck, le 2 avril 1797, il reçut encore une nouvelle blessure, et fut nommé chef de brigade sur le champ de bataille, au mois d'octobre. Il servit en cette qualité dans l'armé d'Helvétie, commandée par le maréchal Brune; présenta au directoire, le 18 mars 1798, 25 drapeaux pris sur les Suisses à Fribourg, à Neuenek et à Guemenen, et fut nommé général de brigade. Il rejoignit l'armée d'Italie, sous Joubert, comme chef de l'état-major-général, et fut chargé de l'occupation du Piémont, pour couvrir la retraite. Passé à l'armée du Danube, au mois d'avril 1799, et détaché dans le pays des Grisons, il défendit les positions de Davos, de Bergen et du Splugen, et, par une marche habile, rejoignit l'armée sans être entamé. Le grade de général de division, auquel il fut promu, le 12 juillet, fut la récompense de cette brillante expédition, dans laquelle il avait reçu plusieurs blessures. On l'employa en cette qualité et en celle de chef d'état-major-général à l'armée d'Italie, dont Joubert venait de prendre le commandement, sur la démission de Schérer. Après la perte de la bataille de Novi, contre les Austro-Russes, le 15 août, le général Suchet continua ces mêmes fonctions, sous Moreau et Championnet. Après le 18 brumaire (9 novembre), il fut nommé un des lieutenants-généraux de Masséna. Il prit part, en 1800, à la brillante défense de la rivière de Gènes. Son corps, séparé de la droite de l'armée par suite du combat de Saint-Jacques, eut à soutenir pendant cinq semaines tous les efforts des généraux Melas et Elnitz. Menacé d'être enveloppé par un ennemi quatre fois plus nombreux, il commença, le 1er mai, à opérer sa retraite en bon ordre sur le Var, défendant pied à pied toutes

ses positions, et faisant payer chèrement aux Impériaux quelques avantages partiels qu'ils avaient remportés. Ce mouvement sur le Var, où l'on établit la ligne de défense, couvrit la frontière et garantit la province d'une invasion. Cette retraite, où le général Suchet déploya de grands moyens, lui fit d'autant plus d'honneur, que depuis longtemps sa petite armée, épuisée par toute sorte de privations et de fatigues, était réduite à trois onces de pain par jour pour chaque individu. Le 22 mai, l'ennemi, protégé par le feu de 3 frégates anglaises et par une artillerie formidable, attaque avec impétuosité la tête de pont du Var. Le combat dure plusieurs heures : une rivalité de fureur et d'acharnement, peut-être sans exemple, laisse longtemps la victoire indécise ; mais enfin l'ennemi, renversé sur tous les points et effrayé de la perte énorme et vaine qu'il a faite, cherche son salut dans la retraite. Au moment où le général Mélas éprouve cet échec, il apprend les progrès de la nouvelle armée d'Italie. Obligé de faire une diversion rapide pour marcher au-devant de Buonaparte, il quitte les bords du Var, où il laisse 15,000 hommes, avec le général Elnitz, pour faire face aux Français. Ces derniers, malgré cette division de l'ennemi, avaient encore le désavantage du nombre et de l'artillerie. Attaqués, le 26 mai, par toutes les forces réunies des Impériaux, ils soutiennent ce second assaut avec vigueur, et rendent cette journée encore plus funeste à l'ennemi que celle du 22. Enhardi par ce nouveau succès qui rend toute l'énergie à son armée, Suchet sort de ses retranchements, le 28 mai, attaque vivement et force dans toutes ses positions le général Elnitz, le défait complétement sur la Piéva, le 5 juin, poursuit et harcèle sans relâche les débris de l'armée autrichienne jusqu'à Céva, lui prend 6 drapeaux, 34 pièces de canon et plus de 4000 prisonniers, et, le 7 juin, opère sa jonction avec la garnison de Gênes, sous les murs de Savone, dont il forme immédiatement le blocus. Le 24 juin, il prit possession de Gênes, en vertu d'une convention faite avec le général comte de Hollen-

zollern (1). Au passage du Mincio, devant Pozzolo, le 25 décembre, le général Suchet vola au secours du général Dupont, qui, commandant l'avant-garde, se trouvait menacé par toutes les forces autrichiennes. Ces deux chefs réunis opposèrent à l'ennemi une résistance invincible, et décidèrent le succès de la bataille de Pozzolo, où 3000 prisonniers, 11 pièces de canon et 3 drapeaux tombèrent au pouvoir des Français. Suchet ne prit pas une part moins active aux affaires de Borghetto, de Vérone, de Montebello, et à toutes les actions qui précédèrent l'armistice demandé par l'ennemi, et conclu le 16 janvier 1801. Après la paix de Lunéville, il fut nommé inspecteur-général d'infanterie; commanda une division au camp de Boulogne, en 1804; fut nommé, le 14 juin de cette année, grand-officier de la Légion-d'Honneur et gouverneur du palais de Sacken, près Bruxelles. Commandant une division à la grande-armée d'Allemagne, en 1805, il se distingua à Ulm, à Hollabrunn, et d'une manière très-remarquable à Austerlitz. Il reçut le grand-cordon de la Légion-d'Honneur, le 8 février 1806. La même année, il commanda sa division dans la campagne de Prusse. Le 9 octobre, il attaqua et battit, près de Saalfeld, l'avant-garde de l'armée ennemie, commandée par le prince Frédéric-Christian-Louis de Prusse, qui fut tué dans l'action, s'empara de 1000 prisonniers et de 30 pièces de canon. Le 14 du même mois, il commença l'attaque à Iéna, et contribua au succès de cette bataille. Il prit part aux principales actions de la campagne de Pologne, notamment, le 24 décembre, à la bataille de Pultusk, où sa division com-

---

(1) Cette campagne glorieuse accrut et fortifia beaucoup la réputation brillante et prématurée du général Suchet. Le ministre de la guerre lui écrivait : « ...... La défense du pont du Var, dans les circonstances dif- » ficiles où vous vous êtes trouvé, avec la poignée de braves que vous » commandez, sera mise au nombre des actions qui honorent le courage » et la constance des armées françaises. La république entière avait les » yeux fixés sur ce nouveau passage des Thermopyles. Vous avez été non » moins brave, mais plus heureux que les Spartiates. »

battit en première ligne. Il fut blessé à celle de Preusch-Eylau, le 8 février 1807. Il contribua, le 16 mars, à la défaite d'un corps de 25,000 Russes à Ostrolenka. Après la paix de Tilsitt, le général Suchet prit des cantonnements dans la Silésie. L'année suivante (1808), il commanda une des deux divisions du 5ᵉ corps de l'armée d'Espagne. Peu de jours après la reddition de Saragosse (20 février 1809), dont il avait couvert le siége, il fut nommé, en remplacement du duc d'Abrantès, commandant du 3ᵉ corps d'armée destiné à soumettre entièrement le royaume d'Aragon. L'ordre et la discipline que Suchet sut maintenir dans son armée, sa conduite ferme, mais généreuse, et sa modération envers les habitants ne tardèrent pas à justifier un choix que ses services antérieurs et ses talents militaires lui avaient justement mérité. Le second mois de son commandement en chef fut marqué par deux victoires et l'anéantissement d'une armée ennemie. Cette armée, forte de 20,000 hommes, s'avançait, conduite par le général Blacke, pour délivrer l'Aragon et chasser les Français de Saragosse. Avec moins de 7000 hommes rassemblés à la hâte, le général Suchet tombe vigoureusement sur les Espagnols, le 15 avril, près de Maria, sur la Huerba, les met en pleine déroute, leur tue plus de 1200 hommes, les poursuit vivement jusqu'à Belchite, et là consomme leur défaite et leur dispersion, le 18 : 5000 prisonniers, dont 53 officiers et un général, 34 pièces de canon, 4 drapeaux, un grand nombre de caissons, et presque tous les équipages de l'ennemi, tombés au pouvoir des vainqueurs, sont les glorieux trophées de ces deux journées. Après avoir assuré l'occupation de l'Aragon, et pourvu par de sages règlements à tous les besoins de son armée, le général Suchet se prépara, dans les premiers mois de 1810, à pénétrer dans le royaume de Valence. Le 19 février, il s'empara de vive force de Villet, d'où le général Villa-Campa fut chassé avec perte; força, le 1ᵉʳ mars, le défilé de Xérica, s'empara de Segorbe et rejeta l'ennemi sur la rive droite du Guadalavia, après lui avoir pris 9 bouches à feu, 6 caissons, 300 fusils et un drapeau, et avoir dispersé un corps

de 15,000 hommes. Bientôt il forma le siége de Lérida, où le grand Condé avait échoué en 1647. Abandonné à ses seules forces, qui réunies ne s'élevaient pas à 20,000 hommes, il battit complètement, sous les murs de cette place, l'armée du général O'Donnell, le 22 avril, et s'empara d'un officier-général, de 5700 prisonniers, dont 8 colonels et 71 officiers, de 1000 chevaux, 3 canons, 3 étendards, un drapeau et 500,000 cartouches. Lérida, serré de près, soutint un assaut terrible, le 13 mai, et capitula le lendemain (1). Le 20, le général Suchet investit Mequinenza, s'empara de la ville, le 5 juin, et de la forteresse le 8 (2). Il forma immédiatement après le siége de Tortose; repoussa toutes les attaques qui furent faites pour secourir et ravitailler cette place; s'empara, dans 15 combats qu'il eut à soutenir, de 4000 prisonniers, dont 200 officiers, un drapeau, un obusier, 10 canons et 100 chevaux, et força Tortose à capituler, le 2 janvier 1811, après 13 jours de tranchée ouverte (3). Le fort de Saint-Philippe de Balaguer est pris par escalade, le 9 janvier. Tarragone, un des boulevarts les plus formidables de la Catalogne, succombe le 28 juin, après deux mois de siége et six assauts. Le bâton de maréchal de France fut le prix de cette conquête importante, qui est justement citée comme un des plus beaux faits d'armes des fastes modernes (4). Le général Suchet

(1) Cette nouvelle et éclatante victoire mit au pouvoir des Français 600 bouches à feu, 1500 mille cartouches, 150 milliers de poudre, 10 drapeaux et 8000 prisonniers, qui furent conduits en France.

(2) On trouva dans la place 45 bouches à feu, 400,000 cartouches, 30 milliers de poudre, et l'on fit 15,000 prisonniers.

(3) L'armée de siége n'excédait pas 10,000 hommes; 8000 Espagnols défendaient la place. 1200 périrent : le reste fut fait prisonnier. On trouva dans Tortose 170 bouches à feu, 9000 fusils et beaucoup de munitions de guerre et de bouche.

(4) On fit, à Tarragone, près de 10,000 prisonniers, entr'autres, le gouverneur de la place, 3 généraux et 500 officiers. On trouva dans Tarragone 20 drapeaux, 384 bouches à feu, 40,000 boulets ou bombes et 500 milliers de poudre.

reçut cette glorieuse récompense le 8 juillet. Le 24, il prit d'assaut les retranchements du Mont-Serrat, position regardée comme inexpugnable, et dont il enleva 2 drapeaux et 10 canons de gros calibre. Pénétrant ensuite dans le royaume de Valence, il investit Sagonte, le 28 septembre, et s'empara du fort d'Oropesa, le 11 octobre. Le général Blacke, voulant secourir Sagonte et venger la honte de Saragosse et de Belchite, sort de Valence à la tête de 30,000 Espagnols, d'une belle cavalerie et d'une nombreuse artillerie. Le succès paraissait d'autant plus certain, que l'armée française, resserrée entre deux places ennemies, comptait moins de 15,000 combattants. Le 25 octobre, Blacke attaque son adversaire; il le repousse d'abord et gagne du terrain; mais Suchet, profitant habilement des fautes graves commises par son ennemi, le bat successivement dans toutes ses positions, lui fait 4600 prisonniers, dont 2 généraux, 40 colonels ou majors, et 230 officiers, et demeure maître de 16 pièces de canon, 2 drapeaux et 4000 fusils anglais. Le maréchal Suchet reçut une blessure à l'épaule dans cette action. Sagonte, témoin de ce désastre, ouvre ses portes le 26 (1). Valence fut investi le 26 décembre. L'ennemi, chassé de ses positions retranchées, perdit 2 drapeaux, 30 pièces de canon, 100 caissons et bon nombre de prisonniers. San-Félisse fut occupée par l'avant-garde, le 29, et envoya son adhésion au nouveau gouvernement. Après dix jours de tranchée ouverte et sur le point d'être saccagée de fond en comble, Valence capitule, le 10 janvier 1812. 16,000 prisonniers, l'élite de l'armée espagnole, dont 5 généraux (2), une immense quantité de munitions et d'artillerie furent les trophées de ce mémorable siége. La conquête du royaume de Valence

(1) La reddition de Sagonte mit au pouvoir des Français 17 bouches à feu, 800,000 cartouches, 2500 fusils anglais, 6 drapeaux et 2780 prisonniers.

(2) Les généraux Blacke, O'Donnell (Charles), Zayas, Lardizábal et Valasco.

mérita au maréchal Suchet le titre de duc d'Albuféra, qui lui fut conféré le 24 janvier, avec une dotation considérable assignée sur le lieu même d'une victoire qui avait mis le sceau à sa réputation militaire. Ce maréchal assiégea ensuite le fort de Peniscola, qui, après huit jours de bombardement, se rendit par capitulation le 4 février (1). Le 21 juillet, il soutint le combat de Castalla, où le général espagnol Joseph O'Donnell fut mis dans une déroute complète, avec perte de 2800 prisonniers, 3 drapeaux, 2 canons et 6000 fusils. Cependant les revers éprouvés par les armées du midi et du centre devaient bientôt rendre inutiles les longs et brillants efforts du maréchal Suchet. Les Anglais, les Portugais et les Espagnols réunis avaient pris un ascendant marqué sur les Français depuis la malheureuse journée des Arapiles : l'armée d'Aragon seule avait conservé tous ses avantages, et, dans les premiers mois de la campagne suivante (1813), elle fit encore éprouver aux ennemis dans divers engagements, une perte de 3000 prisonniers, 2 drapeaux, un général et quelques pièces de campagne. Le 12 juin 1813, le duc d'Albuféra vole au secours de Tarragone, et force l'ennemi de se rembarquer précipitamment, abandonnant 30 pièces de canon et des magasins immenses. Cependant les Anglais avaient débarqué de nouvelles troupes à Alicante. Le général français, trop inférieur en nombre et ne pouvant compter sur aucun secours, surtout après l'affaire désastreuse de Vittoria, commença sa retraite sur la Catalogne, après avoir toutefois pourvu les places de tous moyens de défense, ce qui ne contribua pas peu à épuiser numériquement son armée. L'ennemi avait de nouveau investi la ville de Tarragone ; le 15 août, le duc d'Albuféra dégagea la garnison de cette place, et en fit sauter les fortifications. Il força, le 14 septembre, le col d'Ordal, et battit l'avant-garde anglo-espagnole, forte de 4000 hommes,

---

(1) Il contenait 70 bouches à feu, une grande quantité de provisions de bouche et de guerre et une garnison de 1000 hommes.

dont il fit plusieurs centaines prisonniers. Le 21 novembre, le maréchal Suchet fut nommé colonel-général de la garde-impériale, en remplacement du duc d'Istrie. Les alliés du Nord ayant pénétré en France, en 1814, le duc d'Albufera vit bientôt son armée s'affaiblir de 20,000 hommes de troupes d'élite, qu'il eut ordre de faire diriger en deux colonnes sur Lyon. Les Anglais s'étaient emparés, dans le même temps, par une surprise déloyale (1), des places de Lérida, de Mequinenza et de Monzon. Suchet, dans la nécessité de se replier, fit sauter les forts d'Olot, de Palamos et de Bascara, remit Gironne aux Espagnols, après en avoir détruit les fortifications, se concentra derrière Figuières, puis, informé des progrès des alliés sur la Garonne, se hâta de repasser les Pyrénées, pour se diriger sur Narbonne. Le 14 avril, il adressa son adhésion au gouvernement provisoire, et conclut un armistice avec lord Wellington. Le roi nomma le maréchal Suchet commandant de l'armée du Midi, pair de France, le 4 juin, gouverneur de la 10[e] division militaire, puis de la 5[e] division, à Strasbourg, et commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 24 septembre. Au mois de mai 1815, Suchet prit le commandement de l'armée des Alpes, forte de 15,000 hommes, chassa les Piémontais devant Montmélian, le 14 juin, et quelques mois après, repoussa les attaques des Autrichiens. Malgré quelques avantages partiels, il ne put empêcher les alliés de pénétrer en Dauphiné. La chute de Buonaparte ayant mis fin aux hostilités, le duc d'Albuféra, qui s'était replié sur Lyon, obtint pour cette ville une convention honorable, qui conserva à la France un immense parc d'artillerie. Il fut rappelé à la chambre des pairs, le 5 mars 1819, et créé chevalier-commandeur des Ordres du roi, le 30 septembre 1820. Le duc d'Albuféra est également commandeur de l'ordre de Saint-Henri de

(1) Au moyen d'ordres supposés du duc d'Albuféra, dont un transfuge avait surpris le chiffre. Les réclamations du général français furent infructueuses, et ce stratagème honteux fut ainsi sanctionné.

Saxe, et chevalier de l'ordre impérial d'Autriche de la Couronne-de-Fer. (*Moniteur, annales du temps.*)

DE SUÈDE (roi), *voyez* BERNADOTTE.

DE SUFFREN DE SAINT-TROPEZ (Pierre-Marie, *marquis*), *pair de France, maréchal-de-camp* (1), né à Paris, le 2 février 1753, entra au service, en 1766, dans le régiment du Roi infanterie. Après avoir passé par tous les grades, et avoir été décoré de la croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, il fut nommé, le 11 novembre 1782, colonel du régiment de Bassigny. Émigré à l'époque de la révolution, le marquis de Suffren fit, sous les ordres de S. A. S. le prince de Condé, la campagne de 1793, à la suite de laquelle il se retira en Angleterre avec sa famille. Rentré en France, il fut appelé à la chambre des pairs, par S. M. Louis XVIII, le 17 août 1815, et mourut au mois de mars 1821. (*Journal des Débats.*)

DE SULLY, *voyez* DE BÉTHUNE.

DE SURVILLE, *voyez* DE HAUTEFORT.

SYMON, *voyez* DE SOLÉMY.

T

DE TAILLEFER (Henri), *marquis de Barrière, maréchal-de-camp*, était capitaine au régiment de Conty cavalerie, lorsqu'il fut nommé aide-de-camp des armées du roi, en 1643. Il fit la campagne de cette année, et celles de 1644, 1645, 1646 et 1647, en Flandre et aux Pays-Bas; se trouva à la bataille de Rocroy; aux siéges de Thion-

(1) Neveu du célèbre bailli de Suffren, vice-amiral de France, chevalier des Ordres du roi, grand'croix de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, décédé en 1788.

ville, de Gravelines, de Cassel, de Mardick, de Linck, de Menin, de Bourbourg, de Béthune, de Saint-Venant, de Courtray, de Bergues, de Dunkerque, de la Bassée et d'Ypres; et, en 1648, à la bataille de Lens. Le 7 avril 1649, on le nomma colonel en second du régiment de Conty; et, le 14 août, il fut promu au grade de maréchal-de-camp. Il commanda, en cette qualité, un corps destiné à soumettre les rebelles dans les environs de Sedan, quitta le service, en 1651, et mourut vers 1670. (*Chronologie militaire, tome VI, pag.* 269.)

DU TAILLIS (Adrien-Jean-Baptiste-Amable RAMOND DU BOSC, *comte*), *lieutenant-général*, né à Nangis, le 12 novembre 1760, fut reçu élève du génie, en 1778. Entré cadet-gentilhomme dans le corps de Nassau-Siégen au mois de février 1779, il fut présent aux affaires de Jersey et de Cancale; fut réformé, avec ce corps, et nommé, en août 1789, capitaine-aide-major du bataillon des Filles-Saint-Thomas, qui n'a cessé de donner des preuves de fidélité et de dévouement à l'infortuné Louis XVI et à son auguste famille. Nommé capitaine au 14ᵉ bataillon d'infanterie légère, le 3 août 1791, M. du Taillis fit avec sa compagnie les campagnes de Champagne et de Belgique; se trouva aux affaires de Jemmapes et de Verviers, et fut blessé à l'affaire du 2 mars 1793. Destitué l'année suivante, comme noble et royaliste, il fut réintégré après le règne de la terreur, et devint ensuite aide-de-camp de Berthier, son ancien ami, qui venait d'être nommé chef d'état-major des armées des Alpes et d'Italie, au mois d'avril 1795. Il fit avec ce général la campagne de la rivière de Gênes, et successivement celles d'Italie. Il fut envoyé à Pavie et fait prisonnier par les insurgés. Ce fut à sa fermeté et à sa présence d'esprit que lui et les autres prisonniers durent leur délivrance. Après la bataille de Castiglione, où il se distingua, M. du Taillis fut envoyé à Paris par Buonaparte pour y porter les drapeaux qui avaient été pris sur l'ennemi dans cette bataille célèbre. Il y reçut, du directoire-exécutif, des pistolets d'honneur, et fut fait chef de bataillon. Après avoir rejoint

immédiatement l'armée, il se trouva à la plupart des actions, et eut deux chevaux tués sous lui à Rivoli et à Arcole. Après le passage du Tagliamento, il porta au général Joubert, qui commandait dans le Tyrol, l'ordre d'attaquer Bolzans et Brixen. Il se trouva à ces deux attaques, qui furent glorieuses pour les armées françaises; et, comme on l'avait chargé de venir sur-le-champ rendre compte du résultat des deux affaires, pour la direction des opérations ultérieures, il partit aussitôt pour annoncer leur succès. Un corps de Tyroliens, attaquant les derrières de l'armée, fermait le passage et venait de repousser 50 hommes commandés par un officier, qui avait eu 3 hommes tués et plusieurs blessés. Instruit de ces faits par l'officier lui-même, M. du Taillis n'hésite pas un instant : il prend le cheval du postillon qui le conduisait, réunit à lui 4 militaires et les 2 dragons d'escorte, entreprend, avec ces 6 hommes, de forcer le passage, en perd 4 en le forçant, et arrive lui troisième à Bolzans, son cheval et ses vêtements étant criblés de balles. Nommé colonel, le 13 novembre 1797, il fit la campagne de Marengo, où il eut un cheval tué sous lui. Après la paix, il fut promu au grade d'adjudant-général, et employé, en cette qualité, près du ministre et au dépôt de la guerre. Lors de la formation des camps sur les côtes pour l'expédition projetée contre l'Angleterre, il fut fait général de brigade, le 29 août 1803, et chef de l'état-major-général du camp de Montreuil, commandé par le maréchal Ney. Ce camp, lors de la formation de la grande-armée, en devint le 6ᵉ corps. M. du Taillis fut présent à toutes les batailles et actions auxquelles ce corps prit part, et entre autres à celles d'Elchingen, d'Ulm, d'Iéna, etc. Il reçut, le 8 novembre 1806, la capitulation de Magdebourg, où 25,000 ennemis bien armés, bien approvisionnés et pourvus de 800 pièces de canon, se rendirent au 6ᵉ corps, composé de moins de 14,000 hommes, et n'ayant que deux pièces de siége. Le général du Taillis fit la campagne de Prusse, en 1807. Il eut un cheval tué sous lui à la bataille d'Eylau, le 8 février, et le bras droit emporté à Gudstatt, le 9 juin, en désignant, au commandant de

l'artillerie, le placement d'une batterie. Le 29 du même mois, il fut nommé général de division. Aussitôt après la guérison de sa blessure, il retourna à l'armée et fut successivement gouverneur à Munich, Erfurt, Varsovie et Torgau, dont la belle défense fut honorable pour lui. Il a reçu à différentes époques des sabres d'honneur, et a été nommé commandant de la Légion-d'honneur à la création de cet ordre, puis successivement chevalier, commandeur et grand-cordon de l'ordre du Mérite militaire de Bavière, et chevalier de la Couronne-de-Fer. En 1814, étant prisonnier de guerre à Berlin, le général du Taillis déposa sa soumission au roi Louis XVIII, entre les mains du gouverneur-général prince Repnin. A sa rentrée en France, il fut créé chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 19 juillet, et, par suite de ses blessures, mis à la retraite. (*Brevets militaires, annales du temps.*)

DE TALLART, *voyez* DE BONNE ET D'HOSTUN.

DE TALLEYRAND-PERIGORD (Gabriel-Marie, *comte*), *lieutenant-général*(1), né le 1er octobre 1726, entra au service, le 27 juillet 1741, comme enseigne dans la compagnie colonelle du régiment de Normandie, avec lequel il fit les campagnes de 1742 et 1743, à l'armée de Bavière. Il devint lieutenant de la même compagnie, le 24 janvier 1744, avec rang de capitaine; fit la campagne de Flandre, et servit aux siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes. Son père, colonel du régiment de Normandie, et brigadier des armées du roi, ayant été tué au siége de Tournay, le 9 mai 1745, Louis XV pourvut, le 11, le comte de Talleyrand-Périgord de ce régiment, que celui-ci commanda, la même année, à la bataille de Fontenoy, et aux siéges de Tournay et de sa citadelle, de Dendermonde, d'Oudenarde et d'Ath,

(1) Frère aîné du cardinal Alexandre-Angélique de Talleyrand-Périgord, né le 16 octobre 1736, archevêque de Reims, pair et grand-aumônier de France, commandeur des Ordres du roi, décédé, en 1821, archevêque de Paris.

en 1746, au siége de Bruxelles et à la bataille de Raucoux; en 1747, au camp de Malines, puis au fameux siége de Berg-op-Zoom (1), et en 1748, à celui de Maestricht. Le 23 avril 1749, il fut nommé menin du dauphin. Il fut pourvu, le 1er janvier 1752, des charges de gouverneur et lieutenant-général et grand-bailli de Berry (2), et des gouvernements particuliers de Bourges et d'Issoudun, sur la démission du prince de Chalais. Il passa, le 11 juillet 1753, au commandement du régiment Dauphin cavalerie; fut nommé brigadier de cavalerie, le 23 juillet 1756, et grand d'Espagne, du chef de sa femme, à la mort du prince de Chalais, le 24 février 1757. Employé à l'armée d'Allemagne au mois de mars, il combattit à Hastembeck, concourut à la prise de Minden et de Hanovre, et à la poursuite des ennemis vers Zell, et se trouva, en 1758, aux batailles de Crewelt et de Lutzelberg. Créé maréchal-de-camp, le 20 février 1761, il fut employé, en cette qualité, à l'armée d'Allemagne, cette année et la suivante; se démit du régiment Dauphin au mois de janvier 1762; fut nommé chevalier du Saint-Esprit, le 7 juin 1767, commandant en chef en Languedoc et gouverneur-général de Picardie, en 1770, et lieutenant-général des armées du roi, le 1er mars 1780. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 449*; Gazette de France, annales du temps.*)

DE TALLEYRAND-PERIGORD (Hélie-Charles), *prince-duc de Chalais, pair de France, grand d'Espagne de la première classe, lieutenant-général*, et fils aîné du précédent, est né à Versailles, le 3 août 1754. Il entra au service, le 4 août 1770, comme sous-lieutenant dans le régiment Royal-Pologne cavalerie; fut nommé capitaine à la suite, le 4 août 1772; passa avec le même grade dans le régiment des carabiniers, le 2 juin 1774, et fut nommé mes-

---

(1) Ce fut le comte de Talleyrand-Périgord qui fut chargé de présenter au roi les drapeaux ennemis pris sur la garnison de cette place.

(2) Il prêta serment pour cette charge, le 21 janvier 1753.

tre-de-camp en second de Royal-Pologne, le 1er mars 1778, et, en 1785, mestre-de-camp-commandant du régiment Royal-Normandie cavalerie. Le prince de Chalais a émigré avec toute sa famille. Au retour du roi, il a été nommé lieutenant-général, et pair de France, le 4 juin 1814. (*Etats militaires.*)

DE TALLEYRAND (Augustin Marie-Hélie-Charles), *comte de Périgord, maréchal-de-camp*, fils du précédent, fut nommé, à la rentrée de S. M. Louis XVIII, mestre-de-camp commandant du 1er régiment de cuirassiers de la garde royale; chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis; officier de l'ordre de la Légion-d'Honneur, le 27 février 1816; maréchal-de-camp, le 20 avril 1818, à prendre rang du 20 avril 1814, et gentilhomme de la chambre du roi, le 26 novembre 1820. (*Etats militaires.*)

DE TALLEYRAND (Adalbert-Charles), *comte de Périgord, maréchal-de-camp*, frère puîné du prince de Chalais, né à Versailles le 1er janvier 1758, a été admis à la retraite, en 1817, comme maréchal-de-camp, après de nombreuses années de services. (*Etats militaires.*)

DE TALLEYRAND (Charles-Daniel, *comte*), *lieutenant-général*, frère puîné du comte Gabriel-Marie, né le 16 juin 1734, fut nommé menin du dauphin en 1759, puis mestre-de-camp d'un régiment de cavalerie de son nom, incorporé, en 1761, dans le régiment Royal-Piémont, dont le comte de Talleyrand prit le commandement. Il fit en Allemagne toutes les campagnes de la guerre dite de *sept ans*; fut créé brigadier de cavalerie, le 25 juillet 1762; maréchal-de-camp, le 3 janvier 1770; chevalier des Ordres du roi, le 1er janvier 1776, et lieutenant-général, le 1er mars 1784. Il mourut à Paris, le 4 novembre 1788. (*Etats militaires.*)

DE TALLEYRAND (Augustin-Louis, *chevalier*, puis *vicomte*), *maréchal-de-camp*, né le 10 août 1735, et reçu de minorité chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem,

le 26 avril 1736, fit les campagnes de la guerre dite de *sept ans*, en qualité de capitaine dans le régiment de Talleyrand cavalerie, commandé par le comte Charles-Daniel, son frère, et fut fait prisonnier de guerre à la bataille de Todesshausen, au mois d'août 1759. Nommé, au mois de décembre 1761, colonel en second au corps des grenadiers royaux de France, il combattit, et fut fait prisonnier, le 24 juin 1762, à l'affaire de Cassel. Il devint successivement brigadier d'infanterie, le 3 janvier 1770; colonel du régiment provincial de Périgueux, en 1771, et maréchal-de-camp, le 1er mars 1780. Il est mort en émigration. (*Etats militaires*, *Gazette de France*.)

DE TALLEYRAND (Louis-Marie-Anne, *baron*), *maréchal-de-camp*, frère puîné du précédent, né le 11 octobre 1738, fut nommé mestre-de-camp du régiment de Piémont cavalerie, en 1770; brigadier de cavalerie, le 1er mars 1780; maréchal-de-camp, le 1er mars 1781, et ambassadeur extraordinaire de la cour de France auprès du roi de Naples en 1788. (*Etats militaires*.)

DE TALLEYRAND-PÉRIGORD (Archambaud-Joseph, *comte*, puis *duc*), *lieutenant-général*, fils du comte Charles-Daniel, né le 1er septembre 1762, a émigré avec sa famille. Au retour du roi, il fut créé maréchal-de-camp, le 4 juin 1814; fut employé dans ce grade pendant les années 1815 et 1816, et admis à la retraite comme lieutenant-général honoraire, en 1817. Par ordonnance du roi, du 25 décembre 1815, il a été appelé à succéder à la dignité de pair de France et au titre de prince, dont est revêtu le prince Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, son frère aîné, grand-chambellan de France, membre du conseil privé du roi, et créé duc, par autre ordonnance royale du 28 septembre 1817. (*Moniteur*, *états militaires*.)

DE TALLEYRAND-PERIGORD (Alexandre-Edmond), *duc de Dino*(1), *maréchal-de-camp*, fils du précédent, né le

---

(1) Ce duché, situé dans le royaume de Naples, fut donné, en 1817,

17 août 1787, entra au service sous le gouvernement impérial, et fut aide-de-camp du prince de Neuchâtel. Il fit la campagne de 1809 à la grande-armée d'Allemagne, et se trouva, le 22 mai, à la bataille d'Essling. En 1810, il fut créé chevalier de l'ordre de Léopold d'Autriche, fut nommé, en 1812, colonel du 8e régiment de chasseurs à cheval, qu'il commanda à la grande-armée, en 1812 et 1813, et fut fait prisonnier de guerre à l'affaire de Borak, contre les Prussiens, le 19 septembre de cette dernière année. Le roi le nomma, le 26 avril 1814, maréchal-de-camp, et, le 29 juillet, commandeur de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. En 1815, il fut chargé du commandement de la 2e brigade de la 1re division de cavalerie de la garde royale, et fut employé, avec son grade de maréchal-de-camp, dans le corps royal d'état-major. Il sert aujourd'hui à l'armée d'Espagne. (*Etats militaires.*)

DE TALLEYRAND-PÉRIGORD (Boson-Jacques, *comte*), *lieutenant-général*, frère du comte Archambaud-Joseph, né à Paris, le 3 avril 1764, fut nommé, le 4 juin 1814, maréchal-de-camp; commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 23 août de la même année, puis gouverneur de Saint-Germain-en-Laye. Il a été admis à la retraite, en 1817, comme lieutenant-général honoraire, après 32 ans de service. (*Etats militaires.*)

DE TALMONT, *voyez* DE LA TRÉMOÏLLE.

DE TANUS, *voyez* ALARY.

---

par Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles, au prince Charles-Maurice de Talleyrand, comme un gage de la juste sensibilité de ce monarque pour le courage et l'habileté avec lesquels ce ministre avait soutenu, au congrès de Vienne, les intérêts du seul Bourbon dont le trône fût encore alors occupé par un usurpateur.

TARDIF DE POMMEROUX (Etienne), *baron*, puis *comte de Bordesoulle*, *lieutenant-général*, né à Lazeray, en Berry, le 4 avril 1771, entra au service, le 27 avril 1789, comme chasseur à cheval dans le 2e régiment. Il fit la campagne de 1792, à l'armée du Rhin, et se distingua, au mois d'octobre, devant Spire, où, avec 7 chasseurs de sa compagnie, il coupa une colonne ennemie qui sortait de cette ville. Le colonel la Boissière, voulant mettre à profit ce trait d'audace, accourut avec un renfort considérable et fit mettre bas les armes à plus de 600 fantassins. M. de Bordesoulle fut blessé dans cette action d'un coup de baïonnette à la cuisse. Nommé brigadier, le 1er décembre de la même année, il se distingua de nouveau, en mars 1793, entre Spire et Landau, dans une action où un bataillon et un escadron, avec 2 pièces de 4, étaient destinés à couvrir le flanc gauche de l'armée. Cette colonne, surprise par l'ennemi dans un défilé, s'était débandée en désordre, abandonnant les 2 pièces d'artillerie : Bordesoulle, à la tête d'une vingtaine de braves rassemblés à la hâte, s'élance au milieu du péril, contient l'ennemi pendant près d'une heure, rallie l'infanterie et parvient à sauver les canons. Cette action lui valut le grade de maréchal-des-logis-chef, qui lui fut accordé, le 24 mai suivant. Chargé par le colonel la Boissière, au mois d'octobre, de pénétrer à travers l'ennemi jusqu'au grand quartier-général, pour instruire le général en chef de la position où se trouvaient les troupes en avant de Wantzenau, il fut enveloppé et fait prisonnier par un gros de cavalerie ennemie. A l'affaire d'Erixheim, le 28 juin 1794, il sabra plus d'une douzaine de hussards prussiens, et parvint à dégager le colonel la Boissière, qui avait été renversé de son cheval, en chargeant à la tête d'un escadron. Le 13 juillet, il reçut plusieurs blessures et eut un cheval tué sous lui, à Brixheim, en chargeant avec impétuosité la cavalerie ennemie, qui s'était emparée de plusieurs pièces de canon sur les Français. Au mois de septembre, il se distingua à l'attaque des avant-postes prussiens devant Turckheim, et fut chargé, au mois d'octobre, de pénétrer de Kayserslautern

à Birkenfeld, à travers l'armée ennemie, pour concerter les opérations des deux armées de Rhin et Moselle. Cette marche de plus de 50 lieues, entravée de difficultés presque insurmontables, fut exécutée avec autant de bonheur que d'habileté en moins de deux jours. Bordesoulle eut un cheval tué sous lui, et reçut 2 coups de feu dans une reconnaissance faite, au mois de novembre, sur Bretzenheim, en avant des lignes de Mayence. Lors de la prise de la redoute de Saltzbach, au mois de décembre, il se fit remarquer dans une brillante charge contre la cavalerie ennemie, dont il tua de sa main le commandant, et sabra 5 ou 6 hussards. Il reçut lui-même deux blessures assez graves, mais qui ne l'empêchèrent pas, peu de jours après, de déloger et mettre en fuite un poste considérable d'infanterie prussienne, malgré le feu de 4 pièces chargées à mitraille. Un bataillon français, posté près de Bretzenheim, ayant été surpris et enveloppé par l'ennemi, Bordesoulle, à la tête de son peloton de chasseurs, vole à son secours, dégage l'infanterie et culbute les hussards prussiens dans un ravin, où beaucoup furent tués ou faits prisonniers. Nommé aide-de-camp du général la Boissière, le 19 juillet 1795, il fit la campagne à l'armée du Rhin, sous Pichegru; et seul, au mois d'octobre, il força un poste de 7 fantassins à mettre bas les armes et à se rendre prisonniers. Le même jour, 19 juillet, il reçut le brevet de lieutenant, et il se signala, le 19 octobre, au combat d'Emmendingen, où le général Beaupuy fut tué. Dans cette action, à la tête d'un fort peloton, il chargea et mit en déroute la cavalerie ennemie, à laquelle il fit 30 prisonniers. Il attaqua ensuite un corps d'infanterie, posté sur des hauteurs, et fit mettre bas les armes à environ 400 hommes. Il reçut, dans cette journée, plus de 15 coups de sabre, dont 2 très-graves. Il fut nommé capitaine, le 20 janvier 1798. Le général Moreau le promut, le 14 mai 1799, au grade de chef d'escadron au 6e régiment de hussards, grade dans lequel il fut confirmé par le gouvernement, le 19 octobre, par suite de la brillante conduite qu'il avait tenue, le 16 août, à la funeste journée de Novi, où, à la tête du 6e régiment de hussards qu'il commandait alors, il chargea sur la

route de Pozzolo une colonne de plus de 600 Russes, et la mit dans une déroute complète. Après l'évacuation de Novi, il fut chargé de couvrir la retraite de l'armée avec son régiment et un bataillon d'infanterie. Il remplit cette tâche périlleuse, non sans avoir éprouvé une grande perte, ayant eu continuellement à contenir les attaques furieuses d'un ennemi exaspéré par les pertes énormes que lui avait coûté cette victoire. Lui-même eut le bras droit cassé et son cheval tué sous lui, en formant sa troupe en bataille sur la route de Pasturana. Au combat de Neubourg, où périt l'intrépide Latour-d'Auvergne, le 27 juin 1800, il chargea 500 cuirassiers ennemis, qui étaient parvenus à culbuter 2 escadrons de son régiment; tailla en pièces plus de 200 hommes; prit lui-même le commandant autrichien au milieu de la mêlée; fit beaucoup de prisonniers, et dégagea tous ceux que l'ennemi avait faits au commencement de l'action (1). Il passa, avec son grade de chef d'escadron, dans la 7ᵉ légion de gendarmerie, le 19 septembre 1801; rentra chef d'escadron au 2ᵉ régiment de chasseurs, le 29 mai 1802, et reçut un sabre d'honneur, le 15 septembre, en récompense des services qu'il avait rendus dans les campagnes précédentes. Il fut nommé major du 1ᵉʳ régiment de chasseurs, le 29 octobre 1803; officier de l'ordre de la Légion-d'Honneur, à la création, le 14 juin 1804, et colonel du 2ᵉ régiment de chasseurs, le 27 décembre 1805, pour récompense de sa belle conduite à la bataille d'Austerlitz. Il fit les campagnes de

---

(1) Tous ces faits sont extraits d'un état de services certifié par Moreau, général en chef de l'armée du Rhin. Nous croyons devoir citer ici quelques-unes des expressions honorables contenues dans cette attestation d'un chef aussi illustre et aussi capable d'apprécier le mérite de ses officiers. « Quelque récompense, dit-il, que cet officier réclame, il y a » tous les droits possibles. Il n'a jamais combattu sans s'être distingué, et » ce n'est pas exagérer son éloge que d'assurer qu'il n'y a pas dans les » troupes à cheval de la république d'officiers supérieurs qui aient rendu » des services plus distingués. » Les mêmes faits ont été attestés par les généraux Dessoles, Decaen, Pérignon, Sainte-Suzanne et Dubesme.

1806 et 1807 à la grande-armée d'Allemagne; fut blessé à la bataille d'Heilsberg, le 10 juin; se fit remarquer, le 14, à celle de Friedland, et fut créé général de brigade, le 25 du même mois, après avoir fait prisonnier un bataillon de 500 Russes avec un seul escadron de son régiment. Il avait reçu dans cette affaire 3 coups de baïonnette, dont un lui avait traversé la poitrine. Employé à l'armée d'Espagne, en 1808, il détruisit, au mois de décembre, les débris de l'armée de Castanos dans les environs de Madrid, et mérita de nouveaux éloges à la bataille de Medellin, le 28 mars 1809. Sa brigade, composée des 5ᵉ et 10ᵉ régiments de chasseurs à cheval, avait culbuté un corps de 6 à 7000 fantassins espagnols, qui furent pris ou taillés en pièces. Passé d'Espagne à la grande-armée, en 1812, il battit, le 30 juin, l'avant-garde du général Barklay à Soleschniki. Le 21 juillet, commandant l'avant-garde du prince d'Eckmülh, composée du 3ᵉ régiment de chasseurs à cheval et d'un régiment d'infanterie, il s'empara de Mohilow, y fit 900 prisonniers, et prit des bagages et des magasins considérables, et plus de 600 bœufs destinés au prince Bagration. Il combattit à Smolenks, à la Moskowa et à Krasnoï, les 17 août, 7 septembre, 13 et 16 novembre. Dans ce dernier combat, il s'empara de 9 pièces de canon, après avoir culbuté 12 à 1400 cavaliers, et enfoncé un carré russe qui lui laissa 300 prisonniers. Bordesoulle fut promu au grade de général de division de cavalerie, le 4 décembre. Commandant la 1ʳᵉ division de cuirassiers en Saxe, en 1813, il fit 6 à 7000 prisonniers à la bataille de Dresde. Il fit la campagne de 1814 en Champagne, et contribua au succès remporté sur le feld-maréchal Bluckher à Vauxchamps, le 12 février. Le 14, il reçut des lettres de service comme général en chef, commandant le 1ᵉʳ corps de cavalerie. Il culbuta l'ennemi au combat de Villeneuve, le 17; servit à la reprise de Reims, le 13 mars; au combat de Fère-Champenoise, le 25, et à la bataille de Paris le 30. Après le retour du roi, le comte de Bordesoulle fut nommé, le 1ᵉʳ juin, inspecteur-général de cavalerie de la 2ᵉ division militaire, chevalier de l'ordre royal et militaire

de Saint-Louis, le 2 du même mois, et grand-officier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, le 23 août. A l'époque du 20 mars, il envoya de Stenay, au ministre de la guerre, une adresse dans laquelle il renouvela son serment de fidélité au roi. Il se rendit à Gand auprès de S. M. et rentra en France, au mois de juillet, avec ce prince, qui, le 9 septembre, le nomma commandant de la 1re division de cavalerie de la garde royale. Il avait été élu membre de la chambre des députés par les départements de l'Indre et de la Charente, au mois d'août de la même année. Le 3 mai 1816, le roi le nomma commandeur de l'ordre de Saint-Louis, et lui confirma le titre de comte, dont il avait été revêtu par le gouvernement impérial. Le général Bordesoulle a été nommé, le 30 octobre suivant, grand'croix de la Légion-d'Honneur, pour prendre rang du 15 août 1815; aide-de-camp honoraire de S. A. R. Monsieur, en 1817; puis gentilhomme d'honneur de S. A. R. Mgr. le duc d'Angoulême, le 1er juillet 1820, et grand'croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 1er mai 1821. Il commande actuellement une division de cavalerie à l'armée d'Espagne. (*Brevets militaires, Moniteur, annales du temps.*)

DE TARDY DE LABROSSY-MONTRAVEL (Jean-Philippe), *maréchal-de-camp*, né à la Voute, en Vivarais, le 11 octobre 1751, fut nommé aspirant d'artillerie à l'école de Grenoble, le 31 janvier 1766; élève à celle de Bapaume, le 6 novembre 1767; lieutenant en premier au régiment d'Auxonne, le 10 mai 1768, et capitaine, le 3 juin 1779. Il fit sur les côtes de Bretagne, à l'armée du maréchal de Vaux, les campagnes de 1778 et 1779; et celles de 1780, 1781, 1782 et 1783, aux États-Unis d'Amérique, sous M. de Rochambeau. En 1787, il fut chargé d'une commission militaire en Hollande. Lors du siége d'Amsterdam, il fut chargé de la défense du port de Newer-Sluys. La résistance qu'il opposa à l'armée prussienne donna le temps à la ville de capituler. Il rendit lui-même son fort à l'ennemi, et demeura prisonnier de guerre. A son retour en France, sa conduite

reçut des éloges flatteurs, et fut récompensée par une pension de 300 liv., qui fut ensuite annulée par l'assemblée nationale, et par la croix de Saint-Louis, qui lui fut accordée par anticipation du temps alors prescrit (1). Émigré, en 1792, il fit la campagne de cette année à l'armée *dite* des princes ou du centre. Dans celles de 1794 et 1795, il fit partie du corps des officiers d'artillerie qui, sous les ordres de M. de Quiefdeville, servirent à l'armée anglaise, dans les Pays-Bas, et ensuite dans la 3ᵉ division destinée à l'expédition de Quiberon, que commandait en personne S. A. R. MONSIEUR, et qui tint la mer sur les côtes de Bretagne et de Poitou pendant tout le reste de cette année. En 1796, et par suite d'une mesure concertée entre le ministre des affaires de S. M. britannique, M. le duc de Harcourt, ministre de S. M. Louis XVIII, et l'ambassadeur de Portugal à Londres, il passa avec d'autres officiers français, appartenants comme lui au corps de l'artillerie, au service du Portugal, et fut attaché, avec le grade de major, au régiment d'artillerie de la cour. En 1801, lors de la rupture entre le Portugal et l'Espagne, il fut attaché, en qualité d'adjudant-général, au corps dirigé sur la frontière, et commandé par M. de Quiefdeville. Après la paix de 1802, il reçut de la cour de Portugal un congé pour rentrer en France, ce qu'il effectua avec l'approbation de M. le duc de Coigny, ministre de S. M. Louis XVIII à Lisbonne, et de M. le comte de Vioménil, maréchal des armées portugaises. En 1815, lors de l'usurpation de Buonaparte, il commanda le bataillon des volontaires royaux du 3ᵉ arrondissement du département de l'Ardèche. Par ordonnance du 31 octobre 1817, il a été créé maréchal-de-camp, à prendre rang du 10 septembre, et a été mis à la retraite. (*Brevets militaires.*)

(1) Les motifs de cette grâce honorable sont énoncés dans les lettres que lui écrivit, à cette occasion, M. le comte de Brienne, ministre de la guerre, et dans le brevet accordé par le roi le 28 décembre de la même année 1787.

DE TARENTE, *voyez* MACDONALD ET DE LA TRÉMOILLE.

DE TAVANNES, *voyez* DE SAULX.

LE TELLIER (1) (Louis-Charles-César), *comte d'Estrées, marquis de Courtenvaux*, et *maréchal de France*, naquit le 2 juillet 1695. Reçu chevalier de Malte, le 4 mai 1697, il entra, en 1716, sous le nom de chevalier de Louvois, cadet dans la compagnie mestre-de-camp du régiment de cavalerie d'Anjou (depuis Aquitaine); y obtint une compagnie, le 8 mars 1717, et fut nommé mestre-de-camp-lieutenant du régiment Royal-Roussillon, le 22 mars 1718. Il fit ses premières armes en Espagne, sous le maréchal de Berwick, contre le roi Philippe V, et servit, en 1719, aux siéges de Fontarabie, de St.-Sébastien, d'Urgel et de Roses. Peu après cette campagne, le roi Stanislas Leczinski, déchu du trône de Pologne, ayant quitté le duché de Deux-Ponts pour s'établir à Weissembourg, sous la protection de la France, le régent envoya auprès de ce prince malheureux le régiment que commandait le chevalier de Louvois (2). Il fut pourvu, pendant la minorité de son neveu, de la charge de capitaine-colonel de la compagnie des Cent-Suisses de la garde du roi, par commission du 19 avril 1722, et prit alors le nom de marquis de Courtenvaux. Il servit, en 1733, au siége du fort de Kehl, qui capitula le 28 octobre; remit à son neveu l'exercice de la

---

(1) Pour cet article et le suivant, on peut voir le tome II de l'*Histoire des pairs et grands-dignitaires de France*, par M. de Courcelles, grand in-4°. Paris, 1821.

(2) Ce jeune colonel était aimable, et possédait cette fleur de galanterie, cette politesse qui sait allier les marques de respect avec les prévenances de l'amitié. Il osa aspirer à la main de la fille de ce monarque, et Stanislas eût consenti à les unir, si le chevalier de Louvois eût obtenu un duché. L'éloignement que le régent avait pour la famille le Tellier fit échouer toutes démarches et toute espérance pour cette union; mais la princesse conserva toujours beaucoup d'estime pour un homme qui avait cherché à adoucir son infortune. (*Biographie universelle, tom. XIII, pag.* 413.)

charge de capitaine des Cent-Suisses; fut nommé brigadier le 20 février 1734; combattit à Etlingen, le 4 mai, et concourut aux siéges et à la prise de Philisbourg, le 18 juillet, et de Worms, le 23 du même mois. Créé maréchal-de-camp, le 1er avril 1735, le marquis de Courtenvaux se démit du régiment Royal-Roussillon. Substitué par lettres-patentes du mois de mai 1739, aux nom et armes *d'Estrées*, du chef de sa mère, sœur du dernier maréchal d'Estrées, mort sans postérité, le 2 décembre 1737, il prit dès-lors le titre de comte d'Estrées. Pendant l'ambassade du marquis de l'Hôpital à Naples, le roi lui confia, par ordre du 22 avril 1740, la charge d'inspecteur-général de la cavalerie. Employé, en 1741, à l'armée de Bohême et de Bavière, avec la colonne de troupes du comte de Saxe, il fut chargé du blocus d'Egra et du commandement des troupes qu'on établit en quartier d'hiver dans le cercle de Pilsen. Ces troupes se trouvant exposées, en 1742, par l'abandon de Pisseck, le comte d'Estrées, par une marche aussi difficile que dangereuse, les conduisit à Prague. A peine arrivé dans cette place, il eut ordre de se jeter dans Égra. Il s'y rendit à la tête de sa colonne, en passant au milieu des pays ennemis. Pendant son occupation d'Égra, il entretint la correspondance de l'armée de Prague avec l'armée du Danube et avec la cour, et celle de toutes les dispositions relatives à la marche des troupes que le maréchal de Maillebois amenait de Westphalie. Ayant reçu l'ordre de le joindre, il sortit d'Égra, passa avec l'armée en Bavière, et rentra en France, au mois de janvier 1743, avec les troupes que le maréchal de Belle-Isle ramenait de Prague. Nommé inspecteur-général de la cavalerie, le 1er janvier 1743, il se rendit sur la frontière du Rhin; mit la cavalerie de nouvelle levée en état d'entrer en campagne; fut employé à cette armée, par lettres du 1er mai, et jeta un pont à Selingstadt, pour faciliter le passage du Mein aux troupes françaises. Détaché sur le Necker, il prépara la marche de l'armée du maréchal de Broglie, qui revenait de Bavière. Employé à l'armée de Flandre, en 1744, il fut créé lieutenant-général le 2 mai. Pendant que le ma-

réchal de Saxe était dans son camp de Courtray, le comte d'Estrées couvrit la frontière contre les entreprises des alliés, qui, forts de 80,000 hommes, s'étaient répandus dans les environs de Lille. Il les contint successivement vers Maubeuge, Valenciennes et Douay, et conserva toujours une telle attitude, qu'ils n'osèrent l'attaquer, quoiqu'en plusieurs rencontres il leur eût enlevé plus de 1000 fantassins et 800 chevaux. Il combattit vaillamment à Fontenoy, le 11 mai 1745, eut un cheval tué sous lui, en chargeant deux fois, à la tête de la cavalerie, la redoutable colonne anglaise, et fut un des généraux qui, à la tête des troupes de la maison du roi, décidèrent, par un dernier effort, le succès de cette mémorable journée. Le comte d'Estrées reçut plusieurs coups dans ses armes et dans ses habits. Détaché à la poursuite des ennemis, il en fit 4000 prisonniers, investit ensuite Dendermonde, et observa l'ennemi, à la tête de 6000 hommes, pendant le siége d'Ath, qui capitula le 8 octobre. Il fut nommé chevalier des Ordres du roi, le 1er janvier 1746, et reçu le 2 février suivant. Employé à l'armée de Flandre, par lettres du 1er mars, il commanda un corps séparé de 24 bataillons et de 25 escadrons, avec lequel il partit de Maubeuge, le 7 mai; marcha jusqu'à Herenzthal, où il arriva, le 17, et obligea l'armée ennemie de se retirer dans le camp de Breda. Arrivé, le 7 juin, au camp devant Mons, sous les ordres du prince de Conty, il investit cette place, qui capitula le 11 du même mois. Détaché, pendant le siége de Charleroy, avec 12 bataillons et 4 escadrons, il observa les ennemis, toujours à portée de joindre selon les circonstances l'armée du maréchal de Saxe ou celle du prince de Conty. Les ennemis s'étant portés sur la Mehaigne, le comte d'Estrées s'empara du seul défilé par où ils eussent pu troubler le siége de Charleroy : ce qui donna le temps au maréchal de Saxe d'arriver avec toute l'armée. Après le siége de Charleroy, qui capitula le 2 août, le comte d'Estrées fut détaché sur la Mehaigne, avec un corps séparé, pour inquiéter les ennemis qui repassaient la Meuse. Il battit plusieurs partis vers Liége, et conduisit l'avant-garde des trou-

pes, lorsqu'elles marchèrent sur Raucoux. La veille de la bataille de ce nom, il chassa de leurs postes 3000 hussards; attaqua, le 11 octobre, le village d'Ance, et le força après un combat opiniâtre qui influa beaucoup sur le gain de la bataille. En 1747, à la tête d'un détachement, il prépara la marche de l'armée vers Maestricht, et lui facilita l'entrée de la plaine d'Erderen, en occupant les hauteurs, le 1er juillet. Le lendemain, il attaqua les postes de la gauche des ennemis et s'en empara; et, après que leur infanterie eut été chassée du village de Lawfeld, il défit la cavalerie hessoise, qui formait la plus grande partie de l'aile gauche des alliés. Le reste de la campagne, il commanda une réserve, avec laquelle il contint l'ennemi sur la montagne Saint-Pierre, entre le Jaar et la Meuse. Il commanda en Hainaut pendant l'hiver, et fut pourvu, le 19 novembre, du gouvernement général du pays d'Aunis et de la Rochelle. Employé à l'armée de Flandre, par lettres du 15 avril 1748, il fut chargé de jeter un convoi dans Berg-op-Zoom, à la tête de 12,000 hommes; attira l'attention des ennemis sur Breda; et, par une manœuvre savante, les empêcha de s'opposer à l'investissement de Maestricht, dont la prise (le 7 mai) termina glorieusement cette campagne. Il eut, en 1755 et 1756, le commandement des côtes de la Normandie, et fut nommé gouverneur du Havre. Le roi l'envoya à Vienne pour concerter, avec le cabinet autrichien, les opérations de la campagne de 1757. Il eut audience de l'empereur, le 12 novembre 1756. Il fut élevé à la dignité de maréchal de France, le 24 février 1757; conclut et signa, le 25, un traité avec l'impératrice reine de Hongrie et de Bohême, sur le service des armées combinées. Nommé général de l'armée auxiliaire du roi, en Allemagne, il arriva à Wesel le 27, fit attaquer et forcer, le 14 juin, à Bielefeldt, un détachement des ennemis qui devait couvrir la retraite des Hanovriens. Le 26 juillet, ayant atteint le duc de Cumberland vers Hastembeck, il remporta sur lui une victoire complète; soumit la ville de Hameleu le 28, et prit possession de Minden, le 3 août. Cependant des intrigues

de cour avaient déjà fait ôter le commandement au maréchal d'Estrées; et, lorsqu'on apprit à Paris la nouvelle de ses glorieux succès, le maréchal de Richelieu était déjà parti pour le remplacer. Il fut fait ministre d'état, le 2 juillet 1758; et, après la défaite de Minden, il eut un pouvoir, le 15 août 1759, pour commander l'armée d'Allemagne, en cas de mort, de maladie, ou autre empêchement du maréchal de Contades. Ce général attribuait sa défaite au duc de Broglie : le comte d'Estrées l'aida de ses conseils; mais l'armée ne put reprendre l'offensive. Il revint à la cour au mois de novembre, et mourut, en 1771, sans postérité. (*Chronologie militaire*, *tom. III*, *pag.* 417; *Galerie française*, 1771, *in-fol.*)

LE TELLIER DE REBENAC (François-Louis), *marquis de Louvois et de Souvré*, *lieutenant-général*, d'une branche cadette de la famille du précédent, né le 8 septembre 1704, fut d'abord connu sous le nom de marquis de Louvois. Il entra aux mousquetaires, en 1716; obtint, en survivance de son père, la charge de lieutenant-général au gouvernement de Navarre et de Béarn, le 25 mai 1723; fut pourvu d'une compagnie dans le régiment Royal-Cravattes, le 19 janvier 1724, et de la charge de maître de la garde-robe du roi, à la mort de son père, le 23 décembre 1725. Il prit alors le nom de marquis de Souvré, et prêta serment pour sa charge de lieutenant-général au gouvernement de Navarre, le 5 février 1726. Il servit au camp de la Meuse, en 1727; obtint, le 13 octobre, un régiment d'infanterie de son nom (depuis Briqueville), et le commanda au camp de la Moselle, en 1732; aux siéges de Gerra-d'Adda, de Pizzighitone et du château de Milan, en 1733; à ceux de Novarre, du fort d'Arrona, et des ville et château de Tortone, à la bataille de Parme et à celle de Guastalla, où il fut blessé, en 1734, et fut nommé brigadier, le 18 octobre. Il concourut, pendant la campagne de 1735, à la prise du château de Gonzague, de Reggiolo et de Reveré, et rentra en France avec son régiment, au

mois de septembre 1736. Employé dans l'armée que le roi envoya, en 1741, au secours de l'électeur de Bavière, il contribua, sous les ordres du comte de Ségur, à la défense de Lintz, et rentra en France, au mois de mars 1742, ne pouvant pas servir d'un an, aux termes de la capitulation de cette place. Créé maréchal-de-camp, le 20 février 1743, il se démit de son régiment; fut employé à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Noailles; combattit à Dettingen, et finit la campagne en Basse-Alsace. L'an 1744, il servit sous le maréchal de Saxe, à l'armée de Flandre; couvrit les siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes; combattit à Fontenoy, en 1745, et concourut à la prise de Tournay et à la réduction de sa citadelle. Il se distingua d'une manière brillante, au combat de Nesle, où, à la tête des brigades de Normandie et de Crillon, il surprit et tailla en pièces 6000 Anglais qui se rendaient à Gand. Il prit ensuite possession de la ville de Bruges; s'empara, au mois d'août, d'un des châteaux de Grimberghen, et y fit prisonniers 1 capitaine, 2 officiers et 100 hommes. En 1746, il couvrit les siéges de Mons, de Charleroy et de Namur, et combattit à Raucoux. L'année suivante, il prit part, sous le maréchal de Saxe, à la victoire de Lawfeld, et couvrit, avec l'armée, le siége de Berg-op-Zoom. Il fut promu au grade de lieutenant-général des armées, le 1er janvier 1748; et fut créé chevalier des Ordres du roi, le 2 février 1749, et reçu le 25 mai suivant. Il combattit à Hastembeck, en 1757, et concourut à la conquête de l'électorat de Hanovre. Ce fut sa dernière campagne. Il mourut en 1767. (*Chronologie militaire, tom. V, pag.* 371.)

TENNET DE LAUBADÈRE (Germain-Félix), *général de division,* né à Bassoués, en Gascogne, entra au service comme volontaire, en 1772, dans le régiment d'Auvergne infanterie, avec lequel il fit les campagnes de 1780, 1781, 1782 et 1783, aux États-Unis d'Amérique. Il fut nommé capitaine au même régiment, le 4 juillet 1784, et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Devenu colonel du 30e régiment de ligne (ci-devant du Perche), en

1792, il fit, en cette qualité, les campagnes à l'avant-garde de l'armée de la Moselle. La manière distinguée avec laquelle il combattit au combat d'Arlon, où il fut blessé, le 9 juin 1793, lui valut le grade de général de brigade auquel il fut promu sur le champ de bataille; et il fut élevé à celui de général divisionnaire, le 30 du même mois. Il fut appelé ensuite au commandement de la 12e division militaire, et mourut en 1799. (*Annales du temps.*)

TENNET DE LAUBADÈRE (Joseph-Marie), *général de division du génie*, frère du précédent, était, avant la révolution, capitaine du génie à Cellioure, puis à Strasbourg, et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Employé, en qualité de général du génie, dans les premières campagnes républicaines, il se signala, en 1793, par sa belle défense de Landau, contre les Prussiens. Il mourut à Auch, en 1809. (*Annales du temps.*)

DE TERLAYE, *voyez* MAGON.

DU TERRAIL (Pierre), *seigneur de Bayard,* surnommé le *chevalier sans peur et sans reproche*, naquit, en 1476, au château de Bayard, dans la vallée de Graisivaudan, en Dauphiné. Issu d'une famille ancienne et considérée, il reçut de la nature une âme ardente, une physionomie noble et mâle, et un penchant irrésistible pour la gloire. Les premières années de son enfance furent consacrées à des exercices militaires, où brillaient à la fois son adresse prodigieuse et son courage, objets continuels de surprise et d'applaudissements. Dès qu'il eut atteint l'âge de 15 ans, son oncle, évêque de Grenoble, le présenta au duc Charles de Savoie. Ce prince l'admit au nombre de ses pages; et, en moins de six mois, il s'acquit la réputation du plus hardi cavalier. En 1491, le duc étant allé à Lyon faire sa cour au roi Charles VIII, ce monarque lui témoigna le désir de voir son page, et de vérifier lui-même si tout ce qu'on lui en avait appris de merveilleux n'était point exagéré. Étonné et charmé en même temps de l'adresse et des grâces mar-

tiales du jeune Bayard (1), le roi le demanda au duc de Savoie, et confia le soin de son éducation au comte de Ligny, à Luxembourg. Le 20 juillet 1494, Bayard assista à un tournoi brillant, donné à Lyon par le seigneur de Vaudrey, et où combattit, en présence de la cour, la chevalerie la plus renommée du Lyonnais et du comté de Bourgogne. C'était le premier pas de Bayard dans ces luttes guerrières; mais ce premier pas fut celui d'un héros : il remporta le prix de tous les exercices, et fut proclamé vainqueur aux acclamations de toute l'assemblée (2). Le comte de Ligny, qui déjà l'avait nommé gentilhomme de sa maison, le reçut au nombre des hommes d'armes de sa compagnie d'ordonnance. Lorsque Bayard prit congé du roi et des princes pour aller joindre ses compagnons d'armes en Picardie, Charles VIII lui fit don de 300 écus et d'un des plus beaux chevaux de son écurie : le comte de Ligny le combla de marques de tendresse et de générosité. Il fit partie de l'armée commandée par le roi, pour marcher à la conquête du royaume de Naples. Au retour de cette glorieuse expédition, l'armée française, réduite à moins de 10,000 combattants, est attaquée, le 6 juillet 1495, près de Fornoue

(1) « Charles VIII, arrivé dans les prairies d'Ainay, eut à peine mis » pied à terre, qu'il aperçut le page à cheval. « Page, mon ami, s'écria-t-il, » donnez de l'éperon ; » ce que Bayard fit à l'instant, avec la grâce d'un » homme qui aurait eu 30 ans d'exercice. Au bout de la carrière, il fit » faire à son coursier trois ou quatre sauts, revint vers le roi à bride » abattue, et s'arrêta tout court devant lui avec une adresse admirable. » Le roi en fut charmé, ainsi que toute la cour; et S. M. voulant en avoir encore le plaisir, lui cria : *Pique*, page, *pique*. (De là, le surnom » de *Piquet* lui est resté fort long-temps.) Cette seconde course fournie, » le roi dit au duc de Savoie : « Mon cousin, il est impossible de manier » mieux un cheval; je vois que le comte de Ligny ne m'a rien dit de trop » de votre page; je n'attends pas que vous m'en fassiez présent : c'est à » moi à vous demander le page et le cheval. » (*Histoire du chevalier Bayard*, *par M. Guyard de Berville*, *édition de* 1816, *in*-12, *pag.* 16.)

(2) « *Par la foi de mon corps*, s'écria Charles VIII, en s'adressant au » comte de Ligny, Piquet a montré aujourd'hui, pour son coup d'essai, » ce qu'il doit être un jour : c'est le plus beau présent que je vous aie » fait de ma vie. » (*Ibidem*, *pag.* 25.)

sur le Tar, par 40,000 ennemis que conduisent le marquis de Mantoue et les princes d'Italie coalisés. En moins d'une heure, cette armée formidable laisse 4000 hommes sur le champ de bataille, et ne doit son salut dans sa fuite qu'au débordement subit d'un torrent, qui ne permet pas aux vainqueurs de recueillir tout le fruit de cette victoire signalée. Bayard y eut deux chevaux tués sous lui, et s'y empara d'une enseigne de 50 hommes d'armes, qu'il présenta au roi (1). Il fit la seconde campagne d'Italie, en 1500, sous Louis de la Tremoille. Dans un combat livré sous les murs de Milan, il s'acharna tellement à la poursuite des fuyards, qu'il pénétra avec eux dans cette ville, et y fut fait prisonnier. Ludovic Sforce, moins surpris de la jeunesse de ce chevalier que de sa présence d'esprit et de son courage, lui fit rendre sur-le-champ son cheval et ses armes, et le renvoya sans rançon. Il servit, en 1503, à l'expédition du royaume de Naples, sous Robert Stuart d'Aubigny. Pendant le séjour des Français dans la Pouille, en 1504, Bayard entreprit quelques escarmouches contre l'ennemi. Dans l'une, il défit complétement, et fit prisonnier de sa main un fameux capitaine espagnol nommé dom Alonzo de Soto-Mayor, qu'il traita avec tous les égards dus à sa valeur et à sa naissance(2). Peu de temps après, informé

---

(1) Le monarque fut tellement satisfait de l'intrépidité que Bayard avait déployée dans cette journée, qu'il lui donna une gratification de 500 écus.

(2) Ce capitaine, au mépris de sa parole, et abusant de la liberté que Bayard lui avait donnée de disposer de tout un château pour sa demeure, jusqu'à la liquidation de sa rançon, voulut s'échapper, sous le prétexte d'aller lui-même chercher cette rançon; mais il fut arrêté par les gens de Bayard, et renfermé plus étroitement, non sans avoir essuyé quelques reproches sur son infidélité. Lorsque Soto-Mayor eut recouvré sa liberté, il ne put s'empêcher de louer la bravoure et surtout le désintéressement de Bayard, qui, en sa présence, avait fait distribuer les mille écus auxquels avait été réglé le prix de sa rançon à toute sa troupe, sans se réserver un seul ducat; mais il s'exhala en plaintes amères sur le traitement que sa conduite déloyale lui avait mérité. Bayard, qui avait porté les ménagements jusque dans la punition d'un crime, s'of-

qu'un convoi d'argent considérable devait sortir de Naples, protégé par une forte escorte, pour être conduit au célèbre Gonzalve de Cordoue, Bayard s'embusque avec sa troupe dans des rochers, d'où il s'élance, comme la foudre, sur cette escorte, qu'il disperse en un moment, s'empare du trésor des ennemis, qui s'élève à 15,000 ducats, en donne la moitié à un ami ingrat (1), qui avait osé douter d'un cœur aussi généreux, et murmurer de sa victoire, et, suivant sa coutume, partage le reste entre ses soldats, sans se réserver la moindre chose d'une fortune aussi considérable, qui lui appartenait exclusivement selon les droits de la guerre. Dans une surprise que les Espagnols tentèrent sur le camp des Français, Bayard se porta à la tête d'un pont construit sur le Garigliano, et à la conservation

---

fensa de ce propos calomnieux, somma l'Espagnol de se justifier publiquement, ou de lui rendre raison en champ clos. Soto-Mayor accepta le défi, se réservant le choix des armes. L'expérience lui ayant donné de Bayard l'idée d'un guerrier invincible à cheval, il choisit le combat à pied avec l'estoc et le poignard; mais il compta vainement sur l'avantage de sa force et de sa taille gigantesque. Rien ne put le soustraire aux coups de son terrible adversaire, et sa témérité lui coûta la vie. C'était le second combat judiciaire dont Bayard était sorti vainqueur dans cette même année. Il avait récemment fait mordre la poussière à un gentilhomme milanais, nommé Hyacinthe Simonetta, homme de naissance et de mérite et d'une valeur éprouvée, mais arrogant jusqu'à l'insolence.

(1) Tardieu, gentilhomme de Rouergue, l'un des hommes d'armes de Bayard, que ce dernier honorait d'une amitié particulière, alla jusqu'à faire convoquer un conseil pour faire valoir ses droits dans le partage du trésor. Il fut décidé qu'il n'en avait aucun. Cette petite querelle n'altéra en rien l'attachement et les bonnes dispositions que Bayard avait pour son ami; mais, naturellement gai, il aimait à railler quelquefois Tardieu sur ce que ce dernier appelait une mésaventure. « Camarade, lui dit-il un jour, en étalant le trésor sur une table, voilà de belles dragées, qu'en dites-vous? » — « J'avoue qu'elles sont belles, répondit Tardieu; mais je n'en tâterai pas. Cependant la moitié de cela m'eût bien accommodé, et me mettrait à mon aise pour toute ma vie. » — « Ne tient-il qu'à cela, mon ami, pour que vous soyez heureux le reste de vos jours? Ne regrettez plus de n'avoir pas conquis ce trésor plutôt que moi; ce que le hasard ne vous a pas adressé, je vous le donne de bon cœur. »

duquel était attaché le sort de l'armée. Là, nouveau Horatius-Coclès, il soutint les efforts de 200 cavaliers, étonnés et furieux de trouver dans le courage d'un seul homme une barrière insurmontable (1). Après le départ de l'armée, Bayard et le capitaine d'Ars, son ami, se maintinrent long-temps dans la Pouille. Environnés de toute l'armée espagnole, ils surent conserver plusieurs places fortes, entre autres Vanonze, qu'ils n'abandonnèrent qu'après avoir reçu du roi l'ordre absolu de revenir avec leur troupe. Cette marche hardie, qu'ils effectuèrent enseignes déployées et lance en arrêt, fut regardée comme une expédition digne des premiers siècles de la chevalerie. Lors de la révolte des Gênois, en 1507, Bayard, à la tête de 200 braves, enleva par escalade un fort construit sur le sommet d'une montagne escarpée, garni d'une artillerie formidable, et défendu par une garnison de 300 hommes. La prise de ce poste, qui eût suffi pour arrêter toute l'armée, entraîna la soumission de la ville. Il marcha avec l'armée contre les Vénitiens, en 1509, concourut à la prise de plusieurs places, et, le 14 mai, décida par une manœuvre savante la victoire d'Agnadel, où 14,000 ennemis restèrent sur la place, et où d'Alviane, leur général en chef, fut fait prisonnier. Bayard se signala à la réduction de Crémone, et particulièrement au siége de Padoue que l'empereur fut obligé de lever, par suite du refus que fit la noblesse allemande de monter à l'assaut avec les Français. Dans l'une des actions de ce siége, Bayard défit un corps de 200 chevau-légers albanais, commandés par Contarini et Scanderbec, et s'empara de la forteresse de Bassano (2). Il défit 200 hommes d'armes et 2000

---

(1) Cette action héroïque lui mérita pour devise un porc-épic, avec ces mots : *Vires agminis unus habet.* Le pape Jules II proposa à Bayard le grade de généralissime de ses armées, et plus tard, Henri VIII lui fit les propositions les plus captieuses pour l'attirer à son service; mais Bayard, fidèle à l'honneur et au devoir, répondit à tous deux : « Je n'ai qu'un maître au ciel, qui est Dieu, et un maître sur terre, qui » est le roi, et je n'en servirai jamais d'autres. »

(2) Ce fut à la suite de ce siége, où Bayard avait fait des prodiges

fantassins ennemis au combat d'*Isola della Scala*. Toute l'infanterie vénitienne fut passée au fil de l'épée, et 60 hommes d'armes furent conduits prisonniers à Vérone. En 1510, Bayard servit à la prise de Montselles; et, en 1511, il commanda un corps de 10,000 hommes envoyé par le roi au secours d'Alfonse d'Est, duc de Ferrare, auquel le pape Jules II avait déclaré la guerre. Bayard fut sur le point d'enlever le saint-père dans une embuscade; mais en même temps il fit échouer un complot odieux, tramé contre les jours de ce pontife guerrier. Ce fut aux conseils et à l'intrépidité du chevalier sans peur que le duc de Ferrare dut le succès du combat de la Bastide, dans la Romagne, où près de 5000 hommes des troupes du pape restèrent sur la place : cette action sauva Alfonse d'Est et les Français. Blessé grièvement à l'assaut de Brescia, le 19 février 1512, Bayard est porté dans la maison d'un gentilhomme qui venait de prendre la fuite. Une mère éplorée et deux filles belles et vertueuses qui l'environnaient allaient devenir la proie d'une soldatesque effrénée. Bayard leur sauve l'honneur et la vie, et la présence de ce héros rend sacré cet asile, tandis que le sang d'un ennemi perfide inonde toutes les rues de cette malheureuse ville (1). A Ravenne, le 11 avril, Bayard, qui avait opiné dans le

---

d'habileté et de valeur, que l'empereur Maximilien lui dit en présence de toute l'armée : « Le roi mon frère est bien heureux d'avoir un chevalier tel que vous; je voudrais avoir une douzaine de vos pareils, et qu'il m'en coûtât 100,000 florins par an. »

(1) Cette famille riche, et distinguée dans l'ordre de la noblesse, se regardait comme appartenante à Bayard, et évaluait la rançon à laquelle il pouvait prétendre à 6000 ducats. Cependant, six semaines s'étaient écoulées, et le chevalier, loin de parler de rançon à ses hôtes, n'avait cessé de leur témoigner sa reconnaissance pour tous les soins qu'il en avait reçus. Ce désintéressement avait lieu de les surprendre; mais leur admiration fut au comble, lorsqu'en partant pour rejoindre l'armée, Bayard refusa un présent de 2500 ducats qu'ils lui offrirent avec les prières les plus vives et les plus attendrissantes; ou plutôt, n'ayant pu résister absolument aux sollicitations de toute cette famille, qu'on eût dit sur le

conseil pour qu'on livrât cette bataille (1), prit deux enseignes aux Espagnols et poursuivit vivement les fuyards. Après l'évacuation de Pavie, il se tint constamment le dernier à l'arrière-garde pour protéger la retraite, y eut deux chevaux tués sous lui, et fut blessé dangereusement d'un coup de fauconneau dans le moment où il ordonnait la rupture d'un pont sur le Tésin, pour arrêter la poursuite des ennemis. Dès que les débris de l'armée eurent passé les Alpes, Bayard fut transporté à Grenoble dans la demeure de ses pères. Ses jours furent long-temps en danger. Il témoigna plusieurs fois la crainte de mourir dans un lit comme une femme, et le regret de n'avoir pas partagé le trépas glorieux de Gaston. Mais il se rétablit (2), et fit bientôt partie de l'expédition de Navarre, sous le duc de Longueville. Cette campagne ne fut pas heureuse; mais elle fournit à Bayard de nouvelles occasions de signaler son courage et sa capacité. En 1513, il marcha contre les Anglais, qui, après leur débarquement en Picardie, avaient, de concert avec les Impériaux, formé le siége de Térouenne. Attaqués à Enguinegâte, par 53,000 hommes, les Français, trop inférieurs en nombre, prennent honteuse-

point de se séparer d'un père, il donna, sur les 2500 ducats offerts, à chacune des deux demoiselles mille ducats pour sa dot, et chargea leur mère de répartir le reste de la somme dans les maisons religieuses qui avaient le plus souffert pendant le saccagement de Brescia.

(1) 15,000 Français, qui depuis long-temps supportaient toutes sortes de privations, y battirent 20,000 hommes, l'élite de l'armée espagnole. 11,000 ennemis couvrirent le champ de bataille : 2 généraux en chef, plusieurs capitaines illustres, et toute l'artillerie et les bagages tombèrent au pouvoir des Français. Ces derniers y firent une perte irréparable dans la personne de Gaston de Foix, duc de Nemours, jeune héros qui faisait l'espoir de la France, et qui fut moissonné à l'âge de 23 ans, en cédant trop imprudemment à l'impulsion de son courage et en chargeant un gros de cavalerie ennemie contre l'avis de Bayard.

(2) Dans le cours de sa convalescence, Bayard se sentit le vif désir de posséder une jeune personne charmante. Son valet-de-chambre, à qui il fait part de ce projet, se charge de la lui amener. La mère, veuve d'un

ment la fuite, et méritent que cette défaite passe à la postérité avec le surnom injurieux de *journée des éperons*. Bayard, qu'aucun revers ne peut abattre, se retranche avec quelques hommes intrépides à l'issue d'un pont, où il espère arrêter l'ennemi assez de temps, pour qu'on puisse rallier l'armée et la ramener au combat; mais la fortune trahit son espoir. Les alliés, honteux d'être arrêtés par une poignée d'hommes, traversent la rivière à gué ou à la nage, et enveloppent aussitôt le chevalier et ses braves compagnons. Il faut se rendre, ou se vouer à une mort aussi inutile que certaine. Dans ce moment critique, Bayard aperçoit un officier allemand, qui s'était assis pour prendre quelque repos sous un arbre. Il court à lui à pointe de cheval; et, lui portant l'épée à la gorge, « Rends-toi, homme d'armes, lui » dit-il, ou je te tue. » L'officier, pris au dépourvu, lui présente son épée. Bayard lui remet aussitôt la sienne, en lui disant: « Vous voyez devant vous le capitaine Bayard, qui est aussi » votre prisonnier. » Cette ruse de guerre préserva le chevalier français de toute rançon; et l'empereur, ayant jugé qu'il était quitte envers son adversaire, lui prodigua mille témoignages d'estime, et lui rendit la liberté, sous la con-

---

pauvre gentilhomme, et réduite à la plus profonde indigence, consent, non sans peine, à mettre un prix à l'honneur de sa fille. Celle-ci, conduite secrètement chez Bayard, se jette à ses genoux, et le supplie de ne pas déshonorer une victime de la misère. Bayard, ému des sanglots de cette jeune vierge, est bientôt rappelé à lui-même. Il la conjure de se rassurer, et lui déclare que son innocence n'aura pas de plus zélé protecteur. Il fait venir la mère, à qui il adresse des reproches sévères, pour avoir pu, dans l'adversité, compter assez peu sur la providence, pour sacrifier la vertu de sa fille et l'honneur de son nom. Il apprend de cette infortunée qu'un parti honnête et avantageux s'était présenté pour sa fille, mais qu'on lui demandait 600 florins pour sa dot. Bayard lui donne sur-le-champ le double de cette somme, lui rend sa fille aussi pure qu'il l'a reçue, et trouve ainsi, jusque dans ses faiblesses, de nouveaux titres à ajouter à sa gloire. Ce beau trait de générosité a placé Bayard à côté de Scipion, et lui a rendu propre ce que Tite-Live dit de ce héros de Rome, qui, à l'âge de 26 ans, remporta sur lui-même une semblable victoire : *Et juvenis, et cœlebs, et victor.*

dition, exigée par le roi d'Angleterre (1), qu'il ne pourrait servir avant six semaines. Bayard employa ce temps à visiter les villes de Flandre. Nommé, en 1515, lieutenant-général pour le roi en Dauphiné, il fut chargé de conduire l'armée dans le marquisat de Saluces, que Prosper Colonne, lieutenant-général du pape, traitait en pays conquis. Informé que ce général s'était vanté de le prendre tôt ou tard comme dans une cage, Bayard conçoit le projet de l'enlever lui-même, et réussit à le surprendre dans Villefranche sur le Pô, près de Carmagnole, où il s'empare en outre de 700 chevaux et d'un butin considérable (2). Cette entreprise hardie fut le prélude de la victoire sanglante de Marignan, remportée sur les Suisses, les 13 et 14 septembre 1515 (3). Parmi la foule des guerriers qui s'étaient illustrés dans cette action mémorable, Bayard fut unanimement reconnu pour celui qui y avait eu la plus glorieuse part. Un spectacle digne de l'admiration de tous les âges s'offrit alors aux regards de l'armée. François Ier veut recevoir l'ordre de la chevalerie de la main du plus brave, et c'est Bayard qu'il appelle à lui conférer cette dignité militaire. Le choix de ce grand roi était bien la récompense la plus digne des exploits du héros. Bayard s'excusa d'abord avec modestie, représentant au roi que tant d'honneur ne lui appartenait pas, mais plutôt aux princes du sang, ou autres grands seigneurs qui s'étaient signalés plus que lui. Mais le monarque insiste. « Bayard, mon ami, lui dit-il, je veux

(1) Ce monarque lui fit aussi un accueil très-distingué. « Capitaine » Bayard, lui dit-il, je crois que, si tous les gentilshommes français é» taient vos pareils, le siége que j'ai mis devant Térouenne serait bien» tôt levé. »

(2) Dans cette entreprise hardie, Bayard eut sous son commandement un maréchal de France, Chabannes, et 2 généraux, d'Humbercourt et d'Aubigny.

(3) La bataille de Marignan, livrée par les Suisses contre la foi d'une suspension d'armes, leur coûta 15,000 hommes tués sur le champ de bataille, et eut pour fruit la conquête du Milanais.

»qu'aujourd'huy soye fait chevalier par vos mains, parce »que celui qui a combattu à pied et à cheval entre tous »autres, est tenu et réputé le plus digne chevalier. Il ne faut »alléguer ici ni lois ni canons : faites mon vouloir et com- »mandement. » Bayard obéit ; et, prenant son épée, il dit : « Sire, autant vaille que si c'était Rolland ou Olivier, Go »defroi ou Baudoin ; certes vous êtes le premier prince que »oncques fis chevalier. » Puis regardant son épée, et la baisant avec joie : « Glorieuse espée, dit-il, qui aujour- »d'huy as eu l'honneur de faire chevalier le plus grand »roi du monde, je ne t'emploierai jamais que contre les »infidèles, ennemis du nom chrétien. Certes, ma bonne »espée, tu seras moult bien comme relique gardée et sur »toutes autres honorée » (1). A la mort de Maximilien, François Ier s'était mis sur les rangs pour briguer la couronne impériale, et avait conservé un vif ressentiment des suffrages accordés à Charles-Quint, son compétiteur. Une rupture éclata, en 1521, entre ces deux princes, rivaux d'ambition et de gloire. Les Impériaux envahissent la frontière et s'emparent de Saint-Amand, de Mortagne et de Mouzon. Un conseil délibère sur l'état de la ville de Mézières, et décide de la livrer aux flammes et de dévaster toute la province pour affamer l'armée ennemie. Bayard s'y opposa, disant au roi : « *Sire, il n'y a point de places »faibles où il y a des gens de cœur pour les défendre.* » Il se jette dans la ville avec 4000 hommes, et suivi de plusieurs chefs valeureux, qui se font honneur de servir sous un aussi grand capitaine. Le surlendemain, 35,000 hommes investissent la place. Les généraux ennemis le somment de se rendre. « Avant de sortir de Méziè- »res, dit Bayard, j'espère faire dans les fossés un pont de

(1) Charles-Emmanuel, duc de Savoie, fit demander cette épée aux héritiers de Bayard, comme une chose à laquelle ce prince attachait le plus grand prix ; mais elle ne se trouva pas. Au défaut de cette épée, on lui donna une masse d'armes qu'il reçut avec les témoignages de la plus vive reconnaissance.

» corps morts, sur lequel je puisse passer avec ma garni-» son. » A cette réponse énergique, l'ennemi lance plus de 5000 coups de canon sur la ville. Près de 1000 hommes de la garnison, craignant d'être ensevelis sous les ruines, se sauvent de toutes parts. On apprend cette désertion au commandant : *Tant mieux*, répond Bayard, *ces lâches n'étaient pas dignes d'acquérir de l'honneur avec nous.* Bayard fait habilement semer la défiance et la division entre le comte de Nassau et Sickengen (1). Ce dernier lève inopinément le siége, après trois semaines d'attaques, sans avoir osé livrer un assaut. Cette résistance glorieuse fut le salut de la Champagne, et garantit l'intérieur du royaume d'une invasion redoutable (2). Bayard, sorti des remparts de Mézières, marche sur Mouzon qu'il reprend sur les alliés. Le roi le créa chevalier de son ordre, et lui donna le commandement en chef d'une compagnie de 100 hommes d'armes des ordonnances, honneur qui jusqu'alors n'avait appartenu qu'aux princes du sang. En 1522, le roi le choisit pour aller soumettre les Génois. Sa présence suffit pour rétablir le calme et l'obéissance due au roi. En 1523, il fut employé, avec sa compagnie de 100 hommes d'armes et une de 2000 hommes de pied, à l'armée d'expédition du Milanais, confiée à un général plus brave qu'expérimenté, l'amiral de Bonnivet. A la tête de 9000

---

(1) Il avait fait intercepter par Sickengen une lettre qu'il feignait d'écrire au prince de Sédan, et dans laquelle Bayard le pressait vivement d'attirer le comte de Nassau au service du roi de France. Cette lettre était conçue dans des termes à faire croire à Sickengen que la défection prochaine du comte de Nassau était une chose déjà toute concertée.

(2) Les habitants de Mézières ont consacré à la mémoire de Bayard, leur libérateur, un anniversaire qui se célébrait encore avec pompe à l'époque de la révolution. Toutes les villes du royaume semblaient se disputer l'honneur de reconnaître une si belle action. A Paris, une députation solennelle des premiers magistrats du parlement lui fut adressée pour le complimenter au nom de la patrie. Les mêmes transports d'allégresse et de reconnaissance l'accompagnèrent jusque dans sa patrie, où ses soins et ses libéralités firent cesser le fléau de la peste qui exerçait ses ravages à Grenoble.

hommes et de 8 pièces de canon, Bayard s'empara de Lodi; canonna Crémone, et servit au siége de Milan. Avec 200 hommes d'armes et 2000 fantassins, il soutint à Rebec, sous les murs de cette place, un combat contre 7000 hommes de pied espagnols et 1500 hommes d'armes. Bayard comptait sur un secours que Bonnivet lui avait promis, et qu'il ne lui envoya point. La position était tellement mauvaise, qu'à nombre égal, le succès eût encore été douteux pour les Français. Bayard fut contraint à la retraite : cette ressource répugna à son âme magnanime. Néanmoins il la fit en si bon ordre, que, quoique les Espagnols eussent surpris son camp à la faveur de la nuit, il ne perdit que 10 à 12 hommes et environ 150 chevaux qu'il abandonna à l'ennemi. Peu de temps après cet échec, l'amiral, ne pouvant plus tenir avec des forces trop disproportionnées à celles de l'empereur, ordonna la retraite, et partagea le commandement de l'arrière-garde avec Bayard. Bonnivet, grièvement blessé dans une charge, confia le salut de l'armée à la valeur et à la sagesse du chevalier. « Il est bien tard, répond Bayard, encore sensible »à l'affaire de Rebec ; mais n'importe : mon âme est à »Dieu et ma vie à l'état ; je vous promets de sauver l'armée »aux dépens de mes jours. » Le 30 avril 1524, après plusieurs charges brillantes, il chassa l'ennemi des bords de la Sésia, et fit passer aux troupes cette rivière, entre Romagnano et Gattinara. Il était dix heures du matin, et déjà le matériel, les enseignes et une partie de l'armée avaient gagné la rive opposée, lorsqu'une pierre, lancée d'une arquebuse à croc, vint frapper Bayard au côté et lui rompre l'épine du dos. Dès qu'il sent le coup fatal, il s'écrie : *Jésus ! ah ! mon Dieu ! Je suis mort !* On accourt, on veut le tirer de la mêlée ; mais il s'y oppose, et craint de déshonorer ses derniers moments en tournant le dos à l'ennemi pour la première fois de sa vie. Voyant approcher les Espagnols, il ranime sa voix mourante pour ordonner une nouvelle charge, et se fait placer au pied d'un arbre, comme pour la diriger de ses regards. Bientôt les ennemis restent maîtres du champ de bataille que Bayard

n'a point voulu quitter. Leur généralissime le marquis de Pescaire, s'avance vers lui, et console ses derniers moments par les témoignages de la plus haute estime et d'une admiration sans bornes. Toute l'armée ennemie s'empressa de payer un tribut d'hommages à ce héros expirant. Le connétable de Bourbon, oubliant sa qualité et son nom, et foulant aux pieds tous ses devoirs pour quelques griefs de cour, s'était rangé sous les drapeaux espagnols. Il aperçoit Bayard, et lui exprime ses regrets sur son état. « Ce n'est pas moi, monseigneur, qu'il faut plaindre, lui » dit Bayard, mais vous, qui combattez contre votre prin» ce, votre patrie et votre serment. » Peu de minutes après, Bayard expira, âgé de 48 ans. Ainsi fut moissonné, dans la vigueur de l'âge, ce modèle accompli de toutes les vertus guerrières et privées; ce héros que l'histoire moderne peut opposer avec orgueil à l'antiquité fabuleuse, et dont toute la vie fut un tissu d'actions de vaillance et de générosité. Idolâtré dans sa patrie, autant qu'il était craint et respecté des étrangers, sa mort, qui fut le prélude des plus grands revers, fut considérée en France comme une calamité publique (1). Les ennemis firent embaumer le corps de Bayard, et lui rendirent des honneurs extraordinaires. Lorsque son cortége, se dirigeant sur Grenoble, passa par les états du duc de Savoie, ce souverain lui décerna les mêmes honneurs qu'aux princes du sang. Jamais deuil ne fut plus universel ni plus sincère. Les restes de ce grand homme furent inhumés à une demi-lieue de Grenoble, dans une église de minimes, fondée par son oncle, évêque de cette ville. Un simple buste, qui couvrait son mausolée, vient de faire place à un beau monument, érigé par la reconnaissance de ses concitoyens, et qui représente ce héros à ses derniers moments. (*Histoire du chevalier*

(1) C'en fut une, en effet, dans la crise désastreuse où le royaume allait se trouver, et l'on se rappelle l'exclamation douloureuse de François Ier, après la catastrophe de Pavie : « Ah! chevalier Bayard, que » vous me faites faute! je ne serais pas ici. »

Bayard, par M. Guyard de Berville, édition de 1816, *in-*12; *Histoire de France, par Anquetil; Biographie universelle, tom. III, pag.* 595.)

DE TERRIDES, *voyez* DE LOMAGNE.

DU TERTRE, *voyez* DUTERTRE.

DE TESSÉ, *voyez* DE FROULAY.

TESTU (Claude-Guillaume), *marquis de Balincourt, maréchal de France*, naquit le 17 mars 1680. Il entra au service dans les mousquetaires, en 1697, et fit ses premières armes en Flandre, sous le maréchal de Boufflers, en 1700. Il se fit remarquer, le 11 juin 1702, en chargeant les gardes à cheval du prince d'Orange jusque sur les glacis de Nimègue. Devenu, le 9 mars 1703, colonel du régiment d'Artois infanterie, il le commanda à l'armée de Bavière, et se distingua, le 20 septembre, à la première bataille d'Hochstedt, où il harcela l'ennemi dans sa retraite et lui fit beaucoup de prisonniers. À la seconde bataille perdue au même lieu, le 13 août 1704, il conserva pendant toute l'action la position de Pleintheim. Sept bataillons anglais étaient parvenus à y pénétrer : il les attaqua avec vigueur et les poursuivit jusque dans la plaine; mais, dans le temps même qu'il remportait un succès aussi brillant, les troupes françaises qui étaient restées dans Pleintheim capitulèrent à son insu, et il fut compris au nombre des prisonniers. En 1706, il se trouva au siége de Barcelonne, que le maréchal de Tessé leva, le 23 mai; à celui de Bascara, sous le maréchal de Noailles, le 26 juin 1707, et à la prise du château de Calabous de Livia, le 12 septembre de la même année; à la canonnade de Ponte-Mayor, en 1708; à l'enlèvement des quartiers ennemis à Châtillon, Bascara et Figuières, le 6 août 1709, et à la défaite du général-major palatin de Frakemberg, près de Gironne, le 2 septembre. Il fut nommé brigadier d'infanterie, le 29 mars 1710. Le 23 janvier 1711, il monta à l'assaut où fut enlevée la ville basse de Gironne. La haute se rendit le 25, et les ennemis

évacuèrent les forts le 31. Au siége de Barcelonne, en 1714, sous le duc de Berwick, il fut chargé en chef de l'attaque du bastion de Sainte-Claire, où depuis le commencement du siége on n'avait pu soutenir un logement. Le marquis de Balincourt l'emporta l'épée à la main. Après cet assaut, qui dura presque toute la nuit, Barcelonne capitula, le 12 septembre. Il reçut le brevet de maréchal-de-camp, le 1er février 1719; fit la campagne de 1733 à l'armée du Rhin, et couvrit la Basse-Alsace pendant le siége de Kehl. Il combattit à Ettingen au mois de mai 1734, et se signala au siége et à la prise de Philisbourg, notamment aux tranchées des 6 juin et 6 juillet. Il contribua à la prise de Worms, le 23; fut créé lieutenant-général, le 1er août; commanda en Alsace, en 1736, et fut nommé gouverneur de Mont-Dauphin, le 26 janvier 1739. Employé à l'armée de la Meuse, en 1741, il commanda la première colonne dans la marche de Westphalie en Bavière; ravitailla Braunaw, en 1742; battit les Autrichiens, le 12 février 1743, entre Ratisbonne et Ambert, et rétablit les communications qu'ils avaient coupées. A Dettingen, le 27 juin, il chargea l'aile gauche de l'ennemi; et, ayant eu son cheval tué sous lui, il combattit à pied à la seconde charge. Nommé, dans le mois de juillet, au commandement de l'Alsace, en l'absence du maréchal de Coigny, et chargé de la défense du Haut-Rhin, il se maintint pendant 40 jours dans le poste de Rhinvilliers; fit échouer tous les projets de l'ennemi pour forcer le passage, et commanda, le 5 septembre, l'attaque de gauche à l'affaire de l'île de Reignac, où le prince Charles de Lorraine fut battu. Le 5 juillet 1744, il attaqua et força les lignes de Wissembourg. Les ennemis s'étant retirés derrière le Muhlter, bloquaient 500 chevaux dans le fort Louis. Le marquis de Balincourt, à la tête d'un seul détachement, vole les dégager et les ramène à l'armée, sans que les Autrichiens, qui le harcelaient, puissent l'entamer. Il commanda l'aile droite des armées réunies des maréchaux de Noailles et de Coigny, dans la marche contre le prince Charles, qui fut obligé de repasser le Rhin; combattit à Haguenau, le 23 août, et contribua puissamment

à la reddition de Fribourg, dont il prit le commandement, aussitôt après l'occupation, le 6 novembre. Il commanda en Alsace pendant l'année 1745 et jusqu'à la paix, fut nommé gouverneur des ville et citadelle de Strasbourg, le 1er janvier 1746, et élevé à la dignité de maréchal de France, le 19 octobre suivant. Le marquis de Balincourt fut créé chevalier des Ordres du roi à la promotion du 7 juin 1767, et il est décédé en 1770. (*Chronologie militaire*, *tom. III*, *pag.* 353.)

TESTU (François), *comte de Balincourt, lieutenant-général,* né le 13 octobre 1687, est entré au service en qualité d'enseigne au régiment d'Artois, au mois de septembre 1705, fit toutes les campagnes sous les ordres du marquis de Balincourt, son frère aîné, depuis 1706 jusqu'en 1714. Il obtint, le 25 novembre 1719, une compagnie au régiment Mestre-de-Camp-général des dragons, et reçut, le 1er janvier 1722, le bâton d'exempt des gardes-du-corps du roi, compagnie de Noailles, avec brevet de mestre-de-camp de cavalerie, du 15 octobre suivant. Il servit, en cette qualité, au siége de Philisbourg, en 1734; fut nommé 3e enseigne de sa compagnie, le 7 décembre 1738; brigadier de cavalerie, le 1er janvier 1740; 2e enseigne, le 13 juin 1743; 1er enseigne, le 5 décembre, et maréchal-de-camp, le 2 mai 1744. Il avait combattu à Dettingen, aux siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes, à Haguenau, et au siége de Fribourg. Employé à l'armée de Flandre, en 1745, il se distingua à Fontenoy, et servit aux siéges de Tournay, d'Oudenarde et de Dendermonde. L'année suivante, il couvrit avec l'armée les siéges de Mons, de Charleroy, de Saint-Guilain et de Namur, et combattit à Raucoux. Employé à l'armée du roi aux Pays-Bas, en 1747, il se trouva à la bataille de Lawfeld, le 2 juillet. On le nomma 3e lieutenant de sa compagnie, le 9 août; lieutenant-général des armées, le 10 mai 1748; 2e lieutenant, le 25 avril 1750; 1er lieutenant, le 3 octobre 1752; gouverneur de Saint-Venant, le 15 juin 1753, et commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 20 juin 1755. Le comte de Balincourt a

quitté les gardes-du-corps au mois de janvier 1759, et est mort, en 1767. (*Chronologie militaire, tom. V, pag.* 420.)

TESTU (Charles), *comte*, puis *marquis de Balincourt*, *maréchal-de-camp*, fils du précédent, naquit au mois de novembre 1728. Il entra aux mousquetaires, le 1er février 1744; fut nommé cornette, avec rang de capitaine, au régiment de Berry cavalerie, en 1748; colonel au corps des grenadiers de France, en 1749; et, le 10 février 1759, mestre-de-camp d'un régiment de cavalerie de son nom (*Balincourt*), qui fut incorporé dans Royal-Roussillon, au mois de décembre 1761. Il avait reçu la croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, en 1759. Il fit toutes les campagnes de la guerre dite de *sept ans*; fut créé brigadier de cavalerie, le 25 juillet 1762, et maréchal-de-camp, le 3 janvier 1770. Il est mort en émigration. (*Etats militaires.*)

DE THÉMINES, *voyez* DE LAUZIÈRES.

DE THERMES, *voyez* DE LA BARTHE ET DE SAINT-LARY.

THEVENET (Louis-Marie-Joseph, *chevalier*), *maréchal-de-camp*, né à Dunkerque, le 25 novembre 1773, fut nommé, le 26 août 1793, sergent-major du bataillon de Dunkerque; sous-lieutenant au bataillon des chasseurs du Mont-des-Chats, le 29 février 1794; puis, le 9 mars, lieutenant aux carabiniers attachés au même bataillon, qui fut embrigadé, le 26 septembre 1796, dans le 24e régiment d'infanterie légère. Il fit les trois premières campagnes de l'armée du Nord, et celle de 1796, sur les côtes de l'Océan. La même année, il fit partie de l'expédition d'Irlande, sous les ordres du général Hoche, et fut embarqué sur le *Scévola*, qui fit naufrage en pleine mer, et dont une grande partie de l'équipage périt dans les flots. Il fit ensuite les campagnes de 1797 et 1798, aux armées de l'Ouest et de Sambre-et-Meuse; la campagne de 1799, à l'armée d'Angleterre; celles de 1800 et 1801, en Italie; et celle de 1802, sur les frontières de Portugal. Il fut nommé, le 21 avril de cette année, adjudant-major de son régiment, et capitaine de

carabiniers, le 4 septembre. Créé membre de la Légion-d'Honneur, le 8 août 1804, et chef de bataillon au 13e régiment d'infanterie légère, le 30 août 1805, il fit les campagnes de ces deux années à la grande-armée, ainsi que celles de 1806, 1807, 1808 et 1809. Il se trouva à la plupart des actions de toutes ces campagnes, et fut blessé aux batailles de Marengo, d'Iéna et d'Eylau. Il se distingua, le 5 avril 1809, au combat de Nittenau, place située sur la Regen, en Bavière; qu'il enleva de vive force à la tête de son bataillon, après en avoir fait enfoncer les portes, et où il fit un bon nombre de prisonniers. Le 7 mai suivant, chargé d'une reconnaissance au-delà de Tr[illegible]itz, en Styrie, il culbuta et poursuivit vivement un corps de 2000 ennemis; lui fit des prisonniers, et s'empara d'une pièce de canon. Cette action lui valut, le 7 juin, le grade de colonel en second du 2e régiment provisoire de la 4e division du 3e corps, et le brevet d'officier de l'ordre de la Légion-d'Honneur, le 12 juillet. Il fit les campagnes de 1810, 1811, 1812 et 1813 en Espagne et en Portugal; fut nommé colonel du 39e régiment de ligne, le 4 mars 1811, et fut blessé, le 5 mai, à la bataille de Fuentes de Onara. Employé, en 1813, dans la 1re division de l'armée de Portugal, sous le général Foy, il s'empara de vive force du poste retranché de Marron, village situé au pied d'une montagne, sur la rivière d'Azon, poursuivit l'ennemi sur la montagne, et lui fit beaucoup de prisonniers. Il concourut à la prise d'assaut de Castro-Urdèales; fut employé avec son régiment à couvrir la retraite de l'armée, après la perte de la bataille des Arapiles, et fut promu au grade de maréchal-de-camp, le 25 décembre 1813. Il fut employé en cette qualité au 11e corps de la grande armée, en 1814. Le 25 mai, il se distingua d'une manière très-remarquable au funeste et glorieux combat de Fère-Champenoise, où moins de 6000 fantassins résistèrent pendant toute une journée à 24,000 hommes de cavalerie. Le carré du général Thévenet avait soutenu et repoussé toutes les attaques; c'était le seul qui n'eût pas encore été enfoncé, et déjà il effectuait sa retraite en bon ordre sur les marais de Saint-Gond, où il eût trouvé un abri

assuré, quand, arrêté par le feu de 48 pièces de canon, il se vit tout-à coup assailli par toute la cavalerie de l'armée coalisée. Le carnage fut d'autant plus horrible, qu'aucun des braves qui composaient cette brigade ne voulait survivre à ses compagnons d'armes; tous périrent en combattant à la baïonnette jusqu'au dernier soupir. Le général Thévenet, grièvement blessé d'un coup de sabre à la figure, fut fait prisonnier sur le champ de bataille (1). Il fut créé chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 13 août 1814. Il a fait la campagne de 1815, et est porté sur le tableau des officiers généraux en disponibilité. (*Brevets militaires, annales du temps.*)

DE THEYS, *voyez* D'ALLOIS.

DE THIANGES, *voyez* DE DAMAS.

DE THIARD (Claude), *marquis de Bissy, lieutenant-général*, né en 1621, fut nommé capitaine au régiment de la Mothe cavalerie, le 11 septembre 1641; colonel de cavalerie, le 23 février 1649; brigadier, le 12 mars 1664; maréchal-de-camp, le 28 octobre 1672; lieutenant général, le 25 février 1677; chevalier des Ordres du roi, le 31 décembre 1688, et commandant des Trois-Évêchés, le 18 août 1698. Il est décédé à Metz, le 3 novembre 1701. Il avait fait toutes les campagnes, depuis 1741 jusqu'à la paix de Ryswick, en Catalogne, en Hongrie, où il se distingua d'une manière très-remarquable à l'affaire de la Raab (2), en Flandre et en Lorraine, et il avait concouru à la conquête de la Franche-Comté. (*Chron. milit., tom. IV, pag.* 284.)

(1) Ce général, ainsi que les généraux Paethod, Amey, Jamin, Delort et Bonté, qui tombèrent au pouvoir de l'ennemi dans cette journée, furent présentés à l'empereur Alexandre. Ce monarque guerrier les accueillit avec les témoignages d'estime les plus flatteurs et les plus dignes d'honorer leur courage, trahi par la fortune.

(2) Louis XIV lui écrivit à cette occasion une lettre très-honorable, datée de Vincennes, le 22 août 1664.

DE THIARD (Jacques), *marquis de Bissy, lieutenant-général*, fils du précédent, naquit en 1647. Il fut fait guidon des gendarmes d'Anjou, le 14 janvier 1670; mestre de-camp d'un régiment de cavalerie de son nom (Bissy), le 28 février 1677; brigadier, le 30 mars 1693; maréchal-de-camp, le 29 janvier 1702, et lieutenant-général, le 10 février 1704 Il fit, de 1672 à 1707, les campagnes de Hollande, d'Allemagne, de la Haute-Alsace, de Flandre, d'Italie et de Piémont, et mourut le 29 janvier 1744. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 516.)

DE THIARD (Anne-Claude), *marquis de Bissy, lieutenant-général*, fils du précédent, né en 1681, page de la chambre du roi, en 1696; mousquetaire, en 1698; capitaine de cavalerie au régiment de Narbonne, le 20 février 1700, puis au régiment de Bissy, le 28 mars 1701, colonel du même régiment, le 13 février 1702; brigadier, le 29 mars 1710; maréchal-de-camp, le 1er février 1719; ministre plénipotentiaire auprès de dom Carlos, depuis roi des Deux Siciles, en 1732; lieutenant-général, le 1er août 1734, et gouverneur d'Auxonne, en 1744, est décédé le 20 octobre 1675, doyen des lieutenants-généraux. Il avait fait, de 1731 à 1734, les campagnes d'Allemagne, d'Italie et du Rhin. (*Chronologie militaire, tom. V, pag.* 158.)

DE THIARD (Anne-Louis-Henri), *marquis de Bissy, lieutenant-général*, fils aîné du précédent, né le 8 mai 1715; mousquetaire en 1729; capitaine au régiment de Villars cavalerie, le 14 mars 1730; mestre-de-camp-lieutenant du régiment d'Anjou cavalerie, le 13 octobre 1732; commissaire-général de la cavalerie, le 16 mars 1736, avec brevet de brigadier; maréchal-de-camp, le 20 février 1743; lieutenant-général, le 1er janvier 1748, et mestre-de-camp-général de la cavalerie, le 9 avril suivant; fit les campagnes de 1732 à 1748, aux armées du Rhin, de la Meuse, de Bavière et d'Italie. Il montra tant de valeur et de présence d'esprit à l'attaque des retranchements de Villefranche, le 19 avril 1744, que Louis XV lui accorda, le 2 mai, un brevet de nomination à l'ordre du Saint-Esprit, pour être

reçu dès qu'il aurait l'âge requis. Le marquis de Bissy ne vécut pas assez pour porter les marques de cette glorieuse distinction; ayant eu la jambe fracassée par un boulet au siége de Maestricht, le 29 avril 1748, il mourut, le 2 mai suivant, universellement regretté. (*Chronologie militaire, tom. V, pag.* 373.)

DE THIARD (Claude), *comte de Bissy, lieutenant-général,* cousin du précédent, et né le 14 octobre 1721, entra aux mousquetaires, en 1736; obtint, le 16 avril 1738, une compagnie au régiment Commissaire-Général de la cavalerie; devint deuxième cornette de la seconde compagnie des mousquetaires, le 28 août 1743; brigadier, le 1er janvier 1748; membre de l'académie française en 1750; premier cornette, le 20 mai 1751; deuxième enseigne, le 15 juin 1753; premier enseigne, le 1er avril 1754; mestre-de-camp réformé à la suite de Commissaire-Général, le 16 du même mois; maréchal-de-camp, le 10 février 1759; lieutenant-général des armées, le 25 juillet 1762, et lieutenant-général du Languedoc, au mois d'octobre 1771. Il a fait les campagnes de 1742 à 1761, en Bavière, en Bohême, en Flandre, aux Pays-Bas et en Allemagne. Il est mort, le 26 septembre 1810, membre de la seconde classe de l'institut. (*Chronologie militaire, tom. VI, pag.* 59.)

DE THIARD DE BISSY (Henri-Charles, *comte*), *lieutenant-général*, frère du précédent, entra au service comme lieutenant en second dans le régiment du Roi, le 6 octobre 1737; fut nommé guidon des gendarmes anglais, le 14 mars 1741, avec rang de lieutenant-colonel de cavalerie; enseigne des gendarmes de Flandre, le 11 avril 1743; sous-lieutenant des gendarmes de Bretagne, avec rang de mestre-de-camp de cavalerie, le 22 avril 1744; capitaine-lieutenant des chevau-légers de Bretagne, le 20 janvier 1747; brigadier de cavalerie, le 10 mai 1748, et, le 17, capitaine-lieutenant des chevau-légers Dauphin; maréchal-de-camp, le 19 avril 1760; lieutenant-général, le 25 juillet 1762; premier écuyer du duc d'Orléans, la même année; commandant en chef de la Provence, le 22 novembre

1782, puis de la province de Bretagne, en 1787, et chevalier du Saint-Esprit, le 11 mai 1788. Il a fait les campagnes de 1742 à 1761 en Westphalie, en Bohême, en Basse-Alsace, sur le Rhin et en Allemagne. Lors des différends qui s'élevèrent entre les états et le département de Bretagne, sa vigilance et sa fermeté préservèrent la ville de Rennes des plus grands malheurs, notamment dans les journées des 26 et 27 janvier 1789. Il a péri sous la hache révolutionnaire, le 27 juillet 1794, le jour même de la chute de Robespierre. (*Chronologie militaire*, *tom. VI*, *pag.* 75; *Moniteur.*)

de THIARD (Théodore, *comte*), *maréchal-de-camp* du 4 juin 1814, commandeur de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur du 14 février 1815, et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, est entré au service en 1791. Il est porté sur l'état des généraux en disponibilité, et est membre de la chambre des députés, pour le département de Saône-et-Loire. (*Tableau des pensions*, *Moniteur.*)

de THIVILLE de Bapaume (Nicolas), était sergent de bataille et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, lorsqu'on le créa *maréchal-de-camp*, le 21 septembre 1652. (*Chronologie militaire*, *tom. VI*, *pag.* 383.)

de THOUARS, *voyez* de la Trémoïlle.

de THOURY, *voyez* de Clermont.

TIERSAINT du Bourg Mary (François-Henri), né le 23 juillet 1716, entré dans les cadets en 1727, n'a été que brigadier d'infanterie des armées, grade qui lui fut conféré, à la promotion du 10 mai 1748, et qu'il remplissait encore en 1791. (*Chronologie militaire*, *t. VIII*, *p.* 499.)

de TIGNY, *voyez* d'Aubigné.

de TILLY (François-Bonaventure), *marquis de Blaru*, *lieutenant-général*, entra au service en qualité de lieutenant réformé au régiment de Luynes cavalerie, le 11 dé-

cembre 1719. Il fut fait capitaine au régiment Mestre-de-Camp-Général des dragons, le 18 mai 1721; devint exempt dans la compagnie de Villeroy des gardes-du corps, le 24 mars 1735; passa par tous les grades; fut créé maréchal-de-camp, le 10 mai 1748, et lieutenant-général, le 25 juillet 1762. Il a fait les campagnes de l'armée du Rhin et celles de Flandre et d'Allemagne. Il fut nommé commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 17 mai 1773, et mourut le 10 janvier 1775. (*Etats militaires.*)

DE TILLY-BLARU (François-Hilaire), *marquis de Blaru, maréchal-de-camp*, fils aîné du précédent, né le 8 février 1729, et page du roi en la petite écurie, le 1er avril 1742, fut nommé capitaine de dragons au régiment de Languedoc, le 20 octobre 1745; chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, en 1763; lieutenant-colonel, le 11 février 1764; enseigne des gardes-du-corps dans la compagnie de Villeroy, le 25 août 1773; lieutenant, le 1er janvier 1776; brigadier de cavalerie, le 1er mars 1780; lieutenant commandant d'escadron, le 18 du même mois, et maréchal-de-camp, le 1er janvier 1784. Il a été radié de la liste des émigrés, en 1795. (*Etats militaires.*)

DE TILLY BLARU (François-Henri Hilaire, *marquis*), fils du précédent, lieutenant des gardes-du-corps, compagnie de Gramont, avec brevet de *maréchal-de-camp* du 10 août 1814, avait été nommé chevalier de Saint-Louis, le 1er juillet précédent. (*Etats militaires.*)

DE TINGRY, *voyez* DE MONTMORENCY-LUXEMBOURG.

LE TONNELLIER (Louis), *commandeur de Breteuil, maréchal-de-camp*, né le 16 septembre 1642, et reçu chevalier de Malte, le 12 février 1660, fut nommé lieutenant au régiment de Piémont, le 19 juin 1662. Il passa avec ce régiment en Hongrie, et se trouva à la bataille de Saint Godard en 1664, et en Hollande, sous les ordres de M. de Pradel, en 1665 et 1666. Devenu capitaine dans le même

régiment, le 10 mai 1667, il commanda sa compagnie aux siéges de Tournay, de Douay et de Lille, la même année. Cette compagnie ayant été réformée par ordre du 24 mai 1668, il fut remplacé le 18 juin 1671, et se trouva aux siéges d'Orsoy et de Rimberg, au passage du Rhin, et au siége de Doesbourg, en 1672; au siége de Maestricht, puis à l'armée de Hollande, sous le duc de Luxembourg, en 1673; à l'armée de Roussillon, en 1674; aux siéges de Dinant, de Huy et de Limbourg, en 1675; se démit de sa compagnie, au mois de janvier 1676, et quitta alors le service. Il acheta une compagnie au régiment des Gardes Françaises, dont il fut pourvu, le 21 février 1686, et la commanda à l'attaque de Valcourt, en 1689; à la bataille de Fleurus, en 1690; au siége de Mons et au combat de Leuze, en 1691; au siège de Namur et à la bataille de Steinkerque, en 1692; à la bataille de Neerwinde et au siége de Charleroy, en 1693, et au bombardement de Bruxelles, en 1695. Il fut créé brigadier des armées du roi, le 29 janvier 1702, et se trouva au combat de Nimègue, la même année, et à celui d'Eckeren, en 1703. Promu au grade de maréchal-de-camp, le 26 octobre 1704, il servit en cette qualité à l'armée de Flandre, en 1705; combattit à Ramillies, en 1706; servit en Flandre, en 1707; se trouva à la bataille de Malplaquet, en 1709; servit encore en Flandre, par lettres du 6 mai 1711, et mourut commandeur de son ordre le 12 septembre 1712. (*Chronologie militaire, tom. VI, pag.* 565.)

LE TONNELLIER (Claude-Stanislas), *vicomte de Breteuil, maréchal-de-camp,* cousin du précédent, né le 7 mai 1730, fut reçu chevalier de Malte de minorité, le 12 août 1731, et servit dans le régiment de Berwick, à la suite duquel il fut nommé colonel. On le créa brigadier d'infanterie, le 3 janvier 1770; chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis; grand'croix honoraire de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, *dit* de Malte, puis maréchal-de-camp, le 1er mars 1780. Le vicomte de Breteuil mourut le 3 novembre 1783. (*Brevets militaires.*)

LE TONNELLIER DE BRETEUIL (Louis-Charles-Auguste), *baron de Preuilly*, *maréchal-de-camp,* issu d'une branche cadette de la même famille, né le 7 mars 1730, et d'abord officier de gendarmerie, fut nommé, en 1758, premier cornette des chevau-légers de Bourgogne, et fut chargé d'une mission diplomatique à Cologne, où il reçut le brevet de colonel de cavalerie, le 9 juin 1759. Nommé ambassadeur en Russie, en 1760 (1), il y reçut le grade de sous-lieutenant des gendarmes Dauphin, le 21 juillet 1761. Il fut ensuite nommé ambassadeur en Suède, le 14 juillet 1763; puis, au mois de juin 1767, ambassadeur près des états-généraux des Provinces-Unies. On le créa brigadier de cavalerie, le 20 avril 1768. Nommé, le 26 mai 1776, et reçu le 1er janvier 1777, chevalier des Ordres du roi, il fut promu au grade de maréchal-de-camp, le 1er mars 1780. Enfin il fut nommé ambassadeur extraordinaire près l'empereur d'Autriche, puis ministre et secrétaire-d'état au département de la maison du roi, le 27 juillet 1783. Il a émigré en 1789, et est décédé à Paris, le 20 novembre 1807. (*Etats militaires*, *annales du temps*.)

DE TONNERRE, *voyez* DE CLERMONT.

DE TORCY, *voyez* COLBERT.

DE TORSAY (Jean), *grand-maître des arbalétriers*, était, dès l'an 1397, attaché au service du duc de Berry, dont il obtint plusieurs distinctions honorables, entr'autres, la charge de chambellan de ce prince. Il devint ensuite sénéchal de Poitou. Ce fut en cette qualité, et à la tête d'une compagnie de 9 chevaliers et de 74 écuyers, qu'il fit partie d'une expédition en Guienne, au mois de juin 1405, sous le connétable d'Albret. Au mois de septembre de la même année, il commandait une compagnie de 100 hommes

---

(1) Il obtint de l'empereur Pierre III, en 1762, une reversale semblable à celle qui avait été donnée par l'impératrice Élisabeth, lorsque la France accorda à cette princesse le titre impérial.

d'armes pour la défense de Paris, pendant les démêlés sanglants des factions d'Orléans et de Bourgogne. Il fit un second voyage en Guienne, au mois de février 1405 (v. st.). Au mois de septembre 1409, il conduisit un secours au maréchal de Boucicault, contre les Génois révoltés. Il fut nommé maître des arbalétriers, le 8 janvier 1415 (v. st.), puis destitué de cette charge par la faction de Bourgogne en 1418. Jean de Torsay s'attacha à la personne du dauphin, qui le nomma capitaine de 600 hommes d'armes et de 500 de trait, le 15 août de la même année. Il contribua, au mois de septembre, à la reprise sur les Anglais de la ville et du château de Montberon, en Angoumois; et, en 1423, à celle de Marennes, en Saintonge. Il fut pourvu de la capitainerie de Saint-Maixant, en 1425, et mourut peu de temps après le mois de juillet 1428. (*Histoire des Grands-Officiers de la Couronne, par le Père Anselme, tom. VIII, pag.* 69.)

DE TOUCHEPRÈS, *voyez* DE MESNARD.

DES TOUCHES, *voyez* D'ANDIGNÉ.

DE TOULOUSE, *voyez* DE BOURBON.

DE LA TOUR-D'AUVERGNE (Henri), *duc de Bouillon, maréchal de France*, né le 28 septembre 1555, fut connu jusqu'en 1591 (1), sous le nom de *vicomte de Turenne*. Admis à la cour dès l'âge de 10 ans, il s'attacha, en 1568, au duc d'Alençon, frère du roi Henri III, et commanda, en 1573, une compagnie de 30 lances des ordonnances au siége de la Rochelle. L'année suivante, il se jeta dans le parti des *Politiques*, dont le duc de Damville, son oncle, était un des principaux chefs. Après avoir embrassé le calvinisme, il servit dans l'armée du duc d'Alençon, en 1575; se déclara, en 1576, pour le roi de Navarre, et défendit,

(1) Année de son mariage avec Charlotte de la Marck, duchesse de Bouillon, et princesse de Sédan.

en 1577, la ville de Montpellier contre le maréchal de Damville. Nommé, le 10 avril 1580, lieutenant-général dans les provinces d'Albigeois, de Lauragais et du Haut-Languedoc, il remporta plusieurs avantages considérables sur les troupes catholiques, et prit d'emblée ou réduisit plus de 20 forteresses, depuis le mois de juin jusqu'au mois de septembre. En 1581, il fut blessé et fait prisonnier, en voulant se jeter dans Cambray, assiégé par le duc de Parme. En 1585, il conçut le projet de former de tous les calvinistes de France un état républicain, sous la protection immédiate de l'électeur-palatin, qui, si ce projet se fût accompli, eût tenu en son nom des lieutenants dans toutes les provinces du royaume. En 1587, ayant atteint près du Lude l'arrière-garde du duc de Mercœur, le vicomte de Turenne tailla cette arrière-garde en pièces, et enleva tous ses équipages. A Coutras, le 20 octobre, le corps qu'il commandait ayant été presque entièrement anéanti dès le commencement de l'action, et ayant eu son cheval tué sous lui, il se mit à la tête de l'infanterie, et contribua à décider le succès de cette sanglante victoire. Il fit ensuite une tentative infructueuse sur Sarlat, qui résista à toutes les menaces et repoussa toutes les attaques. Le 6 février 1588, il fut nommé, par le duc de Montmorency, à la charge de lieutenant général du Haut-Languedoc, qu'il remplit jusqu'en 1591. Au mois de mai 1588, il prit d'assaut ou par capitulation sept places; secourut, au mois d'août, les calvinistes de Rouergue; s'empara de la Garnache et escalada Niort, en 1589. Le roi de Navarre l'établit, au mois d'avril, son lieutenant-général en Rouergue, Quercy, Guienne et Haut-Languedoc; et, à son avénement à la couronne, il le nomma premier gentilhomme de sa chambre. Ce prince l'envoya, le 23 octobre 1590, en ambassade vers la reine d'Angleterre, le stathouder, l'électeur de Saxe et les autres princes d'Allemagne. Il leva dans ces divers états une armée de plus de 20,000 hommes, avec de l'artillerie. Le roi en passa la revue, le 30 septembre 1591, près de Vendy. Le 15 octobre suivant, la nuit même de ses noces, le vicomte de Turenne s'empara de Stenay. Il reçut, le 20,

le commandement de l'armée de Lorraine, et marcha au siége de Rouen. Henri IV lui donna le bâton de maréchal de France, et le commandement de l'armée de Normandie, le 9 mars 1592. Au mois de juillet, il attaqua et battit le grand-maréchal de Lorraine, qui assiégeait Beaumont, à quelques lieues de Sedan, lui tua 700 hommes, au nombre desquels fut ce général, lui fit 400 prisonniers et s'empara de son artillerie et de ses drapeaux. Le maréchal de Bouillon reçut deux blessures graves dans cette action glorieuse, qui sauva Beaumont et garantit Mouzon du siége dont elle était menacée. Le roi, pour reconnaître ce service, lui fit présent des canons qu'il avait pris sur l'ennemi. Peu de temps après, il emporta d'assaut la ville de Dun-sur-Meuse. Le 23 octobre 1594, après le siége de Laon, il prit le commandement de l'armée de Champagne contre les Espagnols; s'empara la même année de plusieurs places du duché de Luxembourg, et ensuite défit 11 compagnies ennemies près de Virton. Au mois de mai, il se mit à la tête de l'armée de Picardie, et s'empara de Ham, après une résistance opiniâtre : 800 Espagnols furent étendus sur la place, et 400 se rendirent prisonniers. Le 24 juillet, le duc de Bouillon veut ravitailler Doullens, assiégé par les Espagnols. Son dessein pénètre au camp ennemi. Surpris de trouver à son passage toute l'armée en bataille, il fait aussitôt ses dispositions pour gagner une colline, où il ordonne à l'amiral de Villars de se rendre, et où il doit le joindre, après une charge brillante qu'il exécute, et dans laquelle il renverse toute l'avant-garde espagnole et lui enlève un drapeau. Le duc gagne alors la colline; mais il n'y trouve point l'amiral : ce dernier n'avait point deféré à l'avis du maréchal, au lieu de suivre son mouvement de retraite. Villars veut charger; mais les Espagnols l'enveloppent, le prennent et le tuent de sang-froid. Maîtres du convoi, ils marchent sur Doullens qu'ils emportent d'assaut. Le duc de Bouillon, après cet échec, se hâta de couvrir le Boulonnais. Nommé, en 1596, plénipotentiaire du roi près de la Grande-Bretagne et des États-Généraux, il conclut au nom du roi, avec ces puissances,

un traité de ligue offensive et défensive. Il pacifia le Gévaudan, en 1597, et fit rentrer par composition la ville de Mende sous l'obéissance du roi, le 1er octobre. Impliqué dans l'affaire du maréchal de Biron, il s'enfuit à Genève et passa dans le Palatinat, où il séjourna jusqu'en 1606, époque à laquelle il rentra en grâce. Au mois d'avril 1612, il passa à Londres en qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour notifier le mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne En 1615, le duc de Bouillon se détacha de la cour et se mit à la tête de l'armée des princes mécontents, sous l'autorité du prince de Condé. Il s'empara de Château-Thierry, le 28 septembre, puis d'Épernay et de Méry-sur-Seine, et passa la Loire à Neuvy dans la nuit du 28 au 29 octobre, malgré le voisinage de l'armée du roi, commandée par Bois-Dauphin. Louis XIII accorda la paix aux mécontents, le 3 mai 1616. En 1621, le duc de Bouillon refusa le titre de généralissime des calvinistes, qui lui avait été déféré par l'assemblée de la Rochelle. Il mourut, 2 ans après, le 25 mars 1623, à l'âge de 68 ans. (*Chronologie militaire*, *tom. II*, *pag.* 360; *annales du temps.*)

DE LA TOUR-D'AUVERGNE (Frédéric-Maurice), *duc de Bouillon, commandant d'armée*, fils aîné du précédent, naquit à Sedan, le 22 octobre 1605. Il fit ses ses premières armes en Hollande, en 1621, sous le prince d'Orange, son oncle, qui le nomma enseigne au régiment de Maison-Neuve. En 1629, informé qu'un parti ennemi veut jeter un convoi dans Bois-le-Duc, il leprévient, s'embusque dans une position avantageuse, fond sur les Espagnols à l'improviste, les disperse, et s'empare du général et du convoi, qu'il va présenter au prince d'Orange. Cette victoire du duc de Bouillon força Bois-le-Duc à capituler. Il se trouva, le 12 septembre 1631, à la bataille gagnée par les Hollandais sur la flotte espagnole. Il se signala, en 1632, au siége de Maestricht, et après la reddition de la place, en obtint le gouvernement(1).

(1) Ce fut vers le même temps qu'il abjura le calvinisme, dans lequel il était né, à la suite de plusieurs conférences secrètes qu'il avait eues avec le ministre du Moulin, en présence de deux théologiens catholiques.

Les Espagnols ayant investi Maestricht, en juillet 1634, il défendit cette place avec vigueur, détruisit les ouvrages de l'ennemi par de fréquentes sorties, et le força de lever honteusement le siége. Attaché au service de France, en 1635, il commanda la cavalerie de l'armée de Flandre, et fut nommé maréchal-de-camp, le 10 septembre de la même année. Il commanda une partie des troupes des États-Généraux au siége de Breda, en 1637. Quelques mécontentements de cour le jetèrent, en 1641, dans le parti du comte de Soissons, que poursuivait la haine de Richelieu. Le 6 juillet, il décida le succès du combat de la Marfée (1), en enfonçant la cavalerie française, qui, dans sa déroute, entraîna celle de toute l'armée, à l'exception de l'artillerie, dont le service actif arrêta un moment les vainqueurs. Mais le duc de Bouillon, se portant lui-même au lieu du danger, s'empara de tous les canons et compléta la victoire. Il marcha sur Donchery, qu'il assiégea et prit en quatre jours. Le général espagnol ayant repassé la Meuse et abandonné le duc de Bouillon, ce dernier se retira dans Sedan, et eut l'adresse de conclure avec le roi une paix honorable et avantageuse. Le 24 janvier 1642, il fut nommé lieutenant-général commandant en chef l'armée d'Italie. Il partagea ce commandement avec le prince Thomas de Savoie, le 11 mars de la même année. Accusé d'avoir favorisé le complot de Cinq-Mars contre le cardinal de Richelieu, il fut arrêté à Casal, le 23 juin suivant, et conduit au château de Pierre-Cise, à Lyon. Ce prince dut sa vie et sa liberté à la résolution de son épouse (2), qui, s'étant jetée aussitôt dans Sedan, menaça de livrer cette ville aux Espagnols. Cependant, par suite d'une convention faite, le 3 août, le roi y entretint une garnison française. De nouveaux mécontentements éloignèrent encore le duc de Bouillon: il passa en Italie et commanda les armées du pape. De retour en France,

(1) Le comte de Soissons y périt.

(2) Éléonore-Catherine-Fébronie, comtesse de Berghes, morte le 9 août 1657.

en 1649, il épousa les querelles des princes, et fut long-temps l'âme de la fronde. Enfin, reconcilié avec le roi, le 20 mars 1651, il céda par un traité la principauté de Sedan, et reçut en échange les duchés-pairies d'Albret et de Château-Thierry, et les comtés d'Auvergne et d'Évreux. Il leva un régiment de cavalerie de son nom, le 22 juillet 1652, et mourut à Pontoise, le 9 août suivant, au moment où il allait remplir la place de surintendant des finances. (*Chronologie militaire, tom. I, pag.* 483.)

DE LA TOUR D'AUVERGNE (Henri), *vicomte de Turenne, maréchal de France, maréchal-général des camps et armées,* frère du duc de Bouillon, qui précède, naquit à Sedan, le 11 septembre 1611 Nourri dès la plus tendre enfance de la lecture de Quinte-Curce et de Plutarque, son jeune cœur tressaillait de joie et d'admiration au récit des hauts faits et des vertus des grands capitaines. Mais la nature, en lui donnant l'instinct d'un génie supérieur, semblait en même temps, par une contradiction bizarre, lui avoir refusé une santé et une constitution propres aux travaux de la guerre. Cette indisposition physique dans le développement de ses organes avait alarmé son père. Turenne pénétra bientôt le sujet de ses inquiétudes, et dès-lors il ne se donna plus de repos que, par toutes sortes d'exercices périlleux (1), il n'eût fait évanouir une crainte chimérique qui menaçait à la fois son existence politique et sa gloire. C'était un spectacle touchant et bien extraordinaire, qu'un enfant de dix ans réunissant aux grâces de son âge la maturité d'un vieux guerrier, et montrant sous les dehors d'une constitution débile une âme forte et capable un jour des plus grandes choses. A treize ans et demi, son père lui ob-

(1) On rapporte qu'un jour, après l'avoir cherché long-temps inutilement, on le trouva enfin sur le rempart de la ville, étendu et endormi sur l'affût d'un canon, où il avait passé la nuit au sein d'un hiver très-rigoureux. Il n'avait pas encore atteint sa dixième année.

tint un règiment d'infanterie de son nom (de Turenne), qu'il leva par commission du 17 janvier 1625; mais, voulant tenir son grade de ses seules actions et non du privilége de sa naissance, il passa, la même année, en Hollande, auprès du prince Maurice de Nassau, son oncle, et servit comme simple soldat dans la compagnie d'un officier, vassal de son père. Il s'y fit chérir de ses camarades par sa modestie et sa générosité, et de ses chefs par son zèle à remplir ses devoirs et son amour pour l'ordre et la discipline. En 1626, le prince Maurice lui donna une compagnie d'infanterie qu'il commanda, en 1627 et 1628, aux siéges de Klunder, de Williamstadt, de Groll, et dans la plupart des expéditions contre Spinola. Au siége de Bois-le-Duc, en 1629, il voulut servir comme volontaire. Il paya si bien de sa personne, dans toutes les actions de ce siége, que le prince Maurice le fit venir plusieurs fois, pour lui reprocher le peu de ménagement avec lequel il exposait ses jours. Ce jeune guerrier, doué d'une douceur et d'une modération qu'on pouvait offrir pour exemple, écoutait avec soumission les conseils d'un oncle qu'il respectait comme son père; mais l'instant d'après, s'abandonnant au penchant qui le dominait, on le voyait s'élancer au plus fort du péril et montrer l'exemple sur la brèche ou dans la mêlée. De retour en France, au mois de novembre 1630, il reprit le commandement de son régiment d'infanterie, qu'il conduisit, la même année, au secours de Casal. En 1634, au siége de la Motte, en Lorraine, le maréchal de la Force avait donné au marquis de Tonneins, son fils, l'ordre d'attaquer un des principaux bastions de le place. Cette première tentative ayant été malheureuse, le vicomte de Turenne fut désigné le lendemain pour renouveler l'attaque. Les Lorrains, forts de leur position escarpée, et enflammés par le succès de la veille, font pleuvoir sur les assaillants une grêle de boulets, d'obus, de grenades et de quartiers de roc, qui portent le ravage et la mort dans les rangs français. Turenne aperçoit un moment d'hésitation dans sa troupe : il marche lui-même à la brèche; et ses soldats, animés par son

exemple, escaladent le bastion, passant au fil de l'épée tout ce qui oppose quelque résistance. Ce succès eut pour résultat la reddition de la place, qui capitula au mois de juillet (1). Créé maréchal-de-camp, le 21 juin 1635, à moins de 24 ans, il fut employé, sous le cardinal de la Valette, au siége de Spire, à la prise de Binghen et au ravitaillement de Mayence (2) et de Deux-Ponts, dont les Impériaux furent contraints d'abandonner le siége. Le feld-maréchal Gallas, n'osant s'exposer aux chances d'une bataille, sut habilement mettre à profit son inaction, en affamant l'armée française. La nécessité y devint bientôt extrême(3), et il fallut enfin chercher son salut dans la retraite. Elle s'effectua sur les Trois-Évêchés, dans des chemins détournés, coupés de bois et de hautes montagnes. Le vicomte de Turenne donna des preuves éclatantes de son courage dans toutes les occasions où il fallut repousser les attaques continuelles des Impériaux, notamment sur la rivière de Glann, à Vaudrevanges. L'année suivante (1636), il servit au siége de Saverne. La ville haute fut emportée au troisième assaut; mais le château et la ville basse opposaient une vive résistance. Turenne, que la lenteur des travaux ne peut plus contenir, franchit la palissade, passe

---

(1) Le maréchal de la Force, étouffant dans son cœur affligé toute prédilection paternelle, ne parut sensible qu'au seul trait de courage et de génie de Turenne. En rendant au roi le compte le plus exact de l'affaire, il termina son rapport par un tribut d'éloges sur la belle conduite du jeune vainqueur. Ce désintéressement et cette probité firent sur l'âme du vicomte une impression profonde; et plus tard, après avoir refusé l'alliance du dominateur de la France (Richelieu), il épousa la petite-fille de ce maréchal.

(2) Mayence était au pouvoir des Suédois, alliés de la France, depuis l'an 1631, époque à laquelle le grand Gustave s'en était emparé.

(3) Une foule de malheureux, réduits au désespoir par la faim et la misère, passaient au camp ennemi, pour obtenir un morceau de pain qui leur sauvât la vie. Le vicomte de Turenne vendit sa vaisselle et tous ses équipages, pour subvenir aux besoins de ses troupes; aussi il ne perdit pas un seul homme par la désertion.

le fossé, monte sur la brèche et se saisit des retranchements. Il fut blessé d'un coup de feu au bras droit sur la fin de ce siége. Il n'était pas encore guéri de cette blessure, lorsqu'il apprit que Gallas s'avançait pour prendre ses quartiers d'hiver en Franche-Comté. Il marcha droit à l'ennemi, l'attaqua près du bourg de Jussey, le força d'abandonner ses retranchements, et lui fit des prisonniers, en le harcelant dans sa retraite. Il couvrit ensuite le siége de Jonvelle, qui se rendit au duc de Weimar. A l'armée de Flandre, en 1637, le vicomte de Turenne prit le château de Hirson, investit Landrecies, et se fit le plus grand honneur au siége et à la prise de cette place, dont la reddition entraîna celle de Maubeuge et de Beaumont. Peu de jours après, à la tête des régiments de Saint-Luc et de Champagne, il attaqua le château de Solre, une des plus fortes places du Hainaut. La garnison, forte de 2000 hommes, après une vive, mais inutile résistance, ouvrit les portes et se rendit à discrétion (1). Dans le même temps, le cardinal-infant d'Espagne s'avançait vers Maubeuge, à la tête d'un corps considérable. Son dessein, en attaquant cette place, était d'empêcher la jonction des deux corps d'armée français. Turenne se jette dans Maubeuge, et y soutient un assaut général, où l'ennemi éprouve un si rude échec qu'il lève immédiatement le siége. Mais Turenne ne le tient pas quitte pour ce premier revers : il le poursuit dans sa retraite, l'atteint à Pont-de-Vaux, passe la plus grande partie de ses troupes au fil de l'épée, et force le reste à poser les armes ou à périr dans

---

(1) Une femme d'une rare beauté se trouvait dans cette place. Les soldats de Turenne l'amènent au jeune héros comme le gage le plus précieux de sa victoire. Turenne la voit, la console de son infortune, et lui prodigue tous les égards qui peuvent rassurer sa pudeur. Mais, voulant que le sacrifice qu'il veut faire à la vertu soit un exemple pour la discipline, il envoie chercher le mari de cette jeune femme; et, la lui remettant en présence de ses troupes : « Je vous rends, lui dit-il, votre » épouse; vous devez la conservation de son honneur à la retenue de » mes soldats. »

la Sambre. Employé, en 1638, à l'armée du duc de Weimar, il enleva successivement tous les postes ennemis qui défendaient les approches de Brisach, et compléta l'investissement de cette ville. Le 9 août, il concourut à la déroute complète des corps de Gœutz et de Savelly à Rhinbaw. Cependant le duc de Lorraine, secondé de Lamboy, s'avançait pour secourir Brisach. Repoussé dans une première attaque, Lamboy, pour faire une diversion favorable au prince, passe le Rhin et assiége Ensisheim. Turenne le suit, le bat dans son camp, marche ensuite au fort d'Eissemberg, dont il fait rompre les palissades à coups de hache; fait pénétrer ses troupes par trois brèches à la fois, et passe la garnison au fil de l'épée. Brisach ouvrit ses portes le 17 décembre. En 1639, l'Italie offrit un champ plus spacieux à la réputation naissante de Turenne. Ce fut surtout lorsque le manque absolu de munitions et de fourrages obligea l'armée française, campée devant Quiers, à un mouvement rétrograde sur Carignan, que ce général fit connaître tout ce qu'on pouvait attendre de lui dans les occasions les plus difficiles. Par une marche savante, il s'empare, le 20 novembre, du pont du village de la Route, le seul point où les Français peuvent effectuer le passage de la rivière de Santena. Attaqué bientôt par le prince Thomas de Savoie dont il a prévenu la vigilance, il soutient, avec 2000 combattants, les efforts de 9000 hommes d'élite, les charge à son tour avec vigueur, enfonce toutes leurs lignes, et les poursuit l'épée dans les reins pendant plus d'un mille (1). Le comte de Harcourt, harcelé par le marquis de Leganez, put alors opérer sa retraite; et Turenne, après avoir fait couper le pont, la couvrit, en formant l'arrière-garde. Au mois de décembre, il réduisit en six jours les places de Busca et de Dronéro, et ravitailla Turin, malgré les efforts du prince Thomas, qui l'assiégeait, et était déjà maître de la ville. En 1640, après

(1) Le prince Thomas fut renversé deux fois de cheval dans cette déroute, et ne dut son salut qu'à l'obscurité de la nuit.

avoir enlevé un corps de cavalerie ennemie, que le même prince faisait hiverner dans les environs de Turin, le vicomte de Turenne conduisit 700 mousquetaires à l'attaque des retranchements de Leganez devant Casal. 10,000 Français avaient à secourir et à défendre cette place, pour le jeune duc de Mantoue, contre une armée combinée de 20,000 Espagnols et Impériaux. Trois attaques successives, commandées par le comte du Plessis-Praslin, ayant été repoussées avec vigueur, le vicomte de Turenne prit, le 29 avril, le commandement de la quatrième, et enfonça l'ennemi dans toutes ses lignes. En un moment la déroute fut générale. 3000 hommes des alliés restèrent sur la place; 1800 furent faits prisonniers. Le vicomte de Turenne leur prit 12 pièces de canon, 6 mortiers, 24 drapeaux, toutes leurs munitions et la plus grande partie de leurs bagages. Casal se trouvant délivrée par cette victoire, il fit résoudre le siége de Turin, où il commanda l'armée d'observation. Son habileté déjoua toutes les tentatives de Leganez, pour ravitailler cette place, et tous les combats que les ennemis lui livrèrent furent pour eux autant d'échecs plus ou moins meurtriers. Dans l'une de ces nombreuses rencontres, au passage du Pô, près de Montcalier, Turenne fut blessé d'un coup de mousquet à l'épaule gauche. Cette blessure, quoique très-grave, ne l'empêcha pas de vaincre tous les obstacles qui s'opposaient à l'arrivée d'un convoi considérable, qu'il amena heureusement au comte de Harcourt. Turin, n'ayant plus de secours, et réduit d'ailleurs à la plus affreuse disette, se rendit, le 24 septembre, au vicomte de Turenne, qui depuis peu avait pris le commandement en chef de l'armée. Le 12 février 1642, il assiégea Montcalvo, qu'il soumit au bout de 10 jours. Il passa ensuite le Pô, et alla mettre le siége devant Yvrée, place importante, dont le prince Thomas avait fait à la fois son entrepôt et son arsenal. Le comte de Harcourt, ayant rejoint l'armée, fit lever ce siége, le 17 mai, pour marcher au secours de Chivas. Le vicomte l'accompagna dans cette marche, et contribua beaucoup à la prise de Ceva, de Mondovi et de Coni. Créé lieutenant-général des armées, le 11 mars 1642, il fut

employé, en cette qualité, à la conquête du Roussillon, sous le maréchal de la Meilleraye. Après la prise de Collioure, qui capitula, le 10 avril, il revint en France avec le roi. Le prince Thomas de Savoie, ayant abandonné la cause des Espagnols pour combattre sous les drapeaux français, fut investi, au mois d'avril 1643, du commandement en chef de l'armée d'Italie. Le vicomte de Turenne lui fut adjoint en qualité de lieutenant-général, et reçut le bâton de maréchal de France, le 16 mai, à l'âge de 32 ans. Il servit, depuis le 4 août jusqu'au 24 septembre, au siége et à la prise de la ville de Trin. Le 3 décembre, on lui donna le commandement en chef de l'armée d'Allemagne, réduite à 9000 combattants, après la mort du maréchal de Guébriant, et l'enlèvement du comte de Rantzau : cette faible armée, sans chefs, sans armes et sans vêtements, offrait le triste tableau de la désorganisation et de la misère. Turenne, après avoir de ses deniers remonté sa cavalerie et son artillerie, et équipé ses fantassins, passe le Rhin à Brisach, le 3 juin 1644, attaque et défait 2000 chevaux à Hutinghen, près de la Forêt-Noire, taille en pièces 500 Impériaux et fait 400 prisonniers. Bientôt il est joint par le jeune vainqueur de Rocroy et le maréchal de Gramont, qui amènent un corps de 12,000 hommes. Au premier combat de Fribourg, le 3 août, pendant que le duc d'Enghien attaquait une montagne qui couvrait le camp du général Mercy, Turenne, à la tête de 10,000 hommes, forçait le défilé qui défendait les retranchements des Bavarois. Un grand abatis d'arbres rendait extrêmement difficile ce passage, bordé à droite et à gauche par l'infanterie ennemie. Il fut défendu avec la plus grande opiniâtreté et enlevé pas à pas l'épée à la main. Turenne ayant franchi les fossés et les ravins, pénétra dans la plaine vers la fin du jour, précisément à l'heure où le duc d'Enghien venait de cesser le combat. Mercy dirigea alors toutes ses forces contre le vicomte de Turenne, dont le corps n'était soutenu que par un seul escadron de cavalerie. Là fut livré un combat sanglant qui dura 7 heures, malgré une pluie abondante et l'obscurité de la nuit. Les Français se main-

tiennent dans leur poste; Mercy, qui a perdu 3000 hommes, songe au salut de son armée : il profite, en habile capitaine, des circonstances, fait exécuter plusieurs charges par sa nombreuse cavalerie, afin de donner le change sur ses desseins, opère sa retraite en silence, et va se retrancher à une lieue du champ de bataille sur la montagne Noire. On marcha à lui le 5; mais il se maintint dans cette position formidable, et fit éprouver une grande perte aux Français, dans une attaque furieuse qui dura plus de 15 heures. Cependant l'ennemi, menacé par la famine, abandonna, pour se sauver, son artillerie, ses munitions et son bagage. Turenne investit Philisbourg, qui se rendit, le 9 septembre. Worms ouvrit ses portes. Mayence capitula, le 17. Landau, Manheim, Neustadt n'osèrent pas résister. Le duc d'Enghien ramena son armée en France au mois d'octobre. Turenne, resté sur la frontière avec 6000 hommes, ayant devant lui Mercy qui venait de reprendre Manheim, Gléen, général des Impériaux, et l'armée du duc de Lorraine, Turenne enfin, abandonné à ses propres moyens, mais se multipliant pour ainsi dire lui-même, et opposant à la force numérique l'habileté et le stratagème, parvint non-seulement à couvrir une étendue de pays immense, mais encore à faire des conquêtes en présence et malgré les efforts d'un ennemi six fois plus nombreux. Il sauva Spire, conserva Baccarat, prit le château de Creutzenach, au mois de décembre, et empêcha la jonction des généraux ennemis. Au mois de mars 1645, il enleva Guermesheim par escalade; chassa Mercy au-delà du Necker; pénétra dans la Souabe, où il fit lever le siége du château de Magold; s'empara de Stuttgard, de Suabschack, et du duché de Wurtemberg; poursuivit les Bavarois jusqu'à Dunkespuel, et soumit Rottembourg, Marienthal et Franckenthal, en Franconie. Tant de marches et de mouvements divers avaient fatigué ses troupes. Sollicité par ses officiers de leur permettre d'aller dans les petites places environnantes, pour prendre quelque repos et subsister plus commodément, il refuse d'abord, par un pressentiment des suites que pourrait avoir cette imprudence; mais, cédant

enfin aux importunités du major-général Roze, et après avoir ordonné une reconnaissance qui lui confirme la séparation de l'armée ennemie et sa rentrée en quartiers dans diverses places, il consent à en user de même, établit son quartier-général à Marienthal, où il retient l'artillerie et l'infanterie, et permet que la cavalerie seulement s'éloigne de deux ou trois lieues de cette place, pour la facilité des fourrages. Informé du succès de son stratagème, Mercy fond le lendemain, 5 mai 1645, sur son adversaire, auquel il laisse à peine le temps de lui opposer 3000 fantassins et 7 à 8 régiments de cavalerie. Turenne sentit qu'il devait succomber; mais, voulant faire payer chèrement sa défaite aux Bavarois, il enfonce leur aile droite avec sa cavalerie, rompt tous les escadrons qui veulent la protéger, ébranle même la seconde ligne et s'empare de 12 étendards; mais, tandis que la cavalerie se couvrait de gloire sous la direction de cet habile général, l'infanterie, alarmée de toutes les précautions que la prudence lui avait suggérées, jette bas les armes à la première attaque, et s'enfuit dans les bois. Turenne, pour n'être point enveloppé par l'ennemi, fit une brillante retraite, et rallia ses troupes dans le landgraviat de Hesse. Ayant renforcé son armée de 6000 Hessois et de 4000 Suédois, il marcha au secours de Kircheim, dont le général Mercy abandonna le siége, s'empara ensuite de Vanheim, et fit sa jonction, à Spire, avec le duc d'Enghien et le maréchal de Gramont, qui commandaient 8000 hommes. L'armée réunie se saisit de Wimpfen et traversa le Necker (1). On soumit toutes les places le long de la Tauber, et Rottembourg fut pris d'assaut

---

(1) Ce fut immédiatement après ce passage que le comte de Koenigsmark, général des Suédois, piqué de la hauteur avec laquelle le duc d'Enghien (depuis le grand Condé) lui avait commandé un mouvement, se sépara de l'armée, ayant fait monter un fantassin en croupe de chacun de ses cavaliers. Turenne eut toutes les peines du monde à dissuader le duc d'Enghien, qui voulait les faire charger, et ce fut par des représentations sages et insinuantes, qu'il parvint à contenir les Hessois, qui, comme les Suédois, avaient résolu d'abandonner l'armée.

le 16 juillet. A la bataille de Nortlingen, livrée le 3 août, contre l'avis de Turenne, tandis que le duc d'Enghien, après deux attaques malheureuses sur Allernheim, marchait lui-même en personne sur ce village, et par la mort du général Mercy s'y couvrait d'une gloire trop chèrement acquise (1), Turenne attaqua l'aile droite de l'armée ennemie sur la montagne de Wineberg, où il fut bientôt joint par le duc d'Enghien, qui s'était mis à la tête des Hessois, et qui forma avec eux la seconde ligne de cette attaque. La première, commandée par Turenne, enfonça tout ce qui osa résister, fit prisonnier le général Gleen, et, pointant contre les fuyards leur propre artillerie, força plusieurs régiments qui s'étaient retranchés dans l'église et le cimetière de se rendre à discrétion. Jean de Werth avait rassemblé les débris de l'armée ennemie : Turenne le poursuivit jusqu'au-delà du Danube. Le 5 août, Nortlingen ouvrit ses portes, et Dunkespuhel le 30. Le duc de Gramont étant rentré en France avec les troupes du duc d'Enghien, Turenne resta seul pour faire face aux Bavarois, qui, secourus par l'archiduc Léopold, avaient repris Wimpfen, Dunkespuhel et Nortlingen. Le vicomte marcha sur Heilbron, dont il s'empara le 14 septembre. Trèves, dont il forma aussitôt le siége, se rendit par capitulation, le 19 novembre ; et il y rétablit l'électeur, qui, depuis plus de dix ans, avait été dépouillé de cet état. Il laissa 500 hommes dans cette place, et attaqua le château d'Ober-Wesel. Après avoir mis toutes les places sur le Rhin et la Moselle en état de défense, il partit, au mois de février 1646, pour la cour, où il fut reçu avec tous les applaudissements que méritait une campagne aussi glorieuse, et où il détermina le cardinal Mazarin à renouveler l'alliance avec les Suédois. Le suc-

(1) L'infanterie du prince fut taillée en pièces, et sa cavalerie entièrement défaite par le général Jean de Werth, qui fit prisonnier le maréchal de Gramont, échangé presque aussitôt contre le général Gleen. Le duc d'Enghien, étant tombé malade à la suite de cette bataille, donna le commandement de ses troupes au duc de Gramont et revint à la cour.

cès des armes françaises, en Allemagne, était attaché à la réunion des trois armées française, suédoise, et hessoise. Ce fut vainement que les Impériaux et les Bavarois y opposèrent toutes leurs forces. Le vicomte de Turenne, par une marche savante et rapide, traversa l'électorat de Cologne, les comtés de Mœurs et de la Marck, et la Westphalie, et fit sa jonction, le 10 août, avec les Suédois. Il marcha à Friedberg; se porta ensuite sur le Mein; s'empara de Selligenstadt et d'Aschaffenbourg, dans l'électorat de Mayence; et, pour ne point trop affaiblir sa petite armée, dont l'effectif ne s'élevait pas à 18,000 hommes, il fit sauter les fortifications de toutes les villes de guerre, emmenant les principaux habitants pour otages. Pénétrant ensuite dans la Franconie et la Souabe, il s'empara de Schorndorff, le 9 septembre, puis de Dunkespuhel et de Nortlingen; traversa le Danube à Donawert et à Lawingen; força Rain à capituler au mois d'octobre; leva le siége d'Augsbourg, que l'archiduc Léopold venait secourir à la tête d'une nombreuse armée; enleva Landsberg par escalade, le 11 novembre, et détacha des partis jusqu'aux portes de Munich. L'électeur, effrayé, se détache du parti de l'empereur, fait la paix avec la France, et donne pour garantie les places de Lawingen, Gundelfingen et Hochstedt. En 1647, Turenne conduit son armée en Flandre. Dans sa marche, il soumet Beblingen, Tubingen, dans le duché de Wurtemberg, Steinheim, Hoestem-sur-le-Mein, Darmstadt, Guernsheim et quelques autres places qui assurent ses conquêtes sur le Rhin, et lui ouvrent des passages dans l'Allemagne. Les Allemands qui font partie de l'armée française, refusent d'avancer : le vicomte de Turenne soupçonne les généraux Rheinold et Rosen de les avoir excités à la révolte. Il fait arrêter ce dernier, ramène au devoir quelques-uns des soldats égarés, attaque le reste des rebelles à Kœnigshoven, dans la vallée du Tauber, en fait passer 300 au fil de l'épée, et en prend un pareil nombre auquel il accorde un généreux pardon, en considération de leurs services passés. Il se porte ensuite sur le Luxembourg, s'empare, au mois de

septembre, de Virton, du château de Manghein, et de plusieurs autres places. L'électeur de Bavière, au mépris des traités, avait uni ses troupes à celles de l'empereur. Turenne paraît dans le Palatinat, chasse les Impériaux et les Espagnols qui assiégent Worms; et, réuni aux Suédois, dans le comté d'Hanau, il défait à Summershausen, près d'Augsbourg, le 17 mai 1648, les généraux Melander et Montecuculli (1). A la nouvelle de ce désastre, le duc de Bavière s'enfuit de ses états. Fressingen, Muhldorff, Landshut, Papenhoffen, Ingelfingen tombent au pouvoir de Turenne. La rapidité de ses succès porte la consternation parmi les alliés; et, le 24 octobre, ils signent le traité de Westphalie, auquel l'Espagne seule refuse d'accéder. Pendant les troubles de 1649, n'approuvant ni la conduite de Mazarin, ni les entreprises de la fronde, Turenne se retira en Hollande, et ne revint à la cour qu'après le traité de Ruel, conclu le 11 mars. Le 18 janvier 1650, Mazarin fait arrêter le prince de Condé, le prince de Conty et le duc de Longueville, qui sont enfermés par ses ordres au château de Vincennes. Ce ministre prodigue en même temps toutes sortes de promesses au vicomte de Turenne (2). Mais ce dernier, ne voyant dans la conduite du cardinal envers les princes qu'un acte de la plus odieuse tyrannie, et s'aveuglant lui-même sur les moyens qu'il va provoquer pour les secourir, sort de Paris, se rend à Stenay, et

(1) Le premier de ces généraux fut tué dans l'action. Toute l'arrière-garde ennemie fut taillée en pièces, et son propre canon dirigé sur le reste de l'armée, qui dut son salut à la contenance héroïque du duc de Wurtemberg. Ce prince, arrivé à une petite rivière profonde, où il n'y avait qu'un seul gué praticable, s'y retrancha avec 7 escadrons et 3 bataillons; et, quoique la canonnade lui eût tué plus de la moitié de son monde, il tint ferme avec le reste toute une journée, et sauva les Impériaux d'une destruction inévitable.

(2) Mazarin lui assura le commandement de l'armée de Flandre, et lui offrit une de ses nièces en mariage. On sait qu'en 1638, Turenne, sous prétexte de la différence de religion, avait su éluder une semblable proposition que le cardinal de Richelieu lui avait faite.

conclut un traité avec les Espagnols (1). Turenne et l'archiduc Léopold assiégent le Catelet, qu'ils prennent le 15 juin, en trois jours d'attaques. La Capelle leur ouvre ses portes le 3 août. Turenne, à la tête de 3000 chevaux, s'avance jusqu'à Vervins pour observer l'armée du roi, qui était à Marle; mais le maréchal du Plessis-Praslin, qui la commandait, se retira aussitôt, et alla camper derrière les marais de Notre-Dame de Liesse. Le vicomte s'empara de Rethel, Château-Porcien, Neufchâtel, passa l'Aisne, prit Fismes, et obligea du Plessis-Praslin de s'enfermer dans Reims. Il se disposait à aller investir le château de Vincennes, où les princes étaient détenus, lorsqu'il apprit qu'ils avaient été transférés au château de Marcoussis. Il rejoignit l'armée espagnole, alla assiéger Mouzon sur la Meuse, le 25 septembre: cette ville se rendit le 6 novembre. Delliponti ayant livré Rethel au maréchal du Plessis-Praslin, Turenne, qui, le quatrième jour du siége, parut pour secourir cette place, apprend cette défection, et trouve l'armée royale, forte de 19,000 hommes, rangée en bataille. Turenne, qui n'a que 8000 combattants, fait aussitôt sa retraite; mais il est forcé de combattre dans un vallon près de Sompuis, le 15 décembre. Il fait des prodiges de valeur, enfonce l'aile droite du maréchal, et lui prend toute son artillerie; mais en même temps d'Hocquincourt bat complétement l'aile droite de Turenne, commandée par Lavau; et, volant au secours du maréchal du Plessis, fixe la victoire sous les drapeaux du roi. Turenne ne parvint à rejoindre les débris de son armée qu'à travers mille périls. Il fit sa retraite sur Montmédy, et trouva dans cette ville un secours de 4000 hommes, égal

(1) Cette faute de Turenne, que ces temps de dissensions malheureuses ne pouvaient justifier, lui a été reprochée avec amertume. Cependant ce héros a pu se faire une illusion excusable sur la position de sa famille à l'égard de la France. En effet, l'inexécution du traité d'échange de la principauté de Sédan semblait devoir laisser au duc de Bouillon tous les attributs de la souveraineté, et le libre exercice de tous les droits de princes étrangers, alliés, mais non sujets de la France.

à la perte qu'il venait d'éprouver. Après la disgrâce de Mazarin et la mise en liberté des princes, en 1651, Turenne revint à la cour, dont il prit ensuite le parti, en 1652, contre le prince de Condé. Le 20 mars, on lui donna le commandement de l'armée assemblée en-deçà de la Loire. Il couvrit la marche de la cour et la sauva, par sa belle défense du pont de Jargeau, contre le général baron de Sirot, qui y fut tué (1). Le surlendemain, 6 avril, le prince de Condé avait forcé plusieurs quartiers du maréchal d'Hocquincourt à Bléneau (2). Turenne vole à son secours, sauve le reste de l'armée, et, quoiqu'il n'ait pas

(1) Turenne s'exposant aux plus grands périls, dirigea lui-même la construction d'une barricade sur le pont pour empêcher le passage de l'ennemi, qui était sur le point d'enlever toute la cour, sans qu'on pût lui opposer le moindre obstacle. Il savait que la garnison de Jargeau n'avait ni poudre ni balles pour se défendre. Il envoya l'ordre de la faire paraître sur les remparts, et, s'étant avancé sur le pont-levis, il cria de toutes ses forces à cette garnison de ne pas faire feu, sous peine de la vie. Cette ruse donna le change à l'ennemi, qui crut la place en état de défense, et ne fut tiré de son erreur que quand la barricade fut terminée. Turenne eut 12 de ses domestiques tués à ses côtés. La reine, pénétrée de reconnaissance pour un service aussi éminent, lui dit, en présence de toute la cour, qu'*il venait de sauver l'état*. Des éloges aussi flatteurs et aussi mérités n'aveuglaient point Turenne. Sa modestie était bien supérieure encore à ses autres grandes qualités. Ses mémoires fournissent mille exemples vraiment extraordinaires de l'oubli qu'il faisait de lui-même dans les occasions les plus importantes. Celle du pont de Jargeau suffira pour en donner une idée. Cette action fut peut-être celle de toute sa vie où sa personne fut le plus exposée. La cour ne dut réellement son salut qu'à son sang-froid et à son intrépidité. Il se borna cependant à mettre dans son journal cette simple note sur un fait aussi remarquable : « Il s'est passé quelque chose à Jargeau qui n'est pas de » grande considération. A Jully, le 30 mars 1652. » Plus tard, après la victoire signalée qu'il remporta aux Dunes, sous les murs de Dunkerque, il ecrivit : « Les ennemis sont venus à nous, ils ont été battus; » Dieu soit loué! » Modestie admirable et bien rare, même parmi les grands hommes de l'antiquité.

(2) Les quartiers de ce maréchal étaient trop éloignés. La veille, Turenne l'avait prévenu, mais inutilement, du danger auquel il était exposé en cas d'attaque. L'événement apprit à d'Hocquincourt que la surveillance ne supplée pas à de mauvaises dispositions, comme il l'avait dit à Turenne.

4000 hommes, arrête le vainqueur qui lui en oppose 14,000, et qui déjà se préparait à marcher sur Gien pour enlever la cour, plongée dans la plus grande consternation. « *Monsieur de Turenne*, lui dit la reine après cette action, » *mon fils vous doit une seconde fois la couronne.* » Le prince de Condé, s'étant rendu à Paris, avait remis le commandement de son armée au comte de Tavannes. Turenne et d'Hocquincourt battent ce général à Étampes, le 4 mai, lui font éprouver une perte de 2000 hommes, et font 2500 prisonniers. Turenne, resté seul chargé du commandement, entreprend le siége de cette ville. Il apprend que le duc de Lorraine s'est déclaré pour les princes, et qu'il avance à la tête de son armée. Pour éviter le danger d'être enfermé entre deux armées ennemies sans lignes de circonvallation, il abandonne le siége, marche aux Lorrains campés à Villeneuve-Saint-Georges, et par des dispositions habiles, force le prince de conclure une convention, par laquelle il est stipulé que ce prince sortira du royaume sous 15 jours, avec promesse de ne plus secourir les rebelles. Le 2 juillet, Turenne livre au prince de Condé la fameuse bataille du faubourg Saint-Antoine, où tout ce que le génie de deux grands capitaines peut imaginer de moyens et de ressources pour l'attaque et la défense fut mis en œuvre avec un égal sang-froid, une même habileté. Trois fois Turenne s'avança jusqu'à l'abbaye Saint-Antoine, trois fois le prince de Condé le força de reculer. Ces deux princes commandaient en personne ces attaques sanglantes, et souvent ils combattaient à portée de pistolet. Enfin, l'artillerie de Turenne étant arrivée, il fit pointer 6 pièces de canon dans les rues, et déjà elles faisaient un carnage horrible des frondeurs acculés à la place Saint-Antoine, lorsque *Mademoiselle*, informée de cette extrémité, leur fit ouvrir la porte de la ville, et fit tirer le canon de la Bastille sur l'armée royale pour arrêter le vainqueur dans sa poursuite. Cette victoire coûta 4000 hommes à Turenne. Condé n'en perdit que 2000, et reçut bientôt un secours de 16,000 auxiliaires. L'armée royale n'était plus que de 8000 combattants. Bloqué dans son

camp de Villeneuve-Saint-Georges, le vicomte sut rendre inutiles tous les efforts du grand Condé pour le forcer, et décampa la nuit du 4 au 5 octobre, sans que le duc de Lorraine s'aperçût de sa retraite. Le 21, il ramena Louis XIV à Paris; et, lorsque l'autorité royale fut affermie dans cette ville, il poursuivit vivement le prince de Condé, qu'il contraignit de sortir du royaume; prit Bar-le-Duc, en 7 jours, Château-Porcien en 6, et Vervins en 12 heures, quoique cette dernière place fût défendue par une garnison de 1600 hommes. De retour à la cour, en 1653, Turenne fut nommé ministre d'état et gouverneur du Limosin. Le 2 juin, il se mit à la tête de l'armée de Champagne, forte de 14,000 hommes, et marcha contre le prince de Condé, qui en avait rassemblé 30,000, et qui menaçait le royaume d'une invasion prochaine. L'armée du roi prit Rethel, le 9 juillet, Mouzon, le 28 septembre; et couvrit le siége de Sainte-Ménéhould, qui se rendit le 26 novembre. En 1654, toute l'armée ennemie forme l'investissement d'Arras. Turenne, secondé des maréchaux d'Hocquincourt et de la Ferté, vole au secours de la place, et soumet, sur sa route, Saint-Pol et le mont Saint-Éloy. L'idée d'attaquer les Espagnols, dont le nombre excédait le double des Français, dans des retranchements et des redoutes tels qu'on n'en avait jamais vus, excitait hautement les murmures. Tout ce que l'Allemagne offrait de généraux illustres, le prince de Condé, l'archiduc Léopold, le duc de Wurtemberg, les princes de Lorraine et de Ligne, les comtes de Fuensaldagne, de Garsie et de Ligneville, combattaient sous les remparts d'Arras; tous redoublaient d'efforts pour réduire cette ville, en présence même de l'armée française, dont ils se promettaient ensuite une victoire facile. Turenne les surprend dans la nuit du 24 au 25 août, leur taille en pièces ou fait prisonniers près de 7000 hommes, prend 64 pièces de canon, 2000 charriots, 6000 tentes, 9000 chevaux, et tout le bagage de l'armée (1). Cette

(1) Turenne fut blessé d'un coup de mousquet et eut un cheval tué

victoire, qui calme l'effroi du peuple et les inquiétudes de la cour, est suivie de la prise du Quesnoy, le 6 septembre, et de celle de Clermont-en-Argonne. En 1655, le vicomte de Turenne soumit Landrecies, le 14 juillet, Condé et Saint-Guilain, les 18 et 25 août. Il avait fait ouvrir la tranchée devant Valenciennes, dans la nuit du 26 au 27 juin. L'imprudence et l'obstination du maréchal de la Ferté le forcèrent de lever le siége, le 16 juillet, après que le maréchal, qui avait rejeté les avis de Turenne avec une sorte de hauteur ironique, eut été fait prisonnier, avec 3 lieutenants-généraux, plus de 400 officiers et près de 3000 soldats, dans un combat qui ne dura pas un quart d'heure. Cet échec entraîna la perte de la place de Condé, dont les Espagnols rasèrent les fortifications. Ils devaient ensuite assiéger Saint-Guilain; mais le vicomte de Turenne marche sur la Capelle, leur principal magasin, et prend cette place en leur présence, le 27 septembre. Nommé, le 24 avril 1657, colonel-général de la cavalerie, Turenne forma, le 1er juin, le siége de Cambray, qu'il leva le 30, le prince de Condé ayant pu pénétrer dans la place. Il s'opposa aux tentatives de ce prince et de dom Juan d'Autriche, pour secourir Montmédy, qui fut enlevé, le 6 août, par la Ferté. Turenne prit ensuite Saint-Venant, la Motte, qu'il fit raser, Wate, Bourbourg et Mardick, et força les Espagnols de se retirer sous le canon de Dunkerque. Le 25

---

sous lui. Toute la gloire de cette journée lui fut due, le corps que commandait le maréchal de la Ferté ayant été battu de manière à se sauver dans Arras, et celui du maréchal d'Hocquincourt n'étant arrivé qu'après le combat. Turenne eut donc à la fois à remporter une victoire et à venger une défaite. Son succès fut d'autant plus glorieux, qu'un moment avant l'action, ayant fait demander à la Ferté quelques instruments qui lui étaient nécessaires pour l'attaque des lignes, ce maréchal les avait refusés, dans des termes fort désobligeants pour Turenne. « Puisqu'il est » si colère, répondit ce dernier, il faudra se passer de ses outils, et faire » comme si nous les avions. » Cette rare modération ne se démentit jamais, et la Ferté lui-même en fut tellement surpris dans une autre occasion qu'il s'écria avec une sorte de jurement qui lui était ordinaire : « Cet homme sera-t-il toujours sage et moi toujours fou ? »

mai 1658, il investit cette ville, avec son armée, renforcée de 6000 Anglais. L'ennemi inonde tout le pays, en lâchant les écluses, et le marquis de Lude, le Vauban espagnol, se jette dans la place. Turenne surmonte tous les obstacles et ouvre la tranchée le 5 juin. Il apprend que l'ennemi avance pour secourir les assiégés, et qu'il est déjà au milieu des Dunes. Il marche aussitôt à sa rencontre avec 6000 chevaux et 9000 fantassins. L'armée ennemie n'a que 6000 hommes de pied : elle en compte, il est vrai, 8000 de cavalerie; mais le terrain, coupé de canaux et de montagnes, et couvert de marais, n'offrait aucune chance de gloire à cette arme. Turenne attaque les Espagnols, le 14 juin; leur aile droite est taillée en pièces; mais Condé, qui commande la gauche, est sur le point d'arracher la victoire. Turenne vole au secours du maréchal de Créquy, près de succomber sous les efforts de son terrible adversaire. Sa présence ranime le combat; le carnage devient horrible : trois fois Condé rallie ses bataillons intrépides, trois fois ils sont enfoncés par Turenne; enfin, après un dernier et inutile effort, Condé cherche son salut dans une prompte retraite. A peine les ennemis purent-ils rassembler 6000 hommes de leur armée. Dunkerque capitula le 23 juin, Bergues se rendit le 2 juillet, Furnes, le 3, et Dixmude, le 4. Turenne couvrit le siége de Gravelines, qui fut prise le 30. Il se saisit du château de Gavre, sur l'Escaut, et enleva le comte de Chamilly, qui, par ordre du prince de Condé, conduisait 3 régiments dans Oudenarde. Cette place capitula le 9 septembre, et Menin le 17. Le 19, Turenne bat le prince de Ligne, et lui fait 2500 prisonniers; s'empare d'Ypres, le 27, de Commines, de Gramont et de Hissow, et envoie des partis jusques aux portes de Bruxelles, où étaient retirés le prince de Condé et dom Juan d'Autriche. Une suspension d'armes, publiée le 8 mai 1659, mit fin aux hostilités, et la paix fut scellée par le mariage de l'infante Marie-Thérèse avec Louis XIV. Ce monarque récompensa les services rendus par Turenne, dans la dernière campagne, par la dignité de maréchal-

général des camps et armées, dont il fut pourvu le 5 avril 1660 (1). A la mort de Philippe IV, les droits revendiqués par Louis XIV sur la Flandre, le Brabant et la Franche-Comté, ayant excité une rupture entre la France et l'Espagne, Turenne fut nommé au commandement de l'armée de Flandre, le 6 mai 1667. Cette campagne fut comme une sorte de marche triomphale. Il s'empara de Charleville le 2 juin, d'Ath le 16, de Tournay, qui se rendit à discrétion le 24, après 4 jours d'attaque, de Douay, le 6 juillet, de Lille, le 25 août, et d'Alost, le 12 septembre (2). Turenne fut nommé général en chef de l'armée des Pays-Bas, le 30 mars 1668 ; mais la paix fut conclue, le 2 mai, à Aix-la-Chapelle. Louis XIV, voulant porter la guerre chez les Hollandais, en 1672, donna à Turenne, le 18 avril, le commandement de son armée sous les ordres immédiats de MONSIEUR (3). Le 15 mai, Turenne, de concert avec le comte de Chamilly, prit les places de Maseick et de Saint-Tron. Il s'empara seul de Tongres, le 26, de Burick, le 3 juin, de Rées, le 7, d'Arnheim, le 15, des forts de Skenck, de Knotzembourg, de Woorn, de Saint-André, dans le même

---

(1) Voici le considérant de ses provisions : « Pour l'estime et la vénération universelles, que les recommandables qualités qui sont en sa personne, et les grands et signalés services qu'il nous a rendus, lui ont acquises, ayant donné des témoignages publics de sa grande capacité, de sa vigilance extraordinaire, de son courage, de sa valeur et de sa prudence, ainsi que de son expérience consommée en la guerre, par les grands exploits, les conquêtes mémorables et les fameuses victoires qu'il a remportées sur nos ennemis, etc., etc. »

(2) Ce fut le 23 octobre de la même année, que Turenne fit l'abjuration publique du calvinisme.

(3) Dans cette campagne, les notables d'une des principales villes des Pays-Bas envoyèrent une députation vers Turenne, pour lui offrir 100,000 écus, s'il consentait à détourner la marche de son armée et à ne lui pas faire traverser leur territoire. « Comme votre ville, répondit Turenne, n'est point sur la route par où j'ai dessein de faire marcher mes troupes, je ne puis en conscience prendre l'argent que vous m'offrez. »

mois, de Nimègue, le 9 juillet, de Crèvecœur, le 19 (1), et de Bommel, le 26 septembre. L'électeur de Brandebourg, à la tête de 35,000 hommes et d'une artillerie formidable, s'avançait pour secourir les Hollandais. Ce prince se flattait d'un succès qui devait lui paraître d'autant moins douteux, que Turenne avait dû affaiblir considérablement son armée, pour assurer, par de nombreuses garnisons, la conservation de toutes ses conquêtes. Turenne n'eut, en effet, que 12,000 hommes à opposer aux ennemis : mais il fit bien voir ce que peut la supériorité du génie pour suppléer à l'inégalité du nombre. Cet ennemi, si fier de sa force et de ses exploits antérieurs, que déjà il a sommé l'électeur de Cologne et l'évêque de Munster de se détacher de l'alliance des Français, est bien étonné de voir cette faible armée, qu'il espérait aller surprendre, marcher audacieusement à sa rencontre, traverser le Rhin à Wesel, le 10 septembre, s'avancer rapidement sur la Lippe, l'Emser, la Roër, la Lahn, le forcer à repasser le Mein, le 15 décembre; s'emparer des comtés de la Marck et de Ravensberg, et prendre ses quartiers d'hiver dans le Brandebourg même, sans qu'une armée aussi supérieure osât risquer une bataille. Turenne reçoit de Louis XIV et de Louvois, l'ordre quatre fois réitéré de repasser le Rhin, dans l'appréhension que les gelées ne rendissent ce passage impraticable, et ne compromissent le salut de l'armée. Loin de partager les craintes du ministre, Turenne enfreint la volonté suprême, et poursuit ses conquêtes. Il assiége et prend Unna et Camen, le 5 février 1673, Altena, le 8, Zoest, le 23, Hoexterbgmers et Biélefeld, le 17, et poursuit l'électeur de Brandebourg jusque dans la capitale de ses états, d'où, consterné de sa défaite, sans avoir combattu, il demande et obtient la paix (2).

(1) Le 26 juillet, Louis XIV, lors de son départ pour Paris, nomma Turenne généralissime de ses armées, avec ordre aux maréchaux de Créquy, d'Humières et de Bellefonds, de lui obéir comme à lui-même.

(2) Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, s'était acquis dans

Tournant ensuite ses armes contre les Impériaux, Turenne les chassa de la Franconie, du landgraviat de Thuringe, et de la Saxe; les rejeta dans la Bohême; traversa la Hesse, et vint camper près de Francfort, en attendant le résultat des délibérations de la cour de Vienne. En 1674, Turenne couvrit la Franche-Comté, pendant que le roi faisait en personne la conquête de cette province. Il fait enlever Guermesheim, le 3 mars; et, le 16 juin, à la tête de l'armée de la Moselle, il attaque et enlève de vive force la ville et le château de Sintzeim, défendus par un défilé étroit, une rivière profonde et rapide, et une armée nombreuse, qu'il met dans une déroute complète, après lui avoir tué 2000 hommes, fait 900 prisonniers, et s'être emparé de tous ses bagages. Il repasse le Rhin, se saisit de Neustadt, le 20 juin, met tout à feu et à sang dans le Palatinat (1), et bat les ennemis à Ladembourg, le 5 juillet. A Ensheim, le 4 octobre, il attaque, avec 22,000 combattants, l'armée des princes confédérés d'Allemagne, forte de 40,000 hommes, et retranchée dans une position avantageuse; leur livre un

---

les camps la réputation d'un habile capitaine. Il joignait à cette réputation méritée toutes les qualités qui forment les grands hommes. Ce prince, dans le temps où Turenne envahissait la Westphalie, et le forçait à une retraite mortifiante, lui donna une grande preuve de l'estime la plus généreuse. Informé qu'un scélérat doit attenter aux jours de son vainqueur, il peut recueillir le fruit de ce crime odieux, et se délivrer d'un ennemi redoutable par son seul silence. Son cœur magnanime se soulève à la seule pensée qu'un héros comme Turenne puisse périr d'une manière aussi malheureuse, et aussitôt il lui fait passer l'avis du complot formé contre lui. Turenne fut vivement sensible à cet acte de grandeur d'âme: on épia, et l'on découvrit le misérable; mais Turenne se contenta de le faire chasser de son armée.

(1) La sévérité qu'il exerça dans ce malheureux pays lui avait été expressément ordonnée par Louvois, et il n'est pas douteux qu'il n'eût beaucoup tempéré les rigueurs commandées par la haine de ce ministre contre l'électeur-palatin, si les habitants ne se fussent livrés aux excès les plus affreux contre les soldats français qui avaient le malheur de tomber dans leurs mains. Le récit en fait frémir; mais la vengeance fut terrible: l'électeur put voir du haut de son château de Manheim, 2 villes et 25 villages livrés aux flammes.

combat, où la victoire, après être restée dix heures indécise, couronne enfin la valeur des Français, et les savantes manœuvres de leur général : 10 pièces de canon, 30 drapeaux et étendards, et un grand nombre de prisonniers en furent les trophées. L'électeur de Brandebourg joint ses troupes à celles des princes confédérés; 60,000 hommes marchent vers Turenne, mais ils s'arrêtent devant le vainqueur d'Ensheim, et n'osent l'attaquer. Il fait une retraite admirable jusque dans la Lorraine, jetant de fortes garnisons dans toutes les places, pour en assurer la défense. Mais, après s'être étudié long-temps à fortifier la sécurité de l'ennemi sur son mouvement de retraite, il passe inopinément la rivière d'Ill, tombe sur un corps de 6000 chevaux à Mulhausen, le 29 décembre, taille en pièces tout ce qui fait résistance, et enlève 4 étendards, et plusieurs centaines de prisonniers. Le 5 janvier 1675, il consomma, à Turcheim, l'anéantissement de cette superbe armée, qui avait fait tant de marches pour précipiter sa perte. Cette dernière victoire ne fut pas moins sanglante que décisive. De 60,000 ennemis qui, depuis 50 jours, tenaient la campagne, à peine 20,000 purent-ils se rallier en Allemagne, après avoir fui l'Alsace, si funeste à leurs drapeaux, et repassé le Rhin. Ce qu'il y eut peut-être de plus surprenant dans l'accomplissement de tant de choses si extraordinaires, c'est que tout était le fruit des combinaisons du maréchal de Turenne. Dès le 30 octobre de l'année précédente, ce grand homme avait écrit au roi une lettre, dans laquelle il développait les moyens dont il devait se servir, pour obliger les Impériaux à repasser le Rhin, et les fausses apparences qu'il devait leur présenter, pour les affaiblir et les amener par degrés à cette retraite. Le succès passa les espérances ; car la fuite de l'ennemi fut tellement précipitée, que le lendemain du combat de Turckeim on trouva 3000 soldats blessés qu'il avait abandonnés dans Colmar. Après avoir épuisé pendant 3 mois tout ce que l'art de la guerre offre de ressources aux talents, à l'activité, à la ruse, dans des marches, des contre-marches et des campements, qui firent l'admiration de toute l'Eu-

rope, Turenne allait recueillir le fruit d'une si glorieuse et si pénible campagne, et attaquer Montécuculli dans une position où il était enfin parvenu à avoir l'avantage sur ce tacticien célèbre, lorsqu'en reconnaissant le champ de bataille, il fut tué à Salzbach, le 27 juillet, d'un coup de canon, dont il fut atteint au milieu de l'estomac (1). Tout ce qui l'environnait sembla frappé de ce coup funeste. La consternation fut générale, et la douleur des chefs et des soldats pouvait être comparée au désespoir d'une nombreuse famille qui vient de perdre un père adoré. « Turenne, dit Voltaire, fut pleuré des soldats et des peuples. » Louvois fut le seul qui ne le regretta pas : la voix publique l'accusa même, lui et son frère, l'archevêque de » Reims, de s'être réjouis indécemment de la perte de ce » grand homme. On sait les honneurs que le roi fit rendre » à sa mémoire, et qu'il fut enterré à Saint-Denis, comme » l'avait été le connétable Duguesclin, au-dessus duquel » l'opinion générale l'éleva autant que le siècle de Turenne » est supérieur au siècle du connétable..... Il passa pour le » plus habile capitaine de l'Europe, dans un temps où l'art » de la guerre était plus approfondi que jamais...... Si on » pouvait le comparer à quelqu'un, on oserait dire que, de » tous les généraux des siècles passés, Gonzalve de Cordoue, » surnommé *le grand capitaine*, est celui auquel il ressem» blait davantage. » Le 16 août 1799, en exécution d'un arrêté du directoire, les restes de Turenne furent transportés au musée des monuments français, et déposés dans un sarcophage taillé à l'antique; mais, le 23 septembre 1800, le beau mausolée, que la munificence royale lui avait érigé à Saint-Denis, fut rétabli sous le dôme des Invalides.

---

(1) Le même boulet emporta le bras du marquis de Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie. Son jeune fils, qui remplissait auprès de lui les fonctions d'aide-de-camp, fondait en larmes, en secourant son père : « Ce n'est pas moi, mon fils, lui dit Saint-Hilaire, c'est ce grand » homme qu'il faut pleurer. » Paroles comparables à tout ce que l'histoire a consacré de plus héroïque, et le plus digne éloge de Turenne. (*Siècle de Louis XIV, tom. II, pag.* 127.)

La dépouille mortelle de Turenne y fut replacée. De tous les tributs que la poésie et l'éloquence françaises sont venues déposer sur la tombe de ce guerrier illustre, aucun ne nous a paru plus touchant, plus sublime, que cette inscription modeste, gravée par M. le Noir : TURENNE, nom cher à tous les cœurs généreux, qui, pendant 40 ans, fut la gloire de la France, la terreur et l'admiration de ses ennemis, et qui renferme en lui seul l'expression des plus rares talents et des plus grandes vertus réunis ! (*Chronologie militaire*, *tom. II*, *pag.* 32; *Histoire du vicomte de Turenne, par l'abbé Raguenet*, *in-12*, *Paris*, 1741; *Histoire de France*, *par Anquetil*; *annales du temps.*)

DE LA TOUR (Frédéric-Maurice), *comte d'Auvergne*, *lieutenant-général*, second fils de Frédéric-Maurice, duc de Bouillon, et neveu du grand Turenne, naquit, le 15 janvier 1642. Il fut nommé aide-de-camp des armées, le 5 mai 1667, puis colonel d'un régiment de son nom (d'Auvergne), le 8 juillet suivant; maréchal-de-camp, le 23 février 1674; colonel-général de la cavalerie, le 14 septembre 1675, par la mort de son oncle, et lieutenant-général, le 25 février 1677. Il fit les campagnes de 1667 à 1692, en Flandre, et en Allemagne, et mourut le 23 novembre 1707. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 288.)

DE LA TOUR D'AUVERGNE (Henri-Louis), *comte d'Evreux*, *lieutenant-général*, neveu du précédent, né le 2 août 1679, entra au service, en 1691, en qualité d'enseigne de la compagnie colonelle du régiment du Roi. Il fut nommé, le 4 octobre 1692, colonel du régiment de Blaisois infanterie; brigadier, le 29 janvier 1702; maréchal-de-camp, le 26 octobre 1704; colonel-général de la cavalerie, sur la démission de son oncle, le 10 février 1705; lieutenant général, le 19 juin 1708, et gouverneur-général de l'île de France, le 22 septembre 1719. Il fit les campagnes de 1691 à 1708, aux armées de Flandre, d'Allemagne, de Hollande et de la Moselle, et mourut le 20 janvier 1753. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 636.)

DE LA TOUR D'AUVERGNE (Godefroi-Charles-Henri), *duc de Bouillon, pair de France, prince d'empire et maréchal-de-camp*, né le 26 janvier 1728, fut connu, jusqu'en 1771, sous le titre de prince de Turenne. Le 7 juin 1748, il fut pourvu de la charge de colonel-général de la cavalerie, sur la démission du comte d'Évreux, son grand-oncle; fut créé brigadier, le 20 mars 1747, et combattit, cette année, à Lawfeldt. Il fut nommé grand-chambellan de France, le 5 février 1748, en survivance de son père; commanda la cavalerie au siége de Maestricht, et fut créé maréchal-de-camp, le 10 mai de la même année. Le 24 octobre 1771, il succéda aux biens et aux dignités de son père, et mourut, en 1812, le dernier de son nom. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 323.)

DE LA TOUR D'AUVERGNE (Nicolas-François-Jules, *chevalier*, puis *comte*), *lieutenant-général* (1), né le 10 août 1720, fut nommé successivement cornette au régiment de Chepy, cavalerie, le 3 septembre 1738; capitaine d'une compagnie, le 26 juillet 1741; colonel d'un régiment d'infanterie, le 12 août 1746; colonel au corps des grenadiers de France, le 20 février 1749; colonel du régiment de Boulonnais, le 11 novembre 1751; brigadier d'infanterie, le 15 octobre 1758; maréchal-de-camp, le 20 février 1761; lieutenant-général aux pays d'Anjou et de Saumurois, le 27 février 1778, et lieutenant-général des armées, le 1er mars 1780. Il a fait, de 1742 à 1757, les campagnes en Bavière, en Bohême, sur les bords du Rhin, en Flandre, en Italie, et sur les côtes de Bretagne, contre les Anglais, et est décédé en 1791. (*Chronologie militaire, t. VII, pag.* 493.)

DE LA TOUR, *voyez* BAILLET.

DE LA TOUR-MAUBOURG, *voyez* DE FAY.

(1) Il était d'une branche puînée de la même maison, connue sous la dénomination des seigneurs de Murat, laquelle s'est éteinte en la personne de cet officier-général.

DE LA-TOUR-DU-PIN DE GOUVERNET (René), dit *le grand René, baron d'Aix, Mévouillon et Montauban, et marquis de la Charce, capitaine de* 100 *hommes d'armes, et maréchal-de-camp*, était fils aîné de Guigues de la Tour, seigneur de Gouvernet, descendant des seigneurs de Vinay, de l'illustre maison de la Tour (1), dont étaient les derniers dauphins de Viennois, par Pierre de la Tour, châtelain d'Oulx, compris avec Guigonnet, son fils, dans l'état des officiers du dauphin Humbert II, qui, en 1343, prêtèrent serment de fidélité au roi de France. Né, en 1543, à Gouvernet, près de la petite ville du Buis (2), en Dauphiné, il fut élevé dans la religion calviniste, et devint le compagnon d'armes de du Puy-Montbrun et de Lesdiguières. En 1569, il se trouva à la bataille de Montcontour, et se retira avec les débris de l'armée protestante en Dauphiné. La paix survenue peu de temps après ayant été rompue, en 1572, par le massacre de la Saint-Barthélemy, il contribua à la victoire que Montbrun remporta, le 13 juin 1575, près de Die, sur de Gordes, qui commandait l'armée royale, et presque aussitôt tailla en pièces, avec du Bar, un gros de cavalerie du comte de Beynes. Enflé par ces succès, Montbrun veut livrer un nouveau combat près du pont de Mirebeau; mais, son cheval s'étant abattu, Montbrun a la cuisse rompue dans sa chute; il est pris et conduit à Grenoble, jugé par le parlement, et décapité, le 12 août 1575. Morges, Lesdiguières, Gouvernet, Blacons, le Pouet et autres chefs protestants avaient inutilement menacé de représailles, s'il était traité autrement qu'en prisonnier de guerre; et, si l'on en croit son historien, sa grâce arriva 2 heures trop tard. Lesdiguières ayant été désigné pour successeur de Montbrun par les protestants de la province, et

(1) Ou la Tour-du-Pin, ainsi que l'ont appelée les historiens depuis environ 150 ans, à raison de la ville de la Tour-du-Pin, chef-lieu de l'ancienne baronnie de la Tour.

(2) Et non pas du Puy, comme il est marqué dans le Dictionnaire historique de Chaudon et Delandine.

confirmé dans ce commandement par le roi de Navarre, Gouvernet devint son bras droit dans les guerres civiles (1). Gouverneur de Serre dès 1575, il prit, en janvier 1577, Tulette, Visan et Pierre-Longue; assiégea le château de Tallard au mois de mai suivant, puis revint à Tulette, dont il était gouverneur, et d'où il tenait en respect tout le voisinage. Le 30 juillet 1578, il escalada et manqua la forteresse de Seguret: son frère y fut blessé (2); et, le 16 septembre suivant, il battit, entre Nyons et Mirabel, la compagnie du chevalier Oddi, qui perdit 45 hommes. En 1579, quand le maréchal de Bellegarde, jaloux de Birague, gouverneur du marquisat de Saluces, et pensant d'ailleurs à profiter des troubles du royaume pour se former une principauté, eut résolu de chasser Birague de son gouvernement, Gouvernet lui fut envoyé par Lesdiguières, avec 2000 hommes de pied levés en Provence et en Dauphiné, 300 chevau-légers, autant d'arquebusiers à cheval, et bon nombre de canons (3); et, avec ces forces, Bellegarde, ayant marché droit à Saluces, s'empara de tout le marquisat. Mais bientôt le duc de Savoie, mécontent de ce qu'au mépris de sa parole, Bellegarde n'avait, pour ainsi dire, que des réformés dans

---

(1) Daniel, *tom. XI, pag.* 226.

« M. de Lesdiguières, dit aussi Brantôme, s'associa M. de Gouvernet, » très-brave et très-vaillant capitaine, son lieutenant, qui l'a très-bien assisté et servi en tous ses combats et conquêtes; car il est un très-bon » homme de main, ainsi que je l'ai fort connu. » (*Tom. IX, pag.* 205 *et* 206, *in*-18.)

(2) Jacques de la Tour, seigneur de Saint-Sauveur, qui fut capitaine d'une compagnie de chevau-légers.

Lettre d'Henri IV à Gouvernet, en date du 27 janvier 1594.

(3) De Thou, *tom. VIII, pag.* 82, prétend que ce secours ne fut que de 1200 hommes de pied et 300 chevaux. Mauroy, dans la *Vie de la Valette, pag.* 19 *et* 21, et Pérussis, dans l'*Histoire des guerres du comté Venaissin, pag.* 229, racontent le fait chacun à sa manière; nous avons suivi Guichenon et Daniel. Cet événement est très-mal rapporté dans la *Vie de Lesdiguières, pag.* 34. (*Voyez* Guichenon, *t. I, partie* 2ᵉ, *pag.* 695 *et* 696; et Daniel, *tom. XI, pag.* 91.)

son armée, lui en fit porter des plaintes par le comte de Frusasque, et l'obligea de donner congé à Gouvernet et à ses troupes le 22 juin 1579. L'édit de Poitiers avait fait poser les armes aux protestants; mais cette paix simulée leur était plus funeste qu'une véritable guerre. Elle avait été enfreinte particulièrement envers Gouvernet, dont les places et les troupes avaient été surprises par les ligueurs, pendant qu'il était au marquisat de Saluces; à tel point que la reine envoya le président de Bellièvre dans les Baronnies, pour désapprouver ces infractions, et apaiser les réformés; mais l'effet naturel de ce mépris des traités était produit : les protestants se soulevèrent de nouveau en divers endroits; et, en 1580, ils reprirent en tous lieux les armes. A cette époque, plusieurs de leurs chefs du Bas-Dauphiné ne voulaient pas reconnaître l'autorité de Lesdiguières; Gouvernet et Blacons, au contraire, y déféraient sans difficulté. Le duc de Mayenne, se fiant toutefois sur cette désunion, s'avança le long du Rhône avec une armée; défit les protestants à Valence et à Romans; leur prit diverses places; et, autant par adresse que par la force des armes, mit fin aux hostilités, en 1581. Durant ces derniers troubles, Gouvernet avait commandé toutes les troupes qui étaient en Provence, au comté Venaissin, et dans l'archevêché d'Avignon, par lettres-patentes du roi de Navarre, du 20 avril 1580. Après avoir escorté jusqu'au Rhône le cardinal Alexandre Riarrio, légat en Portugal, il revint vers Sisteron, où il surprit Pomet. Alors les troupes de Lesdiguières assiégeaient Tallard; celui-ci, rencontrant à son retour près de Chorges, Mures, l'un des chefs catholiques, l'attaqua de concert avec Gouvernet, et mit sa troupe en déroute : mais la précipitation de Gouvernet, qui avait trop tôt donné, empêcha qu'elle ne fût entièrement détruite. En 1584, les protestants reprirent les armes; et, s'assemblant à Die de tous côtés l'année suivante, sous les ordres de Gouvernet et du Pouet, ils en assiégèrent le château, que de Beaune leur rendit au commencement d'août. En 1586, du Mas Castellane, zélé protestant, et baron d'Allemagne, château situé dans le diocèse d'Aix, vint prier Lesdiguières

de délivrer cette place, assiégée par Jean de la Garde, sieur de Vins, avec 5,000 hommes de pied et quelque cavalerie (1). Lesdiguières y marcha : il avait pour guides la Tour-Gouvernet, Bérenger, sieur de Morges, et autres; de Vins, mis en déroute, perdit 1200 hommes dans cette affaire; mais Castellane y fut tué. Dans le combat, livré cette même année, près de Montélimart, Gouvernet, en vrai chevalier, défia Loriol, comme ayant le plus beau cheval de l'armée, le vainquit, et envoya en présent son cheval à Henri IV (2). Lesdiguières, après cette rencontre, s'était dirigé sur Embrun. Il s'avança ensuite dans le Trièves, sachant que Lavalette devait s'y porter. Celui-ci pénétra, en effet, jusqu'au monestier de Clermont; mais déjà l'avant-garde de Lesdiguières, commandée par Gouvernet, l'y avait prévenu (3). La Valette, espérant enlever ce chef et sa troupe, lui oppose alors les sieurs de Gordes et d'Auribal, et lui-même fait un grand détour, pour le

---

(1) Si l'on en croit de Thou, l'armée de de Vins n'était que de 1400 hommes et quelque cavalerie. (*T. IX*, *pag.* 615.) Mais Daniel, *tom. XI*, *pag.* 226, et Videl, *pag.* 58, disent qu'elle était de 3 à 4000 hommes. Du reste ces historiens ne s'accordent pas plus sur le nombre des morts que sur celui des combattants; il y en eut 1200 selon de Thou, 1000 selon Daniel, et 1500 suivant Videl.

(2) Voici comment l'historien de Lesdiguières raconte ce fait d'armes véritablement remarquable :

« Durant l'escarmouche, Roybon, gentilhomme du roi de Navarre, » qui était venu de sa part trouver Lesdiguières, ayant eu son cheval tué » sous lui, en reçut un tout à l'heure, d'une façon qui mérite bien d'être » sue. Gouvernet, remarquant parmi les ennemis le chevalier de Loriol, » maréchal-des-logis de la compagnie de gens d'armes de Maugiron, » comme le mieux monté de la troupe, s'avance au galop, en résolution » de le tuer pour avoir son cheval. Loriol, le voyant venir, fait la moitié » du chemin. Gouvernet lui porte de vingt pas, en tournant, un coup de » pistolet dans la tête, si à propos, qu'il le fait tomber mort, prend son » cheval et le donne à Roybon, qui lui promet d'en faire un présent de sa » part au roi de Navarre, et de lui conter l'action. » (*Pag.* 61.)

(3) Videl (*p.* 61), nomme ici le Pouet, Gouvernet et Condorcet; mais Mauroy, dans la *Vie de la Valette*, ne nomme que Gouvernet seul (*p.* 87 et 88). Les circonstances de ce combat nous ont paru mieux rapportées par Mauroy que par l'historien de Lesdiguières.

prendre par-derrière; mais Gouvernet, averti à temps, tombe sur ceux que Lavalette lui avait opposés, et, passant à travers, va rejoindre Lesdiguières : de Gordes et d'Auribal y périrent. L'année suivante, Lesdiguières ayant porté la guerre dans les Baronnies, Gouvernetse présenta devant Ventérol, qui ouvrit ses portes; il investit ensuite Mérindol. Cette place se fit battre plusieurs jours; mais, Lesdiguières arrivant, elle capitula. En 1588, Lesdiguières voulut maîtriser la ville de Gap, obstacle puissant à toutes ses entreprises; il résolut donc de construire un fort sur le coteau de Puymore qui la domine. Toutes les troupes de la province avaient ordre de se rendre au camp de Serres, le 5 avril; ainsi, l'on y vit arriver les troupes du jeune comte de Grignan, qui furent jointes par celles de Gouvernet, de Montbrun, de Morges, et autres : l'ouvrage fut poussé avec vigueur, et en 13 jours mis en état de défense. Ce fort terminé, comme les troupes se séparaient, Gouvernet et Cugy allèrent investir Saint-Jean de Royans, que la garnison évacua peu de jours après. Cependant, Lavalette, qui commandait pour le roi, en Dauphiné, ayant appris combien les ligueurs devenaient formidables à la cour, que d'Épernon avait été obligé d'en sortir, et que le duc de Mayenne devait entrer en Dauphiné avec une armée, et lui enlever à lui-même le commandement dont il était revêtu, résolut de faire non-seulement la paix avec Lesdiguières, mais encore une ligue offensive et défensive contre tous ceux qui entreraient en armes dans la province, c'est-à-dire, contre Mayenne et la Ligue. La chose proposée à Lesdiguières, qui ne pouvait attendre que sa ruine du triomphe de la ligue en France, il accepta. Le Buisson. gentilhomme provençal, et Gouvernet, convinrent entre eux des conditions à Montmaur, le premier, agissant au nom de Lavalette, et le second, pour Lesdiguières; ce traité fut signé, le 14 août 1588 (1). En 1589, Lesdiguières, envoyant Gouvernet

(1) Il est rapporté textuellement dans la *Vie de Lesdiguières*, p. 86, avec la date du 14; mais de Thou (*tom. X, p.* 340) lui donne celle du 13.

en Provence, pour assister Lavalette dans la guerre qu'il soutenait contre de Vins et de Carces, chefs de la ligue en cette province, lui donna, à cet effet, 4 cornettes de cavaliers et 4 ou 500 arquebusiers. Cette même année, Henri III fut assassiné, le 1er août. Lesdiguières et Gouvernet se trouvent du parti du roi; plusieurs chefs quittent les drapeaux de la ligue, et d'Ornano, lieutenant-général en Dauphiné pour le feu roi, reconnaît Henri IV pour son maître. L'année suivante, la ville de Vienne, à l'exemple de Lyon, s'étant jointe à la ligue, Lesdiguières et d'Ornano viennent au secours de Maugiron, qui y commandait, et, pour faire diversion, font attaquer Condrieu par Gouvernet et du Pouet : la place, battue pendant 6 jours par 4 canons, est emportée. Peu de temps après, et lorsque Grenoble eut capitulé, Albigny, qui y commandait, en sortit, escorté par la compagnie d'arquebusiers à cheval de Gouvernet : ce que, dit Videl, l'un et l'autre tinrent à faveur. Enfin, au mois de décembre, Gouvernet assiégea Mévouillon; mais le duc de Savoie le fit ravitailler, à la prière de la comtesse de Sault, ce qui en retarda la prise. A cette époque, ce prince, ayant levé le masque, venait de faire son entrée à Aix; et, d'abord reconnu par le parlement, pour gouverneur de Provence, sous la couronne de France, il avait, le 22 janvier 1591, tenu les états, et les avait exhortés à chasser la Valette de la province, ainsi que les huguenots qui s'étaient armés en sa faveur; protestant d'ailleurs n'agir dans aucun intérêt particulier, et ne vouloir faire de conquêtes que sur les hérétiques. Sur ces promesses, on résolut de lever 10,000 hommes, et de demander des secours à l'Espagne et à Rome : les députations partirent. De son côté, et deux jours après, la Valette, comme gouverneur de la province au nom du roi, fit une autre convocation des états à Riez; et, y démontrant les desseins ambitieux du duc de Savoie sur le Dauphiné et la Provence, il demanda les moyens de les combattre. Sur ces entrefaites, et par les intrigues de la comtesse de Sault, le duc de Savoie avait été reçu à Marseille; bientôt il en partit pour l'Espagne : il devait en ramener des secours.

Cependant, faute de troupes, la Valette n'avait pu empêcher le soulèvement des villes de la Provence. Dès que le duc de Savoie se fut embarqué, il se rendit à Sisteron près de Lesdiguières, et le pria de se joindre à lui. Lesdiguières aussitôt passant en Provence, l'un et l'autre marchent au secours de Berre, qui, assiégé par les ligueurs, était près de se rendre faute de vivres; et, le 15 avril, Martinengue, lieutenant-général du duc de Savoie, est défait à Épernon, et Berre est ravitaillé. Le duc de Nemours, profitant alors de l'absence de Lesdiguières, faisait des courses en Dauphiné. Lesdiguières y retourne précipitamment, et bientôt Gouvernet prend par famine la forteresse inattaquable de Mévouillon (1), que depuis long-temps ses troupes tenaient bloquée. Puis, se joignant à Lesdiguières, il fait avec lui des courses jusqu'aux portes de Lyon, et, revenant sur ses pas, taille en pièces, avec du Bar, dans la vallée de Graisivaudan, 2 compagnies d'arquebusiers à cheval des troupes de Savoie. Cependant, revenu d'Espagne avec 15 galères chargées de troupes, le duc de Savoie pressait plus que jamais le siége de Berre. Alors, pour la seconde fois, la Valette appelle Lesdiguières à son secours (juillet 1591). « Mais ce fut en vain, dit son historien;

---

(1) « Après le ravitaillement de Berre, dit Daniel, *tom. XI, p.* 687, « les troupes se séparèrent; une partie passa en Languedoc pour renforcer le duc de Montmorency contre le duc de Joyeuse : Lesdiguières » retourna en Dauphiné, où le sieur de Gouvernet prit par famine, etc. » Daniel se trompe ici. Le passage des troupes en Languedoc n'eut lieu qu'après la prise, et non après le ravitaillement de Berre. (Voyez l'*Histoire de Languedoc, tom. V, p.* 452 *et* 453). C'est la différence du mois d'avril au mois d'octobre; et ce qui le prouve, c'est que Gouvernet fit partie des troupes qui passèrent en Languedoc, et que cependant, après le ravitaillement de Berre, on le voit encore en Dauphiné et en Provence. Videl s'est trompé à son tour, *p.* 468, en mettant la prise de Mévouillon par Gouvernet, sous la date de 1580; car, outre le passage de Daniel qu'on vient de lire, et celui de Guichenon, *tom. I, partie* 2e, *p.* 730, on voit dans Robert de Briançon que Gouvernet fut gouverneur de Mévouillon l'an 1592, c'est-à-dire aussitôt après la prise. Ce n'est pas au reste la seule faute de date que l'on remarque dans la *Vie de Lesdiguières*.

» et toute l'assistance qu'il reçut du dehors, fut de 150 maîtres » à cheval, conduits par M. de Gouvernet. » Trop faible avec ce seul renfort pour attaquer le duc de Savoie, il fit à la fois de nouvelles instances auprès de Lesdiguières, d'Alphonse d'Ornano, et du duc de Montmorency; et, en attendant leur réponse, il vint battre la tour d'Aigues, qui reçut 300 coups de canon et fut emportée au troisième assaut. « De là, dit encore son historien, M. de Gouvernet » se retira en Dauphiné, mandé par son chef, et ce fut un » affaiblissement pour M. de la Valette. » Cependant Berre était réduit à l'extrémité : la Valette renouvelle ses instances, envoie auprès de Lesdiguières, et va lui-même audevant de M. de Montmorency; mais celui-ci veut auparavant tenter un coup de main sur Arles. En vain la Valette et les autres chefs s'y opposent; le projet est découvert et manque, et, le 22 août, Berre capitule (1). Lesdiguières arriva, mais trop tard; il secourut du moins la Valette, en s'emparant de la place de Luz. Alors le duc de Montmorency, repassant en Languedoc, amena de Provence et de Dauphiné le colonel Alphonse, le comte de la Roche, du Pouet et Gouvernet, en tout 400 maîtres, avec lesquels, joints à ses troupes, il se mit en campagne au mois d'octobre. Il voulait secourir Carcassonne, que le duc de Joyeuse tenait étroitement bloqué; mais ce projet ne pouvait s'exécuter sans combattre, et Joyeuse, renfermé dans son camp, barrait le passage et se refusait au combat. Pour l'en tirer, Montmorency assiége Azillanet; Joyeuse s'avance pour le secourir; on en vient aux mains; les troupes d'Alphonse et de Gouvernet, qui faisaient l'avant-garde, combattent vaillamment en cette rencontre; Joyeuse est défait, et le soir même Azillanet capitule. Alphonse et Gouvernet ramènent alors leurs troupes en Dauphiné. Cependant Gouvernet, qui était maréchal-de-camp du 1er

---

(1) Le 20, selon Guichenon, *pag*. 733. Cet historien place l'entreprise sur Arles après le siége de Berre, comme on vient de le voir; c'est le contraire dans Mauroy.

avril de cette même année 1591, passe de nouveau en Provence, avec Lesdiguières, pour seconder la Valette contre le duc de Savoie. Lesdiguières, après le siége de Digne, retourne en Dauphiné; mais Gouvernet demeure auprès de la Valette. Celui-ci avait ordonné qu'on fortifiât Vinon, place sur le Verdon, afin de couper de ce côté les vivres à la ville d'Aix. Le duc de Savoie veut reprendre Vinon; la Valette s'en approche pour le secourir, renforcé des troupes que Lesdiguières, à son départ de Digne, lui avait laissées, commandées par Gouvernet; c'étaient 3 compagnies de gens d'armes, et 4 d'arquebusiers à cheval (1). A cette nouvelle, le duc passe le Verdon, résolu de combattre. Gouvernet, voyant alors que ce prince avait perdu son avantage, en passant la rivière, persuade à la Valette de le charger; ce qu'il fit si courageusement, et si fort à propos, que le duc, malgré la valeur qu'il montra dans cette journée, après un combat opiniâtre, fut mis en désordre, et contraint de repasser la rivière, laissant sur la place 150 des siens, du nombre desquels fut le comte de Vincheguerre, tué par Gouvernet: ce combat se donna le 15 décembre 1591. Le lendemain, le siége fut levé, et avec tant de précipitation, que le duc y laissa son canon et son bagage; et Gouvernet, qui avait conseillé cette résolution, en reçut publiquement des louanges de la part de la Valette, et ramena les troupes de Lesdiguières en Dauphiné. Peu de temps après, mourut la Valette, tué d'une mousquetade devant Roque-

(1) Il n'est pas possible de concilier ici, avec Guichenon et Videl, de Thou et l'historien de la Valette. Selon Guichenon et Videl, la Valette s'approcha de Vinon, renforcé des troupes que Lesdiguières à son départ de Digne lui avait laissées, commandées par Gouvernet. (Guich. *tom. I, partie* 2e, *pag.* 736; et Videl, *pag.* 124 *et* 125); et, suivant de Thou et Mauroy, la Valette n'avait pas encore reçu les renforts que Lesdiguières lui avait fait espérer; mais à la vérité Gouvernet lui avait amené 50 gentilshommes selon de Thou, et seulement 40 maîtres, selon Mauroy. (De Thou, *tom XI*, *p.* 420, et *Vie de la Valette*, *p.* 208 *à* 213.) Obligés de choisir entre ces récits contradictoires, nous avons suivi Guichenon et Videl.

brune, le 11 février 1592. Aussitôt Lesdiguières s'avance, avec Gouvernet, jusqu'à Puymore, où le marquis d'Oraison vient le trouver pour se concerter avec lui, relativement à la guerre de Provence; et déjà le parlement d'Aix, par des députés, avait réclamé son appui. Il passe donc en Provence, y réduit nombre de places, revient ensuite en Dauphiné, où les succès du duc de Nemours réclamaient sa présence; puis, ayant rejeté ce dernier sur les terres de Savoie, après s'être concerté avec le roi, et entendu avec d'Ornano et d'Épernon, frère de la Valette, et nouveau commandant des troupes en Provence, il porte tout-à-coup la guerre au-delà des Alpes, force ainsi le duc de Savoie à défendre ses propres états, au lieu de l'attaquer sans cesse en Dauphiné et en Provence, s'empare de Pérouse et d'Osasque, campe devant Briqueras, qu'il fortifie, défait les milices à Vignon, soumet Château-Dauphin, et les vallées d'Angrogne, de Luzerne et de la Pérouse. C'est alors que Gouvernet, qui déjà l'avait suivi en Provence, à la mort de la Valette, passe le mont Genèvre, et lui amène, de la part d'Ornano, 200 maîtres et 200 arquebusiers à cheval, en même temps que Buous, au nom de d'Épernon, arrivait avec un renfort plus considérable encore (1). Lesdiguières, Gouvernet et Buous s'étant réciproquement complimentés et embrassés, on fit, en réjouissance de l'arrivée de ces derniers, quelques décharges d'artillerie, dont le bruit fut porté par l'écho des monta-

(1) Autre disparité. On lit dans l'*Histoire universelle* de M. de Thou, *tom. XI, p.* 549, que Gouvernet se rendit auprès de Lesdiguières avec 200 cuirassiers et 100 arquebusiers à cheval, et que Buous lui en amena autant; et l'on voit dans la *Vie de Lesdiguières*, *p.* 133, et dans l'*Histoire de France* de Daniel, *tom. XI, p.* 745, que le renfort, conduit par Gouvernet, fut tel que nous le rapportons; mais que celui de Buous s'élevait à 300 maîtres, 100 carabins et 3 à 400 arquebusiers à cheval, c'est-à-dire au double. Un passage d'une lettre de Henri IV à Gouvernet prouverait que le renfort qu'il commandait était de 5 cornettes. (*Lettre du 21 décembre* 1592). Nous ajouterons que Gouvernet, n'étant venu qu'à cette époque, ne put se trouver, comme le prétend Pinard, aux siéges de Pérouse et d'Osasque, au combat de Vignon, et à la prise de Briqueras.

gnes jusque dans Turin. Alors Lesdiguières, fortifié de ces nouvelles troupes, se dirigea sur Cahours, qu'il voulait assiéger. Son armée marchait en ordre de bataille, pour être prête à combattre (car le duc de Savoie n'était pas éloigné), et Gouvernet et Buous conduisaient l'avant-garde, chacun à la tête de 200 cuirassiers à cheval. Mais ce prince, évitant le combat, tandis que Lesdiguières réduisait la tour de Bramefan qui commande Cahours, fit une diversion, et se jeta sur Briqueras, le 22 novembre. Son attaque fut vive; mais il fut repoussé. Alors, Lesdiguières, s'avançant du camp de Cahours, avec sa cavalerie, pour le charger dans sa retraite, le joignit à Gresillane. Gouvernet, Buous et Meyrargues menaient l'avant-garde; ils attaquèrent; mais leur ardeur de combattre pensa leur être funeste; ils donnèrent avant l'ordre, et cette précipitation fut cause qu'en cette journée, les Français acquirent plus de gloire qu'ils ne firent de mal à leurs ennemis; le duc de Savoie, toutefois, avait été défait; et bientôt un nouveau secours qu'il voulut jeter dans Cahours fut taillé en pièces. Alors la place capitula : c'était le 5 décembre. L'année suivante, 1593, Gouvernet se trouva encore au combat de Salbertran, où, le 7 juin, Lesdiguières défit 3000 Espagnols, commandés par Roderic de Tolède. En 1594, il conduisit un secours à Lesdiguières, au moment où celui-ci s'efforçait de faire lever au duc de Savoie le siége de Briqueras. Il servit encore à la reprise d'Exilles, en 1595, et enfin, aux conquêtes faites dans la Savoie, en 1597. Après de si grands services, Gouvernet, qui déjà avait été chambellan d'Henri IV, lorsqu'il n'était encore que roi de Navarre, devint conseiller du roi en ses conseils-d'état et privé, capitaine de 100 hommes d'armes de ses ordonnances, sénéchal aux comtés de Valentinois et Dyois, commandant en Bas-Dauphiné, et Gouverneur de Die, Nions, Mévouillon et Montélimart. En 1611, il fut encore gratifié d'une pension de 10,000 liv., somme considérable à cette époque; et enfin, par lettres-patentes du mois de mai 1619, il vit sa terre de la Charce érigée en marquisat, pour récompense, y est-il dit, *des services*

signalés qu'il a rendus, et qui sont si notoires et recommandables, qu'il a grandement mérité de nous et de la chose publique. Le meilleur des rois, Henri IV, eut pour Gouvernet la plus tendre estime, et la lui témoigna dans plusieurs de ses lettres (1). Un historien dit même que, lorsque la mort enleva ce prince à la France, il devait élever Gouvernet au rang de maréchal de France (2); nous dirons seulement que cette haute faveur, il l'avait méritée. Gouvernet portait pour devise *courage et loyauté.* Ce noble précepte qu'il transmit à sa postérité, il sut le mettre en pratique. Forcé par le point d'honneur de se battre en duel avec un de ses anciens amis, le seigneur du Pouet, il eut le malheur de le tuer, et en resta inconsolable. Il acheta le champ où le combat s'était livré; et, quoique protestant, il en fit don aux religieux capucins, les chargeant de célébrer à jamais un obituaire pour du Pouet. Ces derniers l'ont possédé jusqu'au moment de la révolution. Gouvernet fit plus : il devint le tuteur du fils de son ami, l'éleva, et le maria ensuite à Justine de la Tour-du-Pin, sa fille. Cette conduite était noble, et digne de sa devise. Gouvernet mourut à Die, au mois de décembre 1619 (3). (*Hist. de la maison de Savoie*

---

(1) Nous regrettons que les bornes et le genre de cet ouvrage ne nous permettent de rapporter que la suivante :

« Monsieur de Gouvernet, vous faites si vertueusement paroistre l'af- » fection que vous avés au bien de mon service aux occasions qui s'en pré- » sentent par de là, que j'ay eu fort agréable le témoignage qui m'en a esté » donné par le sieur de Calignon, pour l'estime en laquelle j'ay toujours » eue vostre fidélité et valeur, dont, outre le contentement que j'en ay, il » vous en demeure une perpétuelle louange, avec assurance que vos mé- » rites ne seront frustrés de l'honesteté, reconnaissance et faveur que » vous pouvez espérer de moy, qui, sur ce, prie Dieu, M. de Gouvernet, » vous avoir en sa sainte garde.

» Escrit au camp devant Dreux, le 9e jour de mars 1590.

» HENRY. »

(2) Robert de Briançon, *État de la Provence.*

(3) Un fils de Gouvernet, appelé comme lui René, baron de Chambaud, et vicomte de Privas, conseiller du roi en ses conseils-d'état et pri-

par Guichenon, Brantôme, Chronol. novennaire de Cayet, Pièces fugitives du marquis d'Aubais, Daniel, Vie de Lesdiguières, par Videl, Vie de Lavalette, par Mauroy, Vie de Dupuy-Montbrun, par Guy-Allard, de Thou, Etat de la Provence, par Robert de Briançon, Chronologie militaire de Pinard, Dictionn. hist. de Chaudon et Delandine, et titres originaux.)

DE LA TOUR DU PIN DE GOUVERNET (Charles II), *vicomte de Paulin et baron d'Aix*, fils de Charles Ier de la Tour, seigneur de Gouvernet, baron d'Aix et d'Auberive, marquis de Sennevières, gouverneur de la ville et citadelle de Die, sénéchal de Valentinois et Diois, et petit fils de René de Gouvernet, capitaine de 100 hommes d'armes, qui précède, devint *maréchal-de-camp* des armées du roi, et mourut, avant son père, en 1642. (*Titres originaux.*)

DE LA TOUR-DU-PIN DE GOUVERNET (Jean-Frédéric) *comte de Paulin* (1), *lieutenant-général*, fils de Jean de la Tour-du-Pin de Gouvernet, comte de Paulin, mestre-de-camp du régiment de Bourbon cavalerie, et arrière-petit-fils de Charles II, vicomte de Paulin, maréchal-de-camp, qui précède, devint l'aîné de sa maison, le 20 avril 1775, par la mort de son cousin, issu de germain, Charles-Frédéric de la Tour-du-Pin, marquis de Gouvernet, sénéchal de Valentinois et Diois, et gouverneur de Montelimart. Né à

---

vé, fut député de la noblesse de Languedoc aux états-généraux de 1614. Il était aussi mestre-de-camp d'un régiment de gens de pied; et, dans les guerres du Piémont, où il fut tué en 1616, il commanda les 5 régiments français qui s'y trouvaient. (*Commentaire de Freton, Intrigue du cabinet, et titres originaux*). Ce n'est point de celui-ci, dont la postérité s'éteignit peu après, que descendent toutes les branches de la Tour-du-Pin qui existent en France, comme l'ont prétendu les auteurs du *Dictionnaire historique*, imprimé à Lyon en 1804; mais des 3 autres fils de Gouvernet, qui seront mentionnés ci-après, et de Jacques, son frère, précité.

(1) Les éditeurs de la dernière *Biographie des hommes vivants*, imprimée en 1818, ont pris, par erreur, pour un prénom, ce nom de terre et de branche, qui doit suivre le nom de famille, et non le précéder.

Grenoble, le 22 mars 1727 (1), il entra cornette au régiment de cavalerie de Bourbon, le 20 octobre 1741, et joignit ce corps à l'armée de Westphalie, où il passa l'hiver. Il marcha ensuite, avec cette armée, sur les frontières de Bohême, au secours de Braunaw, au ravitaillement d'Égra, et à l'expédition de Schmidmill. Devenu lieutenant, le 16 avril 1743, il se trouva à la défense de plusieurs villes de la Bavière, et finit la campagne sur les bords du Rhin. Il était à la reprise de Weissembourg et des lignes de la Lautern, à l'affaire de Haguenau et au siége de Fribourg, en 1744. Ayant obtenu une compagnie dans le même régiment, par commission du 2 décembre de cette année, il la commanda sur le Bas-Rhin pendant l'hiver; passa ensuite à l'armée de Flandre avec le régiment, au mois de juin 1745; campa sous Maubeuge, puis à Chièvres, et servit au siége d'Ath. Il commandait encore sa compagnie au siége de Bruxelles, et à la bataille de Raucoux, en 1746; à celle de Lawfelt, et au siége de Berg-op-Zoom en 1747, ainsi qu'au siége de Maestricht, en 1748. Sa compagnie ayant été réformée, la même année, il fut entretenu capitaine-réformé à la suite du régiment de Bourbon, par ordre du 2 décembre; obtint, le 1er février 1749, une commission pour tenir rang de colonel d'infanterie; et, le 20 du même mois, passa colonel au corps des grenadiers de France. Il servit ensuite avec son régiment au camp de Dieppe, en 1756; et, durant la guerre de *sept ans*, à la bataille d'Hastembeck, à la prise de Minden et de Hanovre, et au camp de Closterseveru, en 1757. Créé chevalier de Saint-Louis le 5 janvier de cette année, et colonel du régiment d'infanterie de Guienne, par commission du 6 octobre suivant (1757), il le commanda sur les côtes jusqu'à la paix. Fait brigadier, par brevet du 20 février 1761, et pourvu du régiment de Piémont, par commission du 1er décembre 1762, il fut déclaré, au mois de mai 1763, maréchal-de-camp, dont

---

(1) C'est à tort que la *Biographie moderne* (Breslau, 1806) le fait naître en 1728.

le brevet lui avait été expédié le 25 juillet précédent, et se démit alors du régiment de Piémont. Employé en Normandie, et en Bretagne, par lettres du 1er juin 1778, il passa ensuite commandant en second, puis commandant en chef, des provinces de Poitou, Aunis et Saintonge, emploi qu'il conserva jusqu'à l'époque de la révolution. Il avait été créé lieutenant-général des armées du roi; par état du 5 décembre 1781; et il fut député par la noblesse de Saintes aux états-généraux de 1789. Nommé bientôt au ministère de la guerre, il présenta un plan pour l'organisation de l'armée. Les désordres et les insurrections qui éclataient parmi les troupes le forcèrent de se plaindre souvent à l'assemblée nationale; mais ses plaintes, quelqu'éloquentes qu'elles fussent, n'obtinrent que rarement des remèdes proportionnés à la grandeur du mal. Lors de l'insurrection de Nancy, étant parvenu toutefois à faire partager ses sentiments à l'unanimité de l'assemblée, il fit rendre le décret qui ordonnait aux soldats de rentrer dans le devoir, et aux habitants d'obéir aux lois, sous peine d'être traités comme rebelles, annonça que M. de Malseigne serait chargé de son exécution, et transmit l'ordre à M. de Bouillé, non-seulement de l'aider de tout son pouvoir, mais encore d'employer la force, s'il était nécessaire. Le marquis de Bouillé ayant été en même temps nommé commandant de toutes les troupes en Lorraine. Alsace, Champagne et Franche-Comté, le comte de la Tour-du-Pin lui envoya, par le comte de Gouvernet, son fils, les pleins-pouvoirs qui lui étaient nécessaires en des circonstances si graves (1).

---

(1) La lettre qui les contient, datée du 24 août 1790, est rapportée, ainsi que beaucoup d'autres du même ministre, dans les mémoires de M. de Bouillé. On sait par une lettre du roi, consignée dans ces mémoires, que M. de Gouvernet combattit à l'affaire de Nancy. (*p.* 179.)

« J'ai su, dit ce prince à M. de Bouillé, qu'un de vos chevaux que » vous aimiez beaucoup a été tué sous M. de Gouvernet; je vous envoie » un des miens que j'ai monté, et que je vous prie de garder pour l'a- » mour de moi. »

C'est ce même comte de Gouvernet, depuis marquis de la Tour-du-

M. de Bouillé en usa avec habileté et courage. Le 31 août 1790, la révolte de Nancy fut étouffée avec éclat, et, par ce coup de vigueur, l'armée préservée d'une entière désorganisation. Alors la conduite du ministre, du général, et des troupes fidèles fut solennellement approuvée par l'assemblée nationale, tant le sentiment du danger avait été grand. Mais bientôt les *jacobins*, furieux de voir la révolution arrêtée dans son cours, ayant ameuté le peuple, cette même assemblée, intimidée, ordonna une nouvelle enquête. C'était son propre décret toutefois qu'on avait ponctuellement exécuté; une seconde fois le comte de la Tour-du-Pin, et le marquis de Bouillé, furent donc déchargés de toute imputation. Cependant les dénonciations se renouvelaient sans cesse de la part des *jacobins*, et, par un aveuglement déplorable, certains royalistes de l'assemblée s'étaient réunis à leurs implacables ennemis pour expulser les ministres. Ce fut alors que le comte de la Tour-du-Pin, ainsi que ceux qui partageaient avec lui ce pénible ministère (1), offrirent au roi leur démission. Refusés une première fois par ce malheureux prince, ils reprirent le timon des affaires; mais bientôt, convaincus par les continuelles agressions dont-ils étaient l'objet, de l'inutilité de leurs efforts pour le salut du royaume, ils se retirèrent, et furent remplacés le 10 novembre 1790. Depuis cette époque, le comte de la Tour-du-Pin vivait dans la retraite, voyant avec douleur s'écrouler un trône qu'il s'était en vain efforcé de soutenir. Le roi avait péri; la reine venait d'être traduite devant un infâme tribunal; c'était là que le comte de la Tour-du-Pin devait donner une dernière preuve de sa fidélité. Appelé comme témoin dans le procès de cette princesse, il eut le courage, dans un long et insidieux interrogatoire, de lui rendre une justice écla-

---

Pin, que nous avons vu ministre plénipotentiaire au congrès de Vienne et à la cour des Pays-Bas, et qui maintenant est pair de France et ambassadeur à Turin.

(1) M. de Montmorin excepté.

tante, et d'avoir pour elle devant ses juges féroces tous les égards qui lui étaient dus. Traduit lui-même, peu de jours après, devant le même tribunal, il fut condamné à mort, et monta sur l'échafaud, à l'âge de 67 ans, le 28 avril 1794. (*Chronologie militaire de Pinard, tom. VII, pag.* 591 *et* 592; *Fastes militaires de la Fortelle, tom. II, pag.* 134 *et* 135; *Etats militaires et table, Certificat de la guerre, Histoire du régiment de Piémont, pag.* 357, *se rapportant à la pag.* 30; *Gazette de France*; *Résumé des cahiers, t. II*; *Mémoires du marquis de Bouillé, Réflexions de Burke sur la révolution de France, Moniteur, Histoire de la révolution, par l'abbé Papon*; *Biographie moderne, Procès de la Reine, et titres originaux.*)

DE LA TOUR-DU-PIN DE LA CHARCE (Pierre), *maréchal-de-camp* (1), fils aîné de César, marquis de la Charce, conseiller d'état d'épée (2), et petit-fils de Réné, capitaine de 100 hommes d'armes, qui précède, naquit vers 1607, et, connu d'abord sous le nom de *baron des Plantiers*, porta ensuite celui *de marquis de la Charce*. Élevé comme son père et son aïeul dans la religion réformée, il prit parti, dès sa plus tendre jeunesse, dans les guerres de religion de son temps; fut créé, en 1622, n'ayant encore que 15 ans, mestre-de-camp d'un régiment d'infanterie, par le duc de Rohan, général des réformés; et, la même année, servit sous lui au siége de Charbonnière en Languedoc, et à la prise du château de Montlaur, où, commandé avec son régiment, pour monter à l'assaut, et d'abord renversé du haut de la brèche dans le fossé, par un pan de muraille qui s'écroula, quoique meurtri grièvement dans sa

(1) C'est à tort que la Chesnaye-des-Bois dit qu'il fut lieutenant-général.

(2) Avant d'avoir abjuré la religion réformée, César marquis de la Charce avait été lieutenant-général des Cévènes pour le duc de Rohan, en 1621. (*Vie de Lesdiguières, Mémoires de Rohan, et Histoire de Louis XIII, de le Vassor.*)

chute, il continua de combattre, et reçut, en ce rude assaut, cinq mousquetades sur sa cuirasse, une sixième au bras droit, et un coup de pique : blessures qui l'empêchèrent ensuite de se jeter dans Montpellier avec son régiment, qui s'y renferma. La paix ayant été signée dans cette ville, le 19 octobre de la même année 1522, le baron des Plantiers passa dans le parti du roi, et le servit dès-lors, selon la devise de sa maison, avec *courage et loyauté*. D'abord, pourvu d'une compagnie dans le régiment d'infanterie d'Estissac (depuis Auvergne), au mois de mai 1625, il marcha avec ce corps au siége de la Rochelle, en 1627; puis, passant les monts, se trouva, l'an 1629, à l'attaque du Pas-de-Suze, où il commandait les Enfants-Perdus, et à celle de Jallion, où, avec 100 hommes, il fit exécuter une décharge à bout portant sur la barricade, que les ennemis abandonnèrent; après quoi, les ayant poussés jusqu'à la porte de la ville de Suze du côté de la montagne, il y allait faire un logement, quand le commandeur de Valançay, maréchal-de-camp, qui y reçut une mousquetade à la cuisse, l'obligea de se retirer. Il servit encore l'année suivante au siége et à la prise des ville et citadelle de Pignerol. L'an 1631, il suivit le roi en Lorraine, en qualité de volontaire, et se trouva aux prises de Château-Salins, Moyenvic et Marsal. Choisi, en juillet 1640, par les gentilshommes du Gapençais, des baronnies et du Briançonnais, assemblés à Gap, pour être leur brigadier à l'arrière-ban, il les conduisit au siége de Turin, et n'en revint, bien que les 40 jours de service de l'arrière-ban fussent expirés, qu'après la réduction de la place. Il servit encore, en 1642 (1), comme volontaire auprès du roi en Roussillon et au siége de Perpignan, et accompagna ce prince jusqu'à Lyon, lors de son retour. Député, en décembre 1648, par la noblesse du Gapençais, à l'assemblée générale de la province, et par celle-ci envoyé à la cour, avec le marquis de Sassenage et de Montellier, il resta

(1) On trouve la date de 1643, par erreur, dans Robert de Briançon.

bientôt seul chargé des affaires de la députation, et continua de les traiter jusqu'à la fin de septembre 1649. En 1652, le roi lui donna 2 régiments, l'un d'infanterie, l'autre de cavalerie et un brevet de maréchal-de-camp. Il mourut, en 1675, à Nions en Dauphiné (1). (*Histoire de la noblesse du comté Vénaissin de Pithon-Curt*, *tom. III*,

(1) De la Tour-du-Pin de la Charce (Philis), fille de Pierre, marquis de la Charce, mérita d'être placée au rang des héroïnes françaises.

Lors de l'irruption que le duc de Savoie fit en Dauphiné, en 1692, elle monta à cheval, rassembla les vassaux de son père et les habitants des communes depuis Gap jusqu'aux baronnies, se mit à leur tête, fit couper les ponts et garder les passages, empêcha les ennemis de pénétrer au-delà de Gap, les repoussa en plusieurs rencontres, et contribua puissamment à les chasser de la contrée. Tandis qu'elle combattait ainsi dans les défilés des montagnes, sa mère exhortait les habitants de la plaine à se maintenir dans le devoir, et madame d'Urtis, sa sœur aînée, faisait couper les câbles des bateaux qui servaient à passer la Durance, afin que les *barbets* ne pussent s'en emparer. A ces nouvelles, Louis XIV, toujours habile à récompenser le mérite et la valeur, non-seulement donna une pension à mademoiselle de la Charce, comme à un brave officier, mais encore fit placer au trésor de Saint-Denys son épée, ses pistolets, son portrait et l'écusson de ses armes, avec cette inscription : *Philis de la Charce, de la maison de la Tour-du-Pin, en Dauphiné.* Ce glorieux fait d'armes, dont les circonstances sont racontées dans le Mercure du temps, et en des termes infiniment honorables pour la maison de la Tour-du-Pin (*), devint peu de temps après le sujet d'un roman historique (**); et depuis, nombre d'écrivains l'ont rapporté : Voltaire, entr'autres, à l'article *Amazone* dans les *Questions sur l'encyclopédie*, et madame de Genlis, dans les notes du roman de mademoiselle de la Fayette (***). Philis de la Charce mourut à Nions, en Dauphiné, en 1703.

(*) « Ce n'est pas d'aujourd'hui, lit-on dans ce recueil, que ceux de cette illustre » maison ont signalé leur zèle pour le service de l'état. Ils ont de tous temps donné » des marques de la valeur et de l'intrépidité si ordinaires à la maison de la Tour-» du-Pin, autrefois souveraine du Dauphiné, dont ils sont sortis, etc. » (*Mercure de septembre* 1692, *p.* 327 *et suiv.*)

(**) *Histoire de mademoiselle de la Charce,* de la maison de la Tour-du-Pin en Dauphiné. Paris, 1731, in-12,

(***) Voyez encore la *Notice abrégée des femmes illustres,* p. 188; le *Parnasse des Dames*, tom. V, p. 107; les *Tablettes chronologiques*, tom. IV, pag. 60; et le *Dictionnaire* de la Chesnaye-des-Bois, in-8°, tom. VI.

pag. 568 ; *manuscrits de la bibliothéque du roi*, *concernant la maison de la Tour-du-Pin*; *Nobiliaire de Provence de Robert de Briançon*, *tom. III*; *Armorial de Provence*, *d'Artefeuil*; *Dictionnaire de la Chesnaye-des-Bois*, *in-8°*, *tom.* 6; *Titres originaux*.)

DE LA TOUR-DU-PIN DE GOUVERNET DE LA CHARCE (Philippe-Antoine-Gabriel-Victor-Charles), *lieutenant-général*, d'abord appelé *marquis de la Tour-du-Pin*, et ensuite *marquis de Gouvernet* (1), fils aîné de Jacques-Philippe-Auguste de la Tour-du-Pin, marquis de la Charce, mestre-de-camp de dragons, chevalier de Saint-Louis, gouverneur de Nions en Dauphiné, et arrière-petit-fils de *Pierre*, marquis de la Charce et maréchal-de-camp, qui précède, naquit au château de la Colombière près Souvent, en Champagne, vers 1723. Mousquetaire, en 1736; capitaine au régiment de cavalerie d'Anjou (depuis d'Artois), sur la démission du marquis de la Charce, son père, par commission du 24 avril 1738, il commanda sa compagnie à l'armée de Flandre, qui se tint sur la défensive, en 1742; à l'armée de Bavière, en juin et juillet 1743; sur les bords du Rhin, pendant le reste de la campagne; à la reprise de Weissembourg, et des lignes de la Lautern, à l'affaire de Haguenau, et au siége de Fribourg, en 1744; à l'armée du Bas-Rhin pendant l'hiver, et pendant la campagne de 1745; au siége de Mons et à la bataille de Raucoux, en 1746. La manière distinguée dont il s'y comporta lui mérita, par provisions du 24 septembre de cette année, le gouvernement de Nions, vacant par la mort de son père, et un régiment d'infanterie de son nom (depuis Béarn), par commission du 19 octobre suivant. Il commanda ce régiment, fort de 4 bataillons, dans la Flandre hollandaise, en 1747; et se trouva aux siéges des forts de la Perle, d'Issendick, de Lickfkenhoesk, de Zandberg, d'Hulst qui ouvrit ses portes le 11 mai, de Philippine et d'Axel,

(1) Par donation de la terre de ce nom.

qui se rendit le 16. Sa ferme contenance à la prise d'Hulst le fit décorer de la croix de St.-Louis. Il n'avait que 24 ans, lorsqu'à l'attaque du fort de Zandberg, où son premier bataillon avait été presque entièrement détruit par l'explosion des poudres, il en rassembla à la hâte les débris, et non-seulement arrêta, mais força à la retraite un ennemi, qui, pour reprendre l'offensive, avait un instant profité du trouble causé dans la tranchée par ce désastre. Le 2 juillet suivant, à Lawfelt, il commandait encore son régiment, qui fut posté à la droite, où se firent les plus grands efforts; et déjà le village de ce nom, qu'occupaient les ennemis, avait été pris et repris plusieurs fois, quand le maréchal de Saxe, voulant emporter ce point important, fit attaquer la colonne qui rafraîchissait Lawfelt, par les brigades de la Tour-du-Pin, du Roy et d'Orléans, qui chargèrent à la baïonnette, culbutèrent cette colonne dans un ravin, le passèrent en se faisant un pont des corps morts des ennemis, et entrèrent victorieuses dans Lawfelt, que les alliés abandonnèrent, laissant sur le champ de bataille 29 pièces de canon, 5 à 6000 hommes tués ou blessés, et nombre de prisonniers, parmi lesquels était le général anglais Ligonier. Cinq brevets de lieutenants-colonels, 13 croix de Saint-Louis et 27 gratifications furent la récompense que le roi, témoin de tant de valeur, accorda au régiment de la Tour-du-Pin après la victoire (1). Ce corps n'était

(1) Un cousin, issu de germain du marquis de Gouvernet, René-François André, comte de la Tour-du-Pin, vicomte de la Charce, brigadier des armées du roi, qui à la tête du régiment de Bourbon infanterie avait été déjà blessé à l'attaque des lignes de Weissembourg, en 1744, le fut de nouveau à la bataille de Lawfelt, où il commandait encore ce même régiment; ses blessures graves l'obligèrent de quitter le service, vers 1748. Né à Ypres, en Flandre, en 1715, il avait été capitaine à 15 ans, en 1730, et colonel à 25 ans, en 1740. Pinard et l'historien du régiment de Bourbon prétendent qu'il mourut en 1762; c'est une erreur: il n'est mort qu'en 1778, le 12 février. Il avait épousé, en 1741, Jacqueline-Louise de Chambly, dernière du nom de cette illustre maison, qui comptait un Jean de Chambly, accompagnant saint

point à la fameuse prise d'assaut de Berg-op-Zoom, qui suivit de près la journée de Lawfelt, et valut le bâton de maréchal au comte de Lœwendalh; et, le 1er novembre, il eut à Bruxelles des quartiers d'hiver; mais, dès les premiers jours d'avril 1748, le marquis de la Tour-du-Pin le conduisit au siége de Maestricht, où il monta deux tranchées : siége important, par lequel le maréchal de Saxe voulait terminer cette guerre. *La paix est dans Maestricht*, disait-il; il ne se trompait point. Le 7 mai, ses savantes manœuvres le rendirent maître de cette place; le 13, une suspension d'armes mit fin aux hostilités, et, le 18 octobre suivant, le traité d'Aix-la-Chapelle montra combien la France était désintéressée pour elle-même et généreuse envers ses alliés. Après la paix, et par provisions données à Versailles, le 15 octobre 1749, le marquis de la Tour-du-Pin, à peine âgé de 26 ans, vit ses services récompensés par le don qu'on lui fit du gouvernement et de la lieutenance générale du Maine, du Perche et du comté de Laval, et du gouvernement particulier de la ville du Mans, sur la démission du duc de Bouteville. Le 15 mars 1750, il prêta serment

---

Louis aux croisades, en 1270; un sire de Chambly, mort en combattant près du roi Jean à la bataille de Poitiers; un Pierre de Chambly, grand-chambellan de Philippe le Bel, et négociateur, avec le fils de France, le duc de Bourgogne, et le duc de Bretagne, de la paix entre la France et l'Angleterre, en 1303; un autre Pierre de Chambly, fils du précédent, devenu l'époux de la veuve de l'empereur Rodolphe de Hapsbourg, Isabeau de Bourgogne, dont, avant la révolution, on voyait encore la tombe aux Grands-Augustins de Paris; et nombre de chevaliers, dont les registres de la chambre des comptes attestent les signalés services. C'est de cette union qu'est venue la branche de la Tour-du-Pin Chambly, actuellement existante, dont le chef, René-Charles-François, comte de la Tour-du-Pin Chambly, d'abord colonel en second du régiment d'Aunis, et ensuite colonel des grenadiers royaux de Bourgogne, a péri, le 7 juillet 1794, sur l'échafaud révolutionnaire. (*Mémoires de Joinville; du Tillet; Grands-Officiers de la Couronne. tom. I, p.* 89 *et* 546, *et tom. VIII, p.* 461; *Velly, tom. IX, p.* 189; *Pinard, tom. VIII, p.* 441; *Histoire des conquêtes de Louis XV; Journal du régiment de Bourbon, et particulièrement aux p.* 8 *et* 55; *Gazette de France, tom. II, p.* 350; *certificat de la guerre, états militaires, brevets et titres originaux.*)

pour cette charge. Il commanda ensuite son régiment au camp de Sarre-Louis, en 1754, et au camp du Havre, en 1756. La guerre de *sept ans* ayant éclaté vers la fin de 1756, et Louis XV étant alors allié de Marie-Thérèse, contre le grand Frédéric et le roi d'Angleterre, une armée française entra en Allemagne, au commencement de 1757, par le duché de Clèves et par Wesel, s'empara de la Hesse, et marcha sur le Hanovre, où, à la tête d'une armée d'Anglais, d'Hanovriens et de Hessois, se retirait précipitamment ce même duc de Cumberland, qui, à Fontenoy, avait balancé la fortune de la France. Le marquis de la Tour-du Pin, avec son régiment, fit partie de cette armée; mais, n'ayant pu quitter ses quartiers qu'au mois de mai, il ne passa le Rhin que le 1er août, et ne joignit l'armée d'Allemagne que le 25 du même mois, comme le maréchal de Richelieu venait, par une intrigue de cour, de remplacer le vainqueur de Hastembeck (le maréchal d'Estrées). Le duc de Cumberland fuyant devant les troupes françaises, le maréchal de Richelieu s'empara de l'électorat de Hanovre, poussa ce prince jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, et l'obligea, le 8 septembre 1757, par la fameuse convention de Clostersevern, à capituler avec son armée. Le marquis de la Tour-du-Pin, avec son régiment, fut de toutes ces marches et expéditions. Cependant Frédéric venait de perdre son seul allié par cette capitulation; les troupes du duc de Cumberland ne devaient plus servir pendant le reste de la guerre, et par suite, toutes les forces de la France pouvaient tomber à la fois sur l'armée prussienne: le maréchal de Richelieu s'était même rapproché de l'armée combinée de l'empire et du prince de Soubise, qui s'avançait vers Erfurt, et dans cet état de choses la perte du roi de Prusse paraissait certaine. Ce prince, risquant alors toute sa fortune, osa livrer bataille à l'armée combinée, et, l'ayant vaincue à la funeste journée de Rosback, changea ainsi le cours des événements en un seul jour. La convention de Clostersevern fut rompue; le prince Ferdinand de Brunswick remplaça le duc de Cumberland; la rupture de cette convention retomba sur le maréchal de

Richelieu. Le comte de Clermont, général inhabile, vint le remplacer. Dès le mois de février 1758, celui-ci se vit attaqué par le prince Ferdinand. L'armée française, disséminée et inquiétée, eut ordre de battre en retraite. Le comte de Clermont repassa le Weser et le Rhin. Les Français perdirent ainsi tous leurs postes en Allemagne, et 11,000 prisonniers. Le marquis de la Tour-du-Pin et son régiment partagèrent le sort de l'armée dans cette retraite. Les troupes françaises, qui avaient repassé le Rhin à Wesel, au 1er avril, étaient dispersées dans des cantonnements de Cologne à Clèves : sur une ligne si étendue elles pouvaient être surprises; un général sans prudence ne devait y apporter aucun obstacle, et un capitaine habile devait compter sur cette faute. Surprises en effet, sur la gauche de l'armée, le 2 juin suivant, par le prince Ferdinand, qui passa le Rhin près d'Emmerich, les brigades cantonnées à Clèves et à Goch furent contraintes de se replier sur Crewelt, à moitié chemin de Cologne à Clèves. Toutes les autres, marchant aussitôt dans cette direction, se réunirent au même point : c'est là qu'attaquées, le 23 du même mois, elles eurent à supporter un nouveau revers. Dans cette fatale journée, le régiment de la Tour-du-Pin ne donna point; mais, exposé pendant cinq heures au feu de l'artillerie, et foudroyé par 3 batteries, dont l'une le prenait en écharpe, ce corps ne se plaignit toutefois que de la retraite qui fut ordonnée; glorieuse pour lui, du reste, il la fit à découvert, et avec tant d'audace, que la cavalerie ennemie n'osa l'inquiéter : il avait perdu 500 hommes et nombre d'officiers dans cette bataille, où les Français laissèrent 7000 morts (1). Le 22 juillet suivant, le grade de brigadier fut la récompense de la conduite que le marquis de la Tour-du-Pin avait tenue jusqu'alors; et, par lettres du même jour, il finit la campagne en cette qualité, sous les ordres du marquis de Contades, qui,

---

(1) Le régiment de Chartres infanterie, commandé par le vicomte de la Tour-du-Pin, frère puîné du marquis de Gouvernet, combattit aussi à Crewelt. (*Voyez* l'article suivant.)

ayant enfin remplacé le comte de Clermont, força le prince Ferdinand d'abandonner les places qu'il avait prises, et de repasser le Rhin, le 10 août. A l'ouverture de la campagne de 1759, le marquis de Contades commandait sur le Bas-Rhin, qu'il allait franchir; et le duc de Broglie, en l'absence du prince de Soubise, était à la tête d'une armée sur le Mein, couvrant Francfort : cette armée, attaquée à Berghen par le prince Ferdinand, sut vaincre un ennemi accoutumé à la victoire (avril 1759). Le marquis de Contades se mit alors en mouvement. Il passa le Rhin et le Weser, prit Cassel et Minden; mais, bientôt attaqué par le prince Ferdinand, qui avait à venger une défaite, il fut battu et s'enfuit jusqu'à Cassel (1er août). La mésintelligence, les plaintes ayant alors éclaté entre les généraux, le vainqueur de Berghen l'emporta; il fut nommé au commandement général, et sut se maintenir dans la Hesse et le Hanovre. Cependant, tandis que les plus grands efforts se faisaient dans la Hesse, une réserve de 15,000 hommes avait été laissée sur le Bas-Rhin, aux ordres du marquis d'Armentières, lieutenant-général. Le marquis de la Tour-du-Pin, employé à l'armée d'Allemagne, par lettres du 1er mai 1759, fit, ainsi que son régiment, partie de cette réserve, qui passa le Rhin, et s'avança sur Munster, qu'elle investit, le 9 juillet. La nuit du 11 au 12, le marquis d'Armentières ayant ordonné cinq attaques, dont trois fausses et deux vraies, le marquis de la Tour-du-Pin, avec son régiment, fut chargé de celle de la porte Saint-Mauris, qu'il exécuta avec la plus grande valeur. Il avait ordre d'attirer sur lui le feu de la place, afin de faciliter l'attaque de la droite. Cette attaque n'eut pas lieu, la colonne qui en était chargée s'étant égarée; cependant le régiment de la Tour-du-Pin, placé vis-à-vis la porte, à vingt pas du fossé, et ayant son colonel à sa tête, fit le feu le plus vif et le mieux soutenu, tirant sans relâche avec ses 4 pièces de campagne contre cette porte pour la briser. L'ennemi, qui craignait d'être battu sur ce point, y réunit la plus grande partie de ses forces, et fit un feu d'artillerie, de bombes, de grenades et de mousqueterie qui

étonna jusqu'aux vieux militaires qui s'étaient trouvés aux siéges les plus meurtriers de la dernière guerre de Flandre. Malgré un feu si violent, le régiment attendit le jour sans s'ébranler; et, quoiqu'il perdît beaucoup de monde, il ne se retira que sur l'ordre qui lui en fut donné. Le 25, après plusieurs jours de tranchée ouverte, la ville et la citadelle avaient capitulé; mais cette place importante était à peine rendue, que la défaite du maréchal de Contades à Minden (1er août 1759), obligea le marquis d'Armentières, avec sa réserve, de se rapprocher de Cassel, pour faciliter la retraite de l'armée. Le marquis de la Tour-du-Pin fut, avec son régiment, de toutes les marches qui se firent en cette rencontre; et c'est alors que, Munster ayant été deux fois assiégée par les ennemis, il alla au secours de cette place, et contribua beaucoup à y faire entrer un convoi considérable. Il campa ensuite avec la grande-armée jusqu'au 6 décembre, qu'il partit, sous les ordres du marquis de Vogué, lieutenant-général, traversa le pays de Limbourg, et arriva, le 21 janvier 1760, à Cologne, où il passa l'hiver. Employé à la même armée, par lettres du 1er mai suivant, sous les ordres du comte de Saint-Germain, qui commandait une forte réserve sur le Bas-Rhin, il fut, avec son régiment, du petit nombre de troupes que cet officier-général put conduire au maréchal de Broglie, au moment où ce dernier allait combattre à Corback, le 10 juillet, et se distingua, dans cette affaire, à l'attaque d'un bois que l'ennemi fut contraint d'abandonner. Le 16 juillet, le chevalier du Muy ayant remplacé le comte de Saint-Germain dans le commandement de cette réserve, le marquis de la Tour-du-Pin se trouva sous ses ordres, et marcha avec la réserve à Volckmissen, contribuant ainsi à l'exécution des savantes manœuvres par lesquelles le maréchal de Broglie obligea l'ennemi d'abandonner le camp de Saxenhausen. De Volckmissen, la réserve s'étant portée sur Warbourg, elle y fut attaquée, le 31 juillet, et, après une vigoureuse résistance, obligée à la retraite. Le régiment de la Tour-du-Pin, dans cette bataille, occupait à la droite les haies

de Warbourg; il reçut ordre de se porter à la gauche, et il exécutait ce mouvement, quand le chevalier du Muy, s'apercevant que l'ennemi faisait filer des troupes vers les ponts de la Dymel, envoya les brigades de la Tour-du-Pin et de Touraine pour assurer ses communications. Le second bataillon du régiment de la Tour-du-Pin, s'étant un instant arrêté, fut d'abord coupé par la cavalerie française qui se retirait, puis chargée de front et en flanc par la cavalerie ennemie; mais une décharge qu'il fit à propos contint cette cavalerie : profitant du moment, il passa aussitôt la rivière, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, se rallia de l'autre côté sous le feu même des ennemis, et fit l'arrière-garde de la réserve, qui exécuta sa retraite en bon ordre, quoique devant des forces infiniment supérieures. A cette nouvelle, le maréchal de Broglie fit une marche qui contraignit l'ennemi de se retirer; puis, s'étant rapproché de Cassel, au mois de septembre, et ayant eu avis que le prince héréditaire se portait sur Wesel, avec un corps de 20,000 hommes, il envoya le marquis de Castries pour commander dans cette partie. Le marquis de la Tour-du-Pin, avec son régiment, était de cette expédition; c'est alors que l'on secourut Wesel, et que, le 16 octobre, on combattit à Closter-Camp : combat fameux par l'héroïsme de d'Assas, et où le marquis de la Tour-du-Pin, déployant aussi la plus grande valeur, fut blessé d'un coup de feu à la cuisse. Le 20 février 1761, promu au grade de maréchal-de-camp, et employé en cette qualité à l'armée d'Allemagne, par lettres du 1er mai suivant, le marquis de la Tour-du-Pin se distingua de nouveau au combat de Filinghausen, au mois de juillet, et à l'affaire de Roxel, le 30 août. Il passa ensuite, par lettres du 1er mai 1762, à l'armée que le roi envoyait en Espagne, sous les ordres du prince de Beauvau; et, chargé de l'inspection des troupes qui la composaient, il y servit jusqu'à la paix. En avril 1765, il obtint la lieutenance-générale de Bourgogne, au comté de Charolais, et le commandement en chef des provinces de Bourgogne, Bresse, Bugey, Valromey, pays de Gex et principauté de Dombes; et il prêta serment, pour cette char-

ge, le 28 du même mois. Devenu lieutenant-général, le 1er mars 1780; membre de l'assemblée des notables en 1787, et du bureau de M. le duc de Penthièvre; membre également de la seconde assemblée des notables, en 1788, et du bureau de Mgr. le prince de Condé, il n'émigra point; fut appelé comme témoin dans le procès de la reine, et y déposa avec courage et dignité : c'était un arrêt de mort. Arrêté bientôt en effet à sa maison de laTuilerie, près Paris, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et conduit à l'échafaud, le 28 avril 1794 (1). (*Vie du maréchal de Belle-Isle, Histoire des conquêtes de Louis XV, Biographie moderne, Chronologie militaire de Pinard, Histoire du régiment de Béarn, Gazette de France, Certificat de la guerre, Etats militaires, Almanachs royaux, Procès-verbaux des notables, Procès de la reine, et Titres originaux.*)

DE LA TOUR-DU-PIN DE LA CHARCE (Louis-Henri-Jean-Thomas), *vicomte de la Tour-du-Pin*, *maréchal-de-camp*, second fils de Jacques-Philippe-Auguste de la Tour-du-Pin, marquis de la Charce, et frère du marquis de Gouvernet qui précède, et du vicomte de la Charce qui suit, naquit à Fontaine-Française, le 25 août 1726. Nommé lieutenant au régiment de la Tour-du-Pin (depuis Béarn), le 23 août 1749; guidon des gendarmes bourguignons, avec rang de lieutenant-colonel, le 12 septembre 1754; et, par commission du 14 mars 1758, colonel-lieutenant du régiment de Chartres infanterie, il combattit, le 23 juin de cette dernière

(1) Le marquis de Gouvernet joignait à l'extérieur le plus noble, un esprit droit et éclairé, une âme loyale, et un caractère à la fois bienveillant et ferme; on peut faire en peu de mots son éloge, en disant que, si le dernier prince de Condé, difficile en hommes, eut un véritable ami, ce fut le marquis de Gouvernet.

Nous relèverons, en terminant cet article, une erreur *de la Biographie moderne* (Breslau, 1806.) On y dit que le marquis de Gouvernet était oncle du fils du ministre de la guerre, et par conséquent frère de ce dernier, quand ils étaient de deux branches différentes, et séparées depuis 200 ans ou environ.

année, à Crevelt, à la tête de ce corps, dont il conserva le commandement jusqu'en 1765, qu'il s'en démit. Créé chevalier de Saint-Louis, en 1760; brigadier par brevet du 18 juin 1768, et maréchal-de-camp à la promotion du 1er mars 1780; chambellan et premier veneur de Mgr. le duc d'Orléans, il n'émigra point à l'époque de la révolution, se retira dans la terre de *Mareau-aux-Bois*, aux environs de Pithiviers; de ceux de sa famille qui étaient restés en France, échappa presque seul aux proscriptions révolutionnaires, et mourut à Paris, sans laisser d'enfants, le 5 juin 1804. (*Titres originaux, Etats militaires, Histoire du régiment de Chartres, Etats de services et Gazette de France.*)

DE LA TOUR-DU-PIN DE LA CHARCE (Jean-Frédéric), *lieutenant-général*, reçu dès son enfance dans l'ordre de Malte, pour lequel il fit ses preuves au grand-prieuré de France, en 1736, et connu jusqu'à son mariage sous le nom de *chevalier de la Tour-du-Pin*, et depuis cette époque sous celui de *vicomte de la Charce*, naquit à Paris, le 3 juin 1734 (1). Il était le 3e fils de Jacques-Philippe-Auguste de la Tour-du-Pin, marquis de la Charce, et frère puîné du marquis de Gouvernet, et du vicomte de la Tour-du-Pin qui précèdent. Entré au service comme enseigne au régiment de la Tour-du-Pin, le 17 octobre 1746, il se trouva, dans la campagne de 1747, aux siéges de la Flandre hollandaise, porta le drapeau de son régiment, d'abord au siége de Hulst, ensuite à la glorieuse journée de Lawfelt; servit l'année suivante à la prise de Maestricht; et, pendant la paix, qui dura depuis juillet 1748 jusqu'en 1757, passa par les grades de lieutenant, de sous-aide-major, de capitaine, et d'aide-major; ce dernier brevet, daté du 11 mars 1756, le fit aide-major dans le régiment de la Tour-du-Pin, où il était ca-

(1) C'est à tort que l'historien du régiment de Béarn (*p.* 90) le fait naître le 24 juin 1736, et la table des états militaires, le 24 juin 1734.

pitaine (1). Nommé, en 1757, aide-major-général de l'infanterie à l'armée du Bas-Rhin, il fit la campagne, en cette qualité, sous les ordres du maréchal d'Estrées; assista, dans l'hiver de 1757 à 1758, à la retraite du Hanovre; continua d'être employé dans la campagne de 1758, sous les ordres de M. le comte de Clermont, et du marquis de Contades qui lui succéda; et se trouva, dans cette campagne, à la bataille de Crewelt. Durant l'hiver de 1758 à 1759, il fut envoyé à Clèves, pour remplacer, dans la place d'aide-major-général, le comte de Narbonne-Fritzlar, qui passa colonel d'un régiment de grenadiers royaux; puis, ayant été choisi, à l'ouverture de la campagne de 1759, pour remplir les fonctions de major-général d'une réserve de 24 bataillons, commandée sur le Bas-Rhin par le marquis d'Armentières, il fut chargé, en cette qualité, du détail des siéges de la ville et de la citadelle de Munster. Rendues l'une et l'autre le 25 juillet 1759, il fut envoyé au roi pour lui porter la nouvelle de leur capitulation, et s'acquitta avec tant de diligence de cette mission, qu'il arriva, le 28, à Versailles, avant le courrier porteur des dépêches. A peine l'eut-il remplie, qu'il quitta la cour, rejoignit M. d'Armentières; fit sous ses ordres le reste de la campagne; et, lorsque cet officier-général parvint à ravitailler et à dégager Munster, qui, abandonnée à ses propres forces après la bataille de Minden, avait été deux fois assiégée ou cernée, il fut chargé de tous les détails relatifs à ces opérations. Employé pendant l'hiver de 1759 à 1760, sur le Bas-Rhin depuis Clèves jusqu'à Andernach, sous les ordres du chevalier du Muy, lieutenant-général, depuis maréchal de France, il suivit cet officier-général dans la course qu'il fit à Hachenburg, et eut la correspondance avec le ministre, par ordre du maréchal de Broglie, daté de Fridberg le 15 décembre. L'état-

(1) Autres erreurs: l'historien du régiment de Béarn suppose que le vicomte de la Charce fut aide major en 1755, et la table des états militaires, en 1754. Nous avons sous les yeux le brevet du 11 mars 1756.

major de l'armée ayant été formé de nouveau avant la campagne de 1760, le chevalier de la Tour-du-Pin fut continué dans ses fonctions d'aide-major-général, par lettre du maréchal de Broglie, datée de Francfort (27 mars). Puis, au rassemblement de l'armée, comme une réserve de droite et une de gauche venaient d'être formées, et celle de gauche, composée de 44 bataillons, mise sous les ordres du comte de Saint-Germain, il fut tiré de l'armée de Broglie pour faire les fonctions de major-général de ce corps, par lettre du maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre, écrite de Versailles, le 10 mai de cette année. Les troupes qui le composaient se rassemblèrent à Dusseldorff, le 4 juin; passèrent le Rhin, la Roër, et se rendirent à Dortmund, où elles campèrent. Cependant, le maréchal de Broglie jugeant que la jonction de la réserve de M. de Saint-Germain serait utile aux opérations qu'il projetait, envoya l'ordre à cet officier-général de se mettre en marche. Celui-ci traversa le comté de la Mark et la Vétéravie avec des difficultés incroyables, à cause des mauvais chemins, et arriva, le 10 juillet, à Corback, où le maréchal de Broglie l'attendait, prêt à combattre. Le chevalier de la Tour-du-Pin, constamment employé dans toutes ces opérations, le fut également à la bataille de Corback; et ce fut lui que le comte de Saint-Germain dépêcha au maréchal de Broglie, pour lui rendre compte de la fermeté, du courage et du succès de sa réserve dans cette affaire. Peu de jours après, le chevalier du Muy ayant remplacé le comte de Saint-Germain dans le commandement de cette réserve, le chevalier de la Tour-du-Pin fut encore continué dans ses fonctions de major-général. Il se trouva dans le même temps à l'exécution des habiles manœuvres ordonnées par le maréchal de Broglie, pour déposter les ennemis du camp de Saxenhausen; et, le 31 du même mois de juillet, il paya de sa personne au combat de Warbourg, où le chevalier du Muy, avec sa réserve, attaqué par un ennemi bien supérieur en nombre, après une courageuse résistance, fut contraint à la retraite : ce fut en donnant les ordres nécessaires à cette retraite, et

lorsque la réserve avait déjà mis la Dymel entre elle et les ennemis, que le chevalier de la Tour-du-Pin, qui déjà, durant le combat, avait conduit les troupes aux divers points qui leur avaient été successivement assignés, fut atteint d'un boulet qui lui fracassa la jambe et tua son cheval sous lui (1); blessure dont il resta boiteux toute sa vie, mais aussi à l'occasion de laquelle il reçut du chevalier du Muy, du maréchal de Broglie, et du maréchal de Belle-Isle, les lettres les plus honorables et les mieux méritées. A peine remis de sa blessure, au mois de décembre, il se fit transporter à Paris. Le maréchal de Belle-Isle venait de mourir. Le chevalier de la Tour-du-Pin se traîna à Versailles. Le roi le reçut, comme un prince qui sait régner reçoit un brave serviteur blessé à son service, et le duc de Choiseul, nouveau ministre de la guerre, lui annonça que S. M. lui donnait un régiment à la première promotion. Le 20 février 1761, le chevalier de la Tour-du-Pin fut en effet nommé colonel au régiment de Nice. Ce régiment ayant été incorporé dans celui de Lyonnais, en 1762, le chevalier de la Tour-du-Pin devint colonel du régiment d'Aumont (depuis Beauce), par brevet du 1er décembre de cette année, et parut à la tête de ce corps, qu'il conserva 17 ans, devant le roi à Compiègne, ensuite au camp de Vaussieux, puis au Havre, devant le prince de Montbarrey, alors ministre de la guerre, dont il mérita les éloges. Promu au grade de brigadier d'infanterie, par brevet du 3 janvier 1770, et marié en 1775, époque à laquelle il prit le nom de *vicomte de la Charce*, il fut créé maréchal-de-camp sous ce nom, le 1er mars 1780, étant encore colonel du régiment de Beauce; et, le 27 septembre 1781, le gouvernement du château de Joux et de la ville de Pontarlier lui fut donné. Nommé, en 1788, commandant en second de Bourgogne, sous les ordres de son frère, le marquis de Gouvernet, qui en était commandant en

---

(1) Il est appelé le comte de la Tour-du-Pin dans Voltaire (*siècle de Louis XIV, p.* 408, *édit. de Palissot*). C'est une erreur.

chef; employé, en 1790, dans la Normandie, comme inspecteur extraordinaire, il émigra, en 1791; rejoignit l'armée des princes; commanda les postes avancés devant Thionville, en 1792; fit partie de l'expédition sur les côtes de Normandie, aux ordres de lord Moyra, et de celle de l'Ile-Dieu, en 1795. Depuis cette époque, jusqu'au retour de S. M. en France, il resta en Angleterre; et même, retenu par une maladie grave, ne put revenir dans sa patrie que le 3 septembre 1814. Le 20 janvier 1801, il avait reçu de S. M., à Hartwell, un brevet de lieutenant-général; ce grade lui fut confirmé, le 21 novembre 1814, avec rang de 1801. Il en eut la retraite, le 24 décembre suivant, avec un traitement de 6000 f.; et, le 27 du même mois, la plus digne récompense de ses longs services lui fut enfin donnée: il fut élevé à la dignité de commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Les *cent jours* arrivèrent. La même maladie qui avait empêché le vicomte de la Charce de voir S. M. rentrer dans son royaume, ne lui permit pas, en 1815, de donner une dernière preuve de sa fidélité; mais il vécut assez pour voir luire les premiers jours de la seconde restauration, et termina sa longue et honorable carrière à Paris, le 27 mai 1816. Il a laissé un fils, aujourd'hui colonel du 43e régiment de ligne, qui lui a succédé dans la place de gentilhomme d'honneur de S. A. R. MONSIEUR, dont le vicomte de la Charce avait été honoré en 1773, à l'époque du mariage de ce prince. (*Vie du maréchal de Belle-Isle*; *Voltaire, siècle de Louis XV*; *Histoire du régiment de Béarn*, *Gazette de France*, *Annales politiques, morales et littéraires*; *Almanachs royaux*, *Lettres et états de services*, *Brevets et états militaires*, *Preuves de Malte et Titres originaux*.)

DE LA TOUR-DU-PIN MONTAUBAN (Hector), seigneur de *Montauban*, et *baron de la Chaup*, *maréchal-de-camp*, fils puîné de René de la Tour-du-Pin de Gouvernet, marquis de la Charce, et capitaine de 100 hommes d'armes, qui précède, fut gentilhomme de la chambre du roi Louis XIII, par brevet du 30 septembre 1617. Il avait été

pourvu du gouvernement de Mévouillon, le 20 mars précédent, sur la démission de René son père; et, après la mort de ce dernier, il obtint le gouvernement de Montélimar, par provisions du 30 août 1619. Bientôt entraîné dans une guerre dont la religion n'était plus que le prétexte, il devint lieutenant-général pour le duc de Rohan des protestants du Dauphiné, et, prenant les armes, en 1626, dans cette province, en même temps que Duroure-Brizon, son parent, se déclarait dans le Vivarais, il fut assiégé par le connétable de Lesdiguières en personne, d'abord dans son château de Soyans près de Crest, où, battu de plusieurs pièces de canon pendant cinq jours, il endura un rude assaut qu'il repoussa avec courage; ensuite à 15 lieues de là, dans sa forteresse de Mévouillon, où il s'était retiré en combattant, ayant eu la hardiesse de s'échapper de Soyans, lui et sa garnison, durant la nuit, au moyen de cordages suspendus sur un précipice que le connétable avait cru impossible à franchir. C'est de cette place imprenable, si ce n'est par la famine, qu'il traita, et qu'à l'égard de Brizon, il obtint une paix honorable. Il perdit, à la vérité, ses deux places de Montauban et de Mévouillon; mais Louis XIII lui donna 100,000 liv. en dédommagement. Il fut aussi rétabli dans ses charges de gouverneur de Montélimar et de gentilhomme de la chambre du roi; reçut un brevet de maréchal-de-camp, et conserva le rare privilége d'avoir à son château de Soyans deux pièces de canon, qui y sont restées jusqu'au moment de la révolution. C'était à la fois un double témoignage de sa faute et de sa puissance. Hector mourut, le 16 septembre 1630. (*Mercure français, tom. XII; le Vassor, Vie de Lesdiguières, par Videl; Oraison funèbre du marquis de Montauban, Mémoires de Rohan, Dictionnaire historique de Chaudon et Delandine, Mémoires inédits du marquis de la Tour-du-Pin Montauban, Preuves de Malte du chevalier de la Chaup, Titres originaux.*)

DE LA TOUR-DU-PIN MONTAUBAN (René) (1), *marquis de Montauban*, *lieutenant-général*, fils aîné d'Hector, maréchal-de-camp, qui précède, naquit en Dauphiné, vers l'an 1620. Élevé dans la religion protestante, il embrassa, au sortir de l'enfance, la religion catholique. Présenté de bonne heure à la cour de Louis XIII, plusieurs circonstances, où il fut assez heureux pour se distinguer, le firent remarquer par le cardinal de Richelieu : il fut d'ailleurs un des plus beaux hommes de son temps, et d'une rare habileté dans les exercices du corps. Nommé, malgré sa grande jeunesse, et par brevet du 18 octobre 1630, à la place de capitaine châtelain de Saon, vacante par la mort d'Hector, son père, il passa ensuite capitaine au régiment de cavalerie du comte de la Mothe, le 19 janvier 1641, et servit en Catalogne sous ce général, depuis maréchal de France, jusqu'en 1645; cette même année et la suivante, sous le comte de Harcourt; en 1647, sous M. le prince de Condé; puis sous le maréchal de Schomberg, en 1648, et sous le duc de Mercœur, et le comte de Marchin, en 1649 et 1650. Le 8 avril de cette dernière année, il se démit de sa compagnie en faveur d'Alexandre de la Tour, seigneur de la Chaup, son frère; leva un régiment de cavalerie de son nom (2) (depuis Toustain), par commission du 6 janvier 1652; passa en Catalogne; continua d'y servir jusqu'à la paix des Pyrénées (7 novembre 1659); eut part à tous les siéges, combats, et autres expéditions qui se firent en cette guerre, et s'y montra avec tant d'avantages, que le roi lui confia le commandement de toute la cavalerie de ses armées en cette province, sous le commandement en chef du duc de Candale et de M. le prince de Conty, qui se succédèrent. Son régiment ayant été licencié, le 11 avril 1661, à la réserve de la compagnie mestre-de-

---

(1) Il est nommé dans quelques titres René-Antoine, particulièrement dans l'érection de la terre de Soyans en marquisat, de juillet 1717.

(2) C'est-à-dire Montauban. (*Voyez* l'État militaire de 1761, pag. 507, et Pinard.)

camp qu'on lui conserva, le marquis de Montauban fut nommé gouverneur de Nions, par provisions du 28 février 1663. L'année suivante, l'empereur, pressé par les Turcs, ayant demandé du secours au roi de France, et S. M. lui ayant envoyé 4000 hommes d'infanterie, et 2000 chevaux, sous les ordres du comte de Coligny, lieutenant-général, Montauban, avec sa compagnie, fit partie de ces troupes, et marcha en Hongrie. Il combattit au passage du Raab et à Saint-Godard, le 1er août 1664; et mérita, ainsi que ses frères Louis et Alexandre, ce bel éloge de Chorier, leur contemporain: « Notre nation, dit-il, n'a pas » de plus braves hommes ni de plus vaillants; la Hongrie » a vu jusqu'où allaient leur courage et leur valeur, et les » Turcs en ont fait l'épreuve, à la honte des armes otto» manes, et à la gloire des armes françaises. » En octobre de cette année, le roi ayant rappelé ses troupes, Montauban revint en France. L'année suivante, il rétablit son régiment, par lettres du 7 décembre 1665. Créé brigadier de cavalerie, par brevet du 4 mai 1667, et, employé à l'armée de Flandre, il servit au siége et à la prise de Tournay, de Douay, et de Lille. Dans l'hiver de 1668, il contribua, sous M. le prince de Condé, à la rapide conquête de la Franche-Comté. La paix ayant été conclue, le 2 mai suivant, entre la France et l'Espagne, Montauban vit de nouveau son régiment licencié, par ordre du 24 mai; mais on lui conserva encore sa compagnie mestre-de-camp. Par lettres du 9 août 1671, il le rétablit, et marcha, en 1672, à la conquête de la Hollande. Il était, dans cette guerre, à tous les siéges entrepris par M. le prince de Condé, avant le passage du Rhin (1), par le maréchal de Turenne, après

---

(1) Désormeaux dit dans l'*Histoire du prince de Condé*, *tom. IV*, *p.* 306, qu'ainsi que ce prince, Montauban fut blessé au passage du Rhin; mais il ne faut pas confondre ce Montauban avec le marquis de Montauban de la maison de la Tour-du-Pin. Celui dont parle Désormeaux était Dumesnil-Montauban, frère de mère du marquis de Montauban, mais nullement frère de père, comme l'a prétendu le Pipre de Neuville, dans son *État des troupes de France*. On le trouve sous ce

le passage de ce fleuve, commandant alors une brigade de cavalerie, et jusqu'à 4000 chevaux, au siége de Crèvecœur (1). Il marcha, en 1673, dans la province d'Utrecht, sous le prince de Condé, puis sous le duc de Luxembourg, et, avec ce dernier, il rentra sous Maestricht; s'étant assez distingué, dans ces deux campagnes, pour avoir été nommé gouverneur de deux places importantes, Zutphen et Nimègue : Zutphen, ville dans laquelle il se montra tellement digne d'estime, que, alors qu'il l'abandonna, par ordre du roi, son portrait fut placé à l'hôtel-de-ville, en témoignage de la reconnaissance publique (2). Au mois de janvier 1674, il se démit de son régiment. Le 13 février suivant, il fut créé maréchal-de-camp, et, sous les ordres de M. le prince de Condé, combattit à Seneff, où il fut blessé. Ayant

---

nom de Dumesnil-Montauban dans Quincy, *tom. I*, *p.* 323, et dans les *Campagnes de Turenne*, par Beaurain, *p.* 19. Anne-Charlotte de Sauvain du Cheylar, mère du marquis de Montauban, avait épousé en secondes noces un gentilhomme, nommé Dumesnil; et elle en eut un fils, appelé Dumesnil-Montauban, celui-là même qui fut blessé au passage du Rhin.

(1) Montauban est appelé à tort en cet endroit des *Campagnes de Turenne*, par Beaurain, *p.* 32, le comte au lieu du marquis de Montauban; mais cette faute ne peut induire en erreur; car il n'y avait à cette époque (nous l'avons vérifié) qu'un seul officier-général du nom de Montauban dans les armées du roi.

(2) Provisions de la lieutenance-générale Franche-Comté, et Oraison funèbre.

« On lit dans l'*Histoire militaire de Louis XIV*, par de Quincy, *t. I*, » *p.* 326, qu'on laissa à Zutphen M. de Montfranc pour y commander: » c'est sans doute une faute d'impression, dit Pinard, *tom. IV*, *p.* 279; » ce fut M. de Mornas qui eut un ordre pour y commander après la prise. » Oui, sans doute, c'est une faute d'impression; et, comme on vient de le voir, ce n'est pas encore Mornas qu'il faut lire au lieu de Montfranc, mais bien Montauban. Nous observons toutefois que le marquis de Montauban, à ce qu'il paraît, ne fut pas nommé gouverneur aussitôt après la prise des places; car Zutphen se rendit le 25 juin, Nimègue le 9 juillet, et Montauban était encore, le 14 juillet, devant Crévecœur, qui ne capitula que le 19 du même mois. (Voyez les *Campagnes de Turenne*, par Beaurain, *p.* 26 à 35.)

passé, au commencement de novembre, dans l'armée commandée par le maréchal de Turenne, auquel il amenait 20 escadrons, et 8 bataillons tirés de l'armée du prince de Condé, il combattit à Mulhausen, le 29 décembre; enfonça, dans ce rude combat, la cavalerie ennemie, à la tête des escadrons d'Orléans et de Sourdis, et se signala de telle sorte, en cette rencontre, qu'avec 500 hommes il en défit plus de 2000; ce qui donna à M. de Turenne de pousser vivement les Impériaux, de leur faire abandonner l'Alsace, et de les jeter au-delà du Rhin (1). Malgré ce brillant succès, fait prisonnier durant l'action, et renvoyé sur sa parole, il fut échangé, le 19 avril suivant, contre le colonel baron de Mercy, et paya 3000 liv. pour supplément de sa rançon (2).

---

(1) Ce sont les propres termes des provisions de la lieutenance-générale de Franche-Comté, en date du 10 janvier 1679.

On lit aussi ce qui suit dans la relation que M. de Turenne envoya du combat de Mulhausen.

« M. de Turenne, n'ayant eu avis que de la marche des troupes de » Munster de ce côté là (Mulhausen), fit aussitôt passer le gué à 2 esca-» drons, à la tête desquels se mit M. de Montauban, qui était de jour: » le reste des troupes en était à 4 ou 500 pas.

» Dans le temps que les escadrons passaient, qui étaient ceux d'Orléans, » l'ennemi doubla avec 5 ou 6 dans la prairie. On fit dans ce temps-là » avancer la brigade de Sourdis, qui avait l'avant-garde; mais M. de » Montauban, voyant que les ennemis venaient à lui avant que les autres » troupes eussent passé, chargea au milieu de ces escadrons, et les mit » tous en confusion; c'était une résolution à laquelle on doit tout le suc-» cès du combat. » (*Lettres et Mémoires de Turenne, in-fol., tom. II, p.* 626. Voyez encore l'*Histoire de Ramsay, tom. II, p.* 301 *et* 302; les dernières campagnes de Deschamps, *p.* 390 *et* 392; Quincy, *tom. I, p.* 405; et Baurain, *p.* 154 *et* 155, où ce fait d'armes est raconté d'une manière très-détaillée.)

Nous ajouterons que d'Avrigny, parlant de la surprise et de la défaite des Impériaux à Mulhausen, par le vicomte de Turenne, en a dit: « Cette action est peut-être la plus éclatante qu'ait jamais faite ce grand » capitaine. » (*Mémoires de* 1600 à 1716, *tom. III, p.* 441.)

(2) Voici la lettre originale, en date du 19 avril 1675.

« Son Altesse ayant eu bien agréable de donner la liberté au sieur » marquis de Montauban, maréchal des camps et armées de S. M. T. C.,

Employé de nouveau dans la campagne de 1675, par lettres du 1[er] mai, il fut l'un des généraux envoyés par M. de Turenne à Altenheim, pour protéger son pont sur le Rhin; et, jusqu'à la mort de ce grand homme, son parent et son ami, il continua de servir sous ses ordres. Le maréchal de Turenne ayant été tué, le 27 juillet 1675, et l'armée ayant aussitôt battu en retraite, et marché vers le Rhin pour rentrer en Alsace, Montauban se trouva à la bataille que le comte de Lorges livra, sur la Schutren, à Montécuculli, qui voulait le couper dans sa retraite, en s'emparant du seul pont par lequel il pouvait l'effectuer; et, dans cette sanglante affaire, placé, par le comte de Lorges, à un poste difficile, et à la première ligne; soit en chargeant et renversant la cavalerie impériale, à la tête de 4 escadrons; soit, ensuite, en se repliant devant des forces supérieures; soit encore en marchant de nouveau à l'ennemi avec 7 escadrons; soit, enfin, dans un moment de désordre, en ralliant les troupes, les reformant, et les ramenant au combat, il se montra digne de la confiance de son chef, et contribua ainsi à cette importante victoire d'Altenheim, qui prouva qu'après Turenne, il était encore des généraux capables de résister à Montécuculli (1). L'ennemi répoussé, l'ar-

» fait prisonnier de guerre par les troupes de S. A., lequel est présentement sur sa parole à Paris, S. M. ayant donné pareille liberté au sieur baron de Mercy, colonel dans les troupes de S. A., fait prisonnier de guerre par celles de S. M., et ayant ledit sieur de Montauban payé la somme de 3000 liv. pour supplément de sa rançon, S. A. a deschargé et descharge ledit sieur de Montauban de la parole qu'il a donnée de revenir prisonnier, et lui a accordé et accorde pleine et entière liberté.

» Fait à Strasbourg, le 19 d'apvril mil six cent septante-cinq. »

On voit par cette lettre que le marquis de Montauban ne put combattre à Turkeim, le 5 janvier 1675, comme l'a prétendu Pinard; mais aussi cet auteur ne paraît point avoir su que cet officier-général fût prisonnier à cette époque.

(1) On lit encore en cet endroit des *Campagnes de Turenne*, par Beaurain, le comte, au lieu du marquis de Montauban. Deschamps ne présente pas la même faute.

mée rentra en Alsace, le 4 août. Le comte de Lorges en ayant aussitôt remis le commandement au duc de Duras, son frère, gouverneur de Franche-Comté, qui avait eu ordre de le prendre, en attendant que M. le prince de Condé, alors en Flandre, vînt commander lui-même, Montauban fut détaché de cette armée, pour aller, en l'absence de M. de Duras, prendre le commandement de la Franche-Comté, par ordre du 30 juillet, et par pouvoir du 2 août. Créé lieutenant-général des armées du roi, par lettres du 5 janvier 1677, et envoyé, par pouvoir du 15 du même mois, à l'armée de Sicile, sous le commandement du maréchal duc de Vivone, vice-roi, après avoir défait 2000 Espagnols en une rencontre, et s'être concilié l'estime et l'affection des habitants de Messine, dont il fut gouverneur (1), il en revint, avec les troupes, au commencement de l'année suivante; passa alors, par ordre du 9 avril, à l'armée de Roussillon, commandée par le maréchal de Navailles: et, ayant puissamment contribué à la prise de Puy-Cerda, fut nommé gouverneur de cette place, avant même qu'elle fût rendue (2). En récompense de ses longs et signalés services, le roi lui conféra la lieutenance-générale du gouvernement de Franche-Comté, par lettres

---

(1) *Oraison funèbre*, et *Mémoires inédits* du marquis de la Tour-du-Pin Montauban. Il y avait encore au château de Soyans, au moment de la révolution, une copie de ce fameux tableau de la sainte Vierge, que l'on conserve à Messine, et que l'on dit peint par saint Luc. La ville de Messine en avait fait faire deux copies, l'une offerte au roi, et l'autre donnée au marquis de Montauban. (*Mémoires précités*.)

(2) Comme cette circonstance est remarquable, et qu'aucun historien n'en a fait mention, nous rapporterons ici la lettre du marquis de Louvois.

Saint-Germain, le 11 mai 1678.

« Monsieur,

» La satisfaction que le roi a de vos services, l'a porté à vous gratifier » du gouvernement de Puycerda, et je mande, par l'ordre de S. M., à » M. le duc de Navailles de vous y establir aussitôt qu'il se sera rendu

du 10 janvier 1679. Le 20 novembre 1683, le marquis de la Tour-du-Pin Montauban fut encore revêtu de la charge de sénéchal de Valentinois et Diois, que son oncle et son aïeul avaient déjà possédée ; et, continué dans ses fonctions de lieutenant-général au gouvernement de Franche-Comté, par lettres du 12 septembre 1686, il mourut à Besançon le 19 juillet 1687, après 46 ans de service. (*Dépôt de la guerre, Mémoires du temps, Lettres et Mémoires de Turenne, in-fol., tom. II*; *Campagnes de Turenne, par Beaurain, in-fol.*; *Histoire de Turenne, par Ramsay*; *dernières Campagnes de Turenne, par Deschamps*; *Histoire militaire de Louis XIV, du marquis de Quincy, tom. I*; *Chronologie militaire de Pinard*; *Oraison funèbre du marquis de Montauban, prononcée et imprimée à Valence en* 1687; *Lettres de services et brevets*; *Preuves de Malte du chevalier de la Chaup-Montauban, faites, en* 1725, *au Grand-Prieuré de Saint-Gilles*; *Etat politique du Dauphiné, par Chorier*; *Nobiliaire de Provence, de Robert de Briançon*; *et Titres originaux*.)

» maître de la place. Vous voulez bien que je m'en réjouisse avec vous, » et que je vous asseure que je suis véritablement,

» Monsieur,

» Votre très-humble et très-affec-
» tionné serviteur,

» *Signé* Louvois. »

Cette lettre nous dispense d'en rapporter une autre du même ministre, datée du 9 mars 1678, par laquelle il prévient M. de Montauban que le roi va l'employer comme lieutenant-général dans l'armée de Roussillon, sous le duc de Navailles, ainsi que la lettre de service signée de S. M., du 9 avril suivant, pour le même objet. Mais nous avons peine à concevoir comment le marquis de Quincy, nommant les officiers-généraux de l'armée du duc de Navailles, ne fait aucune mention du marquis de Montauban (*tom. I, p.* 613), et comment, parlant de la prise de Puycerda, qui se rendit le 28 mai, il dit, *p.* 617 : « Que » le maréchal de Navailles y mit M. d'Urban pour y commander, en at- » tendant que le roi y eût nommé un gouverneur. » Il semble que le 28, la lettre du 11 avait bien eu le temps d'arriver. Nous ne concevons pas davantage que Pinard n'ait eu aucune connaissance de ces mêmes commissions, dont nous avons les originaux sous les yeux.

DE LA TOUR-DU-PIN MONTAUBAN (Armand-François), *marquis de Soyans, maréchal-de-camp*, né à Crest, en Dauphiné, le 3 mai 1750, était fils de René-Louis-Henri de la Tour-du-Pin Montauban, marquis de Soyans, capitaine de cavalerie, et l'aîné des descendants d'Hector, maréchal-de-camp, qui précède. Entré au service, le 12 août 1765, comme second sous-lieutenant au régiment du roi infanterie, il passa sous-lieutenant, le 1er août 1767, et lieutenant en second, le 19 novembre 1769; eut rang de capitaine au régiment Royal-Piémont cavalerie, le 4 mai 1771, et fut nommé capitaine-commandant au même régiment, le 5 mai 1772. Il avait obtenu la survivance du gouvernement de la place et de la citadelle de Montelimar, par provisions du 13 juillet précédent; et le 19 octobre 1773, il fut pourvu du régiment provincial de Valence. Devenu gouverneur de Montelimar, le 20 avril 1775, par la mort du marquis de Gouvernet son cousin, à la réforme des régiments provinciaux, il fut placé colonel en second au régiment de Chartres dragons; et, de 1776 à 1781, continua de servir dans ce corps. Il passa ensuite, et sur sa demande, colonel en second du régiment de Chartres infanterie, par brevet du 8 mai de cette dernière année; fut reçu chevalier de Saint-Louis, au mois d'août 1783; devint, après la paix, et par commission du 1er janvier 1784, colonel-commandant du régiment de Rouergue infanterie; et le même jour, ayant été créé brigadier des armées, fut promu au grade de maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. Persécuté dans sa personne et dans ses biens, en 1789, pour avoir révélé des complots, auxquels on avait prétendu l'associer, le marquis de la Tour-du-Pin Montauban sortit de France, au mois de juillet de cette année; se réfugia d'abord à Chambery; de là se rendit à Malte, près de son frère le bailli de la Tour-du-Pin, général des galères, et fit avec lui deux caravanes sur les côtes de Sicile, de Sardaigne, de Corse et d'Italie; puis, revenant à Turin, où il vit Mgr. le comte d'Artois et M. le prince de Condé, se rendit de nouveau à Chambery, où il épousa en secondes noces Marie-Ernestine de Mercy, de la même

maison que les fameux généraux de ce nom. Quelques jours après, vers la fin de mai 1791, Mgr. le comte d'Artois l'envoya à Malte, auprès du grand-maître, M. de Rohan, et en Catalogne, pour des négociations importantes. Une insurrection avait été organisée dans le Midi; 4000 hommes devaient se rassembler à Aiguesmortes, et de là marcher sur Nîmes, où ils devaient être joints par les royalistes du Gévaudan. Des munitions de guerre, des armes, et un chef étaient nécessaires pour agir; l'Espagne avait promis des vivres et des munitions; on jeta les yeux sur le marquis de la Tour-du-Pin Montauban, pour se procurer des armes et commander l'expédition. On comptait sur le crédit du bailli, son frère, auprès du grand-maître. Le marquis de Montauban était chargé d'obtenir de l'ordre 2000 fusils, quelques pièces de campagne, et d'amener des officiers et sous-officiers, pour instruire et diriger les insurgés. S'il réussissait, il devait fréter un bâtiment, faire voile pour Barcelonne, où résidait M. Froment, agent des princes près la cour d'Espagne, et aussitôt, de concert avec ce dernier, commencer la guerre ; il était seulement prié de faire, pour le moment, les frais de cette expédition. Il accepta, s'embarqua à Gênes, avec MM. de Gramont-Caderousse et de Saint-Martial, arriva à Malte, fut bien reçu du grand-maître, et en obtint 3000 fusils, 4 pièces de campagne, 3 obusiers et leurs caissons, qui furent embarqués sur 4 galères aux ordres du bailli de la Tour-du-Pin. Il fréta en même temps un bâtiment ragusais, sur lequel il monta, avec 14 chevaliers, des sous-officiers et 25 artilleurs, également fournis par le grand-maître; puis, escorté par l'escadre du bailli de la Tour-du-Pin, il se dirigea sur l'île Asinara, au nord-ouest de la Sardaigne, où celui-ci, sous le prétexte des croisières ordinaires contre les Barbaresques, devait attendre les instructions qui lui seraient envoyées de Barcelonne. Il fit ensuite voile pour cette ville, où devaient se compléter les préparatifs nécessaires à son expédition. Lorsqu'il y arriva, l'agent des princes vint à sa rencontre. Le marquis de la Tour-du-Pin lui annonça aussitôt, et l'heureuse issue de sa négociation,

et l'appui que le bailli, son frère, était prêt à lui donner, avec une escadre. Mais, pendant le cours d'une si longue navigation, les choses avaient entièrement changé de face; la fuite et l'arrestation du roi à Varennes avaient influencé les projets du cabinet de Madrid, et l'Espagne, non-seulement ne voulait plus seconder l'insurrection du Languedoc, mais encore devait s'y opposer. Instruit de ces évènements et de ces variations par l'agent des princes, le marquis de Montauban ne s'en rendit pas moins chez le comte de Lascy, capitaine-général de la Catalogne, auquel il avait des dépêches à remettre de la part du marquis de Sérent. Le comte le reçut avec politesse, mais en lui disant qu'il aurait désiré le voir moins bien accompagné, et lui répéta ce que déjà M. Froment lui avait appris. L'expédition ne pouvant plus avoir lieu, le marquis de la Tour-du-Pin Montauban en prévint aussitôt le bailli, son frère, par une felouque que le comte de Lascy expédia à cet effet. Mais, quelque bon accueil que ce dernier eût pris sur lui de faire au marquis de Montauban, celui-ci ne pouvait se dissimuler qu'il fallait quitter l'Espagne le plutôt possible. Il se rembarqua donc pour Gênes, à la fin d'août 1791; envoya en courrier, à son arrivée dans cette ville, le marquis de Gramont-Caderousse à M. de Sérent, pour savoir quelle destination devaient avoir les sous-officiers et soldats qui faisaient partie de son expédition; et, sur la réponse de ce dernier, les dirigea sur Turin, où il se rendit lui-même quelques jours après. Il apprit alors, du marquis de Sérent, que depuis l'arrivée de MONSIEUR à Coblentz, cette ville était devenue le point de rassemblement des royalistes, que le système des insurrections était abandonné, et que les rois de l'Europe, coalisés, allaient entrer en France, avec une puissante armée, commandée par le roi de Suède (1). A ces mots, le marquis de Montauban, persuadé que le système des insurrections était infiniment

---

(1) Ce prince ayant été assassiné, le duc de Brunswick fut choisi pour commander à sa place.

préférable, combattit le nouveau plan qui lui était communiqué ; mais, n'ayant pu convaincre, et ne partageant pas ces derniers projets, au lieu de pousser jusqu'à Coblentz, il s'arrêta à Chambéry. Ce fut là, qu'au mois de décembre suivant, une députation des habitants du Gévaudan vint lui proposer de se mettre à leur tête. Ils avaient un plan arrêté, que le marquis de Montauban fait connaître dans ses *Mémoires* (1). Celui-ci, sans perdre de temps, en rendit compte aux princes; mais leurs altesses lui ayant fait défendre, par le maréchal de Broglie, de se prêter en aucune manière à cette expédition, le marquis de Montauban ne songea plus qu'à se rendre à Coblentz, où il arriva dans les premiers jours d'avril 1792 ; là, il renouvela ses efforts pour faire renoncer au système d'invasion qu'on avait adopté. Au lieu de diviser l'armée des princes en trois corps, séparés par de grandes distances (2), d'être ainsi faibles sur tous les points, obligés de suivre les mouvements des armées étrangères, et exposés à dépendre de leurs résolutions, il voulait qu'on réunît les 23,000 hommes qui composaient cette armée, dont 8000 de superbe cavalerie, et qu'on marchât en avant, sans s'occuper des places fortes, et en attaquant tout ce qui aurait prétendu opposer résistance. Mais, n'ayant pu faire admettre ce nouveau plan, préférable, on peut le croire, à celui qui fut suivi, il passa dans le corps d'armée de M. le prince de Condé, et fit, sous ses ordres, les campagnes de 1792 et 1793, comme commandant un des corps de l'infanterie noble. S'étant retiré ensuite à Mindrisio, bailliage suisse en Italie, (où étaient rassemblées sa femme et sa famille), il y séjourna jusqu'au

(1) Ces mémoires qui roulent en partie, tant sur la révolution, que sur les évènements dont l'auteur a été témoin, ou dans lesquels il a figuré pendant l'émigration, sont curieux sous beaucoup de rapports, et écrits d'ailleurs avec autant de simplicité que de franchise.

(2) L'un en Flandre, sous les ordres de M. le duc de Bourbon ; l'autre au centre, entrant par les Trois-Évêchés, et commandé par MONSIEUR et Mgr. le comte d'Artois; le troisième à la gauche, aux ordres de M. le prince de Condé, devant attaquer par l'Alsace.

mois de décembre 1794, et, à cette époque, retourna à Malte, où il arriva vers la fin de mars 1795. Le marquis de la Tour-du-Pin s'y trouvait encore, avec le bailli son frère, lorsque, le 10 juin 1798, Buonaparte débarqua dans cette île, sur sept points différents. Le bailli de la Tour-du-Pin avait à défendre la fortification nommée *Cotoner*, qui renfermait le grand magasin à poudre; le marquis de Montauban commandait en second au fort *Manuel :* tous deux, et d'autres encore, tels que le bailli de Loras, maréchal de l'ordre, homme de tête et brave officier, voulaient que l'on fît résistance; ce dernier, revêtu du commandement, à raison de sa dignité, avait fait des dispositions de défense. On n'était encore inquiété que par des tirailleurs; on les éloignait à coups de canon, et rien n'annonçait qu'il fût question de se rendre. Cependant le plus grand désordre régnait dans la cité *Valette* et la campagne; plusieurs chevaliers et principaux habitants avaient trahi. Un conseil fut tenu pendant la nuit : ceux qui, comme le bailli de la Tour-du-Pin, étaient restés fidèles, n'y furent point appelés. On y décida que la ville ouvrirait ses portes, et, le mardi 12, le grand-maître Hompesch, homme faible et pusillanime, (l'histoire sera plus sévère, peut-être), remit les forts et la ville à Buonaparte, par une capitulation faite à la hâte (1). Outre les Mémoires dont nous avons parlé, le marquis de la Tour-du-Pin Montauban a laissé, en manuscrit, un *Traité de la guerre*

---

(1) Dès lors, résolus de quitter Malte, le marquis de la Tour-du-Pin et le bailli, son frère, s'embarquèrent, et vinrent aborder à Livourne, le 8 juillet suivant. De là, ils furent s'établir à Pise, puis, au mois de novembre, à Venise, où ils passèrent l'hiver; et enfin se fixèrent, au printemps de 1799, à Fiume en Croatie. Cette même année, l'empereur Paul, qui s'était fait élire grand-maître de l'ordre de Malte, sachant la noble conduite du bailli de la Tour-du-Pin lors de la reddition de cette île, voulut le connaître, lui fit proposer de venir à Pétersbourg, et lui envoya une lettre de change pour les frais de son voyage. Le bailli, espérant que cette démarche pourrait être utile aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, se rendit à Pétersbourg, où, logé et défrayé au palais de l'ordre, il fut parfaitement traité de l'empereur, qui, le comblant de

chez les anciens, dont il fit hommage à l'archiduc Charles, et qui mérita ses éloges. Cet officier-général, décoré de la croix de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, est mort à Bourges, le 5 février 1810. (*Etats de services tirés du ministère de la guerre, et de l'armée de Condé*; *états militaires, actes du chapitre du Grand-Prieuré de Russie, et relation du bailli de Tignié, insérée au Courier de Londres, du 9 octobre 1798, sur la reddition de l'île de Malte*; *Mémoires inédits du marquis et du bailli de la Tour-du-Pin Montauban, sur le même objet, et sur la révolution*; *Annales du temps, et Titres originaux*.)

DE LA TOUR-DU-PIN MONTAUBAN (René-Guillaume-Claude-François-Jean), *marquis de Soyans, maréchal-de-camp*, fils du précédent, naquit à Grenoble, le 18 janvier 1772. Il entra à l'école royale militaire de Paris, le 31 octobre 1785, eut le rang de sous-lieutenant, le 18 janvier 1787, et fut second sous-lieutenant au régiment du Roi infanterie, le 6 mai suivant. Ce corps s'étant révolté, en 1790, la Tour-du-Pin courut les plus grands dangers; il vit plusieurs fois les baïonnettes dirigées contre sa poitrine; mais sa fermeté le sauva des mains des factieux. Présent à l'affaire de Nancy, le 31 août de cette année, il sortit de France peu de temps après; se rendit, en 1791, près des princes français qui étaient alors à Turin, leur offrit ses services; et, nommé par Mgr. le comte d'Artois, major du corps

---

bienfaits, lui donna une pension de 500 roubles et une gratification de 12,000 fr.: c'était en 1800. Le pape Pie VII venait d'être élu à Venise; le bailli de la Tour-du-Pin, qui le reconnaissait pour chef suprême de son ordre, étant revenu de Pétersbourg, se rendit à Venise, au mois d'avril, pour lui présenter ses hommages, et déposer entre ses mains la relation de ce qui s'était passé à Malte en 1798. De retour à Fiume, le bailli de la Tour-du-Pin vit encore quelque temps auprès de lui toute sa famille dont il était le soutien; enfin, le 2 mai 1801, les deux frères se séparèrent: le bailli resta à Fiume, où il est mort; et le marquis, sa femme et sa fille rentrèrent en France, où, après différents voyages, ils vinrent se fixer à Bourges, près de l'archevêque de cette ville, leur oncle.

des chevaliers de la Couronne, qui se formait aux environs de Chambéry, il contribua à son organisation. Ensuite aide-de-camp de son père, lorsque ce général passa en Espagne, il rejoignit l'armée de Condé, en octobre 1791, et fit avec ce corps les campagnes de 1792 et 1793, et partie de celles de 1794 à 1796, soit dans la cavalerie de la légion de Mirabeau, comme capitaine de hussards, en 1792, soit dans la cavalerie noble, en 1793, soit dans les dragons de Fargues, en 1795 et 1796. La Tour-du-Pin avait été nommé capitaine de cavalerie aggrégé au régiment de Mecklembourg, le 27 avril de cette dernière année; au mois de décembre suivant, il se rendit en conséquence à Lisbonne, où ce corps était en garnison. Le prince-régent de Portugal le fit capitaine commandant au régiment d'Olivença cavalerie, le 2 juillet 1798. Dans la campagne de 1801, contre l'Espagne, il remplit les fonctions de major, et en obtint le grade au même régiment, le 4 novembre 1803. Nommé colonel de cavalerie, par brevet de S. M. Louis XVIII, le 15 janvier 1805, la Tour-du-Pin passa, le 24 juin 1806, lieutenant-colonel au même régiment de cavalerie d'Olivença, qui devint le 3ᵉ de cette arme dans l'armée portugaise, et, jusqu'au jour où il quitta le Portugal, continua de commander ce corps. Au mois de novembre 1807, une armée française et deux armées espagnoles ayant envahi ce royaume, le prince régent abandonna Lisbonne pour se retirer au Brésil, le 28 du même mois, et, le 30, les Français s'emparèrent de sa capitale. La Tour-du-Pin était alors à son régiment, et envoyé pour divers arrangements auprès du général en chef espagnol, marquis de Socoro. Il fut aussi dans le même temps chargé de plusieurs missions importantes. Sur la fin de janvier 1808, le gouvernement de la maison de Bragance paraissant aboli, la Tour-du-Pin demanda et obtint un congé, s'embarqua dans la nuit du 30 au 31 sur un bateau pêcheur, essuya le feu d'une patrouille espagnole qui blessa 3 de ses matelots, passa sous les forts, gagna la pleine mer et l'escadre anglaise, et, reçu à bord de l'*Hybernia*, commandée par l'amiral en chef sir Charles

Cotton, aborda bientôt en Angleterre, où il se fixa. Il rentra en France avec S. M. Louis XVIII en 1814; fut nommé sous-lieutenant des gardes-du-corps, compagnie de Luxembourg, le 1[er] juin de cette année, colonel à la suite du régiment du Roi dragons, le 5 juillet suivant, et maréchal-de-camp, le 12 décembre de la même année. Lorsque Buonaparte débarqua sur les côtes de France, en 1815, le marquis de la Tour-du-Pin fut envoyé à Lyon, aux ordres de Mgr. le comte d'Artois, par lettres ministérielles du 5 mars, pour commander une brigade composée du 13[e] régiment de dragons et du 4[e] de hussards. Les événements ayant rendu son zèle inutile, il accompagna les princes en Belgique. Au 20 mars, il fut nommé commandant du cantonnement de Saint-Julien et de l'infanterie royale qui se formait à Langermarck, par lettre du maréchal de Raguse, datée d'Ypres, le 27 du même mois; acheva d'organiser les corps de cette arme à Termonde, sous les ordres de Mgr. le duc de Berry, et par ordre du jour, daté du quartier-général d'Alost, le 13 juin suivant, reçut de ce prince le commandement de la brigade d'infanterie légère, composée des volontaires royaux, des voltigeurs suisses, et de 2 bataillons du régiment de la Couronne. Dès les premiers jours de la seconde restauration, envoyé dans la 11[e] division militaire (Bordeaux), par pouvoir du 27 juillet 1815; nommé, le 8 août même année, au commandement du département de la Gironde; employé, par lettre du 18 août 1816, dans la 16[e] division militaire, comme inspecteur d'infanterie des légions du Pas-de-Calais, à Saint-Omer, et de la Côte-d'Or à Aire; et appelé, par pouvoir du 27 avril 1817, à inspecter, dans la 18[e] division militaire, les carabiniers de Monsieur à Tours, les cuirassiers d'Angoulême à Vendôme, et les hussards du Haut-Rhin à Blois, le marquis de la Tour-du-Pin Montauban a été nommé, le 30 décembre 1818, au commandement de la 1[re] subdivision de la 5[e] division militaire (département du Haut-Rhin). Le 21 avril 1820, il a passé au commandement de la 4[e] subdivision de la 1[re] division militaire (département de Seine-et-Marne); emploi qu'il a cessé de remplir en 1822, ayant

été nommé inspecteur de cavalerie, par ordonnance du 3 juillet de cette année, et chargé à ce titre de l'inspection des chasseurs de la Meuse, de ceux du Morbihan, des dragons du Doubs, et des cuirassiers d'Orléans : et, par commission du 14 février 1823, il a été appelé au commandement de la 3ᵉ brigade de la 10ᵉ division, faisant partie du 4ᵉ corps de l'armée des Pyrénées, brigade composée des 3ᵉ et 19ᵉ régiments d'infanterie de ligne. Cet officier-général, gendre du maréchal marquis de Viomé-nil, a été décoré de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, en 1790, et de la croix de Saint-Louis, en 1805; il est officier de la Légion-d'Honneur, du 18 mai 1820, et commandeur de l'ordre du Phénix d'Hohenlohe, du mois de juin de la même année. (*Etats de services, tirés des ministères de la guerre de France et de Portugal, ainsi que des bureaux de Mgr. le prince de Condé, et de S. A. R. Mgr. le duc de Berry; Etats militaires, et Journaux du temps.*)

DE LA TOUR-DU-PIN MONTAUBAN (Alexandre), *marquis de la Chaup, maréchal-de-camp*, frère puîné de René, marquis de Montauban, lieutenant-général, qui précède, et 3ᵉ fils d'Hector, fut capitaine de cavalerie, sur la démission de René, son frère, le 8 avril 1650. En 1655 et 1656, la guerre continuant toujours en Italie, et la France alliée de François d'Est, duc de Modène, lui ayant envoyé des secours contre les Espagnols, d'abord sous les ordres du prince Thomas de Savoie, qui mourut le 22 janvier 1656, ensuite sous ceux du duc de Mercœur, le marquis de la Chaup fit partie de ces troupes; il commanda même le régiment de cavalerie de Mercœur; se distingua dans plusieurs escarmouches contre les Espagnols, et fut envoyé au roi, pour lui porter la nouvelle du passage de ses troupes dans le Modénois. Lors de son mariage, avec Lucrèce du Puy-Montbrun, le 14 novembre 1663, il était capitaine d'une compagnie de chevau-légers : il fut aussi capitaine-major commandant le régiment de son frère, et combattit contre les Turcs à Saint-Godard, où il se signala

par une rare valeur. Il était encore colonel de cavalerie, en 1671 et 1672, et devint peu de temps après maréchal-de-camp. Il mourut à Alex, en Dauphiné, le 16 août 1676. (*Manuscrits concernant la maison de la Tour-du-Pin à la bibliothéque du roi*; *Chorier, état politique*; *preuves de Page d'Ange-Nicolas-Louis, petit-fils d'Alexandre; preuves de Malte du chevalier de la Chaup, en* 1725; *table de la Gazette de France, tom. II, pag.* 350; *Nobiliaire de Provence, de Robert de Briançon, et Titres originaux.*)

DE LA TOUR-DU-PIN DE LA CHAUP MONTAUBAN (François-Hector) (1), *comte de la Chaup*, *maréchal-de-camp*, fils puîné du précédent, né vers l'an 1675, entra aux mousquetaires, en 1690, et se trouva avec ce corps à la bataille de Fleurus, la même année. Cornette dans le régiment de cavalerie de Brionne, en 1691, il fit cette campagne et la suivante en Allemagne. Capitaine au régiment de dragons du comte de Gramont (depuis Listenois), par commission du 12 mai 1693, il commanda sa compagnie à la bataille de la Marsaille, au mois d'octobre suivant; à l'armée d'Italie, en 1694 et 1695; au siége de Valence, en 1696; à l'armée de la Meuse, en 1697; au camp de Compiègne, en 1698; ainsi qu'à l'armée d'Allemagne, en 1701 et 1702. Colonel d'un régiment d'infanterie de son nom (2), qu'il leva par pouvoir du 10 décembre 1702, il le commanda, en 1705, à l'armée du Rhin, sous les ordres du maréchal de Villars, et se trouva faire partie de la garnison de Haguenau, commandée par M. de Péry, maréchal-de-camp, lorsque, le 28 septembre de cette année, la ville fut investie par le comte de Thungen, détaché de l'armée du prince

(1) Ou Hector-François, selon beaucoup de titres, et même Hector-Lucrétius, mais dans un seul acte passé, après sa mort, le 10 juin 1735. Nous avons conservé l'ordre des prénoms que l'on voit dans l'acte mortuaire et dans Pinard.

(2) C'est-à-dire, du nom de la Chaup, écrit dans l'*Histoire militaire de Louis XIV*, par M. de Quincy, tantôt la Chau, et tantôt la Chaux.

de Bade, qui couvrit le siége. La tranchée ayant été ouverte dans la nuit du 29 au 30, et, le 5 octobre, M. de Péry, considérant qu'il y avait deux grandes brèches aux murailles de la place, battues depuis trois jours par 33 pièces de canon, que la garnison n'était pas assez nombreuse pour défendre toute l'étendue du chemin couvert, et qu'aussitôt que l'ennemi en serait maître on ne pourrait éviter d'être emporté d'assaut, envoya le comte de la Chaup au comte de Thungen, proposant de lui rendre la place dans trois jours, si l'on n'était pas secouru, à condition toutefois que la garnison sortirait avec les honneurs de la guerre. Mais le comte de Thungen, refusant même de lire les articles qui lui étaient présentés, et répondant qu'il n'y avait pas d'autre traitement à attendre que d'être prisonniers de guerre, le comte de la Chaup, après avoir insisté inutilement, répliqua en homme de cœur, que M. de Péry était encore en état de se défendre, et que toute la garnison périrait plutôt que de subir un pareil sort; puis, se retirant, il rendit compte de sa mission. M. de Péry, voyant alors qu'il ne lui restait que le parti dangereux, mais honorable, d'évacuer la ville, et de se faire jour, s'il était nécessaire, fit ses dispositions comme s'il voulait effectuer une grande sortie; et, laissant 400 hommes à M. d'Harlin, colonel d'infanterie, pour couvrir sa marche, avec ordre de faire un feu continuel sur les attaques, et de le suivre une heure après son départ, (ce qui fut exécuté avec un rare bonheur), il sortit le soir même, avec le reste de la garnison, par le côté où il n'avait remarqué que deux gardes de cavalerie, culbuta celle qui se trouvait sur son passage, et, faisant une extrême diligence, échappa à M. de Mercy, qui le poursuivait avec 1000 chevaux, et en huit heures de marche se rendit à Saverne. L'année suivante, 1706, le comte de la Chaup continua de servir à la même armée, toujours sous les ordres du maréchal de Villars, et commanda son régiment à la prise de Drusenheim, de Lauterbourg, et de l'île du Marquisat : expéditions qui préparèrent la glorieuse campagne de 1707, où il servit également, et dans laquelle,

après avoir forcé les lignes de Stoloffen, le maréchal de Villars parcourut et mit à contribution la Souabe, le Palatinat et la Franconie. En 1708, le duc de Bourgogne commandant en Flandre, le maréchal de Villars en Dauphiné, et l'électeur de Bavière sur le Rhin, ayant sous lui le maréchal de Berwick, le comte de la Chaup fit partie du corps de troupes de ce dernier, et avec lui marcha en Flandre, pour fortifier l'armée de M. le duc de Bourgogne, lorsque le prince Eugène, s'étant joint au duc de Marlborough, était à la veille d'entreprendre le siége de Lille, dont la belle défense fit tant d'honneur au maréchal de Boufflers. Ce siége terminé, le comte de la Chaup retourna, avec le maréchal de Berwick, sur le Rhin, où l'armée prit des quartiers d'hiver. Il servit encore, en 1709, à cette même armée, alors commandée par le maréchal de Harcourt; et, se distinguant au combat de Rhumersheim, tua de sa main, avec son esponton, un colonel ennemi qui avait marché à sa rencontre. Brigadier d'infanterie, par brevet du 29 mars 1710 (1), il se trouva de nouveau sur le Rhin, sous les ordres du maréchal de Harcourt, dans cette campagne de 1710, où l'on resta sur la défensive. Puis passant, en 1711, dans l'armée de Flandre, commandée par le maréchal de Villars, il y servit, à la tête d'une brigade d'infanterie, composée des régiments de Limosin, la Chaup et Boufflers, et combattit à l'attaque d'Arleux. Son régiment ayant été réformé, par décision du 22 mai 1714, il fut entretenu colonel-réformé à la suite du régiment de Tallart, par ordre du 8 septembre suivant; obtint le grade de maréchal-de-camp, par brevet du 1er février 1719, et ne servit plus. Il était chevalier de Saint-Louis; il fut aussi chambellan de Mgr. le duc d'Orléans, puis, l'un des gentilshommes de sa chambre; et, le 2 février 1730, il mourut à Paris, à l'âge de 55 ans. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 65; *Histoire militaire de*

(1) Selon Pinard; car M. de Quincy donne la date du 30 à cette promotion. (*Tom. VI, p.* 475 *et* 476.)

Louis XIV, par le marquis de Quincy, tom. IV, V et VI; Almanachs royaux, Gazette de France, et Titres originaux.)

DE LA TOUR-DU-PIN, issu de la branche de VERCLAUSE DES TAILLADES (Auguste-Alexandre, *baron*), *maréchal-de-camp*, et descendant de Jacques de la Tour, seigneur de Verclause, Lens et St. Sauveur, et capitaine d'une compagnie de chevau-légers, frère puîné de René de la Tour, seigneur de Gouvernet, capitaine de 100 hommes d'armes, qui précède, naquit au Buis, en Dauphiné, le 9 février 1749. Entré, le 30 septembre 1764, comme second sous-lieutenant au régiment du Roi infanterie, et devenu ensuite sous-lieutenant, puis lieutenant en second au même corps, il passa, le 4 mai 1771, dans le régiment de Chartres cavalerie, avec rang de capitaine, et fut pourvu d'une compagnie d'augmentation, le 5 mai 1772. Le 4 août suivant, ayant passé dans le régiment d'Orléans cavalerie, il devint capitaine en second à la formation de 1776; fut créé colonel en second au régiment de la Reine dragons, le 13 avril 1780; chevalier de Saint-Louis, le 1er septembre 1782, et colonel des grenadiers royaux de Normandie, le 10 mars 1788. Il commandait encore ce régiment au 20 mars 1791, époque du licenciement des troupes provinciales. Ayant émigré, au mois de décembre de l'année suivante, il fit la campagne de 1792 à l'armée des princes, frères de Louis XVI, dans les gardes-du-corps (compagnie de Gramont); entra à l'armée de Condé, le 9 août 1795, et fit avec ce corps les campagnes de 1795, 1796 et 1797 : ces deux dernières en qualité de commandant de la compagnie n° 8 des chasseurs nobles. Il fut promu, en septembre 1797, au grade de maréchal-de-camp, avec rang du 13 avril 1795. Lors du départ de l'armée de Condé pour la Russie, en octobre suivant, il obtint un congé, et resta en Allemagne. Au retour de ce corps, en septembre 1799, il le rejoignit à Ratisbonne; continua d'y servir jusqu'en février 1800; se trouva à toutes les affaires qui eurent lieu, et s'y distingua constamment par son zèle et son courage. Ren-

tré en France en cette dernière année, il se retira à Bayeux, en Normandie, dans le sein de sa famille; et, le 10 décembre 1815, ayant été admis à la retraite, la pension de son grade lui fut donnée. (*Brevets et états militaires, états de services de l'armée de Condé et du ministère de la guerre, et Titres originaux.*)

DE TOURNON (Just-Henri, *comte*), *maréchal-de-camp* (1), commandait, en 1621, une compagnie de chevau-légers aux siéges de Saint-Jean-d'Angely et de Montauban. Il leva, par commission du 3 mars 1622, un régiment d'infanterie de son nom, qu'il commanda, la même année, au siége de Montpellier. Il servit ensuite contre les religionnaires, en 1627, 1628 et 1629, et contre les troupes de MONSIEUR, en 1632. Le roi le nomma chevalier de ses Ordres, le 14 mai 1633; et, le 24 août, lieutenant-général au gouvernement de Languedoc, au département des Cévennes et du Vivarais. Il siégea, en qualité de commissaire de S. M, aux états tenus à Montpellier, le 21 novembre. Il fut créé maréchal-de-camp, le 3 avril 1635; fut pourvu des charges de bailli du Vivarais et de sénéchal d'Auvergne; siégea aux états-généraux tenus à Toulouse, le 25 novembre 1639, et mourut le 14 mars 1643. (*Histoire des pairs et grands-dignitaires de France, par M. de Courcelles, in-4°, tom. II.*)

DE TOURNON (Just-Louis, *comte*), *maréchal-de-camp*, fils du précédent, fut d'abord connu sous le nom de comte de Roussillon. Il leva, par commission du 20 mars 1635, un régiment d'infanterie de son nom, et le commanda, cette année et la suivante, à la prise des îles de Sainte-Marguerite et de Saint-Honorat; au combat de Leucate,

(1) Son père, Just-Louis de Tournon, Ier du nom, comte de Roussillon, baron de Tournon et de Chalençon, capitaine de 50 hommes d'armes des ordonnances du roi, gouverneur du Vivarais et sénéchal d'Auvergne, s'était rendu célèbre dans les guerres contre les religionnaires, notamment en 1580, par le siége de la ville de Saint-Agrève.

au mois de septembre 1637; au secours de Verceil, en Italie, en 1638; à l'attaque des retranchements des ennemis devant Cencio; au secours de Casal; au siége et à la prise de Chivas; au combat de la Route, en 1639; au siége de Turin; aux deux combats qui se livrèrent sous les murs de cette place, en 1640; à la bataille de la Marfée, en 1641; au combat de Villelongue, en Catalogne, au mois de janvier; au combat de Martoreil, le 24 mars; à la défaite entière des ennemis, le 30 du même mois, et au combat de Lérida, le 7 octobre 1642. Il avait été nommé sergent de bataille, le 7 juin, et lieutenant de roi en Dauphiné, le 8 juillet. On le créa maréchal-de-camp, par brevet du 16 octobre 1642. Il prit le nom de comte de Tournon, à la mort de son père, le 14 mars 1643, et lui succéda dans les charges de sénéchal d'Auvergne et de bailli en Vivarais. Il continua de servir en Catalogne, où les ennemis furent contraints de lever le siége de Flix, de Mirabel et du cap de Quiers. Employé à l'armée commandée par le duc d'Enghien, en 1644, il se distingua particulièrement dans les quatre combats qui se donnèrent sous les murs de Fribourg, servit au siége de Philisbourg, et y fut tué, le 6 septembre, en faisant jeter des fascines dans les fossés. (*Voyez le dernier ouvrage précité.*)

DE TOURNY, *voyez* AUBERT.

DE TOUROTTE, *voyez* BELLANGER.

DE TOURVILLE, *voyez* COSTENTIN.

DE TOUSTAIN-FRONTEBOSC (Claude-Alexandre), *marquis de Toustain d'Escrennes, lieutenant-général,* issu d'une famille qui, depuis plus de cinq siècles, s'est vouée constamment au service militaire, dont elle a parcouru tous les grades avec une rare distinction, naquit en 1717. Il entra dans le corps des cadets, à Metz, en 1732; devint, en 1733, lieutenant au bataillon de Séguier-Liancourt; puis, en 1734, lieutenant en second au régiment de Lorraine infanterie, et se trouva, la même année, au siége

de Philisbourg. On le nomma lieutenant en premier au même régiment, en 1737, et capitaine, en 1742. Il combattit, cette dernière année, au siége et à la retraite de Prague; fut nommé, le 7 février 1744, maréchal-de-logis des grenadiers à cheval, et, en cette qualité, officier-supérieur de la maison militaire du roi. Il combattit avec tant de valeur à Fontenoy, le 11 mai 1745, que Louis XV le créa chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis sur le champ de bataille. Il fut nommé sous-lieutenant des grenadiers à cheval, le 3 juillet 1746, et se trouva, le 11 octobre suivant, à la bataille de Raucoux, et, le 2 juillet 1747, à celle de Lawfeldt, ainsi qu'à plusieurs expéditions et combats jusqu'à la paix de 1748. Le marquis de Toustain-d'Escrennes reçut le brevet de mestre-de-camp de cavalerie, le 2 avril 1751; fut nommé lieutenant au même corps, au mois de mai suivant; obtint, sur l'ordre de Saint-Louis, le 29 juillet 1755, une pension de 800 livres, qui fut augmentée ensuite de 700 livres, pour la manière dont il s'était distingué dans les campagnes de 1761 et 1762. Le 25 juillet de cette dernière année, il fut créé brigadier de cavalerie, ensuite maréchal-de-camp, le 3 janvier 1770, et lieutenant-général, le 1er mars 1784. Le roi lui donna, en 1786, l'expectative de la dignité de commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Persécuté pendant le règne de la terreur, il est mort dans les prisons révolutionnaires, au mois de décembre 1794. (*Brevets et états militaires.*)

DE TOUSTAIN-VIRAY (Henri-Charles, *marquis*), *lieutenant-général,* cousin du précédent, et né en 1723, entra au service en qualité de cornette de cavalerie, au régiment de Rosen, en 1742. Nommé capitaine de la même arme dans Royal-Pologne, en 1744, il fit la campagne de cette année en Flandre. Il obtint le grade de colonel du régiment de cavalerie de Lenoncourt, auquel il donna le nom de Toustain, et fut nommé chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, la même année. Il commanda la brigade Penthièvre à la victoire de Bergen, en 1759, sous le

maréchal de Broglie, qui rendit compte au roi de la belle conduite de ce colonel dans cette action. Au mois d'octobre 1761, son régiment fut incorporé dans celui de Dessales, qui prit le nom de Royal-Lorraine. En 1762, le marquis de Toustain-Viray fut nommé commandant en chef des divers détachements de cavalerie rassemblés au camp de Dunkerque. Le 25 juillet de la même année, il fut promu au grade de brigadier de cavalerie, et au commandement du régiment Royal-Lorraine, vacant par la promotion du comte Dessales au grade de maréchal-de-camp. Il obtint, le 3 janvier 1770, ce dernier grade, dans lequel il fut employé pendant la guerre de 1778, et fut créé lieutenant-général des armées, le 1er mars 1784; puis successivement bailli d'épée de Bougonville, vers 1786; électeur de la noblesse dans les bailliages d'Évreux et de Nancy, en 1789; commandant en chef en Bretagne, en 1791, et commandeur de l'ordre de Saint-Louis, au mois de février 1792, époque à laquelle il demanda au roi sa démission, ne voulant point concourir, par un plus long exercice dans son grade, à la sanction tacite des troubles révolutionnaires. Il est mort, en 1803, au château de Canappeville, près Louviers. (*Brevets et états militaires.*)

DE TOUSTAIN-VIRAY (Joseph-Maurice, *comte*), *maréchal-de-camp*, frère du précédent, entra au service, en 1745, en qualité de cornette au régiment de la Reine cavalerie, avec lequel il fit plusieurs campagnes; parvint très-jeune au grade de capitaine en pied, et justifia cet avancement, en 1748, par une action très-brillante, en sauvant un convoi considérable dirigé sur la place de Berg-op-Zoom. Ce jeune officier résista avec valeur à tous les efforts de l'ennemi, et, quoiqu'il eût perdu plus de la moitié des soldats de sa compagnie, il ne posa les armes qu'après avoir assuré le salut et l'arrivée du convoi. Le prince Charles de Lorraine, qui savait honorer la valeur, donna, à Bruxelles, au comte de Toustain-Viray, des témoignages publics d'estime pour sa belle conduite. Elle lui valut une pension du roi, et le marquis d'Argenson,

ministre de la guerre, lui écrivit une lettre très-honorable, au nom de S. M. Échangé peu de temps après, il fit les campagnes de 1757 à 1763; fut nommé chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, en 1760, après 15 années seulement de service, et devint successivement lieutenant-colonel d'une brigade de carabiniers, en 1767; mestre-de-camp de cavalerie, en 1771; colonel en second du régiment de la Reine cavalerie, en 1774; mestre-de-camp commandant du 1er régiment de chevau-légers, en 1776; colonel du régiment des chevau-légers d'Orléans, en 1779; brigadier de cavalerie, le 1er mars 1780; maréchal-de-camp, le 1er janvier 1784, et bailli d'épée d'Arnay, vers 1786. Nommé, en 1789, député de la noblesse du bailliage de Mirecourt aux états généraux, il a constamment voté du côté droit, a commandé un escadron de gentilshommes dans les campagnes de l'émigration, et n'est rentré en France qu'après le licenciement définitif de l'armée de Condé. Il est mort, en 1808, dans sa terre de Batelemont, près Nancy. (*Brevets et états militaires.*)

DE TRACY, *voyez* BONNEAU *et* D'ESTUTT.

DE LA TRÉMOILLE (Gui VI, *sire*), *porte-oriflamme de France*, grand-chambellan héréditaire de Bourgogne, surnommé le *vaillant chevalier* (1), l'un des seigneurs les plus puissants de la cour de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, qui l'honorait d'une affection particulière, était déjà, par ses faits d'armes, parvenu à la chevalerie, lorsque, faisant partie de la compagnie de Gui du Tremblay, chevalier, il fit montre à Châlons-sur-Saône, le 3 février 1370. Il servit à la prise d'Ardres, l'an 1377, avec 50 hommes d'armes de sa retenue; suivit, deux ans après, le duc de Bourgogne, lorsque celui-ci alla secourir le comte de Flandre, contre ses sujets rebelles; alla, avec ce

(1) Il fut père de Georges, seigneur de la Trémoïlle, comte de Guines, de Boulogne et d'Auvergne, premier ministre du roi Charles VII, mort le 6 mai 1446.

prince et le duc de Bourbon, en 1380, défendre la ville de Troyes, contre l'armée anglaise, et assista au siége de Bourbourg, en 1382. Il fut choisi, l'année suivante, comme médiateur, avec le connétable de Clisson et plusieurs autres seigneurs, pour ramener à l'obéissance les Parisiens, qui s'étaient soulevés pendant le voyage du roi en Flandre, et fut député, avec l'archevêque de Cologne, le duc de Lorraine et le seigneur de Coucy, pour terminer les différents survenus entre Gillaume VI, comte de Juliers, et la duchesse de Brabant. Il fut nommé, avec les ducs de Berry, de Bourgogne et d'Orléans, pour statuer sur le gouvernement de la Savoie, entre les deux comtesses douairières, dont les contestations furent terminées le 8 mai 1383, et fut un des plénipotentiaires, envoyés à Calais, pour conférer sur les préliminaires de la paix avec l'Angleterre, en 1384. Il accompagna le duc de Bourbon, en 1390, lors du secours que ce prince conduisit aux Génois contre les Maures d'Afrique, qui désolaient le commerce de cette république par leurs pirateries. En 1392, la Trémoïlle refusa l'épée de connétable, qui lui fut offerte après la retraite de Clisson. Il avait une telle réputation de valeur, que Pierre de Courtenay, célèbre chevalier anglais, vint exprès le défier au combat; ils se battirent en champ clos devant le roi et toute la cour, et rompirent leurs lances : le roi les fit séparer. Il fut institué gardien de la terre de Luxen, le 6 mai 1394; fit partie de l'expédition malheureuse de Hongrie, avec Jean de Bourgogne, comte de Nevers, et demeura prisonnier des Turcs à la bataille de Nicopolis, le 16 septembre 1396. Ayant obtenu sa rançon, il tomba malade, lorsqu'il s'en retournait en France, et mourut à Rhodes, l'an 1398 (1). (*Histoire des Grands-Officiers de la Couronne*, *tom. VIII*, *pag.* 205; *annales du temps*.)

---

(1) *Voyez* pour cet article et les suivants le tom. III de l'*Histoire des pairs et grands-dignitaires de France*, par M. le chevalier de Courcelles.

DE LA **TRÉMOILLE** (Louis II, SIRE), *vicomte de Thouars, prince de Talmont, comte de Guines et de Bénaon, commandant d'armée*, arrière-petit-fils du précédent, naquit le 20 septembre 1460. Sa haute valeur, ses talents militaires, ses vertus publiques et privées lui ont mérité de ses contemporains et de la postérité le surnom glorieux de *chevalier sans peur et sans reproche* (1), qu'il n'a partagé qu'avec Bayard, son émule et son compagnon d'armes. Élevé page du roi Louis XI, il fit ses premières armes sous Georges de la Trémoïlle, sire de Craon, premier chambellan héréditaire de Bourgogne, et lieutenant-général des provinces de Champagne et de Brie. Il servit avec tant de distinction, que, dès l'âge de 24 ans, il fut mis, en 1485, à la tête d'une armée, levée, au nom du roi Charles VIII, contre le duc de Bretagne, qui avait pris part à la ligue formée par les ducs d'Orléans (depuis Louis XII), d'Alençon et d'Angoulême, et le vicomte de Narbonne. Il soumit, en 1488, les places les plus importantes du duché de Bretagne, et remporta une victoire décisive à Saint-Aubin-du-Cormier, le 28 juillet 1488 (2). La prise de Reims et celles de Dinan et de Saint-Malo furent les résultats de cette glorieuse journée, au sort de laquelle paraissaient attachés celui

(1) Ce général a été omis par l'auteur de la *Chronologie militaire.*

(2) L'armée bretonne, qui avait à sa solde deux corps auxiliaires d'Allemands et d'Anglais, fit une perte de près de 3000 hommes, outre 6000 qui furent faits prisonniers. On ne fit aucun quartier aux Anglais et à tous les officiers et soldats français qui s'étaient attachés au parti des princes mécontents. Le duc d'Orléans et le prince d'Orange, tombés au pouvoir du vainqueur, reçurent de la Trémoïlle tous les égards dus à leur rang. Il les invita à sa table, avec les capitaines qui les accompagnaient; mais, à la fin du repas, il se lève, et, d'une voix véhémente, il leur dit: « Princes, il ne m'appartient pas de prononcer sur » votre sort. — Mais vous, capitaines, qui avez été pris en combattant con- » tre votre souverain et votre patrie, mettez promptement ordre aux af- » faires de votre conscience. » Ce fut vainement que les princes sollicitèrent la grâce de ces officiers : ils n'obtinrent même pas le moindre délai à cet acte de sévérité et de justice, et eurent tous immédiatement la tête tranchée.

de la Bretagne, et la réunion ultérieure de cette belle province à la France, par suite du mariage de la duchesse Anne avec les rois Charles VIII et Louis XII. Ce fut au succès des armes de la Trémoïlle, en 1491, que l'on dut la conclusion de la première de ces deux alliances, la duchesse, qui était fiancée à Maximilien, roi des Romains, n'ayant voulu se rendre qu'après avoir soutenu un siége dans Rennes, et après avoir été réduite à capituler. Aussi habile négociateur que grand capitaine, la Trémoïlle fut envoyé en ambassade vers ce même Maximilièn, devenu empereur, et ensuite vers le pape Alexandre VII, pour les disposer à favoriser le passage des troupes de Charles VIII en Italie. La Trémoïlle accompagna ce prince, en 1494, à la conquête du Milanais et du royaume de Naples. Lors de la retraite de l'armée, il sauva l'artillerie, qu'on proposait d'enclouer, en la faisant hisser dans les Apennins. Cette résolution fut le salut de l'armée, qui, peu de jours après, remporta, le 5 juillet 1495, la victoire de Fornoue, à laquelle la Trémoïlle eut la principale part, en commandant le corps de bataille, où se trouvait le roi avec ses neuf preux. Charles VIII lui donna, en considération de ses importants services, la lieutenance-générale des provinces de Poitou, Angoumois, Saintonge, Aunis, Anjou, et des Marches de Bretagne. Lorsque Louis XII fut parvenu à la couronne, il donna au sire de la Trémoïlle le commandement d'une armée de 5000 Français et de 10,000 Suisses, destinée à la conquête du Milanais. Ce général, après avoir conquis la Lombardie, s'avança, en 1500, près de Novarre, coupa la retraite à Ludovic Sforce, usurpateur de ce duché, le fit prisonnier le 9 avril, et le fit conduire en France. A son retour, il fut pourvu du gouvernement de Bourgogne, de la dignité d'amiral de Guienne, en 1505, et ensuite de celle d'amiral de Bretagne. En 1503, il commanda l'armée destinée à combattre le fameux Gonzalve de Cordoue, général de Ferdinand d'Espagne, dans le royaume de Naples. Louis XII avait choisi la Trémoïlle pour cette expédition, comme le seul chef qu'il pût opposer à un aussi grand capitaine; mais la Trémoïlle tomba ma-

lade, et le commandement de son armée fut remis instantanément entre les mains du marquis de Mantoue (Jean-François de Gonzague), dont l'irrésolution et l'inhabileté préparaient des revers aux Français. En 1504, la Trémoïlle, rétabli, allait reprendre son commandement, et marcher au secours de Gaëte, lorsque Gonzalve fit conclure la paix, en donnant, en échange de cette place, tous les prisonniers français qui étaient en son pouvoir. La Trémoïlle fit la campagne de 1509 contre les Vénitiens, et commanda, le 14 mai, le centre de l'armée à la fameuse bataille d'Agnadel, qui entraîna la soumission de Caravagio, Bergame, Crême, Brescia, Crémone, Peschiera, Vérone, Vicence et Padoue. En 1513, il fut chargé de négocier une capitulation avec les Suisses, et partagea avec Trivulce le commandement en chef de l'armée d'Italie, abandonnant à ce général la direction des marches et des campements dans un pays qu'il devait mieux connaître que la Trémoïlle, puisqu'il était dans sa patrie, et qu'il y avait fait long-temps la guerre. Le général en chef paya cher sa trop grande confiance dans les lumières de son collègue. Trivulce fit prendre à l'armée, près de Novarre, dont la Trémoïlle faisait le siége, de mauvaises positions, où la cavalerie, dans un pays coupé de canaux et de ravins, ne pouvait agir. Les Suisses profitent de cette faute, tombent sur les Français, le 6 juin, et remportent une victoire qui les force d'abandonner l'Italie. Investi dans Dijon, la même année, la Trémoïlle, hors d'état de résister, conclut avec les Suisses un traité, en vertu duquel ces ennemis redoutables s'en retournent dans leur pays, et, pour une somme de 20,000 écus, abandonnent une conquête aussi importante que facile (1). Il commandait un corps d'armée dans le Milanais, en 1515, et il contribua, le 13 novembre, à la

(1) Ce traité, fruit de la sagesse et de l'habileté de la Trémoïlle, fut le plus grand service qu'il eût rendu à la France. Il leva les 20 000 écus parmi ses officiers, et leur montra l'exemple, en donnant tout ce qu'il possédait. Il avait promis aux Suisses 400,000 ducats en trois paiements;

célèbre victoire remportée sur les Suisses à Marignan (1). Il défendit la Picardie contre les Anglais et les Impériaux; fut ensuite employé à l'armée de Provence, en 1523; fit lever le siége de Marseille au connétable de Bourbon; enfin, ayant accompagné, en 1525, le roi François Ier dans sa malheureuse expédition d'Italie, il fut tué, sous les yeux de ce monarque, à la bataille de Pavie, qui fut donnée malgré ses représentations, et par l'avis de Bonnivet, qui, le 24 février, périt dans cette journée, si funeste pour la France. La Trémoïlle emporta dans la tombe la réputation du premier capitaine de son siècle. (*Hist. des Grands-Officiers de la couronne*, *tom. IV*, *pag.* 167; *annales du temps.*) Il fut le trisaïeul de Gilbert, qui suit.

DE LA TRÉMOILLE (Gilbert), *marquis de Royan, comte d'Olonne, commandant d'armée,* leva, le 1er avril 1587, un régiment d'infanterie de son nom, qui fut licencié après la campagne de 1588. Le 9 octobre 1589, le roi lui donna le commandement de l'armée de Touraine, avec laquelle il fit le siége de Montrichard. Il fut nommé capitaine de la première compagnie des gentilshommes de la maison du roi, le 10 mai 1594; sénéchal du Poitou, puis chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, le 5 janvier 1597. L'histoire ne nous a transmis aucun détail sur les expéditions militaires de ce général, connu par son dévouement aux rois Henri III et Henri IV pendant les troubles de la ligue. Le hasard lui a refusé de combattre dans des circonstances assez critiques, pour que sa valeur eût pu se produire avec éclat : il

---

mais le roi se garda bien de ratifier ce traité, qui cependant délivrait la France d'une invasion presque certaine; car Dijon était la seule ville de défense qui s'opposât à la marche des ennemis sur Paris.

(1) Elle dura deux jours; 15,000 Suisses restèrent sur le champ de bataille. Les Français ne perdirent que 4000 hommes. Charles de la Trémoïlle, prince de Talmont, fils unique de Louis II, et gouverneur de Bourgogne, périt sous les yeux de son père dans cette mémorable journée.

n'eût pas manqué à l'occasion, mais l'occasion lui a manqué. (*Chronologie militaire, tom. I, pag.* 362.)

DE LA TRÉMOILLE (Louis), *marquis*, puis *duc de Noirmoutier, lieutenant-général*, descendu au 6e degré du chevalier sans peur et sans reproche, naquit le 25 décembre 1612. Il fit ses premières armes comme volontaire, en 1635, à la bataille d'Avein, et aux siéges de Tirlemont et de Louvain; obtint une compagnie au régiment de Bellefonds, et la commanda, en 1636, au siége de Corbie, et, en 1637, à ceux d'Yvoy et de Damvilliers, et à la défaite des Espagnols près de Pont-de-Vaux, sous M. de Turenne. Il servit à celle du duc de Lorraine, en 1638, sous le duc de Longueville, à la prise de Poligny, et au siége et à la réduction de Brisach. Il fit les campagnes de 1639, 1640 et 1641, sous le maréchal de la Meilleraye; combattit aux siéges de Lillers, de Hesdin, de Charlemont, de Mariembourg, d'Arras et de Perpignan; servit en Allemagne, sous le maréchal de Guébriant, en 1643; fut créé maréchal-de-camp, le 26 mai, et pourvu, le 5 juin, de la lieutenance-générale du gouvernement d'Anjou. Il commanda une des 4 attaques au siége de Rotteweil, et se distingua à Tuttlingen, aux combats de Fribourg et à la prise de Bingen, de Creutznach et de Landau. Il fut fait prisonnier au combat d'Ettingen, et rentra en France au mois d'octobre 1644. L'année suivante, il se trouva sous MONSIEUR au siége et à la prise de Mardick, de Linck, de Lillers, de la Motte, d'Armentières, de Warneton, de Marchiennes, de Pont-à-Vendin, de Lens, d'Orchies, de l'Ecluse et d'Arleux. Il se distingua, au mois de mars 1646, dans l'expédition du maréchal de Gassion, sur les quartiers du prince Charles de Lorraine. Le roi lui donna, le 13 mai, le commandement des troupes de l'armée de Flandre, qu'il réunit à celles de S. M. Il prit part à la prise de Courtray, à la reprise de Mardick, et à la réduction de Furnes et de Dunkerque; fut blessé au siége de Dixmude, au mois de juillet 1647; prit, le 15 mai 1648, le commandement de la cavalerie de Flandre, et concourut à la bataille de Lens,

et à la défaite des Espagnols par le grand Condé. Il commanda en Anjou, en 1649; fut élevé au grade de lieutenant général des armées, le 7 juillet 1650; fut employé sous le maréchal du Plessis-Praslin, au secours de Guise; s'empara de Châteauneuf dans la nuit du 5 au 6 septembre; concourut à la prise de Réthel et à la victoire remportée sur Turenne près de cette place, le 15 décembre. Sous le maréchal d'Aumont, en 1651, il marcha au secours de Vintimille. Il obtint ensuite le gouvernement de Charleville et du Mont-Olympe. Le 11 avril 1653, il contribua à la défaite des ennemis devant Couvains. Il mourut, à Châteauvillain, le 12 octobre 1666. (*Chronologie militaire*, *tom. IV*, *pag.* 66; *Gazette de France*, *annales du temps*.)

DE LA TRÉMOILLE (Frédéric-Guillaume), *prince de Talmont*, *comte de Taillebourg*, *lieutenant-général* (1), naquit en 1658. Il quitta, le 2 avril 1689, l'état ecclésiastique, auquel il avait été destiné, pour entrer dans les mousquetaires. Il fit les campagnes de Flandre et d'Allemagne; obtint, le 1er octobre 1690, une compagnie dans le régiment Royal Étranger, et la commanda aux siéges de Mons et de Namur, et au combat de Steinkerque, en 1691 et 1692. Nommé, le 31 mars 1693, colonel d'un régiment de cavalerie de son nom, qui depuis prit celui de Balincourt, il servit en Allemagne jusqu'au traité de Ryswick, et à l'armée de Flandre, en 1701. On le nomma brigadier, le 29 janvier 1702, et, en cette qualité, il contribua à la défaite de l'armée hollandaise, sous les murs de Nimègue, puis à la victoire d'Eckeren, le 30 juin 1703, sous le maréchal de Boufflers. On le créa maréchal-de-camp, le 26 octobre 1704. Il combattit à Ramillies, en 1706, fit la campagne suivante à l'armée du Rhin, sous

---

(1) Il était issu de la branche aînée, et le 7e descendant du célèbre Louis II, commandant d'armée. Son père, Henri-Charles de la Trémoïlle, duc de Thouars, pair de France, chevalier de l'ordre de la Jarretière, fut général de la cavalerie des états de Hollande.

le maréchal de Villars, et celles de 1708 et 1709, sous les maréchaux de Berwick et de Harcourt. Ses services distingués l'élevèrent au grade de lieutenant-général, qui lui fut conféré, le 29 mars 1710. Il fit toutes les campagnes à l'armée du Rhin jusqu'à la paix. Il se distingua particulièrement au siége de Landau, en 1713, en commandant la tranchée du 17 juillet. On le pourvut, le 25 mars 1717, du gouvernement de Sarre-Louis, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 21 janvier 1739. (*Chronologie militaire*, *tom. IV*, *pag.* 671.)

DE LA TRÉMOILLE (Charles-Louis-Bretagne, *duc*), *duc de Thouars*, *pair de France*, *prince de Tarente*, *maréchal-de-camp*, neveu du précédent, né en 1683, entra dans les mousquetaires, en 1700. Il fit la campagne de 1701, en Flandre; obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment Royal, le 11 janvier 1702, et se distingua à la bataille de Frédelingen au mois d'octobre. Il leva, par commission du 14 janvier 1703, un régiment de cavalerie de son nom, qu'il commanda au combat d'Eckeren, le 30 juin Il servit à l'armée de Flandre, en 1704, et à celle de la Moselle, en 1705. Il combattit à Ramillies, en 1706, et à Oudenarde l'année suivante; fut nommé brigadier, le 29 janvier 1709, puis duc de la Trémoïlle, pair de France, et premier gentilhomme de la chambre du roi, à la mort de son père, le 1er juin. Il fit preuve de la plus grande valeur à la bataille de Malplaquet; servit en Flandre, en 1710; se trouva à l'attaque de Denain, en 1711; aux siéges de Douay, du Quesnoy et de Bouchain, en 1712, et mourut le 9 octobre 1719. (*Chronologie militaire*, *tom. VII*, *pag.* 46.)

DE LA TRÉMOILLE (Jean-Bretagne Charles-Godefroi), *duc de Thouars*, *pair de France*, *maréchal-de-camp*, petit-fils du précédent, né le 5 février 1737, entra au service dans les mousquetaires, et fut fait successivement colonel au corps des grenadiers de France, le 30 mai 1752, puis mestre-de-camp-lieutenant du régiment d'Aquitaine (depuis Artois) cavalerie, brigadier de cavalerie, le 26

juillet 1762, et maréchal-de-camp, le 3 janvier 1770. Il mourut en émigration. (*Etats militaires.*)

DE LA TRÉMOILLE (Antoine-Philippe), *prince de Talmont* (1), *général de la cavalerie royale vendéenne*, fils du précédent, naquit à Paris, le 24 mars 1764. Émigré avec sa famille en 1791, il se rendit à Coblentz; rentra en France la même année, et fut arrêté, en 1792, comme ayant pris part à la conjuration du marquis de la Rouairie, contre les principes et les progrès de la révolution. Enfermé à Angers, il parvint à s'échapper des mains des gendarmes qui le conduisaient de cette ville à Laval. Il rejoignit l'armée vendéenne à Saumur, au mois d'avril 1793, et fut nommé général de la cavalerie. Le 29 juin, il se distingua au siége de Nantes, chargea les républicains qui fuyaient par la route de Vannes, et les força de rentrer dans la ville, et de lui abandonner 2 pièces de canon. Il eut un cheval tué sous lui dans cette action. Mais c'était contre les mesures prises dans le conseil, que le prince Talmont avait coupé la retraite aux républicains; aussi leur résistance opiniâtre rendit-elle inutiles tous les efforts qu'on fit pour s'emparer de la ville. Le 30 juillet, il sauva l'armée vendéenne en couvrant la retraite avec la cavalerie, à la suite des combats de Pont-Charron et de Bessay et de l'attaque de Luçon. Il combattit à l'affaire de Doué, le 14 septembre; au combat de Clisson, le 21; à la Tremblaye, le 15 octobre, et s'empara de Varades, de concert avec M. d'Autichamp, ce qui assura à l'armée le passage

(1) Le frère jumeau du prince de Talmont, Charles-Bretagne-Marie-Joseph de la Trémoïlle, duc de Thouars, prince de Tarente, né aussi à Paris, le 24 mars 1764, et entré au service, le 4 avril 1778, a émigré en 1791, et est aujourd'hui lieutenant-général au service de Bade. Après le retour de S. M. Louis XVIII, il a été nommé pair de France, le 4 juin 1814, et chevalier de Saint-Louis. Son frère puiné, Louis-Stanislas-Kotska, prince de la Trémoïlle, né le 11 juillet 1767, entré au service, en 1781, a été créé lieutenant-général des armées du roi, à prendre rang du 11 mars 1814.

de la Loire. Il prit part au combat et à la prise de Laval, le 22 octobre, et au siége de Granville, le 14 novembre. A la bataille d'Autrain, le 18, le prince de Talmont, à la tête de 400 hommes, soutint tous les efforts de l'armée républicaine, et donna le temps aux royalistes, qu'une terreur panique avait dispersés, de se rallier, et de remporter eux-mêmes une victoire inespérée. Ce beau trait de dévouement et d'héroïsme fut admiré par l'armée royale, dont les chefs se plurent tous à répéter qu'ils lui devaient leur salut. Il se distingua au combat qui précéda la prise du Mans, le 10 décembre (1), et, le 12, à la sanglante action qui eut lieu dans cette ville, et qui fut suivie de la déroute complète de l'armée, dont les débris se rallièrent à Laval. Peu de jours après ce désastre, les officiers ayant élu à Blain, le chevalier de Fleuriot pour général en chef, le prince de Talmont, dont les services signalés semblaient devoir mériter cette distinction, fut piqué de cette préférence, et se retira de l'armée. Arrêté à Laval, le 4 janvier 1794, et condamné à mort le 26, par une commission militaire établie à Rennes, il montra dans ses derniers moments une grandeur d'âme et une fermeté inébranlables, et reçut la mort dans la cour de son château de Laval. (*Moniteur, annales du temps.*)

DE TRÉMOLET (Jean), *baron de Monpezat*, *maréchal-de-camp*, du 23 mars 1619, fit les campagnes de Languedoc, depuis 1587 jusqu'à la paix; celle de Piémont, en 1616; celle de Guienne, en 1619, sous le duc de Mayenne; celle de Languedoc, en 1621, sous le prince de Condé et le duc de Montmorency, et fut tué, le 2 août 1622, au siége de Massillargues. (*Chronologie militaire, tom. VI, pag.* 56.)

---

(1) Dans ce combat, un hussard républicain défia le prince de Talmont, qu'à son écharpe blanche il reconnut pour général. Le prince tourne bride, lui crie : *Je t'attends*; puis, s'avançant lui-même au-devant de son adversaire, il lui partagea la tête d'un coup de sabre.

DE TRÉMOLET DE BUCELLI (Jean François), *marquis de Montpezat, lieutenant-général*, fils du précédent, nommé, le 20 mars 1635, capitaine d'infanterie au régiment de Calvisson, et, après avoir passé par tous les grades, maréchal-de-camp, le 4 mai 1646, et lieutenant général le 10 mars 1651, fit les campagnes de 1635 à 1644, en Italie, et celles de 1645 à 1648, en Catalogne; se signala aux siéges de Landrecies, de Saint-Guilain et de Condé, en 1655, et mourut, au mois d'avril 1677, pourvu du commandement de la province de Languedoc. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 96.)

DE TRÉMOLET DE BUCELLI (Henri), *marquis de Montpezat, maréchal-de-camp*, fils du précédent, quitta, en 1684, l'état ecclésiastique pour entrer dans les mousquetaires, d'où il passa, le 26 mai 1689, lieutenant dans les gardes-françaises; y parvint par tous les grades à celui de brigadier d'infanterie, le 10 février 1704; fut créé maréchal-de-camp le 20 mars 1709, et mourut lieutenant de roi en Languedoc, le 15 mai 1717. Il avait fait les campagnes de 1688 à 1697, en Flandre; celles de Nimègue en 1702, et d'Eckeren en 1703, et celles de Flandre, de 1704 à 1712. (*Chronologie militaire, tom. VI, pag.* 600.)

LE TRÉSOR (Louis-Jean-David), *comte de Bactot*, né le 24 août 1746, a été retraité, en 1817, avec le grade de lieutenant-général, après 58 ans de service. (*Tableau des pensions.*)

DE TRÉVISE, *voyez* MORTIER.

DE TRIE (Mathieu), *maréchal de France*, fut élevé à cette dignité au mois de juillet 1318. Édouard III ayant refusé de faire hommage, pour son duché de Guienne, au roi Charles le Bel, lors de l'avènement de ce prince, Mathieu accompagna le comte de Valois à la conquête de ce duché, en 1324. L'année suivante, conjointement avec Alphonse d'Espagne et Miles de Noyers, il commanda un corps de troupes, qui força les Flamands à implorer la

clémence du roi. Il fut un des grands du royaume qui, en 1339, offrirent au roi Philippe de Valois 4000 hommes d'armes (20,000 chevaux), et 40,000 fantassins, soudoyés par la province de Normandie, pour concourir à la conquête de l'Angleterre; mais, les Anglais ayant brûlé l'armée navale de France, forte de 120 gros vaisseaux, vis à vis du port de l'Écluse, dans les journées des 24 et 25 juin, on dirigea ces troupes sur les côtes de Flandre, où le roi d'Angleterre avait débarqué à la tête de 150,000 hommes. Le maréchal de Trie, pour punir les Flamands de leur révolte et de leur jonction aux Anglais, ravagea tout leur pays pendant l'hiver. Il se jeta ensuite dans Tournay, qu'Édouard assiégea en personne, à la fin de juillet 1340; mais, après bien des efforts impuissants, ce prince leva le siége, immédiatement après le traité de Trèves, qu'il conclut, le 20 septembre, avec Philippe de Valois. Trie fut nommé par le roi, en 1342, son lieutenant-général sur les frontières de Flandre, et mourut le 26 novembre 1344. (*Chronologie militaire, tom. II, pag.* 118.)

DE TRIE (Renaud), *grand-maître des arbalétriers, et amiral de France*, d'une branche aînée de la même famille que le précédent, était chambellan de Louis, duc d'Anjou, en 1380, époque à laquelle Charles V lui donna la confiscation des biens de Robert de Pecquigny, en considération des services qu'il avait rendus à ce monarque. Charles VI le nomma, le 21 mars 1393, membre de son grand-conseil; l'année suivante, maître des arbalétriers; et, le 20 octobre 1397, amiral de France, charge dont il se démit en 1405 Il mourut peu de jours après, le 12 avril 1406, date du testament qu'il fit à Chaumont, en Vexin. (*Histoire des grands-officiers de la couronne, tom. VII, pag.* 813.)

TRISTAN L'HERMITE (Louis, *dit*) (1), fut pourvu, le

(1) Le premier de ces deux noms est un sobriquet ou nom de baptême; ainsi le renvoi indiqué *tom. VI, pag.* 437, est une erreur.

24 avril 1436, de la charge de *grand-maître de l'artillerie*, par le connétable de Richemont. Ce même homme, qui, dans la suite, fut prevôt des maréchaux de France et chambellan du roi, mérita, par ses cruautés, le surnom de ministre des vengeances de Louis XI. Il mourut, chargé de l'exécration publique. (*Chronologie militaire, tom. III, pag.* 475.)

TRIVULCE (Jean-Jacques), *marquis de Vigevano*, Milanais, *maréchal de France*, naquit en 1448. La chaleur avec laquelle il embrassa le parti des Guelfes, le fit bannir de sa patrie par Ludovic Sforce. Il passa au service de Ferdinand II, roi d'Aragon; mais, lorsque Charles VIII parut en Italie pour faire la conquête du royaume de Naples, il livra la ville de Capoue à ce monarque, qui y fit son entrée le 18 février 1495. Trivulce fut mis immédiatement à la tête d'une compagnie de 100 lances des ordonnances (500 chevaux). Il contribua à la reddition du château de Pontrême; commanda l'avant-garde, sous le maréchal de Gié, à Fornoue, le 5 juillet, et rentra en France avec le roi et l'armée. Charles VIII, pour l'indemniser de la confiscation de ses biens dans sa patrie, lui fit don, au mois de novembre, du comté de Pezenas; puis, au mois de février 1496, de la châtellenie de Château-du-Loir. Il le nomma en même temps son chambellan, membre de son conseil, chevalier de son ordre, et enfin maréchal de France, à la place de Jean de Baudricourt, décédé le 11 mai 1499. Trivulce passe les Alpes au mois d'août, assiége et prend Arazzo, sur le Tanaro, se rend maître d'Anon, par capitulation, après deux jours d'attaque, et passe au fil de l'épée la garnison du château, qui avait refusé de se rendre. Le gouverneur de Valence livre cette place à Trivulce. Bassignano, Voghiera, Castelnovo, Pontecoroné, Tortone, ouvrent leurs portes aux Français. Galeas Sforce abandonne Alexandrie; Pavie fait présenter ses clefs aux vainqueurs. Toutes les autres villes se soulèvent contre Ludovic, qui s'enfuit, le 2 septembre, à Inspruck. Crémone est remise aux Vénitiens, alliés des Français; Gênes se soumet, et

Louis XII fait son entrée à Milan le 6 octobre. Ce prince, pour reconnaître les services signalés que Trivulce venait de lui rendre, lui fit don de plusieurs terres considérables dans le Milanais, entre autres du marquisat de Vigevano, et l'investit du gouvernement de tout le pays conquis. La hauteur qu'il fit paraître dans son administration, la désunion qui régnait parmi les généraux, et la licence des troupes, après le départ du roi, excitèrent, le 2 février 1500, une révolte, dans laquelle une heureuse témérité put seule le soustraire aux fureurs de la multitude (1). Il donna promptement l'ordre de mettre le château de Milan en état de défense, fit jeter 400 hommes d'armes dans Novarre, engagea les Vénitiens à continuer leur alliance avec le roi, rappela de l'armée des États romains les Français et les Suisses qui combattaient sous César Borgia, et, par ses efforts et l'activité de son zèle, donna le temps à la Trémoïlle d'amener une nouvelle armée, qui s'empara de Novarre et de Ludovic Sforce, le 10 avril. En 1508, Trivulce eut le commandement de 500 hommes d'armes (2500 chevaux) et de 5000 hommes de pied. Uni aux Vénitiens, il battit, au commencement de mars, les troupes de l'empereur Maximilien près de Cadore, en Lombardie. Il commanda l'avant-garde, avec le maréchal de Chaumont, à la bataille d'Agnadel, le 14 mai 1509, et contribua puissamment au succès de cette victoire mémorable, en faisant prisonnier l'Alviane, général des Vénitiens. Après la ligue conclue, le 10 décembre, entre les Français et l'empereur contre les Vénitiens, Louis XII donna à Trivulce le commandement de 300 hommes d'armes, avec lesquels il prit part à l'expulsion des Suisses qui avaient fait irruption dans le Milanais, en 1510. L'année suivante, il prit le

(1) Au premier mouvement populaire, il s'élança à l'une des portes de la ville, renversant avec sa hache d'armes tout ce qui s'opposait à son passage; et, au moment où il allait succomber sous des efforts toujours renaissants, il fut secouru par 60 cavaliers, à la tête desquels il traversa la foule, et parvint à gagner la citadelle.

commandement en chef de l'armée d'Italie, après la mort de Chaumont et jusqu'à l'arrivée de Gaston de Foix, duc de Nemours : il avait pour lieutenants, Fontrailles, la Palisse et Bayard, les derniers héros de la chevalerie française. Il força Concordia, surprit Bologne, par intelligence, passa la garnison au fil de l'épée, et, le 25 mai, attaqua l'armée du duc d'Urbin, la mit dans une déroute complète, et la poursuivit jusque sur les confins de la Romagne, après lui avoir pris toute son artillerie, ses étendards et ses bagages, et avoir fait prisonniers plusieurs généraux et 2000 cavaliers. Au retour de la poursuite des troupes papales, il reprit la Mirandole, et, de concert avec le duc de Nemours, empêcha 10,000 Suisses de pénétrer dans le Milanais. Au mois d'avril 1513, Trivulce s'empara d'Asti et d'Alexandrie, et ravitailla le château de Milan; mais les mauvaises dispositions qu'il avait prises à Novarre furent la cause de la défaite de l'armée par les Suisses, le 6 juin, quelques jours après que la Trémoïlle en eut pris le commandement. François Ier ayant résolu de marcher en personne à la conquête du Milanais, en 1515, Trivulce commanda l'avant-garde de l'armée, sous le connétable de Bourbon, et effectua le fameux passage des Alpes à Roque-Sparvière. Il se signala, les 13 et 14 septembre, à la sanglante victoire de Marignan (1). Au mois d'octobre, il obtint, avec le bâtard de Savoie, le commandement de 600 lances et de 7000 lansquenets, que François Ier envoyait aux Vénitiens. Dans la suite, ce prince lui ayant parlé en termes désobligeants, Trivulce en mourut de chagrin, à Châtres, près de Montlhéry, le 5 décembre 1518, à l'âge de 70 ans, avec la réputation d'un habile et vaillant capitaine, que quelques fautes ni l'âpreté de son caractère n'ont point obscurcie (2). (*Chronologie militaire, tom. II,*

(1) Trivulce appelait cette action un combat de géants, en comparaison duquel toutes les autres batailles où il s'était trouvé (au nombre de 17) n'étaient, disait-il, que des jeux d'enfants.

(2) Ce seigneur, un des plus puissants et des plus riches du Milanais,

pag. 192; *Histoire de France, par Anquetil, tom. IV; annales du temps.*)

TRIVULCE (Théodore), *comte de Cauria, maréchal de France*, cousin-germain du précédent, passa avec lui au service de France, en 1494, et fut fait chevalier de l'ordre du Roi. Il combattit à l'avant-garde, aux journées d'Agnadel et de Ravenne, en 1509 et 1512. Il contribua, sous Lautrec, en 1521, à forcer les Impériaux d'abandonner le siége de Parme. Il fut fait prisonnier à la surprise de Milan, par Prosper Colonne, au mois de novembre. Il commanda les troupes vénitiennes, en 1523; mais, l'année suivante, les Vénitiens, s'étant alliés à l'empereur, et connaissant l'attachement de Trivulce à la France, lui retirèrent ce commandement. En 1525, il fut choisi pour commander dans Milan. Après la perte de la bataille de Pavie, il fit sa retraite sur le Tesin, et mit en sûreté les 2000 hommes qu'il avait sous ses ordres. Le roi l'éleva à la dignité de maréchal de France, le 23 mars 1526, et le nomma au commandement de Gènes, l'année suivante. Assiégé dans le château par les habitants, qui s'étaient révoltés à l'instigation d'André Doria, il fit une belle défense; mais, privé de vivres et dénué de tout espoir de secours, il se rendit par capitulation, à la fin du mois d'octobre, et sortit avec les honneurs de la guerre. Le roi le pourvut, à son arrivée, du gouvernement du Lyonnais, dans lequel il mourut, en 1531. (*Chronologie militaire, tom. II, pag.* 228.)

---

affectait dans ses terres un luxe digne d'une maison souveraine. Dans une fête qu'il donna au roi Louis XII, en 1507, on vit figurer dans un somptueux étalage 1200 dames, des plus qualifiées, avec toute la cour du roi et un grand nombre de seigneurs italiens: 160 maîtres-d'hôtel, répartis dans les salles, réglaient l'ordre du service; 1200 officiers de bouche, revêtus d'uniformes de velours ou de satin, recevaient et disposaient les plats. Le roi ouvrit le bal avec la marquise de Mantoue; et, chose qui peut paraître extraordinaire dans nos mœurs actuelles, des cardinaux et des prélats y dansèrent.

DE TUDERT (François-Geneviève), *chevalier de la Bournalière*, dont le renvoi est indiqué tome III, page 144, de cet ouvrage, n'a pas eu le grade de général. Il est mort le 30 octobre 1792, dans celui de brigadier de cavalerie, auquel il avait été promu, le 26 décembre 1768.

TUGNOT DE LA NOYE (Jean-Charles-Henri), *général de brigade*, né à Brottes, en Franche-Comté, en 1746, entra au service à l'âge de 16 ans, en qualité de lieutenant, dans le régiment de grenadiers royaux de le Camus, où son père et trois de ses oncles étaient capitaines. Il fit dans ce corps la guerre dite de *sept ans*, et se distingua à la prise de Cassel et au passage du Weser. En 1763, il fut nommé capitaine dans le bataillon provincial de Toul, qu'il suivit, en 1782, aux îles de Ré et d'Oléron, comme destinés à passer en Amérique. Le capitaine Tugnot fut créé chevalier de Saint-Louis, en 1783, et nommé, en 1791, chef du 4e bataillon des volontaires nationaux du département de la Haute-Saône. La manière dont il organisa et disciplina ce bataillon, à Strasbourg, lui mérita des témoignages de satisfaction de la part du maréchal de Luckner et des généraux Kellermann et de Broglie, sous lesquels il fut employé, en 1792, au camp de la Sarre, sous Neukirch. Au commencement de l'année suivante, il fut nommé colonel du 8e régiment d'infanterie (ci-devant Austrasie), et immédiatement après commandant temporaire de la place de Longwy, où la société des *Jacobins* le dénonça comme royaliste, et le fit arrêter. Mis en liberté, il joignit, avec son régiment, l'armée de la Moselle, le commanda pendant la campagne de Trèves, contribua à la prise de cette ville, le 8 août 1794, et se distingua au combat de la montagne Verte. Il avait été promu au grade de général de brigade, le 29 avril 1794. Au mois de juin 1795, il fut appelé au commandement en second des 3e et 4e divisions militaires, à Metz, fit la campagne de 1796 à l'armée du Rhin, et servit au blocus de Mayence et à la défense de la tête du pont de Manheim. En 1797, il fut nommé pour commander temporairement la place de Metz; et,

à la fin de la même année, il fut envoyé à Douay, pour commander cette ville et le département du Nord. En 1799, il commanda en second les départements de la Lys et de l'Escaut, ainsi que celui des Côtes-Maritimes, et fut chargé, pendant quelque temps, du commandement en chef par *intérim* de la 24ᵉ division militaire. On dut aux mesures sages et vigoureuses qu'il prit alors la tranquillité dont jouirent depuis les départements de la Lys, de l'Escaut et de la Dyle. Il sut en même temps apaiser les troubles insurrectionnels dans l'intérieur, et déjouer toutes les tentatives faites par les Anglais pour descendre sur les côtes. Le général Tugnot de la Noye commanda à Gand jusqu'à la fin de l'année 1802, époque à laquelle il fut admis à la retraite par le gouvernement consulaire. Il mourut à Auvet, près de Douay, le 12 août 1804. (*Brevets militaires.*)

DE TURENNE, *voyez* DE LA TOUR D'AUVERGNE.

TURPIN DE CRISSÉ (Lancelot, *comte*), *lieutenant-général*, entra au service dans les mousquetaires, en 1732. Il devint cornette au régiment d'Anjou, le 21 mai 1734, et fit ses premières armes à l'attaque des lignes d'Etlingen et au siége de Philisbourg, la même année. Nommé, le 11 novembre, capitaine d'une compagnie dans le régiment de Royal-Pologne cavalerie, il la commanda à l'affaire de Clausen, en 1735; à l'armée de Flandre, en 1742; en Bavière, au mois de juin, et sur le Rhin, au mois de juillet 1743; à la reprise de Weissembourg et des lignes de la Lautern, à l'affaire de Haguenau, et au siége de Fribourg, en 1744. Le 15 octobre de cette dernière année, il fut nommé mestre-de-camp réformé à la suite du régiment de hussards de Bercheny, et servit en Souabe pendant l'hiver, et à l'armée du Bas-Rhin pendant les premiers jours de 1745. Au mois de juin, il joignit l'armée de Flandre, et finit la campagne sur la Sarre. En 1746, il servit au siége de la citadelle d'Anvers, et combattit à Raucoux. Le 7 juin 1747, il fut nommé colonel d'un régiment de hussards de son nom. A Lawfelt, il se distingua d'une manière brillante dans la poursuite des ennemis. Il servit au siége de Maestricht,

et fut créé brigadier de cavalerie, le 10 mai 1748. Il fit toutes les campagnes d'Allemagne de 1757 à 1762. Au mois de janvier 1758, il enleva ou détruisit tous les magasins que l'ennemi avait formés à Quedlimbourg. On le nomma inspecteur-général de la cavalerie et des dragons, le 15 mars suivant, et maréchal-de-camp, le 20 février 1761. Il combattit à Hastembeck, Halberstadt, Creweldt, Minden, Warbourg et Filinghausen, et se distingua dans plusieurs actions à la tête des troupes légères, notamment, au mois de juin 1761, à l'attaque de Luynen, où il fit 300 prisonniers sur les Prussiens. Il servit au camp de Dunkerque, en 1762, et fut créé commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint Louis, le 9 septembre 1771, puis grand'croix du même ordre, le 25 août 1787. Il avait été promu au grade de lieutenant-général, le 1er mars 1780, et nommé gouverneur du fort de Scarpe, le 7 octobre 1781. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 415.)

TURPIN DE CRISSÉ (Gui-Lancelot, *vicomte*), *maréchal-de-camp*, d'une branche puînée de la famille du précédent, naquit le 2 août 1757. Il entra, le 1er avril 1773, page du roi en la grande-écurie, d'où il sortit pour passer sous-lieutenant dans le régiment de Flandre, le 1er janvier 1776. Le 1er janvier 1782, il fut nommé sous-lieutenant dans les gardes-du-corps de MONSIEUR (aujourd'hui Sa Majesté Louis XVIII). Il reçut le brevet de colonel, en 1789. Se trouvant de service à Versailles, les 5 et 6 octobre, il réunit autour de lui tous les gardes de MONSIEUR, et reçut l'ordre de venir joindre les gardes-du-corps du roi Louis XVI, qui défendaient la grille du château. Le soir, lorsque la retraite fut sonnée, le vicomte Turpin de Crissé, en rejoignant l'hôtel des gardes de S. A. R., tomba dans un groupe de révoltés, qui l'eussent infailliblement massacré, si l'un d'eux n'eût fait observer que, son uniforme étant rouge, il fallait le laisser passer. Cette circonstance lui sauva la vie. Il accompagna la famille royale à Paris, émigra en 1791, joignit les princes à Coblentz, fit la campagne de 1792, fut nommé chevalier de l'ordre royal et

militaire de Saint-Louis, en 1795, et a été attaché au service de S. M. Louis XVIII jusqu'à la restauration du trône de saint Louis. A cette époque, il fut fait officier dans la compagnie écossaise des gardes-du corps, et maréchal-de-camp, au mois d'août 1814. Il accompagna le roi dans sa retraite à Gand, lors de l'usurpation de 1815; et, après le licenciement de la maison militaire de S. M., il vint rejoindre l'armée royale en Anjou, quoiqu'il eût alors près de 60 ans. Il fit, en qualité de simple volontaire, la campagne sous les ordres de M. le chevalier d'Andigné. Au retour du roi, le vicomte Turpin de Crissé reprit son grade dans la compagnie écossaise des gardes-du-corps; mais, bientôt après, il se trouva compris dans la classe des officiers dont l'âge devint une cause de retraite. (*Brevets militaires.*)

U

D'URBAN, *voyez* DE FORTIA.

D'URTADO (Ignace), *marquis d'Amezaga, lieutenant-général*, né le 31 juillet 1710, et fils d'un lieutenant-général des armées du roi d'Espagne, entra au service de France, en 1727, comme volontaire dans le régiment d'Heudicourt; fut nommé, le 4 août 1729, lieutenant de dragons dans le régiment d'Espinay; parvint par tous les grades à ceux de brigadier de cavalerie, le 18 mai 1748, de maréchal-de camp, le 10 février 1759, et de lieutenant-général, le 1er mars 1780. Il fit les campagnes de 1735 à 1762 en Italie, en Westphalie, sur le Rhin, en Flandre, à l'armée d'Allemagne, et sur le Bas-Rhin. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 386.)

D'USSON (Jean), *marquis de Bonnac, lieutenant-général*, né en 1652, fut nommé capitaine au régiment de Turenne infanterie, en 1672. Après avoir passé par les premiers grades supérieurs, il fut nommé successivement bri-

gadier d'infanterie, le 10 mars 1690; maréchal-de-camp, le 30 janvier 1691, et lieutenant-général, le 3 janvier 1696. Il fit les campagnes de 1673 en Allemagne; de 1674, 1675 et 1676 en Roussillon; de 1677, 1678, 1679 et 1688 en Allemagne; de 1690 sur la Moselle; de 1692 à 1695 en Piémont, et de 1696 et 1697 en Catalogne. Il fut créé commandeur de l'ordre de Saint-Louis, le 18 février 1699; fut employé à l'armée de Flandre, en 1701, et fut nommé, le 19 septembre de la même année, ministre plénipotentiaire de S. M. près les princes d'Allemagne. Il servit à l'armée de Flandre, en 1702; sur la Moselle, puis en Allemagne, en 1703; fit la campagne de Bavière, en 1704; fut choisi, le 24 mars 1705, pour commander au comté de Nice, et mourut à Marseille, le 24 septembre de la même année. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 403.)

D'UXELLES, *voyez* DU BLÉ.

D'UZÈS, *voyez* DE CRUSSOL.

V

DE VACHON DE BRIANÇON (François), *marquis de Belmont*, fut nommé brigadier d'infanterie, le 22 juillet 1758; maréchal-de-camp, le 20 février 1761, et *lieutenant-général*, le 1er mars 1780. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 485.)

DE VADANCOURT, *voyez* D'ABANCOURT.

VALDEC DE BOUDINHON (Jean), *maréchal-de-camp*, né au Puy, en Vélay, le 19 octobre 1772, entra au service comme volontaire dans le régiment de Barrois (depuis 91e regiment de ligne), le 31 juillet 1788. Il parvint successivement aux grades de fourrier des grenadiers, le 8 juillet 1789; d'adjudant dans le 1er bataillon de la Haute-Loire, le 19 juin 1792, et d'adjudant-major, capitaine dans le 4e bataillon de la Gironde, le 25 juillet de la même année. On

lui donna le brevet d'aide de-camp, le 27 novembre 1798. Il a fait les campagnes des armées de Savoie, en 1792, du Rhin et du Nord, en 1793, de la Vendée, en 1794, 95 et 96, d'Italie, en 1796, d'Angleterre, en 1797, et d'Italie, en 1798 et 1800. Il a été blessé, les 8 et 16 septembre 1793, à Hondtschoote et à la levée du blocus de Mauge, et a eu un cheval tué sous lui dans cette dernière affaire. Il a eu encore un cheval tué sous lui, et a reçu plusieurs blessures à celle du 1er février 1800, où il fut nommé chef d'escadron sur le champ de bataille. Il est entré avec ce grade dans le 8e régiment de hussards, le 14 décembre 1801. Il avait combattu avec distinction à Marengo, le 14 juin de la même année, et y avait reçu une blessure grave. Il devint aide-de-camp du général Suchet, après la guérison de cette blessure. Il fut nommé premier chef d'escadron au 4e régiment de hussards le 15 décembre 1803. Il avait fait la campagne de cette année au camp de Boulogne; il fit la suivante en Hanovre, et celles de 1805, 1806 et 1807 à la grande-armée. Il fut blessé à Austerlitz, le 2 décembre 1805. La vigueur et l'intrépidité qu'il déploya, le 25 janvier 1807, au combat de Morunhgen, et, le 29, à l'affaire de Grabow (1), et la manière distinguée avec laquelle il combattit à la sanglante

---

(1) On croit devoir consigner ici la lettre honorable que le prince de Ponte-Corvo, aujourd'hui roi de Suède, écrivit au chef du gouvernement, le 30 janvier 1807, à l'occasion de ce combat :

« J'ai eu l'honneur de vous rendre compte hier de la belle contenance » qu'avaient faite, au village de Grabow, 2 compagnies du génie d'infan» terie légère et environ 100 hussards du 4e régiment, lorsqu'elles furent » subitement entourées par une nuée de Cosaques, et attaquées par des for» ces très-supérieures. Le chef d'escadron Valdec-Boudinhon, qui comman» dait ce poste, est un officier du plus grand mérite. Pendant cette cam» pagne, il avait déjà reçu plusieurs blessures : hier il a été blessé de nou» veau et renversé de cheval, sans que cela lui ait fait quitter son com» mandement. Je vous supplie de récompenser ce brave officier, en le nom» mant colonel : il a toutes les qualités nécessaires pour justifier le choix » que vous daignerez faire. Tout le corps d'armée sentira le prix de cet » acte de justice.

» *Signé* BERNADOTTE. »

journée d'Eylau, le 8 février, lui valurent le grade de colonel de cavalerie, auquel il fut promu, le 14 du même mois. Ce jour-là même, il fut blessé et fait prisonnier sur les bords de la Passarge. A son retour, au mois de mai, le 3ᵉ régiment de hussards, qui lui était dévolu, ayant été donné au major la Ferrière, le colonel Boudinhon resta à la suite du 4ᵉ régiment de la même arme, qu'il commanda par *interim*, M. Barthe, colonel de ce corps, étant malade. Après le siége de Sarragosse, il fut nommé, le 16 juin 1809, colonel titulaire du 15ᵉ régiment de dragons. Il fit cette campagne et celle de 1810 à l'armée de Portugal, celle de 1811 en Portugal, et celles de 1812, 1813 et 1814 à la grande-armée; fut blessé, le 4 février de cette dernière année, et nommé maréchal-de-camp sur le champ de bataille; reçut de S. M Louis XVIII la croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, au mois de juin, et fut nommé, au mois d'août de la même année, commandant du département du Cantal. Il a été mis en non activité le 14 août 1815. Le général Valdec de Boudinhon a été créé officier de l'ordre de la Légion-d'Honneur, à la promotion du 4 novembre 1813. (*Brevets militaires.*)

DE LA VALETTE DE CORNUSSON *et* DE PARISOT. Nous renvoyons le lecteur, pour tous les officiers-généraux de ce nom, au tom. Iᵉʳ de l'*Histoire généalogique des pairs et grands-dignitaires de France.*

DE LA VALETTE, *voyez* DE NOGARET.

DE LA VALLIÈRE, *voyez* DE LA BAUME.

DE VALLON, *voyez* DES ANGES.

VALON DU BOUCHERON (Alexandre-Charles-Louis), *comte d'Ambrugeac*, né en 1770, est au service depuis le 9 septembre 1785. Il a été créé *maréchal-de-camp*, le 16 mai 1815, et est attaché au corps royal d'état-major, créé par ordonnance du roi du 6 mai 1818. (*Etats militaires.*)

VALON DU BOUCHERON (Louis-Alexandre-Marie), *comte d'Ambrugeac*, frère puîné du précédent, a été créé *maréchal-de-camp*, le 5 avril 1815, et commandeur de l'ordre de Saint-Louis, le 30 septembre 1818. Il est aussi commandeur de l'ordre de la Légion-d'Honneur, et membre de la chambre des députés pour le département de la Corrèze. Il commande la 1[re] brigade d'infanterie de la garde royale. (*Etats militaires.*)

DE VALON, *voyez* DE LA BAUME.

VAN DE DEM, *voyez* DE DEM.

DE VARDES, *voyez* CRESPIN DU BEC.

DE VAREILLES, *voyez* DE LA BROUE.

VAREL DE BEAUVOIR, fut créé brigadier d'artillerie, le 22 janvier 1769; maréchal-de-camp, le 1[er] mars 1780; *lieutenant-général*, le 20 mai 1791, et inspecteur-général de l'artillerie républicaine en 1794. (*Etats militaires.*)

DE VASSINHAC (Jean), *marquis d'Imécourt, lieutenant-général*, né le 4 janvier 1655, fut d'abord lieutenant-réformé au régiment de cavalerie de Turenne, en 1672. Il fit cette campagne sous le maréchal de Turenne, entra cornette au régiment de Vins, le 25 octobre de la même année, et fit également la campagne de 1673, sous M. de Turenne. Il combattit à Sintzheim, à Ensheim et à Mulhausen, en 1674, et à Turkheim et Altenheim, en 1675. Il obtint une compagnie dans le même régiment à la mort de son oncle, par commission du 1[er] septembre de cette dernière année. Il se trouva, sous le maréchal de Luxembourg, au combat de Kokesberg, en 1676, à la canonnade du camp du prince Charles; au siége de Fribourg, sous le maréchal de Créquy, en 1677; à l'attaque du pont de Rhinfeld et des retranchements de Seckingen, à la défaite du duc Charles, au passage de la Kintzig, à la prise de Kehl et du château de Lichtenberg, en 1678; et à la défaite des troupes de l'électeur de Brandebourg, en 1679.

Sa compagnie ayant été réformée, le 8 août, il fut entretenu capitaine-réformé à la suite du régiment Royal Roussillon, par ordre du 15. Le 8 mars 1682, il leva une compagnie dans le régiment de la Valette. Il se trouva, avec ce régiment, au siége et à la prise de Luxembourg, en 1684; et fut reçu chevalier de justice de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, le 15 août 1687. Lors du rétablissement du régiment de cavalerie de son père (depuis Chartres), il en fut nommé lieutenant-colonel, le 20 août 1688. Il servit, avec ce corps, à l'armée d'Allemagne, sous le maréchal de Duras, en 1689, et obtint le commandement du même régiment, sur la démission de son père, le 18 décembre. Il était à l'armée de la Moselle, en 1690; au siége et à la prise de Mons, en 1691; à ceux des ville et château de Namur, et au combat de Steinkerque, en 1692. Il devint successivement quatrième cornette de la compagnie des chevau-légers de la garde, le 23 mars 1693, et brigadier, le 30. Il se démit alors de son régiment en faveur de son frère, et fut employé en Alsace, par ordre du 29 octobre. Depuis il servit à l'armée de Flandre, en 1694, et en Hainaut, pendant l'hiver, par ordre du 10 novembre. Il devint troisième cornette, le 21 avril 1695, et servit en Flandre cette année et la suivante. Il fut nommé, le 1er avril 1697, deuxième cornette, servit encore en Flandre, et obtint, le 9 juin, le gouvernement de Montmédy, vacant par la mort de son père. Il fut employé au camp de Coudun, près Compiègne, par lettres du 13 août 1698. Il commanda à Luxembourg, sous M. d'Albergotty, par lettres du 27 février 1701; eut, le 6 juin suivant, des lettres de service pour l'armée de Flandre, et parvint aux grades de premier cornette, le 1er janvier 1702, et de maréchal-de-camp, le 29. Employé à l'armée de Flandre, par lettres du 21 avril, il contribua à la défaite des Hollandais sous les murs de Nimègue. A l'armée d'Allemagne, en 1703, il servit aux siéges de Brisack et de Landau, ainsi qu'à la bataille de Spire. Il combattit à Hochstedt, en 1704, fut créé lieutenant général, le 26 octobre, et deuxième sous-lieutenant de la compagnie des

chevau-légers de la garde, le 2 novembre. Il servit à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Marchin, en 1705, et à la même armée, sous le maréchal de Villars, en 1706. Il contribua à forcer les retranchements des ennemis, lorsqu'on les contraignit de lever le blocus du Fort-Louis, et concourut à la prise de Drusenheim, de Lauterbourg, de Haguenau, et de l'île du Marquisat. Employé à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Villars, par lettres du 20 avril 1707, il concourut à la prise des lignes de Stolhoffen. Détaché, le 11 juin, avec 1200 chevaux, il mit toute la Souabe à contribution : fit brûler l'abbaye de Wittingen, qui refusait de payer; évita les ennemis qui voulaient le couper, et rejoignit l'armée au camp de Schorndorff. Il commanda encore plusieurs détachements, avec lesquels il tira des contributions des environs d'Heidelberg et de Manheim. Destiné à passer en Provence, sous les ordres de M. le duc de Bourgogne, par lettres du 6 août, il était parti avec un corps de troupes, lorsqu'on apprit la levée du siége de Toulon par les ennemis. On lui envoya ordre de rejoindre l'armée du Rhin, où il commanda un corps de troupes à Stolhoffen depuis le 24 août, et un autre corps à Bihel, depuis le 8 octobre jusqu'à la fin de la campagne. Employé à la même armée, sous le maréchal de Berwick, en 1708, il eut sous ses ordres un corps séparé, et commanda, pendant l'hiver, à Lauterbourg. Il continua de servir à l'armée d'Allemagne, sous le maréchal de Harcourt, en 1709 et 1711. On lui donna, par commission du 20 février 1712, le commandement dans le duché de Luxembourg, vacant par la mort du comte de Druy : il le conserva jusqu'à l'évacuation de ce pays. Il devint premier sous-lieutenant de la compagnie des chevau-légers, le 18 juin 1718; se démit de cette place, le 3 août 1719; et se retira dans son gouvernement de Montmédy, où il est mort au mois de mars 1745. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 557.)

DE VASSINHAC D'IMÉCOURT LA LOGE (César-Hector), *marquis d'Imécourt*, *lieutenant-général*, frère puîné du

précédent, servit d'abord comme simple volontaire dans la compagnie de son père, au régiment d'Humières cavalerie, en 1672. Il fit les campagnes de Hollande sous le grand Condé, et se trouva à la prise de Wesel et d'Emerich; au passage du Rhin; à la prise de l'île et de la ville de Bommel, et à celles d'Unna, de Camen, d'Altona, de Zoest, de Zoester et de Bielefeldt, en 1673. L'année suivante, il combattit à Sintzheim, à Enheim, à Mulhausen, puis à Turckheim, au mois de janvier 1675. Devenu cornette au même régiment, le 4 mars suivant, il continua de servir en Allemagne; combattit à Altenheim, après la mort du maréchal de Turenne, et contribua à la levée des siéges de Haguenau et de Saverne par les ennemis. Il était aux siéges de Valenciennes, de Cambray et de sa citadelle, en 1677; puis au siége d'Ypres et à la bataille de Saint-Denis près Mons. Après la réforme, il fut fait lieutenant de la compagnie de son père au régiment de la Valette, le 15 août 1679. Il leva une compagnie au régiment Dauphin cavalerie, le 7 mai 1682, et servit à l'armée de Flandre, qui couvrit le siége de Luxembourg, en 1684. Sa compagnie ayant été réformée, le 26 septembre de la même année, il en leva une nouvelle dans le régiment de son père, lors de son rétablissement, le 20 août 1688; servit avec ce régiment à l'armée d'Allemagne, sous le maréchal de Duras, en 1689; à la bataille de Fleurus, en 1690; au siége de Mons, puis à l'armée de la Moselle, en 1691; au siége et à la prise des ville et château de Namur, au combat de Steinkerque, et au bombardement de Charleroy, en 1692. Nommé lieutenant-colonel du même régiment, lorsque son frère en fut fait mestre-de-camp, le 24 mai 1693, il combattit à Neerwinde, et servit au siége de Charleroy. Il fit à l'armée de Flandre les campagnes de 1694 et 1695; à l'armée de la Meuse, celles de 1696 et 1697; enfin à l'armée d'Allemagne, celle de 1701. Passé avec son régiment en Italie, en 1702, il combattit à Luzzara la même année, et à Castelnovo de Bormia, en 1703. On lui donna le rang de mestre-de-camp de cavalerie, le 1er juillet. Il contribua, au mois d'octobre, à la défaite du général Vis-

conti, à la prise d'Asti, et à la soumission de Villeneuve d'Asti, au mois de novembre. Il était au siége de Verceil, d'Yvrée et de sa citadelle, en 1704; au siége de Vérue, et à la bataille de Cassano, en 1705. Créé brigadier, le 7 mars 1706, il concourut à la victoire remportée à Calcinato, et se trouva au siége et au combat de Turin. Employé à l'armée des frontières du Dauphiné, par lettres du 20 avril 1707, et à l'armée de Provence, par autres lettres du 16 août, sous le maréchal de Tessé, il contribua à forcer les ennemis de lever le siége de Toulon. Il servit sur la même frontière sous le maréchal de Villars, en 1708; à l'armée d'Allemagne sous le maréchal de Harcourt, en 1709; et commanda la Tarantaise, le Chablais et le Faucigny pendant l'hiver de 1709 à 1710. Par ordre du 25 octobre, il servit encore en Allemagne en 1710 et 1711; on lui donna, le 17 octobre, un régiment de cavalerie de son nom, et il fut employé sur les lignes de la Lautern, par ordre du 28. A l'armée du Roussillon, sous le comte de Fiennes, en 1712, il battit dans plusieurs rencontres les révoltés de la Catalogne; passa en Allemagne, en 1713, et se trouva aux siéges et à la prise de Landau et de Fribourg. Son régiment ayant été réformé le 10 novembre 1713, il fut incorporé avec sa compagnie dans le régiment de la Trémoïlle (depuis Balincourt), et employé en qualité de brigadier au camp de la haute Meuse, sous le marquis de Coigny, par lettres du 2 mai 1714. On le fit maréchal-de-camp, le 8 mars 1718, en se démettant de sa compagnie; et lieutenant-général des armées, le 20 février 1734. Il ne servit point en ces deux qualités, et mourut, le 15 décembre 1743, à l'âge de 88 ans. (*Chronologie militaire, tom. V, pag.* 125.)

DE VASSINHAC (Jean-Bernard, *chevalier*), *maréchal-de-camp*, frère des précédents, naquit le 27 janvier 1663. Il fut nommé d'abord lieutenant et aide-major du régiment de Picardie, le 14 janvier 1689; fit les campagnes en Allemagne, sous le maréchal de Lorges, sous Mgr. le Dauphin et le maréchal de Lorges, en 1690, 1691 et 1692.

Promu au grade de colonel du régiment d'infanterie de Cottentin à sa création, le 4 janvier 1693, il le commanda sur les côtes jusqu'à la paix de 1698, ainsi qu'aux combats de Carpi et de Chiari, en 1701. Créé brigadier d'infanterie, le 29 janvier 1702, il se distingua particulièrement à la défense de Crémone, le 1er février suivant, et fut employé, en sa qualité de brigadier, par lettres du 21 du même mois. Il se trouva à la bataille de Luzzara, à la prise de cette place et à celle de Borgoforte, la même année; et, en 1703, au combat de Castelnovo de Bormia. Nommé colonel du régiment d'Avergne, par commission du 1er avril de cette année, il se démit du régiment de Côtentin; commanda celui d'Auvergne à la marche du Trentin et au combat de San-Benedetto, la même année, puis aux siéges de Verceil et d'Yvrée en 1704. Il exerça, pendant quelques mois, la charge de major-général de l'infanterie de l'armée d'Italie, commandée par M. de Vendôme; fut créé maréchal-de-camp, le 26 octobre; se distingua au siége de Vérue, en Piémont, et y fut tué, le 26 décembre 1704. *Chronologie militaire*, *tom. VI*, *pag.* 574.)

DE VAUBAN, *voyez* LE PRESTRE.

DE VAUBECOURT, *voyez* DE NETTANCOURT.

DE VAUBOIS, *voyez* BELGRAND.

DE VAUDREUIL, *voyez* RIGAUD.

DE VAUTRÉ (N..., *baron*), *maréchal-de-camp*, né à Dompaire, en Lorraine, entra au service, très-jeune, dans les gardes du roi, le 1er août 1791. Après le licenciement de cette garde fidèle, son dévouement au trône et l'opposition de ses principes aux idées nouvelles exposèrent souvent sa vie aux plus grands dangers. Il fut un des serviteurs dévoués qui défendirent le château des Tuileries le 10 août 1792. N'ayant pu s'évader de Paris, après cette déplorable catastrophe, il fut arrêté le 13, conduit à la mairie, interrogé par Réal et Sergent, fameux patriotes du temps,

et de là envoyé dans les cachots de la Force. L'infortunée princesse de Lamballe occupait une chambre au-dessus de lui. Échappé aux massacres du 2 septembre, on se contenta de lui faire prêter serment de fidélité à la nation, sur un monceau de cadavres qui était au bout de la rue de la prison; de là on le conduisit à l'église Saint Paul, où il fut enrôlé pour marcher aux frontières. Il obtint la permission de passer dans une compagnie de sa section; fut fait lieutenant à la formation, le 8 septembre, et nommé capitaine, à l'organisation du 7e bataillon de Paris, le 1er octobre suivant. Il fit, en cette qualité, les campagnes de la Champagne et de la Belgique, et fut chargé de l'escorte d'un convoi considérable de Vitry-le-Français à Sainte-Menehould. Le général en chef Kellermann lui fit des compliments sur la manière dont il avait rempli cette mission. Il se trouva à toutes les affaires où son corps eut occasion de donner, notamment au siége de Namur, au combat de Viviers l'Agneau, dans le mois de novembre, combat où le général autrichien Lusignan fut fait prisonnier; au siége de Maestricht, à la fin de février et dans les premiers jours de mars 1793; au combat du 16 et à la bataille de Neerwinde, le 18. Après la perte de cette bataille, il fut embrigadé avec le régiment de Rouergue, et on lui donna trois compagnies, pour faire l'arrière-garde de la division Leveneur, dont cette brigade faisait partie. Il assista à tous les combats qui eurent lieu en avant de Valenciennes, notamment à celui du 8 mai, où le général en chef Dampierre fut tué. La brigade de Rouergue ayant été envoyée au Quesnoy, pour en soutenir le siége, le capitaine Vautré y fut blessé d'un boulet, le jour du blocus, en reprenant sur les Autrichiens le poste de Ramponneau, et fut fait prisonnier de guerre, le 13 septembre, à la reddition de la place. Rentré en France, au mois de novembre 1795, il passa dans les états-majors, et devint successivement aide-de-camp du général de division Vezu, et adjoint aux adjudants-généraux Raymond d'Eoux, Verger des Barreaux, Vallon de Villeneuve, et Gauthier. Il fut employé quelque temps à l'état-major du général Willot, à

Marseille, dans les années 1796 et 1797. Il était près de ce général, à Paris, lors du 18 fructidor (4 septembre 1799). A l'armée d'Italie, à la fin de 1799, il fut employé à l'état-major-général, et ensuite à l'armée d'observation du Midi, à Florence. Nommé chef de bataillon par le général en chef, le 24 septembre 1801, et premier aide-de-camp du général de division Charpentier, le 17 décembre 1803, il quitta les états-majors pour rentrer en ligne; fut nommé chef de bataillon au 9ᵉ régiment d'infanterie légère, le 20 août 1804, et prit le commandement d'un bataillon au 18ᵉ régiment de ligne, le 2 octobre suivant. Il fit les campagnes de 1804 et 1805, et se trouva au combat d'Hollabrunn, où ce régiment fut cité honorablement dans le *Bulletin*, ainsi qu'à la bataille d'Austerlitz, où le 18ᵉ de ligne eut un beau moment, en enlevant le plateau de Sokolnitz au pas de charge, perçant plusieurs fois les lignes russes, prenant des canons, cinq drapeaux, et faisant beaucoup de prisonniers. Il fit la campagne de 1806, et se trouva à la bataille d'Iéna et à la prise de Lubeck, où le général Blucher mit bas les armes avec le reste de l'armée prussienne. Le chef de bataillon Vautré fit la campagne d'Eylau, où son régiment fut écrasé, et ensuite celle de 1807. A l'affaire de Heilsberg, en Prusse, le 16 juin, il eut son cheval tué sous lui dans le carré du régiment, et fut blessé de deux coups de feu. A minuit, il reçut l'ordre d'aller s'emparer d'un bois qui était occupé par les Russes, et d'où ils débordaient la gauche de l'armée; ce qu'il exécuta immédiatement, en chassant l'ennemi. A la pointe du jour, se voyant éloigné de l'armée française d'une portée de canon, avec un bataillon réduit à 250 hommes, et en présence d'une division russe de plus de 8000 hommes, il réussit à traverser les postes ennemis, et à rejoindre son régiment. Il assista aux autres affaires du 4ᵉ corps, particulièrement à la prise de Kœnigsberg. Le maréchal Soult le présenta à Buonaparte, à sa revue du 12 juillet 1807, en lui faisant un éloge brillant de ses services. Il fut nommé major à la suite, dans cette revue même. On avait déjà demandé pour lui le grade de colonel au 84ᵉ régiment; le 29 janvier

1808, il reçut l'ordre d'aller prendre le commandement de ce régiment. En récompense des services qu'il avait rendus dans les trois dernières campagnes, il fut doté de 2000 fr. en Westphalie, par décret du 29 janvier 1809. Il commença la campagne de cette année, à la tête de deux bataillons du 84ᵉ régiment; mais le prince Eugène, qui commandait l'armée d'Italie, ayant formé une avant-garde sous les ordres du général Dessaix, appela le major Vautré au commandement d'un régiment de 24 compagnies de voltigeurs. Il se distingua, le 8 mai, à la bataille de la Piave, où les voltigeurs seuls furent chargés de protéger le passage de toute l'armée. Il perdit beaucoup de monde dans cette action, et eut ses deux chefs de bataillon blessés dans son carré; les *Bulletins* en firent une mention honorable. Le 11 mai, au combat de Saint-Daniel, le major Vautré, à la tête de son bataillon de voltigeurs italiens, tourna la ville, s'empara de la chaussée, et coupa, par cette manœuvre hardie, la retraite aux régiments de Reiski et des Bannats, qui formaient l'arrière-garde des Autrichiens. Le 15 mai, avec 300 voltigeurs seulement, soutenus par deux bataillons du 23ᵉ régiment d'infanterie légère, il enleva, au pas de charge, sans tirer un coup de fusil, les montagnes de Malborghett défendues par plus de 2000 hommes, tourna le fort et ouvrit le passage à l'armée, qui l'enleva d'assaut le lendemain. Ce coup de vigueur influa beaucoup sur le succès des opérations ultérieures de la campagne. Il se distingua au combat de Tarvis, le 16, et à la prise des redoutes, le 17. Le général Dessaix le cita honorablement dans tous ses rapports. A la dissolution de l'avant-garde, le prince Eugène lui laissa le commandement du cercle de Judenbourg, en le chargeant de maintenir la communication de l'Italie avec l'armée. Il fut blessé de deux coups de feu par les Tyroliens, le 7 juillet 1809. Ayant donné sa démission, pour passer au service de Naples, Buonaparte la lui refusa, et le nomma, par décret du 17 août 1809, colonel du 9ᵉ régiment d'infanterie légère, et officier de la Légion-d'Honneur. Cette dernière promotion n'eut pas alors de

suite. Créé chevalier de l'empire, avec une dotation de 2000 fr., à Erfurt, par décret du 15 août 1809, il fit la campagne de 1812, en Russie; se distingua au combat de Witepsk, le 27 juillet, et eut son cheval tué sous lui, en faisant ses dispositions pour enlever le village, dont il chassa les Russes, pendant que ses deux premières compagnies de voltigeurs repoussaient sur un autre point une charge de cosaques de la garde : elles furent citées dans le *Bulletin*, et le colonel Vautré fut proposé pour général de brigade par le général en chef. Il fut nommé officier de la Légion-d'Honneur le 22 août. Il combattit d'une manière brillante à la bataille de la Moskowa, le 7 septembre 1812. Ce fut avec son régiment que le prince Eugène enleva la grande redoute qui tenait en échec l'armée française; les Russes y laissèrent 17 pièces de gros canon, et le lieutenant-général qui la défendait fut fait prisonnier, avec ses aides-de-camp, par des voltigeurs du 3ᵉ bataillon. Blessé d'une balle à la tête, en entrant dans la redoute, le colonel Vautré n'en poursuivit pas moins sa marche, rejettant les restes de cette division russe à 500 pas plus loin sur leur seconde ligne; là un boulet le renversa de son cheval, et un biscaïen lui traversa l'épaule droite. Le lendemain, le prince Eugène lui donna de justes éloges sur sa belle conduite, et lui fit assurer le grade de général de brigade. Il fut nommé chevalier de la Couronne-de-Fer, le 17 octobre 1812. Quoiqu'il ne fût pas encore guéri de ses blessures, il reprit le commandement de son régiment, et fut fait prisonnier, dans la retraite de Moscow, au passage de la Bérésina, le 8 décembre suivant. A sa rentrée en France, le 12 septembre 1814, son ancien régiment étant devenu régiment de Bourbon, il préféra d'en redemander le commandement, plutôt que de se faire reconnaître maréchal-de-camp. Il fut créé chevalier de l'ordre de Saint-Louis, et reçu par Mgr. le duc de Berry, le 5 octobre. Lors des événements du mois de mars 1815, le colonel Vautré était en Corse; il y déploya la plus grande énergie pour le maintien de l'autorité royale, et conserva le drapeau blanc jusqu'au 19 avril. Cette conduite honorable lui mérita une

dénonciation de la municipalité de Calvi, qui demandait sa tête à Buonaparte. A son débarquement à Toulon, le 21 mai suivant, il y trouva sa destitution, fut arrêté par le lieutenant-général qui commandait la division, et envoyé, sous l'escorte de la gendarmerie, dans les cachots de la citadelle de Grenoble. Il n'en sortit qu'à l'arrivée des alliés devant cette place, au mois de juillet. Il fut nommé colonel de la légion de l'Isère, le 11 octobre 1815. Dans la nuit du 4 au 5 mai 1816, un nombre considérable de soldats licenciés et de paysans insurgés étant descendus des montagnes du département de l'Isère, à l'effet de surprendre Grenoble, sous la conduite du fameux Didier, le colonel de Vautré sortit de la place, à la tête de 90 hommes, et rencontra leur première colonne sur le glacis, tout enflée d'un succès qu'elle avait eu sur un détachement qu'on lui avait d'abord opposé; il la chargea à la baïonnette, et l'enfonça, après avoir essuyé, à bout portant, une décharge de mousqueterie, qui lui blessa deux officiers et une dixaine de soldats. Attaqué, en la poursuivant, par deux nouvelles colonnes, fortes, comme la première, de 3 à 400 hommes armés, il les enfonça de même, au pas de charge, en tua ou blessa un bon nombre, et fit une quarantaine de prisonniers; il continua sa marche au milieu des rebelles jusqu'à la Mure, distant de Grenoble de dix lieues, et qui était le foyer de l'insurrection : là, privé de communication avec la place, et par sa seule présence, il opéra, avec ses 90 hommes, le désarmement du pays, rétablit la tranquillité, et revint à Grenoble, où il reçut les remercîments d'une ville qui l'appelait son libérateur, et d'une province entière que son intrépidité venait de préserver de la guerre civile. Le conseil-général du département lui décerna une épée d'or, revêtue des devises les plus honorables, et le roi l'a autorisé, dans des termes très-flatteurs, à l'accepter. Sa majesté, pour le récompenser, daigna lui conférer le titre de baron, par ordonnance du 12 mai 1816. Il fut promu au grade de maréchal-de-camp, et nommé commandant du département de l'Aveyron, le 17 juillet 1816. Le baron de Vautré a

commandé successivement les départements de l'Aveyron, de l'Ain, du Morbihan, et d'Ille-et-Vilaine. Nommé inspecteur-général d'infanterie pour l'année 1819, il a été constamment employé depuis cette époque dans l'inspection, et a été l'un des huit généraux chargés de la dernière organisation de l'infanterie de l'armée. Il a été créé commandeur de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, le 1er mai 1821. (*Brevets militaires*, *Moniteur*, *annales du temps.*)

DE VAUX, et DE VAUX DE BEAUNES, *voyez* JOURDA.

VEILANDE (Michel, *baron*), *maréchal-de-camp*, né à Mauze, en Champagne, le 15 octobre 1767, entra au service, le 13 mai 1786, comme soldat au régiment de Berwick (depuis 88e régiment d'infanterie). Il y devint successivement sergent-fourrier, le 1er mai 1789; sergent-major, puis adjudant-sous-lieutenant, les 26 juillet et 15 septembre 1791; lieutenant, le 1er mars 1792; capitaine de grenadiers, le 28 novembre 1793, et adjudant-major-capitaine, le 14 février 1796. Il passa au 1er bataillon de la 53e demi-brigade de ligne, lors de sa réunion à la 19e, devenue ensuite 10e de ligne. Il a fait les campagnes de 1792 à 1796, à l'armée du Rhin, et s'est distingué, dans la retraite du Palatinat, aux siéges de la tête du pont de Manheim et de Kehl, où il fut un des premiers qui s'élancèrent dans les retranchements des ennemis. Il a été honorablement cité, pour ces deux actions, dans les ordres du jour de l'armée de siége. Il eut un cheval tué sous lui à l'affaire de Rastadt, en 1796. Il se distingua, la même année, aux combats de Biberach et de Kinzelfeld, et fit les campagnes de 1797, à l'armée d'Angleterre, et de 1798 et 1799, à celle d'Italie. On le nomma chef de bataillon au 87e régiment de ligne, en décembre 1799. Le 29 mars 1800, il commanda un bataillon à la prise des hauteurs de Saint-Jacques, en Ligurie, où il fut grièvement blessé. Il fit la campagne de 1801, au pays des Grisons, et la suivante, à l'armée d'observation du Midi; fut nommé major du 18e régiment de ligne, le 25 novembre 1803, et servit, en 1804 et 1805, à l'armée de réserve. Il reçut, le

16 mai 1806, le grade de colonel du 88e régiment de ligne, qu'il commanda, le 14 octobre, à la bataille d'Iéna, où il eut un cheval tué sous lui : il en perdit un second, le 26 décembre, à la bataille de Pultusk, où, avec moins de 30 hommes, il sauva l'aigle de son régiment, qui était enveloppé par une masse d'infanterie russe et de cavalerie. Il combattit à l'affaire du 11 mai 1807, sur l'Omuleff, en Pologne, et y eut un cheval tué sous lui. Il fut créé officier de l'ordre de la Légion-d'Honneur, le 14 du même mois; ensuite baron, à la création des titres, en 1808; puis, chevalier de l'ordre de la Couronne-de-Fer, le 10 mars 1809. Le baron Veilande fit les campagnes de ces deux dernières années, et celles de 1810, 1811 et 1812, à l'armée d'Espagne. Il commanda une brigade à la bataille d'Ocana, le 19 octobre 1809, eut un cheval tué sous lui, et reçut une forte contusion à la poitrine. Il fut promu au grade de général de brigade, le 28 décembre 1810. La belle conduite et la bravoure qu'il déploya aux siéges de Saragosse, de Badajoz et de Campo-major; dans les batailles de Gabora et d'Albuera, les 19 février et 16 mai 1811, actions dans la dernière desquelles il eut deux chevaux tués sous lui, et aux affaires del Puonte, del Arzobispo et de Villagarcia, furent citées avec honneur dans les rapports de l'armée. A Croumena, le général Veilande surprit l'avant-garde de l'armée anglaise, à laquelle il enleva 120 chevaux et 93 hommes. Dans la nuit du 6 au 7 avril 1812, il fut fait prisonnier de guerre, lors de la reprise d'assaut de la ville de Badajoz, par l'armée anglo-portugaise. Rentré en France, le 28 mai 1814, il fut nommé par le roi chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et, le 23 août, commandeur de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur. Le général Veilande a été élu, par le département des Ardennes, membre de la chambre des députés, pour la session de 1820. (*Brevets militaires.*)

DE VENDEUIL, *voyez* DE CLERAMBAULT.

DE VENDOME (François), *prince de Chabanais, vidame de Chartres, colonel-général de l'infanterie française*, dernier descendant mâle de l'illustre maison des anciens comtes de Vendôme, naquit en 1522. Il était, en 1543, guidon de la compagnie de 50 lances du seigneur de Boisy. Il fit la campagne de Piémont sous le comte d'Enghien, en 1544, et donna de brillantes preuves de courage à la prise de Carmagnole, au siége de Carignan, à la bataille de Cérisoles, le 11 avril, et à la prise d'Albe. Après la conclusion de la trève, il rentra en France avec l'armée. Il obtint, le 29 avril 1547, une compagnie de 40 lances, qui fut portée dans la suite à 50 (250 cavaliers). En 1549, il contribua à chasser les Anglais de diverses forteresses aux environs de Boulogne, et fut l'un des six otages envoyés en Angleterre (1), pour garants de l'exécution du traité de paix signé le 24 mars 1550, et en vertu duquel Édouard VI restitua le port de Boulogne à la France. Employé à l'armée du roi, en 1552, il concourut à la prise de Metz, de Toul et de Verdun. Lorsque Charles-Quint, à la tête d'une puissante armée, voulut reprendre ces trois places au mois de novembre, le vidame de Chartres se jeta dans Verdun avec une poignée de braves, et repoussa les attaques des Impériaux par des sorties fréquentes et vigoureuses, dans l'une desquelles il ramena 300 prisonniers. Ce seigneur rivalisait d'efforts avec le duc de Guise qui, par sa belle défense de Metz, fit perdre 30,000 hommes à l'empereur, et força ce monarque à lever le siége, le 20 janvier suivant. En 1555, le vidame de Chartres fit, en qualité de volontaire, la campagne du Piémont, sous le duc d'Aumale. Il marcha au secours de Sant-Ia, dont le duc d'Albe fut contraint de lever le siége, et se distingua

---

(1) Brantôme, édit. de Leyde, *tom. IV*, *pag.* 339, fait un long récit des libéralités, de la pompe et de la magnificence que le vidame de Chartres étala pendant son séjour à Londres, et rapporte qu'il donna au roi et aux dames de la cour un festin d'une somptuosité telle qu'on n'en avait jamais entendu citer de semblable.

à ceux d'Ulpian, qui se rendit au mois de septembre, et de Montcalvo, qui capitula le 7 octobre. Après la mort de Bonnivet, le vidame de Chartres fut nommé, le 14 novembre 1556, colonel-général de l'infanterie française au-delà des monts. Il suivit l'armée du duc de Guise en Italie, au mois de janvier 1557. Sous le maréchal de Brissac, en Piémont, il servit aux siéges de Valfenières, de Quieras et de Coni. La perte de la bataille de Saint-Quentin, en Picardie, le 10 août, le rappela en France. A la tête de 2000 hommes de vieilles bandes, il contribua, sous les ordres de Gaspard de Saulx-Tavannes, à chasser de la Bresse le baron de Polvilliers, qui s'avançait pour s'emparer de Lyon par surprise. En 1558, il marcha, sous le duc de Guise, contre les Espagnols, combattit aux siéges de Calais et de Guines, au mois de janvier, de Thionville, au mois de juin, et contribua, au mois de juillet, sous le le maréchal de Thermes, à la réduction de Dunkerque et de Berghes. Il se trouva, le 13 du même mois, à la bataille de Gravelines, où ce maréchal fut fait prisonnier. Le vidame de Chartres fut nommé par le roi, le 17 août suivant, lieutenant-général de Calais et du Calaisis, au comté d'Oye, et se démit alors de la charge de colonel-général de l'infanterie française. Il tenta la même année de surprendre Saint-Omer, par le moyen des intelligences qu'il avait pratiquées dans cette place; mais son projet échoua, et il fut contraint de rentrer dans Calais. Ce seigneur jouissait d'une grande considération à la cour. Il la devait à sa naissance, à ses exploits, à sa fortune, à toutes les qualités du cœur et de l'esprit qui forment les grands hommes; mais qui se trouvaient obscurcies par la hauteur de son caractère, et une passion pour le luxe et les plaisirs voluptueux, qui n'avait point de frein. La reine-mère, Catherine de Médicis, l'honorait d'une faveur qui excitait la jalousie des courtisans. La haine qu'il voua aux Guises, lorsqu'il vit ces princes partager son influence, lui fit embrasser contre eux le parti du prince de Condé et du roi de Navarre. Dès-lors les princes de Bourbon n'eurent pas de plus zélé partisan; mais il fut arrêté, en 1559, et mis à la Bastille

le 27 août. Un chapitre de l'ordre de Saint-Michel, tenu en 1560, et dont il réclama les priviléges, lui fit obtenir sa liberté, le 7 décembre, deux jours après la mort du roi François II. Le vidame de Chartres mourut de langueur, le 16 du même mois, en son hôtel de Graville, non sans soupçon d'avoir été empoisonné. (*Chronologie militaire, tom. III, pag.* 513.)

DE VENDOME (César, *duc*), *pair de France, commandant d'armée* (1), fut pourvu, le 27 septembre 1595, du gouvernement des provinces de Lyonnais, Forèz et Beaujolais, vacant par la mort du duc de Nemours; puis, le 26 avril 1598, du gouvernement de la province de Bretagne, dont il prit possession en 1612, en se démettant du gouvernement du Lyonnais. En 1614, quelques mécontentements le jetèrent dans le parti des princes contre la reine Marie de Médicis. Arrêté, par ordre de la cour, le 11 février, il s'échappa le 19, rejoignit son gouvernement de Bretagne, et fit fortifier Blavet. Sur le refus qu'il fit de souscrire le traité de pacification de Sainte-Menehould, la reine marcha contre lui à la tête d'une armée, et le força de se soumettre. Créé chevalier des ordres du roi, le 31 décembre 1619, on lui donna, le 12 juin 1621, le commandement de l'armée de Bretagne, avec laquelle il s'assura des villes de Vitré, Châtillon, Montfort, Belin, Rohan, Comper, Josselin, la Garnache, etc., de sorte qu'il ne resta dans cette province aucune place où les calvinistes pussent se maintenir dans la révolte et dans l'indépendance. En 1622, il accompagna Louis XIII dans la campagne contre les calvinistes. Il prit possession, au nom de ce prince, de la ville de Clerac, qui capitula le 14 mai. A la tête de 8000 fantassins et de 600 chevaux, il investit Lombès, en

(1) Il était fils naturel de Henri IV, et de Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort. Il fut légitimé au mois de janvier 1595, et s'appela César *Monsieur*, jusqu'au 3 avril 1598, époque à laquelle le roi lui donna le duché-pairie de Vendôme, dont il prit le titre.

Albigeois, le 26 juillet. Sur l'avis que 2000 hommes et 300 chevaux viennent au secours des assiégés, le duc de Vendôme marche à leur rencontre avec une partie de ses troupes, le 29; et, après plusieurs rudes escarmouches, il contraint les huguenots de se retirer. Il presse ensuite vivement la ville de Lombès. La garnison s'évade dans la nuit du 31 juillet; les bourgeois, qui avaient pris part à la défense, se sauvent avec les troupes, abandonnant leurs femmes et leurs enfants à la merci du vainqueur. Le duc de Vendôme les fit mettre en sûreté, livra la place au pillage, fit détruire les murailles et combler les fossés. Le fameux Montbrun s'était emparé de Reyniès et du château de Villebrumier. Vendôme se présente, le 12 août, devant cette dernière place, qu'il soumet; son apparition subite déconcerte Montbrun, qui s'enfuit avec sa cavalerie, abandondonnant ses fantassins, dont une partie est taillée en pièces. Reyniès ouvre ses portes aux troupes royales le 15 août, après deux jours d'attaque. Mais Vendôme fut moins heureux au siége de Briatexte, à 3 lieues d'Alby, où il fit ouvrir la tranchée le 2 août. Cette place soutint cinq assauts, dans lesquels Vendôme perdit 1500 hommes. Il leva le siége le 18 septembre, et rejoignit l'armée du roi, qui commençait l'attaque de Montpellier. En 1626, le grand-prieur de Vendôme, son frère, le fait entrer dans une ligue formée par MONSIEUR contre Richelieu. Il est arrêté à Blois, le 3 juin, renfermé à Amboise, et destitué du gouvernement de Bretagne. On lui rendit la liberté quelque temps après. En 1631, il passa en Hollande, et il se trouvait, au mois de septembre, en qualité de volontaire, au combat de Lilo, près de Satinghem. Une nouvelle persécution, dirigée contre lui par Richelieu, le força, en 1641, d'abandonner ses terres, où il vivait paisiblement, pour se réfugier en Angleterre. A son retour en France, le duc de Vendôme se mit à la tête du parti des *Importants*, opposé au duc d'Orléans et au prince de Condé, et fut exilé en 1642. La cour le rappela l'année suivante. Le 1er février 1650, il prit le commandement de l'armée de Bourgogne; et, le 12 mai, il fut nommé grand-maître, chef et sur-

intendant-général de la navigation et du commerce de France. Son dévouement au roi ne se démentit pas pendant les troubles qui agitèrent la cour en 1650 et 1651. Nommé, le 30 octobre 1652, pour commander en Saintonge, Aunis, Angoumois et Guienne, il assiégea Bourg, dans cette dernière province, et s'en rendit maître le 3 juillet 1653; Libourne rentra dans le devoir le 17, et Bordeaux le 31 du même mois. La reddition de cette ville considérable amena la soumission de toute la province. Le 29 septembre 1655, le duc de Vendôme attaqua la flotte espagnole devant Barcelonne; et, quoique celle des Français lui fût très-inférieure, elle mit les Espagnols en fuite, après un combat de quelques heures. Ce fut la dernière campagne de ce prince, qui mourut le 22 octobre 1665. (*Chronologie militaire*, *tom. I*, *pag.* 406, *annales du temps.*)

DE VENDOME (Louis, *duc*), *pair de France, commandant d'armée*, fils aîné du précédent, naquit en 1612, et fut connu sous le nom de *duc de Mercœur* jusqu'à la mort de son père, aux titres et qualités duquel il succéda. Il fit ses premières armes dans l'expédition de Louis XIII en Savoie, en 1630. Il servit avec son père dans la Hollande, en 1631, et combattit à ses côtés à l'affaire de Lilo, au mois de septembre. Depuis, il se distingua au combat d'Avein, le 20 mai 1635, et au siége de Hesdin, en 1639. A celui d'Arras, en 1640, le duc de Mercœur fit preuve d'une rare vaillance, à l'attaque dirigée, le 2 août, sur les lignes françaises par les Espagnols. Exposé pendant quatre heures au feu violent des ennemis, il animait le soldat par ses discours et son exemple; et, quoiqu'il eût été grièvement blessé au plus fort de l'action, il ne cessa point de combattre et de passer au fil de l'épée tout ce qui voulait s'opposer à ses coups. Lors de la retraite de son père en Angleterre, il s'éloigna de la cour, et n'y reparut qu'après la mort du cardinal de Richelieu, en 1643. Le 7 avril 1649, il leva un régiment de cavalerie de son nom, et fut nommé, les 4 et 5 novembre, vice-roi de Catalogne, et général de l'armée française en cette province. Il déjoua toutes les tentatives

des Espagnols et les menées du comte de Marchin, que son attachement au prince de Condé avait rendu suspect à la cour. Le duc de Mercœur fit même arrêter ce général à Barcelonne, au mois de février 1650, et le fit conduire à la citadelle de Perpignan. Il reprit Castel-Léon sur les Espagnols; mais, n'ayant pas de forces suffisantes pour se maintenir dans cette province, où une révolution était sur le point d'éclater, il revint en France solliciter des secours; et, comme on n'obtempérait pas assez promptement à sa demande, il résigna la vice-royauté de Catalogne, au mois d'octobre 1651. Le 10 décembre, il leva un régiment d'infanterie, qui porta également le nom de Mercœur. Il fut nommé général de l'armée de Provence le 8 avril 1652, et commandant en cette province le 7 mai. Il se rendit maître de Toulon, et parvint, par sa sagesse et sa fermeté, à dissiper heureusement les troubles du pays soumis à son gouvernement. Le 26 avril 1656, le roi le nomma commandant de l'armée de Lombardie, conjointement avec le duc de Modène. Valence, après 82 jours de siége, tomba en leur pouvoir, le 16 septembre, et ils repoussèrent toutes les attaques faites par le cardinal Trivulce, gouverneur du Milanais, pour forcer leurs retranchements. Il reçut le collier des Ordres du roi le 31 décembre 1661. A la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut créé cardinal par le pape Alexandre VII, le 7 mars 1667. Depuis ce jour, il fut connu sous le nom de cardinal duc de Vendôme. Clément IX le nomma son légat *à latere* en France, et ce fut au nom de ce pontife qu'il tint sur les fonts de baptême le dauphin, le 24 mars 1668. Il mourut le 6 août de l'année suivante. (*Chronologie militaire, tom. I, pag.* 521.)

DE VENDOME (Louis-Joseph, *duc*), *commandant d'armée,* fils aîné du précédent, naquit le 1er juillet 1654, et fut connu jusqu'à la mort de son père sous le nom de *duc de Penthièvre.* Il fit ses premières armes à l'armée commandée par Louis XIV, en Hollande; se trouva à la prise d'Orsoy et de Rhinberg, les 3 et 6 juin 1672; à celles de

Maestricht, le 29 juin 1673; de Besançon et de Dôle, les 15 mai et 6 juin 1674; fut blessé au combat d'Altenheim, le 3 août 1675, et servit au siége de Condé, qui fut pris, le 26 avril 1676. Nommé, le 25 février 1677, brigadier d'infanterie, il servit en cette qualité à la prise de Cambray, le 5 avril, et à la réduction de sa citadelle, le 17. Il reçut le brevet de maréchal-de-camp, le 20 janvier 1678, et fut employé en cette qualité au siége d'Ypres, qui capitula, le 25 mars. Il prêta serment au roi, pour le gouvernement de Provence, le 19 janvier 1679, et en prit possession, en 1681 (1). Il se distingua, en 1684, au siége de Luxembourg, qui fut pris, le 4 juin. Il fut promu au grade de lieutenant-général des armées, le 24 août 1688, et créé chevalier des Ordres du roi, le 31 décembre de la même année. Il fit les campagnes de 1689, 1690 et 1691, à l'armée d'Allemagne, sous le maréchal de Lorges, le duc de Bourgogne et le maréchal de Luxembourg. Il servit au siége et à la prise de Mons, le 9 avril de la dernière année, et contribua, le 18 septembre, à la défaite du prince de Waldeck dans les plaines de Leuze. En 1692, il fut employé au siége de la ville et du château de Namur, qui furent pris par le roi en personne, les 5 et 30 juin. Le 5 juin, le maréchal de Luxembourg, trompé par la trahison d'un de ses émissaires, qui, étant tombé au pouvoir de l'ennemi, avait écrit, sous la dictée du prince d'Orange, de fausses instructions pour le général français, fut surpris au point du jour dans son camp de Steinkerque. Déjà toute une brigade avait été mise en déroute. Vendôme se

---

(1) Les états de cette province voulurent un jour, en témoignage de leur reconnaissance, lui faire présent d'une somme considérable : « Non, » dit Vendôme, aux députés chargés de cette mission ; les gouverneurs » sont faits pour représenter aux rois la misère des peuples, et non pas » l'aggraver, en acceptant des dons qui, quoique volontaires, n'en sont » pas moins onéreux au pays. » Plus tard, le maréchal de Villars, à qui l'on fit la même offre, ne jugea pas à propos de la refuser; et, lorsqu'on lui rappela la générosité du duc de Vendôme, dans la même occasion : « Ah! dit-il, M. de Vendôme était un homme inimitable. »

met à la tête des gardes; et, secondant les princes du sang et le maréchal de Luxembourg, il contribue, après trois charges sanglantes, à rejeter les Anglais dans les défilés par où ils étaient venus, après leur avoir pris leur artillerie et leurs bagages, et leur avoir tué ou mis hors de combat plus de 12,000 hommes. Employé en Italie, sous le maréchal de Catinat, en 1693, le duc de Vendôme s'empara, au mois de juin, des hauteurs du col de Vars; fit mettre bas les armes au premier des retranchements que l'ennemi avait établis sur les bords de la rivière de Saint-Paul, les força même à construire sur cette rivière un pont, au moyen duquel il défit plusieurs autres bataillons des alliés, et ravagea trois lieues de pays, depuis l'Arche jusqu'à Megronne. Cette expédition assura à l'armée française l'entrée de la vallée de Barcelonnette. Le Castelet, qui couvrait la tête de cette vallée du côté du col de Morillac, fut enlevé, le 27 juin, par le duc de Vendôme. Le 3 octobre, il prévint un mouvement des ennemis sur Pusasque, en se portant rapidement sur ce poste, dont l'occupation allait influer sur le sort d'une bataille. Elle fut livrée le lendemain, dans la plaine de la Marsaille. Le duc Amédée de Savoie commandait l'aile droite des alliés; le marquis de Léganès, l'aile gauche, et le prince Eugène le corps de bataille. Le duc de Vendôme fut chargé de la conduite de l'aile gauche des Français, et du commandement de la gendarmerie. La victoire fut long-temps douteuse. Au premier choc, le duc de Vendôme, secondé par le grand-prieur, son frère, avait renversé les premières lignes d'Amédée; mais ce prince avait rallié ses soldats et repoussé avec perte l'infanterie française. Enfin, après bien des efforts, plusieurs charges de cavalerie décidèrent le succès de cette journée; l'aile droite des ennemis, prise en flanc et à revers, fut mise en pleine déroute, et 110 drapeaux ou étendards, ainsi que 34 pièces d'artillerie, tombèrent au pouvoir des Français. Le ravitaillement de Casal, la levée du siége de Pignerol et la prise du fort de Sainte-Brigite, furent les suites de cette victoire. Le duc de Vendôme couvrit la frontière de Provence, en 1694. La

même année, Louis XIV lui accorda rang au parlement au-dessus des pairs : il y fut reçu, le 8 juin. Le 1er septembre, il fut créé général des galères, sur la démission du duc du Maine; et, le 8 juin 1695, il fut nommé général en chef de l'armée de Catalogne. Les Espagnols pressaient vivement le siége de Palamos. Une escadre anglaise, commandée par lord Russel, devait seconder une attaque générale projetée par les troupes de terre. Vendôme, parvenu à éloigner cet amiral par une fausse nouvelle de l'arrivée prochaine de Tourville, au-devant duquel lord Russel court inutilement, s'avance au secours de la place, tombe sur les assiégeants, et les oblige de décamper. Le 1er juin 1696, il attaque à Ostalric, et défait complètement la cavalerie du prince de Darmstadt. Il investit Barcelonne, le 12 juin de l'année suivante. Informé de la résolution prise par Velasco d'attaquer son camp, il surprend celui des Espagnols, le 14 juillet, à deux heures du matin, et les culbute jusqu'à Saint-Felin, où était leur quartier-général. Barcelonne, n'ayant plus d'espoir de secours, capitula le 10 août, après 52 jours de siége et 25 jours de tranchée ouverte. Le traité de Ryswick, conclu en 1697, mit fin aux hostilités. Elles se renouvelèrent, en 1701, relativement à la succession d'Espagne. Le 15 février 1702, Vendôme fut nommé pour commander l'armée combinée française et espagnole, en remplacement du présomptueux Villeroy, que le prince Eugène venait de surprendre et de faire prisonnier à Crémone. Vendôme, qui doit plus d'une fois rappeler la fortune sous les drapeaux de Louis XIV et raffermir le trône de Philippe V, connaît le sol qu'il va parcourir et le héros qu'il va combattre. Lorsque, par d'habiles mouvements et de fréquentes escarmouches, il a fatigué et inquiété l'ennemi, au point de lui faire lever le blocus de Mantoue et d'évacuer le Mantouan, Vendôme médite des attaques plus sérieuses et plus dignes de sa bouillante audace. Le 14 juillet, il passe le Crostolo et tombe inopinément, à San-Vittoria, sur un corps de 3400 chevaux, posté par le prince Eugène pour lui disputer le passage de cette rivière : 600 Impériaux restent sur le

champ de bataille ; le reste cherche son salut dans la fuite, abandonnant 400 prisonniers, 12 étendards, 1200 chevaux, ainsi que leurs tentes et leurs bagages. La prise de Reggio et de Modène fut le fruit de ce premier succès. Cependant le prince Eugène épiait l'occasion de venger cette défaite : Vendôme la lui offrit. Ce général, qui savait tout réparer dans un jour de bataille, se reposait trop souvent sur la fortune pour des choses que la prudence seule devait pressentir. Son armée assiégeait Luzzara. Sur la foi d'une reconnaissance mal exécutée, elle dressait son camp sur la digue du Zero. Eugène, instruit de la sécurité des Franco-Espagnols, passe le Pô, le 15 août, range son armée en bataille, et marche rapidement à une victoire certaine. L'armée alliée eût été infailliblement taillée en pièces, si un hasard heureux ne lui eût révélé à temps les desseins de l'ennemi. Au premier cri d'un officier que la seule curiosité avait fait monter sur la digue du Zero, toute l'armée vole aux armes et demande le combat. Il fut sanglant et opiniâtre. Trois fois l'aile droite des Impériaux fut repoussée; mais l'aile gauche soutint l'action jusqu'à une heure du matin, le 16 août. L'ennemi abandonna alors le champ de bataille; mais fit sa retraite dans une attitude fière qui ne permit pas de le troubler : 8000 combattants restèrent sur le champ de bataille. La perte fut égale; et, si le succès se trouva balancé (1), les suites ne furent pas indécises. Le même jour, 16 août, le château de Luzzara se rendit à discrétion. Le duc de Vendôme fit jeter un pont sur le Pô, et s'empara de Guastalla et de Borgoforte, les 9 et 10 septembre. L'ennemi n'osa plus rien entreprendre dans cette campagne. Le 4 janvier 1703, le duc de Vendôme battit l'arrière-garde du comte de Stharemberg près

(1) Chaque parti se l'attribua, et fit chanter le *Te Deum* en actions de grâces. L'officier français, envoyé à Versailles pour donner au roi les détails de cette affaire, se troubla dans son récit, au point que la duchesse de Bourgogne ne put s'empêcher de rire aux éclats. « Madame, » lui dit-il gravement, pensez-vous qu'il soit aussi aisé de raconter une » bataille qu'à M. de Vendôme de la gagner? »

de Stradella, lui tua 400 hommes, fit 300 prisonniers et s'empara de 300 charriots. Il se jette ensuite sur les retranchements de Stradella, qu'il enlève de vive force, poursuit les ennemis jusqu'à Castel-Novo de Bormia, où, le 11 du même mois, il leur fait éprouver un nouvel échec, qui leur coûte 1200 hommes, dont 500 prisonniers. Le général Stahremberg joignit le duc de Savoie. Ce prince venait d'abandonner la France et de se déclarer pour l'empereur. Le duc de Vendôme laisse une partie de son armée sur la Secchia, sous les ordres de M. de Bezons; et, à la tête de 20 bataillons et de 30 escadrons, il force, le 26 juillet, les montagnes qui ferment le Trentin, et soumet, le 27, Bersello, l'un des principaux magasins du prince Eugène. Le 4 août, il prit Nago à discrétion. Arco se soumit le 17. A ce dernier siége, un boulet de canon emporta la branche d'un olivier au-dessus de la tête du duc de Vendôme. Le général Visconsti, à la tête de 300 cavaliers, parcourait le Plaisantin. Vendôme l'attaque à San-Sebastiano, le 26 octobre, et lui prend 800 chevaux : à peine 500 Impériaux purent échapper au carnage. Asti et Villeneuve-d'Asti ouvrirent leurs portes aux Français, le 7 novembre. Vendôme commença la campagne suivante par la soumission des duchés de Modène et de la Mirandole. Le 7 mai 1704, à quelques lieues de Trin, il défit l'arrière-garde des ennemis, lui tua 400 hommes et fit prisonnier le général qui la commandait. Après un siége de 35 jours, qui lui coûte 900 hommes tués ou blessés, il se rend maître de Verceil, le 20 juillet : 3600 fantassins et 400 chevaux restent prisonniers de guerre. La place offre aux vainqueurs 72 pièces de canon, 6 mortiers, 9 pierriers, 4800 bombes, 600 grenades, 250 milliers de poudre, 2300 mousquets et 26 drapeaux. Vendôme assiége et prend Yvrée, le 17 septembre. La citadelle capitule le 27, et le château se rend à discrétion le 28. La reddition de cette place ouvre aux Français la vallée d'Aost, et ne laisse plus de passage au duc de Savoie, pour recevoir par la Suisse les secours de ses alliés. Il confie le siége de Chivas au duc de la Feuillade, et marche à Vérue.

Le 6 novembre, il attaque le duc de Savoie, et le chasse de ses retranchements de Guerbignano. Ce prince se posta dans Crescentin, d'où, à la faveur d'un pont de communication, il put rafraîchir la garnison de Vérue. Le 2 avril 1705, le duc de Vendôme força le fort et les ouvrages qui couvraient ce pont; et, le 9, Vérue fut réduit à se mettre à la discrétion du vainqueur. Ce siége fut un des plus opiniâtres et des plus difficiles qu'on eût encore vus; le soldat avait passé l'hiver à la tranchée. Cependant la Feuillade, battu à Asti par le comte de Stahremberg, s'était vu contraint de se retirer sous le canon de Casal. Ce succès avait relevé le courage des alliés. Le prince Eugène accourait avec une armée au secours du duc de Savoie : tout annonçait pour la fin de cette campagne un effort extraordinaire et décisif. Le prince s'avançait pour passer l'Adda. Vendôme, obligé de subdiviser son armée pour en défendre tous les passages, n'offrait sur chaque point que quelques bataillons. En forçant un de ces points avec toute son armée, et, en renversant successivement tous les corps épars, le prince Eugène pouvait espérer une victoire facile. Le 16 août, il attaque le centre, au pont de Cassano, dont il s'empare, culbute les premières lignes jusqu'à la Retorta, et fait 234 prisonniers. Vendôme, qui avoit pris un moment le change sur la véritable attaque, accourt rallier ses soldats; il met l'épée à la main, tombe avec fureur sur le prince victorieux, et le rejette en désordre au-delà du pont qu'il avait franchi. Trois attaques successives ayant convaincu l'ennemi de l'inutilité de ses efforts sur le centre, il se porta sur la gauche; la mêlée y devint sanglante. Le cheval du duc de Vendôme est tué sous lui; il n'attend pas qu'on le remonte, se met à la tête des grenadiers, et combat comme un lion pendant près de deux heures (1).

(1) Un soldat ennemi reconnut le duc de Vendôme et le coucha en joue. Coteron, capitaine des gardes du prince, se jette devant lui, reçoit le coup mortel, et tombe à ses pieds. Vendôme honora de justes regrets la perte d'un homme aussi généreux. Cassano fut le théâtre des actions les plus intrépides. Les soldats, électrisés par l'exemple de leur

Plus de douze officiers-généraux tombent à ses côtés : lui-même a ses vêtements criblés de balles; mais son audace effrénée arrache la victoire. Eugène, le héros de l'Allemagne et de l'Italie, est forcé de fuir dans le plus grand désordre, et de renoncer à l'espoir de secourir Turin. Son armée, poursuivie à la baïonnette, fut obligée de repasser l'Adda, et tout ce qui ne fut pas tué ou pris fut culbuté dans ce fleuve. L'ennemi laissa sur le champ de bataille 6600 hommes, 4347 blessés, 2000 prisonniers, 7 pièces de canon, 7 drapeaux et 2 étendards. Cette glorieuse campagne fut terminée par la prise de Socino, le 23 octobre, et par celle de Montmélian. La suivante fut ouverte par une nouvelle victoire. Le duc de Vendôme était allé à la cour, passer le mois de février ; à son retour, sous prétexte de changer les dispositions qu'on avait faites dans ses quartiers pendant son absence, il surprend, le 19 avril 1706, le camp retranché des ennemis à Calcitano. Le comte de Rewentlau y commandait 15,000 hommes pour le prince Eugène. La difficulté de la marche, dans des chemins escarpés, lui avait donné le temps de ranger son armée en bataille sur les hauteurs de Calcinato. Le duc de Vendôme l'attaque à la baïonnette, lui enlève successivement toutes ses positions, lui prend 3000 hommes, 6 pièces de canon, 1000 chevaux, la plus grande partie de son bagage, et le force d'abandonner ses retranchements, où il laisse 3000 morts, et de repasser l'Adige à Roveredo. Cependant l'infatigable Eugène arrivait d'Allemagne avec de nombreux renforts; il avait repassé l'Adige, et s'avançait vers le Pô. L'armée française, épuisée par des victoires sanglantes, et harassée par des marches continuelles, allait avoir à combattre un ennemi bien supérieur en nombre, et qui tous les jours pouvait réparer ses pertes. Le salut de cette

---

chef, semblaient, pour ainsi dire, se multiplier pour accabler l'ennemi. Un grenadier y fit des prodiges de valeur si extraordinaires, que le duc de Vendôme ne put résister, après l'action, au désir de l'aller voir dans sa tente; et, après avoir donné à sa conduite courageuse tous les éloges qu'elle méritait, le prince lui fit don d'une bourse de 50 louis.

armée et la conservation de ses conquêtes semblaient plus que jamais attachés à la présence du duc de Vendôme; mais les revers que l'armée française éprouvait dans le nord, l'arrachèrent du théâtre de ses exploits. Le courageux, mais inhabile Villeroy, venait de perdre la bataille de Ramillies. Louis XIV appela Vendôme au commandement des débris de son armée, comme le seul général capable de rappeler la confiance et l'énergie du soldat. Il prit ce commandement le 26 juin 1706, et justifia pleinement l'espoir que la France avait fondé sur lui; il arrêta la marche victorieuse du fameux Marlborough, l'obligea même, par suite d'habiles manœuvres, à faire un mouvement rétrograde, et couvrit toutes les places qui restaient à la France sur la frontière. Lors de l'ouverture de la campagne, en 1708, Louis XIV mit à la tête de ses armées de Flandre le duc de Bourgogne, son petit-fils. Le duc de Vendôme s'empara de Gand, le 5 juillet, au moyen d'intelligences qu'il avait pratiquées dans cette ville; mais les irrésolutions et les contrariétés continuelles du duc de Bourgogne lui firent perdre la bataille d'Oudenarde, le 11 du même mois, contre Marlborough et le prince Eugène. L'armée française s'était mise en marche vers la Dendre, beaucoup plus tard que ne l'avait conseillé le duc de Vendôme. Deux heures après, on rebroussa vers l'Escaut, en se dirigeant sur Oudenarde. Cette hésitation, qui semblait déceler la crainte d'un engagement, allait devenir funeste. L'avant-garde ennemie, commandée par les comtes de Rantzau et de Cadogan, se porta à marches forcées à Oudenarde, où elle campa, à six heures du matin, sur un terrain avantageux, et l'armée entière, forte de 105,000 hommes, y arriva sur 4 colonnes à deux heures. Celle des Français ne s'élevait pas à 80,000 combattants, et n'avait que 10 pièces d'artillerie. Quelques petits échecs, éprouvés dans des affaires d'avant-postes, avaient décidé le duc de Vendôme à envoyer 7 bataillons et quelques escadrons au village d'Eyne. Une disposition aussi sage ne fut point secondée. Le duc de Bourgogne, après avoir fait avancer 20 bataillons, pour disputer le passage de l'Escaut aux al-

liés, rappelle ses soldats et ordonne de continuer la marche sur Gand. Cadogan tombe sur les 7 bataillons postés au village d'Eyne, et qui, malgré la plus héroïque défense, n'étant plus appuyés, sont défaits complètement. Dans le même moment, Rantzau culbute une des divisions de la cavalerie française Ce dernier échec met le duc de Bourgogne dans la nécessité d'accepter le combat. Les contradictions des généraux français augmentaient avec l'imminence du péril. Le duc de Bourgogne fit avancer 30 bataillons sur la droite des alliés. Vendôme désapprouvait une attaque partielle : il donna en même temps l'ordre à la cavalerie de marcher sur la gauche, qui, n'étant pas encore formée, offrait les chances d'un succès presque certain. Le duc de Bourgogne s'opposa à ce mouvement si heureusement conçu, et cette faute irréparable décida du sort de la journée. Les Français, forcés de combattre sur un terrain coupé de haies et de ravins, où l'infanterie même avait peine à manœuvrer, furent battus et mis en désordre. L'action eût peut-être été plus décisive, si la nuit n'eût séparé les combattants. Persuadé que ce revers était le résultat de peu d'ensemble dans les opérations, et espérant le venger d'une manière éclatante, Vendôme, qui, dans le plus fort du péril, s'était précipité de son cheval pour rallier des soldats qui avaient abandonné leurs lignes, voulait qu'on couchât sur le champ de bataille, et qu'on recommençât le combat avec le jour; mais le conseil de guerre et le duc de Bourgogne, persuadés que l'armée était engagée dans une situation où il lui était impossible de vaincre, opinèrent pour la retraite. Elle se fit dans les ténèbres et aggrava la perte des Français de 2000 hommes, qui tombèrent au pouvoir des alliés. Le 23 août, ils assiégèrent Lille, dont la belle défense fit tant d'honneur au maréchal de Boufflers (1). Le duc de Vendôme voulait qu'on attaquât l'en-

(1) Lorsque cette place capitula, la garnison était réduite à un quartier de cheval. L'intrépide Boufflers avait invité le prince Eugène à le venir partager avec lui.

nemi dans ses lignes. Toutes les représentations de cet habile capitaine ne purent vaincre la timidité du conseil, et le déterminer au seul parti qui pût sauver une place aussi importante, dont la perte entraîna bientôt celle de Gand et de Bruges. Le 25 octobre, il s'empara de Leffingue, et coupa la communication d'Ostende avec le camp des alliés. Mais, fatigué des entraves qui, pendant toute cette campagne, avaient compromis sa gloire et paralysé l'activité de son génie, Vendôme se retira de l'armée, et passa une année dans ses terres. Philippe V commençait alors à chanceler sur son trône. Louis XIV, pour défendre ses propres états, avait retiré ses troupes d'Espagne, et la perte de la bataille de Sarragosse, livrée le 20 août 1710, semblait n'avoir laissé aucune ressource, aucun espoir au monarque espagnol. Vendôme, que ce prince avait appelé pour défendre ses états, arrive, le 20 septembre, à Valladolid, où Philippe s'était retiré, après l'évacuation de Madrid. La présence du héros français excite un enthousiasme extraordinaire. Les troupes, fugitives et dispersées, se rendent en foule dans le camp; la noblesse des provinces accourt se ranger sous ses drapeaux; les bourgs, les villages rivalisent de zèle pour lever des recrues. En quelques jours, Vendôme se voit à la tête d'une armée de 27,000 hommes, dont 11,000 de cavalerie. Vendôme marche à Madrid, abandonné par l'archiduc, et y rétablit Philippe V, aux acclamations du peuple. Pour empêcher la jonction des Portugais à l'armée impériale, qui seule présentait une masse de 30,000 combattants, il sort de la capitale, le 6 décembre, passe le Tage à la nage, à Guadalaxara, à la tête de sa cavalerie, tandis que les fantassins défilent sur un pont, attaque lord Stanhope, qui, avec 5000 Anglais, défendait Brihuega, monte lui-même à la brèche (1), et force la garnison à poser les armes et à se rendre prison-

(1) Au commencement de l'assaut, Vendôme avait dit à Philippe V, qui commandait à ses côtés : « Sire, ces gens-là ont peur, car, s'ils avaient tiré juste, Votre Majesté et moi, nous aurions déjà été tués. »

nière de guerre, le 9 du même mois. Le comte de Stahremberg arrivait à marches forcées au secours de la place. Vendôme va au-devant des Impériaux et les attaque le lendemain, 10, dans les plaines de Villaviciosa. Le roi d'Espagne culbuta l'aile gauche. Stahremberg, qui commandait la droite, lutta contre Vendôme jusqu'à la nuit, dont il profita pour abandonner le champ de bataille. Sa retraite fut si précipitée, qu'à peine il put rassembler 6000 hommes, en rentrant en Catalogne. Il avait perdu 3000 hommes tués, et abandonnait aux vainqueurs 2000 prisonniers, 3000 blessés, 20 pièces de canon, 2 mortiers, tous ses charriots et son bagage, 8000 fusils, 10 paires de tymbales, une grande quantité de chevaux, 14 étendards, et 54 drapeaux (1). Cette action mémorable, qui détruisit sans retour les espérances de la maison d'Autriche, et fixa la destinée de Philippe V, ne coûta aux Espagnols que 1000 combattants. La plupart des places du royaume se soumirent après cette victoire. Philippe V fit son entrée dans Sarragosse, le 4 janvier 1711. Gironne fut emporté d'assaut. Venasque et Castel-Léon capitulèrent. Le duc de Vendôme achevait d'expulser les Impériaux de plusieurs postes qu'ils occupaient encore en Catalogne, lorsqu'il

---

(1) La constance héroïque de Stahremberg, le Marlborough de l'Allemagne, avait rendu l'action long-temps indécise. Les équipages espagnols étant restés sur les derrières, Philippe V se trouva sans lit le soir de la bataille. « Je vais, lui dit Vendôme, vous faire le plus beau » lit sur lequel un roi ait jamais couché ; » et il fit apporter tous les drapeaux et étendards pris sur les ennemis. Ce fut en apprenant cette victoire que Louis XIV s'écria : « Voilà ce que c'est qu'un homme de plus ! » Philippe V combla des marques de sa reconnaissance le héros auquel il devait la couronne, et qui ne reçut jamais d'autre nom de ce monarque que celui d'ami. Au rang et aux honneurs de premier prince de son sang, il ajouta un don de 500,000 livres, prélevé sur son trésor. Cette somme était immense, dans l'état déplorable où se trouvait l'Espagne. Mais Vendôme, sensible aux seuls témoignages de gratitude et d'amitié du roi, ne voulut jamais accepter cet or, et supplia Philippe V de le faire distribuer aux braves qui avaient combattu sous ses ordres, et payé de leur sang la conservation de ses états.

mourut subitement à Vinaros, le 11 juin 1712. Ce grand général avait fait briller dans les camps les mêmes vertus guerrières et privées que celles qui ont rendu si chère aux Français la mémoire de Henri IV, son illustre aïeul. La noblesse de son maintien suffisait seule pour déceler l'élévation de son âme et la vivacité de son esprit. Impétueux et terrible dans les jours de combat, son naturel bon et humain ne l'abandonnait pas au milieu des périls. On le voyait, sur le champ de bataille, consoler le malheur par tous les égards qui peuvent adoucir les coups de la fortune. Incapable de haine ou d'envie envers ses égaux, indulgent, affable, prévenant même envers ceux qui recevaient ses ordres, généreux jusqu'à la prodigalité, vis-à-vis du soldat (1), il réunissait aux talents qui constituent les grands hommes de guerre, toutes les belles qualités qui font chérir les héros. Aussi la mort d'aucun général n'a excité des regrets plus unanimes et plus sincères. Philippe V voulut que la nation espagnole prît le deuil pour le duc de Vendôme, et il fit inhumer ce prince dans le monastère de l'Escurial, au tombeau des infants d'Espagne. (*Chronologie militaire*, *tom. I*, *pag.* 563; *annales du temps.*)

DE VENDOME (Philippe, *chevalier,* puis *grand-prieur*), *lieutenant-général*, frère du précédent, naquit le 23 août 1655. Reçu chevalier de Malte, en 1666, il fit ses premières armes, en 1669, sous l'amiral duc de Beaufort, son oncle, au secours de Candie, où ce général périt dans la mémorable sortie de la Canée, du 25 juin (2). Philippe de

---

(1) « Il n'avait rien à lui que sa gloire, » dit Montesquieu. Ce prince, ennemi du faste et de l'orgueil, était d'un accès facile, et parlait aux soldats avec bonté et gaîté. Dans la fatigue des marches longues et pénibles, il savait ranimer leur courage par des saillies qui sont restées : tout le monde sait ce que c'étaient que *les brouillards* et *la fraîcheur* de M. de Vendôme.

(2) Le grand-visir fit trancher la tête au duc de Beaufort sur le champ de bataille, et l'envoya à Constantinople, où elle fut promenée pendant trois jours, au bout d'une pique, en signe de victoire.

Vendôme y fit des prodiges de valeur. Après la réduction de Candie, dont la conquête avait coûté aux Ottomans un blocus de 20 ans, 29 mois de siége et 200,000 hommes, le chevalier de Vendôme revint en France, et fit les campagnes à l'armée commandée par le roi. Il se trouva au passage du Rhin, en 1672; au siége de Maestricht, l'année suivante; au combat de Sintzheim, en 1674; au siége et à la prise de Condé, en 1676; à ceux de Valenciennes, de Cambray et de sa citadelle, en 1677; enfin à ceux de Gand et d'Ypres, en 1678. Il se distingua à la bataille de Fleurus, en 1690, et fut créé maréchal-de-camp, le 7 mars 1691. La même année, il servit au siége de Mons, et combattit à Leuse, le 18 septembre, sous le maréchal de Luxembourg. En 1692, il commanda une brigade au siége et à la prise de la ville et du château de Namur, et au combat de Steinkerque. Il fut promu au grade de lieutenant-général, le 30 mars 1693, et employé, par lettres du 27 avril, à l'armée d'Italie. Il concourut à la victoire de la Marsaille, au ravitaillement de Casal, de Pignerol et de Suze, et à la défaite des milices piémontaises près de Morelta. Le 8 juin 1695, le grand-prieur de Vendôme fut nommé pour commander en Provence, d'où il passa, en 1697, à l'armée de Catalogne, sous le duc de Vendôme, son frère. Il servit au siége de Barcelonne, et contribua à la défaite du général Velasco, vice-roi de Catalogne. A l'armée d'Allemagne, en 1702, sous le maréchal de Catinat, le grand-prieur de Vendôme conduisit un détachement qui devait se réunir aux troupes de l'électeur de Bavière. Il revint à l'armée d'Italie, en 1703; concourut à la prise de Bersello et de Nago, à la défaite du général Visconti et à la prise d'Asti et de Villeneuve-d'Asti. Nommé, le 14 février 1704, pour commander l'armée de Lombardie, sous le duc de Vendôme, il attaqua et soumit la Concorde et Réveré; défit un corps ennemi qui voulait gagner le Trentin; investit Ostiglia; enleva Monté-Alfonso, et attaqua les tours de Sarravale, que les ennemis firent sauter avant de les abandonner. Ostiglia, dont il pressait vivement le siége, tomba en son pouvoir. Ces succès forcèrent les Im-

périaux de repasser l'Adige, et d'évacuer le Mantouan. Le grand-prieur de Vendôme forma aussitôt le blocus de la Mirandole; et, lorsque le duc de Mantoue se fut uni à la France, il reçut, le 19 août, un pouvoir pour commander l'armée combinée sous l'autorité de ce prince et du duc de Vendôme. Il finit la campagne, en s'emparant des châteaux de Carpenedolo, de Calcinato et de Montechiaro, dont il fit relever les fortifications, et mit ses troupes en quartiers d'hiver au mois de novembre. Dès le mois de janvier 1705, il fit enlever tous les magasins des ennemis aux environs du lac de Garde. Un détachement de ces derniers, fort de 2000 fantassins et de 400 chevaux, s'avançait pour s'emparer d'un poste dont l'occupation leur eût assuré la navigation de l'Adige, et les moyens de ravitailler la Mirandole. Le grand-prieur marcha au-devant des Impériaux, les attaqua, le 31 janvier, et les mit en déroute, avec perte de 500 hommes tués, 400 prisonniers, 2 étendards et 6 drapeaux, qu'il amena à son quartier de Castiglione. Il repoussa avec succès toutes les autres tentatives faites pour secourir la Mirandole. Dans l'une, entre autres, les Impériaux s'étaient portés en force sur la cassine de Moscolino. Le grand-prieur vola au secours de ce poste, et l'ennemi fut contraint de se retirer, en abandonnant 1200 hommes sur le champ de bataille, dont 700 blessés. Mais le peu de diligence que ce général mit dans ses mouvements, lors de l'affaire de Cassano, le fit rappeler par la cour. Il arriva à Clichy, près Paris, le 24 septembre, et n'eut plus de commandement dans les armées du roi. Lorsque le sultan Achmet III déclara la guerre aux Vénitiens, et menaça l'île de Malte, en 1715, le grand-prieur de Vendôme fut nommé généralissime des troupes de la religion; mais, les desseins des Ottomans n'ayant pas eu d'exécution, il revint en France, au mois d'octobre de la même année. Ce prince passa le reste de ses jours dans la culture des lettres, au milieu d'une cour où il avait réuni tout ce que la capitale offrait d'hommes distingués par leurs talents et leur esprit. Il mourut, le 24 janvier 1727, étant alors pourvu des abbayes de la Trinité de Vendôme,

de Saint-Vigor de Cerisy, de Saint-Honorat de Lerins, de Saint-Mansuy de Toul, et d'Ivry. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 394.)

VERGER (Pierre-François), *baron des Barreaux, maréchal-de-camp*, né à Nantes, le 6 septembre 1755, entra au service, le 9 mars 1773, en qualité de cadet au régiment de Vivarais infanterie. Il y devint sous-lieutenant, le 28 janvier 1776, et passa successivement, avec ce grade, dans les milices de Saint-Domingue, le 1er février 1776, dans les chasseurs volontaires de la même île, le 21 janvier, et dans les chasseurs royaux, le 25 juin 1780. Il y fut nommé lieutenant, le 1er octobre suivant, et capitaine, le 25 décembre 1781. Il se trouva aux expéditions de Sainte-Lucie et de la Grenade, fit la campagne de Savannah, fut grièvement blessé au siége de cette place, sous le comte d'Estaing, et combattit à la prise de Tabago. Le 15 septembre 1783, il fut nommé capitaine à la suite au régiment du Cap. Lors de la suppression des capitaines à la suite, il fut employé dans les états-majors des places jusqu'en 1788, époque à laquelle il repassa en France. Il fut employé en qualité d'officier-supérieur dans la garde nationale, en 1789 et 1790, et ensuite à la formation du 3e bataillon de Maine-et Loire, en 1792. On le nomma chef d'un bataillon de grenadiers réunis, le 15 août 1793. Il fit les campagnes de l'armée des côtes de l'Ouest, et combattit avec tant de distinction à la bataille de Savenay, le 22 décembre, qu'il fut nommé, le surlendemain, adjudant-général, et chef de brigade, le 13 juin 1795. Il fit la campagne de 1796 à l'armée de Sambre-et-Meuse; fut employé, du 3 mars 1797 au 25 mars 1798, dans la 25e division militaire, et passa, à cette dernière époque, dans l'armée d'expédition d'Angleterre. Le 17 août suivant, il fut employé dans la 11e division militaire, puis, le 1er mai 1801, au corps d'observation de la Gironde, où il resta jusqu'au 28 mars 1802, qu'il passa dans la 21e division militaire, et ensuite dans la 22e, le 22 mai 1806. Il avait servi, depuis le 22 septembre 1805, au camp-volant de la Vendée.

Le 22 septembre 1806, il fut appelé à l'armée de réserve; et, le 25 juin 1807, à la grande-armée en Prusse. Il se trouva, la même année, aux siéges de Colberg et de Stralsund, fit la campagne de 1809 en Autriche, et fut criblé de blessures, le 12 mai, en forçant le passage du Danube à la tête d'un corps de troupes. Le sang-froid et la valeur qu'il montra dans cette circonstance lui méritèrent le grade de général de brigade, auquel il fut promu le 19 juin. Il fut employé en cette qualité au grand état-major-général de l'armée. En 1812, le baron des Barreaux était employé dans la 11ᵉ division militaire. Il passa au commandement de l'armée de réserve, organisée à Bordeaux, lors de l'évacuation de l'Espagne par les armées françaises. La mission de ce général cessa lors de l'arrivée de S. A. R. Mgr. le duc d'Angoulême dans cette ville. Il fut ensuite compris dans la réforme de l'armée. En 1815, il a été employé, à Lyon, à l'organisation des gardes nationales en corps pour l'armée des Alpes : il a commandé ensuite le département de la Loire, et même le pays Lyonnais, en remplacement du général Mouton-Duvernet. Le baron des Barreaux a conservé ce commandement jusqu'à l'époque de sa retraite, qui a eu lieu en vertu de l'ordonnance royale du 1ᵉʳ août de la même année. Il est officier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et membre de l'ordre de Cincinnatus. (*Brevets militaires.*)

DU VERGER (Henri), *comte de la Roche-Jaquelein, général en chef de l'armée royale de la Vendée*, naquit au château de la Durbellière, le 30 août 1772. Il était fils aîné de Henri-Louis-Auguste du Verger, marquis de la Roche-Jaquelein, chevalier de Saint-Louis, qui, après avoir servi long-temps avec distinction dans la cavalerie et les dragons, avait été nommé lieutenant pour le roi en Poitou, le 19 juillet 1763; ensuite mestre-de-camp-lieutenant-commandant du régiment Royal-Pologne, et enfin maréchal-de-camp, le 21 septembre 1788. Le comte Henri de la Roche-Jaquelein n'émigra point au commencement de

la révolution. Il fut du nombre des sujets fidèles, qui, en vertu d'ordres secrets, se réunirent autour du trône, et se dévouèrent dans l'intérieur à la défense de la monarchie. Il était, en 1791, officier dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Après l'horrible journée du 10 août 1792, il parvint, non sans peine, à joindre dans la Vendée le marquis de Lescure, son parent et son ami. Il se réunit aussitôt aux chefs qui commandaient l'armée insurgée de l'Anjou, et fut élu général, en mars 1793, par les habitants des communes de Saint-Aubin, des Aubiers, de Neuil, des Echaubroignes, de Cerqueux et d'Izernay : « Mes » amis, leur dit-il en se mettant à leur tête, si mon père » était ici, vous auriez confiance en lui. Pour moi, je ne » suis qu'un enfant ; mais, par mon courage, je me mon» trerai digne de vous commander. Si j'avance, suivez-moi; » si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi. » Il marcha immédiatement sur le village des Aubiers, dont le général Quétineau s'était emparé la veille; et, quoique la Roche-Jaquelein n'eût pas 200 fusils dans sa petite armée, la plupart des insurgés n'ayant que des faulx, des broches et des bâtons, il chassa les républicains de ce poste, les poursuivit jusqu'à une demi-lieue de Bressuire, leur tua 70 hommes, et s'empara des deux seules pièces de campagne qui composaient leur artillerie. Le 5 mai, de concert avec le marquis de Lescure et les autres chefs royalistes, il contribua au succès du combat et de la prise de Thouars, où le général Quétineau fut fait prisonnier, avec toute sa division. Cette victoire valut aux royalistes 12 pièces de canon, 20 caissons et environ 6000 fusils, et entraîna la réduction de Parthenay le 7, et de la Châtaigneraie, le 15. Le 25, il commanda la gauche au combat de Fontenay, l'un des plus glorieux qu'aient livrés les troupes royales. Les républicains perdirent 42 pièces de canon, tous leurs bagages, le trésor de leur armée et près de 2000 prisonniers. Ce triomphe fut suivi, le 10 juin, de la bataille et de la prise de Saumur, où la Roche-Jaquelein, accompagné d'un seul officier, avait osé pénétrer jusqu'au milieu de la grande place, et y charger les républicains,

qui fuyaient dans le désordre le plus épouvantable. Menou, leur général en chef, fut blessé d'un coup de pistolet par cet intrépide chef vendéen : celui-ci se porta ensuite à l'attaque des redoutes de Bournan, et y eut un cheval tué sous lui : 2000 républicains, qui combattaient dans ces redoutes, rendirent les armes par capitulation : 80 pièces de canon, plusieurs milliers de fusils, une grande quantité de provisions de guerre et des magasins considérables restèrent au pouvoir des vainqueurs. Le 10 juillet, M. de la Roche-Jaquelein fit des prodiges de valeur au combat du Moulin-aux-Chèvres, et disputa long-temps l'avantage aux républicains (1). Le 14, il contribua à la sanglante reprise de Châtillon, d'où Westermann eut peine à s'échapper avec 300 cavaliers, laissant aux royalistes tous ses canons, ses équipages, ses munitions et plus de 3000 prisonniers. M. de la Roche-Jaquelein combattit, le 15, à l'affaire de Martigné-Briand, et le 4 août, au combat de Doué, que les royalistes furent contraints d'évacuer. Après la perte de la bataille de Luçon, le 12, il protégea la retraite de l'armée et en sauva une grande partie, en faisant dégager le pont de Bessay, où un caisson avait versé. Mais les royalistes vengèrent cet échec, dans les premiers jours de septembre, à la bataille et à la reprise de Chantonnay. Cependant l'armée vendéenne s'affaiblissait tous les jours; ses victoires mêmes lui coûtaient souvent l'élite de ses officiers et de ses combattants. L'attitude de l'armée républicaine devenait au contraire de plus en plus formidable; des levées en masse avaient été ordonnées pour réparer les pertes passées, et préparer des succès moins chanceux : 240,000 hommes enveloppaient le Bocage, et leurs cris d'extermination annonçaient hautement les ordres sanguinaires qu'ils avaient reçus de la convention, et les vengeances cruelles qu'ils allaient exercer. Les Vendéens, qui naguère combattaient pour la restauration du trône, étaient desor-

(1) Le lendemain de ce combat, Westermann fit incendier le château de la Durbellière, appartenant à M. de la Roche-Jaquelein.

mais réduits à défendre leurs propres foyers contre des forces presque quintuples et sans cesse renaissantes. Les chefs tâchèrent néanmoins de soutenir l'énergie des royalistes par des combats partiels, où ils eurent d'abord l'avantage. Telles furent, dans le cours du mois de septembre, les affaires de la Roche-d'Érigné, de Martigné, de Thouars, de Coron et de Beaulieu, la bataille de Torfou, et la prise de Montaigu et de Saint-Fulgent. M. de la Roche-Jaquelein avait eu le pouce brisé par une balle au combat de Martigné; et, après cette action, sa blessure l'avait contraint de quitter momentanément sa division. Il la commanda, le 8 octobre, au second combat du Moulin-aux-Chèvres, qui fut suivi de la reprise de Châtillon par les républicains; cette ville fut emportée le surlendemain par les royalistes; mais, surpris la même nuit par les troupes de Westermann, ils eurent à soutenir un combat horrible, qui fut éclairé par l'incendie d'une partie de la ville. Ce revers fut suivi d'un échec plus considérable à la Tremblaye, le 15 octobre, et, le 17, de la perte de la bataille sanglante de Chollet. Cette journée semblait avoir fixé le sort de la malheureuse Vendée. Près de 10,000 royalistes avaient succombé; le reste, assailli à Beaupréau, le 18, échappait par la fuite à un massacre inévitable. Bonchamp avait été frappé mortellement. D'Élbée était criblé de blessures, et le marquis de Lescure allait succomber au coup qu'il avait reçu à la Tremblaye. Lorsque les débris de l'armée royale eurent repassé la Loire, le 19 octobre, M. de la Roche-Jaquelein fut désigné par d'Élbée pour lui succéder au commandement en chef, et proclamé généralissime, aux acclamations de tous les Vendéens. Le 21, il s'empara de Candé et de Château-Gonthier, et le lendemain il attaqua les républicains devant Laval, les mit dans une déroute complète, et s'empara de la ville. Le 25, il remporta une victoire signalée sur les troupes des généraux Westermann et Léchelle, près du bourg d'Entrames, s'empara de la ville d'Érnée, le 2 novembre, et, le 6, de Fougères, d'où il chassa les troupes républicaines. Il dirigea ensuite ses troupes sur Granville, d'après la promesse faite par l'An-

gleterre de débarquer un secours considérable sur ce point. La Roche-Jaquelein fait sommer cette place, le 14; et, sur son refus, il ordonne l'assaut. Déjà les faubourgs étaient emportés, et le drapeau blanc commençait à flotter sur les murailles, losqu'un transfuge républicain fait entendre les cris : *Sauve qui peut; nous sommes trahis*. Un Vendéen brûle la cervelle à ce perfide; mais la terreur s'est emparée des assaillants. En vain l'intrépide la Roche-Jaquelein cherche, dans trois attaques successives, à ranimer, par son exemple, leur confiance et leur audace : trois fois ils sont repoussés avec une perte considérable; et, passant du découragement aux murmures, ils n'écoutent plus la voix de leur chef, et refusent de le suivre au dernier assaut. Ce combat avait duré vingt-huit heures. Le secours promis par les Anglais n'ayant point paru, il fallut se décider à la retraite, qu'on effectua sur Avranches, et ensuite sur Angers. Le 18, les républicains furent battus sous les murs de Pontorson, et le 19, sur la route d'Antrain. Le lendemain, Westermann voulut tenter de surprendre Dol. Après quinze heures d'une lutte aussi opiniâtre que sanglante, les royalistes restent maîtres du champ de bataille. Ils poursuivent vivement leurs adversaires, entrent pêle-mêle avec les fuyards dans le bourg d'Antrain, et en font un horrible massacre. M. de la Roche-Jaquelein, qui s'était abandonné à son ardeur accoutumée dans la poursuite des vaincus, fut enveloppé par un détachement de hussards, et eut beaucoup de peine à s'échapper. On marcha aussitôt vers la ville d'Angers, qui fut attaquée sans succès, le 5 décembre. En vain la Roche-Jaquelein, suivi de plusieurs chefs courageux, s'élance sur la brèche, où deux de ses intrépides compagnons d'armes tombent percés de coups; les troupes, épuisées de fatigues et découragées par trente heures d'efforts inutiles, ne secondèrent point ce dévouement héroïque, et, le désespoir dans le cœur, la Roche-Jaquelein fut obligé de faire sonner la retraite. Harcelée sans relâche par les républicains, l'arrière-garde des royalistes, pressée entre la rivière du Loir et le feu meurtrier de l'ennemi, était menacée d'une des-

truction certaine : ce revers pouvait entraîner la perte de toute l'armée. La Roche-Jaquelein voit le péril : il choisit sur-le-champ 1500 hommes d'élite, se porte rapidement à un gué distant de deux lieues de sa colonne, traverse le Loir, et se jette avec impétuosité sur la Flèche, dont il chasse la garnison républicaine. Quelques instants suffisent pour réparer le pont de cette ville. L'armée vendéenne doit son salut à l'audace et à l'habileté de son général. Mais cette armée, assaillie dans la ville du Mans, le 12 décembre, par toutes les forces des généraux Westermann, Muller, Marceau et Tilly, est mise dans une déroute complète. Plus de 15,000 personnes périrent dans ce désastre, où l'exemple et la voix des chefs n'eurent aucun ascendant sur l'esprit consterné des soldats. M. de la Roche-Jaquelein parvint cependant à rallier les débris de l'armée, qu'il dirigea, le 16 décembre, sur Ancenis pour passer la Loire. Ce général, ainsi que MM. de Baugé et Stofflet, s'étaient jetés dans un petit bateau, et étaient suivis d'une seconde embarcation qui portait 18 soldats. Ils allaient sur la rive opposée détacher plusieurs grands bateaux pour effectuer le passage des troupes, lorsqu'ils furent tout-à-coup attaqués par un détachement républicain. Les soldats qui accompagnaient ces trois chefs furent bientôt dispersés, et eux-mêmes, vivement poursuivis, ne durent leur salut qu'à une prompte fuite. L'armée royale, séparée de son chef, était en même temps attaquée sur l'autre rive. Le passage étant devenu impraticable, elle évacua Ancenis, se porta sur Niort, et ensuite sur Savenay, où, le 22 décembre, elle éprouva un dernier revers qui consomma sa désorganisation. Tout ce qui put échapper au fer des républicains s'enfuit dans ses foyers. Le comte de la Roche-Jaquelein et ses compagnons, après avoir erré de nuit parmi leurs ennemis sans être reconnus, parvinrent à gagner la commune de Saint-Aubin. D'aussi grands revers n'avaient point abattu l'âme active et énergique du premier chef vendéen. Aussitôt qu'il fut arrivé dans sa patrie, il se mit à la tête des insurgés du Haut-Poitou, et fit des courses sur les postes républicains, dont plusieurs tombè-

rent en son pouvoir. Il leur livra aussi divers combats, dans lesquels sa petite armée eut presque toujours l'avantage. Il espérait même que son exemple, imité par les autres chefs royalistes, pourrait offrir de nouvelles chances de fortune aux défenseurs du trône, lorsque, le 4 mars 1794, en se portant sur Nouaillé, à la suite d'un avantage qu'il venait de remporter à Trémentine, il fut tué d'un coup de fusil par un grenadier républicain, auquel il offrait généreusement la vie, après avoir empêché ses soldats de le massacrer sous ses yeux. (*Moniteur*, *annales du temps*, *Mémoires de Mme la marquise de la Roche-Jaquelein.*) *Voyez* DE LESCURE *et* STOFFLET.

DU VERGER (Louis), *marquis de la Roche-Jaquelein*, *maréchal-de-camp*, et général en chef de la dernière armée royale de la Vendée, naquit le 30 octobre 1777. Frère et digne héritier de la valeur du comte Henri de la Roche-Jaquelein, il servait en Amérique à l'époque de la révolution, et il fit cinq campagnes contre les noirs insurgés de Saint-Domingue, en qualité de capitaine de grenadiers. Il cessa de servir à son retour en France, et épousa, le 1er mars 1802, la veuve du marquis de Lescure (1). Buonaparte essaya vainement, par toutes sortes de promesses et de menaces, de s'attacher un nom qui était cher à ses ennemis, et qui laissait tant de souvenirs de gloire dans la Vendée. Le marquis de la Roche-Jaquelein, fidèle à la mémoire de son frère, rejeta les avantages brillants que Napoléon lui offrit à sa cour, en 1805,

---

(1) Marie-Louise-Victoire de Donissan de Citran, née à Versailles, le 25 octobre 1772. Ses Mémoires sur la Vendée, publiés en 1815, sont un modèle de franchise, d'intérêt, de simplicité et de pureté de style, et ce qu'on a écrit de plus impartial sur les guerres de cette malheureuse contrée. Son fils aîné, le marquis de la Roche-Jaquelein, a été nommé pair de France, le 17 août 1815. En 1817, il a reçu des mains de l'ambassadeur de Prusse à Paris, une épée magnifique, que les officiers de l'armée prussienne lui offraient comme un hommage de leur admiration pour sa famille.

et refusa, en 1809, de servir dans son armée comme adjudant-commandant, avec grade de colonel. En 1813, après la retraite de Moscou, M. de la RocheJaquelein fut prévenu par M. Latour, l'un des agents du comité royaliste de Bordeaux, que S. M. Louis XVIII comptait sur lui pour la Vendée. Il partit aussitôt de cette ville et parcourut le Poitou, l'Anjou et la Touraine, afin de se concerter, sur les mouvements ultérieurs, avec tous les autres chefs royalistes. Il revint ensuite en Médoc, où il fut sur le point d'être arrêté au château de Citran, dans les premiers jours du mois de novembre. Ce fut M. Lynch, maire de Bordeaux, qui le prévint du danger qui le menaçait. L'ordre secret portait qu'il fallait prendre M. de la Roche-Jaquelein, mort ou vif, et le conduire en poste, jour et nuit, jusqu'à Paris. Il se réfugia à Bordeaux, et y réunit plusieurs associations secrètes, qui jusqu'alors s'étaient occupées séparément du même but. Lors de la nouvelle de l'arrivée de Mgr. le duc d'Angoulême à l'armée anglaise, M. de la Roche-Jaquelein dit à M. Lynch, revenu depuis 2 jours de Paris, où il était allé en députation, qu'il croyait ne pouvoir mieux reconnaître le service qu'il avait reçu de lui, qu'en lui apprenant ce qui avait été préparé à Bordeaux en son absence, et l'envoi fait par le comité royaliste d'une députation vers Mgr. le duc d'Angoulême. M. Lynch, qui déjà s'était concerté à Paris avec MM. de Polignac, le pria sans hésiter d'assurer S. A. R. de tout son dévouement, et de lui dire qu'il serait le premier à crier *vive le roi*, et à lui remettre les clefs de la ville. M. de la Roche-Jaquelein s'embarqua à Royan, le 17 février 1814, et arriva, le surlendemain, à Saint-Jean-de-Luz, où il informa le prince des plans de la ville de Bordeaux, de la situation de la Vendée et de l'opinion générale. Il en reçut l'accueil le plus flatteur, et revint à Bordeaux, chargé des instructions de S. A. R., dans la nuit du 10 mars, pour prendre part au mouvement qui devait fixer les alliés sur l'opinion et les vœux de cette grande ville et de toute la province. Ce fut dans la matinée du 12 que l'autorité royale fut publiquement reconnue à Bordeaux, et le drapeau blanc arboré

sur le clocher de Saint-Michel. M. de la Roche-Jaquelein demanda et obtint de Mgr. le duc d'Angoulême, la permission de lever une compagnie de cavalerie, qui fut connue sous la dénomination des volontaires royaux de la Roche-Jaquelein. Le même jour, 12 mars, S. A. R. le chargea de se porter sur la Teste, avec 250 Anglais. Il prit possession de ce poste et y passa huit jours, s'occupant à faire reconnaître l'autorité du roi sur toute la côte. Sur l'avis donné par un exprès de M. de Suzannet que tout était préparé dans l'Ouest pour un soulèvement général, et que les paroisses de l'ancienne armée royaliste désiraient M. de la Roche-Jaquelein pour les commander, son départ de Bordeaux fut fixé au 13 avril, et il devait emmener dans la Vendée 15,000 fusils et des munitions de guerre. Mais, dès le 10 du même mois, on apprit que l'autorité du roi était reconnue dans la capitale. Mgr. le duc d'Angoulême chargea aussitôt le marquis de la Roche-Jaquelein de porter à Paris ses dépêches pour Monsieur, et d'aller prendre les ordres du roi. Il arriva un instant avant S. M. à Calais. Quand M. le duc de Duras le nomma, le roi dit : « C'est à lui que je dois le mouvement » de ma bonne ville de Bordeaux, » et tendit la main à M. de la Roche-Jaquelein, qui se jeta aux pieds de S. M. Il reçut du monarque le brevet de maréchal-de-camp, le 4 août, avec la croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et fut chargé de la formation et du commandement de la compagnie des grenadiers à cheval de la maison du roi, qui fut, depuis, incorporée dans le 1er régiment des grenadiers à cheval de la garde royale (1), dont le comte Au-

(1) Cette mutation eut lieu au mois de juillet 1816. Le conseil d'administration de cette compagnie, présidé par MM. le comte de Gibon, le baron Perrot, le comte de Termes et le comte de Reynaud, arrêta, par délibération du 1er août de la même année, qu'il serait fait des anneaux portant au-dessus, en conformité des anciens étendards de la compagnie des grenadiers à cheval, une grenade éclatante, avec la devise : *Undique terror, undique lethum*; d'un côté de cette grenade, se lit le mot *honneur*, et de l'autre celui de *fidélité*; en dedans sont deux mains réu

guste de la Roche-Jaquelein était devenu colonel. A l'époque du 20 mars 1815, et après le licenciement de la maison militaire du roi, le marquis de la Roche-Jaquelein passa en Angleterre, et y rassembla un convoi d'armes et de poudre, qu'il débarqua à Croix-de-Vie, sur les côtes de la Vendée, le 15 mai. Le lendemain, dans une proclamation énergique, il rappela aux défenseurs du trône la gloire que leur courage et leur fidélité leur avaient acquise, et les nouveaux sacrifices que les circonstances exigeaient de leur dévouement. « Essayant de marcher sur les traces de mon frère, » leur dit-il, je ne ferai que vous répéter ses paroles, qui » surent si bien enflammer vos cœurs généreux : *Si j'avance,* » *suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-* » *moi.* » Son discours électrise les royalistes de la Vendée, qui jurent tous de renverser l'usurpateur, ou de périr les armes à la main. M. de la Roche-Jaquelein fut déclaré généralissime. Toutes les forces réunies ne s'élevaient guère alors au-delà de 15,000 hommes, dont le tiers seulement avait pu être armé au complet; et, bientôt après, les propositions de pacification faites par le gouvernement de Buonaparte, détachèrent plusieurs chefs royalistes de la confédération. Cependant le marquis de la Roche-Jaquelein obtint des Anglais un second convoi d'armes et de munitions. Il protégeait ce débarquement, à Croix-de-Vie,

---

nies. D'un côté, se trouve écrit : *Le marquis de la Roche-Jacquelein*, et de l'autre le nom de l'officier, sous-officier ou grenadier qui devra porter cet anneau. La distribution en fut faite a toute l'ancienne compagnie des grenadiers à cheval par le comte Auguste de la Roche-Jaquelein. Le 25 octobre suivant, le même conseil demanda à S. M. Louis XVIII la permission de déposer les 2 étendards de cette compagnie entre les mains d'une famille qui s'était acquis tant de droits à l'estime et à la reconnaissance publiques, par son dévouement à la cause des Bourbons. Cette demande fut accordée, dans les termes les plus honorables, le 12 novembre; et, par lettres du 17 avril 1817, la famille de la Roche-Jaquelein fut autorisée à porter pour support de ses armoiries la représentation de ces deux étendards passés en sautoir, avec cette inscription : *Vendée, Bordeaux, Vendée*; ce qui rappelle les différents temps et les différents théâtres où cette famille a versé son sang pour son roi.

avec 1800 hommes, lorsqu'il fut attaqué, le 2 juin, par les troupes du général Grosbon, qu'il repoussa jusqu'à Saint-Gilles, où ce général fut tué par un tirailleur vendéen. Le marquis de la Roche-Jaquelein, craignant d'être investi sur la plage par l'armée du général Travot, fit suspendre le débarquement, et se porta, le 3, à Saint-Jean-de-Monts, avec tout ce qui avait pu être débarqué : mais, le 4, à la pointe du jour, il fut attaqué par la colonne du général Estève, au pont des Mathes; et, en cherchant à rallier ses soldats, il fut atteint d'une balle dans la poitrine, et expira presque aussitôt. (*Moniteur, annales du temps, Mémoires de madame la marquise de la Roche-Jaquelein.*)

DU VERGER (Auguste), *comte de la Roche-Jaquelein, maréchal-de-camp*, suivit son père en émigration, puis à Saint-Domingue. Rentré en France, sous le consulat, avec Louis de la Roche-Jaquelein, son frère, dont l'article précède, il fut soumis à une surveillance sévère. En 1809, il fut incarcéré, et, après deux mois d'inutiles réclamations contre cette injustice, il apprit qu'on ne lui accorderait sa liberté qu'à condition qu'il accepterait du service dans l'armée de Buonaparte. On le nomma donc sous-lieutenant dans un régiment de carabiniers. Il y servit pendant trois ans, fut couvert de blessures, et fait prisonnier de guerre à la bataille de la Moskowa, le 14 septembre 1812, et fut conduit à Saratow, où son sort fut adouci par la recommandation de Louis XVIII, qui eut l'extrême bonté de faire écrire en sa faveur. Rentré en France, en 1814, le comte de la Roche-Jaquelein servit dans la compagnie des grenadiers à cheval de la maison du roi, commandée par son frère. Au 20 mars 1815, il se rendit dans la Vendée, et commanda le 4e corps de l'armée royale. Ce fut à la tête de ce corps qu'il protégea le débarquement d'armes et de munitions, effectué le 2 juin, et qu'il repoussa les troupes du général Grosbon. Il combattit, et fut blessé, le 4, au pont des Mathes, où son frère succomba si glorieusement. Il fut alors nommé major-général, en remplacement du lieutenant-général Canuel, et conserva le com-

mandement de sa division, avec laquelle il se porta sur Thouars. Enveloppé bientôt dans cette ville par des forces supérieures, il se fit jour, l'épée à la main, et rejoignit les autres corps insurgés. La nouvelle de la bataille de Waterloo, qui renversait toutes les espérances de Buonaparte, et l'échec éprouvé par l'armée vendéenne à la Roche-Servières, le 19 juin, déterminèrent les chefs royalistes à souscrire, le 26, avec le général Lamarque, une suspension d'hostilités. Après la rentrée du roi, le comte de la Roche-Jaquelein fut nommé, le 9 septembre, colonel du 1er regiment des grenadiers à cheval de la garde royale, et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. En 1817, il accompagna le duc de Reggio, commissaire nommé par S. M. Louis XVIII, pour aller recevoir le roi de Prusse à son entrée en France, au mois d'octobre. Ce dernier monarque décerna au comte de la Roche-Jaquelein la décoration de son ordre du Mérite-militaire. Il a été promu au grade de maréchal-de-camp, le 19 juillet 1818, et a été nommé inspecteur d'armes de la cavalerie, le 20 juin 1822. Il fait la campagne de 1823 à l'armée d'Espagne. (*Moniteur, annales du temps.*)

VERGNES (Jacques-Paul), *maréchal-de-camp*, né à Tonneins, le 19 avril 1755, entra dans le corps royal du génie, le 31 janvier 1773; fut fait capitaine, le 19 mars 1786, et employé en cette qualité dans l'armée, commandée par M. de Rochambeau, le 20 avril 1792. Chargé, le 30 août, par le conseil exécutif provisoire, de reconnaître une ligne de défense à établir en avant de Paris, il indiqua la formation d'un camp sur les hauteurs de Juvisy, pour empêcher le roi de Prusse de prendre la position de Villeneuve-Saint-Georges, et conseilla de marcher au-devant de ce prince. Son mémoire ayant été accueilli, il fut employé en qualité d'adjudant-général dans l'armée de l'intérieur à Châlons, le 6 septembre. Du 9 au 19 du même mois, il organisa 18,000 hommes de nouvelles levées, qui purent combattre à la bataille du 20; partit, le 22, pour se rendre à Valenciennes et ensuite à Douay, où il organisa l'ar-

mée du Nord. Ce fut cette armée qui fit lever le siége de Lille et prit la citadelle d'Anvers. Il fut appelé auprès du ministre de la guerre, le 15 novembre, et travailla au budget, conformément auquel neuf armées furent organisées. L'adjudant-général Vergnes fut alors nommé chef d'état-major de l'armée des Côtes. En cette qualité, il fut chargé, par une décision des ministres de la guerre et de la marine, d'établir, sur toutes les côtes, des fourneaux à rougir des boulets et des signaux de reconnaissance. Le soulèvement de la Vendée ayant obligé le gouvernement de diviser en 3 corps l'armée des Côtes, l'adjudant-général Vergnes resta chef d'état-major de l'armée des côtes de Brest. Il fut fait général de brigade, le 5 mars 1793. Il commandait en cette qualité la réserve, le 29 juin, au siége de Nantes, et le centre du corps de bataille, le 5 septembre, au combat des Sorinières. Il fut suspendu de ses fonctions, le 14 octobre, comme la plupart des officiers de l'ancien régime. Le général Vergnes n'a plus été employé que quelques mois, en 1809, lorsque les Anglais attaquèrent les côtes de Flandre. Il commandait alors 3 cohortes à Ostende. Depuis, il a vécu, retiré au sein de sa famille. (*Brevets militaires.*)

DE VERGY (Antoine), *maréchal de France*, l'un des seigneurs les plus puissants de la Bourgogne, et chambellan des ducs Jean sans peur et Philippe le Bon, embrassa le parti de ces princes dans leurs démêlés avec la faction d'Orléans, qui ont si long-temps désolé et ensanglanté la France. Il contribua à la surprise de Paris, le 29 mai 1418, et fut nommé, par Charles VI, le 22 janvier 1422, maréchal de France, sous le gouvernement de Henri V, roi d'Angleterre (1). Le 31 juillet 1423, Antoine de Vergy contribua à la victoire remportée, à Crevant, sur les Français, par les Bourguignons et les Anglais réunis. Le duc de Bour-

(1) Le roi Charles VII ne voulut jamais reconnaître cette nomination.

gogne le créa, la même année, capitaine-général de ses états; et, le 12 août 1427, le roi d'Angleterre le nomma gouverneur de Champagne et de Brie. Créé chevalier de l'ordre de la Toison-d'Or, en 1430, il contribua, le 2 juillet 1431, sous le maréchal de Toulongeon, à la victoire de Bullégneville, sur la Meuse, où René le Bon, duc de Lorraine, fut battu et fait prisonnier, et où le baron Arnaud-Guillaume de Barbazan perdit la vie. Cette glorieuse campagne fut la dernière connue du maréchal de Vergy. Il mourut le 29 octobre 1439. (*Chronologie militaire*, *tom. II*, *pag.* 154.)

DE VERNEUIL (Ferry), *maréchal de France*, succéda à Lancelot de Saint-Maard, en cette charge, vers 1278, et ne l'avait plus en 1283. La France n'eut aucune guerre de son temps. (*Chronologie militaire*, *tom. II*, *pag.* 112.)

DE VERON (N....), *baron de la Borie*, fut créé brigadier d'infanterie, le 1er janvier 1784, et *maréchal-de-camp*, le 9 mars 1788. (*Etats militaires.*)

DE VERRAYON, *voyez* D'AUVARRE.

DE VERRIÈRES, *voyez* AULMONT.

DE VERSEILLES, *voyez* BADIER.

DE VERTEILLAC, *voyez* DE LA BROUSSE.

DE VERTUS, *voyez* DE BRETAGNE.

VIAL D'ALAIS (Charles Guillaume), *maréchal-de-camp*, né à Paray-le-Monial, en Bourgogne, le 12 février 1749, entra au service en 1766, et passa dans les mousquetaires le 17 mai 1768. On le nomma capitaine à la suite dans le régiment de Picardie infanterie, le 29 mai 1778, et capitaine commandant la 1re compagnie des volontaires étrangers de la marine, le 1er novembre de la même année, puis de la 1re compagnie des volontaires de Lauzun, le 1er avril 1780. Il fut créé chevalier de l'ordre royal et militaire de

Saint-Louis à l'âge de 32 ans, et commandant en second de Démérary, dans la Guiane hollandaise, avec rang de major, le 16 mai 1782. Il s'était distingué, sous le comte de Kersaint, à la conquête de cette colonie hollandaise, ainsi qu'à celle d'Esséquébo et de Berbiche. Le 6 juillet 1784, on le nomma major de l'île Bourbon, puis, le 5 juin 1785, major du nouveau bataillon de Cayenne. Il reçut le brevet de colonel, le 4 mars 1791, fut chargé, *par intérim*, le 14 du même mois, du gouvernement de la Guiane, et devint colonel du régiment de MONSIEUR, puis maréchal-de-camp et gouverneur de la Guiane française, les 7 mars et 13 mai 1792. Il quitta ce gouvernement, le 13 avril 1793, pour se rendre en France. Le bâtiment sur lequel il faisait la traversée ayant essuyé un naufrage, il fut conduit prisonnier en Angleterre, d'où il revint en France sur parole, le 4 octobre 1794. Il fut admis à prendre sa retraite, le 7 février 1799, et il est décédé à Paray, sa patrie, le 18 février 1819. (*Brevets militaires.*)

DE VIALART, *voyez* DE BOURGEVIN.

DE VIANTAIX, *voyez* BOURSAULT.

DE VICENCE, *voyez* DE CAULAINCOURT.

VICE-ROI D'ITALIE, *voyez* DE BEAUHARNAIS.

LE VICOMTE (Maximilien-Marie-Pierre), *marquis de Blangy*, entré au service en 1731, et créé maréchal-de-camp, le 20 février 1761, puis *lieutenant-général*, le 1er mars 1780, mourut en 1791. (*Chronologie militaire, tom. VII, p.* 398; *états militaires.*)

LE VICOMTE (Pierre - Constantin), *comte de Blangy*, *lieutenant-général*, frère puîné du précédent, né à Caen en 1722; garde-marine en 1738; gentilhomme à drapeau au régiment des gardes-françaises, le 6 avril 1740; enseigne à drapeau, puis à pique, les 13 janvier et 11 juillet 1743; enseigne de grenadiers, puis sous-lieutenant, les 6

avril et 6 juin 1744; sous-aide-major, le 11 mai 1745; lieutenant, le 3 mai 1748; aide-major, le 7 mai 1752; colonel du régiment d'Angoumois, le 11 février 1759, puis du régiment de la Couronne, en novembre 1761, fut créé successivement brigadier d'infanterie, le 25 novembre 1766; maréchal-de-camp, le 3 janvier 1770, et lieutenant-général le 1er mars 1784. (*Etats militaires.*)

LE VICOMTE (Pierre-Henri), *marquis de Blangy*, fils de l'un des précédents, né le 21 février 1756, a été promu au grade de *lieutenant-général*, le 1er mars 1799. (*Etats militaires.*)

VICTOR PERRIN (Claude-), *duc de Bellune, pair et maréchal de France*, est né à la Marche, en Lorraine, en 1766. Il entra au service, en 1781, dans le 4e régiment d'artillerie, où il remplissait le grade d'officier à l'époque de la révolution. Employé au siége de Toulon, au mois de décembre 1793, il fut chargé, le 17, du commandement d'une des deux colonnes d'attaque qui enlevèrent d'assaut la redoute de l'Éguillette. La situation formidable de ce poste, et l'intrépidité avec laquelle il fut défendu par les Anglais, en ont rendu la conquête un des plus beaux faits d'armes de ce siége. Le commandant Victor y fut grièvement blessé de deux coups de feu, et fut élevé au grade de général de brigade sur le champ de bataille. Employé en cette qualité à l'armée d'Espagne, en 1794, il se trouva à la prise du fort Saint-Elme, le 26 mai. Le 20 novembre, il contribua au gain de la bataille de la montagne Noire, par la prise des retranchements ennemis de Saint-Clément et d'Espolla, et commanda une brigade au siége de Roses, investi, le 24 du même mois, et pris à discrétion, le 2 janvier 1795. Dans la nuit du 2 au 3 octobre, le général Victor enleva à la baïonnette et détruisit la position retranchée de Borghetto. Les 22, 23 et 24 novembre, il contribua à la défaite sanglante des Austro-Sardes, à Loano et sur le Tanaro; à la réduction du général Provera, dans le château de Cossaria, le 14 avril 1796, et le 16, à la déroute du corps de Wukassowich,

à Dégo. Chargé, le 6 août, sous le général Masséna, de l'attaque du camp retranché que l'ennemi commençait à établir devant Peschiera, il culbuta les troupes des généraux Bayalitsch et Liptay, et s'empara de 12 pièces de canon. Il se fit beaucoup d'honneur dans les combats des 3 et 4 septembre, sur l'Adige, et s'empara de Roveredo à la baïonnette. Le 11, il compléta, avec sa brigade, l'investissement de Porto-Legnago, qui capitula, le 13; se distingua, le 14, au combat de la Favorite, et, le lendemain, à l'attaque du bourg de Saint-Georges, où il fut blessé. Ce fut dans cette dernière action qu'un seul bataillon de sa demi-brigade, chargé et pour ainsi dire investi par 2 escadrons de cavalerie autrichienne, s'élança sur l'ennemi avec tant d'audace, que tout ce qui ne mit pas bas les armes fut étendu sur le champ de bataille. Le 16 janvier 1797, le général Victor commanda les 18e et 57e demi-brigades au second combat de la Favorite et de Saint-Georges. Sur le premier point, il contribua à repousser les attaques du feld-maréchal Wurmser, et sur le second, à faire mettre bas les armes à 5000 Autrichiens commandés par Provera. La conduite brillante qu'il tint dans ces deux actions fut notée dans le rapport de Buonaparte au directoire, et celui-ci demanda pour le général Victor le grade de général divisionnaire : le brevet en fut expédié, le 10 mars. Victor fut employé en cette qualité, immédiatement après la glorieuse journée du 16 janvier, et chargé, à la tête d'une colonne, forte de 7500 hommes, de pénétrer dans la Romagne. Le 4 février, il contribua à la défaite des troupes du pape, sur le Senio, et dirigea sa marche sur Ancône, dont il se rendit maître, le 9, après avoir fait mettre bas les armes à 1400 hommes postés sur les hauteurs qui couvrent cette place. Les Français trouvèrent dans la citadelle 120 bouches à feu, et dans l'arsenal plus de 4000 fusils. Lors de l'insurrection des états de Venise, la division du général Victor, stationnée dans la marche d'Ancône et une partie de la nouvelle république Cispadane, se réunit, à Vérone, à celle du général Kilmaine. Victor se dirigea ensuite sur Vicence, campa devant Trévise

et Padoue, le 28 avril, et puis prit position sur l'Adige. Après la paix de Campo-Formio, il fut appelé au gouvernement de la Vendée. La sagesse de son administration militaire et la modération de ses mesures rétablirent le calme dans cette malheureuse contrée. Il reprit le commandement de sa division en Lombardie, dans les derniers mois de 1798, et prit part à la réduction du Piémont. Il la commanda aux batailles de Sainte-Lucie, le 26 mars 1799; de Villa-Franca, le 5 avril; d'Alexandrie, le 12 mai, et aux sanglants combats de la Trebbia, les 17, 18 et 19 juin; il y fut blessé, et, à la suite de ces combats, sa division forma l'arrière-garde de l'armée. Le lendemain, 20, cette arrière-garde soutint un combat opiniâtre contre l'armée de Sowarow, près de la Nura. Une seule demi-brigade française (la 17ᵉ), placée dans une position avantageuse, suffit pour arrêter les Austro-Russes, et ne posa les armes qu'après s'être défendue long-temps avec une intrépidité admirable, et avoir assuré la retraite des autres corps. Le 14 octobre, le général Victor déploya une grande valeur dans la défense du poste de Sainte-Marguerite, et força les Autrichiens de se retirer avec une perte considérable. A Fossano, le 4 novembre, sa division fut sur le point d'arracher la victoire aux ennemis, et il ne quitta le champ de bataille que lorsque la perte de Savigliano lui en eut fait donner l'ordre par le général en chef Championnet. Il n'évacua également Valdigi, où il se maintenait avec succès, que sur l'invitation réitérée du même général. Au mois de mai 1800, il contribua aux succès remportés sur le Tésin et sur le Pô; et, le 9 juin, à la tête de 6 bataillons, il décida la victoire de Montebello. Le 14, il commanda sa division en première ligne, à la bataille de Marengo. Il soutint pendant quatre heures le feu d'une artillerie formidable, et les efforts de toutes les masses ennemies, qui l'attaquaient successivement, et contribua à la prise du village de Marengo, qui fut le dénouement de cette mémorable journée. Le gouvernement fit décerner un sabre d'honneur au général Victor, en considération de sa conduite glorieuse, et le nomma au commandement

de l'armée Gallo-Batave, commandement qu'il conserva jusqu'au traité d'Amiens. Il fut alors nommé ambassadeur de France près le roi de Danemark, et reçut le titre de grand-officier de la Légion-d'Honneur, le 14 juin 1804, et le grand-cordon du même ordre, le 6 mars 1805. Lors de la rupture avec la Prusse, le général Victor quitta Copenhague, pour joindre la grande-armée, et fut nommé chef de l'état-major-général du corps du maréchal Lannes. Ce fut lui qui disposa les divisions de ce corps sur le plateau d'Iéna, le 13 octobre. et il fut blessé à la terrible bataille du lendemain. Il continua à se signaler dans toutes les actions qui terminèrent cette campagne, et notamment, le 26 décembre, à la bataille de Pultusk. Chargé, au mois de janvier 1807, de la conduite du siége de Dantzick, le général Victor se rendait à Stettin, accompagné d'un seul aide-de-camp, lorsqu'il fut enlevé, sur la route, par un détachement de cavalerie ennemie. Néanmoins, il fut presqu'aussitôt échangé, et fut chargé, au mois de mai, du siége de Graudentz, sur la Vistule. Le 14 juin, en l'absence du maréchal Bernadotte, il commanda le premier corps de la grande armée à la bataille de Friedland, et reçut le bâton de maréchal de France le 11 juillet suivant. Appelé au gouvernement de la Prusse, après le traité de Tilsitt, il s'y concilia l'estime des habitants pendant quinze mois, qu'il séjourna parmi eux. En 1808, il fut créé duc de Bellune, et commanda le 1er corps de la grande armée en Espagne. Le 7 octobre, il contribua au succès obtenu à Güenès sur l'armée de Blacke. Il attaqua ce général, les 10 et 11 novembre, à Espinosa-de-los-Monteros, et, par d'habiles manœuvres, remporta une victoire signalée, qui coûta aux Espagnols plus de 22,000 hommes, tués, noyés, ou faits prisonniers. Le maréchal Soult acheva la destruction de cette armée ennemie. Le 30 du même mois, le duc de Bellune triompha de 13,000 Espagnols, retranchés, avec 16 pièces de canon, au fameux défilé du Sommo-Sierra, et concourut, le 2 décembre, à l'attaque et à la prise de Madrid. Le 10 janvier 1809, il marcha de Tolède à la rencontre du duc de l'Infantado, qu'il mit en déroute près

d'Uclès (1), le 18, après lui avoir pris 40 pièces d'artillerie et plus de 10,000 hommes des mêmes troupes que celles qui, à Baylen, avaient forcé un corps de l'armée française à capituler. Lorsque Buonaparte eut projeté l'invasion du Portugal, le duc de Bellune se porta avec son corps d'armée sur les frontières de l'Estramadure espagnole; et, le 28 mars, il attaqua le général Cuesta, près de Médellin, et lui enleva 19 pièces de canon, un grand nombre de drapeaux, et plus de 7000 prisonniers. Quelques légers avantages, obtenus d'abord par les Espagnols sur le centre, les avaient excités à des provocations qui leur devinrent funestes; car près de 12,000 de leurs combattants furent tués sur le champ de bataille. Cependant, malgré un succès aussi brillant et aussi décisif, la position du maréchal Victor était telle, qu'il n'eût pu franchir les frontières et pénétrer en Portugal, sans compromettre son armée; sa présence entre le Tage et la Guadiana allait même devenir indispensable, par l'arrivée en forces des troupes anglo-portugaises. Attaquée, le 22 juillet, devant Talavera-de-la-Reyna, l'avant-garde du duc de Bellune dut évacuer cette ville, sans s'engager dans une lutte trop désavantageuse, et se replia avec le corps d'armée sur Tolède, où, le 25, ce corps fit sa jonction avec les troupes de Joseph Buonaparte. Cette réunion présentait un effectif d'environ 42,000 hommes, qui marchaient pour couvrir Madrid. Les forces anglo-portugaises et espagnoles, réunies, montaient à près de 80,000 combattants. Sir Arthur Wellesley (depuis duc de Wellington) dirigeait les opérations de cette armée. Au passage de la Guadarama, le 26 juillet, l'avant-garde du général Victor attaqua et fit replier en désordre celle du général Cuesta, et, le lendemain, rejeta sur la rive droite de l'Alberche un corps anglais qui s'était avancé pour couvrir la retraite des Espagnols sur Talavera. Le même jour, le duc de Bel-

(1) Les détails de cette bataille sont consignés, pag. 255 et 256, du tom. XVIII des *Victoires et Conquêtes*. Mais il importe de consulter en même temps le *Journal des Débats* du 23 septembre 1820.

lune tenta, à la faveur de l'obscurité, de s'emparer d'un mamelon qui servait d'appui à la gauche de l'ennemi. Le succès de ce coup de main hardi devait forcer les alliés à une retraite précipitée, ou, en cas de résistance, garantir aux Français une victoire assurée. Ce mamelon était le seul point par où l'on pût espérer d'aborder l'ennemi; mais le maréchal Victor n'eut pas à sa disposition assez de troupes pour soutenir cette attaque, et, pour surcroît d'incidents, le retard qu'éprouva le 96e régiment de ligne au passage d'un ravin profond, tandis que le 24e, trompé par l'obscurité, suivait une fausse route, fit évanouir ce projet. Les Français perdirent ainsi la seule occasion de vaincre que la fortune leur eût présentée. Cette démonstration menaçante ne servit qu'à éveiller l'attention de l'ennemi, et une immense batterie fut aussitôt dressée sur la position menacée. Le duc de Bellune se distingua dans la journée du lendemain, 28; mais l'impéritie de Joseph rendit impuissants les efforts de la valeur française. Les alliés conservaient toutes leurs positions; ils se disposaient même, pour le 29, à soutenir une nouvelle attaque, quand Joseph, n'espérant plus vaincre une armée double de la sienne, et retranchée d'une manière aussi formidable, fit opérer la retraite sur Madrid. Le duc de Bellune ne suivit point ce mouvement rétrograde, et fut chargé d'observer l'armée sur l'Alberche. Après la glorieuse victoire remportée à Ocana, le 18 novembre, et à laquelle une seule division du maréchal Victor put concourir, il se rapprocha de l'Estramadure, pénétra ensuite dans l'Andalousie, et commença le mémorable siége de Cadix, où, pendant 30 mois, il fit échouer toutes les tentatives des alliés, et couvrit son armée par des fortifications et des retranchements inexpugnables. Le 23 mars 1810, après douze jours d'attaque, il soumit le fort de Matagorda, dont la possession facilita plus tard la délivrance de 1500 prisonniers français, qui, au mépris de la capitulation de Baylen, étaient détenus sur des pontons, dans la rade de Cadix. Les alliés ayant conçu l'espoir de surprendre le quartier-général du duc de Bellune, s'embarquent, le 20 février 1811, au nombre de 5000 An-

glais et de 12,000 Espagnols, et paraissent tout-à-coup, le 5 mars, sur la route de Chiclana. Le maréchal Victor n'est pas plutôt informé des desseins de l'ennemi, qu'il marche brusquement à sa rencontre, avec 6000 hommes, qu'il a pu rassembler. Un mouvement habilement exécuté le rend maître d'une position qui dérobe aux alliés son infériorité numérique. De là il fond sur l'avant-garde espagnole, qu'il a bientôt acculée à la mer. Ce premier succès ne fit que préluder à une action plus sanglante, engagée sur les hauteurs de Barossa, et à la suite de laquelle les alliés furent contraints de rentrer dans l'île de Léon, abandonnant aux Français 3 drapeaux et 4 pièces de campagne. La perte, au reste, fut à peu près égale : mais les Français eurent la gloire de déjouer un projet dont l'exécution leur eût porté un coup funeste. Peu de temps après, le duc de Bellune fut appelé au commandement du 9e corps de la grande-armée, et il occupait, le 23 juin, le pays situé entre l'Elbe et l'Oder (1). En 1812, il ne cessa de donner des preuves signalées de capacité et de valeur pendant toute la campagne. A la retraite désastreuse de Russie, quoiqu'il n'eût pas 24,000 hommes sous ses ordres, il attaqua 45,000 Russes, le 14 novembre, près de la rivière de Lukolm, et suppléa si bien, par d'habiles manœuvres, au défaut du nombre, qu'il mit à l'ennemi 4000 hommes hors de combat, fit 3000 prisonniers, et resta maître de la position de Moliany, qu'il avait emportée. Le 25, il joignit l'armée à Ratuliczi, et couvrit la retraite, en formant l'arrière-garde. Le 26, avec 15,000 hommes, placés sur la rive gauche de la Bérésina pour protéger le passage des Français, le duc de Bellune rendit long-temps impuissants les efforts de 46,000 Russes, et des milliers d'infortunés durent leur salut à sa résistance héroïque. Lorsque

(1) Le maréchal Victor ne vit pas la fin du siége de Cadix, dont les travaux firent tant d'honneur à son armée, et qui fut levé le 25 août, par suite de la perte de la bataille de Salamanque ou des Arapiles, qui obligea les Français d'évacuer la péninsule.

sa faible armée fut réduite à ne pouvoir plus combattre, il se replia vers le pont de la Bérésina, encombré de morts, de mourants, de canons et de bagages, et, malgré tant d'obstacles, il parvint à le franchir. On sait assez qu'après cette affaire malheureuse, il fut impossible de réorganiser l'armée, qui fit sa retraite, jusqu'en Pologne et en Prusse, dans une confusion épouvantable. Lorsqu'on eut pu en rassembler les débris, le duc de Bellune eut le commandement du 2e corps. Il combattit, le 2 mai 1813, à la bataille de Lutzen, et aux sanglantes journées de Wachau et de Léipsick, les 16 et 18 octobre. La défense du village de Wachau, notamment, fit le plus grand honneur à ce maréchal, qui repoussa six fois toutes les masses ennemies. Lorsque Napoléon eut repassé le Rhin et réorganisé l'armée d'Allemagne, le duc de Bellune fut chargé du commandement d'un corps de 6000 fantassins et de 3000 cavaliers, destiné à couvrir la frontière depuis Bâle jusqu'à Strasbourg. Après avoir jeté dans les places de Landau, Strasbourg, Brisach, Schelestadt, Huningue et Béfort 18,500 hommes de nouvelles levées, qui lui avaient été envoyés dans les derniers jours du mois de décembre, il se replia successivement sur la Moselle, la Meuse, l'Ornain et la Marne. Le 29 janvier 1814, il livra, de concert avec le duc de Raguse, le sanglant combat de Brienne, contre 15,000 Russes et Prussiens, commandés par le feld-maréchal Blucher. Le 1er février, le duc de Bellune dirigea le centre à la bataille de la Rothière, perdue par l'armée française, réduite à 36,000 combattants, contre 106 hommes des alliés. Buonaparte éprouva dans cette malheureuse journée une perte de 6000 hommes tués ou faits prisonniers et de 54 pièces d'artillerie. Le 17 février, le duc de Bellune battit le comte de Pahlen au village de Mormant; et, le même jour, il culbuta la division bavaroise du général Lamotte, près de Valjouan. Ces deux succès valurent aux Français 16 pièces de canon et 3000 prisonniers, et forcèrent le prince de Schwartzenberg à se replier sur la rive gauche de la Seine. Le 7 mars, le duc de Bellune commanda l'avant-garde à la bataille de Craone; mais, après avoir

franchi un ravin défendu par 60 pièces de canon, il fut frappé par une balle qui le mit hors de combat. Après l'abdication de Buonaparte, le duc de Bellune fut nommé, par S. M. Louis XVIII, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, et gouverneur de la 2ᵉ division militaire. Lors de l'invasion de Buonaparte, il publia à Sedan, le 10 mars 1815, un ordre du jour dans lequel il rappela à ses soldats le dévouement et la fidélité qu'ils devaient au trône légitime, et, le 18, il adressa à tous les colonels attachés à sa division une circulaire, conçue dans le même esprit, sur la conduite à tenir dans la lutte qui allait s'engager. Ce maréchal s'avançait vers Paris avec toutes les troupes qu'il avait sous ses ordres; mais, lorsqu'elles apprirent la marche de Buonaparte vers la capitale, elles méconnurent l'autorité de leur chef, et arborèrent la cocarde tricolore. Le duc de Bellune se retira à Châlons, et quitta cette ville au moment où il allait être arrêté. Il suivit le roi en Belgique, et rentra, avec S. M., au mois de juillet suivant. Appelé à la chambre des pairs, le 17 août, il fut nommé, le 6 septembre, l'un des 4 majors-généraux de la garde royale, et, le 12 octobre, président de la commission chargée d'examiner la conduite des officiers de tous grades qui avaient servi pendant l'usurpation. Le duc de Bellune fut pourvu du gouvernement de la 16ᵉ division militaire, le 10 janvier 1816, et créé, le 3 mai, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, puis grand'croix du même ordre, le 24 août 1820, et enfin, le 30 septembre, chevalier-commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Au mois de mars 1821, le roi le nomma commandant extraordinaire des 6ᵉ, 7ᵉ et 19ᵉ divisions militaires, et, le 14 décembre, ministre-secrétaire-d'état au département de la guerre. (*Moniteur, annales du temps.*)

DE VIEILLEVILLE, *voyez* DE SCÉPEAUX.

VIESSE DE MARMONT (Auguste-Frédéric-Louis), *duc de Raguse, pair et maréchal de France*, naquit à Châtillon-sur-Seine, le 20 juillet 1774. Entré au service, en 1789, comme sous-lieutenant d'infanterie, il passa avec le même

grade dans le corps de l'artillerie, au mois de janvier 1792, et fit ses premières armes aux armées des Alpes et d'Italie. Il commandait une compagnie au blocus de Mayence, en 1795. Lors de la surprise du camp français devant cette place, par Clairfayt, le 29 octobre, le jeune Marmont déploya un sang-froid et une intrépidité dignes d'éloges. Au milieu du désordre et de la confusion qu'une terreur panique avait semés dans les rangs français, on le vit à la tête de ses braves canonniers, opposer une résistance vigoureuse aux escadrons ennemis, et n'abandonner le terrain que lorsqu'il fut sans espoir de secours, et sur le point d'être enveloppé. Il passa, en 1796, à l'armée d'Italie, en qualité de premier aide-de-camp du général en chef Buonaparte, et avec le grade de chef de bataillon. Le 10 mai, sa conduite distinguée à la bataille de Lodi, où il eut un cheval tué sous lui, en enlevant une pièce de canon à l'ennemi, lui mérita un sabre d'honneur. A Castiglione, le 5 août, il commanda l'artillerie à cheval, qui influa si puissamment sur le succès de cette bataille. A celle de Saint-Georges, le 14 septembre, à la tête de 2 bataillons, dont un de grenadiers, il enleva de vive force la tête de pont qui défendait le village, et fit mettre bas les armes à 400 cuirassiers autrichiens. Buonaparte le chargea de présenter au directoire les drapeaux qui avaient été pris à l'ennemi. Il rejoignit l'armée avec le grade de colonel chef de brigade, et fit en cette qualité la campagne de 1797 dans les États Romains. En 1798, il fit partie de l'expédition d'Égypte; se distingua à la prise de Malte, le 10 juin, et s'empara du drapeau du régiment de Malte, qu'il poursuivit jusque dans les fortifications de la Floriane, où il le contraignit, ainsi qu'un bataillon des vaisseaux, de se rendre prisonnier de guerre. Cette action lui valut le grade de général de brigade. Le 2 juillet, il se signala à la prise d'assaut de la ville d'Alexandrie, et pénétra, à la tête de la 4e demi-brigade légère, par la porte de Rosette, qu'il avait fait enfoncer à coups de hache. Cette brigade, qui faisait partie de la division du général Bon, se surpassa à la bataille des Pyramides, et Marmont fut cité comme

un des généraux qui avaient le plus contribué au succès de cette journée. Chargé, avec le général Menou, d'une reconnaissance particulière dans le Delta, ces deux chefs s'emparèrent, le 15 septembre, du village de Cafr'Schab-bas-Ammer, dont ils détruisirent les fortifications, et firent exécuter les mesures prises pour la défense de la côte d'Égypte depuis Marabou jusqu'à Rosette. Au retour de cette expédition, le général Marmont fut nommé par Buonaparte au commandement de la ville d'Alexandrie. L'activité qu'il mit à fortifier cette place, où il eut bientôt à soutenir un bombardement de la part des forces maritimes anglaises, ottomanes et russes combinées, la constance avec laquelle il supporta à la fois la famine et la peste, deux ennemis encore plus redoutables, justifièrent pleinement la confiance qu'on avait placée dans le général Marmont. Revenu en France avec Buonaparte, au mois d'octobre 1799, il concourut à la révolution du 18 brumaire (9 novembre 1799), et fut nommé membre du conseil-d'état, section de la guerre. Le 24 décembre, il reçut le commandement de l'artillerie de l'armée de réserve, à laquelle, par des moyens extraordinaires et inusités jusqu'alors, il fit franchir le mont Saint-Bernard, les 17 et 18 mai 1800, et le défilé plus périlleux encore du fort de Bard, dans la montagne d'Albarédo, qui défend la vallée d'Aost. A Marengo, le 14 juin, le général Marmont commanda en chef l'artillerie, qui eut tant de part au succès de cette sanglante et mémorable journée. Il reçut le grade de général de division, le 9 septembre, concourut aux avantages obtenus sur le Mincio et l'Adige, les 25 et 26 décembre de la même année et 1er janvier 1801; fut chargé, le 16 du même mois de janvier, par le général Brune, de négocier l'armistice de Castel-Franco, et rentra en France après la paix de Lunéville. Appelé au commandement en chef de l'artillerie française, comme premier inspecteur-général, il établit pour cette arme un nouveau système qui est encore suivi aujourd'hui. Il fut créé successivement grand-officier et grand-cordon de la Légion-d'Honneur, les 14 juin 1804 et 2 février 1805. Il avait été nommé la veille de

ce dernier jour colonel-général des chasseurs à cheval. Lors de la rupture du traité d'Amiens par l'Angleterre, le général Marmont fut investi du commandement des troupes françaises stationnées en Hollande, qu'il dirigea sur le Rhin, et ensuite sur Wurtzbourg, où ces troupes firent partie de l'aile gauche de la grande-armée, dont elles devinrent le 6ᵉ corps. Il contribua au blocus et à la reddition d'Ulm, au mois d'octobre 1805; attaqua, à Weyer, le 8 novembre, le régiment autrichien de Giulay, auquel il fit 400 prisonniers; et, le 12, fit éprouver un nouvel échec à la cavalerie ennemie, qu'il harcela depuis Leoben jusqu'au-delà de Judenbourg, s'assurant ainsi la conquête de la Styrie. Après la paix de Presbourg, le général Marmont entra en Italie avec son corps d'armée, et marcha ensuite en Dalmatie, pour garantir la république de Raguse de l'invasion dont elle était menacée par les Russes et les Monténégrins. Abandonné dans ce pays sauvage, avec moins de 6000 hommes, exténués par la misère et les maladies, il gagna, le 31 octobre 1807, la bataille de Castel-Nuovo, contre 16,000 coalisés, contraignit les Russes à se rembarquer précipitamment, fit respecter le nom français par les peuples qui leur avaient livré les bouches de Cattaro, et repoussa toutes les entreprises qui furent faites dans l'étendue de son gouvernement jusqu'à la paix de Tilsitt. Sa gestion militaire a laissé d'honorables souvenirs dans la Dalmatie. Ce pays, dont le sol et la civilisation rappelaient les premiers siècles de la barbarie, dut aux soins de ce général une existence nouvelle, par la construction de 70 lieues de chaussées qu'il fit faire dans les montagnes et les marais. A la reprise des hostilités contre l'Autriche, le général Marmont rassembla son corps d'armée, qui, après avoir complété les garnisons de la Dalmatie, de Raguse et de Cattaro, montait à 9500 fantassins, 180 chevaux et 12 pièces de canon. Il s'avance à la tête de ce faible corps vers la Croatie, poussant devant lui une division autrichienne, forte de 16,000 hommes, et commandée par le général Stoïsservick. Vainqueur au mont Kitta, devant Grastchatz, où il fut blessé, à Gospitsch et à Ot-

tolschats, dans le cours du mois de mai, il fait prisonnier le général ennemi, occupe successivement Segua et Fiume, et opère sa jonction avec l'armée d'Italie, dont ses troupes étaient destinées à former l'extrême droite. Il manœuvra contre le comte de Giulay, qui commandait une armée de 20,000 hommes, et le rejeta dans la Haute-Hongrie, après qu'il eut été défait aux combats de Callsdorf et de Gratz, par le général Broussier. Il combattit à Wagram, le 6 juillet 1809. Chargé, le lendemain, du commandement d'une des avant-gardes de la grande-armée, il harcela et battit, le 9, le prince de Rosenberg, et s'empara, le 10, des hauteurs de Znaïm, d'où il foudit sur l'armée du comte de Bellegarde, qu'il força dans ses positions, et à laquelle il enleva 2 drapeaux et prit 1200 hommes. Il fut fait maréchal de France, le 12, sur le champ de bataille de Znaïm, et créé duc de Raguse. Envoyé, comme gouverneur-général des provinces Illyriennes, avec des pouvoirs illimités, il termina en cinq jours une guerre de frontières qui avait fait perdre à la Croatie un quart de son territoire et une place forte, et désolait depuis six mois tous ses habitants. Après avoir gouverné ces provinces pendant 18 mois, il fut appelé au commandement de l'armée de Portugal, qu'il rejoignit, le 7 mai 1811, à l'époque où cette faible armée venait d'évacuer ce royaume et de rentrer sur le territoire espagnol. En peu de jours, le duc de Raguse la réorganisa et la mit en état de continuer la campagne. Par une marche rapide, il lui fit passer le Tage, et, avant que l'ennemi eût pu s'y opposer, fit sa jonction avec l'armée du midi de l'Espagne, commandée par le duc de Dalmatie. Il contribua au déblocus de Badajoz; et, quoiqu'avec des forces bien inférieures à celles de l'ennemi, il couvrit pendant 15 mois la frontière occidentale de l'Espagne entre le Duero et la Guadiana. Le 22 juillet 1812, le duc de Raguse livra à lord Wellington la trop mémorable bataille de Salamanque ou des Arapiles. Les Français n'offraient qu'une masse de 40,000 hommes; celle des Anglo-Portugais était presque double. L'action, engagée par une canonnade foudroyante, préparait le succès aux

Français, quand le maréchal Marmont, frappé par un boulet creux qui lui fracassa le bras droit, fut contraint de quitter le champ de bataille. L'absence du général en chef et une manœuvre imprudente faite par le général Thomières, décidèrent du sort de cette journée. Les Français vendirent chèrement la victoire; elle coûta aux alliés plus de 5000 hommes tués ou blessés; mais la perte fut égale du côté des vaincus, et ils laissèrent en outre 2000 prisonniers et 11 pièces de canon au pouvoir des Anglo-Portugais. Néanmoins, l'armée de Portugal opéra sa retraite en bon ordre, et repoussa toutes les attaques faites pour l'entamer. Le duc de Raguse, réduit par ses blessures à l'impuissance de continuer les opérations, fut transporté en France. Quoiqu'il fût loin d'être rétabli, il prit, au mois d'avril 1813, le commandement du 6ᵉ corps de la grande-armée en Allemagne, lequel s'élevait à 12,000 hommes. Il contribua au succès des batailles de Lutzen, de Bautzen et de Wurschen, les 2, 20 et 21 mai, et de celles de Dresde, les 26 et 27 août; battit les différents corps ennemis à Dippoldis-Walda, à Falkenheim et à Zinwal; fut blessé au combat de Mockern, le 16 octobre, puis, le 18, à la bataille de Léipsick, où il soutint, avec son faible corps, tous les efforts de l'armée de Silésie. Il bombarda Hanau, le 31 du même mois, força le pont de Lamboi, attaqua l'aile droite des alliés, l'enfonça et la poursuivit jusqu'à Manheim. Après avoir assuré par ce mouvement le passage de l'arrière-garde française, il se replia sur la Kintzig, et marcha dans la direction de Francfort et jusqu'à Mayence, où, à la tête du 6ᵉ corps d'infanterie de 10,000 hommes et du 1ᵉʳ corps de cavalerie de 1200 chevaux, il fut chargé de couvrir le Rhin jusqu'à Strasbourg. Lorsque les alliés eurent passé le Rhin, le 1ᵉʳ janvier 1814, le duc de Raguse dut suivre le mouvement rétrograde de l'armée. Il combattit à Brienne, le 29 du même mois. A la bataille de la Rothière, le 1ᵉʳ février, le corps du duc de Raguse formait l'aile gauche des Français, commandés par Buonaparte, et se composait de 4600 hommes d'infanterie et de 1800 chevaux. Après la perte

de cette bataille, il marcha sur Troyes, repoussant avec succès toutes les attaques dirigées contre lui par le comte de Wrède. A Champ-Aubert, le 10, le duc de Raguse défit le corps russe d'Alsusiew, lui tua 1200 hommes et lui fit 1800 prisonniers, au nombre desquels se trouvaient le général en chef, 2 autres généraux sous ses ordres et 47 officiers. Ce maréchal contribua beaucoup aux succès non moins glorieux obtenus à Vauchamps et à Étoges, le 12; à la seconde affaire de Montmirail, le 17; à Meaux, le 27, et au Gué à Trême, le 28, actions dans lesquelles l'ennemi perdit 7500 hommes tués ou blessés, 3400 prisonniers, 10 drapeaux et 15 pièces de canon. Depuis, le duc de Raguse prit part à toutes les affaires qui précédèrent le siége de Paris. Avec 7000 hommes, il arrêta pendant plus de 10 heures l'effort de l'ennemi sous les murs de cette ville, et ne capitula, le 30 mars, qu'après avoir fait perdre aux alliés plus de monde qu'il n'en avait sous ses ordres, et lorsqu'enveloppé de tous côtés et sans espoir de secours, il n'avait retrouvé sa communication qu'en se frayant un chemin à la baïonnette, action dans laquelle il eut un cheval tué sous lui. Il conclut à Essonne, le 4 avril, avec le prince de Schwartzenberg, une convention militaire, en vertu de laquelle son corps d'armée se retira par Versailles à Mantes, sur la lisière de la Normandie. S. M. Louis XVIII le nomma pair de France, le 4 juin, et capitaine d'une des compagnies des gardes-du-corps. Au 20 mars 1815, le duc de Raguse eut le commandement de la maison militaire du roi, et la conduisit, sous les ordres des princes, jusqu'en Belgique, d'où il ne revint qu'avec le roi. Au retour de S. M., la compagnie des gardes-du-corps du duc de Raguse ayant été supprimée par suite de la réforme opérée dans la maison du roi, il fut nommé, le 6 septembre, l'un des 4 majors-généraux de la garde royale; commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 3 mai 1816; grand'croix du même ordre, le 24 août 1820, et chevalier-commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, le 30 septembre 1820. En 1817, il a été envoyé, en qualité de lieutenant du roi et de commissaire extraordinaire de S. M.,

dans les 7e et 9e divisions militaires, à Dijon et à Lyon, et a été nommé ministre-d'état, le 30 novembre de la même année. Le duc de Raguse est grand'croix de l'ordre royal de Wurtemberg, commandeur de l'ordre de la Couronne-de-Fer et membre de l'académie royale des sciences. (*Moniteur, annales du temps.*)

DE VIGÈVE, *voyez* TRIVULCE.

DE VIGNEROT-DU-PLESSIS (Louis-François-Armand), *duc de Richelieu* (1), *pair et maréchal de France*, naquit le 13 mars 1696, et fut d'abord connu sous le nom de duc de Fronsac. Il entra aux mousquetaires en 1712; combattit à Denain, le 24 juillet; servit aux siéges et à la prise de Marchiennes, le 30; de Douay, le 8 septembre; du Quesnoy, le 4 octobre, et de Bouchain, le 19. Il obtint une compagnie dans le régiment Royal cavalerie, par commission du 18 janvier 1713; servit au siége de Landau, qui fut pris le 20 août; à la défaite de Vaubonne, général de l'empereur, le 20 septembre, et à la prise de Fribourg, où il fut blessé : il apporta au roi la nouvelle de la prise de cette dernière place, ainsi que du fort et du château, qui capitulèrent le 16 septembre. Sa compagnie ayant été réformée, on l'entretint capitaine-réformé à la suite du régiment Royal, par ordre du 16 avril 1715. Il obtint un régiment d'infanterie de son nom (depuis la Tour-du-Pin), par commission du 15 mars 1718. Il servit, à la tête de ce régiment, sur les frontières d'Espagne, en 1719; aux siéges de Fontarabie, qui se rendit le 16 juillet; de Saint-Sébastien, qui capitula le 1er août; du château, qui capitula le 17; de Castel-Ciudad et d'Urgel, pris au mois d'octobre. On le reçut au parlement, en qualité de pair de France, comme duc de Richelieu, le 2 mars 1721. Il obtint, sur la

---

(1) Louis-François-Armand était fils d'Armand-Jean de Vignerot, né le 3 octobre 1629, et qui avait pris le nom de *du Plessis* par substitution aux nom et armes du cardinal du Plessis-Richelieu, son grand-oncle maternel, dont nous avons parlé au tom. VIII, pag. 387.

démission du comte de Rions, le gouvernement de Cognac, par provisions du 12 septembre 1722. Il fut reçu au parlement une seconde fois, comme pair de France, en qualité de duc de Fronsac, le 15 avril 1723. Nommé ambassadeur extraordinaire à Vienne, en 1724, il y fit son entrée le 7 novembre 1725. Créé chevalier des Ordres du roi, le 1er janvier 1728, il fut reçu le 1er janvier 1729. Il revint de son ambassade en 1730. Il servit avec son régiment, en 1733, au siége de Kehl, qui capitula le 28 octobre. Brigadier d'infanterie, par brevet du 20 février 1734, il fut employé, en cette qualité, à l'armée du Rhin. Il combattit, le 4 mai, à Ettingen, et servit aux siéges de Philisbourg, qui capitula le 18 juillet, et de Worms, qui fut pris le 23. Il servit à la même armée, en 1735, et jusqu'à la paix; il se démit alors de son régiment. Il obtint la lieutenance-générale du Languedoc, au département du Vivarais et du Velay, sur la démission du marquis de la Fare, par provisions du 29 du même mois, et eut, le même jour, une commission pour commander dans la province. Il fut employé à l'armée de Flandre, sous le maréchal de Noailles, par lettres du 16 octobre 1742 : on s'y tint sur la défensive. Employé à l'armée du Rhin, sous le même général, par lettres du 1er avril 1743, il combattit à Dettingen, le 27 juin, y déploya beaucoup de valeur, et eut un cheval tué sous lui. Le régiment qu'il commandait ayant péri tout entier dans la retraite, Richelieu forma seul l'arrière-garde, passa le Mein le dernier de tous, et fut assez heureux pour ne pas recevoir la moindre blessure. Il obtint, à la mort du duc de Rochechouart, la charge de premier gentilhomme de la chambre du roi, par provisions du 13 février 1744; fut employé à l'armée de Flandre, par lettres du 1er avril, et devint aide-de-camp du roi, par brevet du 1er mai. Promu au grade de lieutenant-général des armées, par pouvoir du 2 du même mois, il fut employé, en cette qualité, à la même armée, par lettres du 7 juin, et servit aux siéges de Menin, qui se rendit le 4 juin; d'Ypres, que le roi prit le 27; de Furnes, qui arbora le drapeau le 10 juillet. Il passa ensuite avec le roi en Alsace, continua de

servir à l'armée du Rhin sous le roi, et se trouva au siége de Fribourg, qui capitula le 6 novembre. Employé à l'armée de Flandre, sous le roi, par lettres du 1er mai 1745, il combattit à Fontenoy, le 11; il était à la prise de Tournay, qui capitula le 23, et à celle de la citadelle, qui capitula le 20. Employé à l'armée de Flandre, par lettres du 1er avril 1746, et aide-de camp du roi, il concourut à la défaite des ennemis à Raucoux, le 11 octobre. Il fut envoyé comme ambassadeur à Dresde, au mois de décembre suivant, pour faire la demande de la princesse de Saxe, qui devint madame la dauphine. Employé à l'armée de Flandre, et aide-de-camp du roi, par lettres du 1er mai 1747, il combattit à Lawfeldt, le 2 juillet. Il passa à l'armée d'Italie, pour commander à Gènes, par lettres du 1er août. Il se porta, le 15 octobre, avec un corps de troupes, vers Campomorone, pour en faire le siége : des obstacles insurmontables ayant rendu impossible la prise de cette place, il chassa les ennemis de quelques postes qu'ils occupaient, parcourut les hauteurs de Voltri, reconnut Campofredo, Rossiglioni et Voltagio, et revint à Gènes, le 25. Il battit, le 7 novembre, auprès d'Arenzano, un corps de Piémontais, et fit 46 prisonniers. Sur l'avis qu'il eut que les ennemis se proposaient d'assiéger Sarzane, il renforça de 400 hommes la garnison de cette place, et fit raser les maisons de campagne des environs ; on ajouta, par ses conseils, plusieurs ouvrages aux fortifications de Sestri et de la Spezzia. Il s'empara, par un détachement, le 5 janvier 1748, du château de Lavenza, et du poste de Veragio : on y fit 400 prisonniers. Le 18 février, les ennemis ayant attaqué les postes de Melle et des Capucins, pour se rendre maîtres de Voltri, le duc de Richelieu les força, dès le 19, de renoncer à cette attaque, et de reprendre la route de Campofredo. Il commanda à Gènes jusqu'à la paix. Le roi le créa maréchal de France, par état donné à Fontainebleau le 11 octobre. La république de Gènes le déclara, lui et ses descendants, nobles Génois, et un décret du sénat, en date du 17 du même mois, ordonna que leurs noms fussent inscrits sur le livre d'or.

On érigea au duc de Richelieu une statue de marbre, qui fut placée dans le grand salon du palais du gouvernement génois. Il partit de Gènes le 10 novembre, revint en France, et prêta serment, comme maréchal de France, le 5 janvier 1749. Le duc de Richelieu obtint le gouvernement-général de Guienne, sur la démission de M. le comte d'Eu, par provisions données à Versailles, le 4 décembre 1755, et préta serment, en cette qualité, le 5. Il se démit alors de la lieutenance-générale et du commandement du Languedoc. Le roi lui donna le commandement-général des côtes de la Méditerranée, par pouvoir du 31 décembre. Commandant, en vertu de ce pouvoir, l'armée que le roi envoyait à l'île de Minorque, en 1756, il partit de Toulon, le 8 avril, et arriva à Ciutadella le 18. Les troupes débarquèrent le même jour, et on marcha à Mahon, dont on s'empara le 22; la garnison se retira dans le fort. Le maréchal, occupé du soin de vaincre les difficultés qui s'opposaient au transport de l'artillerie et des munitions de guerre et de bouche, parvint enfin à élever, sur le mont *des Signaux*, une batterie qui commença à tirer le 8 mai. Il s'empara, le 9, du faubourg appelé *la Ravalle*, y forma des épaulements, et y établit des batteries. Il détacha, le 10, 1200 hommes du côté du fort de *Marlborough*, derrière la tour de Benisaïd. Le 19, l'escadre anglaise ayant paru en mer, le maréchal de Richelieu envoya 13 piquets au marquis de la Gallissonnière, et fit les dispositions nécessaires pour ôter à cette escadre toute communication avec les assiégés. Il ruina une partie de leurs défenses le 5 juin, et se détermina, la nuit du 27 au 28, à une attaque générale. A 10 heures du soir, les batteries cessèrent de tirer, et on commença les trois attaques au signal d'un coup de canon et de 4 bombes tirées de la tour *des Signaux*: on déboucha sur les ouvrages de Strugen et d'Arguil; on se porta avec vivacité sur la redoute *de la Reine*, dont on s'empara par escalade, et dans laquelle on se logea, après que les assiégés eurent fait jouer 4 fourneaux de mines. On insulta avec le même succès la redoute *la Caroline* et la redoute *de l'Ouest*. On se rendit

maître des chemins couverts; on coupa les palissades et on encloua 12 pièces de canon, dont on brisa les affûts. Cependant on attirait l'attention des assiégés d'une autre part, par un mouvement d'un corps de troupes qui feignait de vouloir traverser sur des chaloupes la calle de Saint-Étienne. Pendant ces différents assauts, le maréchal de Richelieu, placé au centre de l'attaque de la gauche, donna ses ordres avec une présence d'esprit et une intrépidité bien propres à exalter le courage de ses soldats. Aussi ceux-ci faisaient ils des prodiges(1). Le 28, à 5 heures du matin, on convint d'une suspension d'armes, et on retira les morts et les blessés de part et d'autre. A 2 heures après midi, 3 députés vinrent demander 24 heures pour dresser la capitulation; mais, le maréchal n'ayant accordé que jusqu'à 8 heures du soir, le commandant de la place la signa le 29, et remit au maréchal une porte du fort Saint-Philippe, et les forts Marlborough et de Saint-Charles. Il se trouva dans ces forts 211 pièces de canon et 69 mortiers en état de servir, sans compter ceux qui avaient été rompus ou encloués pendant le siége. Le maréchal repartit de Mahon le 8 juillet, et arriva à Toulon le 16. Il continua de commander sur les côtes de la Méditerranée jusqu'au 1er juillet 1757. Il avait été nommé, par pouvoir du 15 juin précédent, pour commander l'armée qui devait s'assembler sur le Mein; mais la plus grande partie des troupes destinées à servir dans cette armée passa à celle d'Allemagne, dont on donna le commandement au maréchal, par pouvoir du 25 juillet: il la joignit le 3 août suivant. Brunswick, Wolfembuttel et Zell ouvrirent leurs portes au mois d'août, et Gueldre capitula le 24 du même mois. Ayant fait attaquer Bethem, les ennemis se retirè-

(1) Dès le commencement du siége, le maréchal, ayant remarqué que les soldats français, peu accoutumés aux vins forts qu'ils buvaient dans l'île de Minorque, s'enivraient tous les jours et manquaient à la discipline, trouva le moyen de les rendre sobres par ces paroles prononcées au milieu des rangs: « Soldats, je vous déclare que ceux qui s'enivreront désormais n'auront pas l'honneur de monter à l'assaut. »

rent à l'approche des Français, et brûlèrent une partie du pont. Le 25, le maréchal fit jeter deux ponts sur l'Aller et réparer celui que les ennemis avaient brûlé, et envoya des partis jusqu'à Lunebourg. Ayant été nommé pour commander en Guienne, il quitta l'armée, le 10 février 1758, et partit, le 25 mai, pour se rendre à Bordeaux, où il fit son entrée le 4 juin. Il commandait encore en 1762. Il devint doyen des maréchaux de France, en 1781, et mourut le 8 août 1788 (1). (*Chronologie militaire*, *tom. III*, *pag.* 385; *mémoires du temps, Gazette de France, Dictionnaire universel, par Chaudon et Delandine*, *tom. XIV*, *pag.* 163.)

DE VIGNEROT-DU-PLESSIS (Louis-Antoine-Sophie), *duc de Richelieu, pair de France, lieutenant-général*, fils du précédent, naquit le 4 février 1736, et fut connu jusqu'à la mort de son père sous le titre de *duc de Fronsac*. Nommé mestre-de-camp de dragons, le 1er mars 1744, il fit ses premières armes à la conquête de l'île de Minorque, en 1756, et se signala à l'assaut qui obligea le fort Saint-Philippe à capituler. Chargé d'apporter au roi la nouvelle de la capitulation, il reçut de S. M. le brevet de brigadier de cavalerie, le 23 juillet, et fut nommé, le 2 octobre, premier gentilhomme de la chambre, sur la démission du duc de Richelieu, son père. Il se trouva, en qualité d'aide-maréchal-général-des-logis surnuméraire de l'armée d'Allemagne, à toutes les actions importantes qui eurent lieu

(1) Le maréchal de Richelieu se fit remarquer par les grâces de sa figure, la vivacité de son esprit, et ses manières libres et hardies. Au goût le plus effréné des plaisirs, il réunissait cet orgueil dangereux qui tend constamment à multiplier les séductions. Jusqu'à la fin de sa longue carrière, il s'occupa de galanterie. Avec les talents, la bravoure et le bonheur qui font un grand général; avec l'adresse et les connaissances propres à faire un grand homme d'état, et enfin avec toute l'amabilité possible, le maréchal de Richelieu sembla ne vouloir être et ne fut réellement qu'un courtisan. Il a servi sous trois rois, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI.

en 1757, 1758, 1759 et 1760. Le combat qu'il soutint à Ziieremberg, le 22 août de cette dernière année, avec 2 régiments de dragons et 600 Suisses, contre les nombreux escadrons du prince héréditaire de Prusse, fut cité comme un des beaux faits d'armes de cette guerre. Il reçut le brevet de maréchal-de-camp, le 20 février 1761, et fit la campagne de cette année, sous le prince de Soubise, ayant sous ses ordres un corps détaché, placé constamment à l'avant-garde pour observer l'ennemi. Attaqué, le 20 août, par le comte de Kilmansegg, il combattit avec la plus grande valeur, contre des forces plus que quadruples; et, lorsqu'il eut été secouru par un renfort de troupes, il attaqua vivement l'ennemi, le chassa de la plaine et du village de Roxel, et le poussa avec vigueur jusque sous le feu de la ville de Munster, lui ayant fait perdre près de 1000 hommes, dont 400 furent faits prisonniers. Le duc de Fronsac continua de servir en Allemagne jusqu'à la paix, et fut créé lieutenant-général des armées, le 1er mars 1780, et mourut en 1791. (*Chronologie militaire*, t. *VII*, p. 447.)

DE VIGNEROT-DU-PLESSIS (Armand-Emmanuel-Sophie-Septimanie), *duc de Richelieu, pair de France, lieutenant-général*, fils du précédent, naquit le 25 septembre 1766. Il fut connu sous le nom de *duc de Chinon*, jusqu'au 8 août 1788, époque à laquelle il prit celui de *duc de Fronsac*, qu'il a porté jusqu'à la mort de son père. En 1783, il partit pour parcourir l'Italie, et revint en France, au commencement de la révolution. Après l'attentat du 5 octobre 1789, il obtint l'agrément du roi pour passer en Autriche, et, bientôt après, quitta la cour de Vienne, pour joindre l'armée russe du prince Potemkin. La valeur brillante avec laquelle il combattit au siége et à la prise sanglante d'Ismaïlow, le 22 décembre 1790, fut récompensée par une épée d'or et la décoration de l'ordre de Saint-Georges. L'anarchie qui régnait en France le détermina à s'attacher au service de Russie. En 1793, il se rendit à l'armée de Condé, pour y porter les secours et les bienfaits de l'impératrice Catherine II. Il fut constamment

honoré à la cour de Pétersbourg d'une considération qu'il dut moins à la splendeur de sa naissance qu'à ses qualités personnelles et aux talents remarquables, qui d'un officier distingué ont fait depuis un homme d'état. La paix de 1801 lui ayant permis de revoir sa famille, il se rendit à Paris, et demanda sa radiation de la liste des émigrés. Mais, ne pouvant obtenir cet acte de justice qu'au prix de la reconnaissance qu'il devait à la Russie en quittant le service de cette puissance, il préféra retourner dans sa patrie adoptive. L'empereur Alexandre lui donna, en 1804, le gouvernement militaire d'Odessa, et lui conféra, l'année suivante, le gouvernement-général de la nouvelle Russie, avec l'autorité la plus absolue. L'administration de cette vaste et malheureuse contrée, que le duc de Richelieu est parvenu à rendre la colonie la plus florissante de la mer Noire, sera toujours citée comme une des plus belles périodes de sa glorieuse carrière, et un titre inépuisable à la reconnaissance de la nation russe (1). Rappelé en France, en 1814, par les événements qui replaçaient la maison de Bourbon sur son trône, il fut nommé lieutenant-général des armées, premier gentilhomme de la chambre du roi, et, le 4 juin, pair de France. Au 20 mars 1815, le duc de Richelieu suivit le roi en Belgique. Après la chute de Buonaparte, il fut ministre de la maison du roi, le 9 juillet, et successivement ministre des affaires étrangères, le 24 septembre; président du conseil des ministres, et négociateur pour la France avec les puissances alliées, au mois d'octobre; membre et directeur de l'académie française, le 21 mars 1816; chevalier de l'ordre de Saint-André, au mois de mai 1818; chevalier des Ordres du roi de France, de l'Aigle Noire de Prusse et du Lyon-Belgique, au mois de novembre, et grand'croix de l'ordre de Saint-

(1) La seule ville d'Odessa, qui ne comptait que 5000 âmes, quand le duc de Richelieu en prit le commandement, en renfermait 35,000 à l'époque de son départ. Cet accroissement de population, déjà si prodigieux pour ce seul point, montait à un million d'habitants dans toute l'étendue de son gouvernement.

Étienne de Hongrie, au mois de décembre. Il donna sa démission des fonctions de président du conseil des ministres et de ministre des affaires étrangères, et fut nommé ministre-d'état et membre du conseil privé, le 29 du même mois. Le roi le nomma grand-veneur de France, au mois de mars 1819, et, le 20 février 1820, ministre-secrétaire-d'état et président du conseil des ministres. Le duc de Richelieu est décédé le 18 mai 1822, le dernier d'un nom qui a laissé de nobles et grands souvenirs dans la carrière militaire, diplomatique et ministérielle. (*Moniteur, annales du temps.*)

DE VIGNEROT DU PLESSIS RICHELIEU (Emmanuel-Armand), *duc d'Aiguillon, pair de France, lieutenant-général*. issu d'une branche puînée de la maison des précédents, naquit le 30 juillet 1720. Il entra au service dans les mousquetaires, le 11 mai 1737, et parvint successivement aux grades de brigadier d'infanterie, le 2 mai 1743, de maréchal de camp, le 1[er] janvier 1748, et de lieutenant-général, le 1[er] mai 1758; se distingua à l'armée de Bavière, en 1742, en Haute-Alsace, en 1743, puis en 1744, 1745 et 1746, à l'armée d'Italie, et fut fait prisonnier de guerre à Asti, le 4 mars 1746. Échangé, au mois de juin 1747, il passa à l'armée du pays de Gênes, sous le duc de Richelieu, et se trouva à toutes les affaires importantes qui eurent lieu jusqu'à la défense de Voltri, en 1748. Appelé au commandement en chef de la province de Bretagne, le 20 avril 1753, et créé chevalier des Ordres du roi, le 1[er] janvier 1756, il se fit beaucoup d'honneur, le 11 septembre 1758, au combat de Saint-Cast, où il tua environ 3000 hommes aux Anglais, leur fit 800 prisonniers, et les força de se rembarquer précipitamment. Le 1[er] mars 1762, il fut pourvu de la charge de lieutenant-général de la province d'Alsace, en conservant son commandement-supérieur en Bretagne. Ce fut l'époque de ses longs démêlés avec le parlement de Rennes. Il fut appelé, en 1771, au ministère des affaires étrangères, auquel il réunit le portefeuille de la guerre, le 28 janvier 1774, se retira au mois de juin suivant, fut exilé en 1775, et mourut le 1[er] septembre 1788.

(*Chronologie militaire, tom. V, pag.* 607; *annales du temps.*)

DE VIGNEROT-DU-PLESSIS-RICHELIEU (Armand-Désiré), *duc d'Aiguillon, pair de France, maréchal-de-camp*, naquit le 1er novembre 1761, et fut titré *duc d'Agénois* du vivant de son père, qui précède. Il fut reçu, le 1er juillet 1780, capitaine-lieutenant des chevau-légers de la garde ordinaire du roi, grade auquel il avait été nommé, en survivance de son père, le 31 octobre 1779. Il reçut le brevet de colonel du régiment Royal-Pologne cavalerie, le 31 août 1784, et le grade de maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. En 1789, il fut député de la noblesse d'Agen aux États-Généraux, où il se réunit au tiers-état avec la minorité de son ordre, le 25 juin. Dans la séance nocturne du 4 août, il fut le second à renoncer à ses priviléges. Décrété d'accusation, après le 10 août 1792, pour s'être prononcé contre l'usurpation de pouvoir que s'attribuait l'assemblée nationale, il se retira en Allemagne, et mourut à Hambourg, le 4 mai 1800, le dernier de sa branche. (*Annales du temps.*)

DE VILLARS (Claude-Louis-Hector, *marquis*, puis *duc*), *pair et maréchal de France, et maréchal-général des camps et armées*, naquit à Moulins, en Bourbonnais, au mois d'avril 1652. Admis, en 1670, parmi les pages de la grande-écurie du roi, il en sortit l'année suivante pour passer dans les mousquetaires. En 1672, il fut nommé aide-de-camp du maréchal de Bellefonds, son parent, et se trouva au siége d'Orsoy; et, à celui de Maestricht, il s'élança avec les grenadiers dans les barrières de la place, pour y faire des prisonniers. Ce trait d'audace fut remarqué par Louis XIV, qui d'un ton sévère lui rappela la défense qu'il avait faite aux volontaires, et surtout aux officiers de cavalerie, d'aller aux attaques sans permission: « J'aurais cru, sire, répondit Villars sans se déconcerter, » que V. M. me pardonnerait d'apprendre le métier de l'in» fanterie, surtout lorsque la cavalerie n'a rien à faire. » Dans une autre action du même siége, la cavalerie eut à

combattre une sortie de la garnison. Louis XIV, étonné de l'intrépidité avec laquelle une poignée de gendarmes repoussait l'ennemi, demanda qui commandait ces cavaliers. On lui répond que c'est Villars. « Il semble, dit le » roi, que dès qu'on tire en quelque endroit, cet officier » sorte de terre pour s'y trouver (1). » Après s'être distingué aux siéges de Zutphen, de Crèvecœur et de Doesbourg, Villars mérita, par le courage qu'il fit paraître au passage du Rhin, le grade de cornette des chevau-légers de Bourgogne (depuis gendarmes Bourguignons), dont il fut pourvu le 22 juillet. Pendant l'hiver de 1673, il fit un voyage à Madrid pour féliciter le roi sur sa convalescence. De là il se rendit à l'armée du roi, sous les murs de Maestricht, et acheva la campagne sous le vicomte de Turenne, se signalant dans toutes les occasions avec les plus hardis partisans. Il servit pendant les premiers mois de 1674, sous le même général, et se rendit à l'armée de Flandre. Le 9 août, à la défaite de l'arrière-garde du prince d'Orange, près du village de Seneff, Villars avait été blessé au commencement de l'action. Il aperçoit le prince de Condé qui, mettant l'épée à la main, fait sonner la charge et la commande en personne. Saisi d'un transport d'admiration, dont il n'est pas le maître : « Ah! voilà, s'écria-t-il, ce que » j'avais toujours désiré, de voir le grand Condé l'épée à la » main! » A peine a-t-il achevé ces mots, qu'il se précipite dans la mêlée, et, quoique la perte de son sang le fasse évanouir plusieurs fois, il ne quitte le champ de bataille que lorsqu'il n'y a plus d'ennemis à combattre. Sa valeur fut récompensée par le commandement d'un régiment de cavalerie de son nom (depuis Aquitaine), que Louis XIV lui donna, le 28 du même mois. Il commanda en Flandre, en 1675, sous le maréchal de Luxembourg. A la tête de 400 chevaux, il chargea pendant la nuit un détachement

(1) Tous les auteurs qui rapportent cette anecdote, disent *ce petit garçon* au lieu de *cet officier*. Ils n'ont pas fait attention que Villars, ayant 19 ans, n'était même plus à cette époque un *jeune* officier.

de cavalerie ennemie, le mit en fuite et lui fit des prisonniers. A la pointe du jour, il marche vers l'armée du prince d'Orange, pour lui enlever ses gardes avancées. Il aperçoit un gros corps des ennemis qui part de la gauche pour le couper; feint de prendre la fuite dans des bois voisins; reparaît quelques heures après, comme s'il eût été un parti hollandais qui revenait d'escarmoucher; enlève les gardes avancées, tue ou prend les officiers qui se promènent le long du camp; et, lorsqu'il voit toute l'aile gauche des ennemis monter à cheval, il repasse le bois, forme sa petite troupe en bataille derrière le ruisseau, et impose tellement aux Hollandais, qu'ils n'osent l'attaquer ni le poursuivre dans sa retraite. En 1676, il servit aux siéges de Condé et d'Aire, et au secours de Maestricht. Le maréchal de Schomberg lui donna ordre de harceler l'ennemi, à la tête de 500 chevaux. Le lendemain, Villars présenta à ce maréchal 1500 prisonniers qu'il avait faits. En 1677, il se distingua à la bataille de Cassel et à la prise de Saint-Omer, les 11 et 20 avril. Au combat de Kehl, à la tête de 200 chevaux, il tomba de nuit sur le camp du prince de Saxe-Eysenach, mit dans une déroute complète 2000 ennemis, dont 500 restèrent sur la place ou furent noyés, et s'empara de tous leurs bagages. A Kokesberg, le 7 octobre, il fit 6 charges consécutives, à la tête de son régiment, et eut 2 chevaux tués sous lui. Il monta un des premiers à l'assaut de Fribourg, qui se rendit le 14 novembre; et, au combat de Walkirch, il sauva le quartier de sa brigade, investi par 4000 hommes. Il fit la campagne de 1678 sous le maréchal de Créquy. Au passage du ruisseau de Neubourg, il contint 1000 chevaux du prince de Bade, qui poussaient vivement l'arrière-garde française; puis, quittant ce poste où il ne restait plus rien à faire, il marcha à l'ennemi, le chargea vigoureusement et le contint jusqu'à l'arrivée du secours. Il contribua, le 6 juillet, à la défaite des Impériaux, près du pont de Rhinfeld, puis, le 23, à la victoire remportée à Gegembach sur l'arrière-garde du duc de Lorraine. Au passage de la Kintzig, Villars tombe sur l'arrière-garde de l'armée impériale, la disperse, et fait

prisonnier le colonel qui la commandait. Il paraît le premier sur la brèche du fort de Kehl, et contribue par son exemple et sa valeur à la reddition de cette place, qui fut emportée d'emblée et en plein jour, le 27 du même mois (1). Il rentra en France avec l'armée après le traité de Nimègue, et fut envoyé vers l'empereur, au mois de décembre 1686, pour le complimenter de la part de Louis XIV sur la mort de l'impératrice Éléonore. Passé, en Hongrie, en 1687, sous l'électeur de Bavière, il contribua, le 12 août, à la déroute de 80,000 Turcs à Mohatz, et eut son buffle coupé de deux coups de sabre dans la mêlée. Pendant cette campagne, il tenta, mais inutilement, d'attirer l'électeur dans le parti de la France, que la ligue d'Augsbourg menaçait d'une guerre sanglante. Le marquis de Villars reçut le brevet de brigadier, le 24 août 1688, et le grade de commissaire-général de la cavalerie, le 2 septembre suivant. Il servit sur la Moselle, en 1689, fut créé maréchal-de-camp, le 10 mars 1690, et fut employé, la même année et la suivante, à l'armée de Flandre. Il servit au siége de Mons, qui se rendit le 9 avril. Lors du bombardement de Liége, qui commença le 4 juin, le marquis de Villars enleva le fort de Chéray, situé à une demi-lieue de la place, et passa la garnison au fil de l'épée. Il commanda ensuite un corps d'observation pour couvrir le siége. Le 18 septembre, au combat de Leuze, où 28 escadrons français mirent dans une déroute complète 75 escadrons ennemis, Villars, à la tête du seul régiment de Mérinville, arrête l'arrière-garde du prince de Valdeck, la charge avec impétuosité, et renverse trois lignes des Impériaux qu'il oblige à une fuite précipitée. Employé à l'armée d'Allemagne, en 1692, sous le maréchal de Lorges, il défit

(1) La conduite du marquis de Villars, pendant toute cette campagne, fut tellement remarquable, que dès-lors le maréchal de Créquy entrevit les destinées auxquelles son courage extraordinaire, et la justesse et la vivacité de ses conceptions devaient un jour l'appeler. « Jeune homme, lui dit-il devant tous les officiers qui l'environnaient, si Dieu te laisse vivre, tu auras ma place plutôt qu'un autre. »

3000 chevaux commandés par le comte de Lippe; puis, au combat de Pfortzheim, le 27 septembre, il fit prisonnier de sa main le prince de Wurtemberg. Villars marcha ensuite à la défense d'Ébernbourg, dont le landgrave de Hesse leva le siége, le 6 octobre. Passé en Flandre à la fin de cette campagne, il observa les ennemis pendant le siége de Furnes, au mois de janvier 1693. Il fut créé lieutenant-général et commandant de la cavalerie à l'armée d'Allemagne, le 30 mars. Il couvrit le siége d'Heidelberg, qui fut pris le 22 mai, et fut nommé, le 14 novembre, au gouvernement de Fribourg. Le roi le chargea, le 12 mars 1694, d'inspecter toutes les troupes de cavalerie dans les Trois Évêchés, la Lorraine, l'Alsace et la Franche-Comté. Au combat de Wislock, le 25 juin, il se rendit maître de plusieurs défilés d'où il chassa les hussards; tomba sur une arrière-garde des ennemis, soutenue par le prince de Bade, et la mit en déroute. Il commanda la cavalerie à l'armée d'Italie, en 1696, et à celle du Rhin, en 1697, et battit un corps considérable de hussards, dont le général fut blessé. Nommé, le 16 décembre, envoyé extraordinaire près l'empereur d'Allemagne, il arriva à Vienne, le 16 août 1698, et revint en France en 1701. Passé de l'armée d'Allemagne à celle du Milanès, le 18 juillet, il rencontra dans sa marche 900 chevaux commandés par le général Mercy, les attaqua et les défit. A l'armée d'Allemagne, en 1702, il fut chargé du commandement d'un corps destiné à joindre les troupes de l'électeur de Bavière. Les difficultés qui s'opposaient à cette opération périlleuse la faisaient regarder comme impossible par la plupart des généraux. Villars se rend à Huningue, le 30 septembre, et s'y retranche. Il fait dresser ses batteries sur le bord du Rhin pour favoriser son passage, et s'empare, le 11 octobre, de Neubourg, à la faveur d'une intelligence. Ce coup de main, qui ferme aux ennemis le passage de l'Alsace et ouvre aux Français le Brisgau, déconcerte le prince de Bade. Craignant qu'on ne lui coupe la communication de Fribourg, ce prince abandonne ses retranchements devant Huningue; mais, Villars, profitant habilement de ce mouvement,

passe le Rhin et vient lui présenter la bataille à Frédélingen, le 14 octobre. Une des plus brillantes charges de cavalerie, commandée par le marquis de Magnac, avait décidé la victoire, quoique les Impériaux eussent une supériorité de 20 escadrons. L'infanterie, après avoir chassé l'ennemi de ses principales positions, le poursuivait avec vigueur, au travers d'un bois, dans la plaine; tout annonçait enfin un succès décisif, lorsqu'un cri : *Nous sommes coupés !* se fait entendre dans les rangs français. A ces mots terribles, une terreur panique s'empare des fantassins, qui prennent la fuite dans le désordre le plus épouvantable, et sans qu'aucun des efforts du marquis de Villars puisse les retenir. Ce fut une chose bien étrange que l'effroi simultané avec lequel les deux partis abandonnaient en même temps le champ de bataille et la victoire. Elle fut néanmoins fixée par la cavalerie de l'intrépide Magnac : 3000 Impériaux avaient mordu la poussière; 11 pièces de canon, 1100 prisonniers, 35 étendars, 4 paires de tymbales et 500 charriots chargés de munitions tombèrent au pouvoir des Français. Le succès de la journée de Frédélingen était le fruit des savantes dispositions de Villars. Ses soldats, honteux d'avoir méconnu la voix d'un chef qui les rappelait à l'honneur et à la victoire, le saluèrent sur le champ de bataille du nom de sauveur de l'armée et du titre de maréchal de France. Louis XIV confirma ce vœu reconnaissant de l'armée, et lui remit le bâton de commandement le 20 octobre. Dès le 15, le fort de Frédélingen, défendu par une garnison de 600 hommes, avait demandé à capituler. Villars, maître de deux ponts sur le Rhin, put alors opérer sa jonction avec l'électeur de Bavière. Le 3 février 1703, on lui donna le commandement en chef de l'armée d'Allemagne, forte de 20,000 hommes (1), avec ordre d'enlever le fort de Kehl avant l'ouverture de la

(1) L'armée du maréchal de Villars pour l'expédition de Kehl était composée de 49 bataillons, 59 escadrons de cavalerie et 18 de dragons, et comptait 44 pièces de canon. Il avait sous ses ordres 11 lieutenants-

campagne. Il fallait, pour attaquer cette place, qui devait couvrir ses opérations sur le Danube, passer le Rhin à Neubourg ou à Huningue, et forcer la rivière de la Kintzig, où les Impériaux étaient retranchés. Villars fait faire différentes marches à ses troupes, à l'effet d'inquiéter l'ennemi sur plusieurs points à la fois, et de le contraindre à diviser ses forces; il donne même à penser qu'il voulait opérer sa jonction avec les Bavarois, et cette feinte réussit : elle force l'ennemi de sortir de ses retranchements pour marcher sur Tottnau, où il devait penser que cette jonction pouvait s'effectuer, comme dans la campagne précédente, et de se porter dans les défilés des montagnes Noires. Dès que Villars a épuisé toutes les manœuvres qui peuvent fortifier la sécurité des Impériaux sur la place de Kehl, il fait passer le Rhin à son armée à Neubourg et à Huningue, disperse tout ce qui se trouve sur son passage de troupes isolées (elles se jettent dans Fribourg et dans Brisach), passe l'Eltz et la Kintzig sans perdre un seul homme, et investit Kehl, le 20 février, en présence du prince de Bade, auquel il a pris, sans combattre, plus de 50 forts et redoutes garnis de leurs canons, et fait quelques centaines de prisonniers. Après 12 jours de tranchée ouverte, Kehl capitula, le 9 mars, et la garnison, forte de 2800 hommes, se rendit prisonnière, après avoir déposé les armes sur les glacis (1).

---

généraux et 20 maréchaux-de-camp. Lorsque ce maréchal fut arrivé en Bavière, il n'avait plus sous ses drapeaux que 47 bataillons, 51 escadrons de cavalerie et 9 de dragons, 7 lieutenants-généraux, et 7 maréchaux-de-camp.

(1) La réduction du fort de Kehl, si important par sa situation, fut due entièrement à l'activité infatigable et aux talents supérieurs du maréchal de Villars. Vauban avait proposé le plan d'une attaque régulière; mais Villars l'avait rejeté, et, « persuadé qu'à la guerre tout dépend » d'imposer à son ennemi, et dès qu'on est parvenu à ce point, de ne » plus lui donner le temps de prendre cœur, » il avait fondé le sien sur l'ardeur de ses troupes, et sur la mollesse qu'il n'avait pas tardé à reconnaître dans la défense de la place.

Kintzingen, Limbourg, Sponeck et Burckheim ouvrirent leurs portes. Le 20 avril, Villars attaque les lignes du prince de Bade à Stolhoffen. Après 6 jours d'une vive canonnade, il laisse 4 bataillons et 24 escadrons, aux ordres de M. de Tallard, pour contenir les ennemis sur ce point, et détache 18 bataillons et 20 escadrons qui pénètrent dans la vallée de la Kintzig, et prennent des retranchements à Gegembach et à Biberach. Le 29 avril, Villars s'empara de la ville d'Haslach, où il prit 180 soldats et quelques pièces de canon, et força aussitôt les retranchements d'Haussach. La vallée d'Hornberg, fermée par des retranchements palissadés qui s'étendaient des deux côtés jusque sur les montagnes, fut forcée, le 1er mai, ainsi que la ville du même nom et deux vieux châteaux fortifiés, d'un accès très-difficile. Villars pénétra alors en Suabe. L'apparition de son armée dans un pays où le projet de cette expédition avait été considéré comme une folie, répandit de toute part l'épouvante et la terreur. Villars fit à Duttlingen, le 6 mai, sa jonction avec l'électeur de Bavière, dont les forces effectives montaient à 30,000 hommes. Ces deux généraux battent le comte de Styrum à Hochstedt, le 20 décembre, lui prennent 4000 hommes, 18 étendards, 4 drapeaux, toute son artillerie et ses bagages. Près de 4000 Impériaux restèrent sur le champ de bataille, ainsi qu'un général et plusieurs colonels (1). Villars s'empara de Kemp-

(1) Cette action avait été engagée contre l'avis de l'électeur de Bavière, qui voulait, disait-il, en conférer d'abord avec ses généraux et ses ministres. « C'est moi qui suis votre ministre et votre général, lui » dit Villars; vous faut-il d'autre conseil que moi, quand il s'agit de livrer bataille? » L'assurance et l'opiniâtreté du maréchal entraînèrent l'électeur, qui, transporté d'un succès aussi inespéré, embrassa son intrépide collègue sur le champ de bataille. Mais ce prince irrésolu ne continua pas moins d'entraver toutes les opérations concertées par le maréchal de Villars, et la désunion devint telle entre ces deux chefs, que le dernier se vit dans la nécessité de solliciter son remplacement. La démission de Villars dans des circonstances aussi critiques ne pouvait être refusée, parce que Louis XIV avait à ménager dans les Bavarois des alliés puissants qu'il pût opposer à la maison d'Autriche.

ten, le 14 novembre, et força le prince de Bade de lever son camp d'Augsbourg. Nommé au commandement de la province de Languedoc, le 5 avril 1704, il s'attacha à soumettre les camisards des Cévennes. La sévérité du maréchal de Montrevel avait exalté le fanatisme de ces montagnards barbares. Villars, en tempérant la sévérité par la clémence, parvint à ramener ces peuples ombrageux, et à rétablir le calme et la liberté du commerce dans toute la province. L'issue funeste de la seconde bataille d'Hochstedt, perdue contre Marlborough et le prince Eugène, allait rappeler Villars sur un théâtre plus digne de sa gloire et des espérances que l'État pouvait fonder sur l'énergie et l'habileté de ce général. Le 4 avril 1705, il prit le commandement de l'armée de la Moselle (1), qui n'avait pas 60,000 combattants. Campé près de Sirck, il arrêta l'armée triomphante des alliés, forte de plus de 100,000 hommes, couvrit Thionville, Sarre-Louis et toute la frontière de Champagne, et, après avoir déconcerté tous les projets de l'ennemi, contraignit Marlborough de lever secrètement son camp, dans la nuit du 16 au 17 juin, et de se retirer en Flandre, après avoir livré aux flammes d'immenses magasins de vivres qu'il avait rassemblés à Trèves (2). Le maréchal de Villars reprit alors l'offensive, divisa son armée en deux corps, qu'il dirigea sur les Pays-Bas et sur le Rhin, et emporta, le 3 juillet, les lignes de Weissembourg. Mais, affaibli par cette subdivision, il ne put défendre les lignes de Haguenau contre le prince de Bade, qui s'en empara, le 28 septembre, et réduisit la ville le 5 octobre (3). L'an-

(1) Louis XIV lui avait donné le collier de ses Ordres, le 2 février précédent.

(2) Cette retraite de Marlborough dut coûter beaucoup à son amour-propre. Il avait publié partout que Villars serait obligé de reculer devant lui, s'il voulait éviter sa défaite. « Il s'était flatté de m'avaler comme un grain de sel, dit le maréchal de Villars. » Marlborough chercha une excuse dans la mauvaise volonté du prince de Bade, et protesta à Villars que, s'il ne l'avait pas attaqué, ce n'était pas sa faute, ajoutant qu'il se retirait pénétré de douleur de n'avoir pu se mesurer avec lui.

(3) Le roi avait érigé en sa faveur la terre de Vaux-le-Vicomte, en

née suivante, Villars se dispose à venger cet échec par la prise de l'île du Marquisat, et l'attaque des lignes de Stolhoffen, qui s'étendaient depuis cette ville jusqu'au pied des montagnes Noires. La réunion de toutes les troupes ennemies rendait ces retranchements impénétrables. Villars parvient, par de savantes manœuvres, à les obliger de diviser leurs forces; puis, le jour même qu'il projette son attaque, il donne un bal somptueux aux personnes les plus considérables de Strasbourg, en sort furtivement à 5 heures du soir, avec l'élite de son état-major, et fait aussitôt diriger 3 attaques contre les lignes ennemies, le long du Rhin, tandis qu'il en commande une 4ᵉ en personne contre Bihel, de l'autre côté du fleuve. Une surprise aussi imprévue répand la consternation dans le camp des alliés. Ne pouvant connaître le nombre des assaillants, ils se retirent précipitamment, le 23 au matin, abandonnant 166 pièces de canon, toutes leurs munitions de guerre et leurs fourages, 40,000 sacs de blé et de farine, enfin tout le matériel de leur armée. Après avoir détruit les lignes et les écluses faites pour les rendre inaccessibles, Villars se porta, le 24, à Rastadt, d'où la princesse de Bade était sortie. Le 28, il battit un détachement der Impériaux; se saisit, le 29, de 8000 sacs d'avoine et de 4000 sacs de farine dans Ettingen, s'empara de Pfortzheim, le 30, et de Winhing, le 2 juin. Ensuite il mit à contribution le duché de Wurtemberg, la principauté de Dourlach, le margraviat de Bade, la Suabe et la Franconie, et prit la ville de Schorndorff, le 15. Cinq jours après, il surprend le général Janus, retranché dans une gorge auprès de l'abbaye de Lorch, lui détruit 2000 hommes, et le fait prisonnier, avec 27 officiers et 600 soldats. Le 22, la ville de Suabs-Gémund lui ouvre ses portes. Le lendemain, il attaque les Impériaux dans leur décampement de Jeckingen. Ils laissèrent 200

---

duché, sous le nom *de Villars*, par lettres registrées au parlement le 5 septembre précédent. Il le fut bientôt en pairie, par lettres du mois de septembre 1709, registrées le 7 avril 1710.

cavaliers sur la place, et 150 prisonniers. Le 28, Villars soumit Lauffen, à 2 lieues au-delà d'Heilbronn, et Manheim, le 14 juillet. Après avoir mis à contribution Ulm, Nuremberg, Mariendal, Mayence, Darmstadt, Hall, et généralement tout le pays ennemi depuis le lac de Constance jusqu'au Mein, et depuis le Rhin jusqu'à Nuremberg, enfin, après avoir fait mettre en liberté tous les Français qui avaient été faits prisonniers à la seconde bataille d'Hochstedt, et qui se trouvaient détenus dans différentes villes d'Allemagne, Villars rallia son armée le 26, et se tint en observation. Pendant cette campagne si glorieuse pour les armes françaises en Allemagne, et dans le temps même où Villars poussait des partis jusqu'au Danube, le prince Eugène et le duc de Savoie envahissaient le Dauphiné et la Provence, et assiégeaient la ville de Toulon. Un corps, détaché de l'armée de Villars, vole au secours de cette place maritime, l'une des plus considérables du royaume, et, de concert avec la garnison, force l'ennemi d'en lever le siége et d'évacuer le territoire français; mais bientôt après Villars est appelé, le 7 mai 1708, au commandement de l'armée de Dauphiné. Il n'a que 15,000 combattants à opposer au duc de Savoie : cette faible armée lui suffit pour déjouer les projets du duc, pour paralyser ses mouvements, et le 11 août, pour enlever à sa vue la ville de Sezanne. La belle conduite de Villars dans cette campagne lui mérita des éloges flatteurs de la part de Louis XIV. Il fut mis à la tête de l'armée de Flandre, le 6 juin 1709, et emporta Warneton-sur-la-Lys, le 4 juillet. Il marchait avec 70,000 hommes et 80 pièces de canon au secours de Mons; mais l'armée alliée, forte de près de 100,000 combattants et de 140 bouches à feu, marcha à sa rencontre et lui présenta la bataille à Malplaquet, le 11 septembre. Villars commandait le centre et la gauche des Français; le maréchal de Boufflers commandait la droite (1). Du côté des ennemis,

(1) Boufflers, quoique plus ancien maréchal que Villars, voulut bien, par une rare générosité, servir pendant cette journée sous le maréchal

Marlborough commandait la droite, le prince Eugène le centre, le comte de T'Serclaës-Tilly, avec le prince d'Orange, la gauche. Villars chargea et culbuta la première ligne des ennemis. Marlborough, ne pouvant rallier les troupes de l'aile droite, se porta sur le centre, avec le prince Eugène. Villars fait le même mouvement; mais il revole bientôt à l'aile gauche, où les coalisés avaient repris la supériorité: après y avoir rétabli le combat, il reparaît au centre, ranime par sa présence l'ardeur du soldat, enfonce 20 bataillons à la baïonnette, et marche ensuite avec les carabiniers pour charger les ennemis; mais il est atteint d'une blessure dangereuse, et la perte de son sang l'oblige de quitter le champ de bataille (1). Boufflers, qui avait combattu victorieusement à la droite, lui succède. La fortune semble couronner ses efforts, et déjà l'ennemi est repoussé jusque dans les bois à coups de baïonnettes; mais une savante manœuvre de Marlborough arracha la victoire aux Français. Boufflers fait une retraite glorieuse, et contient avec peine l'ardeur de ses bataillons qui emportent 38 étendards aux alliés, auxquels ils n'en ont cédé que 9. Cette journée fut un massacre horrible; près de 30,000 hommes des deux armées furent mis hors de combat. Les Français n'en perdirent que 8000. Aussi Villars écrivait-il à Louis XIV : « Sire, que Dieu nous fasse la »grâce de perdre encore une pareille bataille, et V. M. peut »compter que ses ennemis seront détruits. » En 1710, Villars commanda, conjointement avec le maréchal de Mon-

de Villars. Il s'éleva entre ces deux généraux un combat de politesse au sujet du mot d'ordre qu'aucun des deux ne voulait donner. Villars, après avoir insisté long-temps, dit : « Eh bien, monsieur le maréchal, »j'obéis. » Et il donna pour mot, *Louis-François* et *Lille*. C'étaient le nom du duc de Boufflers et celui de la ville dont la défense l'avait immortalisé.

(1) La blessure de Villars fut jugée assez dangereuse pour qu'on lui administrât le viatique; mais on opinait pour faire secrètement cette cérémonie. « Non, non, dit le maréchal, puisque l'armée n'a pas pu me »voir mourir en brave, il est bon qu'elle me voie mourir en chrétien. »

tesquiou, l'armée de Flandre, qui se tint sur la défensive. Le 1er juillet, il fut nommé gouverneur et lieutenant-général du pays Messin, et gouverneur particulier des ville et citadelle de Metz. Le 31, il surprit dans une embuscade qu'il avait dressée au bois d'Hermanville, un grand nombre de hussards et de dragons ennemis, qui furent sabrés. On poursuivit ceux qui échappèrent jusqu'auprès de leur camp, et on enleva presque tous les chevaux des fourrageurs. Le 31 août 1711, il fit attaquer Hordaing, défendu par 4 bataillons, qui furent tués ou faits prisonniers. Cependant ces faibles succès étaient loin de relever la gloire des armes françaises. Une coalition formidable menaçait les frontières au nord du royaume. Catinat et Vendôme n'étaient plus. Un seul nom qui rappelait encore des souvenirs de gloire n'était point éteint : Villars, l'unique espoir de la France, est envoyé au secours de Landrecies (1), que presse vivement le prince Eugène. L'attaque de ses retranchements était impraticable. Villars résolut de forcer le camp retranché de Denain, sur l'Escaut, par où les convois ennemis arrivaient de Marchiennes devant Landrecies. Le 24 juillet 1712, il feint de marcher sur les retranchements de cette dernière place. Le prince Eugène

(1) Lorsquil prit congé de Louis XIV, ce monarque lui dit : « Vous » voyez où nous en sommes ; il faut vaincre ou périr, chercher l'ennemi » et donner la bataille. — Sire, répondit Villars, c'est votre dernière ar» mée. — N'importe, répliqua le roi ; je n'exige pas que vous battiez l'en» nemi, mais que vous l'attaquiez. Si la bataille est perdue, vous ne l'é» crirez qu'à moi seul.... Je monterai a cheval, je passerai par Paris, vo» tre lettre à la main. Je connais les Français ; je vous mènerai 200,000 » hommes, et je m'ensevelirai avec eux sous les ruines de la monarchie. » La maréchale de Villars voulut dissuader son mari de se charger d'une mission aussi périlleuse. On dit même que, comptant trop peu sur son propre ascendant, elle conjura plusieurs des amis du maréchal de joindre leurs instances à ses prières ; mais Villars, repoussant ce conseil timide, leur répliqua que le salut de l'état l'emportait en lui sur toute considération privée. « Si j'ai le malheur d'être battu, ajouta-t-il, j'au» rai cela de commun avec les généraux qui ont commandé en Flandre » avant moi. Si je reviens vainqueur, ce sera une gloire que je ne parta» gerai avec personne. »

donne dans ce piége, et dégarnit ceux de Denain. Aussitôt Villars fait filer ses troupes le long de l'Escaut, qu'elles passent à 8 heures du matin. A 2 heures, il attaque et enlève le camp ennemi. Sur 17 bataillons qui le défendaient, 400 hommes seulement parviennent à s'échapper; le reste est tué, pris ou noyé dans l'Escaut. Le duc d'Albemarle, qui commandait le camp, deux princes de Nassau, les princes de Holstein et d'Anhalt, et un grand nombre d'officiers furent du nombre des prisonniers. Le prince Eugène convaincu, mais trop tard, qu'il a pris le change sur les desseins de Villars, arrive à la fin de l'action, avec tout ce qu'il peut amener de troupes; mais c'est pour compléter le triomphe des Français: après d'impuissants efforts pour enlever une redoute et le pont de Prouvy, il est forcé de regagner ses retranchements, et a encore perdu 800 hommes. Ce double avantage électrise l'armée; Villars sait habilement tirer parti de ce retour de fortune: il détache divers corps qui s'emparent, le 26, de 800 hommes à Saint-Amand, et de 600 à l'abbaye d'Anchin, aux Quatre-Clochers, à Mortagne et à l'abbaye d'Hasnon. Le fort de Scarpe est emporté, le 27. Marchiennes, le dépôt de toutes les munitions de guerre et de bouche des alliés, se rend, le 30, avec 4000 prisonniers. On y trouva 100 pièces de canon et 100 grands bateaux chargés de toutes sortes d'approvisionnements et de marchandises. Landrecies fut délivré, le 2 août, et Douay fut repris le 8 septembre. Tant de succès aussi inespérés, et dont les suites devaient être si glorieuses, avaient mérité à Villars le titre de *sauveur de la France*. Louis XIV lui donna un témoignage éclatant de sa reconnaissance, par le don qu'il lui fit, le 20 septembre, de 6 pièces de canon prises à Denain, avec autorisation de les placer sur son château de Villars. Au Quesnoy, qui se rendit à discrétion, le 4 octobre, on trouva 116 pièces de gros calibre, outre l'artillerie de la place. Le 19 du même mois, la garnison de Bouchain se rendit prisonnière de guerre. Ce furent les deux dernières actions importantes de cette campagne, et la paix fut signée à Utrecht, le 11 avril 1713. Cependant, comme l'empereur

n'avait point accédé à ce traité, le roi nomma, le 13 mai, le maréchal de Villars commandant les armées du Rhin et de la Moselle, conjointement avec le maréchal de Bezons. Villars s'empare, sans coup férir, des villes de Spire, Worms et Kayserslautern, investit Landau le 22 juin, et s'en rend maître le 20 août. Le général Vaubonne veut lui fermer le passage de Fribourg. Villars, après avoir passé le Rhin, attaque, le 20 septembre, les retranchements de ce général, et le met dans une déroute complète. Il va mettre aussitôt le siége devant Fribourg. Le 1er novembre, la garnison se retire dans les châteaux et dans le fort, qui capitulent le 16. A ce siége, le maréchal de Villars fut blessé par une pierre à la hanche. Louis XIV lui donna, le 20 du même mois, le gouvernement de cette place, qu'il conserva jusqu'au 18 janvier 1715, époque à laquelle la France la restitua à l'Autriche. Ce fut Villars qui, en qualité de ministre plénipotentiaire du roi, conclut à Rastadt, le 6 mars 1714, le traité de paix entre la France et l'empereur d'Allemagne. Le 28 du même mois, il fut reçu chevalier de l'ordre de la Toison-d'Or. Il eut en même temps les grandes entrées chez le roi, et fut reçu, le 23 juin suivant, l'un des 40 de l'académie française. Le 7 septembre, il signa, à Bade, le traité de paix avec l'Empire. Il fut nommé président du conseil de la guerre, au mois de septembre 1715; conseiller au conseil de régence, le 15 mars 1718 (1); grand-d'Espagne de première classe, au mois de juillet 1723; gouverneur de la tour de Bouc, le 2 novembre suivant; gouverneur de la citadelle de Marseille, le 7 décembre; et ministre d'état dans le même mois. Le 6 octobre 1733, le maréchal de Villars fut nommé ambassadeur extraordinaire près du roi de Sardaigne, et

---

(1) Au milieu des intrigues que ces temps orageux firent naître, Villars sut conserver une neutralité qui fit honneur à son caractère, et sacrifier la faveur des grands à la considération générale. Ce fut en partie aux représentations sages et sévères de cet homme intègre qu'on dut l'éloignement de Law, dont le fatal système avait renversé le crédit public et détruit les revenus de l'état.

général de l'armée française en Italie, sous les ordres du même prince. Le 18 du même mois, Louis XV le pourvut de la charge de maréchal-général des camps et armées, qui était restée vacante depuis la mort de Turenne. Parti de Fontainebleau le 25 octobre, il arriva à Turin le 6 novembre, investit, le 11, Gerra-d'Adda et Pizzighitone, qui capitulèrent les 28 et 29. Le château de Milan se rendit le 29 décembre. Dans les premiers jours de janvier 1734, il réduisit Trezzo, Lecco et Fuentès. Sarravalle se rendit le 5; Novarre et Arrona capitulèrent le 7; la ville de Tortone se soumit le 28, et son château le 4 février. Trois mois suffirent au maréchal de Villars pour la conquête du Milanès. A 82 ans, ce général avait conservé toute sa vigueur et son courage : sa dernière action fut un fait d'armes qu'on eût pu comparer au début de sa brillante carrière. Le 4 mai, près de Colorno, Villars, à la tête de la seconde colonne, s'avançait vers le village de Martinara. Il poussa si loin sa reconnaissance qu'il perdit de vue la tête de sa colonne. Il n'avait auprès de sa personne qu'un détachement de 80 grenadiers. Le roi de Sardaigne, qui s'était avancé avec lui, n'était escorté que par ses gardes. Tout-à-coup ils sont enveloppés par 400 hommes, qui font sur eux un feu vif et roulant. Villars forme sa petite troupe, tombe sur les ennemis, les ébranle du premier choc, et à la seconde charge les met en fuite, après en avoir tué 50 et fait 30 prisonniers. Cependant Villars avait passé 73 ans sous les drapeaux; son grand âge et l'épuisement de sa santé lui firent obtenir du roi la permission de revenir en France. Cet illustre guerrier n'eut point la consolation de revoir sa patrie. Parti du camp de Bozzollo, le 27 mai, il arriva à Turin, le 3 juin, tomba malade en cette ville, et y mourut le 17 du même mois (1). (*Chronologie militaire, tom.*

---

(1) Lorsque le prince Eugène apprit la mort de Villars, il s'écria : « La France vient de faire une perte qu'elle ne réparera pas de long- » temps. »

II, pag. 54; *Histoire de France, par Anquetil*; *mémoires du temps.*)

DE VILLARS (Armand, *comte*), *lieutenant-général*, frère puîné du maréchal de Villars, qu'il suivit dans les campagnes de 1703 et 1704 en Bavière, fut créé maréchal-de-camp, le 26 octobre de cette dernière année, et chef d'escadre, le 6 octobre 1705. Il sortit de Toulon, le 16 juillet 1706, pour aller, avec 5 vaisseaux, renforcer la garnison du port Mahon. Au mois de janvier 1707, il fit une descente dans l'île de Minorque, qu'il soumit entièrement en six jours. Après sa rentrée à Toulon, il en sortit de nouveau, pour attaquer 3 vaisseaux anglais, dont 2 prirent la fuite. Le troisième alla s'échouer sur la côte de Gênes, et l'équipage y mit le feu pour qu'il ne tombât pas au pouvoir des Français. Le comte de Villars fut créé lieutenant-général des armées du roi, le 19 juin 1708. Il combattit à Malplaquet, en 1709, obtint, le 8 octobre, le gouvernement de Gravelines, fit les campagnes de 1710, 1711 et 1712 à l'armée de Flandre, sous les maréchaux de Villars et de Montesquiou, et mourut le 9 août de cette dernière année. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 637.)

VILLATTE (Eugène), *comte d'Outremont, lieutenant-général*, ancien aide-de-camp du général Bernadotte, fit avec distinction les premières campagnes de la révolution, et fut nommé successivement adjudant-commandant, le 5 février 1799, général de brigade, le 29 août 1803, commandant de la Légion-d'Honneur, le 14 juin 1804, et général de division, le 25 février 1807. Il dut ce dernier grade aux services qu'il avait rendus pendant les campagnes de 1805, 1806 et 1807, contre la Prusse et l'Autriche, notamment à Austerlitz, à Iéna et à Eylau. Le 5 juin 1807, il contribua à la glorieuse défense de la redoute de Spanden, et commanda une division d'infanterie en Espagne, en 1808. Il contribua, le 31 octobre, à la défaite de l'avant-garde du général Blacke, et à la prise de Bilbao, que ce général espagnol fut contraint d'évacuer dans le désordre de sa retraite. Au siége de Madrid, le général

Villatte emporta par escalade, le 3 décembre, l'établissement royal du Retiro, et successivement tous les postes retranchés qu'on avait établis dans son enceinte. Le 13 janvier 1809, il culbuta un gros de troupes ennemies rangé sur la crête d'une colline escarpée près de la ville d'Uclès, et lui fit plusieurs milliers de prisonniers. Le 28 mars, il décida, à la tête de sa division, la victoire sanglante de Meddelin, et fit des prodiges de valeur à la bataille de la Talavera, le 28 juillet. A la bataille de Chiclana, le 5 mars 1811, une brigade de sa division commença l'action, culbuta les Espagnols, leur tua plus de 300 hommes, et détruisit les ouvrages qu'ils avaient commencés à la tête de pont de Santi-Petri. Pendant les campagnes de 1812 et 1813, le général Villatte commanda la réserve, forte de 10,000 hommes, sur la Bidassoa. Lors du passage de cette rivière par les Anglais et du combat livré, le 8 octobre de cette dernière année, le général Villatte, campé sur les hauteurs d'Ascain, à une lieue de la Bayonnette, passa la Nive pour se porter au secours de la division du général Taupin, assailli dans cette redoute, et vivement mené par 20,000 ennemis. Cette division, soutenue par la réserve du général Villatte, put se reformer en arrière de la Nive, et ces deux corps se maintinrent dans leur position jusqu'au mouvement que fit l'armée, pour aller en prendre une nouvelle en avant de Bayonne (1). Le général Villatte avait été blessé à l'affaire de Bessussary, sur la Nive, le 10 décembre. Il combattit à Orthez et à Toulouse, les 27 février et 10 avril 1814. Le roi le nomma chevalier de Saint-Louis, le 2 juin suivant, et inspecteur-général d'infanterie dans la 20ᵉ division militaire. En 1816, il passa au commandement de la 4ᵉ division militaire à Tours, et, le 17 décembre 1818, à celui de la 2ᵉ division à Châlons. Il commande la 3ᵉ division militaire à Metz, depuis le mois de janvier 1820. Il a reçu le grand-cordon de l'ordre royal

(1) Voyez *le Moniteur* du 28 juillet 1821, où se trouve rectifiée une erreur du tome XII, pag. 283 des *Victoires et conquêtes*.

de la Légion-d'Honneur, le 20 septembre de cette année, et a été fait commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint Louis, au mois d'août 1823. (*Monit., ann. du temps.*)

de VILLEBERTAIN, *voyez* de Mesgrigny.

de VILLEMONTÉE (Jean-Baptiste-Marien Hautier ou Autié, *comte*), *maréchal-de-camp*, et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, est né le 7 février 1753. Il entra au service dans les mousquetaires, 2e compagnie, le 8 février 1767; passa sous-lieutenant au régiment d'Orléans dragons, le 24 juillet 1778; et y devint capitaine, le 26 octobre 1784. Émigré en 1791, il fut nommé à Coblentz, par brevet de LL. AA. RR., du 28 avril 1792, officier-supérieur de la 8e compagnie des mousquetaires, avec rang de colonel. Il a fait la campagne de cette année, sous les ordres des princes; s'est trouvé au siége de Maestricht en 1793, et a fait, en qualité de colonel de cavalerie, les campagnes de 1795, 1796, 1797, 1798, 1799, 1800 et 1801, jusqu'au licenciement définitif, à l'armée du prince de Condé. Des certificats de ce prince et de LL. AA. RR. les ducs d'Angoulême et de Berry attestent, dans les termes les plus honorables, les services rendus par le comte de Villemontée pendant toutes ces campagnes. Il a été promu au grade de maréchal-de-camp, le 28 avril 1801. (*Brevets militaires.*)

de VILLEQUIER, *voyez* d'Aumont.

de VILLENEUVE, *voyez* d'Allis.

de VILLERS-LA-FAYE (Antoine, *marquis*), *maréchal-de-camp*, naquit au château de Rousset, bailliage d'Arnay-le-Duc, en Bourgogne, le 12 octobre 1740. En 1752, il obtint le brevet de lieutenant de milice au bataillon de Dijon, d'où il passa dans les pages de la petite-écurie du roi, au mois d'avril 1756. Le 20 janvier 1759, il fut nommé cornette au régiment de dragons de Bauffremont (depuis Lorraine), avec lequel il fit la campagne de Hanovre,

sous le maréchal de Broglie. Détaché avec 25 dragons, et secondé par un officier qui commandait un pareil nombre de hussards, ils s'emparèrent d'une soixantaine de caissons, de voitures d'équipages et de berlines, après avoir mis en déroute l'escorte qui défendait ce convoi : M. de Villers-la-Faye n'eut qu'un seul homme tué. Cette petite affaire lui valut une gratification de 400 livres, et celle de deux louis pour chacun de ses soldats. Dans une autre rencontre, sa compagnie avait été détachée pour éclairer la marche de l'armée. Enveloppée pendant la nuit et sommée inutilement de se rendre, elle voulut tenter de s'ouvrir un passage de vive force; mais elle fut presque entièrement détruite : le capitaine et le lieutenant, grièvement blessés, tombèrent au pouvoir de l'ennemi. M. de Villers-la-Faye, qui n'avait reçu qu'un coup de sabre à la figure, s'échappa avec 20 dragons seulement, et commanda depuis cette compagnie, dont la commission de capitaine lui fut expédiée, le 20 juillet 1761. Il servit en cette qualité jusqu'à la paix, et rentra en France avec son régiment, en 1763. Il fut nommé aide-major de sa compagnie, le 14 juillet 1766. Par suite des réformes qui allaient s'opérer dans ce régiment, et qui pouvaient ôter l'état et l'existence à des officiers peu riches, M. de Villers-la-Faye eut la générosité de solliciter pour qu'on mît à sa place d'aide-major un de ses camarades, et reprit, en 1710, son ancien grade de capitaine-commandant de sa compagnie. Le 4 avril 1774, il fut nommé mestre-de-camp de dragons, et, la même année, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Émigré, le 6 juin 1791, il rejoignit le prince de Condé à Worms, commanda d'abord dans l'armée de ce prince une compagnie de cavalerie noble de son nom, et fit ensuite les fonctions de maréchal-de-camp, grade auquel il fut promu le 4 avril 1799. Il s'est trouvé à toutes les affaires auxquelles le corps de Condé a pris part, notamment à la prise des lignes de Weissembourg, à Berstheim, à Haguenau, à Ober-Kamlach, à Biberach, donnant dans toutes les occasions des preuves de courage et d'habileté. Il n'a quitté ce corps qu'au licenciement défi-

nitif, effectué au mois de février 1801, et est décédé le 22 juin 1818. (*Brevets militaires.*)

DE VILLERS-LA-FAYE (Marie-Madeleine-Simon, *vicomte*), *lieutenant-général*, frère du précédent, est né à Avallon, en Bourgogne, le 14 avril 1752. Volontaire, puis sous-lieutenant d'infanterie dans la légion de Condé, les 1er mai 1768 et 28 octobre 1769, il passa sous-lieutenant de dragons dans la même légion, le 20 août 1771, et fut nommé lieutenant en second de chasseurs, par incorporation au régiment de Penthièvre dragons, le 9 décembre 1776; capitaine au régiment Royal infanterie, le 3 juin 1779; lieutenant en premier, puis capitaine de remplacement au régiment de chasseurs des Cévennes, les 1er juin et 10 novembre 1786. Il entra sous-lieutenant dans la compagnie écossaise des gardes-du-corps du roi, avec rang de lieutenant-colonel, le 1er avril 1788, et fut créé chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 13 septembre 1789. Il était de service à Versailles aux journées des 5 et 6 octobre. Les gardes-du-corps ayant été réformés, le 12 septembre 1791, le vicomte de Villers-la-Faye émigra au mois d'octobre; fit la campagne de 1792, dans son corps, à l'armée des princes, et toutes les autres campagnes à l'armée de Condé, savoir : celle de 1793 comme brigadier; celle de 1794 comme colonel-lieutenant du 2e régiment de cavalerie, composé de gardes-du-corps; et celles de 1795, 1796 et 1797 en qualité de maréchal-des-logis. Il reçut, le 5 janvier 1797, le brevet de colonel de cavalerie, pour prendre rang du 15 mars 1790. Il a servi jusqu'au licenciement définitif, et s'est trouvé à toutes les actions où le corps de Condé a combattu. Le roi le créa, le 9 août 1814, maréchal-de-camp, pour prendre rang de 1797, et lieutenant-aide-major de la compagnie écossaise des gardes de S. M. Le vicomte de Villers-la-Faye a accompagné le roi à Gand, au 20 mars 1815, et a fait partie du corps d'armée commandé par M. le duc de Berry. Il a été créé lieutenant-général, le 26 octobre de la même année, et commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis,

le 24 août 1817. Enfin il a été admis, le 1er novembre 1815, à la retraite de son grade, à compter du 1er janvier 1816. (*Brevets militaires.*)

DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Pierre), souverain maître de l'hôtel du roi, fut créé *porte-oriflamme de France*, le 15 octobre 1372. (*Voyez* le tom. VIII, pag. 204 et 315 de l'*Histoire des Grands-Officiers de la Couronne.*)

DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Jean)(1), *maréchal-de-camp,* fils du précédent, commença à porter les armes dès sa plus tendre jeunesse, et fut fait prisonnier de guerre au siége de Harfleur, que les Anglais emportèrent d'assaut, le 18 septembre 1415. Rendu à la liberté presqu'aussitôt après, en payant une rançon considérable, Charles VI le nomma, le 30 octobre, maître des eaux et forêts de Normandie. En 1418, l'Isle-Adam se jeta dans la faction bourguignonne, contre celle des Orléanais ou Armagnacs : toutes deux ensanglantèrent la France, pour se saisir de l'autorité. Le 29 mai, à la faveur des émissaires qu'il avait dans Paris, il pénétra dans cette capitale, s'assura de tous les quartiers, se saisit de la personne du roi, et s'empara de la Bastille, au moment où Tannegui du Châtel venait d'en sortir avec le dauphin. Charles VI, contraint de reconnaître un maître dans le duc de Bourgogne, son vassal, destitua les grands-officiers de la couronne, et, pour prix de la trahison de l'Isle-Adam et du sang qu'elle avait coûté, le nomma, le 12 juin, maréchal de France, à la place de Boucicaut, guerrier irréprochable, et qui, pendant plus de 30 ans, avait fait respecter les drapeaux français en Flandre, en Guienne, en Hongrie et surtout en Italie. Le 12 du même mois, tout ce qui portait le nom d'Armagnac, ou qui était attaché à cette faction, fut livré aux fureurs de la populace, et périt par

---

(1) Aïeul de Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, célèbre par sa défense de Rhodes, contre Soliman II, mort, à Malte, le 21 août 1534.

toutes sortes de supplices, sans distinction d'état, de sexe ni de qualité; journée horrible, qui ne peut être comparée dans l'histoire de France qu'aux massacres des 2 et 3 septembre 1792. Cependant les Anglais surprennent Pontoise, en 1419. Réveillé par le bruit des armes, l'Isle-Adam échappe à la poursuite de l'ennemi, et se retire à Beauvais. En 1420, il attaque sans succès la ville de Toucy; mais il se dédommage de cette résistance par la prise d'Étampes et de Saint-Germain. Il secourut Auxerre, la même année. En 1421, le duc de Bourgogne s'unit aux Anglais. L'Isle-Adam, devenu suspect au roi d'Angleterre, fut arrêté, le 8 juin, et destitué de ses charges militaires. Le duc de Bedfort lui rendit la liberté, en 1422, et le conduisit au siége de Meulan, où il commanda une partie de l'armée du duc. Le même prince le nomma successivement capitaine du château royal de Choisy, le 2 octobre 1424; capitaine du château du Louvre, en 1428, et gouverneur de Paris en 1430. Il avait été reçu chevalier de la Toison-d'Or, le 10 janvier 1429. Le duc de Bourgogne lui donna, en 1431, la charge de sénéchal du Bourbonnais. Le 25 avril 1432, il fut nommé capitaine de 57 lances à cheval (285 hommes), et de 134 hommes de trait, sous le duc de Bedfort, et fut battu, la même année, près de Lagny, par le comte de Dunois et le maréchal de Boussac. Le 25 octobre, l'Isle-Adam prêta serment entre les mains du même duc pour la charge de maréchal de France, dans laquelle ce prince l'avait réintégré. En 1433, il joignit le duc de Bourgogne au siége du château de Passy, qui, faute de secours, fut forcé de capituler. En 1434, il s'empara de Beaumont-sur-Oise, qu'il fit raser, de Creil, de Neuville, de Pont-Sainte-Maxence, de la Rouge-Maison, de Clermont en Beauvaisis, et de Crêpy, qu'il emporta d'assaut. En 1435, il assiégea, prit et fit raser la ville de Saint-Denis. Pendant les préliminaires qui allaient amener le traité d'Arras, l'Isle-Adam se saisit de Pontoise, dans le temps où la garnison anglaise faisait un fourage aux environs, en ferma les portes, et jura de ne livrer cette place importante qu'au roi Charles VII, si la paix avait lieu,

ou au duc de Bourgogne, si les négociations se rompaient. Le 21 septembre 1435, le jour même de la conclusion de la paix, l'Isle-Adam rentra au service de France, avec la dignité de maréchal de France. Dès-lors le maréchal, trop long-temps l'instrument d'une faction sanguinaire, consacra ses talents et sa valeur à son souverain légitime. Le premier acte qu'il fit de l'autorité militaire dont Charles VII l'avait investi, fut la soumission de Paris à ce monarque, en 1436. Il avait préludé à cette conquête par deux combats sanglants contre les Anglais, l'un sous les murs de la capitale, l'autre à l'abbaye de Saint-Denis. Cette victoire avait relevé le courage et les espérances des fidèles serviteurs du roi. Le 13 avril, l'Isle-Adam et le connétable de Richemont s'avancent sous les murs de Paris. Tandis que leurs soldats donnent aux Bourguignons l'assurance trompeuse d'une amnistie générale, l'Isle-Adam fait dresser des échelles, s'élance le premier sur la muraille, arbore la bannière royale, et fait abattre le pont-levis aux troupes du connétable. En vain les Anglais courent aux armes et font tendre des chaînes dans les rues; repoussé vivement jusque dans la Bastille, l'ennemi est contraint de capituler et de sortir de Paris. Moins heureux en 1437, l'Isle-Adam fut sur le point d'être fait prisonnier, dans Pontoise, par le fameux Talbot; il n'eut que le temps de se sauver par la porte du pont, abandonnant la place aux Anglais. Il périt, le 22 mai de la même année, dans une sédition populaire, à Bruges. (*Chronologie militaire, tom. II, pag.* 163.)

DE VILLIERS (Claude-Paul DE BEAUJEU, *comte*), fut créé *lieutenant-général* le 16 juillet 1652. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 146.)

DE VIMEUR (Jean-Baptiste-Donatien), *comte de Rochambeau* (1), *maréchal de France*, naquit le 1er juillet

(1) Petit-neveu de François-César de Vimeur, chevalier de Rochambeau, chef d'escadre des armées navales, décédé à Rochambeau, en Vendômois, le 28 août 1749.

1725. Il entra au service, en qualité de cornette, au régiment de Saint-Simon (depuis Archiac), le 24 mai 1742, et fit ses premières armes la même année, en Bohême, sous les ordres des maréchaux de Maillebois, de Broglie et de Belle-Isle. Il se trouva, le 10 octobre, à la défaite des pandours, devant Ellenbogen, et à la prise de cette place et de Caden; au secours de Braunaw, dont le prince Charles de Lorraine leva le siége le 9 décembre, et au ravitaillement d'Egra. Rentré en France avec l'armée, au mois de juillet 1743, on lui donna, le 23 de ce mois, une compagnie de cavalerie dans son régiment; il la commanda sur le Rhin pendant le reste de la campagne. Il fit celle de 1744, sous le maréchal de Coigny, et combattit, le 5 juillet, à la prise de Weissembourg et des lignes de la Lautern et de Suffelsheim; à l'affaire de Haguenau, le 23 août, et au siége de Fribourg, qui capitula le 6 novembre. Le comte de Rochambeau passa l'hiver en Suabe. A l'armée du Bas-Rhin, en 1745, sous les ordres du prince de Conty, il servit aux siéges de Mons, de Charleroy et de Namur, et à la bataille de Raucoux, le 11 octobre. Il était alors aide-de-camp du comte de Clermont, fonction qu'il avait précédemment remplie près du duc d'Orléans. Louis XV le nomma, le 3 mars 1747, colonel du régiment d'infanterie de la Marche. Il le commanda, le 5 juillet, à la bataille de Lawfeldt, livrée par ce monarque en personne; fit partie des colonnes qui, après plusieurs charges consécutives, enlevèrent le village à la baïonnette, et reçut deux blessures graves. Au siége de Maestricht, qui fut pris le 7 mai 1748, le comte de Rochambeau avait été chargé de compléter l'investissement de la place sur la rive gauche de la Meuse, avec 14 compagnies. Le 1er juin 1755, le roi lui accorda le gouvernement de Vendôme, en survivance de son père. Au mois d'avril 1756, il fit partie de l'expédition de l'île de Minorque, sous le maréchal de Richelieu. Sa conduite, dans les différents assauts livrés à la forteresse de Saint-Philippe et aux autres forts de Mahon, fut honorablement citée; elle lui valut la croix de Saint-Louis et le grade de brigadier d'infanterie, qui lui fut conféré le 23

juillet, trois semaines après la conquête de Minorque. Employé à l'armée d'Allemagne, par lettres du 1er mars 1757, le comte de Rochambeau fut détaché, avec 4000 hommes, dans le pays d'Halberstadt. Il s'empara de la forteresse de Rawenstein, défendue par 14 pièces de canon, et fit mettre bas les armes à la garnison prussienne. Le 26 juillet, il contribua à la défaite des Hanovriens à Hastembeck, sous le maréchal d'Estrées; et, après la soumission de Minden et de Hanovre, les 3 et 4 août, il suivit l'armée dans la marche sur Zell. A la bataille de Crevelt, le 23 juin 1758, le comte de Rochambeau, à la tête de 3 brigades d'infanterie, soutint pendant long-temps les efforts de toute l'armée du prince Ferdinand de Brunswich. Il fut nommé colonel du régiment d'Auvergne infanterie, le 7 mars 1759, et combattit, le 1er août, à la bataille de Minden, perdue par le maréchal de Contades. A la tête d'une brigade d'élite, il força le général Luckner à se retirer dans les gorges de Salmunster, et harcela l'arrière-garde du prince Ferdinand, lors de la retraite de Saxenhausen à Cassel, le 10 juin 1760, après la défaite de ce prince à Corbach par le maréchal de Broglie. Il combattit à Warbourg, le 31 juillet, et se signala à Radern, à la tête de la brigade d'Auvergne, à laquelle il fit gravir une montagne d'un accès très-difficile, pour aller attaquer l'ennemi. S'étant joint ensuite aux troupes de M. de Stainville, il contribua à la destruction d'un corps de 10,000 ennemis, et à la prise de l'artillerie et des bagages du comte de Fersen, qui succomba dans l'action. Le 16 octobre, au combat de Clostercamps, où périt d'une mort si glorieuse le brave chevalier d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne, le comte de Rochambeau, à la tête de ce régiment, contribua à la défaite sanglante de l'ennemi, et fut blessé dans cette affaire, qui força les Hanovriens à lever le siége de Wesel. Créé maréchal-de-camp le 20 février 1761, et inspecteur de cavalerie le 7 mars, il se distingua, le 21 de ce dernier mois, à l'affaire de Grunberg, dirigea l'aile droite aux combats de Filinghausen, les 15 et 16 juillet, et fit sa retraite en si bon ordre, que l'ennemi ne put parvenir à l'entamer. Pendant le reste de cette

campagne, et jusqu'aux préliminaires de Fontainebleau, le comte de Rochambeau eut le commandement de plusieurs corps de troupes, à la tête desquels il se fit remarquer, tant dans les diverses actions où il prit part, que par son habileté dans la science des marches et des campements. Le roi le nomma commandeur de l'ordre de Saint-Louis, le 1er avril 1766; puis gouverneur de Villefranche, le 16 avril 1776, et le chargea, en 1779, du commandement de l'avant-garde de l'armée rassemblée sur les côtes, et destinée à faire une descente en Angleterre. Il fut promu au grade de lieutenant-général des armées, le 1er mars 1780. Appelé, bientôt après, à jouer un rôle considérable dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique, le comte de Rochambeau fut mis par le roi Louis XVI à la tête d'un corps auxiliaire de 6000 hommes, qui, débarqué à Rhode-Island dans le cours de l'automne, fut presque aussitôt joint par un nouveau corps aussi nombreux, amené par le comte de la Touche-Tréville. Le général Clinton et lord Arbuthnot font d'inutiles efforts pour enlever au comte de Rochambeau sa première conquête : la résistance et la tactique du général français, secondées par les mouvements de l'immortel Washington, déconcertent tous leurs projets. Il réunit ses forces à celles du généralissime américain dans la presqu'île d'Yorck-Town, et concourut à la reddition de New-Yorck et de Glocester, où lord Cornwallis fut obligé, le 19 octobre 1781, de poser les armes, et de se rendre prisonnier de guerre, avec 8000 hommes, 180 pièces de canon et 22 drapeaux. Cette journée ayant consolidé l'indépendance des États-Unis, le comte de Rochambeau, comblé de l'estime et de la reconnaissance des Américains, revint en France. Il fut reçu, le 1er janvier 1784, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, dans lequel le roi lui avait désigné une place dès le 8 juin de l'année précédente. Vers le même temps, il fut nommé au commandement supérieur de la province de Picardie, et passa de ce gouvernement à celui de l'Alsace, en 1789. La présence d'un général aussi illustre par ses exploits que respectable par son caractère, rétablit le calme dans cette

province, et apaisa des troubles populaires qui déjà semblaient préluder aux malheurs de la révolution. Nommé, en 1790, commandant de l'armée du Nord, le comte de Rochambeau fit rétabiir toutes les fortifications qui couvrent cette frontière. Il forma trois camps retranchés, à Dunkerque, à Maubeuge et à Sedan, et parvint momentanément à mettre un frein à l'insubordination des troupes, et à rétablir la discipline. Louis XVI l'éleva au grade de maréchal de France, le 28 décembre 1791. Lorsque l'assemblée nationale eut déclaré la guerre à l'Autriche, sans qu'aucunes mesures eussent été prises pour seconder une telle entreprise, le comte de Rochambeau reçut, le 21 avril 1792, l'ordre de prendre le commandement de l'armée du Nord. Dans l'état de dénuement et de détresse où l'imprévoyance du gouvernement avait abandonné les troupes, le comte de Rochambeau insistait pour qu'on se tînt sur la défensive; mais l'opinion contraire, dirigée par l'esprit remuant de Dumourier, ayant prévalu, il eut ordre, le 24, de commencer les hostilités par l'attaque du poste de Quiévrain. On sait quelle fut l'issue fâcheuse de cette attaque, faite, le 29, par 6 bataillons et 6 escadrons, qui laissèrent dans leur fuite 5 pièces de canon au pouvoir des Autrichiens, et eussent été totalement défaits et emmenés prisonniers, si le maréchal de Rochambeau, accouru avec 3 régiments à leur secours, n'eût arrêté l'ennemi, par le feu de 8 pièces d'artillerie placées, par ses ordres, sur les hauteurs de Saint-Sauve. Le ministère put apprécier alors la sagesse des conseils de Rochambeau; mais ce vieux général, ayant cru démêler un manque de confiance dans le peu d'égard avec lequel ils avaient été accueillis, donna sa démission, et se retira dans ses terres, en Vendômois. La perte de ce chef habile et universellement respecté, allait devenir sensible dans la crise orageuse qui se préparait. Son éloignement excita dans toute l'armée des regrets, qui furent exprimés, en termes très-honorables pour lui, dans un décret que l'assemblée nationale rendit, le 7 mai, comme pour réparer l'injustice de la conduite qu'on avait tenue à son égard. Le

comte de Rochambeau mourut en 1804, quelques mois après l'institution de l'ordre de la Légion-d'Honneur, dont il avait reçu le titre de grand-officier, le 26 octobre. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 451; *Moniteur, annales du temps.*)

DE VIMEUR (N.....), *vicomte de Rochambeau, général de division*, et fils du précédent, naquit au château de Rochambeau, en 1750. Il embrassa l'état militaire dès sa plus tendre jeunesse; et, le 22 janvier 1779, il fut nommé colonel du régiment Royal-Auvergne, où il avait fait ses premières armes sous les yeux de son père. En 1780, il suivit celui-ci aux États-Unis d'Amérique, et partagea avec lui les fatigues et la gloire de cette brillante expédition. Ses services lui avaient mérité des témoignages flatteurs de la part du gouvernement américain. Avant son départ, le congrès lui conféra la décoration de Cincinnatus, et, à son retour en France, le roi le créa chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Il fut élevé successivement aux grades de maréchal-de-camp, le 30 juin 1791, et de général divisionnaire, le 9 juillet 1792. La même année, il fut appelé au commandement des îles du Vent, en remplacement de M. de Béhague. Débarqué à Saint-Domingue, il soumit les nègres révoltés et se rendit aux îles du Vent, au commencement de 1793. Il fut presque aussitôt attaqué, à la Martinique, par M. de Béhague, qui, à la tête d'un grand nombre de royalistes, s'était joint aux Anglais pour expulser les républicains. Mais le vicomte de Rochambeau, à la suite d'une affaire assez vive, força les Anglais de se rembarquer avec précipitation, et déjoua les tentatives faites sur la Guadeloupe et Sainte-Lucie. Cependant, le 4 février 1794, 14,000 hommes de troupes réglées, non compris les émigrés des colonies, débarquent sur les côtes de la Martinique. Le général Rochambeau n'a que 600 hommes, dont 400 de milices, a opposer à un ennemi aussi nombreux. Il peut compter à peine sur quelques secours de la part des habitants, dont le plus grand nombre l'abandonne pour se cacher dans les habitations

ou se soumettre aux Anglais. Malgré ses faibles moyens, Rochambeau ne se laisse point intimider par l'aspect d'un danger si imminent. Il s'enferme dans la ville de Saint-Pierre, où, quoique privé d'ingénieurs pour conduire les défenses, de canonniers pour servir les batteries, sans troupes suffisantes pour garnir les forts, sans palissades dans les chemins couverts, sans mineurs, sans officiers d'état-major, et dans un dénuement presque absolu, il soutient 49 jours de siége, dont 32 de tranchée ouverte. Réduits à 300 braves auxquels il veut sauver la vie, Rochambeau demande et obtient les honneurs de la guerre. Les Anglais ne purent s'empêcher d'admirer l'intrépidité de cette faible garnison, qui avait opposé, aux efforts de toute une armée, une résistance aussi opiniâtre. Le général Rochambeau se fit débarquer à Philadelphie, sur les instances de Washington, illustre compagnon d'armes de son père. De là il repassa en France, avec les débris de sa petite troupe, que suivait un grand nombre de colons républicains. Nommé, en 1796, gouverneur-général de Saint-Domingue, il arriva dans cette colonie, le 11 mai, avec 400 hommes en état de porter les armes. Il trouva le nord de l'île agité par des troubles; et bientôt après, contrarié lui-même dans ses mesures par les généraux qui commandaient sous lui, et par les commissaires civils, il fut destitué et renvoyé en France. Employé à l'armée d'Italie, en 1800, il commanda la seconde des 4 divisions qui composaient cette armée, et fut chargé de la défense de la tête du pont du Var. Il se fit beaucoup d'honneur dans les affaires des 16, 22, 24, 26, et 28 mai, 3 et 5 juin, contre l'armée du général Elsnitz. Il fit la campagne suivante sur la Piave et dans le Tyrol, s'empara de Storo, le 1er janvier 1801, et contribua aux avantages remportés sur le général Laudon. Employé, en 1802, sous le général le Clerc, dans l'expédition de Saint-Domingue, il s'empara du fort Dauphin, le 2 février, et, le 17, battit complétement Toussaint-Louverture, dans la rivière à Couleuvres. Le général le Clerc étant décédé, le 2 novembre 1803, le vicomte de Rochambeau lui succéda dans le titre

de capitaine-général et commandant en chef les troupes des Antilles. Les préventions que ce général nourrissait depuis long-temps contre les hommes de couleur, étaient peu propres à rétablir les affaires de la France dans les colonies. La sévérité qu'il déploya envers quelques colons révoltés, acheva d'exaspérer les esprits et de soulever indistinctement les noirs et les mulâtres contre les troupes françaises. L'énergie de Rochambeau, son activité infatigable comprimèrent long-temps l'insurrection ; mais, ne recevant point de secours qui pussent réparer les pertes continuelles que lui causaient les nombreux combats qu'il avait à livrer ou à soutenir, il fut contraint d'évacuer le Cap et de s'embarquer, le 30 novembre, pour repasser en France. Au mépris d'une convention faite avec l'escadre anglaise, qui devait prendre le convoi français sous sa protection, Rochambeau fut déclaré prisonnier de guerre presqu'à la sortie du port, et dirigé sur la Jamaïque, avec 3 frégates et 17 bâtiments, qui portaient les débris de son armée. Conduit ensuite en Angleterre dans le cours du mois de février 1804, il cessa, à son retour en France, d'être employé jusqu'à l'époque de la campagne désastreuse de Moscou. Il commanda, en 1813, une division du 5e corps aux ordres du général Lauriston. Il donna les plus brillantes preuves de capacité et de courage à Bautzen, les 19 et 20 mai, et à Wolfsberg, le 23 août, et périt glorieusement à la bataille de Léipsick, le 18 octobre, en donnant à ses troupes l'exemple du plus beau dévouement. (*Moniteur*, *annales du temps*.)

VINOT (Gilbert-Julien, *chevalier*, puis *baron*), *maréchal-de-camp*, né à Soissons, le 17 juillet 1772, entra au service, en 1792, comme volontaire dans le 1er bataillon des grenadiers de Paris, d'où, après avoir fait les campagnes à l'armée du Nord, il passa dans le 26e régiment de cavalerie. Il y devint successivement fourrier et sous-lieutenant; fut incorporé, avec ce dernier grade, dans le 22e régiment de chasseurs à cheval, et y obtint successivement tous les grades jusqu'à celui de colonel à la suite. Il se dis-

tingua pendant la campagne de 1807, étant alors chef d'escadron au 22ᵉ régiment de chasseurs à cheval, dont il prit le commandement par *interim* après le combat de Gustadt, où fut blessé M. de Bordesoulle, colonel de ce régiment. Il se fit remarquer dans plusieurs charges brillantes qu'il exécuta aux batailles de Heilsberg et de Friedland. A Wanaglauken, la veille de l'armistice de Tilsitt, à la tête de 120 chasseurs qu'il avait réunis en sortant d'un défilé, il parvint, par une charge audacieuse et soutenue, à dégager le 20ᵉ régiment de chasseurs à cheval, commandé par le colonel Casteix, qui se trouvait assailli par 1200 Cosaques. Appelé au commandement du 2ᵉ régiment de hussards, il le rejoignit en Espagne, et servit constamment à l'avant-garde de l'armée. La défense de Ronda, dont il fut nommé gouverneur, ainsi que des pays qui environnent cette place, fit beaucoup d'honneur au colonel Vinot. Avec 450 hommes seulement, et malgré la difficulté de la position de Ronda, situé dans les montagnes, il se maintint pendant trois mois contre les efforts d'une population insurgée et contre les attaques réitérées de plusieurs corps nombreux, qui tentèrent de le débusquer de ce poste non fortifié. La plus remarquable de ces attaques fut celle commandée, le 3 mai 1810, par le général Gonzalès, à la tête de 6000 Espagnols. Après huit heures d'un combat opiniâtre, l'ennemi, repoussé de toutes parts, et même sabré sur plusieurs points par les braves hussards du colonel Vinot, abandonna son entreprise et fit sa retraite en désordre, après avoir essuyé une perte considérable. Quelque temps après, à Fuente-de-Cantos, en Estramadure, le colonel Vinot, à la tête de son régiment, contribua à la prise d'une batterie de 14 pièces de canon, soutenue par 1800 cavaliers espagnols. Le 19 février 1811, à la bataille de la Gébora, qui amena la reddition de Badajoz, le colonel Vinot pénétra trois fois dans le camp espagnol, et contribua le plus à forcer les 10,000 hommes qui l'occupaient à abandonner leur position. Le même jour, à la tête de 120 hussards, il chargea 1900 Portugais et Espagnols, et les contraignit de fuir dans le plus grand

désordre. Près de 700 prisonniers furent le résultat de cette charge. Le colonel Vinot donna de nouvelles preuves de capacité et d'audace à la bataille d'Albuhera, le 16 mai. A la tête de son régiment, et secondé par le 10ᵉ de hussards et par des lanciers polonais, il contribua à enfoncer une partie de la première ligne de l'infanterie anglaise, à lui faire 1800 prisonniers, et à s'emparer de 8 pièces d'artillerie, qui, placées sur une hauteur, servaient à foudroyer l'armée française. Il protégea ensuite la retraite de l'armée, et particulièrement la batterie que commandait le colonel Bouchu, qui, avant de faire son mouvement rétrograde, avait voulu épuiser toutes ses munitions sur l'ennemi, et se trouvait depuis près d'une heure entravé par les obstacles du terrain, et exposé aux attaques des Anglais. La belle conduite que tint le colonel Vinot dans cette action lui valut le grade de commandant dans l'ordre de la Légion-d'Honneur, qui lui fut conféré le 20 du même mois. A Yerumena, le colonel Vinot surprit de nuit et fit prisonnier un escadron de 150 Anglais; et, au mois de juillet de la même année, il prit 120 chasseurs hanovriens, dans une découverte faite sur la place d'Elvas, en Portugal. Il fut créé général de brigade, le 3 mars 1813; fit la campagne de cette année et la suivante en Espagne et en France, et fut créé chevalier de Saint-Louis par le roi en 1814. Employé pendant la campagne de 1815, dans l'armée de Buonaparte, il a fait partie du licenciement de cette armée, et est aujourd'hui porté sur le tableau des officiers-généraux en disponibilité. (*Brevets militaires*, *annales du temps*.)

DE VINTIMILLE (François) *des comtes de Marseille, comte du Luc*, né le 5 mars 1606, et fait *maréchal-de-camp*, le 21 juillet 1649, mourut le 2 février 1667. (*Chronologie militaire*, *tom. VI*, *pag.* 268.)

DE VINTIMILLE (Gaspard-Madelon Hubert) *des comtes de Marseille*, *marquis du Luc*, né le 9 mars 1687, et *lieutenant-général* du 1ᵉʳ mars 1738, décéda le 17 mars 1748. (*Chronologie militaire*, *tom. IV*, *pag.* 218.)

DE VINTIMILLE (Jean-Baptiste-Félix-Hubert) *des comtes de Marseille, comte du Luc*, né le 23 juillet 1720, et *lieutenant-général* du 17 décembre 1759, mourut en 1775. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 666.)

DE VINTIMILLE (Charles-François-Gaspard-Fidèle) *des comtes de Marseille, marquis du Luc*, mestre-de-camp du régiment Royal-Corse, en 1765, fut créé brigadier, le 1er mars 1780, *maréchal-de-camp*, le 5 décembre 1781, et chevalier des Ordres du roi, le 1er janvier 1784. Il était chevalier d'honneur de *Madame*, comtesse d'Artois. (*Etats militaires.*)

DE VIOMÉNIL, *voyez* DU HOUX.

DE VIRAY, *voyez* DE TOUSTAIN.

DE VIRIEU DE BEAUVOIR (Pierre-Gabriel-Xavier, *comte*), *maréchal-de-camp*, né le 12 septembre 1723, entra au service en 1735. Il fut nommé, le 15 août 1743, capitaine au régiment d'Enghien infanterie, où il commanda bientôt après une compagnie de grenadiers; se distingua aux affaires de Deckindorff, en Bavière, et de Weissembourg, en Alsace; combattit aux siéges de Fribourg, de Mons, de Charleroy, de Namur et de Maestricht, et fut blessé à la bataille de Lawfeldt. Il fut nommé brigadier d'infanterie, le 25 juillet 1762, lieutenant de roi de la citadelle du Hâvre, puis maréchal-de-camp, le 1er mars 1781, et mourut en 1782. (*Etats militaires.*)

DE VIRIEU DE BEAUVOIR (Nicolas-Alexandre, *chevalier*, puis *vicomte*), *maréchal-de-camp*, frère du précédent, naquit le 26 août 1733. Il fut nommé, le 1er avril 1746, lieutenant au régiment de Guienne, incorporé dans celui du Dauphin en 1762. Il avait été reçu chevalier de Malte, le 28 février 1750. On le nomma lieutenant de la compagnie colonelle du régiment Royal infanterie, le 1er mars 1747; capitaine au régiment de Languedoc dragons, le 1er septembre 1755; mestre-de-camp à la suite, le 1er décembre 1762,

et exempt de la compagnie de Beauvau des gardes-du-corps du roi, le 1er janvier 1763. Il en sortit, le 5 juin, pour prendre le commandement du régiment de Monsieur, comte de Provence, fut créé brigadier de dragons, le 1er mars 1780, puis lieutenant de roi en Dauphiné, et maréchal-de-camp, le 5 décembre 1781. Le vicomte de Virieu a émigré, et a été nommé, au mois de juillet 1792, capitaine-lieutenant de la compagnie des grenadiers à cheval de la maison du roi, à l'armée des princes. (*Etats militaires.*)

de VITRY, *voyez* de l'Hôpital.

de VITTERMONT, *voyez* du Bosc.

de VOISINS (N...., *vicomte*), colonel du régiment de Besançon artillerie, fut créé brigadier d'infanterie, le 1er janvier 1784, et *maréchal-de-camp*, le 9 mars 1788. Il est mort en 1791. (*Etats militaires.*)

de VOISINS, *voyez* de Gelas.

de VOMAS, *voyez* de Bonnay.

de VOYENNE, *voyez* de Blottefière.

W

de WAGRAM, *voyez* Berthier.

de WALSH-SERRANT (N..., *comte*), chevalier de Saint-Louis, fut nommé mestre-de-camp-commandant du régiment de son nom, le 28 août 1777; puis créé brigadier d'infanterie, le 1er mars 1780, et *maréchal-de-camp*, le 1er janvier 1784. (*Etats militaires.*)

de WARTIGNY, *voyez* de Brouilly.

WATHIEZ (François-Isidore, *chevalier*, puis *baron*); *maréchal-de-camp*, est né à Versailles, le 1er septembre 1777. Destiné premièrement à l'état de commissaire-des-guerres, il suivit à l'armée des Alpes l'ordonnateur Denniée, dans les premiers jours de l'année 1793. Ses inclinations le portant vers la carrière militaire, il entra dans un régiment de hussards, et obtint, le 3 novembre 1793, à l'âge de seize ans, un brevet de sous lieutenant au 25e régiment de chasseurs. Il fit, en cette qualité, et ensuite en celle de lieutenant, les premières campagnes de l'armée d'Italie, et fut blessé au combat de Cairo. Au mois de mai 1800, il obtint le brevet de capitaine au même régiment; et, comme ce régiment n'était pas destiné à faire la campagne de cette année, il suivit le général en chef Berthier, et fit la campagne de Marengo, comme employé dans son état-major. A l'époque de la paix d'Amiens, il entra à l'état-major-général de la 1re division militaire; et, à la reprise des hostilités, en 1805, il fit la campagne de l'armée d'Allemagne, en qualité de capitaine adjoint à l'état-major-général de la cavalerie. Il fut cité dans les rapports relatifs aux affaires d'Ulm, de Nordlingen, d'Amstetten, de Wischau et d'Austerlitz. Il fit la campagne de 1806, en Prusse, au même état-major, et fut également cité dans les rapports de cette campagne, soit à Iéna, soit dans le Mecklembourg et à Lubek. Le théâtre de la guerre s'étant porté en Pologne, il servit avec distinction au passage de la Narest, dans les journées des 23, 24, 25 et 26 décembre; et, après le combat de Golymin, il fut promu au grade de chef d'escadron dans le 1er régiment de hussards. Mais le général La Salle venant d'être nommé général de division, il le demanda pour premier aide-de-camp, et fit avec lui la campagne d'Eylau. A la bataille de Heilsberg, il fut assez heureux pour aider le général La Salle à retirer le prince Murat des mains des Cosaques; il sauva également le général La Salle d'un danger éminent, et fut blessé de plusieurs coups de lance. Après la paix de Tilsitt, il fut créé chevalier de l'empire, et reçut une dotation. Au mois de février 1808, le général La Salle lui donna le comman-

dement de son avant-garde, composée d'infanterie et de cavalerie, et à la tête de laquelle il fit les campagnes d'Espagne. Il força le passage de Torquemada; et, à la journée de Cabezon, il prit 4 pièces de canon à l'ennemi, qu'il culbuta, quoiqu'il fût dix fois plus nombreux que les Français, et dans une position avantageuse. Il servit avec une nouvelle distinction à la bataille de Medina-del-Rio-Seco, le 14 juin, et fut récompensé de la valeur qu'il avait déployée dans cette occasion, par le grade de colonel. Devenu chef d'état-major du général La Salle, il continua la campagne, commandant toujours son avant-garde. Au combat de Burgos, le 10 novembre de la même année 1808, il fut blessé d'un coup de feu au visage, en conduisant la charge de cavalerie qui défit le carré des gardes-wallones placé pour fermer le passage du village de Gammonal. Buonaparte le récompensa de cette action, par le grade d'officier dans la Légion-d'Honneur. Après la guérison de sa blessure, il rejoignit le général La Salle, continua la campagne, fit celle de l'Estramadure, et, après la bataille de Medellin, revint d'Espagne en Allemagne, faire la campagne de 1809. Il combattit à Wagram, où l'intrépide La Salle périt d'une manière si glorieuse (1). Le colonel Wathiez continua à servir près du général Marulaz, et fut désigné ensuite pour être chef d'état-major du 2e corps de cavalerie, commandé par le général Montbrun. C'est en cette qualité qu'il fit, en 1812, la campagne de Russie. Il se trouva à la bataille de la Moskowa, et devint, après la mort des généraux Montbrun et de Caulaincourt, moissonnés au champ d'honneur, chef de l'état-major du général Sébastiani, qui leur succéda. L'armée française, après ses désastres, revint derrière l'Elbe. Le colonel Wathiez commanda, pendant l'hiver de 1812 à 1813, les restes du 2e

---

(1) Le colonel Wathiez, son ami, lui a fait ériger un tombeau, où il a fait graver une inscription qui retrace tous les faits d'armes de ce jeune et brillant officier, l'un des meilleurs généraux de cavalerie légère de la France.

corps de cavalerie, et eut l'occasion de garder avec avantage les passages de l'Elbe jusqu'à l'arrivée de la nouvelle armée en Allemagne. Après la bataille de Bautzen, lorsque le corps de Sébastiani marchait pour débloquer Glogau, le colonel Wathiez, à la tête de quelques hussards et chasseurs des 11e et 23e régiments, tomba sur une arrière-garde russe, se précipita sur une batterie de plusieurs canons, et parvint à s'en emparer, après avoir renversé de cheval l'officier qui la commandait. Le 4 juin, quelques jours après cette action, il fut promu au grade de général de brigade, dans la division Excelmans. A la tête de cette brigade, il fit la campagne du Bober. Placée en première ligne aux deux batailles de Léipsick, sa brigade souffrit considérablement. Avec le reste de ses troupes, il servit encore avantageusement à la journée de Hanau, où les Français furent obligés de s'ouvrir un passage sur le corps des Bavarois. Il obtint le titre de baron, et le grade de commandant dans la Légion-d'Honneur, le 28 novembre. Revenu sur le Rhin, il garda les passages de ce fleuve depuis Neuss jusqu'à Wesel, et fit des expéditions sur le Wohal. Dans la campagne de 1814, le général Wathiez commanda des dragons et cuirassiers dans le corps du duc de Raguse, jusqu'à la capitulation de Paris. Il fut créé chevalier de Saint-Louis au retour du roi. Appelé, en 1815, au commandement d'une brigade de lanciers, il donna de nouvelles preuves de courage au combat des Quatre-Bras, le 16 juin, en enfonçant des carrés de troupes écossaises. Il commanda sa brigade à Waterloo, fit la retraite en bon ordre jusqu'à Paris, et ensuite sur la Loire, jusqu'au licenciement de l'armée. Il est actuellement porté sur le tableau des officiers-généraux en disponibilité. (*Brevets militaires.*)

DE WAUTIER (Charles-Albert, *comte*), *maréchal-de-camp*, est né à Bruxelles, le 4 février 1757. Il entra au service, le 13 mai 1773, en qualité de cadet au régiment d'Ynze infanterie, au service de l'Autriche. Le 5 mai 1776, il fut nommé sous-lieutenant au régiment de Saint-Ignon

dragons, avec lequel il fit, sous les ordres du maréchal Laudon, les campagnes de 1777, 1778 et 1779 à l'armée de Bohême. Il fut blessé grièvement d'un coup de sabre au front, dans une charge sur un poste ennemi, qui gênait la position de l'armée autrichienne, et qu'il enleva, en sabrant tout ce qui voulut résister. Il fut promu au grade de lieutenant en premier sur le champ de bataille, et passa à celui de capitaine dans le même régiment, le 21 septembre 1787. La Belgique ayant changé de gouvernement, il quitta le service d'Autriche, et fut choisi pour commander la garde-d'honneur à Bruxelles. Entré au service de France, le 9 septembre 1803, avec son grade de capitaine, dans le 112e régiment de ligne, il fut nommé chef de bataillon au même régiment, le 8 février 1804, et fit les campagnes de 1808 à 1811 à l'armée de Catalogne, commandée successivement par les généraux en chef Gouvion-Saint-Cyr, Augereau et Macdonald. A l'affaire d'Espina-Vesa, il fut blessé d'un coup de feu au bas-ventre, en s'emparant d'un château occupé par l'ennemi, qu'il repoussa au-delà de la Fluvia. Cette action fut citée à l'ordre du jour de l'armée. Le 17 août 1809, il eut son cheval tué sous lui, en chargeant les Espagnols, sur le pont de Molinos del Rey, près de Barcelonne. Cerné avec son bataillon par l'armée espagnole dans San-Perpetua, vers la fin de décembre, il opposa aux efforts de la multitude une résistance glorieuse, et ne posa les armes que lorsque sa petite troupe fut réduite à plus de moitié, et que le reste fut hors d'état de combattre. Enfermé dans la citadelle de Lérida, il fut rendu à la liberté, le 14 mai 1810, lors de la prise de cette ville par le général Suchet. Promu au grade de major du 102e régiment de ligne, en 1812, et employé, la même année, à l'armée d'Italie, il se fit remarquer dans plusieurs affaires sur les côtes de la Méditerranée. A la même armée, sous le prince Eugène de Beauharnais, en 1813, il fut blessé d'un coup de feu à l'épaule gauche, le 2 novembre, en débusquant l'ennemi du village d'Ébezo. Il se fit beaucoup d'honneur, le 15 du même mois, au combat de Caldiéro, notamment à la

prise de la batterie ennemie; fut grièvement blessé d'un coup de feu à la tête, et fut promu sur le champ de bataille au grade de colonel du 84ᵉ régiment de ligne. Le roi l'a créé maréchal-de-camp, par ordonnance du 24 janvier 1815. (*Brevets militaires.*)

DE WAVRIN DE SAINT-VENANT (Robert), *maréchal-de-camp*, servait, en 1343, sous le duc de Normandie, qui marcha au secours de Vannes, assiégé par Édouard, roi d'Angleterre. Il fut créé maréchal de France, au mois de novembre 1344, après la mort de Mathieu de Trie. L'année suivante, il commanda l'armée française sous le duc de Normandie; eut part, en 1346, à la prise de Miremont, de Villefranche, d'Angoulême, de Damassen, de Tonneins et du port Sainte Marie; servit au siége d'Aiguillon, et commanda l'avant-garde à la bataille de Crécy, le 26 août. Le roi le chargea, en 1347, d'aller reconnaître le camp des Anglais devant Calais. Sur son rapport, qui annonçait que leurs retranchements étaient inaccessibles, Philippe VI l'envoya offrir la bataille au roi Édouard, qui ne l'accepta point. L'armée française se retira, et Calais tomba au pouvoir de l'ennemi. Le maréchal de Saint-Venant se démit de sa charge en 1348. (*Chronologie militaire, tom. II, pag.* 123.)

DE WESTPHALIE (le roi), *voyez* BUONAPARTE (Jérôme).

X

DE XAINTRAILLES, *voyez* POTON.

DE XAINTRAILLES-LHAUTIER (Charles-Antoine), *général de brigade*, fut reçu élève dans le corps du génie, en 1776, sous-lieutenant, en 1779, et parvint successivement par tous les grades jusqu'à celui de général de brigade, auquel il fut promu, le 8 mars 1793. Il fit en cette

qualité les campagnes de 1793, 94, 95, 96, 97 et 98 à l'armée de Rhin-et-Moselle; fit celle de 1799 en Allemagne; pénétra, au mois de juin, dans le Valais, et dissipa les insurgés de ce canton. (*Annales du temps.*)

DE XIMENÈS (1) (Joseph, *comte*), né en Espagne, entra au service de France, le 25 mai 1657, en qualité de capitaine d'une compagnie dans le régiment catalan du cardinal Mazarin. Il fut créé brigadier d'infanterie, le 25 février 1677; maréchal-de-camp, le 24 août 1688, et lieutenant-général, le 30 mars 1693. Il fit les campagnes de 1657 et 1658 en Catalogne; de 1674, 1675, 1676, 1677, 1678, 1689, 1690, 1692, 1693, 1695, 1696, 1697, 1701 et 1702 en Hainaut et en Flandre, sous le prince de Condé, les maréchaux d'Humières, de Luxembourg et de Boufflers et le duc de Bourgogne, se distingua particulièrement à la défense de Namur, en 1704, et mourut au mois de janvier 1706. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 363.)

DE XIMENÈS (Augustin, *chevalier*, puis *marquis*), *maréchal-de-camp*, fils du précédent, né en 1684, se trouva, en 1695, au bombardement de Bruxelles, en qualité de lieutenant dans le régiment Royal-Roussillon. Il fit les campagnes de 1696, 1697 et 1698 sur la Meuse et au camp de Compiègne. Son frère, colonel du même régiment, ayant été tué à la bataille d'Oudenarde, en 1708, il en prit le commandement, et se distingua à Malplaquet, en 1709; à Arleux, en 1711, et à Denain, en 1712. Il fut nommé brigadier de cavalerie le 1er février 1719, et maréchal-de-camp le 1er août 1734. Il fit comme maréchal-général-des-logis les campagnes de 1733, 1734 et 1735 à l'armée du Rhin, et celle de 1741 en Bohême; se trouva à toutes les affaires importantes, et mourut à Volin, où il commandait, le 15 novembre 1736. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 118.)

(1) On prononce Chimenès.

Y

YENNES (N...., *marquis*), était au service d'Espagne et gouverneur de la Franche-Comté, lorsque Louis XIV le créa *lieutenant-général* de ses armées, le 19 février 1668. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 248.)

d'YOLET (François, *marquis*), *maréchal-de-camp*, leva une compagnie dans le régiment de Molac, le 20 août 1688. Il la commanda à la bataille de Fleurus, en 1690, et à l'armée d'Italie, en 1691 et 1692. Mestre-de-camp-lieutenant du régiment de Berry cavalerie, le 25 février 1693, il le commanda à Neerwinde et au siége de Charleroy, la même année; au bombardement de Bruxelles, en 1695; sur la Meuse, en 1696; au camp de Compiègne, en 1698, et en Flandre, en 1701. Passé, l'année suivante, au service d'Espagne, avec l'agrément du roi, il y servit dans toute la guerre de 1702 à 1714. Étant rentré en France, le roi lui donna, le 21 juillet 1718, un brevet, pour tenir rang de maréchal-de-camp. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 30.)

d'YORCK, *voyez* Stuart.

Z

de ZAMET (Jean, *baron*), *maréchal-de-camp*, était gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, lorsqu'il obtint, le 14 juillet 1614, la charge de capitaine et surintendant des bâtiments de Fontainebleau. Il suivit le roi en Guienne, en 1615 et 1616; fut nommé mestre-de-camp du régiment de Picardie, le 1er janvier 1617; le commanda à l'armée de Champagne, sous le duc de Guise, la même année; à l'armée du roi en 1619, et à l'attaque des retran-

chements du pont de Cé, en 1620. Créé maréchal de camp, le 19 mai 1621, il fut employé aux siéges de Saint-Jean-d'Angely, de Clérac et de Montauban, et contribua à la prise de Monheurt. En 1622, il défit et tailla en pièces un détachement de 300 hommes, sortis de Montpellier pour inquiéter les troupes du roi, qui assiégeaient Saint-Antonin. Le 3 septembre suivant, le baron de Zamet reçut, sous les murs de cette dernière place, une blessure dont il mourut. D'Arnaud-d'Andilly, *pag.* 168 *de ses Mémoires*, fait un grand éloge de cet officier. (*Chronologie militaire*, *tom. VI*, *pag.* 67.)

SUPPLÉMENT

ET CORRECTIONS.

BESSIÈRES (François), *lieutenant-général*, né le 22 avril 1755, entra au service, en 1786, comme lieutenant de la garde nationale de Montauban, et y servit, en 1790, avec le grade de chef de bataillon. Il fut blessé et fait prisonnier dans la malheureuse affaire qui eut lieu en cette ville le 10 mai. Nommé maire de Montauban, en 1792, par les assemblées primaires, il donna sa démission, pour prendre du service actif. Il fut nommé successivement lieutenant-colonel du 1er bataillon du Lot, le 1er juillet 1792, général de brigade le 7 septembre 1793, et général de division le 17 du même mois. Il a fait les campagnes de 1792 à 1796 aux armées de la Moselle et de Sambre-et-Meuse, sous les généraux Schawenbourg, de Launay, Moreau, Pichegru et Hoche. Les services qu'il rendit dans le cours de ces campagnes, sont consacrés dans des attestations honorables des généraux Ambert, Grigny, Ernouf et Hoche, des 4 avril 1795, 13 mai 1796, et 4 mars 1797. Blessé à l'affaire de Saint-Jean, près de Saarbruck, il alla prendre le commandement des 3e et 4e divisions militaires, sous les ordres des généraux Hoche et Jourdan, successivement chefs de l'armée de Sambre-et-Meuse. Au mois de janvier 1795, lors de l'explosion qui fit sauter la salle d'artifice de l'arsenal de Metz, cette ville dut son salut au sang-froid et à l'intrépidité du général Bessières, qui, le 3 février suivant, reçut du gouvernement un arrêté portant que lui et sa brave garnison avaient bien mérité de l'humanité et de la patrie. Atteint, à Tiercelet, d'un éclat d'obus à la jambe, qui le mit hors d'état de pouvoir

désormais faire usage du cheval, le général Bessières demanda sa retraite, qui lui fut accordée, le 28 avril 1797, avec une pension de 5000 francs, réduite provisoirement à 3000, en récompense, porte le brevet, de onze années de service, y compris cinq campagnes dans le grade de général. Cependant, après la révolution du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), le général Bessières fut employé dans les 1re et 16e divisions militaires, comprenant les départements du Nord, de l'Aisne et du Pas-de-Calais, et fut chargé en chef de la défense des côtes de la Manche. Il repoussa plusieurs tentatives faites par les Anglais sur les divers postes qui défendent la plage; et, dans une descente qu'ils effectuèrent, le général Bessières les força à se rembarquer, avec perte d'environ 1200 hommes, tués ou noyés. Lors de l'insurrection de la Belgique, il marcha au secours du général Bonnard, qui commandait à Gand, et arriva à temps pour déjouer les projets des insurgés, et pour préserver la ville du pillage. Le 5 février 1799, Bessières fut appelé au commandement de la 19e division militaire, comprenant les départements du Rhône, de la Loire, du Cantal, du Puy-de-Dôme et de la Haute-Loire. Lyon, le Puy et Issengeaux étaient alors en état de siége. Dans ce commandement, il faisait partie de l'armée d'Italie, sous les ordres du général Championnet, et parvint, par sa vigilance et sa fermeté, à réprimer tous les genres de déprédations et de brigandages qui se commettaient dans le département du Rhône. Lorsque Buonaparte revint de l'île d'Elbe, en 1815, il nomma le général Bessières maire de la ville de Montauban, et l'assemblée électorale l'élut député à la chambre des représentants. Il a occupé ces deux places jusqu'à la seconde restauration. (*Brevets militaires.*)

DU BOYS (1) (Jean-Baptiste, *chevalier*), *maréchal-de-camp*, né à Colmar vers 1730, fut nommé lieutenant en

(1) Article déjà mentionné, mais d'une manière incomplète, tom. II, pag. 172.

second dans le régiment de Saxe, le 1er mai 1746; ensuite capitaine en pied, puis major, les 1er août 1747, et 11 février 1758, du régiment de Saint-Germain, qui fut incorporé, le 18 janvier 1760, dans celui de Nassau. Il y servit en qualité de capitaine en pied, depuis le 1er mars de la même année jusqu'au 25 décembre 1764, époque à laquelle il se retira, avec le grade de lieutenant-colonel. Il fut nommé chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, en 1771, chevalier du guet de la ville de Paris, en 1775, brigadier d'infanterie le 1er mars 1780, et maréchal-de-camp le 21 septembre 1788. Le 28 août 1787, lorsque la populace, excitée par l'opposition du parlement contre le ministère, eut traîné dans les rues et brûlé sur la place Dauphine l'effigie de l'archevêque de Brienne, le chevalier du Boys reçut ordre de réprimer ces excès, en dissipant les attroupements séditieux. Obligé d'employer la force pour l'exécution de son devoir, 8 individus furent tués et un plus grand nombre grièvement blessé. La multitude se porta avec fureur au corps-de-garde du Pont-Neuf, qu'elle incendia, à l'hôtel du ministre de la guerre, le comte de Brienne, frère de l'archevêque, enfin dans la rue Meslée, où habitait le chevalier du Boys. Plus de deux cents personnes périrent dans cette révolte. Le chevalier du Boys se démit de sa charge de chevalier du guet, en 1788, émigra en 1789, et fit toutes les campagnes à l'armée des princes et à celle de Condé, jusqu'au licenciement définitif en 1801. Il est mort à Londres, en 1803. (*Etats militaires, annales du temps.*)

DE BRENDLÉ (Jost), fut créé *lieutenant-général* le 2 juillet 1710. (*Chronologie militaire, tom. IV, pag.* 680.)

DE BRETAGNE (Artur III, *duc*), *comte de Richemont, connétable de France*, naquit le 25 août 1393. Exercé de bonne heure à la pratique des armes et aux travaux qui forment les hommes de guerre, le comte de Richemont, dès l'âge de 13 ans, fut mis, par le duc Jean VI, son frère, à la tête d'un corps de troupes, qui marcha, en 1406, contre les habitants de Saint-Brieux. Artur soumit cette

ville rebelle, et fit punir d'une manière exemplaire les auteurs de la révolte. En 1410, il s'unit avec les ducs de Berry et d'Orléans, contre le duc de Bourgogne, son oncle; mais, ses troupes ayant été défaites à Saint-Cloud, en 1411, il sollicita de nouveaux secours de la part de son frère, et employa l'année suivante à réorganiser son armée. En 1413, le comte de Richemont soumit Sillé-le-Guillaume, Beaumont, l'Aigle, et plusieurs autres places qui s'étaient révoltées contre le comte d'Alençon, son beau-frère. Passé ensuite à l'armée de Charles VI, il se trouva, en 1414, à la prise d'assaut de Soissons, et signala sa valeur au siége d'Arras. Le roi le nomma, le 29 décembre, gouverneur du duché de Nemours et de ses dépendances. En 1415, il servit, en Poitou, contre les partisans du duc de Bourgogne. Il assiégeait la ville de Parthenay, lorsque le roi lui donna ordre de marcher au-devant des Anglais, qui ravageaient la Normandie. Artur fit des prodiges de valeur à la bataille d'Azincourt, perdue le 25 octobre; mais, couvert de blessures, et resté sur le champ de bataille, il demeura au pouvoir de l'ennemi, et fut retenu pendant 5 ans en Angleterre. En 1421, il revint en Bretagne sur parole, et racheta sa liberté, en 1423, en s'unissant au duc de Bourgogne. Les Anglais lui donnèrent alors le duché de Touraine, avec les comtés de Montfort et d'Ivry. Mais, l'année suivante, le comte de Richemont négocia sa réconciliation et celle du duc Jean VI de Bretagne, son frère, et du duc de Bourgogne, avec le roi Charles VII, qui lui offrit, à Chinon, le 7 mars 1425, l'épée de connétable, avec donation de plusieurs domaines considérables. Cependant le duc de Bedford se vengeait de cette défection, en mettant tout à feu et à sang dans la Bretagne. Le comte de Richemont vole au secours de son frère, s'empare de Pontorson, par escalade, et fait passer au fil de l'épée tout ce qui restait de la garnison anglaise. En 1426, il marcha contre Saint-James-de-Beuvron. Le défaut de solde avait mis la désertion dans ses troupes. Il compte sur le succès d'un assaut pour subvenir à leur dénuement, mais il échoue. Ces troupes de nouvelles levées, prennent la fuite. Richemont, furieux

d'une telle lâcheté, veut les rallier; mais sa voix est méconnue, et lui-même, entraîné par la multitude et abattu de cheval, est sur le point de périr. Son ressentiment tombe alors sur le seigneur de Giac, surintendant des finances, qui lui avait refusé l'argent nécessaire à son expédition, et était son ennemi secret à la cour. Artur usa d'une manière tyrannique des pouvoirs étendus que lui donnait sa charge ; il fit enlever ce seigneur à Issoudun, en 1427, et le fit enfermer à Dun-le-Roi, où, après quelques vaines formalités de justice, on le jeta dans la rivière. Richemont se souilla bientôt d'une nouvelle cruauté, d'autant plus grande, qu'elle était sans prétexte apparent. Camus de Beaulieu, successeur de Giac, et favori du roi, fut assassiné près de Poitiers, par ordre du connétable, qui fit donner la place de surintendant des finances à George de la Trémoïlle. Ce choix ne fut pas heureux pour le comte de Richemont; car il trouva dans ce nouveau favori un ennemi puissant et adroit, contre lequel il ne put lutter avec avantage. Dès l'année 1428, la Trémoïlle lui fit ôter la ville et le château de Chinon, qu'il tenait de la munificence de Charles VII, et le fit reléguer à Parthenay, comme étant entré dans la ligue formée par le duc de Bourbon et le comte de la Marche. Cependant, malgré la défense expresse du roi, le connétable, en 1429, rejoignit l'armée française sous les murs de Baugency, chassa les Anglais qui assiégeaient cette place, et, le 18 juin, de concert avec Jeanne d'Arc, remporta sur eux la victoire de Patay. De nouvelles jalousies l'éloignèrent de la cour. Il employa les années 1430, 1431 et 1432 à attaquer les places appartenant à la Trémoïlle et à défendre les siennes. On lui en prit quelques-unes, entre autres Châtellaillon. Il combattit aussi pour le duc de Bretagne, son frère, contre le duc d'Alençon. En 1433, la cour étant à Chinon, Artur fit enlever la Trémoïlle, et l'emmena prisonnier. Il rentra dans les bonnes grâces du roi en 1434, et alla servir en Champagne. Le 8 mars 1435, Charles VII l'établit gouverneur et lieutenant-général en l'Ile-de-France, Normandie, Champagne et Brie. Il fut un des pléni-

potentiaires qui conclurent le traité de paix d'Arras, avec le duc de Bourgogne, le 21 septembre de la même année. Après avoir battu un corps d'Anglais à Saint-Denis, et négocié habilement la réduction de la ville de Paris, il y entra le 23 avril 1436, et s'empara de plusieurs places environnantes. En 1439, il prit Meaux par capitulation, et mit le siége devant Avranches; mais son armée y fut dispersée, et son camp fut pillé par les Anglais. Il répara cet échec à Pontoise, dont il s'empara en 1441. Charles VII lui fit don de la châtellenie de Fontenay-le-Comte, le 24 novembre 1444. Artur servit fidèlement ce monarque contre la ligue de la *Praguerie*, formée par la Trémoïlle. La guerre s'étant rallumée avec les Anglais, en 1449, le comte de Richemont concourut, avec François, duc de Bretagne, son neveu, à prendre sur eux plusieurs places en Normandie, et ensuite l'importante ville de Fougères, en Bretagne. Le 10 novembre, Charles VII lui donna le gouvernement de la Normandie, qu'il céda, en janvier suivant, au comte de Dunois. Le 15 avril 1450, le connétable de Richemont remporta une victoire complète à Formigny : 3700 Anglais furent tués, et 1400 faits prisonniers. Profitant de la consternation dont ce revers a frappé l'ennemi, il attaque et emporte Vire, dont le roi lui conféra la jouissance sa vie durant. Bayeux, Avranches, Valognes, Briquebec subissent sa loi. Le 5 juin, il attaque Caen : cette ville capitule le 25. Falaise se rend le 21 juillet, Cherbourg le 12 août, et Domfront le 21 du même mois. Telle fut, en moins d'un an, la conquête de toute la Normandie, dont le succès rapide fut dû à la valeur et à l'habileté du connétable de Richemont. Ce prince fut appelé, le 22 septembre 1457, à la succession du duché de Bretagne, par la mort de Pierre II, son neveu. Artur III conserva sa charge de connétable, malgré les remontrances de ses barons, qui prétendaient qu'elle était au-dessous d'un souverain de Bretagne. *Je veux*, leur dit-il, *honorer dans ma vieillesse une charge qui m'a fait honorer dans ma jeunesse*. Il mourut, le 26 décembre 1458, avec la réputation d'un grand capitaine et d'un prince accompli. (*Chro-*

nologie militaire, *tom. I*, *pag.* 122; *Art de vérifier les dates*, *édit. de* 1819, *in-4°*, *tom. IV*, *pag.* 78.)

CALMET DE BEAUVOISIN (Joseph-Eugène), a été, par erreur, renvoyé, *tom. I*, *pag.* 61, au supplément. Cet officier n'est pas parvenu au grade de général, et est mort chef d'escadron au service de Naples, en 1807.

DE CALVIÈRE DE BOUCOIRAN (Charles-François, *marquis*), fut créé *lieutenant-général* le 10 mai 1748. (*Chronologie militaire*, *tom. V*, *pag.* 404.)

DE LA CAZE DE BEAUVOIR (Pierre), *maréchal-de-camp*, est porté avec cette qualité sur le tableau des émigrés français.

DE CHAMPAGNE (Louis), *comte de Sancerre*, fut nommé *connétable de France* le 25 novembre 1395. (*Chronologie militaire*, *tom. I*, *pag.* 112.)

DE CHARBONNEL (Joseph-Claude-Jules, *baron*, puis *comte*), *lieutenant-général*, est né à Dijon, le 24 mars 1776. Il entra à l'école militaire de Châlons, d'où il passa dans le corps de l'artillerie, en 1792, et fut employé à l'arsenal de construction d'Auxonne. Quoique livré tout entier à ses fonctions, il ne put échapper aux proscriptions du moment, et fut destitué par les représentants Bassal et Bernard de Saintes, en mission dans les départements de la Côte-d'Or et du Doubs. Cependant l'armée, qui assiégeait Toulon tombé au pouvoir des Anglais, manquant d'officiers d'artillerie, il fut réintégré et envoyé devant cette place. Ayant été employé à l'armement et à la défense des îles d'Hyères, il parvint, avec un petit nombre d'hommes, à repousser une descente des Anglais; cette petite affaire, dans laquelle il fut légèrement blessé, lui mérita les éloges du général en chef de l'artillerie, qui l'attacha à son état-major, et demanda pour lui le grade de capitaine. Il passa alors, avec cet officier-général, à l'armée des Alpes-Maritimes, qui devint ensuite armée d'Italie. Il se trouva à l'at-

taque de la ville de Saorgio. Il reçut, quelque temps après, l'ordre de se rendre à l'armée de Rhin-et-Moselle, où fut envoyée la compagnie du 2ᵉ régiment d'artillerie qu'il devait commander. Il y prit le commandement de l'artillerie de la 3ᵉ division; et, arrivé devant Luxembourg, il fut chargé de celui de l'attaque dirigée contre cette importante forteresse. Pendant 5 mois de séjour qu'il fit devant cette place, plusieurs sorties de la garnison (elle était plus nombreuse que l'armée assiégeante) eurent lieu; et à celle que les Autrichiens effectuèrent, le 8 avril 1795, l'une des batteries où il commandait rendit de grands services, et fut citée de la manière la plus honorable par le général Hatry, qui commandait en chef. Après la prise de cette place, qui était la clef des possessions autrichiennes sur la rive gauche du Rhin, il passa du commandement de l'artillerie de la 2ᵉ division de l'armée de Sambre-et-Meuse à la direction de l'équipage de siége contre la forteresse d'Ehrenbreitstein. Il assista au siége de cette place et au passage du Rhin, qui s'opéra de vive force, près de Neuwied, au-dessus de Coblentz. Ayant ensuite été désigné par le général en chef Buonaparte, pour faire partie de l'expédition qui se préparait à Toulon pour l'Orient, il fut embarqué sur le vaisseau *le Généreux*, et se trouva à la prise de Malte. Au débarquement de l'armée sur les côtes d'Égypte, il fut attaché à la division de l'avant-garde, et se trouva avec elle à l'attaque et à la prise de la ville d'Alexandrie, au combat de Chébreis, enfin à la bataille des Pyramides, où il fut nommé chef de bataillon d'artillerie sur le champ de bataille : sa conduite militaire en cette occasion lui valut un brevet honorable, relatant les services qui lui avaient mérité cette distinction particulière. Après la prise du Grand-Kaire, la 2ᵉ division de l'armée d'Orient, dont il commandait l'artillerie, ayant suivi les débris des Mameloucks d'Ibrahim-bey, jusqu'aux confins du désert, il revint, après l'affaire de Matairé, au Grand-Kaire, où il fut chargé du commandement de l'artillerie de cette place, et de l'armement du château, ancienne résidence des khalifes. Envoyé ensuite à Rosette,

aux bouches du Nil, pour mettre cette place en état de défense, il y fut attaqué d'une violente ophtalmie et d'une dyssenterie des plus graves. Son état empirant de plus en plus, par la continuation de son séjour au milieu des sables de l'Égypte, il reçut l'ordre de se rendre à Malte, qui était menacée par les Anglais; mais le petit bâtiment, sur lequel il était embarqué, ayant été pris par un corsaire de Tripoly, entre cette île et les côtes de Sicile, ce bâtiment fut amené dans les eaux de l'Albanie, où se trouvait Aly-Pacha, au service duquel entrèrent le chef et l'équipage du corsaire barbaresque. Conduit à Janina, l'air salubre de l'Épire contribua au bout d'un certain temps à le guérir de la dyssenterie, et l'ophtalmie prit un caractère moins grave : il put, après quelques mois, assister, avec le visir Aly, à deux expéditions contre Ibrahim pacha de Delvino, ancienne capitale du pays des Molosses. Cependant les consuls anglais et russe à Corfou lui ayant fait connaître qu'il lui serait possible de se rendre de cette île en Italie, sur un bâtiment neutre, il partit secrètement de Janina, s'embarqua à Aya-Savacéda, et se rendit à Corfou; mais, son séjour dans cette île ayant été connu du chef turc qui y commandait, il y fut arrêté et conduit à Constantinople, où il resta libre sur parole. Enfin, après 4 mois de séjour dans cette capitale de l'islamisme, il put se rendre sur les côtes de l'Adriatique par terre, en traversant à cheval diverses contrées qu'aucun voyageur français n'avait jusqu'alors parcourues. Arrivé à Scutari, il s'embarqua pour Raguse, et se rendit ensuite en France, en traversant l'Italie. Ayant été promu au grade de lieutenant-colonel-major du 1[er] régiment d'artillerie, qui avait été licencié à Turin, et qu'il fut chargé de réorganiser, il le mit, en peu de temps, sur le meilleur pied. Nommé ensuite colonel du 6[e] régiment d'artillerie à cheval, il fut, après la rupture du traité d'Amiens, employé à l'armée d'expédition d'Angleterre à Boulogne, comme chef de l'état-major d'artillerie du 3[e] corps d'armée, et il s'est trouvé avec ce corps, pendant la campagne d'Autriche de 1805, aux affaires de Muhldorf, au passage du Danube,

et à la bataille d'Austerlitz; et, pendant la campagne de Prusse, en 1806, à la bataille d'Iéna, et aux passages de l'Oder et de la Vistule. Chargé de la construction des ponts sur la Narew et sur le Bug, au mois de décembre 1806, en présence de l'armée russe, il fit construire ces ponts avec beaucoup de célérité, malgré les glaces que charriaient ces rivières, le peu de moyens qu'offrait le pays, et les difficultés de ce climat rigoureux dans une telle saison. Lors du passage de ces rivières, qui s'effectua de vive force, il fut atteint d'une balle au-dessus du genou droit, ce qui ne l'empêcha point de continuer son service, et de se trouver quelques jours après à l'affaire de Mezzovo. Pendant la campagne de 1807, en Pologne, il se trouva à la bataille d'Eylau et au combat de Heilsberg; et, chargé du commandement des batteries devant la place de Kœnigsberg, il y eut son cheval tué sous lui. Ce fut après cette affaire qu'il reçut le brevet de commandant de la Légion-d'Honneur, à Tilsitt, le 7 juillet 1807, et, peu de temps après, le titre de baron de l'empire. Employé, en 1809, en qualité de général de brigade, dans le corps d'armée du général duc d'Auerstaedt, il se trouva à la bataille de Tann, à celle d'Ekcrualh, au combat d'Abensberg, et à l'attaque de Ratisbonne, où il prit le commandement d'une partie des batteries devant cette place, enfin, à l'affaire d'Essling. Ayant été élevé au grade de général d'artillerie, il fut ensuite nommé, par le chef du gouvernement, pour présider la commission française chargée, d'après l'article 4 du traité de Vienne, de limiter, de concert avec une commission autrichienne, les nouvelles frontières entre la Bavière et l'Autriche. Cette mission importante n'était point encore terminée, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre en Espagne. Il y fut chargé du commandement de l'artillerie du corps d'armée du duc d'Elchingen, et il se trouva aux siéges des places de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, à la suite desquels eut lieu l'expédition de Portugal. Il y prit part au combat de la Sierra-d'Alcoba et à celui de Coimbre, contre les Anglais et Portugais réunis. Pendant la célèbre retraite qui termina cette expédition,

il eut constamment le commandement de l'artillerie du corps d'arrière-garde de l'armée, aux ordres du maréchal Masséna, et il prit la part la plus active aux combats de Pombal, de Miranda-de-Corvo, et de Rediecha. A cette dernière affaire, où le 6e corps, commandé par le maréchal Ney, eut à soutenir tous les efforts de l'armée ennemie, commandée par lord Wellington, l'artillerie de ce corps, aux ordres du général Charbonnel, fut citée avec les plus grands éloges par ce maréchal, qui demanda pour lui le grade de général de division. Enfin, dans cette même campagne, il se trouva aux affaires de Fos-de-Arons et de Sabugel, et à la bataille de Fuente-d'Onoro, contre les Anglais. L'armée de Portugal étant rentrée en Espagne, et ayant été réorganisée pour ne plus former qu'un seul corps, le général Charbonnel reçut l'ordre de se rendre en France, où déjà se préparait l'expédition contre la Russie. Nommé aux fonctions de chef de l'état-major-général de l'artillerie de la grande-armée, il se rendit sur le Niémen, et se trouva au combat de Witespsk; au passage du Dniéper, où il fit établir un pont de radeaux; ensuite à la fameuse bataille de la Moskowa, où neuf cents bouches à feu françaises vomirent la mort dans les rangs ennemis. Pendant la fatale retraite, où l'armée eut à lutter contre les éléments plus que contre l'ennemi, il fit constamment ses efforts pour que l'arme de l'artillerie à laquelle il était attaché, éprouvât le moins de pertes possibles; mais les obstacles à surmonter étaient au-dessus des efforts humains. Arrivé à Kœnigsberg, il parvint, non sans beaucoup de peine, et malgré les fatigues qu'il avait éprouvées au milieu des glaces de la Russie, à réunir les moyens nécessaires pour faire rentrer dans l'importante place de Dantzig, qui était en grande partie dégarnie, toutes les bouches à feu et les approvisionnements de guerre qui en avaient été tirés, pour former l'équipage de siége de l'armée d'expédition. Il fut alors élevé au grade de général de division d'artillerie (9 janvier 1813). Retiré à Posen, avec les débris de la grande-armée, et sous les ordres du vice-roi d'Italie, il se hâta de faire arriver dans

les places de l'Oder le personnel d'artillerie dont elles avaient besoin pour leur défense. Il reçut l'ordre d'aller prendre le commandement de l'artillerie du corps d'armée du prince de la Moskwa, qui se formait à Vürtzbourg, et avec lequel il se trouva au combat de Weissenfels, à la bataille de Lutzen, et à celle de Bautzen, où il eut un cheval tué sous lui. Après celle du 26 août 1813, près Liegnitz, il prit le commandement en chef du centre de l'armée de Silésie, composé des trois corps sous les ordres du maréchal Macdonald, et se trouva à l'affaire du passage du Bober, près Bantzlau, à celle de Gorlitz, et enfin aux batailles des 16, 18 et 19 octobre, près Léipsick. Il venait d'être fait comte de l'empire. Après la retraite, il fut employé à la défense du Bas-Rhin, et réussit à empêcher le passage qu'un corps prussien voulut effectuer près de Cologne, le 19 décembre, et où l'ennemi perdit des hommes et du canon. Il se trouva ensuite à diverses affaires de la campagne de France, à celles de la Chaussée, près de Châlons, d'Arcis-sur-Aube, de Montereau, de Bar-sur-Aube, de Saint-Parc, près Troyes, et de la Ferté-sous-Jouarre, à celle près de Nogent, enfin à celle du 18 mars 1814, près Saint-Dizier, qui fut la dernière de cette campagne mémorable, et où Buonaparte assistait en personne. Réunie près de Fontainebleau, l'armée dont il faisait partie fut dirigée sur le Nivernais, et dissoute. Le comte Charbonnel, appelé ensuite à Paris, fut nommé par le roi chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 9 juillet, et chargé d'une inspection générale sur les côtes de l'Océan et dans les places de l'Est. Il est maintenant inspecteur-général d'artillerie, président de la commission d'armement des places de guerre et forts de France, membre du comité consultatif de l'artillerie, et membre de la commission de défense générale du royaume. S. M. Louis XVIII l'a créé grand-officier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, le 17 janvier 1815. (*Brevets militaires, annales du temps.*)

CHENUT DU BAS-PLESSIS (Claude), fut créé *maréchal-de-camp* le 4 mai 1574. (*Chronologie militaire, tom. VI, pag.* 24.)

COUCQUANT D'AVELON (N.....), fut créé brigadier d'infanterie le 1er mars 1780, et *maréchal-de-camp* le 1er janvier 1784. (*Etats militaires.*)

DE COURBON (Charles), *comte de Blenac*, a été créé *maréchal-de-camp* le 7 janvier 1656. (*Chronologie militaire, tom. VI, pag.* 404.)

LE COUSTURIER D'ARMENONVILLE (Robert-Antoine-Marie), né à Gisors, le 7 mars 1745, fut créé *général de brigade* en 1784. (*Etats militaires.*)

LE COUSTURIER DE PITHIEUVILLE (N.....), *maréchal-de-camp*, est mort en émigration.

DE DANIEL DE BOISDENEMETZ (Claude), fut nommé *maréchal-de-camp* le 20 février 1761, et *lieutenant-général* le 1er mars 1780. (*Chronologie militaire, tom. VII, p.* 397.)

DODE DE LA BRUNERIE (N...., *baron*, puis *vicomte*), créé *lieutenant-général du génie* le 20 août 1814, s'est fait beaucoup d'honneur dans la campagne de Russie, en 1812, notamment par sa belle défense de Glogau. Il fait actuellement d'une manière très-brillante la campagne à l'armée d'Espagne, dont il commande en chef le génie, et a reçu du roi, pour prix des services importants qu'il ne cesse de rendre à cette armée, le grade de grand-officier dans la Légion-d'Honneur, au mois de juillet 1823, et la grand-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, au mois de septembre de la même année. (*Moniteur.*)

DUMAS (Alexandre DAVY), *général en chef*, né à Jérémie, dans l'île de Saint-Domingue, le 25 mars 1762, entra au service le 2 juin 1786, comme simple dragon dans le régiment de la Reine. Il fit ses premières armes, en 1792, sous Dumourier, au camp de Maulde; et, seul, dans une re-

connaissance, il fit prisonniers 12 chasseurs tyroliens. Cette action lui mérita le grade de lieutenant de hussards. Un mois plus tard, on le nomma lieutenant-colonel de la légion franche des Américains, dite la légion Noire, parce qu'elle était composée de noirs et de mulâtres. Placé aux avant-postes, près de Lille, avec 4 cavaliers seulement, il attaqua un poste de 50 hommes, en tua 6, et fit 16 prisonniers. Cette valeur brillante, que secondaient une physionomie mâle et une force et stature extraordinaires, l'appelèrent à un avancement rapide, que ses talents ne tardèrent pas à justifier. Nommé général de brigade, presque immédiatement après cette affaire, il se distingua par la défense du Pont-à-Marque, qui joignait les deux ailes de l'armée depuis Douay jusqu'à Lille, et fut créé général de division le 3 septembre 1793. Il passa successivement au commandement de l'armée des Pyrénées Orientales et de l'armée des Alpes. Le 24 avril 1794, il gravit, au pas de charge, le mont Saint-Bernard, hérissé de redoutes, et compléta la défaite des Piémontais, en dirigeant sur eux leur propre artillerie. Peu de jours après, il s'empara du Mont-Cenis, après avoir enlevé successivement, et à la baïonnette, toutes les positions retranchées ou fortifiées qui défendaient cette importante conquête : 1700 prisonniers et 40 pièces de canon tombèrent en son pouvoir. Le 21 juillet de la même année, il fut nommé général en chef de l'armée de l'Ouest, puis de celle de Brest, le 8 octobre suivant. « La désolation était » à son comble, dit ce général, dans ses Mémoires; les » Vendéens n'avaient plus besoin du prétexte de la religion » et de la royauté pour prendre les armes; ils étaient forcés » de défendre leurs chaumières, leurs femmes qu'on violait, » les enfants qu'on passait au fil de l'épée. On m'envoya » dans cet affreux moment pour combattre les Vendéens. » Je voulus discipliner l'armée, et mettre à l'ordre du jour » la justice et l'humanité. Des scélérats, dont la puissance » a fini avec l'anarchie, me dénoncèrent : on calomnia le » dessein que j'eus d'arrêter le sang qui coulait, on m'accusa » de manquer d'*énergie*, et on m'exila dans mes foyers. » Cette conduite généreuse, dans des temps aussi difficiles,

appartient à l'histoire, et l'humanité de ce général sera un souvenir précieux pour tous ceux qui ambitionnent la vraie gloire. Le 5 octobre 1795, Alexandre Dumas fut chargé d'apaiser une insurrection qui venait d'éclater dans le pays de Bouillon. Appelé, en 1797, au commandement de l'aile droite de l'armée d'Italie, sous Buonaparte, et ayant sous ses ordres immédiats une division de cavalerie, il intercepta la correspondance de l'empereur d'Allemagne avec le feld-maréchal Wurmser, enfermé dans Mantoue. Cette découverte dévoila les plans de l'ennemi. Il se distingua au combat de la Favorite, le 16 janvier, et eut deux chevaux tués sous lui. Lorsque Joubert entra dans le Tyrol, le général Dumas prit le commandement de la cavalerie de son armée. Le 22 avril, il culbuta l'arrière-garde autrichienne, au-delà du pont de Neumarck, et lui fit 900 prisonniers, de concert avec le général Belliard. A l'affaire de Brixen, le même jour, le général Dumas, quoique blessé de 2 coups de sabre, défendit seul un pont contre tout un escadron, et tua de sa main plusieurs cavaliers (1). Le 28, à l'attaque de la gorge d'Inspruck, il harcela l'ennemi dans sa retraite jusqu'à Sterzing, à 15 lieues du champ de bataille. Il fit, avec beaucoup de distinction, la campagne d'Égypte, en 1798, et concourut à la prise d'Alexandrie; mais le mauvais état de sa santé ne lui permit pas de voir la fin de cette glorieuse et inutile guerre. Menacé de faire naufrage dans sa traversée pour revenir en France, il relâcha à Tarente, où le gouvernement napolitain le retint deux ans prisonnier. Il est mort dans ses foyers, en 1807. (*Moniteur, annales du temps.*)

DUMONCEAU (Jean-Baptiste), *comte de Bergendal, lieutenant-général,* puis maréchal au service de Hollande, passa, avec le premier de ces deux grades, en 1812, au ser-

---

(1) Buonaparte, qui savait distribuer les éloges aussi bien que les récompenses, surnomma Dumas l'*Horatius-Coclès* du Tyrol.

vice de France, où il a été employé jusqu'au mois d'août 1815. (*Etats militaires, Moniteur.*)

ÉMERY DE BOISLOGÉ (Jean-Charles), fut créé *maréchal-de-camp*, le 20 février 1734. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 82.)

ESCHALLARD DE LA BOULLAYE (Henri-Robert), *comte de la Mark*, fut créé *maréchal-de-camp*, le 23 octobre 1672. (*Chronologie militaire, tom. VI, pag.* 423.)

D'ESPOCY DES BORDES (Philippe), fut créé *lieutenant-général*, le 29 janvier 1702, et périt à Frédelingen, le 14 octobre de la même année. (*Chronologie militaire, t. IV, pag.* 423.)

FALCOZ (Alexandre), *comte de la Blache*, mestre-de-camp du régiment Royal dragons, fut créé brigadier de cavalerie, le 25 juillet 1762, et *maréchal-de-camp*, le 3 janvier 1770. Il est mort en émigration. (*Etats militaires.*)

DE FÉLIX (Joseph-Gabriel-Tancrède), *marquis du Muy*, fut créé brigadier de cavalerie, le 1er janvier 1740, maréchal-de-camp, le 2 mai 1744, et *lieutenant-général*, le 10 mai 1748. Il est mort, en 1777, gouverneur de la ville et du fort d'Antibes, et premier maître-d'hôtel de madame la comtesse de Provence, épouse de S. M. Louis XVIII. (*Chronologie militaire, tom. V, pag.* 427.)

DE FÉLIX (Louis-Nicolas-Victor), *chevalier*, puis *comte du Muy*, *maréchal de France*, frère puîné du précédent, chevalier de Malte, entra au service, avec le grade de lieutenant réformé dans le régiment Royal des Vaisseaux, le 14 mai 1720. Il reçut celui de capitaine réformé à la suite du même régiment, le 1er décembre 1723, et obtint le guidon de la compagnie des gendarmes anglais, avec rang de lieutenant-colonel de cavalerie, le 21 mai 1726. Le 22 août 1731, il fut élevé au grade de colonel de cavalerie. Il servit avec la gendarmerie au siége de Zell; devint premier cornette de la compagnie des chevau-légers d'Or-

léans, le 24 mai 1734, et se trouva, la même année, à l'attaque des lignes d'Etlingen, et, en 1735, au siége de Philisbourg et à l'affaire de Clausen. En 1741, il fit la campagne sur la Meuse, et demeura pendant l'hiver en Westphalie. Passé sur les frontières de la Bohême, au mois d'août 1742, il se trouva à la prise de Caden et d'Ellenbogen; marcha au secours de Braunaw, et rentra en France avec la gendarmerie, au mois de janvier 1743. Créé brigadier de cavalerie, le 20 février suivant, il joignit l'armée du Mein, commandée par le maréchal de Noailles, et ensuite par le duc de Coigny, et finit la campagne, à la défense de la Haute-Alsace. En 1744, il contribua à la reprise de Weissembourg et des lignes de la Lautern, combattit à Haguenau, et servit au siége et à la prise de Fribourg. En 1745, il donna de nouvelles preuves de courage et de talents militaires à Fontenoy, ainsi qu'aux siéges et à la prise de Tournay, d'Oudenarde, de Dendermonde et d'Ath. Le roi le nomma menin de M. le dauphin, le 5 septembre, et il fut déclaré, au mois de novembre, maréchal-de-camp, à prendre rang du 1er mai précédent. En 1746, il fut employé aux siéges de Mons et de Charleroy, couvrit celui de Namur, et combattit à Raucoux. L'année suivante, il combattit à Lawfeldt. Il couvrit ensuite, avec l'armée, le siége de Berg-op-Zoom. Les services distingués qu'il avait rendus dans ces diverses campagnes le firent élever, le 10 mai 1748, au grade de lieutenant-général. Appelé, le 29 octobre 1754, au gouvernement de la ville et du château de Villefranche, en Roussillon, le chevalier du Muy quitta ce gouvernement, en 1757, pour passer à l'armée d'Allemagne, où il commanda divers corps de troupes. Il combattit avec la plus rare distinction à Hastembeck, concourut à la reprise de plusieurs villes de l'électorat de Hanovre, et harcela les ennemis dans leur retraite précipitée jusqu'à Zell. Après avoir soutenu sa réputation d'habileté et de valeur à Crewelt, en 1758, il fut mis à la tête de la réserve du duc de Broglie, et se trouva à la bataille de Minden, en 1759, sous le maréchal de Contades. Il commanda, pendant l'hiver, sur le Rhin et la Basse-

Meuse. Lors de l'ouverture de la campagne suivante, il fut mis à la tête d'un corps considérable. Attaqué, près de Warbourg, le 31 juillet 1760, par 40,000 hommes, commandés par le prince héréditaire de Prusse, et soutenus par l'armée du prince Ferdinand de Brunswick, le chevalier du Muy soutint pendant quatre heures les efforts des assaillants; et, après une défense glorieuse contre des forces plus que quadruples des siennes, il fit sa retraite dans le meilleur ordre. Il commanda pendant l'hiver sur le Bas-Rhin; et, lorsqu'au mois de février 1761, les ennemis voulurent contraindre le maréchal de Broglie à abandonner Gottingen et la Hesse, le chevalier du Muy marcha avec un détachement considérable sur la Lahnn, et contribua à forcer les ennemis à la retraite. Il commanda en chef, pendant l'hiver, à Cassel. et fut mis à la tête des troupes du Haut-Rhin, pendant l'absence du général en chef. Il fut créé chevalier des Ordres du roi, le 2 février 1764. Appelé au ministère de la guerre, à la mort de Louis XV, le comte du Muy, homme vertueux et instruit des détails militaires, déploya, dans le trop court exercice de son administration, le caractère d'un ministre qui veut le bien de l'État, justice et fermeté. Il reçut le bâton de maréchal de France le 24 mars 1775, et mourut le 10 octobre de la même année, honoré des regrets les mieux mérités. (*Chronologie militaire, tom. V, pag.* 304; *annales du temps.*)

DE FÉLIX (Jean-Baptiste-Louis-Philippe), *comte du Muy*, neveu du précédent, est né le 21 décembre 1755, et a été créé brigadier d'infanterie le 1er janvier 1784, maréchal-de-camp, le 9 mars 1788; *lieutenant-général*, le 6 février 1792; grand-officier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, le 29 juillet 1814; commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 23 août suivant, et *pair de France*, le 17 août 1815. Il est décédé, au mois de juin 1820. (*Etats militaires*, *Moniteur.*)

FERRAT-BAILLOT (Antoine-Raymond), soldat dans les carabiniers, en 1761, fut créé *général de brigade* de cavale-

rie, le 30 avril 1794, et employé en cette qualité à l'armée du Nord. (*Etats militaires.*)

DE FERRIER (Pierre-Joseph), né au château du Châtelet, paroisse de Bavilliers, près Belfort, le 25 mai 1739, et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, a été créé maréchal-de-camp, le 21 septembre 1788, et *lieutenant-général*, le 7 septembre 1792, grade dans lequel il est actuellement en retraite. (*Etats militaires.*)

FOUBERT DE BIZY (Bruno-Nicolas), né à Paris, le 10 octobre 1733, lieutenant au régiment de Lœwendahl, en 1745, major du génie, en 1779, et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, est porté sur le tableau des pensions de l'état, avec le grade de *maréchal-de-camp*.

DU FRESNE DE BEAUCOURT (Marie-Charles-François), renvoyé *tom. I, pag.* 448, n'a été qu'adjudant-général chef de bataillon.

DE FROISSARD (Marie-Charles-Hilaire-Flavien), *comte de Broissia*, né à Dôle, le 21 décembre 1746, est porté sur le tableau des pensions, avec le grade de *général de brigade*.

GARNIER DE LA BOISSIÈRE (N...., *comte*), né en 1755, fit les campagnes de 1792 à 1797, et fut fait *général de division*, puis sénateur, le 25 août 1803. Il devint grand-officier de la Légion-d'Honneur, le 14 juin 1804, et mourut le 11 avril 1809. (*Etats militaires.*)

GAUTIER, était *connétable de France* en 1069. (*Chronologie militaire, tom. I, pag.* 63, *note* (*a*).)

GAZEAU (Armand-Modeste), *comte de la Bouère*, ancien *général vendéen*, et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, est aujourd'hui receveur-général du département d'Eure-et-Loir.

GENTILE (1) (Antoine), *général de division*, né à Saint-Florent, en Corse, servit d'abord dans les guerres de sa patrie contre les Génois, et ensuite dans les campagnes de 1768 et 1769, qui assuraient la conquête de l'île aux Français. Il entra au service de France, en 1793, avec le grade de chef du 1er bataillon d'infanterie légère, et parvint successivement au grade de général de brigade, le 7 novembre de la même année, et à celui de général divisionnaire, le 19 avril 1794. Il combattit la même année, en Corse, contre les Anglais, qui, après avoir été chassés de Toulon, formèrent le blocus de cette île, et s'en rendirent maîtres. Le général Gentile avait reçu d'honorables blessures dans diverses actions, notamment aux siéges de Saint-Florent et de Bastia, où il avait commandé en chef. La défense de cette dernière place lui avait fait le plus grand honneur : il fit la campagne de 1795 à l'armée de Rhin-et-Moselle. Employé à l'armée d'Italie, sous Buonaparte, en 1796, il reçut, à Livourne, de ce général en chef, le commandement d'une armée d'expédition pour la Corse, qu'il soumit entièrement dans les derniers jours d'octobre, en forçant les Anglais de se rembarquer avec précipitation. Après cette conquête rapide, le général Gentile rejoignit l'armée d'Italie. En 1798, il fut mis à la tête d'une nouvelle division dite *du Levant*, destinée à prendre possession des îles Ioniennes, qui appartenaient à la république de Venise. Le convoi arrivé à Corfou, le 8 juin, occupa immédiatement cette ville, dont le général Gentile fut nommé gouverneur, ainsi que des îles qui en dépendaient. Mais, peu de mois après, le mauvais état de sa santé l'obligea de solliciter sa démission, et de se retirer dans ses foyers, où il est mort en 1799. (*Etats militaires, annales du temps.*)

---

(1) Et non *Gentilli*, comme on a mis pag. 362 du tom. III de cet ouvrage.

GEOFFRENET DE RODAIS (Pierre-André), *maréchal-de-camp*, né, le 25 mai 1757, à Saint-Amand, entra au service, comme sous-lieutenant, au régiment de Hainaut, infanterie, le 25 mai 1773. Il passa en Corse, en 1774, avec son régiment, y resta jusqu'au mois de juin 1776, et y fit les campagnes de ces deux années, contre les insurgés. Le 13 avril 1778, il s'embarqua à Toulon, avec un bataillon du régiment de Hainaut, à bord de l'escadre commandée par M. le comte d'Estaing. En attérant, au mois d'août, sur les côtes d'Amérique, il eut ordre de débarquer, avec 50 hommes, pour protéger une reconnaissance. Pendant les six campagnes consécutives qu'il a faites, tant aux États-Unis que dans les îles du Vent, d'où il ne revint qu'à la paix, il s'est trouvé à l'affaire de Sainte-Lucie, à la prise de Saint-Vincent et de la Grenade, aux siéges de Savanah et de Saint-Christophe, ainsi qu'à plusieurs combats sur mer. Il fut fait capitaine, le 13 novembre 1780, et fut nommé, en 1790, aide-de-camp du marquis de Bouillé. Il se distingua à l'affaire de Nancy; et, en récompense de sa conduite, le roi le nomma chevalier de Saint-Louis. Au mois de juin 1791, il accompagna le marquis de Bouillé à Montmédy, et fut chargé de différents préparatifs pour le camp que l'on devait y former, ainsi que du logement qui devait recevoir la famille royale. Le malheureux évènement de Varennes le força de sortir de France avec son général. Il fit les deux premières campagnes à l'armée de M. le prince de Condé. A la fin de 1793, avec l'agrément de ce prince, il passa major dans les hulans britanniques, et servit sans interruption, dans ce régiment, aux avant-postes de l'armée anglaise, en Flandre, dans les Pays-Bas et en Hollande, jusqu'en 1795, époque à laquelle il s'embarqua pour Quiberon. Revenu de cette expédition malheureuse, il se rembarqua de nouveau, en 1796, pour les îles du Vent, avec le même régiment, dont il prit alors le commandement. L'année suivante, S. M. Louis XVIII lui fit expédier le brevet de colonel. En 1797, il se rendit en Suède, y devint successivement aide-de-camp du roi, colonel, général-major, chevalier, et commandeur de

l'ordre de l'Épée. Étant à Stockholm, au mois de mars 1809, en qualité d'aide-de-camp du roi, il se trouva dans le cas de prévenir S. M. du mouvement spontané et inattendu que l'armée suédoise, cantonnée sur les frontières de la Norwège, venait de faire pour se rendre dans la capitale. Le roi, n'étant prévenu que par lui seul, ne put croire à ce mouvement (erreur qui lui devint si fatale). Cependant les recherches faites par ce prince n'ayant pu l'éclairer sur la conjuration, il finit par concevoir des soupçons contre l'officier fidèle qui la lui avait révélée, et le fit arrêter et mettre en prison. M. de Rodais n'y resta pas long-temps. Dès que le roi eut été officiellement instruit de la marche de l'armée, il s'empressa de le faire sortir, le manda près de sa personne, et lui fit une réparation bien propre à le dédommager et à lui faire oublier l'injustice commise à son égard. Le lendemain de cet événement, M. de Rodais se rendit, de bonne heure, près de S. M., pour exécuter des ordres de confiance reçus la veille; mais il trouva le roi arrêté, et la révolution faite. Le 1er octobre 1814, après la restauration du trône légitime de France, S. M. Louis XVIII le nomma maréchal-de-camp. Comme il avait atteint l'âge qui, d'après les ordonnances, s'opposait à sa mise en activité, il a été admis à la pension de retraite de son grade. (*Brevets militaires.*)

GRATET (François-Joseph), *vicomte du Bouchage, lieutenant-général*, ministre secrétaire-d'état au département de la marine, sous les rois Louis XVI et Louis XVIII, grand'croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et créé *pair de France*, le 23 juin 1817, est décédé en 1821. (*Moniteur.*)

DE GRIMALDI (1) (Louis), *chevalier*, puis *baron*), *maréchal-de-camp*, né au château de Monaco, entra au ser-

(1) Il descendait de Marc de Grimaldi, grand-maître des arbalétriers, en 1373, mentionné *tom. VI, pag.* 332 de cet ouvrage. Marc était petit-fils de Raynier II de Grimaldi, amiral-général de France, en 1305. Ce

vice de France, dans le régiment piémontais de Ducal, en 1674, et servit sous le duc de Luxembourg, en 1675 et 1676. L'année suivante, il se trouva aux siéges de Valenciennes et de Cambray, et, en 1678, à ceux d'Ypres et de Gand. Devenu aide-major du régiment de Saint-Laurent (depuis Nice), le 29 juillet 1679, il y obtint une compagnie, le 28 novembre suivant, et fut nommé major, le 7 février 1689. Il combattit à Fleurus, en 1690; au siége de Mons, en 1691; à celui de Namur et au combat de Steinkerque, en 1692; à la bataille de Neerwinde et au siége de Charleroy, en 1693. On le nomma lieutenant-colonel de son régiment, le 8 février 1695. La même année, il se distingua à la défense de Namur, et obtint, en récompense de sa belle conduite, une commission du 30 octobre, pour tenir rang de colonel d'infanterie. Il fit la campagne de 1696 à l'armée de la Meuse, celle de 1697 sur la Moselle, et celles de 1701 et 1702 en Allemagne. En 1704, il servit aux siéges de Brisach et de Landau, ainsi qu'à la bataille de Spire, et combattit à Hochstedt. Dans le cours de ces diverses campagnes, le baron de Grimaldi avait fait preuve de courage et de talents remarquables, et avait été couvert d'honorables cicatrices. On le créa brigadier d'infanterie, le 26 octobre de la même année. Employé à l'armée de Flandre, en 1705, il finit la campagne à l'armée d'Italie, et se trouva au siége de Nice, au mois de décembre, et aux batailles de Ramillies et d'Oudenarde, en 1706 et 1708. Il concourut à la défense des villes de Mons et d'Aire, en 1709 et 1710, et s'y comporta de manière à mériter le grade de maréchal-de-camp, qui lui

---

dernier avait eu 3 fils, dont l'aîné, Charles de Grimaldi, surnommé *le Grand*, succéda à son père dans la charge d'amiral de France. De concert avec Antoine Doria, Charles de Grimaldi commanda 15,000 arbalétriers génois à la bataille de Crécy, perdue par les Français, le 26 août 1346. (*Voyez Daniel, édit. de* 1713, *in-fol., tom. II, pag.* 511, *et Vely, édit. in-4° de* 1770, *tom. IV, pag.* 520.) Le même Charles de Grimaldi fut père de Raynier III de Grimaldi, qui fut amiral de la mer Méditerranée et général des armées du roi en Provence.

fut conféré le 29 novembre de cette dernière année. Au mois de juin 1711, il conduisit 1600 fusiliers et 300 dragons à l'attaque des écluses de Harlebeck. Il commandait alors à Ypres, et il passa, en 1712, du commandement de cette place à celui de Saint-Omer, où il resta jusqu'à la paix. Ce général mourut en 1715, dans un âge où sa valeur brillante pouvait être encore long-temps utile à sa patrie, et au moment où il allait recevoir les récompenses des services distingués qu'il avait rendus. (*Chronologie militaire, tom. VI, pag.* 614; *Gazette de France.*)

DE GRIMALDI (Pacôme), nommé colonel d'infanterie, le 13 avril 1780, et colonel du régiment d'Armagnac, en 1789, a été créé *maréchal-de-camp* en émigration. (*Etats militaires.*)

DE GUÉRIN DE BRUSLARD (Gaspard-Robert), a été créé *maréchal-de-camp,* le 10 février 1759. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 377.)

GUEROUST DE BOISCLAIREAU (Paul-Ignace), a été créé *maréchal-de-camp,* le 25 juillet 1762. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 562.)

D'HAMILTON D'ALBERCORNE (Georges, *comte*), fut créé *maréchal-de-camp,* le 25 février 1676. (*Chronologie militaire, tom. VI, pag.* 429.)

D'HAMILTON (Jacques-Louis, *comte*), devint *maréchal-de-camp,* le 10 février 1759. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 359.)

HENRION (Christophe, *baron*), *maréchal-de-camp.* On a omis dans le détail des services militaires de ce général, *tom. VI, pag.* 436 de cet ouvrage, un fait honorablement cité dans nos annales, la reprise de Doullens, dont le baron Henrion, à la tête d'un corps de la jeune garde, s'empara, le 26 février 1814, à six heures du soir, en forçant la garnison ennemie, qui défendait cette place, de se rendre à discrétion. Par suite de cette opération, ce

général rétablit les communications entre Lille et Paris. (*Moniteur du* 3 *mars* 1814.)

HUGUES, était *connétable de France*, en 1111. (*Chronologie militaire, tom. I, pag.* 66.)

DE JOANNES (Armand), né à Belfort, fut nommé *maréchal-de-camp*, le 22 octobre 1790, et mourut en émigration. (*États militaires.*)

JUBERT (Alphonse), *marquis de Bouville*, fut créé *maréchal-de-camp*, le 20 février 1734. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 81.)

JUBERT (Louis-Nicolas), *comte de Bouville*, fut promu au grade de *maréchal-de-camp*, le 1er mai 1758, et mourut en 1765. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 339.)

JUBERT (Augustin-Toussaint), *comte de Bouville*, *maréchal-de-camp* du 25 juillet 1762, est mort en 1771. (*Chronologie militaire, tom. VII, pag.* 525.)

L'HUILLIER DE HOFF (François, *baron*), *lieutenant-général*, né à Cuisery, le 24 janvier 1759, entra au service, le 19 mars 1779, dans le régiment du Roi infanterie. Rentré dans ses foyers, le 8 septembre 1786, il y fut rappelé, le 2 octobre 1793, par sa nomination au grade de chef du 8e bataillon de Saône-et-Loire, avec lequel il fit une campagne à l'armée des Alpes et la suivante à l'armée d'Italie. Nommé, par le général en chef de cette dernière armée, pour prendre le commandement du 13e bataillon de grenadiers, il fut détaché de l'aile gauche de l'armée, pour aller renforcer le centre, fit la campagne de 1795, sous les ordres du général Schérer, s'y distingua dans diverses actions, et particulièrement à la bataille de Loano. La bonne discipline qu'il avait établie dans le 8e bataillon de Saône-et-Loire l'avait soustrait à l'encadrement qui eut lieu à cette époque. En 1796, il fut incorporé dans la 85e demi-brigade. Ce fut dans ce corps que le baron L'Huillier fit les brillantes campagnes d'Italie. Blessé et fait prisonnier, le

17 novembre, à Rivoli, il fut échangé le 19 juin 1797. A son retour à l'armée, il trouva des lettres de service du 22 décembre 1795, portant confirmation de son grade de chef de bataillon au même corps. En 1798, la 85e demi-brigade reçut l'ordre de s'embarquer, pour faire partie de l'expédition d'Égypte. L'Huillier se trouva à la descente à l'île de Goso, puis à Alexandrie, d'où il marcha sur le Kaire, et combattit à la bataille des Pyramides, sous les ordres du général Régnier. Détaché avec son bataillon, et dirigé sur Alexandrie, il y servit sous les ordres du général Marmont, qui, peu de temps après, l'envoya à Rosette. Il ne quitta cette place qu'après la descente des Osmanlis à Aboukir. Il participa aux succès de la bataille et à la gloire dont se couvrirent les Français, en rejetant à la mer ces ennemis formidables. Rappelé au Kaire et ensuite au camp de Salahieh, il ne le quitta qu'après la violation de la capitulation par l'ennemi. Il se distingua à la bataille d'Héliopolis, qui vengea complètement les Français. Ce siége et la prise du Kaire furent les dernières affaires auxquelles il concourut comme chef de bataillon. Nommé chef de brigade, le 23 septembre 1800, il prit le commandement de la 75e demi-brigade. Avec ce corps, il s'opposa à la descente des Anglais, opérée, le 8 mars 1801, entre l'ouverture du lac Madieh et le fort d'Aboukir; et, quoiqu'on n'eût pu réussir à faire rembarquer l'ennemi, il n'en fut pas moins signalé parmi les braves qui se distinguèrent à cette affaire. Il combattit, le 13 mars et le 21 du même mois, contre les Anglais, et fut grièvement blessé à cette dernière affaire. Rentré en France avec son régiment par suite de la capitulation, il fut, peu de temps après, dirigé sur le camp de Boulogne, sous les ordres du maréchal Soult. Nommé membre de la Légion-d'Honneur, le 12 décembre 1803, il fut créé officier de cet ordre, le 15 juin 1804. Après la levée du camp de Boulogne, il passa en Allemagne avec son régiment, combattit à Hollabrunn et à Austerlitz, où il fut blessé. Le 25 décembre 1805, il fut nommé commandant de la Légion-d'Honneur. La guerre contre la Prusse le fit distinguer, ainsi que son

régiment, dans plusieurs affaires, notamment à la bataille d'Iéna, et par suite à Hoff, en arrière d'Eylau, où il soutint contre l'arrière-garde russe le combat le plus meurtrier et le plus opiniâtre, et où il fut dangereusement blessé. Il obtint le grade de général de brigade, le 10 février 1807, et reçut des lettres de service pour être employé au 3e corps de la grande-armée. Nommé chevalier de l'ordre de la Couronne-de-Fer, par décret du 12 janvier 1807, un autre décret, du 19 mars 1808, le créa baron. Sous les ordres du maréchal Davout, il fit les campagnes qui conduisirent l'armée française à Tilsitt, et, l'année suivante, à Eckmühl, Vienne et Wagram. Sa conduite distinguée dans ces différentes batailles lui mérita des éloges publics. A l'époque de la paix, après avoir successivement commandé à Bremen et Lubeck, il fut promu au grade de général de division, le 31 juillet 1811, et reçut pour l'Espagne des lettres de services, mais elles furent révoquées. Il en reçut de nouvelles, le 10 septembre de la même année, pour prendre le commandement de la 11e division militaire; et enfin, le 5 février 1812, on y adjoignit le commandement de la division de réserve de Bayonne, où il établit son quartier-général. Il fut assez heureux, pendant le temps qu'il fut chargé de ces commandements, pour préserver de toute insulte, non-seulement la frontière, mais encore la portion du territoire espagnol qu'occupait cette réserve, et il dirigea des munitions de guerre, des convois et des renforts d'hommes pour toutes les armées françaises en Espagne, sans qu'aucun convoi fût entamé. Il reçut plusieurs fois sur ses opérations des marques de satisfaction, tant de la part du ministre de la guerre que de celle du chef du gouvernement. Lorsque les armées françaises quittèrent l'Espagne, il retourna à Bordeaux, chef-lieu de sa division, qu'il abandonna à l'approche des Anglo-Portugais. Après avoir assuré la défense de la citadelle de Blaye, il dut se retirer sur Saintes. C'est dans cette ville qu'il prêta et fit prêter aux troupes sous ses ordres le serment de fidélité au roi. Nommé chevalier de Saint-Louis, le 14 novembre 1814, puis grand-officier de

la Légion-d'Honneur, le 17 janvier 1815, il a été admis à la retraite, le 1er janvier 1816, après 30 années d'honorables services et 24 campagnes. (*Brevets militaires, annales du temps*.)

LIGER-BELAIR (Louis, *baron*, puis *vicomte*), *lieutenant-général*, né le 11 juillet 1772, a été nommé adjudant-commandant, le 8 décembre 1799; général de brigade, en 1808; général de division, le 31 juillet 1811; chevalier de Saint-Louis et commandeur de la Légion-d'Honneur, les 7 juin et 23 août 1814; grand-officier de ce dernier ordre, le 24 août 1820, et commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 1er mai 1821. (*Moniteur*.)

LOIR DU LUDE (Charles-Daniel), *baron*, puis *marquis d'Aureville*, né le 21 juillet 1736, entra au service dans les gardes-du-corps, fut créé brigadier de cavalerie, le 3 janvier 1773, et *maréchal-de-camp*, le 1er mars 1780. Il mourut en 1786. (*Etats militaires*.)

LOUBAT DE BOHAN (Jean-Claude), né à Bourg, en Bresse, le 28 novembre 1755, est porté sur le tableau des pensions de l'état, avec le grade de *maréchal-de-camp*, et comme ayant 22 ans et demi de service.

DE LUXEMBOURG (Waleran), *comte de Saint-Pol*, *connétable de France*, servit le roi Charles V dès l'an 1374; et, cette même année, il fut fait prisonnier par les Anglais, en Picardie. Charles V ayant refusé la proposition qui lui fut faite de l'échanger contre le captal de Buch, le comte de Saint-Pol fut conduit en Angleterre, où il conclut son mariage avec la princesse Mathilde de Courtenay, sœur utérine du roi Richard II. Sa rançon fut en même temps réglée à 100,000 francs d'or (1,578,000 francs, monnaie actuelle). Ce mariage, fait sans le consentement de Charles V, lui fit encourir la disgrâce de ce monarque, qui fit saisir ses domaines; mais il en reprit possession, aussitôt que ce prince eut fermé les yeux. En 1391, le comte de

Saint-Pol déclare la guerre au roi de Bohême, son parent, entre à main armée dans le Luxembourg, et met en cendres 120 villages. Arrêté dans le cours de ses exploits, et battu par le comte de Castiniac, il se retire dans ses terres, avec les débris de son armée. En 1392, il accompagna Charles VI dans sa malheureuse expédition de Bretagne, et fut envoyé à Londres, comme ambassadeur du roi, en 1396. Le 30 décembre de la même année, il fut nommé gouverneur et lieutenant-général en la ville et république de Gênes, qui s'était donnée à la France; mais la peste l'obligea d'en sortir, presque aussitôt après son arrivée. En 1398, pour venger la mort de son père, tué à la bataille de Baësveider, Waleran, à la tête de 300 chevaux, se joint aux Brabançons, ligués avec les Liégeois contre le duc de Gueldre, et les conduit sur le territoire de Juliers, qu'il oblige à se racheter du pillage et de l'incendie, moyennant une somme considérable. Il obtint, en 1402, la charge de grand-maître et souverain réformateur des eaux et forêts de France. La même année, le roi Henri II, son beau-frère, ayant été déposé, il déclara la guerre au nouveau monarque anglais, fit une descente dans l'île de Wight, d'où il fut repoussé par les habitants, et combattit, pendant deux ans, dans le Boulonnais et le Calaisis, avec des succès variés. En 1410, Charles VII le nomma gouverneur et lieutenant-général de la province de Picardie. En 1408, il marcha au secours de l'évêque de Liége, et contribua à la victoire remportée dans les plaines d'Othey, le 22 septembre, contre les sujets révoltés de ce prélat. Le 29 octobre 1410, le comte de Saint-Pol fut créé grand-bouteiller de France. Le duc de Bourgogne, dont Waleran de Luxembourg était un des plus zélés partisans, le fit nommer connétable de France, le 5 mars 1411 (v. st.), puis, le 4 avril suivant, gouverneur et lieutenant-général de la ville de Paris. La même année, Waleran soumit Crépy, en Valois, Pierrefons, la Ferté-Milon et quelques autres places, et assiégea le château de Coucy, qui, après une glorieuse défense, se rendit par composition. Il dirigea ensuite 2000 hommes dans la châtellenie de Vernon, pour tenir en res-

pect les habitants de Dreux et le comte d'Alençon, qui, de concert, faisaient des courses jusqu'à Rouen. En 1412, il forma le blocus du château de Domfront. Après avoir resserré cette place par un boulevart élevé, il marcha avec une partie de ses troupes au siége de Saint-Remy. Attaqué, sous les murs de cette place, par les généraux du comte d'Alençon, qui espéraient surprendre son camp, il tombe avec impétuosité sur l'ennemi, qu'il renverse dans un marais voisin, fait bon nombre de prisonniers, et force le reste à prendre la fuite. Ce succès amène la reddition de Saint-Remy et de Bellême. Il se porta ensuite dans la Picardie, désolée et saccagée par les Anglais. Il arrêta les courses de ces insulaires, pourvut les places frontières de garnisons nouvelles, et s'empara de Guines. Arrivé à Saint-Omer, il harcela le comte de Warwick, et le força d'abandonner le Boulonnais. En 1413, il conclut, pour le roi, une trève de deux mois avec les Anglais. Destitué de toutes ses charges, le 13 juillet de la même année, il se retira à Ivoy, où il mourut, le 19 avril 1415. (*Chronologie militaire*, *tom. I*, *pag.* 114; *Art de vérifier les dates*, *édit. in-4° de* 1819, *tom. III*, 2ᵉ *partie*, *pag.* 312.)

DE LUXEMBOURG (Louis), *comte de Saint-Pol*, *connétable de France*, petit-neveu du précédent, embrassa d'abord le parti des Anglais, à l'instigation du comte de Ligny, Jean de Luxembourg, son oncle et son tuteur. L'an 1434, à la tête de 5000 combattants, il entra dans le Laonais, où il mit tout à feu et à sang jusqu'aux portes de Laon. Le comte de Saint-Pol ne fit point de prisonniers; et, pour l'endurcir au carnage, son oncle le força d'en tuer quelques-uns de sa main. Il refusa, en 1435, de souscrire le traité conclu à Arras entre Charles VII et le duc de Bourgogne. En 1440, ses troupes ayant enlevé un convoi d'artillerie française, qui se rendait de Tournay à Paris, Charles VII tira une vengeance éclatante de cette témérité coupable, en faisant ravager les domaines du comte de Saint-Pol, qui ne put fléchir la sévérité de ce monarque, qu'en se rendant à la cour, pour faire hommage de ses terres

au roi, et lui prêter serment de fidélité. Dès-lors, le comte de Saint-Pol abandonna la cause des Anglais. Il fit plus; il contribua de tous ses efforts à délivrer la France de leur tyrannie. Il commença par les expulser de la Normandie, en s'emparant de Harfleur, qui capitula le 24 décembre 1449, et où il fit son entrée, avec le roi, sous les ordres duquel il avait fait ce siége. Les troupes qu'il répandit ensuite dans les autres provinces, les affranchirent successivement du joug des Anglais. En 1452. le comte de Saint-Pol marcha au secours du comte de Charolais, depuis duc de Bourgogne, contre les Gantais révoltés. Son attachement à ce prince le fit entrer, en 1463, dans la ligue dite du *Bien-Public*, formée contre le roi Louis XI, qui, par toutes sortes de promesses, tâcha de le détacher de ce parti. Le 10 juillet 1465, à la tête de 300 hommes d'armes (1500 chevaux) et de 400 archers, il s'empara du pont de Saint-Cloud, se joignit ensuite à l'armée des princes confédérés, et en commanda l'avant-garde, le 16, à la bataille de Montlhéry, dont les deux partís s'attribuèrent la gloire. Cependant le comte de Saint-Pol négociait la réconciliation du comte de Chârolais avec Louis XI. Elle fut scellée par le traité de Conflans, le 5 octobre; et, le même jour, Louis de Luxembourg reçut du roi l'épée de connétable de France, et le gouvernement de la Champagne, de la Brie, de l'Ile-de-France, du pays Chartrain, et de tout le pays en-deçà de la Loire. En 1466, il fut investi du gouvernement de Normandie, et se démit alors de celui de Champagne. A la tête de ses vassaux, il seconda le duc de Bourgogne contre les Liégeois, et contribua à la prise d'assaut de la ville de Dinant. Le 14 août de la même année, Louis XI lui fit don, ainsi qu'à la comtesse de Saint-Pol, sa femme (Marie de Savoie), du comté d'Eu, lorsque ce comté viendrait à vaquer par la mort de Charles d'Artois; et l'année suivante, ce monarque le chargea de sa médiation, pour négocier la paix entre le duc de Bourgogne et les Liégeois. Il accompagna Louis XI, en 1468, dans son entrevue à Péronne avec Charles le Téméraire. Il fut créé chevalier de Saint-Michel lors de l'ins-

titution de cet ordre, le 1er avril 1469. Au mois de décembre 1470, il s'empara de Saint-Quentin, sur le duc de Bourgogne, et força, en 1472, le comte de Charolais à lever le siége de Beauvais, après avoir repoussé victorieusement tous les assauts livrés à cette place. Le roi céda au connétable de Saint-Pol la ville et le territoire de Saint-Quentin, en 1473. Tant de bienfaits n'avaient pu fixer la reconnaissance de ce chef ambitieux et perfide. Louis XI et le duc de Bourgogne s'aperçurent enfin qu'il trahissait également leurs intérêts, dans la vue de se rendre indépendant de ces deux souverains. Sa perte est résolue dans une conférence de deux ambassadeurs respectifs à Bouvines; mais Louis XI diffère encore de souscrire la vengeance terrible qu'a prononcée Charles le Téméraire. Il veut entendre le connétable: ce dernier, instruit de l'orage qui menaçait sa tête, avait demandé à se justifier. Louis XI accède à l'entrevue proposée par le comte de Saint-Pol. Elle a lieu sur un pont, où le connétable a l'audace de paraître à la tête de 300 hommes d'armes, et de faire mettre une barrière entre son souverain et lui. Le roi lui promit cependant d'oublier le passé. Mais ce monarque n'oublia point l'insolence avec laquelle il avait osé paraître devant lui. Le comte de Saint-Pol, loin de chercher, par une conduite franche et loyale, à réparer ses torts, invita les Anglais à débarquer en Picardie, leur promettant le secours du duc de Bourgogne. Ce dernier manque à l'engagement qu'il a pris pour soutenir cette guerre, et Louis XI la prévient, par un traité qu'il fait avec Édouard IV. Le connétable, arrêté sur les terres de Charles le Téméraire, est renfermé à la Bastille, le 17 novembre 1475, et a la tête tranchée sur la place de Grève, le 19 décembre suivant. Telle fut la fin tragique de cet homme extraordinaire, à qui il ne manquait qu'un cœur droit pour être un grand homme, et qui périt du supplice des traîtres, avec toutes les vertus d'un héros. (*Chronologie militaire*, *tom. I*, *pag.* 128; *Art de vérifier les dates*, *tom. III*, *in-4°*, 2e *partie*, *pag.* 313.)

DE MACHAULT (Armand-Hilaire), *comte d'Arnouville*, *maréchal-de-camp*, né le 7 janvier 1739, d'abord capitaine de dragons dans le régiment de Baufremont, était, depuis 1759, colonel dans le corps des grenadiers de France, lorsqu'il obtint, le 21 décembre 1762, le régiment des dragons de Languedoc. Il fut nommé chevalier de Saint-Louis, et créé brigadier de dragons, le 18 juin 1768, et maréchal-de-camp le 1[er] mars 1780. (*Etats militaires.*)

DE MACHAULT D'ARNOUVILLE (Charles-Henri-Louis, *comte*), *pair de France*, *lieutenant-général*, frère du précédent, né le 22 avril 1747, reçu chevalier de Malte de minorité, le 21 juin suivant, était, en 1764, capitaine au régiment de Languedoc dragons, commandé par son frère. Il fut créé brigadier de dragons le 5 décembre 1781, maréchal-de-camp, le 9 mars 1788, et lieutenant-général en émigration. S. M. Louis XVIII l'a nommé commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 23 août 1814, et pair de France, le 17 août 1815. (*Etats militaires.*)

MARION (François-Eustache), *comte de Druy*, a été créé *lieutenant-général*, le 23 décembre 1702. (*Chronologie militaire*, *tom. IV*, *pag.* 484.)

DE MESMES (Joseph I), *marquis de Ravignan*, fut créé *lieutenant-général*, le 8 mars 1718. (*Chronologie militaire*, *tom. V*, *pag.* 18.)

DE MESMES (Joseph II), *marquis de Ravignan*, nommé maréchal-de-camp, le 25 juillet 1762, et *lieutenant-général*, le 5 décembre 1781, est mort en 1804. (*Chronologie militaire*, *tom. VII*, *pag.* 586.)

DE MESMES (Albert-Paul), *comte d'Avaux*, *maréchal-de-camp*, d'abord sous-lieutenant au régiment de Berry cavalerie, le 4 mars 1767, devint colonel du régiment provincial d'Alby, le 20 mars 1774, puis colonel en second du régiment de Berry cavalerie. Il fut nommé, le 13 avril 1780, mestre-de-camp-commandant du régiment de Mé-

doc infanterie, créé brigadier d'infanterie, le 1er janvier 1784, et promu au grade de maréchal-de-camp, le 9 mars 1788. (*Etats militaires.*)

de MONTBOURCHER (René), *marquis du Bordage*, créé *lieutenant-général*, le 24 août 1688, fut tué au siége de Philisbourg, le 18 octobre de la même année. (*Chronologie militaire*, *tom. V*, *pag.* 466.)

de MONTFORT (Amaury VI, *comte*), *connétable de France*, fils du fameux Simon de Montfort, chef de la croisade contre les Albigeois, fit ses premières armes sous ce grand capitaine, au château de Minerve, en 1210, et reçut la ceinture militaire à Castelnaudary, le 24 juin 1213. Il s'empara de Rochefort par capitulation; et, s'étant joint à son père, il contribua, le 12 septembre 1213, au gain de la bataille de Muret, où le roi d'Aragon fut tué. En 1214, il commanda l'une des attaques au siége de Casseneuil, commencé par Simon de Montfort, le 28 juin. Animé du désir de venger la mort de son père, qui avait été tué, le 25 juin 1218, dans une sortie faite par la garnison de Toulouse, il assemble un grand nombre de chariots, qu'il fait remplir de matières combustibles; et, les ayant fait conduire près la porte de la ville, il y fait mettre le feu; mais les assiégés, sortis aussitôt pour l'éteindre, passent les conducteurs du convoi au fil de l'épée, pénètrent jusque dans le camp où ils sèment l'épouvante, et rentrent dans leurs murs, chargés d'un butin considérable. Cet échec ayant mis la désertion dans l'armée d'Amaury, il fut contraint de lever le siége. L'année suivante, il assiégea Marmande. Il fut joint, sous les murs de cette place, par le fils aîné du roi Philippe Auguste (depuis Louis VIII), qui lui amenait un renfort considérable. A la suite d'un assaut sanglant, ces deux princes forcèrent les assiégés de se rendre à discrétion. Le 16 juin, Louis et Amaury reparurent devant Toulouse. Cette place fut attaquée avec une nouvelle vigueur; mais, défendue plus vivement encore, ils en décampèrent, le 1er août. Amaury ne fut pas plus heureux, en 1220, devant Castelnaudary, que

les Albigeois lui avaient enlevé. Quoiqu'il eût fait approcher une armée formidable pour réduire cette place, il l'attaqua inutilement pendant plus de 8 mois. Épuisé par des sorties continuelles, dans lesquelles Gui de Montfort, son frère, avait été tué, il fut contraint, en 1221, d'abandonner son entreprise. En 1223, il marcha au secours de Carcassonne, et força les comtes de Toulouse et de Foix d'en lever le siége. Il se proposait alors de faire quelques conquêtes sur ses ennemis; mais, toujours malheureux dans ses entreprises, et n'ayant d'ailleurs ni l'activité ni le génie de son père, la plupart de ses capitaines l'abandonnèrent. Réduit à l'impossibilité de conserver les domaines que son père ou lui avait acquis, il revint en France, et céda tous ses droits à Louis VIII, par acte du mois de février 1224; cession qu'il renouvela, en 1230, en faveur de saint Louis et de ses descendants. Le connétable Mathieu de Montmorency étant décédé le 24 novembre de cette dernière année, Amaury le remplaça dans cette dignité. Passé à la Terre-Sainte, en 1238, Amaury fut fait prisonnier au siége de Gaza, et conduit à Babylone. Après avoir obtenu sa liberté, il se mit en chemin pour revenir en France; mais il mourut à Otrante, dans la Calabre, en 1241. (*Chronologie militaire, tom. I, pag.* 71.)

MORIN (Pierre-Nicolas), *maréchal-de-camp*, né à Fervaques, en Normandie, le 22 septembre 1756, fut créé commandant de la Légion-d'Honneur, le 25 décembre 1805, général de brigade en 1807, et chevalier de Saint-Louis, en 1814. (*Etats militaires.*)

DE MORIN DU BOSC (Luc-Adrien), renvoyé *tom. II pag.* 444 de cet ouvrage, n'a été que brigadier d'infanterie, à la promotion du 30 mars 1693, et est mort en 1697.

MUSQUINET-BEAUPRÉ (N...., *baron*), fut créé adjudant-commandant, le 11 mars 1802, et *général de brigade*, en 1808. (*Etats militaires.*)

de MUSSET de BONNAVENTURE (Alexandre-Henri), renvoyé *pag. 412 du tom. II* de cet ouvrage, fut créé brigadier d'infanterie, le 1er mai 1745, et mourut dans ce grade, au mois de janvier 1761, sans être parvenu à celui de maréchal-de-camp. Cet officier avait au reste des services très-distingués.

d'ORLÉANS (Louis), *tom. VIII, pag.* 252, *ligne* 4, au lieu de : *frère* de Philippe II, *lisez* : fils de Philippe II. Cette faute d'impression est tellement frappante, sous le double rapport des dates et de l'histoire, qu'il était presqu'inutile de la relever.

PÉLISSIER de la BARRE (N...., *chevalier*), renvoyé *tom. I, pag.* 341 de cet ouvrage, a été brigadier, le 25 décembre 1767, et est mort dans ce grade.

de PEROUSSE des BONNAYS (René), a été créé *maréchal-de-camp*, le 25 février 1677, et est décédé, le 3 décembre 1680. (*Chronologie militaire, tom. VI, pag.* 438.)

PERRINET (Alexandre), *baron d'Arzilliers*, fut créé *maréchal-de-camp*, le 19 novembre 1651. (*Ibid., pag.* 326.)

PICOT de BAZUS (Étienne-Guillaume), fut créé *général de brigade*, le 24 février 1793. (*Etats militaires.*)

du PRAT de NANTOUILLET (Louis-Antoine), *marquis de Barbançon*, créé *lieutenant-général*, le 1er mai 1758, est mort en 1777. (*Chronologie militaire, tom. V, pag.* 596.)

des PREZ de la BOURDONNAYE (René-François), né à Rennes, le 12 mai 1745, et nommé *maréchal-de-camp*, le 6 octobre 1792, jouit de la retraite de ce grade. (*Etats militaires.*)

de RAFFIN d'AUTERIVE (Jean-Louis), dont le renvoi est noté *tom. I, pag.* 252, fut nommé *brigadier d'infanterie*, le 13 octobre 1706, et est mort dans ce grade.

RANDON-DULAULOY (Charles-François), fut créé général de brigade, le 10 décembre 1794, *général de division*, le 27 août 1803, grand-officier de la Légion-d'Honneur, le 11 juillet 1807, et grand'croix du même ordre, le 17 janvier 1815. (*Etats militaires*.)

DE **RENARD** DES **ANGLES** (Georges), renvoyé *tom. I*, *pag.* 119, fut créé *brigadier d'infanterie*, le 1er février 1719, et est mort dans ce grade, le 30 juin 1747.

REY (Jean-Pierre-Antoine, *baron*), *maréchal-de-camp*, mentionné *tom. VIII*, *pag.* 481. Ajoutez à l'article de ce général, qu'il a été créé chevalier de l'ordre de la Couronne-de-Fer, par décret du 10 juillet 1808.

LE **RIVAUD DE VILLARS** (Jean-Charles), *lieutenant-général* (1), né à Angoulême, le 25 décembre 1755, fils d'un grand-maître des eaux-et-forêts de la province d'Angoumois, entra au service, le 1er janvier 1773, comme cadet-gentilhomme, dans les dragons de la Rochefoucauld (devenu régiment d'Angoulême, puis 11e régiment de dragons). Il fut nommé sous-lieutenant, en 1779, lieutenant, en 1787, capitaine, en 1790, enfin chef d'escadron, commandant le même régiment, en 1792. Il fit, en cette dernière arme, la campagne de l'armée du Rhin, à la tête de son régiment, et se trouva à tous les combats qui eurent lieu à cette armée. A la suite d'une belle action, il fut fait maréchal-de-camp, le 8 octobre 1793, et commanda avec distinction la cavalerie du général de division Desaix, dans les campagnes de 1793, 1794, 1795 et 1796. Employé en Hollande, dans les campagnes de 1797, 1798 et 1799, il s'y distingua, lors de la descente des Russes et des Anglais, qui, battus par le général Brune, furent contraints de souscrire la capitulation du Helder. Après avoir commandé dans le Brabant-Batave, Rivaud de Villars se

(1) Oncle du comte de Rivaud de la Raffinière, lieutenant-général, mentionné, *tom. VIII, pag.* 506 de cet ouvrage.

rendit dans les départements réunis. Appelé au commandement de l'avant-garde de cavalerie de l'armée de réserve, en Italie, il concourut, après le fameux passage du grand Saint-Bernard, aux glorieuses journées de Montebello, de Marengo et de Pozzolo. Sa conduite dans ces diverses actions, et notamment à Marengo, fut honorablement citée dans les rapports de l'armée. Le général Rivaud de Villars acheva la campagne de 1800 en Italie, à la tête d'une division de dragons, sous le commandement en chef du maréchal Brune; il s'y distingua au passage du Mincio et de l'Adige, ainsi que dans les affaires qui terminèrent heureusement la campagne et même la guerre de cette époque; en 1801 et 1802, il commanda les troupes françaises dans la Toscane. Il fut promu au grade de général divisionnaire, le 21 septembre de cette dernière année. En 1803, il commanda une division de dragons au camp de Boulogne, et il y mourut, à la fin de cette même année, regretté de toute l'armée, comme l'un des meilleurs généraux de cavalerie. (*États militaires.*)

DE ROSSI DE BAVILLE (François), *marquis de Saint-Second*, dont le renvoi a été noté d'une manière inexacte au *tom. III*, *pag.* 163 de cet ouvrage, n'a été que brigadier d'infanterie (promotion du 23 décembre 1710), et est décédé, en 1716, avant d'être parvenu au grade de maréchal-de-camp.

ROUAULT DE GAMACHES (Joachim), *maréchal de France*, dont le père, Jean Rouault, seigneur de Boisminard, chambellan de Charles VII, avait été tué à la bataille de Verneuil, en 1424, fut placé auprès du dauphin (depuis Louis XI), dont il devint le premier écuyer du corps. En 1441, il commanda une compagnie de 23 hommes d'armes et de 67 écuyers, aux siéges et à la prise de Creil, de Saint-Denis et de Pontoise. L'année suivante, il fit la campagne de Guienne, et se signala au siége de Dax. En 1444, il suivit le dauphin dans l'expédition contre la Suisse, et combattit à Bâle, au mois d'août. Chargé, en 1445, de la défense de Montbéliard, il servit dans le Barrois, pendant les

années 1446, 1447 et 1448. Il contribua puissamment à la conquête de la Normandie, et signala sa valeur à la prise de Saint-James de Beuvron, de la Roche-Guion, de Coutances et de Saint-Lo, dont il obtint le gouvernement. Il servit, en 1449, à la réduction de Carentan, et contribua, le 15 avril, à la défaite des Anglais dans les plaines de Formigny. Il se fit remarquer au siége de Caen, formé le 5 juin 1450. Charles VII fit son entrée dans cette ville, le 6 juillet suivant. Nommé capitaine d'une compagnie de 40 hommes d'armes, le 12 mai 1451, Gamaches fut employé, le même jour, à l'armée du comte de Penthièvre, et marcha à la conquête de la Guienne. Il servit aux siéges de Bergerac, de Montguyon et de Blaye, et s'empara de Fronsac, dont il fut nommé gouverneur. Établi ensuite connétable de Bordeaux, il entra dans cette ville, avec le comte de Dunois, à la tête de 1200 hommes de l'avant-garde qu'il commandait. La reddition de Bayonne, au mois d'août, avait achevé la soumission de toute la province. Mais l'année suivante 1452, les Bordelais se révoltèrent et livrèrent leur ville aux Anglais, le 23 octobre. La plupart des forteresses de Guienne avaient suivi l'exemple de cette capitale. Charles VII envoya aussitôt Gamaches pour arrêter les progrès de cette révolution. L'armée française investit Castillon, le 13 juillet 1453, et établit de forts retranchements sous les murs de cette place. Gamaches, à la tête des francs-archers, fut attaqué, le 17, par le fameux Talbot, et dut céder à la multitude, non sans avoir opposé une résistance qui lui avait coûté 120 hommes, action dans laquelle il fut lui-même sur le point d'être pris. Ce premier avantage inspira au général ennemi une confiance qui lui devint funeste; ayant voulu attaquer le camp, il perdit 1200 hommes, et fut tué sur le champ de bataille. Castillon se rendit à discrétion, le 18, et Bordeaux se soumit pour la seconde fois, le 17 octobre. Gamaches servit, en 1455, sous le comte de Clermont, contre Jean V, comte d'Armagnac, auquel on prit plusieurs villes et 17 forteresses. En 1456, il fut envoyé auprès de Jacques II, roi d'Écosse; et, à son retour, le roi lui accorda la jouissance de la terre de Fron-

sac, par lettres du 25 juillet 1458. Il était alors sénéchal du Poitou. Louis XI le créa maréchal de France, le 3 août 1461, après l'injuste destitution du brave Saintrailles. L'année suivante, il suivit le comte de Foix dans l'expédition du Roussillon et de la Catalogne. Il donna de nouvelles preuves de zèle et de capacité dans la guerre dite du *bien-public*, en 1465. Avec un corps de 4000 hommes, il couvrit Péronne, et fit échouer toutes les tentatives faites, pour le surprendre, par le comte de Charolais. Il se jeta successivement dans Noyon et dans Paris; repoussa les Bourguignons à l'assaut de la barrière Saint-Lazare; conduisit un secours de 600 hommes au roi, à Montlhéry, le 16 juillet, et fit un grand nombre de prisonniers, après la défaite de l'aile gauche du comte de Charolais. Les services importants rendus par Gamaches durant cette campagne lui méritèrent le gouvernement de Paris, dont il se démit, en 1471. L'année suivante, chargé de secourir Beauvais, il se jeta dans cette place, y soutint un assaut, que l'héroïsme de Jeanne Hachette a rendu si célèbre. Il força les Bourguignons d'en lever le siége, s'empara de la plus grande partie de leur artillerie, et les chassa ensuite d'Eu, de Saint-Vabry et de Rambures. Sous un prince plus juste et moins ombrageux, tant de services eussent mis le comble à la faveur dont jouissait Gamaches. Cependant Louis XI le fit arrêter en 1476, et le fit condamner, par arrêt du 15 mai, au bannissement et à la perte de tous ses biens. Ce jugement inique ne fut point exécuté, et le maréchal de Gamaches mourut dans ses terres, le 7 août 1478. (*Chronologie militaire*, *tom. II*, *pag.* 178.)

DE ROUSSÉ (Charles), *marquis d'Alambon*, connétable héréditaire du comté de Guines, fut créé *maréchal-de-camp* le 13 février 1652, et mourut le 17 décembre 1682. (*Chronologie militaire*, *tom. VI*, *pag.* 340.)

DE SAINT-GENIÈS (Jean-Marie-Noel, *baron*, puis *vicomte*), *maréchal-de-camp*, né le 25 décembre 1776, était, en 1798, sous-lieutenant au 22ᵉ régiment de chasseurs à cheval, qu'il suivit dans l'expédition d'Égypte. Il y

fit avec distinction la campagne de cette année, et toutes celles qui terminèrent cette expédition. Dès l'an 1801, il était parvenu au grade de chef d'escadron au 19ᵉ régiment de dragons, et commandait un corps de dromadaires. A la tête de ce corps, il fut chargé, au mois de juillet de cette année, de porter, au quartier-général d'Alexandrie, des dépêches importantes au général Belliard, bloqué au Kaire et à Giseh, par une nombreuse armée d'Anglais, de Turcs, de Mameluks et d'Arabes. M. de Saint-Geniès remplit avec un plein succès cette mission périlleuse, dans laquelle avait déjà échoué un chef de brigade. Il sut échapper aux nombreux partis de cavaliers qui inondaient la campagne; et, après plusieurs démarches dans le désert, il arriva devant Giseh, où, avant le jour, il parvint à franchir les lignes ennemies, et à pénétrer dans la place (1). Nommé major au 19ᵉ régiment de dragons, en novembre 1805, puis colonel du même régiment, le 20 septembre 1806, il se distingua dans les campagnes de Prusse et de Pologne, et fut créé officier de la Légion-d'Honneur, le 14 mai 1807. Envoyé en Espagne, en 1808, il déploya beaucoup de valeur au passage du Tage, à Talavera, puis, le 22 avril 1811, à l'affaire de Villa-del-Orno, où sa conduite brillante lui mérita le grade de général de brigade de cavalerie, dont le brevet lui fut expédié le 6 août suivant. Employé, en cette qualité, à la grande armée de Russie, il fut blessé grièvement, et fait prisonnier de guerre, le 15 juillet 1812, au passage de la Drissa. Rentré en France, en 1814, il fut nommé chevalier de Saint-Louis et commandeur de la Légion-d'Honneur, le 23 août. En 1815, il a été employé au 3ᵉ corps de l'armée du Nord, et depuis il a été attaché à l'inspection-générale de la cavalerie. Il a été créé vicomte, avec dispense du droit de sceau,

(1) Il est dit par erreur, *t. IV*, *pag.* 100 des *Victoires et conquêtes*, que le chef d'escadron Saint-Geniès fut fait prisonnier par les Anglais, pendant son expédition dans le Bahireh.

par ordonnance royale, du 17 août 1822. (*Brevets militaires, annales du temps.*)

DE SARRET (François-Antoine), *marquis de Fabrègues*, fut créé *maréchal-de-camp* le 22 août 1651. (*Chronologie militaire, tom. VI, pag.* 311.)

DE SARRET (Alexandre-Henri), *général de brigade* à l'armée des Alpes, périt, au mois de février 1794, à l'attaque du Mont-Cenis. (*Annales du temps.*)

DE SISCÉ-BRESSOLLES (Jean-Baptiste), lieutenant au 46e régiment d'infanterie (alors Bretagne), en 1771, et capitaine, le 25 mai 1783, passa par tous les grades, et fut promu à ceux de général de brigade, le 22 novembre 1793, et de *général de division*, le 26 avril 1795. (*Etats militaires.*)

SUBERVIC (1) (Georges-Gervais, *baron*), *lieutenant-général*, né à Lectoure, en Armagnac, le 1er septembre 1776, entra au service, le 23 juillet 1793, comme volontaire, dans le 2e bataillon du Gers, employé alors à l'armée des Pyrénées-Orientales. Il ne tarda pas à être remarqué par ses camarades, qui le proclamèrent officier. Il obtint successivement les grades de lieutenant et de capitaine, et fut ensuite appelé à l'état-major-général, en qualité d'adjoint. Lorsque la paix fut conclue avec l'Espagne, il se rendit à l'armée d'Italie; et, bientôt après, le général Lannes, son compatriote, le choisit pour aide-de-camp. Subervic partagea tous les travaux et les dangers de cet illustre capitaine, et ne se sépara de lui qu'après la bataille d'Austerlitz. Sa conduite dans cette journée lui valut le grade de colonel. Il y fut blessé d'un coup de feu, après avoir eu un cheval tué sous lui. A la paix avec l'Autriche, le colonel Subervic alla prendre le commandement du 10e régiment

(1) Cet article ayant été mentionné d'une manière incomplète et inexacte, *pag.* 206 de ce volume, on a cru devoir le rétablir dans ce Supplément, d'après de nouvelles notes plus circonstanciées.

de chasseurs. Il forma l'avant-garde du corps d'armée commandé par le maréchal Ney, dans sa marche sur la Prusse. Il se distingua à la bataille d'Iéna, où il enleva une batterie de 10 pièces de canon, après avoir enfoncé un régiment de cuirassiers saxons. Il poursuivit ensuite l'ennemi dans la direction de Magdebourg, et fut chargé de détruire des partis de cavalerie qui s'étaient portés du côté de Brunswick. Après la prise de Magdebourg, le colonel Subervic fut un des premiers qui passèrent la Vistule, à Thorn. Il poursuivit l'arrière-garde prussienne sur Strasburg, et lui fit bon nombre ne prisonniers. Le 31 janvier 1807, la cavalerie du maréchal Ney ayant été réunie à celle du grand-duc de Berg (Murat), le colonel Subervic marcha avec cette colonne dans la direction de Preuss-Eylau. Le 6 février, au combat de Hoff, il fit une charge brillante sur les troupes légères russes, qu'il culbuta. Le 8, à la bataille d'Eylau, il eut un cheval tué sous lui, et reçut un coup de feu à l'épaule droite. Il fut nommé officier de la Légion-d'Honneur le 15 mai de la même année. Le 12 juin, après la bataille de Heilsberg, il poursuivit l'ennemi dans la direction de Friedland, et fit plusieurs charges heureuses, le 14, à la bataille de ce nom. Le 15, il poursuivit l'ennemi sur Insterbourg, lui fit 200 prisonniers, et arriva, le 16, sur le Niémen, où il prit un convoi considérable de voitures et de munitions, après avoir sabré et dispersé la troupe qui en formait l'escorte. A la paix de Tilsitt, le colonel Subervic rentra en France; mais, bientôt après, il fut dirigé sur l'Espagne, et alla recevoir sur la frontière le roi Charles IV, qu'il accompagna jusqu'à Bayonne. Il entra ensuite en Espagne, marcha, dans les premiers jours de juin 1808, sur Torquemada, dispersa un rassemblement considérable, et se porta ensuite sur Palencia et Valladolid, où son régiment sabra l'arrière-garde de l'armée espagnole commandée par le général Cuesta. Le 14 juillet, à la bataille de Medina-del-Rio-Seco, il fit exécuter plusieurs charges qui contribuèrent à assurer la victoire. Lorsque l'armée française opéra sa retraite sur l'Èbre, le colonel Subervic fut chargé d'occuper Burgos. Il resta

dans cette position jusqu'à l'arrivée de la grande-armée, conduite par Buonaparte, et pendant tout ce temps il eut à soutenir journellement des combats avec les guérillas. Les 8 et 9 novembre, il eut des engagements sérieux avec l'avant-garde espagnole, qui voulait le dépasser. Le 10, jour de la bataille de Burgos, il contribua au succès de la charge vigoureuse qui mit en pleine déroute l'armée espagnole, et où la cavalerie française, en entrant pêle-mêle dans la ville avec les gardes wallonnes, s'empara de toute l'artillerie ennemie. Le colonel Subervic poursuivit l'arrière-garde sur Lerma, puis sur Arenda, qu'il prit de force, et où il fit prisonnières quelques compagnies d'infanterie. Après la prise de Madrid, le colonel Subervic forma l'avant-garde de l'armée qui fut dirigée sur l'Estramadure. L'ennemi fut atteint sur le Tage, et Subervic le poursuivit dans la direction de la Guadiana. En 1809, faisant l'avant-garde de l'armée du maréchal Victor, qui reprenait les opérations sur le même point (Estramadure), il chargea l'ennemi après le passage du Tage, et le poursuivit jusqu'à Truxillo. Le 21 mars, en avant de cette ville, pressant l'ennemi, dans la direction de la Guadiana, avec son régiment et six compagnies de voltigeurs, il eut un engagement des plus vigoureux, qui dura toute la journée. Il fut cité avec distinction dans les rapports de l'armée. (Voyez *pag.* 207 de ce volume, où cette action est détaillée.) Le 28, à la bataille de Medelin, son régiment passa le premier la Guadiana, força la cavalerie à un mouvement de retraite, qui facilita les opérations de l'armée, et chargea ensuite les lignes d'infanterie, qui furent culbutées et sabrées. Le 28 juillet, à la bataille de Talavera, il chargea un régiment de dragons anglais, qu'il culbuta, et lui prit 200 hommes montés. En 1810, le général Sébastiani, commandant le 4ᵉ corps d'armée dans le royaume de Grenade, lui donna le commandement d'une colonne composée d'infanterie et de cavalerie, pour détruire les partis ennemis qui occupaient le royaume de Jaen. Le colonel Subervic remplit cette mission avec distinction : il attaqua l'ennemi, qui s'était réuni dans les montagnes

de Cazorla, incendia la ville de ce nom, devenu le point de ralliement des guérillas, et fit un grand nombre de prisonniers. Le 3 novembre, il se distingua au combat de Baza, culbuta l'ennemi, et le poursuivit plus d'une lieue : il fut cité, pour cette action, dans le rapport de l'armée. En 1811, au combat de la Venta-de-Baoul, il écrasa la cavalerie qui lui était opposée, et lui fit 200 prisonniers montés. La même année 1811, il fut nommé général de brigade, et envoyé sur le Tage, à l'armée commandée par le maréchal Marmont; il y reçut le commandement d'une division de cavalerie, chargée d'appuyer le mouvement qui s'opérait sur Valence. Il traversa la province de la Manche, rencontra à Alvacete 2000 chevaux, commandés par le général Freire, les attaqua, les culbuta, et les poursuivit dans le royaume de Murcie. Pendant cette opération, il reçut l'ordre de quitter l'Espagne, pour se porter vers la Russie. Il prit le commandement de trois régiments, qui furent désignés sous le nom de *Brigade étrangère*. Le 5 juillet 1812, il attaqua la division de cavalerie russe, du général Korf, en position sur la Desna, la fit charger avec la plus grande intrépidité, la culbuta, et lui prit 200 dragons ou hussards montés (6e *Bulletin de Wilna*). Le 26 juillet, il passa la Dwina à la nage, et poursuivit l'arrière-garde russe jusqu'à Witespk. Le 8 août, au combat d'Incowo, il soutint la retraite de sa division, attaquée par 12,000 cosaques ou hussards, et se trouva plusieurs fois entouré par cette nombreuse cavalerie, à laquelle il résista avec une intrépidité peu commune, à la tête d'un régiment prussien et d'un second wurtembergeois. Le 7 septembre, à la bataille de la Moskowa, après avoir fait plusieurs charges, son cheval, frappé par un obus, le fit sauter à 20 pieds, le brûla sur plusieurs parties du corps, et le blessa grièvement à la cuisse droite. Cinq personnes furent tuées à ses côtés, du même coup : sa brigade perdit ce jour-là plus de 400 hommes. Quoique blessé, il ne voulut point quitter l'armée, au milieu de laquelle il marcha lors de la terrible retraite de Moscou. Il fut nommé commandant de la Légion-d'Honneur, par décret rendu à Moscou, le 11 octobre

1812. Arrivé sur l'Elbe, le général Subervic reçut ordre de se rendre à Mayence, pour y prendre le commandement d'une division de cavalerie légère venant d'Espagne, la même avec laquelle il avait battu les Espagnols dans le royaume de Murcie. Il se rendit ensuite à Wurtzbourg, sous les ordres du maréchal Augereau, qui rejoignait l'armée en avant de Léipsick. Le 9 octobre 1813, au village de Wethau, en avant de Hambourg, il résista aux attaques de 4000 ennemis. Le 10, sa division eut une affaire brillante : dans une première charge, elle culbuta l'ennemi, auquel elle tua cent fantassins ou cavaliers; et dans une seconde, plus décisive, l'ennemi laissa 600 morts sur le champ de bataille. Le 16, à la bataille de Wachau, Subervic exécuta plusieurs charges. Le 18, formant l'avant-garde de l'armée aux ordres du général Bertrand, il dispersa les troupes légères de l'ennemi. Le 30, à Hanau, il chargea et battit les Cosaques qui s'étaient jetés sur le flanc droit de l'armée. Il fut nommé chevalier de la Couronne-de-Fer, le 28 décembre de la même année. Lorsque l'armée eut repassé le Rhin, le général Subervic fut envoyé dans la Haute-Alsace. Le 31 décembre, au village de Sainte-Croix, en avant de Colmar, il repoussa les attaques d'un corps autrichien considérable, par lequel il fut assailli; il lui prit une centaine d'hommes, 30 restèrent sur le champ de bataille. Le 27 janvier 1814, faisant l'avant-garde du général Duhesme, qui attaquait Saint-Dié, il culbuta un parti d'infanterie qui en défendait l'entrée. Le 28, à Saint-Dizier, le colonel Subervic attaqua l'ennemi avec impétuosité, et le poursuivit sur la route de Joinville. Marchant sur Brienne, le 29, il chargea, avec le 3ᵉ régiment de hussards, un pulsk de Cosaques, qui fut jeté en désordre dans un défilé où il perdit plusieurs hommes. Le 1ᵉʳ février, à la bataille de la Rothière, il exécuta une charge heureuse sur une colonne qui attaquait la Rothière. Il fut cité pour sa brillante conduite au combat de Mormans, le 17 février. Le 4 mars, dans une reconnaissance sur Sezanne, il soutint, avec deux faibles régiments, le choc de 4000 chevaux russes, et fut blessé de plusieurs

coups de lance. Le 22, le général Subervic reçut ordre de se porter sur les derrières de l'armée ennemie, pour intercepter ses communications. Il attaqua Saint-Dizier, où il fit 500 prisonniers, s'empara d'un convoi immense de vivres, se porta ensuite sur Joinville, où il prit et brûla un équipage de pont après avoir sabré l'escorte, et poursivit sa marche sur Chaumont et Langres, où il se battait avec un corps autrichien, lorsqu'il apprit la nouvelle des événements de Paris, et qu'il reçut l'ordre de se porter en toute hâte sur la capitale. Il fut nommé général de division, le 3 avril, à son arrivée à Fontainebleau. Après l'abdication de Buonaparte, le général Subervic se retira dans le département de Lot-et-Garonne, sans emploi. Le roi l'avait nommé chevalier de Saint-Louis, le 19 juillet 1814, et l'avait confirmé dans son grade de lieutenant-général, le 23 du même mois. En 1815, pendant les *cent jours,* il fut employé par Buonaparte; à Waterloo, il commanda une division de lanciers qui détruisit presqu'entièrement la cavalerie anglaise, lors des charges qu'elle fit sur les colonnes d'infanterie française au commencement de la bataille. Au licenciement de l'armée, il fut mis en non activité. Il figure aujourd'hui parmi les généraux en disponibilité. (*Etats militaires.*)

DE TOUSTAIN-FRONTEBOSC (Victor-Alexandre), *marquis de Toustain-d'Ecrennes*, *maréchal-de-camp* (fils de Claude-Alexandre, marquis de Toustain-d'Ecrennes, lieutenant-général, mentionné *pag.* 346 de ce volume), est né à Paris au mois de février 1774. Il était, en 1789, sous-lieutenant dans le régiment des chasseurs des Vosges. Émigré, en 1791, avec son colonel, M. de Mondésir, il fit toutes les campagnes à l'armée de Condé, dans les grades d'aide-de-camp et de capitaine. Il fut nommé chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, en 1797, major, en 1798, et lieutenant-colonel, en 1799. À cette dernière époque, il servit en Portugal, comme aide-de-camp du comte de Vioménil, son oncle, maréchal-général des troupes de ce royaume, sous les ordres duquel

il fit toutes les campagnes qui précédèrent la capitulation de Cintra (30 août 1808), en vertu de laquelle les troupes françaises évacuèrent le Portugal. La même année, le marquis d'Ecrennes rentra en France. En 1814, le roi le nomma sous-lieutenant en pied dans ses gardes-du-corps; et, au mois d'août de la même année, il reçut le brevet de colonel. Au 20 mars 1815, il suivit S. M. Louis XVIII à Gand, et rentra en France, avec ce monarque, au mois de juillet suivant. Nommé, au mois d'octobre, colonel en pied de la légion d'Eure-et-Loir (26e, puis 45e régiment de ligne), il organisa ce corps et y introduisit une tenue et une discipline qui lui méritèrent, de la part de S. A. R. madame la duchesse de Berry, le don d'une cravate de drapeau faite de la main de cette princesse. Le marquis de Toustain-d'Ecrennes a été créé chevalier de l'ordre de la Légion-d'Honneur, en 1820, et maréchal-de-camp au mois d'août 1823. (*Brevets militaires.*)

DE TRAZIGNIES (Gilles), *connétable de France*, a été porté par erreur au mot *le Brun*, qui n'est qu'un sobriquet, *tom. III, pag.* 277.

DE TRIGAND DE BEAUMONT (N....), *maréchal-de-camp*, a été créé commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 30 septembre 1818. (*Moniteur.*)

D'UTRUY (Jacques, *baron*), *maréchal-de-camp*, né à Genève, le 18 novembre 1762, et entré au service en 1780, fut créé général de brigade, le 13 juin 1793, et commandant de la Légion-d'Honneur, le 14 juin 1804. (*Etats militaires.*)

VALETTE (Antoine-Joseph-Marie), *maréchal-de-camp*, né à Valence, en Dauphiné, le 26 janvier 1748, et entré au service comme sous-lieutenant dans le régiment de Bourbonnais, le 10 août 1766, a été créé général de brigade, le 23 septembre 1793, et commandant de la Légion-d'Honneur, le 14 juin 1804. (*Etats militaires.*)

DE VASSY (Louis-Marie, *comte*), *maréchal-de-camp*, né le 21 juillet 1749, est entré au service comme sous-lieutenant à la suite du régiment de dragons de Monteclerc (1), le 4 juin 1766. Il fut nommé capitaine d'une compagnie dans ce régiment, le 11 avril 1770; depuis, il obtint une place de guidon dans la gendarmerie (réformée en 1788), avec brevet de lieutenant-colonel de cavalerie, le 3 décembre 1771; fut breveté colonel, le 16 avril 1777, et devint successivement second et premier lieutenant dans le même corps, et chevalier de Saint-Louis, le 17 juin 1784. Il a été promu, par S. M. Louis XVIII, au grade de maréchal-de-camp, le 23 janvier 1815. (*Brevets militaires*.)

VERDIER (Jean-Antoine, *comte*), *lieutenant-général*, né à Toulouse, le 2 mai 1767, entra au régiment de la Fère, le 18 février 1785. Nommé adjudant-major au 2e bataillon des volontaires de la Haute-Garonne, le 24 janvier 1792, il devint peu de temps après aide-de-camp du général Augereau. Employé à l'armée des Pyrénées-Orientales, il emporta, l'épée à la main, avec un bataillon de chasseurs de la Drôme, le camp retranché de Liers, défendu par 4000 Espagnols et 80 bouches à feu; opération qui décida la reddition du fort de Figuières, et qui valut au capitaine Verdier le grade d'adjudant-général chef de brigade, le 25 novembre 1795. Employé, l'année suivante, à l'armée d'Italie, il s'empara, le 3 août 1796, du château de Castiglione, à la tête des grenadiers réunis de la division Augereau. Le 5 du même mois, à la bataille de Castiglione, le général en chef Buonaparte ordonna à l'adjudant-général Verdier d'attaquer la redoute de Medolano, où s'appuyait la gauche de l'armée autrichienne. Verdier, à la tête de 3 bataillons de grenadiers, emporta avec la plus brillante valeur cette redoute; action dans laquelle

(1) Ce régiment était alors le 15e; il devint ensuite le 7e, lorsqu'il prit le nom de dragons de *Monsieur*, aujourd'hui Louis XVIII.

il eut son cheval tué sous lui, et qui lui valut le grade de général de brigade. Dans son rapport au directoire, Buonaparte cita cet officier supérieur, comme ayant contribué, d'une manière distinguée, au succès de cette bataille. Le général en chef cita encore honorablement la belle conduite tenue par Verdier à la bataille de Bassano, le 8 septembre de la même année 1796. A la célèbre bataille d'Arcole, livrée le 15 novembre, le général Verdier se précipita à la tête des grenadiers qui marchaient en tête de colonne, pour franchir le pont de ce village. Ce noble dévouement fut payé par le sang de ce brave général, qui, atteint d'une blessure très-grave, fut mis hors de combat. Il fit la campagne de 1797 à la même armée, et se trouva à tous les combats qui furent livrés, pendant le reste de cette guerre, jusqu'à la paix de Léoben. En 1798, le général Verdier fit partie de l'expédition d'Égypte; il commandait une brigade de la division Kléber, avec laquelle il se trouva à la bataille des Pyramides, ainsi qu'aux affaires qui précédèrent l'expédition de Syrie, dans laquelle il contribua à la prise d'El-Alrich. Le 16 avril 1799, à la bataille du Mont-Thabor, le général Verdier, à la tête de quatre compagnies de grenadiers, se porte au village de Fouli, occupé par l'infanterie ennemie : en quelques minutes, le village est emporté à la baïonnette, et tous ceux qui cherchent encore à se défendre paient leur résistance de leur vie. De retour devant Saint-Jean-d'Acre, le général Verdier commanda les grenadiers et éclaireurs réunis, à la tête desquels il monta, le 10 mai, à l'assaut de cette ville. Il pénétra jusqu'au point indiqué; les postes ennemis furent surpris et égorgés, et le général Verdier, à la tête de sa troupe, s'avançait avec audace, dans l'espérance de pénétrer dans la place; mais les obstacles qui avaient empêché l'effet des assauts précédents subsistaient toujours, et les assaillants se virent contraints de rétrograder. Dans cette occasion, le général Verdier fut blessé d'un coup de baïonnette. Le 1er novembre 1800, 8000 janissaires d'élite opérèrent un débarquement sur le point de la côte de Damiette qui s'étend entre la rive droite du Nil, la mer

et le lac Menzaleh. Le général Verdier, qui était campé, avec 1000 hommes, entre le fort Lesbeh et la côte, ne les eut pas plutôt vu s'établir sur le rivage, que, sans avoir égard à la grande disproportion de ses forces, il marcha sur-le-champ à eux, les attaqua avec vigueur, passa plus de 2000 hommes à la baïonnette, fit 800 prisonniers, et enleva 32 drapeaux et 10 pièces de canon, avec tous leurs approvisionnements. Parmi les prisonniers de marque faits dans cette brillante action, on distinguait le lieutenant de l'aga des janissaires Seid-Ali, et le capitaine d'un vaisseau de ligne turc. Les Français n'eurent, dans un combat aussi vif, qu'une trentaine d'hommes tués et 80 blessés. Le général Kléber, alors général en chef de l'armée d'Orient, fut si satisfait de la conduite du général Verdier en cette occasion mémorable, qu'il en fit l'objet d'un ordre du jour, et lui fit remettre un sabre d'honneur. Le siége du Kaire lui ayant donné une nouvelle occasion de se faire remarquer, il fut promu au grade de général de division, le 25 avril 1800. Rappelé en France avant l'évacuation de l'Égypte, il alla commander une division en Italie, sous les ordres de Murat, et passa ensuite au commandement des troupes françaises en Étrurie, d'où il partit, avec son corps d'armée, pour occuper la Pouille, dans le royaume de Naples. Il fut nommé grand officier de la Légion-d'Honneur, le 14 juin 1804. Rappelé en Toscane peu de temps après, il commanda, en 1805, contre l'Autriche, une division de l'armée du maréchal Masséna. En 1806, il en commanda une autre de l'armée qui fit la conquête du royaume de Naples. Cette division faisait partie du corps d'armée sous les ordres du général Reynier, qui battit, en Calabre, à Campo-Tenèse, l'armée napolitaine. Après cette bataille, les débris de cette armée, éparpillés dans les montagnes, s'étaient réunis, et avaient commis toute espèce de désordre. Le général Verdier marcha contr'eux avec 3 bataillons, les poursuivit de montagne en montagne, de rochers en rochers, en tua un grand nombre, prit la meilleure partie, et rétablit la tranquillité pour quelque temps. Buonaparte fit témoi-

gner sa satisfaction au général Verdier pour sa conduite dans cette campagne. Ce général fit aussi le siége d'Omantea en Calabre. En 1807, il fit la campagne de Pologne. Il commandait une division du corps d'armée du maréchal Lannes, à la bataille de Heilsberg; sa division enleva une redoute à la baïonnette. Après cela, Buonaparte ayant fait donner à cette division l'ordre d'appuyer à gauche, pour déborder la droite de l'ennemi et lui couper la route de Landsberg, le général Verdier, par d'habiles manœuvres, réussit à faire mettre bas les armes à une colonne ennemie qui s'était avancée sur ce dernier point. Le 14 juin, à la bataille de Friedland, le général Verdier, et sa division, se couvrirent de gloire. Ce général fut cité dans le rapport officiel pour les preuves éclatantes qu'il avait données de valeur, d'activité et de talents. Après la paix de Tilsitt, il rentra en France, et fut créé comte, le 19 mars 1808. La même année, il conduisit en Espagne un corps d'armée, à la tête duquel il défit les insurgés, le 5 juin, leur fit quelques centaines de prisonniers, et leur prit 6 pièces d'artillerie. Cette action eut lieu devant Logrogno, près Sarragosse, dont il fit le premier siége, et dont il s'était emparé presque en totalité, le jour où il reçut l'ordre de lever le siége, à cause de la retraite de Madrid. L'armée ayant repris l'offensive, il marcha avec elle, entra dans Madrid, et se dirigea sur la Catalogne. Dans cette province, il fit le siége de Gironne, et s'en empara, ainsi que de plusieurs positions réputées inexpugnables. En 1812, le comte Verdier commanda une division du corps d'armée du maréchal de Reggio (2e corps de l'armée de Russie). Il donna à la tête de sa division, le 30 juillet, au combat de Jokubowo, et les 31 juillet et 1er août, aux batailles de Kliastitzi et de la Drissa; à cette dernière affaire, le général Verdier, avec sa division, suivit le gros de l'armée ennemie, qui, sous les ordres du général en chef Wittgenstein, effectuait sa retraite. Cette poursuite, qui dura plus de quatre heures, causa beaucoup de mal à l'armée ennemie. Le 17 août, la division Verdier prit part au combat de Swolna. Le 18, à

la bataille de Polotsk, le général Verdier, après s'être couvert de gloire, fut blessé grièvement. Dans les campagnes de 1813 et 1814, il commanda le second corps de l'armée franco-italienne, sous les ordres du vice-roi d'Italie. Le 10 novembre 1813, au combat d'Ala, le général Verdier, s'étant porté sur la ligne des tirailleurs pour reconnaître la position de l'ennemi, fut frappé d'une balle qui lui traversa la cuisse. Cet intrépide général, avec le plus grand sang-froid, continua à examiner la position de l'ennemi, en se faisant soutenir par son aide-de-camp, le capitaine Lebrun de Rabot, qui se trouvait auprès de lui. Le vice-roi, par un ordre du jour, témoigna au général Verdier sa vive satisfaction pour sa conduite en cette occasion. Le 8 février 1814, à la bataille du Mincio, sur les hauteurs de Mozambano, le comte Verdier, avec la seule division Fressinet, forte de 5000 et quelques cents hommes, résista pendant toute la journée au choc de 18,000 Autrichiens; et, vers cinq heures du soir, ce général, par un dernier effort où il communique à ses troupes toute son énergie, renverse l'ennemi et le poursuivit avec vigueur. Le prince Eugène donna au comte Verdier des témoignages publics de sa satisfaction pour cette affaire glorieuse, et s'empressa de demander pour lui le grand-cordon de la Légion-d'Honneur. A la première restauration, le comte Verdier fut mis en non-activité de service, et le roi le nomma chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, par ordonnance du 8 juillet 1814, et grand'croix de la Légion-d'Honneur, le 17 janvier 1815. Il avait été fait commandeur de l'ordre de la Couronne-de-Fer, à la création de cet ordre. Pendant les *cent jours*, il fut nommé pair de France et commandant de la 8e division militaire. Il réclama auprès du gouvernement pour être plutôt employé à l'armée active, comme il l'avait toujours été; mais il reçut l'ordre de partir pour Marseille dans les 24 heures. Aussitôt qu'il apprit la perte de la bataille de Waterloo et l'abdication de Buonaparte, il annonça cette nouvelle aux habitants de Marseille par une proclamation, dans laquelle il les exhortait au calme, et il se rendit, avec le peu de

troupes qu'il avait sous ses ordres, à Toulon, pour conserver intacte à la France cette importante place, qu'il savait être convoitée par une escadre anglaise, commandée par lord Exmouth, et dont l'armée austro-sarde, qui se trouvait sur le Var, menaçait de s'emparer. Le général Verdier a été mis à la retraite, par suite de l'ordonnance du 1er août 1815. (*Moniteur, Victoires et conquêtes, t. XVI, p.* 230.)

DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Jean), *tom. IX, pag.* 467; au lieu de ces mots : *maréchal-de-camp*, lisez : *maréchal de France.*

WAVRIN DE SAINT-VENANT (Robert), *tom. IX, pag.* 485; au lieu de : *maréchal-de-camp*, lisez : *maréchal de France.*

* DE BRETIGNÈRES DE COURTEILLE (Pierre-Louis), *maréchal-de-camp*, entra dans le régiment des gardes-françaises, en 1745. Il fut nommé capitaine au même corps, en 1777, et fut créé brigadier d'infanterie, le 1er mars 1780, maréchal-de-camp, le 1er janvier 1784, et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Il a émigré en 1791, et est mort en 1806, âgé de 87 ans. (*Etats milit.*)

---

* Article à substituer à celui qui se trouve par erreur sous le nom de la Barberie de Courteille, *tom. I, pag.* 321. A l'article suivant, du marquis de la Barberie de Reffuveille, *supprimez :* de la même famille que le précédent.

FIN DU TOME NEUVIÈME ET DERNIER.

TABLE DES ARTICLES

PORTÉS AU SUPPLÉMENT,

Et de plusieurs autres qui ont été transposés dans le corps de l'ouvrage, ou auxquels on a ajouté quelques additions ou corrections.

A

B

C

D

E

F

G

H

J

L

M

O

P

R

FIN DE LA TABLE.